



HAL
open science

U tirimotu ranni. Lectures du tremblement de terre de Sicile de 1693

Stefano O. Condorelli

► **To cite this version:**

Stefano O. Condorelli. U tirimotu ranni. Lectures du tremblement de terre de Sicile de 1693. Histoire. EHESS - Paris, 2011. Français. NNT : . tel-01902851

HAL Id: tel-01902851

<https://theses.hal.science/tel-01902851v1>

Submitted on 23 Oct 2018

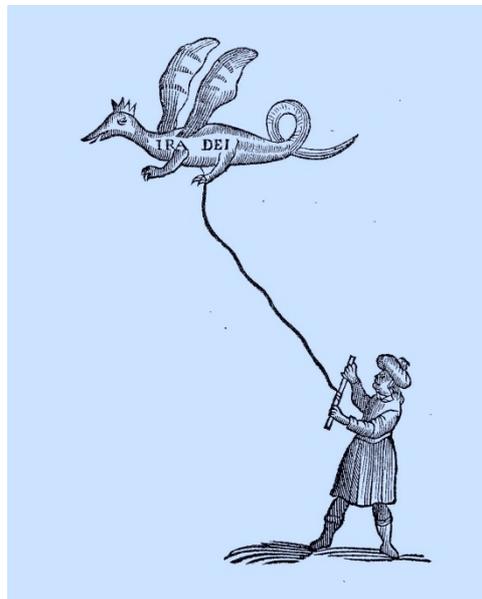
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES/ UNIVERSITÉ DE GENÈVE

U TIRRIMOTU RANNI

Lectures du tremblement de terre de Sicile de 1693



Thèse de doctorat en histoire et civilisations (EHESS) et architecture (UNIGE)
de Stéphane Condorelli

en cotutelle sous la direction de
Maurice Aymard (EHESS) et Rémi Baudouï (UNIGE)

Membres du jury :
Giuseppe Giarrizzo (Université de Catane), Cyrille Simonnet (UNIGE),
Paul Tapponnier (Institut de Physique du Globe de Paris).

Soutenue à Paris le 5 juillet 2011

Le titre signifie « le grand tremblement de terre » en sicilien.

L'image est tirée de Athanasius KIRCHER et Johann KESTLER, *Physiologia Kircheriana Experimentalis*, 1680, VIII, I.

ABRÉVIATIONS

AGS	Archivio General de Simancas
AHNM	Archivio Historico Nacional de Madrid
ASC	Archivio di Stato di Catania
ASP	Archivio di Stato di Palermo
ASS	Archivio di Stato di Siracusa
ASV	Archivio Segreto vaticano
BCP	Biblioteca centrale della regione siciliana di Palermo
BNFI	Biblioteca nazionale di Firenze
<i>HT</i>	<i>Horribilis terremotus eventus in die 11 ianuarii 1693</i> , régeste de l'Archivio di Stato di Catania, 2 vol., 1994.

CITATIONS

Les textes cités dans leur langue d'origine sont en italique pour les distinguer de ceux que j'ai traduits.

INTRODUCTION

De Genève à Catane en passant par Paris

Si au début de l'année 2002, quelqu'un m'avait prédit qu'un jour je défendrais une thèse de doctorat en histoire devant un jury à l'EHESS, je ne suis pas certain que je l'aurais cru. A l'époque je travaillais comme analyste financier pour le compte d'une grande banque basée à Genève. Après une licence de l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève, le diplôme de la section Ecofi de Sciences-Po Paris, un master de la London School of Economics et un stage au Niger avec les Nations Unies, j'avais un instant rêvé de travailler en Afrique dans le développement, mais les circonstances de la vie m'avaient conduit vers les professions de la finance. Mon travail d'analyste financier, stimulant sur le plan intellectuel, était loin de me déplaire. Je ressentais pourtant une sorte d'insatisfaction profonde et, ayant dépassé de peu la trentaine, je souhaitais donner une nouvelle impulsion à ma vie.

En relisant les pages de l'été 2002 de mon carnet, je vois que je songeais alors à trois voies possibles : 1) faire un MBA, 2) accepter l'offre d'un ami qui me proposait de tout lâcher pour tourner ensemble des documentaires, 3) faire un doctorat en histoire. La décision fut prise le 15 juillet : le doctorat ! Plusieurs sujets me tentaient. Ce n'est que vers le milieu du mois d'août que s'imposa l'idée de travailler sur la reconstruction de Catane après le tremblement de terre de 1693.

Pourquoi l'histoire et pourquoi Catane ? Comme beaucoup d'autres, j'avais depuis l'enfance une passion pour l'histoire. Je me souviens en particulier de ma première

rencontre, à la fin du collège ou peut-être déjà au lycée, avec *La Méditerranée* de Fernand Braudel (dans la version pour le grand public de la collection Champs Flammarion) qui me fit une très forte et durable impression. Après le baccalauréat, la seule voie qui me tentait vraiment était celle des études d'histoire. Pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer, je suivis pourtant un autre chemin. Ce désir ne s'était cependant pas entièrement éteint. Lorsque j'étais étudiant à Sciences-Po, je me souviens d'un dîner au cours duquel un ami m'avait demandé ce que je souhaiterais faire plus tard ; je m'étais surpris à lui répondre que je voudrais travailler dans la continuité de l'école de Lucien Febvre, Marc Bloch et Fernand Braudel. Cette réponse paraissait alors tellement farfelue (nous passions nos journées à étudier l'analyse financière et la finance d'entreprise), que cet ami m'avait demandé de lui donner une réponse réaliste. C'est pourtant à Sciences-Po, où je suivais le merveilleux séminaire sur la Renaissance et l'humanisme donné par Alberto Tenenti, que je compris vraiment pour la première fois toute la beauté de la recherche universitaire : Tenenti arrêta de temps à autre son exposé pour souligner que telle ou telle question restait encore à explorer et qu'il serait extrêmement intéressant d'y consacrer une étude ; l'enthousiasme pour la connaissance dont il faisait preuve était contagieux.

En juillet 2002 l'histoire se présentait donc pour moi à la fois comme un nouveau départ et comme un retour aux sources de l'enfance et de l'adolescence. Lorsqu'à l'automne suivant je m'inscrivis en DEA, la plupart de mes collègues de travail et certains amis me demandèrent pourquoi je n'avais pas plutôt choisi la finance ou l'économie ; certes, cela aurait pu paraître plus logique, mais en mon for intérieur l'histoire était désormais une évidence éclatante.

La reconstruction de Catane, je l'ai dit, n'avait pas été le premier sujet de recherche qui s'était présenté à mon esprit. Elle s'imposa cependant rapidement elle aussi comme une évidence. L'élément déclencheur fut, en août 2002, la lecture du livre de Liliane Dufour et Henry Raymond, *1693, Catania, rinascita di una città* (1992). Ce livre m'ouvrit des perspectives nouvelles sur un événement, le tremblement de terre de 1693, dont j'avais souvent entendu parler mais dont, en réalité, j'ignorais presque tout.

Catane est la ville de ma famille paternelle. Je n'y avais moi-même, avant 2005, jamais habité, mais j'y avais été d'innombrables fois en vacances ou pour des raisons familiales. La mémoire du grand « terremoto » est toujours vivace à Catane, mais,

comme il arrive souvent dans ces cas là, cette mémoire est assez floue. Tous les Catanais, ou peu s'en faut, savent que leur ville a été reconstruite après un grand cataclysme, et que ce grand cataclysme a frappé toute la région. Rares, toutefois, sont ceux qui connaissent les détails de l'histoire, ou qui peuvent simplement dater l'événement avec précision. Par ailleurs, j'ai plus d'une fois constaté que le souvenir du séisme de 1693 se confond en partie avec celui de la grande éruption de l'Etna de 1669, éruption qui détruisit partiellement la ville et qui modifia profondément la topographie de ses alentours. Pour ma part, je ne suis pas persuadé que j'aurais été capable de bien distinguer les deux événements avant de commencer cette recherche.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Dufour et Raymond me montrait qu'il y avait là un sujet passionnant. Les deux auteurs mettent l'accent sur la destruction presque totale des édifices, sur le nombre très élevé de victimes, sur la création d'un nouveau plan urbain réalisé par le percement de larges avenues rectilignes, sur le rôle des acteurs institutionnels : le sénat, l'évêque, le duc de Camastra, représentant sur place du pouvoir central. J'entrevois cependant que beaucoup de questions restaient encore à explorer, à commencer par la reconstruction de la ville, que Dufour et Raymond ne font qu'effleurer. Je pris alors quelques semaines pour multiplier les lectures autour de mon sujet et pour définir un projet de recherche, profitant des pauses déjeuner pour fréquenter la bibliothèque d'histoire de l'université de Genève.

Le projet de recherche désormais défini, il s'agissait maintenant de lui donner vie. Avant toute chose, il fallait trouver le courage de sauter le pas. Les doutes et les craintes ne manquaient pas : est-il bien raisonnable de recommencer des études à trente ans passés ? N'est-ce pas une folie que d'abandonner un emploi stable et bien rémunéré alors que tant de personnes recherchent un travail ? N'est-il pas immoral de m'approprier à vivre de mes réserves, de devoir certainement faire appel au soutien de ma famille ? Comment mes proches vont-ils interpréter ce revirement de ma vie professionnelle ?

Non sans quelque appréhension je m'ouvris de mon projet à mon père. Celui-ci m'encouragea au-delà de toutes mes espérances. Je résolus alors de coucher le projet par écrit et de le soumettre à Maurice Aymard.

A partir du moment où j'avais décidé de travailler sur la Sicile moderne, le choix de m'adresser à Maurice Aymard s'était imposé de lui-même. Mais accepterait-il de diriger ma recherche ? Il est difficile de décrire l'enthousiasme et la joie que je ressentis

lorsque je reçus, quelques heures à peine après mon email, la réponse positive de Maurice Aymard. Quelle joie aussi, en novembre, de me rendre pour la première fois au 54 boulevard Raspail pour participer au séminaire de mon directeur d'études sur l'économie et la société du monde méditerranéen ! Ce séminaire, où la première partie était à chaque fois centrée sur l'analyse d'un ou plusieurs ouvrages récents ou anciens, et où la seconde partie était réellement ouverte aux échanges entre les participants, ne ressemblait en rien à ce que j'avais connu au cours de mes études universitaires.

Le DEA fut une année stimulante et profitable. Grâce aux différents séminaires, aux échanges de toutes sortes, aux multiples lectures et aux entretiens avec mon directeur d'études je commençai à acquérir non seulement la formation qui me manquait jusque-là, mais aussi une certaine *forma mentis*, celle de l'historien de métier.

Le DEA terminé, je m'inscrivis en doctorat à l'EHESS, ainsi qu'en co-tutelle à l'Institut d'architecture de Genève en histoire de l'urbanisme. L'Institut d'architecture collaborait à cette date avec l'École polytechnique d'Alger, à un projet de refondation et de reconstruction de la ville algérienne de Zémmouri frappée par un séisme en mai 2003. Les enseignants et les étudiants algériens vinrent à diverses reprises à Genève, puis les Genevois organisèrent un voyage d'étude à Zémmouri. Ce fut pour moi la première expérience directe d'une reconstruction urbaine : une ville encore en ruines, les rescapés installés dans des chalets provisoires, les polémiques autour du nouveau plan urbain... En parlant avec des habitants et des administrateurs de Zémmouri, je pus constater que leurs difficultés et leur état d'esprit rappelaient à bien des égards l'état d'esprit et les difficultés des Catanais de 1693. Et d'autre part, les témoignages algériens me permettaient de mieux comprendre ce qu'avaient sans doute dû éprouver ces mêmes Catanais.

L'inscription en doctorat à Genève m'avait également permis de présenter une demande de bourse pour jeunes chercheurs auprès du Fonds national suisse pour la recherche. Les candidats à cette bourse sont interviewés par un professeur de l'université. C'est ainsi que je rencontrai pour la première fois Rémi Baudouï. Dès cette interview, et plus encore lors de rencontres successives, Rémi Baudouï me donna des conseils qui allaient bientôt guider tout mon travail. Par ailleurs, il me conseilla des lectures qui allaient pour des raisons diverses me marquer profondément : en particulier Lévi-Strauss, Barthes, Halbwachs, Balandier, Ricœur, ainsi que les numéros des

premières *Annales*. Lorsque mon directeur de thèse de l'Institut d'architecture, Riccardo Mariani, quitta l'université, Rémi Baudouï, qui guidait déjà *de facto* mon travail du côté suisse, devint mon nouveau directeur de thèse à Genève.

La bourse du Fonds national, qui démarrait à partir de 2005, me permettait de financer un long séjour en Sicile, indispensable pour mener un travail poussé de recherche dans les archives siciliennes. En 2003, lors de la préparation du DEA, une semaine de travail à l'*archivio di Stato* de Catane avait constitué mon premier contact avec les archives. Plusieurs courts séjours en 2004, à Catane et Palerme, m'avaient permis de faire d'abord un premier débroussaillage, puis des sondages ciblés dans la masse gigantesque de la documentation. J'avais identifié à Catane plusieurs séries de livres comptables du XVII^e et XVIII^e siècle, en particulier celles de trois acteurs majeurs de la reconstruction : le monastère bénédictin de San Nicolò, le monastère des bénédictines de la Santissima Trinità et les princes de Biscari, la principale famille aristocratique catanaise du XVIII^e siècle. C'est sur la base de ces livres comptables que je comptais tout spécialement étudier la longue durée de la reconstruction. Par ailleurs, j'avais l'intention de multiplier les sondages dans les milliers de registres des notaires du XVII^e et XVIII^e conservés à l'*archivio di Stato* de Catane. Mais catastrophe ! lorsque j'arrivai à Catane avec armes et bagages début 2005, l'*archivio* était depuis deux jours fermé au public en raison d'un risque d'écroulement.

L'*archivio* de Catane est logé dans l'ex-couvent des dominicains de Santa Caterina. L'édifice, qui date du XVIII^e siècle, avait subi de sérieux dégâts lors du séisme qui avait frappé Catane en décembre 1990. Seulement une partie des travaux de restauration et de consolidation nécessaires avaient, semble-t-il, été réalisés. Les fortes pluies hivernales de 2004-2005 n'avaient fait qu'aggraver les problèmes structurels du bâtiment : les fissures des plafonds du premier étage s'étaient élargies, des débris s'étaient effondrés dans le grand couloir de l'ex-couvent. Or, les archives du XVII^e-XVIII^e siècle, et en particulier les archives du monastère de San Nicolò, se trouvaient dans la partie la plus dangereuse de l'édifice. Les fonctionnaires chargés de prélever les volumes se refusaient, à juste titre, de mettre les pieds dans cette partie du bâtiment. La fermeture de l'*archivio di Stato*, qui paraissait destinée à se prolonger en tous cas plusieurs mois et sans doute plusieurs années, anéantissait tout mon programme de recherche. Dans ces conditions, je risquais fort d'être obligé de changer de sujet de thèse.

En attendant de trouver une éventuelle solution, je me rendis à Palerme, puis à Syracuse, pour travailler dans les archives de ces deux villes. A l'*archivio di Stato* de Syracuse, j'analysai les livres comptables des jésuites selon la méthode que j'avais prévue pour les livres de comptes catanais. Cette méthode donnait les résultats escomptés : elle me permettait d'une part de reconstituer sur le long terme l'évolution des dépenses de construction des jésuites, et d'autre part de mesurer année par année ce que ces dépenses de construction représentaient en pourcentage de leur revenu. Le succès de ma méthode de travail rendait encore plus cruelle l'impossibilité dans laquelle j'étais de pouvoir l'appliquer aux archives de Catane.

A force d'explorer toutes les possibilités pour pouvoir malgré tout consulter la documentation catanaise, je finis par trouver la solution. Celle-ci consistait à faire un stage à l'*archivio di Stato*, ce qui me permettrait d'accéder directement aux fonds d'archives, à mes risques et périls. Encore fallait-il obtenir ce stage. Conjointement à la bourse du Fonds national suisse, j'avais également obtenu, à travers l'EHESS, une bourse Socrates pour mon séjour à Catane. J'étais par conséquent inscrit comme étudiant à l'université de Catane pour l'année 2005. Pour obtenir le stage, il fallait que l'université et l'*archivio di Stato* signent une convention. Grâce au soutien d'Enrico Iachello, doyen de la faculté des lettres, et à celui d'Aldo Sparti, directeur de l'*archivio*, la convention fut signée en un temps record.

Ce stage à l'intérieur de l'*archivio di Stato* compte parmi les plus belles expériences de ma vie. Habillé d'un bleu de travail et muni d'une longue échelle j'allais chercher moi-même les volumes dont j'avais besoin. Ces pièces silencieuses et sombres, remplies d'archives du sol jusqu'au plafond, formaient un spectacle imposant. En observant les longues séries de livres comptables des monastères, les immenses rangées de registres des notaires, je pouvais avoir l'impression d'embrasser du regard deux à trois siècles d'histoire catanaise. Une grande partie de la mémoire de la ville se trouvait concentrée là. Ces millions de pages poussiéreuses, qui n'avaient pour la plupart d'entre elles jamais été consultées depuis des siècles, auraient pu symboliser la mort. En réalité, il se dégageait d'elles une impression de vie à l'état brut. Il suffisait d'ouvrir n'importe quel volume au hasard : ici, un couvent engageait un groupe de maçons pour construire son église ; là, c'était un marchand qui achetait du blé, du vin, des chevaux ; là encore, une mère confiait son fils à un tisserand ou à un ébéniste pour un apprentissage. Tous ceux

qui aiment les archives connaissent cette sensation¹. C'eut été un leurre de croire que j'accédais directement à la réalité du passé à travers cette immersion totale dans les archives, mais je sentais néanmoins que la distance qui me séparait de ce passé se réduisait considérablement.

En ayant la possibilité de me procurer moi-même les volumes qui me servaient, mon programme de dépouillement des registres avançait bien plus rapidement que si j'avais travaillé dans des conditions normales, c'est-à-dire en devant demander par écrit au fonctionnaire responsable les volumes un par un. Au bout de quelques mois à ce rythme, je pouvais déjà me vanter d'être l'une des personnes connaissant le mieux au monde les archives de Catane ; je peux dire que j'en ai exploré tous les recoins et que j'ai fait en particulier le recensement complet de tous les livres comptables du XVI^e-XVIII^e qu'il contient. Ces livres comptables avaient déjà été étudiés par des générations de chercheurs, mais jamais d'une façon aussi systématique. Une analyse quantitative massive des dépenses de construction n'a d'ailleurs, que je sache, jamais été tentée dans le cadre d'une histoire urbaine ou d'une histoire de la reconstruction. Du reste, comme l'on sait, l'histoire quantitative ne tient plus depuis diverses décennies le haut du pavé². En l'occurrence, elle constitue pourtant la voie royale pour pouvoir réellement saisir dans son ensemble et dans sa durée le processus de reconstruction.

Mon séjour sicilien ne se limita pas aux seules archives. Il y avait d'abord tout un travail à entreprendre dans les bibliothèques. Sans même parler des manuscrits et des livres anciens, la plus grande partie de la bibliographie récente sur mon sujet est en effet quasiment introuvable ailleurs que dans les bibliothèques italiennes et surtout siciliennes. Je voulais d'autre part, profiter de mon long séjour pour mieux connaître la région. Je n'ai pas suffisamment dit jusqu'à présent que le tremblement de terre de 1693 n'a pas détruit la seule Catane, mais tout le Sud-Est de la Sicile. Près de soixante-dix villes et bourgs furent fortement endommagés, et parfois totalement anéantis, par ce séisme. La reconstruction de ces villes a donné une unité architecturale et urbanistique prononcée à toute cette région qui forme un triangle entre le Sud de l'Etna, la partie

¹ Cf. par exemple Arlette FARGE, *Le goût de l'archive*, 1989, pp. 11-15. A propos de l'amour pour les archives cf. également Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, 1962 repris dans *Oeuvres*, 2008, pp. 819-820.

² Cf. Bernard LEPETIT, « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire et mesure*, IV-3/4, 1989, repris dans *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, 1999.

Sud-Est des monts Erei et les monts Iblei (voir la carte 6). Noto, Avola, Scicli Raguse, Modica, Syracuse, Lentini, Grammichele, Caltagirone, Vizzini, Sortino, Viagrande, Acireale, etc. : autant de cas particuliers, autant de similitudes frappantes. Je visitai également les sites des villes abandonnées suite au tremblement de terre : Noto antica, Sortino antica, Occhiola (l'ancienne Grammichele), etc.

Parcourir ce territoire fut aussi une façon de me familiariser avec ses campagnes et son agriculture. Comme nombre de citadins, je ne connaissais pratiquement rien aux travaux des champs. Le simple concept de jachère ne m'était pas tout à fait clair. Mais comment comprendre mes sources, et de façon plus générale cette société d'Ancien Régime que j'étudiais, sans avoir quelques notions sur le fonctionnement de l'économie agricole ? Toute ma documentation me montrait à quel point le rythme des travaux des champs – en particulier les moissons de juin-juillet et les vendanges de septembre – scandait le rythme de l'économie catanaise, ainsi que celui de ses chantiers. La lecture de quelques traités anciens d'agriculture m'aïda à y voir plus clair ; mais le territoire lui-même, encore largement agricole, constituait – conformément à l'enseignement de Fernand Braudel – le meilleur témoignage sur son passé.

C'est la faculté des lettres de Catane – logée dans le magnifique ex-monastère des bénédictins de San Nicolò – qui constitua cependant la partie la plus enrichissante de mon séjour sicilien. Maurice Aymard m'y avait introduit auprès de Giuseppe Giarrizzo et de ses élèves : Enrico Iachello, Paolo Militello et Lina Scalisi. Ce furent, à des titres divers, des rencontres marquantes. Je dirai simplement ici que je considère comme l'une des grandes chances de ma vie d'avoir pu m'entretenir presque quotidiennement, pendant plusieurs mois, avec un maître aussi extraordinaire que Giuseppe Giarrizzo.

Au cours des mêmes mois, je fus également en contact avec Giuseppe Dato et Corrado Fianchino, deux professeurs de la faculté d'architecture spécialistes de la reconstruction post-1693. Les entretiens avec Corrado Fianchino – qui me fit découvrir Noto – me permirent de mieux comprendre les techniques d'édification du XVIII^e siècle, et ainsi de mieux comprendre mes sources. Giuseppe Dato, l'auteur d'un livre fondamental sur la reconstruction de Catane³, me prodigua généreusement ses conseils, et encore plus généreusement mit à ma disposition son fichier. C'est seulement quelques

³ Giuseppe DATO, *La città di Catania, forma e struttura, 1693-1833*, 1983.

années plus tard que je pus rencontrer Giuseppe Pagnano, lui aussi grand spécialiste de l'architecture du XVIII^e ; visiter le centre historique de Catane en sa compagnie, en analysant les différentes stratifications architecturales, fut une expérience inoubliable.

Je pourrais rallonger la liste de tous ceux qui, par leurs conseils et leurs indications, m'aidèrent à progresser dans la connaissance de la ville, de son histoire et de son territoire. Ce qui est certain, c'est que nulle part ailleurs qu'à Catane je pouvais trouver une telle concentration de personnes connaissant aussi bien mon sujet.

Je pourrais également dresser la longue liste de toutes les activités qui s'accumulèrent au cours des années suivantes : écoles doctorales, conférences, enseignement à l'Institut d'architecture de Genève, articles, participation à plusieurs publications collectives coordonnées par Giuseppe Giarrizzo et ses élèves⁴, nouvelles périodes de recherche dans les archives à Catane, à Palerme et au Vatican, etc. Mais ce furent surtout des années de longue maturation de la thèse. L'écriture de cette thèse a sans doute été le défi le plus difficile de ma vie. Les « affres » de la thèse sont un phénomène trop bien connu, inutile que je m'étende sur ce sujet. Inutile aussi que je précise que ma thèse, telle qu'elle se présente ici, n'est en réalité qu'une petite partie de la « grande thèse » que j'ai plusieurs fois réécrite dans mes brouillons : c'est une évidence. Je voudrais par contre dire ceci : j'ai eu l'impression étonnante – bien que je sache qu'il s'agit d'une expérience assez courante – que mon sujet a évolué presque indépendamment de ma volonté, comme s'il était animé par sa propre logique interne ; ce n'est pas tant moi qui ai réussi à l'enfermer dans une problématique, mais lui qui s'est progressivement imposé à moi, m'obligeant à adapter mon plan à ses nécessités. C'est ce parcours que je voudrais aborder maintenant.

⁴ Stefano CONDORELLI, « Le macchine dell'ingegno », in Lina SCALISI (dir.), *La Sicilia dei Moncada*, 2006 ; « Sviluppi e tendenze dell'economia catanese (secoli XVII-XVIII) », in Lina SCALISI (dir.), *Storia di Catania (II). L'identità urbana dall'antichità al Settecento*, 2009 ; « L'economia della ricostruzione », in Enrico IACHELLO (dir.), *Storia di Catania (III). La grande Catania*, 2010.

Événement et longue durée

Il me paraît important en effet de retracer brièvement l'évolution de ma problématique, parce qu'une partie de mon travail a justement consisté à trouver le plan qui rendait le mieux compte de mon sujet, mais aussi parce que cette évolution est dans une certaine mesure exemplaire.

Le projet de recherche – rédigé sur la base du *Catania* de Liliane Dufour et Henry Raymond et de quelques autres ouvrages – que j'envoyai en septembre 2002 à Maurice Aymard en constitue le point de départ. La question centrale de ce projet était d'ordre économique⁵ :

« L'interrogation principale à laquelle se confronte l'historien de Catane est la contradiction apparente entre les dépenses gigantesques qu'a entraînées la reconstruction de la ville et l'état désastreux de l'économie et des finances locales. Il est donc important d'approfondir l'étude des conditions économiques et sociales de l'époque. De quelles sources de revenus la ville disposait-elle, quel rapport entretenait-elle avec sa province limitrophe, quelle était sa place dans les échanges commerciaux de l'île, de la Méditerranée, de l'empire espagnol ? »

Les autres questions portaient principalement sur les éléments de changement et de continuité dans la refondation de Catane ; sur les raisons qui avaient poussé les Catanais à reconstruire une ville encore plus monumentale que celle qui avait précédé le tremblement de terre (par défi face à la catastrophe ? dans un esprit de compétition face à Messine et Palerme ?) ; sur les similitudes et les différences entre Catane et d'autres villes réédifiées suite à des catastrophes similaires. Par ailleurs, influencé par Liliane Dufour et Henry Raymond⁶ – eux-mêmes sans doute partiellement influencés par l'ancienne historiographie sicilienne –, j'embrassais le « mythe Camastra »⁷. C'est pourquoi je pensais alors terminer mon étude en décembre 1695, date à laquelle le duc

⁵ Projet de recherche pour l'inscription en DEA, 2002.

⁶ Les deux auteurs décrivent le duc de Camastra à la fois comme un « héros baroque » et comme un précurseur du marquis de Pombal et du baron Haussmann. Liliane DUFOUR et Henry RAYMOND, *1693, Catania...*, cit., pp. 21-26 et 59-61.

⁷ Pour une analyse de ce mythe historiographique cf. Gabriella Marzia ARCADIPANE, « L'immagine del duca di Camastra negli anni borbonici, 1734-1860 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1992.

de Camastra, le représentant sur place du vice-roi, quitte définitivement Catane. Ce mythe historiographique tend en effet d'une part, à survaloriser le rôle joué par Camastra, et d'autre part, à minimiser la durée réelle du processus de reconstruction.

Mais dès notre premier entretien à l'EHESS, Maurice Aymard me donna le conseil qui allait guider par la suite tout mon travail dans les archives, à savoir ne pas me limiter aux premières années de l'après tremblement de terre, mais au contraire donner toute son importance à la longue dynamique de la reconstruction.

La prise en compte de la longue durée de la reconstruction représenta une inflexion majeure de ma réflexion. Adopter une telle perspective me conduisit naturellement à prendre également en compte la longue durée qui avait précédé le tremblement de terre, d'où une deuxième inflexion qui me portait à relativiser la coupure de 1693. Je prenais en effet mieux conscience d'une évidence, à savoir que toute ville est engagée dans un processus continu de destruction/construction. L'espace urbain évolue, mais en l'occurrence, le moteur de long terme de l'expansion urbaine catanaise n'était-ce pas davantage la dynamique démographique que le tremblement de terre ? Plutôt qu'un réel vecteur de changement, ce dernier me semblait avoir été un facteur d'accélération de processus déjà en cours. Ces deux inflexions successives avaient ainsi placé ma réflexion dans la droite ligne de ce qui avait longtemps été – et qui continuait en bonne partie à être – la position classique des sciences sociales face aux événements, à savoir une relativisation de leur importance au profit des structures, du contexte, etc.⁸

Cette double inflexion de ma problématique transparaît clairement dans mes notes du printemps 2003. A cette date, en préparation du mémoire de DEA, j'eus à plusieurs reprises l'occasion de présenter mon travail, en particulier au cours du séminaire « Columbia » de l'EHESS. Mon questionnaire portait désormais essentiellement sur la longue reconstruction et sur ses acteurs, ainsi que sur la dynamique démographique catanaise (comment et à quel rythme la ville s'est-elle repeuplée ?). La dimension économique avait, elle, beaucoup perdu de son importance. Le duc de Camastra avait entièrement disparu. Le seul élément du projet de recherche original qui subsistait encore concernait le rapport continuité/changement entre la nouvelle et l'ancienne

⁸ Cf. par exemple Alban Bensa et Eric Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n. 38, 2002.

Catane. Surtout, en tête de mes notes figurait cette indication : « Relativiser la coupure de 1693 ».

Le projet de plan que je présentai lors de ce séminaire « Columbia » était construit autour de trois parties qui pouvaient être résumées en une seule phrase : « Dessiner, construire et habiter la ville ». La partie « dessiner » avait trait au percement du nouveau tracé urbain, au marché des terrains, aux conflits de voisinage, etc. ; « construire » avait trait à la typologie des bâtiments, aux temps d'édification, etc. ; « habiter » avait trait à la vie des quartiers, aux parcours urbains, aux décalages entre les formes et les pratiques, etc. Ce plan représentait une tentative pour explorer l'articulation entre d'une part, l'évolution chronologique et d'autre part, la ville analysée à travers différentes réalités sociales et urbaines. Les titres des parties s'inspiraient du *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti (1452) qui définit l'architecture comme une opération complexe qui comprend à la fois le dessin (*lineamenta*) et la construction (*structura*). Le contenu même du plan trahissait l'influence des derniers livres d'histoire urbaine que j'avais lus, et en particulier de la thèse de Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIII^e* (1975).

Ce projet de plan fut bien accueilli par les participants du séminaire. Pourtant, il me laissait insatisfait. En effet, il faisait entièrement l'impasse sur l'étude de la catastrophe, pour ne privilégier que l'histoire urbaine. N'étais-je pas de la sorte en train de passer en partie à côté de mon sujet ? Par ailleurs, Maurice Aymard me conseillait de mettre d'avantage l'accent sur l'économie de la reconstruction. Or, la perspective économique redonnait (pour un ensemble de raisons sur lesquelles nous allons revenir) une place importante au tremblement de terre.

Il fallait alors trouver le moyen d'intégrer dans un discours unitaire les deux grands thèmes de mon sujet : la catastrophe et la ville. Un article de Giulia Calvi et Alberto Caracciolo dans les *Quaderni storici* me fournit la clé de lecture que je cherchais. Dans cet article, les deux auteurs posent la question suivante⁹ : comment les sociétés d'Ancien Régime résistent-elles à une calamité ? C'est autour de cette question que je construisis mon mémoire de DEA. Dans mon cas la question devenait : comment

⁹ Giulia CALVI et Alberto CARACCILO « Premessa », *Quaderni Storici*, n. 55, 1984, pp. 5-6.

Catane résiste-t-elle au tremblement de terre de 1693 ? La réponse à cette interrogation formait l'armature de mon plan tel que je l'annonçais dans l'introduction du mémoire¹⁰ :

« Comment résiste-t-on à un cataclysme ? La réponse est simple : en revenant à la normalité. Comment revient-on à la normalité dans une ville de Sicile du XVII^e siècle ? D'abord, en rétablissant l'ordre et les fonctions vitales de la société. [...] Ensuite, en refondant la ville pour redonner un cadre à la société et pour canaliser et mobiliser les énergies en vue de la réédification qui s'annonce. Enfin, en reconstruisant la ville, palais après monastère, maison après hôpital. Reconstruire non pas n'importe quelle ville (une ville faite de baraques en bois), mais une cité monumentale et prestigieuse, dans laquelle l'image que la classe dirigeante a d'elle-même puisse se refléter.

Trois étapes donc, mais qui n'en constituent plus que deux si on les observe dans une perspective de longue durée : D'abord une réponse de court terme (retour à la normalité sociale, refondation de la ville), dans laquelle se superposent la réaction locale et l'initiative du pouvoir central. Ensuite une réponse de long terme (la réédification de la ville), essentiellement domaine de l'initiative individuelle. »

Le mémoire de DEA marquait par conséquent une troisième inflexion de ma problématique, avec un retour de l'événement. Cependant, le tremblement de terre perdit aussitôt la place qu'il venait de reconquérir. Dans les projets de plan de mes premières années de thèse, l'étude de la catastrophe était en effet intégrée au sein d'une première partie appelée : « un demi siècle de bouleversements ». Éclairé de la sorte, le tremblement de terre de 1693 apparaissait comme le point culminant de toutes les difficultés successives que Catane avait dû surmonter à partir des années 1640 : crises économiques et politiques, révoltes, guerre et surtout la grande éruption de 1669. Je me rattachais de la sorte à ce courant historiographique qui, selon les mots de Michel Foucault, « tend à dissoudre l'événement singulier dans une continuité idéale. »¹¹ En l'occurrence, une continuité de crises et de catastrophes perçues moins comme des événements singuliers que comme une série idéalement reliée.

¹⁰ Stéphane CONDORELLI, *La reconstruction de Catane après le tremblement de terre de 1693*, mémoire de DEA, 2003, p. 12.

¹¹ Michel FOUCAULT, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Hommage à Hyppolite*, 1971, repris dans *Dits et Ecrits*, t. 2, 1994, p. 148.

Ce n'est que vers 2007-2008 que j'ai progressivement abandonné l'idée d'étudier chronologiquement ce « demi siècle de bouleversements », au profit d'une analyse centrée sur le seul tremblement de terre de 1693. A partir de là, l'intérêt pour la catastrophe a pris dans mon esprit quelque peu le pas sur l'intérêt pour la reconstruction. Il est vrai que, depuis la recherche massive que j'avais menée dans les archives catanaises, la reconstruction présentait moins de mystères. Par ailleurs, le centre historique de Catane témoigne à lui seul, de la façon la plus convaincante, de cette reconstruction. Enfin, la reconstruction est la partie qui a été le plus étudiée par l'historiographie. Au contraire, il n'existe pas de monographie réellement précise sur la catastrophe de 1693. Par catastrophe, j'entends ici non seulement les destructions et les victimes, mais aussi la phase de bouleversement social provoquée par le tremblement de terre. La catastrophe a du reste laissé peu de traces, difficiles d'accès : contrairement aux chroniques relatant l'éruption de 1669, les chroniques catanaises de 1693 n'ont par exemple pas été republiées depuis le XVII^e siècle.

A cette date, les entretiens avec Maurice Aymard à Paris et Rémi Baudouï à Genève portent essentiellement sur l'analyse de l'événement catastrophique. Leurs questions et leurs conseils remplissent mes carnets et nourrissent mon travail. Voici quelques-unes de ces remarques tirées de mes notes : « Qu'est-ce que cela signifie de dire qu'une ville a été détruite ? » « Comment l'événement devient-il histoire ? » « Comment les contemporains décrivent-ils l'instant du tremblement de terre ? » « Qu'en est-il de la culture sismique ? » « Repérer les *micro* histoires en marge du *macro* événement. » « Analyser les discours des acteurs ainsi que leurs silences, distinguer ce qui relève de la mémoire, du mythe, de l'oubli. » « Montrer la polysémie des ces discours. » « Distinguer le récit de l'événement tel que les sources permettent de le reconstituer, des récits auxquels l'événement donne lieu, de la lecture scientifique actuelle du tremblement de terre. »

Mon travail sur le tremblement de terre s'est ainsi développé dans plusieurs directions. La première a consisté à comprendre les causes géophysiques de l'événement et par conséquent les mécanismes de base de la sismologie et de la géomorphologie : la tectonique des plaques continentales, le concept de failles actives, etc. J'ai eu la chance de pouvoir m'entretenir à ce sujet avec plusieurs géophysiciens qui m'ont aidé à y voir plus clair, en particulier avec Paolo Scandone de l'université de

Pise, Alberto Armigliato de l'université de Bologne et Paola Vannoli de l'*Istituto nazionale di geofisica e vulcanologia*. Comment ne pas être frappés par le contraste entre d'une part cette dimension géophysique, faite de mouvements immenses et infiniment lents de pans de l'écorce terrestre, et d'autre part la dimension humaine du tremblement de terre, faite de destructions, de morts par milliers, de drames individuels, de processions religieuses, de démonstrations collectives de dévotion ?

La deuxième direction m'a conduit à m'interroger sur la gravité du désastre : Catane a-t-elle réellement été rasée au sol ? A-t-elle réellement perdu plus de 50% de ses habitants écrasés sous les décombres ? Jusqu'où, en Sicile et sur le continent, le tremblement de terre a-t-il été ressenti ? La réponse à ces questions est passée par un recensement qui a cherché à être complet des sources (en Sicile, en Espagne et au Vatican), afin de pouvoir dans toute la mesure du possible les croiser entre elles. Je me suis par ailleurs initié au maniement – simple en théorie, complexe en pratique – de l'échelle d'intensité sismique (l'échelle Mercalli), afin de rendre mes résultats comparables avec ceux des autres chercheurs. Au cours de ce travail, je me suis entretenu en particulier avec Emanuela Guidoboni, l'une des grandes spécialistes de la sismologie historique et co-auteur d'un ouvrage sur les tremblements de terre et les éruptions à Catane¹², qui généreusement a mis à ma disposition plusieurs documents. L'analyse approfondie des sources relatives aux destructions, ainsi que la conception d'une méthode inédite pour les interpréter, m'ont permis d'établir un bilan du désastre non seulement plus complet, mais aussi plus sûr que ceux qui avaient été dressés jusque-là.

La troisième direction vers laquelle s'est développé mon travail, la plus complexe de toutes, m'a porté sur les terrains de l'anthropologie historique, de l'histoire des mentalités, de l'histoire religieuse, de l'analyse des discours et des représentations. Comment les contemporains ont-ils interprété le tremblement de terre ? pourquoi ont-ils interagi avec les événements d'une façon plutôt que d'une autre ? comment les esprits et la société ont-t-ils été bouleversés par la catastrophe ? : voilà quelques-unes des questions auxquelles j'ai essayé de répondre. Pour ce faire, je me suis d'une part replongé dans les archives, et d'autre part je suis parti à la chasse aux chroniques : non

¹² Emanuela GUIDOBONI et Enzo BOSCHI (dir.), Catania terremoti e lave, dal mondo antico alla fine del Novecento, 2001.

seulement les chroniques du *terremoto* de 1693, mais aussi celles d'autres tremblements de terre du XVII^e et XVIII^e siècle, afin de pouvoir mettre à jour, dans une perspective comparative, modes d'interprétation et comportements caractéristiques de l'époque.

Au total, tout cela représente beaucoup de terrains d'enquête différents. La logique du sujet exigeait un tel travail à cheval sur plusieurs fronts disciplinaires. « L'interdisciplinarité est ici particulièrement nécessaire » écrivait Bernard Vincent, dans un article de 1974¹³, en parlant de l'étude des tremblements de terre. La formule est restée célèbre dans le domaine de l'histoire des séismes. Encore faut-il préciser ce qu'on entend par interdisciplinarité. Il ne s'agit pas ici tant pour l'historien d'emprunter des méthodes et des concepts¹⁴, mais plutôt, sur certaines questions précises, de travailler en contact avec les géophysiciens.

En résumé, et si je laisse de côté le projet initial rédigé alors que je travaillais encore comme analyste financier, je peux dire que ma problématique a évolué vers une prise en compte toujours plus grande de l'événement catastrophique. Retracer cette évolution était une façon de mesurer le chemin parcouru et de dégager le sens de ma recherche. Mais cette évolution a aussi quelque chose d'exemplaire. Comme l'on sait, on a assisté dernièrement en histoire à une véritable « renaissance de l'événement » pour reprendre le titre d'un livre récent de François Dosse¹⁵. Ce renouveau d'intérêt de l'histoire à l'égard des événements est un mouvement amorcé depuis un certain temps, mais qui s'est accéléré dans les toutes dernières années¹⁶. Parallèlement, l'historiographie sur les catastrophes s'est elle aussi beaucoup développée¹⁷. Ces deux évolutions sont d'ailleurs

¹³ Bernard VINCENT, « Les tremblements de terre dans la province d'Almeria (XV-XIX^e siècles) », *Annales E.S.C.*, mai-juin 1974, p. 586.

¹⁴ Cf. Bernard LEPETIT, « Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité » *Revue de synthèse*, 1990, repris dans *Carnet de croquis...*, cit., p. 312.

¹⁵ François DOSSE, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, 2010

¹⁶ *Ibid.*, pp.1-2, 195-197. François Dosse cite à ce propos, en particulier, la renaissance en 2005 de la collection « Les journées qui ont fait la France » chez Gallimard, ainsi que la publication, toujours en 2005, de l'ouvrage dirigé par Alain CORBIN, *1515 et les grandes dates de l'histoire de France revisitées par les grands historiens d'aujourd'hui*. On peut également citer, parmi de nombreux autres exemples, le numéro intitulé « Qu'est-ce qu'un événement ? » publié par la revue *Terrain* en 2002.

¹⁷ Pour une analyse de ce développement cf. en particulier Gerrit Jasper SCHENK, « Historical disaster research : state of research, concepts, methods and case studies », *Historical Social Research*, n. 32, 2007 ; Monica JUNEJA et Franz MAUELSHAGEN, « Disasters and pre-industrial societies : historiographic trends and comparative perspectives », *The Medieval History Journal*, n. 10, 2007 ; Gregory QUENET, *Les tremblements de terre au XVII^e et XVIII^e siècle : la naissance d'un risque*, 2005, pp. 45-73 ; Geneviève

sans doute liées, dans la mesure où l'étude des catastrophes est aussi une façon d'aborder l'événement en histoire.

Ma démarche s'inscrit par conséquent pleinement dans ce double mouvement historiographique. Mais elle s'y inscrit de façon presque involontaire. Mon travail, je l'ai suffisamment dit, s'est développé comme de l'intérieur, alors que j'essayais de trouver le meilleur moyen d'appréhender mon sujet ; il n'a pas été suscité par une attention particulière portée aux débats historiographiques du moment. Et pourtant, force est de constater que mon évolution personnelle s'est faite en parallèle de l'évolution de l'historiographie. « L'histoire est fille de son temps » disait à juste titre Lucien Febvre.

Mais il est vrai aussi, qu'en dépit d'un intérêt toujours plus marqué pour la catastrophe, je n'ai pas pour autant abandonné en route l'étude de la ville sur la longue durée. Tout comme lors de la rédaction du mémoire de DEA, je suis convaincu que pour résoudre le problème posé par le sujet, il est indispensable de trouver une méthode qui permette d'intégrer les deux grands thèmes qui le composent : le tremblement de terre et la ville. Ce qui a changé, c'est le point de vue à partir duquel je construis cette méthode.

Trois problèmes et une méthode

La catastrophe et la dynamique urbaine : ce sont deux thèmes indissolublement reliés, mais qui pourtant n'ont pratiquement jamais été étudiés de façon réellement intégrée, en tous cas en ce qui concerne l'époque moderne.

En effet, la bibliographie sur les villes détruites et reconstruites pour cette époque peut se diviser très schématiquement en deux grands groupes. Il y a d'une part des études qui se penchent essentiellement sur la catastrophe, et d'autre part d'autres études qui s'intéressent essentiellement ou entièrement à la dynamique urbaine. Le *Catania, rinascita di una città* (1992) de Liliane Dufour et Henry Raymond, qui n'accorde que quelques pages finales à la reconstruction de la ville, appartient au premier groupe. *La città di Catania* (1983) de Giuseppe Dato, qui ne dédie qu'une page au tremblement de

MASSARD-GUILBAUD, « Introduction – The urban catastrophe : challenge to the social, economic and cultural order of the city », in ID. et al. (dir.), *Villes et catastrophes*, 2002.

terre, appartient clairement au second. Cas extrême, le *Vicende urbanistiche di Catania* (1966) de Salvatore Boscarino qui ne consacre qu'une seule phrase au tremblement de terre et qui saute directement, dès la phrase suivante, au plan de refondation de la ville de 1694.

On pourrait multiplier les exemples. *Le tremblement de terre de Lisbonne* (2005) de Jean-Paul Poirier appartient clairement au premier groupe ; *The birth of modern London : the development and design of the city (1660-1720)* (1999) d'Elizabeth McKellar appartient au second. De façon générale, cette division recoupe une séparation disciplinaire : d'un côté plutôt les historiens et les sismologues, de l'autre plutôt les historiens de l'art, les urbanistes et les architectes.

Certains travaux, bien entendu, échappent à cette typologie trop tranchée. José-Augusto França, par exemple, consacre un chapitre de son *Une ville des lumières : la Lisbonne de Pombal* (1988) au tremblement de terre de 1755. Mais il y a dans cet ouvrage davantage juxtaposition qu'intégration de ce thème avec celui de la dynamique urbaine : le fil conducteur de la Lisbonne post 1755 n'y est pas tant le séisme que le marquis de Pombal et la civilisation des Lumières. Le *The great fire of London* (2001) de Stephen Porter est, à ma connaissance, l'un des très rares ouvrages qui intègrent les deux thèmes ; il ne problématise cependant pas cette intégration.

Comment saisir la catastrophe et la dynamique urbaine à travers un raisonnement et un discours unitaire ? Voilà par conséquent le premier problème de méthode que je me pose. Je suis en effet convaincu qu'on ne peut pas réellement comprendre la reconstruction d'une ville sans comprendre, dans toute sa complexité, la catastrophe qui l'a précédée. Et d'autre part, on ne peut réellement comprendre la catastrophe sans analyser aussi ses conséquences de long terme sur la dynamique urbaine, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un tremblement de terre, c'est-à-dire d'un phénomène qui ne s'inscrit dans l'histoire que dans la mesure où il frappe un centre urbain. Ou si l'on préfère une formulation moins catégorique, on pourrait dire qu'il est intéressant d'une part, d'enrichir la compréhension de l'événement catastrophique par une analyse de ses conséquences sur la longue durée ; et par ailleurs, d'enrichir l'analyse urbaine à travers une compréhension de la catastrophe.

Le second problème est le suivant : comment, selon l'expression de Raymond Aron, « rendre au passé l'incertitude de l'avenir »¹⁸ ? C'est-à-dire, en l'occurrence, comment rendre au tremblement de terre et à la dynamique urbaine toute la dimension d'incertitude qui avait été la leur ? Comment éviter de figer le séisme comme « justificateur de ce qui suit »¹⁹, à savoir comme point de départ pour une refondation urbaine et une reconstruction ? Car ce serait commettre une erreur de perspective que de considérer que refondation et reconstruction découlent tout bonnement du désastre qui les a précédées : cela reviendrait à supposer que l'évolution de la ville était prédéfinie, or cela ne pouvait pas être, bien évidemment, la perspective des contemporains. Rares sont pourtant les ouvrages consacrés aux destructions et reconstructions de villes à l'époque moderne qui évitent ce piège.

Le troisième problème de méthode, relié aux deux autres, est le plus délicat : comment appréhender un personnage historique aussi insaisissable, aussi complexe, aussi « encombrant » qu'une catastrophe ? Comment étudier ce phénomène en tant qu'objet historique à part entière et non pas en tant que projection de la société ? C'est de la sorte en effet que, dans leur très grande majorité, les historiens abordent l'étude des catastrophes à l'époque moderne : soit qu'ils analysent la façon dont une certaine société réagit à un désastre²⁰ ; soit que – dans une perspective différente – ils utilisent la catastrophe comme un révélateur pour analyser la société d'Ancien Régime²¹.

Jean Claude Perrot, dans sa célèbre thèse sur Caen, souligne la nécessité d'étudier la ville pour elle-même et non pas comme une simple projection de la société. A ce propos, il explique qu'il est essentiel de « ne pas déplacer » ce qu'il appelle « la lentille urbaine », sous peine de « perdre l'objet », c'est-à-dire la ville²². Je voudrais pour ma

¹⁸ Cité par François DOSSE, *Renaissance de l'événement...*, cit., p. 273.

¹⁹ Selon l'expression d'Arlette FARGE, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain* [en ligne], n. 38, 2002, p. 3.

²⁰ Cf. par exemple Giulia CALVI et Alberto CARACCILO, « Premessa », cit., qui écrivent dès la première phrase de leur article : « Calamités/peurs/réponses : des trois termes qui composent le titre de ce fascicule [des *Quaderni storici*] nous avons voulu privilégier le troisième, celui des réponses et des réactions sociales aux calamités naturelles. »

²¹ Cf. par exemple Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 71, qui se propose, à travers une « histoire sociale des séismes », de réaliser une « histoire totale », à savoir « comprendre la capacité d'une catastrophe naturelle particulière à cristalliser et actualiser des enjeux et des interrogations plus vastes. »

²² Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne...*, cit., 1975, p. 944.

part me servir de la « lentille » de la catastrophe, et la croiser avec la « lentille » urbaine. Utiliser la lentille de la catastrophe cela signifie, par exemple, analyser systématiquement ce qui, dans l'évolution de Catane tout au long du XVIII^e siècle, a encore trait, n'a plus trait ou n'a jamais eu trait aux conséquences du tremblement de terre de 1693. Utiliser la lentille urbaine cela signifie observer l'impact de celui-ci, non pas seulement sur les individus et la société catanaise (victimes, renversement de l'ordre établi, etc.) mais aussi sur la forme de la ville et de ses édifices.

Voilà la méthode d'analyse qui constitue le fil directeur de ce travail. Cette méthode permet, en premier lieu, d'intégrer les deux grands thèmes du sujet ; en deuxième lieu, de retrouver la dimension d'incertitude qui était celle des contemporains – non seulement dans l'instant même du tremblement de terre mais aussi dans le temps long qui l'a suivi – ; enfin, elle permet de ne pas aplatir la catastrophe en la considérant seulement comme une projection de la société, mais de lui restituer au contraire toute sa profondeur et toutes ses multiples facettes.

Ce travail est ainsi composé de deux grandes parties : la première est centrée sur la catastrophe, la seconde sur la reconstruction et la dynamique urbaine de long terme. J'ai choisi de présenter ici, dans le cadre de la thèse, la seule première partie, en me réservant de consacrer une prochaine publication à la seconde. Je précise néanmoins que plusieurs éléments substantiels de cette seconde partie – à savoir l'économie de la reconstruction, et une analyse de l'ascension de Catane entre XVII^e et XVIII^e siècle – ont déjà fait l'objet d'une publication²³. Pour que les lecteurs de la thèse puissent, malgré tout, juger du travail dans son ensemble, il m'a semblé utile de consacrer un épilogue à la question de la longue reconstruction. Cet épilogue, conçu comme une sorte d'articulation entre les deux grandes parties, est tout entier construit autour de l'idée de la lentille de la catastrophe. En effet, il analyse comment les formes du bâti évoluent au fur et à mesure que s'estompe la crainte du tremblement de terre : des premières cabanes aux grandes coupoles des églises, en passant par les baraques renforcées et les étages des maisons.

²³ Stefano CONDORELLI, « Sviluppi e tendenze... » cit. ; « L'economia della ricostruzione... », cit.

Quelques définitions

Il est toujours bon en histoire de définir les termes que l'on utilise. Par « dynamique » j'entends ici un développement complexe, non linéaire – caractérisé par exemple par des effets de rétroaction –, qui peut avoir des phases d'accélération et de ralentissement.

L'emploi du terme « catastrophe » requiert un certain nombre de précautions. Il y a eu, au sein des sciences sociales, une espèce de débat sur l'opportunité ou non de lui apposer l'adjectif « naturelle »²⁴. Sans entrer dans tous les détails de ce débat, je précise simplement que j'adopte la tendance de cette partie de l'historiographie qui préfère, pour des raisons de rigueur méthodologique, de ne plus parler de « catastrophe naturelle », afin de marquer qu'une catastrophe est avant tout un phénomène social. D'autre part, un certain nombre de travaux ont souligné que ce terme était quelque peu anachronique pour le XVII^e et XVIII^e siècle²⁵. Sur ce point, je ne suis pas en mesure de trop m'avancer en ce qui concerne la France ou d'autres pays européens, mais je constate en revanche que les sources siciliennes de 1693 utilisent le terme « catastrofe » dans le sens actuel de « désastre »²⁶. Il est vrai, cependant, que ces mêmes sources emploient plus fréquemment d'autres termes, en particulier « terremoto » flanqué généralement d'un adjectif : « orribile », « deplorable », « grande », etc.

J'ai indiqué précédemment que j'utilise le terme « catastrophe » dans un sens assez large. Il n'est pas inutile en effet de distinguer trois phénomènes reliés mais différents : le tremblement de terre, le désastre et la catastrophe. Le tremblement de terre *stricto sensu* correspond au phénomène physique : on peut le définir comme une rupture soudaine de la croûte terrestre suivie de secousses du sol²⁷. Le désastre représente les conséquences du tremblement de terre sur le plan humain, c'est-à-dire les destructions + les victimes. La catastrophe – qui vient, comme l'on sait, du grec καταστροφή :

²⁴ Cf. Monica JUNEJA et Franz MAUELSHAGEN, « Disasters... », cit., pp. 5 et 13.

²⁵ Cf. François WALTER, *Catastrophes : une histoire culturelle XVII^e-XXI^e*, 2008, pp. 18-21.

²⁶ Cf. par exemple, Domenico GUGLIELMINI *La Catania destrutta [...]*, 1695, p. 35, qui parle de « catastrofe dolorosa », ou encore Giacomo Maria NEGRO qui donne à sa chronique des événements de 1693 le titre de *Catastrofe deplorabile*, ms., s.d., fin du XVII^e.

²⁷ Je reprends ici la définition que donnent Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, *Quand la terre tremblait*, 2004, p. 7, reprenant à leur tour les travaux de Hiroo KANAMORI et Emily BRODSKY, « The physics of earthquakes », *Physics today*, juin 2001.

renversement, bouleversement, dénouement de l'intrigue – correspond, dans son sens le plus large, aux conséquences sociales du tremblement de terre, à savoir le désastre + le bouleversement de la société : le drame des survivants, les pillages, le renversement de l'ordre établi, etc. Cette distinction posée, je ne m'interdis pas dans le cours de la thèse d'employer ces trois termes comme des synonymes.

Par ailleurs, « tremblement de terre », « séisme » et l'italien « terremoto » (qui donne « terremoti » au pluriel) seront souvent utilisés comme synonymes. D'autre part, puisqu'il n'y a pas d'équivalent français, j'utiliserai les termes très pratiques de « terremotati » au masculin et « terremotate » au féminin pour désigner ceux qui ont subi le *terremoto*, qu'il s'agisse d'individus, de populations ou de villes.

Bien qu'il soit couramment employé par les travaux consacrés aux catastrophes, je préfère pour ma part éviter le terme « risque ». En effet, le concept de « risque » n'est pas suffisamment pertinent par rapport à mon sujet pour justifier l'anachronisme auquel je m'exposerais en utilisant le terme²⁸. Je ne prétends pas cependant pas que, en fonction d'autres problématiques, d'autres chercheurs n'aient pu valablement l'utiliser pour décrire des sociétés anciennes²⁹.

Enfin, j'ai plus d'une fois utilisé l'expression « événement catastrophique ». Il existe plusieurs définitions, parfois contradictoires, de ce qu'est un événement. J'adopte ici à la fois la célèbre définition de Michel de Certeau : « un événement est ce qu'il devient »³⁰, et celle d'Alban Bensa et Eric Fassin³¹ : « ce qui caractérise l'événement ce sont à la fois l'évidence d'une rupture et l'incertitude quant à sa signification. » Je ne reviens pas sur l'importance de la question de l'incertitude, abordée il y a un instant. Ce que je retiens de la définition de Michel de Certeau, c'est l'idée que l'événement est moins un trait sur la ligne du temps (ou une « luciole », selon la célèbre image de

²⁸ Pour une étude du mot et du concept cf. Alain LEMAÎTRE, « Une nouvelle approche », in Emmanuelle COLLAS-HEDELAND *et al.* (dir.), *Pour une histoire culturelle du risque : genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, 2004 ; François WALTER, *Catastrophes...*, cit., pp. 164-166.

²⁹ Cf. par exemple les diverses contributions du volume collectif dirigé par François WALTER *et al.* (dir.), *Les cultures du risque (XVI^e-XXI^e siècle)*, 2006. Pour sa part, Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 71, fait de la notion de risque le « fil directeur » de tout son travail sur les séismes du XVII^e et XVIII^e.

³⁰ En réalité Michel DE CERTEAU, « Prendre la parole », *Études*, juin-juillet 1968, repris dans *La prise de parole et autres écrits politiques*, 1994, p. 51, écrit – à propos de mai 1968 – : « un événement n'est pas ce qu'on peut voir ou savoir de lui, mais ce qu'il devient ».

³¹ Alban Bensa et Eric FASSIN, « Les sciences sociales... », cit., p. 18.

Fernand Braudel³²) qu'un phénomène qui se prolonge dans le futur : à la fois élément perturbateur³³ et force propulsive. Remarquons que la définition de Michel de Certeau résume bien le « nouveau regard » que, selon François Dosse, l'histoire porte désormais sur l'événement, à savoir qu'elle s'intéresse désormais davantage « à ses traces » qu'à « ses causes »³⁴.

Une articulation de récits

Après avoir défini les termes qu'il utilise, il est également toujours utile pour un historien d'analyser, ne serait-ce que brièvement, son propre discours et ses choix en matière d'écriture³⁵. Les historiens sont, en effet, de plus en plus conscients que la dimension littéraire de leur travail et la forme de leur discours ne sont pas secondaires et encore moins neutres³⁶. Impossible à cet égard de ne pas tenir compte du grand « débat » historiographique des dernières décennies à propos des rapports que l'histoire entretient avec le récit, la rhétorique et la vérité. Ce n'est pas ici le lieu de rentrer dans les détails de ce débat, d'ailleurs bien connus³⁷. Rappelons simplement que si la

³² Fernand BRAUDEL, conférence à l'Oflag de Mayence en 1941, reprise dans *Les ambitions de l'histoire*, 1997, p. 37. Inutile de dire que pour Braudel tous les événements ne sont pas des « lucioles ». Ainsi, dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1990 (1^{er} éd. 1949), III, p. 8, il évoque « l'événement qui rebondit au loin, se répercute ».

³³ C'est ainsi que la physique quantique définit un événement : cf. François DOSSE, *Renaissance de l'événement...*, cit., p. 143.

³⁴ *Ibid.*, pp. 1-2.

³⁵ Cf. à ce propos Michel de CERTEAU « L'histoire entre science et fiction », *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, 1987, p. 76 et *passim*. Cf. également Christian DELACROIX, « Écriture de l'histoire », in ID., François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographie*, II, *Concepts et débats*, 2010, pp. 742-743.

³⁶ *Ibid.*, pp. 731-737 et 741-742. Ce sont surtout les historiens « méthodiques » de la fin du XIX^e siècle qui considèrent que l'écriture historique ne doit être que simple mise en forme des faits. Ainsi, Léopold von RANKE pour qui la « loi suprême » est de n'écrire que « l'exposé strict des faits, aussi limité et disgracieux puisse-t-il être » ; ou encore Charles SEIGNOBOS et Charles Victor LANGLOIS qui estiment que l'histoire doit être purifiée de ses « microbes littéraires ». Pour les deux citations : *ibid.*, pp. 731-732.

³⁷ Citons simplement quelques-uns des textes qui ont le plus marqué le débat : Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, 1971 ; Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, 1973 ; Michel de CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, 1975 ; Paul RICOEUR, *Temps et récit*, 3 vol., 1983-1985 ; l'éditorial, « Tentons l'expérience », *Annales E.S.C. : Histoire et sciences sociales un tournant critique*, n. 6, novembre-décembre 1989 ; Jacques RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, 1992 ; Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise, l'histoire entre certitudes et inquiétude*, 1998 ; Carlo GINZBURG, *History, Rhetoric and Proof*, 1999 ; Jacques REVEL,

discipline a perdu certaines des « certitudes confiantes »³⁸ qui l'avaient caractérisée à l'époque triomphante de « l'histoire-science sociale », elle a en revanche beaucoup gagné sur d'autres fronts : en particulier, une plus exacte compréhension de la nature de son discours, une définition renouvelée de son régime de vérité, et par conséquent une plus juste appréciation de ce qui la distingue des autres sciences sociales tout comme de la littérature.

Mais ce qui compte en l'occurrence, comme le souligne Jacques Revel, c'est de voir comment ces réflexions théoriques se traduisent concrètement dans la « pratique » de « l'opération historique »³⁹. Je vais alors simplement indiquer brièvement certains aspects où forme et contenu de mon travail ont interagi, et en particulier comment l'idée cardinale selon laquelle le discours historique est une « mise en intrigue » animée d'un « projet de vérité »⁴⁰ s'est déployée à travers la thèse.

Si je devais définir d'un mot la structure générale de la thèse, je dirais que c'est une mise en intrigue de récits. Le modèle narratif de la mise en intrigue me permet en effet, de façon tout à fait classique, de relier dans un discours unitaire des récits qui se situent en réalité sur des plans très différents⁴¹. C'est, en effet, le propre même de l'intrigue que de permettre, selon l'expression de Paul Ricœur, « une synthèse de l'hétérogène »⁴². Ces récits sont au nombre de trois :

Le premier récit – qui a démarré dès l'introduction et qui se prolonge dans le cours de la thèse, jusqu'à la conclusion – est celui de l'histoire de cette recherche : travail dans les archives, évolution de la problématique, vérification des hypothèses, nouvelles interrogations qui émergent dès lors que les premières questions sont résolues, etc. Ce récit, qui a commencé comme une sorte d'*ego-histoire*⁴³, se poursuit en empruntant par moments le modèle narratif de l'intrigue policière. Ce modèle narratif, fréquemment

« Au pied de la falaise : retour aux pratiques », *Le débat*, n. 103, janvier-février 1999 ; Enrico CASTELLI GATTINARA, « Vérités, histoires, réalités », *EspacesTemps*, n. 84-85-86, 2004.

³⁸ Selon l'expression de Jacques REVEL, « Au pied de la falaise... », cit., p. 155.

³⁹ *Ibid.*, p. 161.

⁴⁰ Je reprends l'expression « projet de vérité » de Paul RICŒUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, 2000, pp. 646 et *passim*.

⁴¹ Inutile de rappeler que ce modèle narratif est spécialement caractéristique de l'écriture historique qui croise le récit de l'historien avec les récits – qui apparaissent sous forme de citations – de ses sources. C'est ce que Michel de CERTEAU, *L'Écriture...*, cit., p. 111 appelle le discours « feuilleté » de l'histoire.

⁴² Paul RICŒUR, *Temps et récit*, I, 1983, p. 253.

⁴³ A ce sujet cf. le texte fondateur de Pierre NORA (éd.), *Essais d'ego-histoire*, 1987.

employé par l'historiographie, n'est pas, comme le précise Jacques Revel, une « afféterie esthétique » mais bien « une manière d'associer le lecteur aux conditions effectives de l'enquête et à l'élaboration d'une interprétation raisonnée. »⁴⁴ L'emploi du « je » – plutôt que le « nous » qui caractérise en principe le style canonique des thèses – signale, tout au long du texte, le cheminement de ce premier récit.

Le deuxième récit est celui de l'histoire du *terremoto* de 1693 et de la reconstruction de Catane, à savoir le sujet même de la thèse. C'est ici que la mise en intrigue prend toute son ampleur. Celle-ci se réalise à travers deux opérations principales : la synthèse et le découpage. Voyons-les dans l'ordre.

Intrigue « synthèse de l'hétérogène » : la définition de Ricœur s'avère à nouveau bien utile. La mise en intrigue permet en effet, premièrement, de réaliser la synthèse de sources qui sont hétérogènes à la fois en ce qui concerne leur nature (documents administratifs, chroniques, lettres, etc.) et en ce qui concerne la date où elles ont été produites (un rapport rédigé dans les jours du désastre, une œuvre littéraire composée plusieurs années après, etc.). Elle permet, en second lieu, de ramasser dans un discours linéaire une réalité infiniment complexe. Quelle gageure que de vouloir raconter en quelques centaines de pages un phénomène aussi multiforme qu'une catastrophe. Ce genre de gageure est pourtant le propre même de l'histoire, comme le souligne Ricœur qui définit la synthèse historique comme un discours qui « comprend, dans une totalité intelligible, des circonstances, des buts, des interactions, des résultats non voulus. »⁴⁵

Comme il n'est pas possible de tout dire, de tout décrire, la mise en intrigue est aussi forcément choix et donc découpage : « découpage » d'un « itinéraire à travers le champ événementiel » selon l'expression de Paul Veyne⁴⁶. Un découpage qui est tout sauf neutre. « Toute histoire suppose l'élimination d'autres histoires alternatives » écrit à ce propos Arnaldo Momigliano⁴⁷. Un nouveau découpage, l'accent mis sur certains aspects plutôt que d'autres, peut à lui seul profondément transformer notre compréhension des événements⁴⁸. Pour prendre un exemple concret, et pour revenir à ce que nous disions

⁴⁴ Jacques REVEL, « Au pied de la falaise... », cit., p. 160.

⁴⁵ Paul RICŒUR, *Temps et récit*, I..., cit., pp. 253-254.

⁴⁶ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire...*, cit., p. 196.

⁴⁷ Cité par Jacques REVEL, « Au pied de la falaise... », cit., p. 159.

⁴⁸ C'est ce que Jacques Revel appelle « les puissances cognitives du récit » : *ibid.*, p. 160

tout à l'heure, en étudiant le processus de reconstruction sur la longue durée, et en préférant ne pas insister sur la figure du duc de Camastra, mon travail dessine une histoire de la réédification catanaise bien différente de celle – centrée sur les années 1693-95 – que racontent Liliane Dufour et Henry Raymond.

A toutes ces étapes de la mise en intrigue se pose, bien entendu, la question de la vérité. La vérité en histoire : notion complexe s'il en est, dont on peut surtout dire qu'elle n'est pas simple miroir de la réalité, mais qu'elle est « construite » par le travail de l'historien sur la base de cette réalité⁴⁹. Il est certain que les choix narratifs participent à la construction de la vérité historique, tout autant que la critique des documents, l'administration des preuves, la validation par les pairs, etc. Pour autant, peut-on dire qu'une mise en intrigue soit plus vraie qu'une autre ? L'histoire longue de la reconstruction catanaise est-elle plus vraie que l'histoire de la reconstruction centrée sur le duc de Camastra et les années 1693-95 ?

La réponse à cette question dépend de ce que l'on entend par « vérité ». Certes, nous l'avons dit, la vérité est une construction, mais cette construction peut prendre deux sens différents. Je pense qu'il est utile – en tous cas en première approximation – de distinguer en effet une conception statique d'une conception dynamique de la vérité. La conception statique correspond au résultat final de l'opération historique : ce récit est-il en contradiction avec les sources ? est-il falsifié par la découverte de nouveaux documents ? Ici, vrai s'oppose à faux. Dans cette perspective, une mise en intrigue ne saurait être plus vraie qu'une autre. Ainsi, en ce qui concerne l'ouvrage de Liliane Dufour et d'Henry Raymond, on ne peut que constater que leur récit du processus de réédification en 1693-1695 n'est pas en contradiction avec les documents. D'ailleurs, les deux auteurs n'affirment nullement que la reconstruction se termine en 1695 ; ils choisissent simplement de concentrer leur explication sur cette brève période. De leur récit on peut dire qu'il est vrai, mais on peut également dire qu'il est insatisfaisant : il nous laisse sur notre faim. Nous voulons en savoir plus, et en particulier comprendre ceci : comment la reconstruction s'est-elle déroulée dans le temps ?

⁴⁹ Face aux critiques du « linguistic turn », les historiens ont rappelé avec force que leur discipline vise à rendre compte d'une réalité extérieure à leur propre discours. Cf. par exemple Bernard LEPETIT, *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, 1995, p. 12 ; Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise...*, cit., pp. 120-121 ; Jacques REVEL, « Au pied de la falaise... », cit., p. 159.

Voilà qui nous conduit à la conception dynamique de la vérité. Ici, la vérité a une valeur pratique, heuristique : vérité devient synonyme de compréhension⁵⁰. La vérité n'est plus l'aboutissement de l'opération historique, mais elle est cette opération elle-même. Dans cette optique, on peut dire que l'histoire longue de la réédification est plus vraie que son histoire centrée sur les seules années 1693-95, car la première nous permet de saisir la reconstruction dans sa durée et dans sa complexité, et par conséquent de la comprendre davantage.

Le troisième récit, polyphonique, est celui que racontent les contemporains des événements dont je cite les témoignages à travers la thèse. Plus que d'un récit, il serait plus exact de parler d'un faisceau de récits et de discours qui se superposent, se complètent et parfois se contredisent. J'ai accordé beaucoup de place à ces voix du passé et je voudrais m'en expliquer brièvement.

J'ai dès le départ ressenti le besoin de laisser la parole à ces locuteurs du passé. D'abord, parce je suis persuadé que les lecteurs seront aussi sensibles que moi à la force, à la beauté et aussi parfois à l'étrangeté de leurs témoignages. Ensuite, parce qu'il me paraît intéressant de laisser la possibilité aux lecteurs d'interpréter ces textes d'une façon peut-être différente de la mienne. Enfin, parce qu'en leur laissant la parole, j'ai l'impression de rendre en quelque sorte justice à ces hommes du passé. Je veux parler ici en particulier des témoins du *terremoto*. Certains d'entre eux écrivirent dans les jours du *terremoto* – pour demander de l'aide, informer un supérieur, etc. – *a priori* sans se préoccuper de la postérité de leurs écrits. D'autres, au contraire, écrivirent dans l'espoir d'être lus par les générations futures, afin de témoigner non seulement de la catastrophe exceptionnelle qu'ils avaient vécue, mais aussi du monde ancien qui avait été anéanti par le tremblement de terre. Certains commencèrent ainsi leur récit par ces termes : *ad perpetuam rei memoriam* (en mémoire perpétuelle des événement)⁵¹ ; d'autres

⁵⁰ Je reprends ici une définition que propose Enrico Castelli GATTINARA, « Vérité » in Christian DELACROIX et al. (dir.), *Historiographie...*, cit., p. 937 : « Vérité comme compréhension du particulier singulier qui caractérise toute action humaine dans le temps, ou comme compréhension des valeurs et des raisons de telles actions. » Cette définition renvoie de façon plus générale à la célèbre opposition compréhension/explication. A ce sujet : *ibid*, pp. 937-938, ainsi que, dans une perspective plus philosophique, Karl Otto APEL, *Expliquer-comprendre : la controverse centrale des sciences humaines*, 2000 (1^{er} éd. allemande 1979).

⁵¹ C'est le cas du notaire Pietro MAGRO qui rédige une chronique du *terremoto* à l'intérieur de son registre : *Ad perpetuam rei memoriam*, Militello, 1693, in ASC, notaire Pietro Magro 860, c. 227, transcrit in *HT I*, pp. 15-23.

terminèrent leur narration en demandant au lecteur de bien vouloir réciter une prière en suffrage de leur âme⁵². Or la quasi totalité de ces témoignages sont restés ensevelis dans les archives et les bibliothèques. Les retranscrire, ne serait-ce que sous la forme d'un fragment, c'est leur donner la possibilité d'être entendus.

Je disais que j'ai dès le départ ressenti le besoin de citer ces témoignages, car en cours de route je me suis rendu compte que ma démarche personnelle s'inscrivait – ici aussi – dans un mouvement historiographique beaucoup plus ample. Un mouvement que l'on a pu qualifier de « retour à l'archive »⁵³. Deux lectures, en particulier, m'ont permis de mieux situer et de mieux définir ma démarche dans ce contexte plus général.

La première est celle du livre de Jacques Rancière *Les mots de l'histoire* (2002). Rancière souligne comment, de Michelet jusqu'aux *Annales*, les historiens ont eu longtemps tendance à s'interposer entre leurs lecteurs et leurs sources : si d'une part ils mettent « en scène » les témoignages du passé, d'autre part ils préfèrent ne pas laisser directement la parole aux témoins, jugeant que ceux-ci ne sont pas capables d'exprimer le sens réel de leurs paroles⁵⁴. D'où ce que Rancière appelle « l'art de faire parler les [locuteurs du passé] en les faisant taire, de les faire parler comme muets »⁵⁵. Le « retour à l'archive » représente par conséquent une rupture par rapport à ce modèle historiographique.

La deuxième lecture est celle du livre d'Arlette Farge *Le cours ordinaire des choses* (1994). Le livre de Farge exprime clairement le sens de cette rupture historiographique. En retranscrivant les paroles de Parisiens du XVIII^e siècle, ce qui l'intéresse, affirme-t-elle, ce n'est pas de « recopier le réel », mais de « réintroduire des existences et des singularités dans le discours historique »⁵⁶. Il ne s'agit plus seulement de découvrir le sens caché des discours, mais de retrouver « le poids des êtres parlants, ce battement de l'histoire que l'histoire efface sous son récit officiel ». Peu importe, dès lors, si ces discours sont parfois « excès, bavardage assourdissant sans retenue » : « l'histoire doit

⁵² Par exemple Mario CENTORBI, *Raguaglio lacrimevole per la desolazione della terra d'Occhiolà nell'occorso terremoto dell'anno 1693*, ms., 1694, transcrit par Giovanni GIANFORMAGGIO, *Occhiolà*, 1928, p. 234.

⁵³ Cf. Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise...*, cit. p. 9.

⁵⁴ Jacques RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire...*, cit., pp. 90-97.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 96.

⁵⁶ Arlette FARGE, *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVII^e siècle*, 1994, pp. 9-12 pour les différentes citations.

faire effort pour les entendre, en faire le récit puis les rendre à leur extranéité ». Par ailleurs, Farge insiste sur l'idée que la retranscription de ces discours est un moyen d'impliquer le lecteur et de lui faire partager une expérience : « Montrer, donner à voir, offrir des textes, pour mieux être chacun impliqué dans des figures de l'altérité qui sont nôtres et lointaines, familières et étranges [...]. Derrière ce choix de textes il y a autant l'idée de partage que de découverte » écrit-elle.

Pour autant, il est bien évident qu'il ne s'agit pas de transformer un travail historique en un recueil de fragments d'archives. Il s'agit encore moins de renouer avec la tradition de ces travaux d'érudits qui se contentent de publier des documents : au lecteur ensuite de se débrouiller avec ces textes s'il le juge utile. Le « retour aux archives » n'a de sens que s'il constitue un pas en avant de l'historiographie et non un bond en arrière.

Pour ma part, ce qui m'intéresse c'est l'articulation de ces témoignages à l'intérieur du discours unitaire que représente la thèse. J'ai ainsi accordé la plus grande importance d'une part, au dialogue de ces témoignages entre eux ; d'autre part, à leur dialogue avec mon propre récit. C'est pourquoi ils sont intégrés – mis en intrigue – à l'intérieur même de mon texte et non pas relégués en annexe.

Le dernier point à propos de ces documents concerne leur traduction. Cette opération de traduction pose par moments des problèmes d'interprétation délicats. Je ne sais plus qui disait que l'on n'a vraiment lu un texte que lorsqu'on l'a traduit. Et il est vrai que le même document qui, à une première lecture rapide, paraissait tout à fait limpide, peut, lorsqu'on essaye de le traduire, s'avérer riche de difficultés assez redoutables. Non pas tant des difficultés de langue que des difficultés de sens. Mais ces difficultés de sens émergent le plus souvent lorsque, soudainement, on butte sur un mot ou une phrase dont on se rend compte qu'ils n'ont pas la même signification pour celui qui les écrit, et pour nous qui les lisons à trois siècles de distance. La traduction devient ainsi un moyen privilégié pour mesurer, à travers l'écart qui sépare notre langue de celle du XVII-XVIII^e siècle, le fossé qui nous sépare de ce monde d'Ancien Régime.

Mais comment faire partager cette expérience cognitive au lecteur ? La solution que je trouve, forcément imparfaite, est celle d'essayer de trouver un équilibre entre, d'une part, la nécessité de traduire de la façon la plus compréhensible possible, et d'autre part le souci de conserver l'accent parfois un peu étrange que ces mots et ces phrases difficilement traduisibles confèrent à ces textes.

La plan de la thèse

Ayant défini la problématique et les principaux éléments de méthode, le moment est venu de présenter la structure même de la thèse. Celle-ci se compose de cinq chapitres et, nous l'avons dit, d'un épilogue. Le premier chapitre est consacré le déploiement de la catastrophe, des premières secousses sismiques de début janvier 1693 jusqu'au grand *terremoto* du 11 janvier après-midi. Le deuxième se pose la question de comment les *terremotati* ont perçu et décrit l'instant même du séisme qui se double d'ailleurs, quelques minutes plus tard, d'un tsunami. Le troisième chapitre analyse comment la nouvelle du tremblement de terre a retenti à travers la Sicile et l'Europe de l'époque, et comment elle a donné lieu à un débat scientifique qui, d'une certaine façon, se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Le quatrième fait le point sur les victimes et les destructions provoquées par le séisme et, ce faisant, développe une nouvelle méthode pour analyser les sources. Le cinquième chapitre explore, à travers ses multiples facettes, la dimension sociale de la catastrophe. L'épilogue, enfin, aborde les uns après les autres les seuils psychologiques de la longue reconstruction.

CHAPITRE I

DU *TERREMOTO* AU DÉSASTRE*L'objet de ce chapitre*

Un tremblement de terre s'imagine généralement comme un phénomène à la fois brutal et inattendu. Dans l'introduction nous l'avons d'ailleurs défini comme une rupture soudaine de la croûte terrestre suivie de secousses du sol. Mais s'il est toujours soudain, un séisme n'est pas toujours entièrement inattendu. Les populations vivant dans des régions fortement sismiques savent par expérience qu'un tremblement de terre est fréquemment suivi d'une ou plusieurs répliques, dans les heures ou les jours suivants. On parle à cet égard de « culture sismique »¹ : nous reviendrons sur ce concept dans la suite de ce chapitre. Le scénario se répète lors de tous les grands séismes – ceux du passé, comme ceux du présent – : après le premier choc, les survivants se mettent à l'abri, dans l'attente angoissée des éventuelles répliques.

Cette période d'attente entre deux séismes n'a encore jamais fait l'objet d'une étude historique. Ce sera l'objet de ce chapitre.

Dans le cas qui nous occupe, il y eut un premier tremblement de terre – annoncé par divers signes avant-coureurs – la nuit du vendredi 9 au samedi 10 janvier 1693, suivi

¹ C'est le terme consacré par l'historiographie. Cf. par exemple Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 258.

d'un deuxième plus dévastateur l'après-midi du dimanche 11 janvier, soit quarante heures plus tard. Ce deuxième séisme fut, nous l'avons dit, à son tour suivi par un tsunami.

Nous allons essayer de reconstituer, autant que les sources le permettent, le déploiement des événements au cours de ces quarante heures. Ce faisant, nous allons pouvoir saisir au plus près l'articulation entre ces trois éléments que nous avons distingués dans l'introduction : le tremblement de terre, le désastre et la catastrophe. Car si le tremblement de terre est un phénomène naturel, il est aussi, du fait de sa durée et des choix que celle-ci laisse à chacun, une construction sociale et culturelle des populations qu'il frappe. Nous allons ainsi voir comment le *terremoto* déclenche la catastrophe – c'est-à-dire le bouleversement de la société – et comment la catastrophe conduit à son tour au désastre. Pour ce faire, nous allons procéder par étapes, alternant récit des événements et analyses des comportements des populations *terremotate*.

Des sources hétérogènes

Pour reconstruire la dynamique des événements nous disposons d'une masse de témoignages de toutes sortes : rapports officiels, lettres personnelles, actes notariés, chroniques, mémoires, poésies, etc. Certains de ces documents furent rédigés dans les heures ou les jours qui suivirent le *terremoto*, d'autres à plusieurs années de distance. Ils étaient par ailleurs adressés à des publics très différents : ici une dépêche visant à informer le roi d'Espagne ou la curie romaine, là une lettre pour un ami ou un parent, là encore une œuvre littéraire destinée à un public citadin et cultivé, ou un chant populaire composé par un *cantastorie*. Enfin, les témoins ont bien entendu vécu les événements selon leur sensibilité propre – vice-roi, évêque, simple prêtre, militaire, notaire, poète, etc. – et s'en sont par conséquent construits des représentations mentales en partie diverses.

L'hétérogénéité de ce corpus documentaire pose plusieurs questions d'ordre méthodologique. Dès lors que j'entends reconstruire le fil des événements – ce qui me conduit à faire une lecture « positive » de ces sources – puis-je les traiter sur un pied d'égalité ? Faut-il au contraire donner davantage de crédit aux témoignages consignés

« dans le feu de l'action », par rapport à ceux qui ont été rédigés avec le recul du temps ? aux sources « documentaires » (dépêches officielles, lettres privées, etc.) par rapport aux écrits « littéraires » (poèmes, chroniques, etc.) ?

Il est certain que les documents du mois de janvier 1693 permettent de retrouver l'« incertitude de l'avenir » dans laquelle les acteurs étaient plongés à ce moment-là, alors que ce n'est évidemment plus le cas avec, par exemple, une chronique rédigée en 1695 ou 1700. Il est également certain que les sources plus tardives comportent une part plus ou moins grande de reconstruction *ex post* : les témoins peuvent souligner ou au contraire passer sous silence certains faits en fonction des circonstances dans lesquelles ils se trouvent au moment où ils écrivent et publient leur texte (nous en verrons quelques exemples). Mais il est tout aussi vrai que les documents rédigés dans le feu de l'action ne sont pas toujours les plus précis, ni les plus détaillés : pris dans le maelström de la catastrophe, leurs auteurs se soucient davantage des difficultés du présent que de décrire minutieusement les événements qu'ils viennent tout juste de vivre². Ainsi, c'est seulement dans les pages des chroniques écrites avec un certain recul – ne serait-ce que de quelques mois – que l'on trouve des tableaux relativement clairs et complets du déroulement des événements.

Il est évident que chaque catégorie de source présente des avantages et des inconvénients. Aucune ne permet de saisir de façon plus immédiate et transparente la « réalité » du passé ; comme le langage qui les constitue, chacune d'entre elles est une forme de représentation³. Pour autant, il est essentiel de souligner que ces témoignages ne sont pas que représentation et langage, mais aussi traces d'un passé bien réel qu'ils permettent de reconstituer en partie⁴.

J'ai par conséquent résolu, à tort ou à raison, de faire flèche de tout bois et d'utiliser toutes les sources disponibles, en prenant garde cependant d'en faire à chaque fois la

² Ce trait marquant ne passa pas inaperçu aux yeux des contemporains. Ainsi, le rédacteur d'un journal français d'Amsterdam, qui en date du 3 mars 1693, et sur la base des toutes premières informations qui lui sont parvenues, informe ses lecteurs du tremblement de terre de Sicile, termine son compte rendu par ces mots : « Je ne doute point que nous n'en soyons mieux instruits par la suite & qu'on en écrive mille particularitez que la frayeur dont tous les esprits ont été saisis a empêché d'abord de marquer. » *Lettres historiques contenant ce qui se passe de plus important en Europe*, III, 1693, p. 265.

³ Sur cette vaste question cf. la synthèse de Dominique Kalifa, « Représentations et pratiques », in Christian DELACROIX et al. (dir.), *Historiographie...*, cit., p. 880.

⁴ Cf. l'introduction, ainsi que Carlo GINZBURG, « Spie, radici di un paradigma indiziario » in Aldo GARGANI (éd.), *Crisi della ragione*, 1976, repris dans *Miti, emblemi spie. Morfologia e storia*, 1986.

critique interne et de les rapporter au genre documentaire ou littéraire dont elles relèvent⁵. Une telle démarche présente un double intérêt : elle permet, d'une part, de croiser les informations et de mesurer les convergences ou divergences entre les différents témoignages ; elle consent, d'autre part, d'approfondir la narration « objective » des faits par une analyse de la diversité des représentations et des discours tenus par les acteurs.

Ces précisions faites, commençons le récit des événements qui débutent dans les premiers jours du mois de janvier 1693.

1. Le premier *terremoto*

Les signes avant-coureurs : légères secousses sismiques et comètes

Quelques rares documents signalent des secousses sismiques en Sicile et en Calabre au cours de la première semaine de janvier 1693. Dans une lettre du 22 janvier, vraisemblablement écrite par la vice-reine de Sicile, il est question d'un très léger tremblement de terre qui aurait été ressenti dans la capitale au cours des premiers jours de l'année : « Nella settimana prima del mese di gennaro, écrit-elle, si udi da alcuni un tremor di terra però così tenue e leggiero che non fu fatto caso di esso »⁶ (dans la première semaine du mois de janvier certains ressentirent un tremblement de terre si faible et léger que personne ne lui prêta attention). Dans la dépêche qu'il expédie le 15 janvier au vice-roi de Naples, le marquis de la Rocca, gouverneur de la Calabre Ulérieure, évoque de son côté les « repetidos terremotos que comenzaron à sentirse ligeramente en esta ciudad de Monteleon [l'actuelle Vibo Valentia] la noche del jueves pasado 8 del corriente » (les tremblements de terre répétés qui ont commencé à se faire

⁵ Au sujet de l'utilisation des sources littéraires cf. Christian JOUHAUD et al., *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs des temps*, 2009 ; Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise...*, cit. pp. 67-69.

⁶ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 90. Plusieurs indices convergents font penser que la vice-reine est l'auteur de cette lettre.

sentir légèrement dans cette ville de Monteleone la nuit du jeudi 8 janvier du courant [mois de janvier]⁷. En Sicile, une seule source signale ce léger séisme du 8 janvier, l'archiprêtre de Spaccaforno (l'actuelle Ispica), Antonio Le Favi, qui dans une lettre de début février affirme : « Il giovedì otto del caduto gennaio s'intese un piccolo terremoto il quale non fu avvertito che da pochi » (le jeudi 8 janvier on ressentit un petit tremblement de terre qui ne fut perçu que par quelques personnes)⁸.

Il est assez surprenant que les autres sources siciliennes ne signalent pas ces premiers légers séismes. Pour autant, on ne peut automatiquement conclure que le « tremor di terra » de début janvier ou le « piccolo terremoto » du 8 janvier soient le fruit d'erreurs ou de confusions. La remarque de la lettre palermitaine est de ce point de vue convaincante : ces premiers secousses sismiques avaient été si faibles, que même les quelques personnes qui les avaient ressenties ici et là ne leurs avaient sans doute pas attaché beaucoup d'importance.

Mais il faut également tenir compte des schémas mentaux de l'époque. Tout d'abord, on ne peut pas tout à fait exclure que la plupart des auteurs préférèrent ne pas évoquer ces secousses de début janvier dans la mesure où elles auraient brisé la séquence – hautement symbolique sur le plan religieux – entre un tremblement de terre le vendredi et un autre le dimanche, qui plus est séparés par un intervalle de quarante heures⁹. Nous verrons par la suite que les contemporains furent en effet extrêmement sensibles à ce parallèle entre le *terremoto* et la Passion du Christ.

D'autre part, il existait à l'époque une longue tradition et une vaste littérature consacrées à l'interprétation des signes qui précèdent, accompagnent et suivent les tremblements de terre¹⁰. Parmi ces signes, ceux qui sont liés à l'état de l'air et du ciel sont généralement considérés comme les plus importants, conformément à

⁷ AGS, Estado 3507, n. 3.

⁸ Antonio LE FAVI, *Lettera ad Antonio Statella*, ms., s.d mais février 1693 (transcrit par Giuseppe AGNELLO, « Memorie inedite varie sul terremoto siciliano del 1693 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1931, doc. III). Le document original est désormais perdu.

⁹ Dans la même perspective, Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 199 signale un cas intéressant à propos du séisme de Manosque de 1709 : les chroniques « éclipsent » la première secousse du 26 mars, pour mettre l'accent sur celle du 14 août, plus symbolique sur le plan religieux, car elle coïncide avec la fête de l'Assomption.

¹⁰ A ce sujet cf. Francesco BENIGNO, « Terra tremante. Le notizie dei terremoti », in ID., *Ultra pharum. Famiglie, commerci e territori nel Meridione moderno*, 2001, pp. 38-39.

l'enseignement néo-aristotélicien¹¹. Le principe en est résumé dans un ouvrage « physico-mathématique » publié en 1692¹² : « certius quae cognoscetur terraemotus, si cognoscatur cum cause remote caelorum causa proxima terrestris habitudinis » (on connaîtra le tremblement de terre si l'on connaît avec les causes lointaines des cieux, les causes proches des habitudes terrestres). Ainsi, dans la hiérarchie des signes prémonitoires, la présence d'une comète, la température de l'air ou la couleur de la lune revêtent une importance bien plus grande qu'une légère secousse sismique – phénomène relativement fréquent qui, le plus souvent, n'annonce pas forcément une secousse plus forte.

La plupart des auteurs évoquent ces signes annonciateurs de la catastrophe. Qui se souvient que les étoiles brillaient de façon inusitée la nuit du 9 janvier, qui se rappelle que l'air était depuis plusieurs jours particulièrement serein, qui encore se remémore que les années précédentes avaient été marquées par la sécheresse. Mais c'est le naturaliste Paolo Boccone qui en donne la plus longue liste (plus de deux pages) sur la base des divers témoignages qu'il a recueillis¹³. Boccone rapporte, en particulier, qu'en 1691 l'eau des puits du Val di Noto (le Sud-Est de la Sicile¹⁴) avait été continuellement troublée pendant huit mois de suite, qu'au cours du mois de septembre 1691 une sorte de « manne céleste » était tombée sur les arbres du comté de Modica – ce qui avait été interprété comme un « sinistre présage » –, que toutes les saisons avaient été « irrégulières » au cours de l'année 1692, mais surtout que l'air avait été anormalement chaud et serein à Catane et Noto en décembre 1692 et au début du mois de janvier 1693¹⁵. Boccone assure que l'un de ses correspondants, le jésuite Antonio Marescalco du collège de Noto, avait tiré de sombres présages de cette chaleur anormale¹⁶ :

¹¹ Sur la théorie « des causes premières et des causes secondes » qui sous-tend ce principe voir *infra*.

¹² Flaminio MEZZAVACCA, « De terremotu libellus », in Gaudentius ROBERTUS, *Miscellanea italica physico-matematica*, 1692, p. 269, cit. par Francesco BENIGNO, « Terra tremante... », cit., p. 38.

¹³ Professeur à Padoue, botaniste du Grand duc de Toscane, Paolo Boccone (1633-1704) est l'un des grands naturalistes de son temps. Il se trouvait lui-même à Palerme en janvier 1693.

¹⁴ La Sicile était divisée, depuis le Moyen Age, en trois régions : le Val di Noto correspondait au Sud-Est de l'île, le Val Demone (appelé également Val Nemore) au Nord-Est, le Val di Mazzara à l'Ouest.

¹⁵ Paolo BOCCONE, *Museo di fisica e di esperienza*, 1697, pp. 1-3.

¹⁶ « Il padre Antonio Marescalco, della compagnia di Gesù, erudito nelle matematiche e di molta esperienza, conghietturando il futuro da questa straordinaria serenità nel principio dell'inverno come cosa irregolare, diceva a suoi amici ch'egli non sentiva bene di si fatta serenità, e che temeva qualche prossimo terremoto. » *Ibid.*, p. 2.

« Le père Antonio Marescalco, de la compagnie de Jésus, mathématicien érudit et homme d'expérience, considérant que cette extraordinaire sérénité [de l'air] au début de l'hiver était anormale, disait à ses amis que cette sérénité ne lui disait rien de bon, et qu'il prévoyait quelque prochain *terremoto*. »

Un autre des correspondants de Boccone, le père Francesco Damiano, du monastère cistercien de Roccadia près de Lentini, avait observé un autre signe « funeste » : du 6 au 9 janvier la lune avait été accompagnée dans le ciel par une étoile tellement lumineuse (on pouvait la voir en plein jour) qu'il avait pensé qu'il pouvait s'agir d'une « stella caudata », (une comète). L'étoile avait disparu dans l'après midi du vendredi 9, mais le moine avait continué ses observations¹⁷ :

« [...] de une heure de la nuit jusqu'à trois heures il observa que la lune resplendissait plus que d'habitude ; puis que cette même lune, de claire, blanche et lucide qu'elle était, devint pâle et puis obscure ; au cours de cette seconde observation, il appela d'autres personnes pour observer cette grande nouveauté qu'il remarquait ; et à quatre heures et demi de cette même soirée du 9 janvier survint le premier *terremoto*, qui démolit sa cellule ainsi que celles de tous les autres moines, et ils risquèrent de mourir écrasés. »

Ouvrons un instant une parenthèse pour indiquer que les sources siciliennes comptabilisent les heures selon l'horaire « à l'italienne », c'est-à-dire à partir du coucher du soleil, la journée étant composée de vingt-quatre heures de durée égale¹⁸. En janvier, le soleil se couchant vers 17:30 GMT+1, les quatre heures et demi dont parle le père Damiano correspondent par conséquent à environ 22:00 GMT+1. En principe, selon ce mode de calcul du temps, quatre heures de la nuit devrait déjà correspondre au samedi 10 janvier. Or toutes les sources sans exception (cf. *supra*) affirment que le

¹⁷ « ad hora una di notte osservò che la luna si tenne sempre risplendente più del solito fino ad hore tre della notte, e che la medesima luna, di chiara, bianca e lucida, divenisse pallida e poi oscura, e che in quella seconda osservazione chiamò altri osservatori per la gran novità che vi rimarcava ; ed alle ore quattro e mezza del medesima sera delli 9 gennaio seguì indi il primo terremoto, per il quale egli e tutti gli altri monaci ebbero diroccate le loro celle, con evidente pericolo di rimanere sotto le rovine. Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 2.

¹⁸ A ce sujet cf. Luciano DELL'ARA, *L'ombra del sole*, 1999, p. 26 ; Piero TEMPESTI, *Il calendario e l'orologio*, 2006, pp. 74-75.

séisme a eu lieu au cours de la nuit du vendredi. De façon générale, on constate que quand bien même la journée commence techniquement à la tombée du jour, ce n'est qu'à partir de l'aube suivante que les contemporains considèrent que l'ancien jour a définitivement laissé la place au nouveau.

Le terremoto du 9 janvier à travers les sources

Distinguer précisément les effets du séisme du vendredi 9 janvier n'est pas chose aisée, car celui-ci a été en quelque sorte « écrasé » par celui du dimanche 11 janvier. Deux raisons à cela. Le *terremoto* du 11 a été le plus fort, le plus destructeur, le plus meurtrier, et il a suivi de si près celui du 9, que seules quelques autorités locales et quelques particuliers eurent le temps de rédiger des comptes rendus spécifiques des dégâts provoqués par ce dernier. La plupart des sources décrivent les effets cumulés des deux événements. Quelques documents permettent cependant de se faire, pour un certain nombre de villes, une idée précise des effets du séisme du vendredi.

Parmi ces documents, il y a premièrement les rapports officiels écrits le 10 janvier. Par exemple, les missives que les gouverneurs des places fortes de Syracuse et Augusta envoient à Palerme au vice-roi Uzeda. Nous n'avons plus les originaux, mais nous avons les résumés expédiés le 22 janvier 1693 par le vice-roi à Madrid, au Conseil d'État et au roi¹⁹. Voici le résumé de la dépêche d'Augusta²⁰ :

« Don Feliciano de Aponte, gouverneur de la place d'Augusta, par une dépêche du 10 janvier, informe que le vendredi [...] dans cette ville et dans ses environs survint le même *terremoto* [qu'à Palerme], démolissant toutes les structures intérieures de la citadelle,

¹⁹ AGS, Estado 3507, n. 9. Dans ce long document, le vice-roi résume le contenu de toutes les dépêches qui lui sont parvenues jusqu'à cette date depuis les villes touchées par le tremblement de terre.

²⁰ « Don Feliciano de Aponte, governador de la plaza de Augusta en carta de 10 de hennero avvisa que el viernes [...] subzedio en aquella zudad y su comarca el mismo terremoto, desuniendo en aquel castillo todas las obras interiores come almagazenes y arcos derribando una buena porcion de una torre y de otras obras, tambien la garita de la media luna, maltrato la puerta del ingreso en el castillo, y una espalda que detiene gran porcion de terreno, tambien el baluarte de Santiago y porcion de su cortina, y el techo de la primera puerta del castillo y la puerta interior ; cayó la garita del baluarte de Villena, quedò maltratado el techo que cubre la iglesia, los baluartes de S. Joseph y Sta Theresa se abrieron, en torre Davalos se dividio por medio la torre de la Linterna, se desconzertaron los conductos que van a la zisterna, y se han muerto en los cuerpos de guardia y castillo cinco soldados. »

comme les magasins et les arcs, détruisant une bonne partie d'une tour, ainsi que d'autres ouvrages et la guérite de la Demi-lune. Il a endommagé la porte d'entrée de la citadelle, une large chaussée, ainsi que le bastion de Santiago avec une portion de sa courtine, et pareillement le toit de la première porte du château, ainsi que la porte intérieure ; la guérite du bastion de Villena est tombée, le toit de l'église a été endommagé, les bastions de S. Joseph et Sta. Theresa se sont fissurés, la tour de la lanterne du bastion Davalos s'est brisée en deux, les conduites d'eau qui vont à la citerne ont été démolies, et cinq soldats sont morts dans les corps de garde et le château. »

Il y a ensuite l'ensemble des documents qui, bien qu'écrits après le 11 janvier, donnent des indications relatives au séisme du 9. Cet ensemble se divise en deux groupes. Les rapports officiels forment le premier groupe. Ceux-ci sont le plus souvent assez laconiques. Ainsi, dans la dépêche qu'il adresse au vice-roi de Naples le 20 janvier, le gouverneur du port de Messine écrit²¹ : « El día 9 a dos horas y 3 cuartos de la noche, cuenta de Italia, fue el primero [terremoto], che durò un largo *Credo*. Si bien in Mezina no ubo daño alguno » (le 9 janvier à deux heures et trois quarts de la nuit, compte d'Italie, il y eut le premier, qui dura un long *Credo*. Cependant à Messine il ne causa aucun dommage). Citons encore cette lettre que le vice-roi expédia à Madrid le 22 janvier et où il indique que²² :

« Le *secreto* et le *proconserbador*²³ de Linguaglossa informent, par une lettre du 12, que le vendredi 9, passée quatre heures de la nuit, ils entendirent un grand tremblement de terre qui dura environ le temps d'un *Miserere*, et qui ne provoqua pas de dégâts si ce n'est quelques fissures dans les maisons et les églises [...]. »

Ouvrons ici une deuxième parenthèse pour signaler qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'usage de mesurer la durée d'un séisme par rapport à la longueur d'une prière. S'il est tout à fait naturel pour les contemporains de réciter une prière lorsqu'ils éprouvent un

²¹ AGS, Estado 3507, n. 4.

²² « El secreto y proconserbador de la ciudad de Linguagrosa en carta de 12 avisan que el viernes nueve a mas de quatro horas de noche ôyeron un gran temblor de tierra que duraria cerca de un *Miserere*, y no hizo daño mas que aberturas en casas y iglesias ». AGS, Estado 3507, n. 9.

²³ Le *secreto* et *proconserbador* sont des officiers royaux, chargés en particulier des questions fiscales et douanières.

sentiment de danger, la nature de cette prière est aussi fort significative²⁴. Ainsi, le *De profundis* – prière pour les morts – exprime un sentiment de désespoir plus grand que le *Miserere*, et le *Miserere* un sentiment de crainte plus prononcé que le *Credo*. Ce n'est donc pas un hasard si le gouverneur de Messine – qui ressent un séisme relativement léger – évoque le *Credo*, alors que les autorités de Linguaglossa – où le séisme a été nettement plus fort – évoquent le *Miserere*, tandis que les témoins qui décrivent le terrible *terremoto* du 11 janvier évoquent souvent le *De profundis* (voir *infra*). Cela étant dit, il faut également souligner que cette quantification de la durée du séisme par une prière, tout en étant une pratique ancienne, était relativement peu courante jusque dans les années 1660 ; c'est seulement à partir de cette date que cette pratique se généralise à travers toute l'Europe²⁵. Or c'est dans ces mêmes années 1660 que les contemporains commencent à s'intéresser et à décrire de plus en plus les phénomènes sismiques²⁶ : il y a là une évidente convergence. Et par ailleurs, cette quantification de la longueur de la secousse traduit un besoin majeur de précision qui est, lui aussi, une caractéristique de l'époque. Dans cette société où le temps est désormais toujours plus scandé par les horloges²⁷, il n'existe pour ainsi dire pas d'instrument pour mesurer la courte durée²⁸. D'où la référence à la longueur d'une prière : une mesure à la fois subjective (chacun choisit la sienne) et objective (dans cette société profondément religieuse, chacun connaît à peu près la durée de chaque prière). Refermons la parenthèse.

Les lettres et les chroniques écrites par des particuliers forment le deuxième groupe de documents. La majorité de ces témoignages ne décrivent que la situation spécifique de leur ville. C'est par exemple le cas d'un texte rédigé par une bénédictine d'Augusta. Celle-ci décrit d'abord la quasi destruction de son propre monastère : « Le mura restarono traboccanti e quasi in atto di precipitare a momenti [...] la medietà della torre

²⁴ Je dois ces précisions à Lina Scalisi, que je remercie.

²⁵ Cf. Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 223.

²⁶ Cf. Francesco BENIGNO, « Terra tremante... », cit. Benigno cite en particulier à ce propos le cas de Marcello BONITO – l'auteur d'un ouvrage majeur sur le séisme de Naples de 1688 : *Terra tremante* (1691) – qui se plaint de trouver très peu d'informations pour les tremblements de terre qui précèdent les années 1660. Ainsi, à propos de l'écroulement d'un bâtiment arrivé à Naples en 1609, Bonito déclare qu'il est impossible de savoir si celui-ci avait été provoqué par de grandes pluies ou par un séisme.

²⁷ Cf. David LANDES, *Revolution in time : clocks and the making of the modern world*, 1983.

²⁸ Mis à part les sabliers, mais ceux-ci ne sont pas toujours à portée de main.

caduta, e l'altra medietà cadente » (les murs restèrent branlants menaçant de s'effondrer d'un instant à l'autre [...] la moitié de la tour tombée et l'autre moitié croulante) ; elle décrit ensuite l'état de désolation de sa ville²⁹ : « le chiese tutte patirono il mede[si]mo fracasso [...]. Caddero quasi tutti i palagi » (toutes les églises subirent le même ravage [...] Presque tous les palais tombèrent). D'autres chroniqueurs, moins nombreux, donnent également des informations pour les villes avoisinantes. C'est le cas d'un prêtre syracusain anonyme qui écrit³⁰ :

« Mais notre diocèse a beaucoup souffert : Melilli et Avola furent rasées au sol. Augusta fut à moitié détruite. Noto, Lentini, Catane, ainsi que d'autres villes et villages du Val di Noto furent également détruits. Dans notre territoire, Florida et Belvedere furent entièrement réduites en ruines, ce qui fut très spectaculaire. »

L'une des sources les plus intéressantes – à la fois document officiel et lettre personnelle – est la missive que l'évêque de Syracuse, Francesco Fortezza, envoie le 27 février au cardinal Carpegna à Rome³¹. En voici le début³² :

« Je dirai brièvement à Votre Seigneurie très excellente ce qui se passa le vendredi de

²⁹ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca del terremoto del 1693*, ms. s.d., transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, 1693. *Lo spazio di un Miserere, cronache del terremoto nel Val di Noto*, 1995, p. 43.

³⁰ « Ma bensì la nostra diocesi ha patito molto, cioè Mililli tutta si rovinò alli pidamenti, il simile Avola; Agosta si rovinò di metà ; si sconquassò il simile Noto, Leontini, Catania e altre terre e città del Val di Noto. Nel nostro territorio anche si rovinò tutta Florida e Belvedere, il che fu assai spittaculoso. » Chroniqueur anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto del 1693 in Siracusa*, ms., 1698 transcrit par Sebastiano AIELLO, « Una cronachetta inedita del secolo XVII : il gran terremoto del 1693 in Siracusa », *Aretusa*, n. 24, 13 novembre 1910.

³¹ Le cardinal Gaspare Carpegna était le préfet de la Sacra Congregazione Consistoriale, l'organe de la curie chargé des relations avec les évêques.

³² « Dirò dunque brevemente a V.S. eccellentissima la serie dell'occorso il venerdì, che si contarono li giorni del prossimo passato gennaio dell'anno presente 1693, ritrovandomi in una villa della dignità vescovale tre miglia distante da questa città, circa l'hore cinque della notte, già ritirato al riposo, accadde il primo terremoto ben forte, e che durò sopra lo spatio della recitatione d'un intiero simbolo de Santi Apostoli, che fu poi accompagnato di due in due altre hore da due altri più leggieri tremori di terra. Le persone della mia famiglia, che ancora non erano a letto, senza ricordarsi di me in quella turbatione[l'évêque, qui souffre de la goutte, ne peut se déplacer seul], uscirono fuori dalla casa allo scoperto, e cessata la prima scossa entrarono e mi condussero pur fuori riducendomi nell'aperta campagna ove stetti tutta quella notte come potei in quel miserabile accidente, e udendo toccare le campane della città conobbi essere stato anche il terremoto in essa. Al farsi del giorno non venne da me alcuno ne da parte del governatore, ne dal senato, ne d'altro ministro, a riferirmi il successo nella città con essere rimaste molte case con linee et aperture, ma non cadute, benché le fabbriche della campagna la maggior parte rovinata con morte di più persone e d'altri feriti. » ASV, Carpegna 5-III, cc. 16-17.

ce mois de janvier 1693. Je me trouvais dans une villa appartenant à l'évêché, à trois milles de la ville. Alors que j'étais déjà couché, vers cinq heures de la nuit, le premier *terremoto* arriva bien fort. Il dura le temps de la récitation d'une oraison des saints apôtres, et fut suivi, de deux heures en deux heures, par deux autres tremblements de terre plus légers. Pris de panique, les gens de ma domesticité, qui n'étaient pas encore couchés, se précipitèrent à l'extérieur à découvert en m'oubliant dans cette agitation [l'évêque, qui souffre de la goutte, ne peut se déplacer seul]. Ce n'est qu'après la fin de la première secousse qu'ils revinrent me récupérer pour me porter également à l'extérieur, et m'installer en pleine campagne, où je passai presque toute la nuit comme je pus dans ces déplorables circonstances. En entendant les cloches de la ville, je sus que le tremblement de terre l'avait frappée également. Le lendemain matin, ni le gouverneur militaire, ni le sénat, ni aucun autre officier ne prirent la peine d'envoyer quelqu'un pour m'informer de ce qui s'était passé en ville, où beaucoup de maisons étaient fissurées et lézardées mais non pas effondrées, contrairement à la campagne où la plupart des constructions étaient en ruines, provoquant plusieurs morts et blessés. »

On trouve dans ce bref extrait trois thèmes sur lesquels nous reviendrons dans les prochains chapitres. D'abord, une description objective et détaillée du tremblement de terre : durée de la secousse, séquence et intensité des répliques, estimation précise des dégâts. Ensuite, la question de l'information et de sa transmission : les cloches qui sonnent font savoir aux localités des environs que Syracuse a été frappée par le séisme ; l'évêque reproche aux autorités militaires et civiles de ne pas l'informer immédiatement ; l'évêque lui-même informe Rome (alors que dans les documents cités *supra* le gouverneur de Messine informe Naples, celui d'Augusta informe Palerme, etc.) Enfin, la question de la panique et de ses corollaires, la confusion et un début de dérèglement des rapports sociaux : les gens de la suite de Fortezza s'enfuient en l'oubliant à l'intérieur ; les autorités civiles et militaires oublient ou négligent de l'informer, alors qu'elles auraient dû en principe le faire, par respect envers sa personne et en vertu de la normale collaboration entre institutions.

Pour terminer ce paragraphe consacré aux sources du séisme du 9 janvier, je voudrais souligner quelques-uns des problèmes d'interprétation et de mise en perspective que posent ces documents. Examinons à ce propos le cas de Catane.

Une composition en sicilien³³ du poète Tommaso Costanzo et un récit en italien du franciscain Domenico Guglielmini³⁴ sont les deux textes qui donnent le plus de détails à propos des édifices catanais détruits par le *terremoto* du 9 janvier. Commençons par le texte du franciscain qui écrit³⁵ :

« On vit le début de la ruine totale de la superbe structure du monastère bénédictin de San Nicolò l’Arena lorsqu’on constata qu’un quart de la galerie était tombée à terre, avec douze colonnes de marbre qui la soutenaient, et que l’on observa de nombreuses autres brèches. Dans le couvent royal des pères mineurs de San Francesco un quart du dortoir s’effondra dans le cloître intérieur, lequel reposait sur de très belles colonnes. Dans toute la ville la plupart des habitations apparurent boiteuses, avec des fissures considérables, elles demandaient de l’aide [...]. »

Guglielmini décrit spécifiquement deux édifices : le monastère bénédictin et le couvent franciscain. Costanzo en décrit trois : le même couvent franciscain, la cathédrale et le couvent dominicain de l’Indirizzo. Écoutons-le³⁶ :

³³ L’emploi du sicilien « cultivé » plutôt que de l’italien est au XVII^e un trait marquant de la poésie sicilienne, alors même que l’italien s’est imposé depuis plus d’un siècle dans le langage courant de l’administration, du droit et de l’Église. A ce propos cf. Michela SACCO MESSINEO, « Poesia e cultura nell’età barocca », in *Storia della Sicilia*, 1978, p. 431, ainsi que p. 467 où elle analyse brièvement le style de Tommaso Costanzo. Cf. également Rosaria SARDO, « *Registrare in lingua volgare* » : *scritture pratiche e burocratiche in Sicilia tra ’600 e ’700*, 2008. Je remercie par ailleurs Rosaria SarDO de m’avoir éclairé sur ces questions linguistiques.

³⁴ Domenico Guglielmini (1660-) appartient à l’ordre franciscain des mineurs conventuels. Il vit encore à Catane au moment du *terremoto*, mais réside désormais à Palerme au moment où il finit de rédiger et publie son ouvrage. Il est membre de plusieurs académies, dont celles de Rome, Bologne et Venise.

³⁵ « Il principio della totale rovina fu veduto in quella superbissima mole del monastero benedettino appellato San Nicolò l’arena, col vedersi caduto a terra un quarto della galleria, con dodici colonne di marmo che sostentavano esso ; ed anco osservaronsi molte altre aperture. Nel regio convento de padri minori conventuali di San Francesco precipitò nel chiostro interiore un quarto del dormitorio, il quale stavasene fondato sopra bellissime colonne. Per la città tutta la maggior parte dell’abitazioni si videro zoppicanti, che con bocche di fisure di tutta considerazione domandavano agiuto ». Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta, con la narrativa di tutte le città e terre danneggiate dal tremuoto nel 1693*, 1695, pp. 12-13.

³⁶ « Atterruti di poi videndu allura / Cascati in terra di ddu tempiu santu [la cathédrale] / Li merguli di tant’auteri mura. / Furmavanu d’afflittu e mestu chiantu / Sciumara sopra la matri comuni, / Vistuti tutti di funestu mantu. / Di lu ’Ndrizzu [couvent] cascau lu cappilluni, / Lu quali ’n chianu lu choru ridussi, / benchì non ci fu dannu di pirsuni. / Di San Franciscu d’Assisi si strussi / Tutta la galleria d’un currituri / Sutta cumeti e tinibrusi ’influssi. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta pri l’orrendu e tirribili tirrimotu successu ntrà lu regnu di Sicilia all’11 di innaru 1693*, 1693, publié par Luigi LOMBARDO, *Catastrofi e storie di popolo : terremoti ed eruzioni nella cultura popolare*, 1993, sans numéros de page.

« [Les Catanais] Furent atterrés en voyant alors
 Tombés par terre du temple sacré [la cathédrale]
 Les créneaux de murs tellement superbes.
 Ils formaient de leurs pleurs tristes et affligés
 Une rivière sur la mère commune [la *chiesa madre*³⁷],
 Tous habillés avec des manteaux funestes.
 La grande voûte de l'Indirizzo tomba
 Laquelle aplatit le chœur comme une galette,
 Mais ne tua personne.
 De San Francesco d'Assise se détruisit
 Toute la galerie d'un corridor
 Sous les comètes et les influx ténébreux. »

A première vue ces deux témoignages semblent donner un aperçu général de la situation catanaise, quand bien même ils ne signalent que des édifices religieux (ce qui est, soit dit en passant, caractéristique de ces villes d'Ancien Régime où ces structures sont à la fois les repères symboliques les plus importants et les bâtiments les plus élevés). En fait, chacun d'eux présente un champ de vision assez étroit. Dans le cas de Costanzo, le champ de vision délimite un périmètre – le triangle formé par l'Indirizzo, San Francesco et la cathédrale – qu'un homme à pied parcourt en quelques minutes. Il est possible et même probable que ce périmètre corresponde à son propre quartier. Peut-être habitait-il à proximité du couvent de l'Indirizzo ; c'est en tous cas le bâtiment pour lequel il donne le plus de détails. La cathédrale et le couvent de San Francesco sont quant à eux les deux grands édifices religieux les plus proches de l'Indirizzo.

Le champ de vision de Guglielmini est moins facile à cerner. Pas de doute *a priori* en ce qui concerne San Francesco, qui est selon toute vraisemblance son propre couvent. Mais pourquoi avoir décrit les dégâts de San Nicolò plutôt que ceux de la cathédrale ? Ce choix est surprenant pour plusieurs raisons. La cathédrale aurait été le choix logique en tant qu'édifice le plus emblématique de la ville. A tout prendre, on aurait pu s'attendre à ce que Guglielmini parle d'un autre couvent franciscain, par exemple San Michele, plutôt que du monastère bénédictin. C'est en effet, une tendance assez

³⁷ Voir le lexique.

fréquente parmi les auteurs ecclésiastiques que de s'intéresser spécialement aux dégâts subis par les églises et couvents de leur ordre. Guglielmini lui-même n'y échappe pas lorsqu'il décrit les conséquences du *terremoto* dans les autres villes de la région. San Nicolò – qui se trouve au sommet de la colline qui domine Catane – est enfin, relativement éloigné de San Francesco, plus éloigné en tous cas que la cathédrale ou San Michele.

Cela dit, on pourrait imaginer de multiples raisons plausibles derrière ce choix. Raison personnelle : Guglielmini se serait rendu à San Nicolò pour retrouver un parent ou un ami ; il aurait ainsi constaté lui-même les dégâts du monastère (il affirme d'ailleurs : « on vit... »). Raison sismique : il se pourrait que le monastère bénédictin ait effectivement été l'un des bâtiments les plus endommagés : un quart de la galerie écroulée, alors que seule la façade de la cathédrale semble avoir été endommagée. Raison religieuse : Guglielmini répugne à souligner les dommages subis par la cathédrale, dans la mesure où ils pourraient faire douter de l'aura protectrice exercée par sainte Agathe, la patronne de la ville, à qui l'église est consacrée. Cette attitude peut paraître d'autant plus surprenante que la cathédrale va être entièrement détruite par le *terremoto* du 11 janvier. Pourtant, on trouve un grand nombre d'exemples similaires dans les sources. Nous y reviendrons par la suite. Il est par contre pour ainsi dire exclu qu'il ignorât les dommages subis par la cathédrale : il y a en effet de très fortes chances qu'il s'y soit rendu dès le 10 janvier matin et qu'il y ait passé la nuit du 10 au 11 (voir *infra*).

Ce champ de vision étroit – que l'on trouve chez Costanzo et Guglielmini comme chez nombre d'autres témoins – n'est-il pas caractéristique d'une certaine façon de vivre la ville ? A savoir d'être davantage l'habitant d'un certain quartier que de la cité entière. On sait bien d'ailleurs que les villes ne sont pas des espaces dans lesquels les nouvelles et les événements se diffusent de façon uniforme.

Quoi qu'il en soit, cette brève analyse des deux sources catanaises démontre bien que l'on ne peut traiter les informations d'ordre sismique que donnent les sources comme s'il s'agissait de faits bruts qu'il suffirait simplement de recueillir. Ce problème méthodologique va bien sûr de soi pour les historiens, mais pas forcément pour les sismologues, qui partagent avec eux ce champ interdisciplinaire bien spécifique qu'est

la sismologie historique³⁸. Qu'un document ne signale pas la destruction d'un certain bâtiment, qu'un autre document affirme qu'une ville a été quasiment épargnée, ne signifie pas forcément que le dit bâtiment n'a pas été détruit, que la dite ville a été quasiment épargnée. Je ne fais ici que signaler ce point essentiel sur lequel nous reviendrons de façon approfondie dans le quatrième chapitre.

Le bilan du premier terremoto

Comment sur la base de ces documents disparates dresser un bilan des destructions provoquées par le *terremoto* du 9 janvier ? Commençons par la méthode la plus simple : attribuer une valeur uniforme à chaque source et tamiser ces sources à travers une grille de lecture à double entrée : victime/ absence de victimes, dégâts importants/ absence de dégâts importants. Sur cette base, le bilan du séisme du 9 janvier est le suivant. Cinq villes et quatre « terres » subissent des pertes humaines. (Par « terres » entendons des agglomérations rurales, parfois fort peuplées, mais n'ayant pas le statut juridique de ville³⁹). Avec 500 morts, soit 8% de sa population, Avola compte le plus grand nombre de victimes⁴⁰. Elle est suivie par Noto et Augusta qui ont chacune 200 tués⁴¹. Avec dix morts et une vingtaine de blessés, Catane arrive loin derrière⁴².

En tout, le *terremoto* du 9 janvier provoque à peu près 1 000 morts. C'est cinq fois plus que le nombre de victimes causées par le dernier grand tremblement de terre qui avait frappé la Sicile, à savoir celui de décembre 1542. Celui-ci avait semble-t-il entraîné la mort d'environ 200 personnes, dont 70 à Lentini, 40 à Sortino et 6 à

³⁸ Cf. à ce propos Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., pp. 113-116 qui souligne les principaux travers des travaux de sismologie historique au regard de la critique historique. A ce sujet cf. également Pierre ALEXANDRE, « Les compilations séismologiques et le prétendu cataclysme provençal de 1227 », in Bartolomé BENASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, 1996, pp. 176-177.

³⁹ Voir à ce sujet l'annexe 7.

⁴⁰ Pietro DELL'ARTE, *Storia dell'antica Avola e del terremoto dell'anno fatale 1693*, ms., s.d., transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693...*, cit., p. 39.

⁴¹ Pour Noto, Filippo TORTORA, *Breve notizia della città di Noto prima e dopo il terremoto del 1693*, ms., 1712 (rééd. de 1972, p. 44). Pour Augusta, Bénédictine d'Augusta, *Cronaca...*, cit., p. 43.

⁴² Le chiffre de dix morts est donné par Cristofaro AMICO, *Cronologia universale del regno di Sicilia*, ms. s.d. début du XVII^e, partie III tome IV, p. 152. Tommaso Costanzo, *Catania distrutta...*, cit., indique quant à lui « qualche trentina, n'entrà firuti e morti » (une trentaine entre blessés et morts).

Catane⁴³. Autant dire, par conséquent, que le *terremoto* du 9 janvier 1693 est bien un séisme majeur.

En ce qui concerne les destructions matérielles, sept villes et douze terres subissent des dégâts importants, treize villes – dont Messine et Palerme – ressentent la secousse plus ou moins fortement, mais sans subir de dommages significatifs. Cependant, il ne s'agit là que d'un bilan incomplet puisque, comme nous l'avons signalé, pour la plupart des localités les sources ne permettent pas de distinguer les destructions du 9 janvier par rapport à celles du 11 janvier. Le bilan réel a certainement été beaucoup plus important : on peut considérer qu'une dizaine de villes et plus d'une vingtaine de terres ont probablement subi des dégâts importants, et qu'une centaine de villes et terres ont senti la secousse sans dommages significatifs. On arrive à ces chiffres en rajoutant les autres villes et terres pour lesquelles nous n'avons pas de sources en ce qui concerne le 9 janvier, mais qui se trouvent néanmoins à l'intérieur de l'espace frappé par le tremblement de terre.

Ces chiffres sont impressionnants mais restent malgré tout un peu vagues. En effet, le critère des « dégâts importants » n'est qu'un seuil. Ce seuil franchi, il peut y avoir des différences énormes : tous les bâtiments fissurés mais aucun écroulé ? un quart des bâtiments écroulés ? trois-quarts des bâtiments écroulés ? Le critère dégâts/absence de dégâts est pratique dans la mesure où il est robuste – il n'exige pas des sources particulièrement détaillées – mais il présente le grave inconvénient d'aplatir par trop l'information.

Si nous avons affaire à un tremblement de terre du Moyen Age ou de l'Antiquité, avec un nombre extrêmement limité de sources plus ou moins laconiques, nous n'aurions sans doute pas d'autre choix. Nous avons signalé il y a un instant que nous avons assez peu de documents sur ce tremblement de terre du 9 janvier, mais nous parlions de façon relative, par rapport à la masse de documents qui concernent celui du 11 janvier ; dans l'absolu, nous disposons de suffisamment d'informations – et en particulier d'informations croisées – pour pouvoir envisager une analyse plus fine.

Cette analyse plus fine correspond à l'échelle d'intensité sismique : la célèbre échelle de Mercalli. Ici aussi on attribue une valeur uniforme à chaque source, et on les tamise à

⁴³ Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti e lave, dal mondo antico fino alla fine del Nocevento*, 2001, p. 75

travers une grille de lecture. Celle-ci est cette fois plus complexe. Elle croise entre eux plusieurs dizaines d'indicateurs standardisés : les dormeurs sont-ils réveillés ? les objets se renversent-ils ? quel est le pourcentage de bâtiments endommagés ? détruits ? écroulés ? etc.⁴⁴ Cette analyse est plus difficile à mettre en oeuvre que la première méthode que nous avons employée : les marges d'erreur sont plus importantes et de nouveaux documents peuvent venir remettre en cause les attributions d'intensité apparemment les mieux établies. Son principal et gros avantage est cependant celui de permettre des comparaisons entre séismes. En effet, l'échelle d'intensité sismique – à la fois utilisée par les sismologues et les historiens – est en quelque sorte la *lingua franca* de la sismologie historique.

Notre premier bilan nous avait laissés sur notre faim. Sur la base de l'échelle de Mercalli nous pouvons établir un deuxième bilan (voir l'annexe 2) qui se traduit en une carte (voir la carte 1)⁴⁵, elle aussi plutôt abstraite, mais qui cesse de l'être dès lors qu'on la compare à d'autres cartes d'intensité sismique. En l'occurrence, nous allons la comparer à deux catastrophes significatives : le *terremoto* sicilien de décembre 1542 (carte 9), que nous avons cité il y a un instant, et le tremblement de terre de Lisbonne de novembre 1755 (carte 10), c'est-à-dire l'un des séismes les plus connus et le plus étudiés de l'histoire, considéré généralement comme étant l'un des plus forts jamais ressentis en Europe. Or, on voit d'un simple coup d'œil que l'intensité sismique maximale – qui correspond à la zone grisée – atteinte le 9 janvier 1693 est comparable à celle de ces deux tremblements de terre. Voilà qui confirme encore que ce *terremoto* du 9 janvier est bien un séisme majeur.

Précisons toutefois, que cette zone grisée correspond à une fourchette d'intensité. Ainsi l'intensité sismique maximale en décembre 1542 (à Melilli et Occhiola) et en novembre 1755 (à Faro) atteint le degré X, alors qu'elle n'atteint que le degré IX le 9 janvier 1693 (à Avola). Pour avoir un ordre de grandeur, ce degré IX est toutefois celui que subit Lisbonne lors de ce même tremblement de terre de 1755⁴⁶.

⁴⁴ La liste des critères caractérisant chaque degré d'intensité se trouve à l'ANNEXE 1.

⁴⁵ Nous allons préciser dans le chapitre IV la méthode employée pour dresser cette carte.

⁴⁶ Jean-Paul POIRIER, *Le tremblement de terre de Lisbonne*, 2005, p. 68.

2. Un modèle pour analyser le passage du *terremoto* à la catastrophe

Définition du problème

Ce n'est sans doute pas un hasard si l'échelle de Mercalli a été conçue au départ pas un sismologue, puis modifiée et révisée par d'autres sismologues⁴⁷. On constate en effet qu'elle est davantage adaptée à leurs besoins qu'à ceux des historiens. Pour s'en convaincre, il suffit de songer que cette échelle ne prend pas en compte le nombre de victimes, car ce dernier n'est pas pertinent pour mesurer le degré d'intensité sismique. Pour l'historien, au contraire, le nombre de victimes est l'une des variables si ce n'est *la* variable la plus importante pour mesurer la gravité d'un tremblement de terre ; c'est pratiquement la seule, aussi, sur laquelle on a des informations chiffrées précises, même si ces dernières sont toujours à prendre avec prudence.

Le géophysicien qui étudie les tremblements de terre du passé a plus que tout besoin d'une carte d'intensité sismique aussi précise et complète que possible, carte à partir de laquelle il peut estimer l'épicentre, la magnitude, etc. Le regard de l'historien est doublement plus étendu. Premièrement, il interroge les tremblements de terre sous une multiplicité d'angles, en fonction de son sujet, de sa spécialisation ou de sa sensibilité. Ainsi, le spécialiste de la démographie s'intéressera tout particulièrement au pourcentage de mortalité, le spécialiste de l'art davantage à la destruction – ou au contraire à la survie – du patrimoine artistique et architectural, etc. D'autres se pencheront sur la construction culturelle et la mémoire de l'événement ; d'autres encore sur la dimension économique de la catastrophe, etc.

Deuxièmement, alors que le regard du sismologue s'arrête, si l'on peut dire, à l'instant où la terre cesse de trembler⁴⁸, celui de l'historien se porte immédiatement vers

⁴⁷ L'échelle d'intensité sismique a été introduite (1902) par le sismologue et volcanologue Giuseppe Mercalli. Les travaux actuels utilisent des échelles Mercalli modifiées par d'autres sismologues, en particulier les échelles MCS (Mercalli-Cancani-Sieberg) et MSK (Medvedev-Sponheuer-Karnik). Pour l'échelle d'intensité voir l'ANNEXE I.

⁴⁸ Il convient ici de mieux préciser : les sismologues réintroduisent la durée – et même la très longue durée, puisqu'il s'agit de temps géologique – mais dans une perspective différente, c'est-à-dire qu'ils

les conséquences de l'événement : que se passe-t-il dans les minutes, les heures et les jours qui suivent ? comment la société réagit-elle face au tremblement de terre ?

La sismologie centre son attention sur la terre, l'histoire sur les sociétés humaines : il est normal que leurs questionnements soient forts différents. Le problème est que les historiens qui s'intéressent aux séismes n'ont pas jusqu'ici développé une méthode qui soit à la fois pleinement adaptée aux interrogations propres à leur discipline et suffisamment standardisée – un peu comme l'échelle Mercalli – pour pouvoir constituer une base pour des comparaisons⁴⁹.

C'est peut-être l'absence d'une telle méthode qui explique pourquoi la plupart des historiens qui travaillent sur les tremblements de terre envisagent l'apport de leur discipline au dialogue avec la sismologie sous un angle essentiellement ancillaire, à savoir d'une part, combler les faiblesses des sismologues en matière d'analyse des sources historiques, et d'autre part, contribuer à la constitution de catalogues de séismes. Ainsi Grégory Quenet – qui a lui-même travaillé en étroite collaboration avec des géophysiciens – écrit⁵⁰ : « Tout ces défauts de la littérature sismologique témoignent de l'apport immédiat de l'historien à la reconstruction des catastrophes du passé, grâce à sa méthodologie pour traiter les documents. » Bernard Vincent affirme pour sa part⁵¹ :

« L'une des tâches impérieuses qui nous [historiens] incombe est la constitution de catalogues séismiques du passé. [...] L'historien se doit d'apporter une contribution indispensable grâce à sa familiarité de la paléographie et à sa critique vigilante du document. »

De façon plus radicale, Jean Vogt, reproche aux historiens de privilégier les grands séismes aux dépens des mineurs, qui pourtant, dit-il, seraient extrêmement intéressants pour les sismologues⁵² :

utilisent les données historiques (dates connues et intensités estimées des séismes du passé) pour évaluer les fréquences, les régularités et la probabilité d'une réplique dans le futur.

⁴⁹ Je n'ai en tous cas rien trouvé de la sorte parmi tous les travaux que j'ai pu lire.

⁵⁰ Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 116.

⁵¹ Bernard VINCENT, « Les tremblements de terre en Espagne et au Portugal », in Bartolomé BENASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, 1996, p. 82.

⁵² Jean VOGT, « Historical seismology, some notes on sources for seismologists », in Massimiliano STUCCHI (dir.), *Materials of the CEC project « Review of Historical Seismicity in Europe »*, I, 1993, p. 15)

« While open-minded historians [...] are quickly grasping the interest of earthquakes for some facets of their own work, as a tool for problems of chronology or exegesis of sources, for a better knowledge of psychological, religious, political, social, economic and architectural features, others consider them merely as anecdotes, barely worth mentioning. Whatsoever degree of interest is of course linked to the scale of events. While disastrous earthquakes, with their backgrounds and consequences, attract large-minded historians, minor events are often discarded, despite their often outstanding interest for seismological and seismo-tectonic interpretation. »

Tant mieux, effectivement, si les historiens peuvent aider les sismologues⁵³. Cela étant dit, sur un plan plus général, l'histoire peut-elle valablement se contenter d'un rôle ancillaire dans le cadre de son dialogue avec la sismologie ? Les historiens, on le sait, ont depuis longtemps l'ambition de contribuer aux échanges interdisciplinaire non seulement par leurs méthodes ou par des catalogues de faits, mais aussi et surtout par leurs questionnements et par leurs concepts. Impossible de ne pas citer à cet égard le célèbre article de Fernand Braudel de 1958 sur la « longue durée »⁵⁴. Citons également l'article de 1990 de Bernard Lepetit, « Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité », dans lequel ce dernier affirme⁵⁵ :

« Le rôle de l'historien n'est sans doute pas d'offrir aux sciences sociales voisines un répertoire d'exemples plus riche [...]. Ce rôle n'est pas non plus principalement de leur apprendre des procédés d'exhumation, de critique et de mise en oeuvre des sources anciennes. Au contraire, l'exploration des mécanismes temporels peut constituer l'apport particulier de l'histoire. »

Bernard Lepetit réfléchissait au dialogue de l'histoire avec les autres sciences sociales, mais le raisonnement ne vaut-il pas aussi pour le dialogue entre histoire et

⁵³ J'ai essayé de contribuer pour ma part, en transmettant à l'équipe qui travaille sur le *Catalogo dei forti terremoti italiani* une proposition de réévaluations du degré d'intensité sismique pour un certain nombre de villes, ainsi qu'en signalant à l'équipe qui travaille sur le *Catalogo degli tsunami italiani* un certain nombre de sources.

⁵⁴ Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales E.S.C.*, n. 4, 1958.

⁵⁵ Bernard LEPETIT, « Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité », *Revue de synthèse*, juillet-septembre 1990, repris dans *Carnet de croquis...*, cit., p. 311.

sismologie ? En l'occurrence, ce « répertoire d'exemples » qu'il évoque n'est il pas à peu près l'équivalent du catalogue de séismes historiques sur la base duquel les sismologues construisent leurs cartes d'intensité ?

Mais, dira-t-on, on ne peut pas comparer les échanges interdisciplinaires entre l'histoire et les sciences sociales avec le dialogue que celle-ci noue avec la sismologie. En effet, alors que l'histoire et les sciences sociales partagent le même objet d'étude – les sociétés humaines –, ce n'est pas le cas avec la sismologie qui s'intéresse elle à la terre. Certes, mais si la sismologie, en tant que science, s'intéresse à la terre, rien ne serait plus faux que de supposer que les sismologues, eux, ne s'intéressent pas à la dimension historique et humaine des phénomènes qu'ils étudient. Les échanges que j'ai eus avec des sismologues, et en général avec des géophysiciens, m'en ont totalement convaincu. D'ailleurs, lorsqu'on lit les travaux que certains d'entre eux consacrent aux séismes du passé, on constate qu'il leur arrive de faire incursion sur le terrain des historiens, en rappelant par exemple quelques aspects du contexte historique⁵⁶. Par ailleurs, il arrive que des géophysiciens abordent les tremblements de terre dans une perspective purement historique. C'est par exemple le cas de Jean-Paul Poirier qui, avec *Le tremblement de terre de Lisbonne* (2005), a rédigé l'un des ouvrages les plus intéressants sur l'histoire de la grande catastrophe de 1755.

Je suis par conséquent persuadé qu'il y a une marge de manœuvre pour rééquilibrer le champ de la sismologie historique en direction de l'histoire, sans pour autant rompre le dialogue avec les sismologues : nous y reviendrons par la suite.

Mais plus encore que le dialogue avec les sismologues, il serait intéressant de renforcer le dialogue entre les historiens qui travaillent sur les tremblements de terre. Il existe en effet aujourd'hui une masse considérable de travaux purement historiques sur tel ou tel tremblement de terre, ou alors sur les séismes qui frappent telle région ou telle ville lors de tel ou tel siècle. Cependant, la multiplication de ces études semble produire un étalement des connaissances plutôt qu'un réel approfondissement. A ce propos, Giuseppe Giarrizzo invite à juste titre les historiens à dépasser ce qu'il appelle le modèle d'accumulation des connaissances « neo-encyclopédique » et à retrouver plutôt « l'unité

⁵⁶ Pour ne prendre qu'un exemple, R. AZZARO, M.S. BARBANO, A. MORONI, M. MUCCIARELLI et M. STUCCHI, « The seismic history of Catania », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999, consacrent une partie substantielle de cet article à ce qu'ils appellent « a short historical overview », où ils abordent en particulier divers aspects liés à l'histoire urbanistique de Catane.

de l'objet [le tremblement de terre] dans la diversité des méthodes »⁵⁷. Je me demande pour ma part si l'effort ne pourrait pas précisément partir de la définition d'une ou plusieurs méthodes partagées. Cela permettrait d'obtenir des résultats qui puissent être par la suite plus facilement comparés les uns aux autres. La comparaison, avec toutes ses difficultés et ses limites, selon des modalités qui sont toujours à repenser et réinventer, n'est-elle pas l'une des aspirations essentielles de l'histoire⁵⁸ ?

La ligne de partage A/B

Je voudrais ici tenter de développer une telle méthode. Son objectif est celui de nous permettre de rendre compte du déploiement des événements entre le 9 et le 11 janvier, d'une façon qui permette de comparer entre elles les réactions des différentes villes face à la catastrophe.

Il est *a priori* plus facile de comparer des données de type quantitatif (nombre de victimes, pourcentage de dégâts), que quelque chose d'aussi complexe et difficile à cerner que le comportement d'une communauté urbaine. Par ailleurs, il est évident que cent pages ne suffiraient pas à décrire la réaction d'une telle communauté dans l'heure qui suit le tremblement de terre, même à supposer que la documentation nécessaire pour une telle entreprise soit réunie. C'est pourquoi je ne vais pas essayer de *décrire* dans le détail les réactions des villes, mais je vais plutôt – en m'inspirant de la méthode structuraliste – chercher à les *modéliser*, c'est-à-dire dégager une structure qui puisse rendre compte des différences de comportement entre celles-ci. C'est sur la base de ce modèle qu'il sera alors possible de comparer les réactions des villes *terremotate*⁵⁹.

Les sources sont souvent évasives – parfois même quelque peu trompeuses⁶⁰ – quant à l'entité exacte des dégâts sismiques ; par contre, elles ne manquent pour ainsi dire

⁵⁷ Giuseppe GIARRIZZO, « Conclusioni : lo storico e il terremoto », in ID. (dir.), *La Sicilia dei terremoti...*, cit., p. 441.

⁵⁸ A ce propos cf. Maurice AYMARD, « Histoire et comparaison », in Hartmut ATSMAN et André BURGUIÈRE (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui : histoire comparée & sciences sociales*, 1990.

⁵⁹ Sur la notion de modèle en histoire cf. en particulier Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales... », cit., pp. 741-748. Braudel définit les modèles des historiens des « faisceaux d'explications ».

⁶⁰ Voir à ce propos le chapitre IV.

jamais de souligner les démonstrations exceptionnelles de dévotion que provoque, le cas échéant, la panique collective suscitée par le tremblement de terre. Ce sont ces démonstrations exceptionnelles de ferveur que nous allons par conséquent utiliser comme critère pour tamiser les sources. Nous allons ainsi voir apparaître une ligne de partage très claire. D'une part, les villes où le *terremoto* du 9 janvier provoque une panique telle que le cours habituel de la vie en est entièrement bouleversé ; d'autre part, celles où le *terremoto* ne brise pas le cours habituel des choses, même s'il peut susciter sur le coup un large mouvement de frayeur. Nous allons appeler A le premier groupe de villes, et B le second.

Reprenons nos documents. Avola, nous disent-ils, est la localité la plus durement frappée, à la fois en ce qui concerne la proportion de bâtiments effondrés, comme pour le nombre de victimes. La confusion générale et la panique provoquées par le séisme sont par-dessus le marché accrues par un début d'incendie. Voici comment le père Pietro dell'Arte raconte ces événements⁶¹ :

« Le 9 janvier 1693 [...] il y eut un très grand *terremoto* [...] qui provoqua la quasi destruction du quartier de la ville dit di Suso, ainsi que de l'autre dit delli Marchi, dont les maisons s'écroulèrent depuis les fondations causant la mort de 500 citoyens y compris les prêtres. Suite au *terremoto* chacun sortit de sa maison en pleurant et en faisant des actes de pénitence. Le fait que cela arriva la nuit et en hiver causa plus de peur à l'âme de chacun, et encore davantage lorsqu'on vit l'air allumé de feu, en raison de l'incendie des maisons du docteur don Garsia Blandini : le toit étant tombé sur les braises d'un brasero, le feu se propagea aux roseaux [qui formaient l'armature du toit] et ensuite à tout ce qui était dans les maisons, [ce qui provoqua] une très grande stupeur et confusion, chacun

⁶¹ « L'anno 1693 alli 9 di gennaio [...] fece un grandissimo terremoto [...] per lo che ne seguì la destruttione quasi del quartiere della città detto di Suso, e l'altro detto delli Marchi, rovinando le case fin da fondamenti con la perdita di 500 cittadini inclusevi li sacerdoti. Fatto il terremoto ogn'uno uscì dalla propria habitazione piangendo e facendo atti di penitenza. Insinuò più timore nell'animo di ogn'uno l'aver ciò accaduto in tempo di notte e d'inverno, e molto più avendo veduto l'aere accesa di fuoco, e fu per haversi brugiato le case del dr. don Garsia Blandini, stantechè cascando il tetto sopra le bragie in una concha di ramo per difenzione del freddo si appiccìo il foco alle canne, e successivamente alla robba che era dentro le case, con grandissima ammirazione e confusione di ognuno, che stimava già venuto il giorno del Giudicio universale. Si viddero donne ignude per le strade ; si udirono confessioni publici et un lamento universale non lasciandosi di seppellire con gran carità l'istessa notte li morti disumati di sotto le pietre della propria habitazione. Vi erano tre patri gesuiti missionanti [...] e tutta la notte non fecero altro assieme con tutti li sacerdoti del paese se non confessare, permettendo confessioni dimidiati ; anzi essi esortavano il popolo che ognuno dicesse un solo peccato, e cossì l'assolvevano. » Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 39.

croyant déjà arrivé le jour du Jugement dernier. L'on vit des femmes nues dans les rues ; l'on entendit des confession publiques et des lamentations universelles, alors qu'on enterra charitablement la nuit même les morts qu'on exhumaient de sous les pierres de leurs propres habitations. Il y avait trois pères jésuites missionnaires [...] et toute la nuit, avec tous les autres prêtres de la ville, ils ne firent rien d'autre que confesser, permettant des confessions abrégées ; ils exhortaient même les gens à ne dire qu'un seul péché, et ainsi ils les absolveaient. »

Cinquante-deux kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Ouest d'Avola, à Occhiolà, le tremblement de terre provoque seulement l'effondrement de dix maisons, sans causer ni morts ni blessés. Néanmoins, la panique ne semble pas avoir été moindre qu'à Avola⁶². Écoutons à ce propos ce que raconte Mario Centorbi, l'échevin d'Occhiolà⁶³ :

« Tous furent réveillés. A la lumière d'une bougie ou d'une flamme, craintif et à moitié mort de peur, chacun criait vers le ciel : paix, mon Dieu, pitié, miséricorde ! L'archiprêtre don Francesco Micciardi, qui était encore habillé car il n'était pas couché, et qui était l'un des plus terrifiés, empoigne un crucifix et se précipite en bas des escaliers. Pieds-nus il se dirige vers l'église, bientôt suivi par la foule de la population. Les yeux en larmes et la voix douloureuse, il implore Dieu d'accorder paix et pitié. Il fit le tour des églises, et lorsqu'il arriva au couvent des pères déchaussés, pour adorer Notre Dame des grâces et l'Immaculée conception, presque toute la population était avec lui. [...] on ne voyait que des chants de litanies, des rosaires⁶⁴, des dévotes prières. C'est ainsi que passa

⁶² Les récits de la nuit du 9 janvier à Sortino, Giarratana, Paternò et Catane tracent un tableau très proche de celui d'Avola et d'Occhiolà. Pour Sortino Andrea GURCIULLO, *Notizie delle chiese di Sortino*, ms., s.d., transcrit par Dionisio MOLLICA, *Andrea Gurciullo : Fatti e vicende di Sortino antica nelle cronache di un parroco storico*, 2004, pp. 107-108. Pour Giarratana cf. Antonio DELL'AGLI, *Ricerche storiche su Giarratana*, 1886, transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693...*, cit., p. 50. Dell'Agli se base sur des sources désormais perdues. Pour Paternò cf. AGS, Estado 3507 n. 9 lettre du *segreto* au vice-roi, du 12 janvier 1693. Pour Catane voir *infra*.

⁶³ « Non fu persona che da profondo sonno svegliato non fusse ; onde con lumi, candele e fiamme accese, timido ogn'uno e semivivo verso del ciel gridava : pace, mio Dio, pietà, misericordia ! E perchè l'arciprete don Francesco Micciardi, più d'ogni altro atterrito, essendo vigilante con vesti addosso né a letto andato, abbraccia e impugna un crocifisso a mano, frettoloso scende le scale e a piedi scalzi s'incammina alla chiesa, e con occhi piangenti e voce mesta implora da Dio pace e pietà, corse seguendo a lui ciuma di gente. S'incamminò per le chiese ; anzi all'arrivo [che] fece nel convento de' padri zoccolanti per adorare Nostra Signora della gratia e l'Immacolata Concettione era con lui quasi tutto il popolo. [...] altro non si vedeva che cantar litanie, rosarij e devote preghiere. Così passò tutta la notte del venerdì 9 di gennaio. » Mario CENTORBI, *Raguaglio lacrimevole...*, cit. p. 217.

⁶⁴ La récitation des rosaires – c'est-à-dire quinze dizaines d'*Ave Maria* précédées chacune d'un *Pater* – est, comme l'on sait, l'une des dévotions les plus populaires du catholicisme du XVII^e siècle. Une dévotion

toute la nuit du 9 janvier. »

Huit kilomètres à l'Ouest d'Occhiolà, à Caltagirone, pas de destructions importantes, mais seulement quelques bâtiments endommagés. Cependant, là aussi le séisme déclenche des manifestations exceptionnelles de dévotion, comme le raconte le jésuite Francesco Aprile⁶⁵, historien de la ville et témoin des événements⁶⁶ :

« Néanmoins [les premières secousses] provoquèrent une telle crainte parmi la population, que dès ce moment là on ouvrit les églises et on fit recours aux très saints patrons la même nuit, avec des gémissements et une vraie pénitence ; puis, avec des mortifications publiques et des processions des religieux et des compagnies de laïcs, fréquence des sacrements et prédications continues. »

Trente kilomètres au Nord-Ouest de Caltagirone, à Mazzarino, le comte Domenico Lacordia évoque « una scossa forte » (une forte secousse), mais ne décrit ni scènes de panique, ni processions nocturnes ou autres manifestations exceptionnelles de ferveur religieuse⁶⁷. Encore un bond de cent vingt kilomètres au Nord-Ouest et l'on arrive à Palerme, où le vice-roi affirme : « se sintio levemente en Palermo un temblor de tierra, del qual por la misericordia de Dios no se siguió en esta ciudad algun daño » (on ressentit faiblement à Palerme un tremblement de terre, lequel, grâce à la miséricorde de Dieu, ne provoqua dans cette ville aucun dommage)⁶⁸.

Ainsi, la ligne de partage passe-t-elle entre Caltagirone et Mazzarino. D'Avola à Caltagirone (groupe A), le cours habituel des choses est radicalement bouleversé ; de Mazzarino à Palerme (groupe B), la nuit reprend apparemment son cours normal. Mais l'on peut supposer que, même parmi les villes du groupe B, certains habitants furent

qui permet d'obtenir des indulgences exceptionnelles : entre autres, dans certaines conditions, 60 000 ans d'indulgence pour chaque rosaire récité. Cette dévotion constitue d'autre part, en cas de danger, un moyen privilégié de recourir à la protection de la Vierge. Cf. Jean DELUMEAU, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, 1989, pp. 385-396.

⁶⁵ Il était né en 1659 et mourut en 1723.

⁶⁶ « Nondimeno eccitarono tal timore ne' popoli che sin da quel tempo s'aprirono le chiese, si fe ricorso a' santissimi patroni l'istessa notte con gemiti e vera penitenza. Indi con pubbliche mortificazioni e processioni de' religiosi e delle compagnie de' laici, frequenza de' sacramenti e continue prediche. » Francesco APRILE, *Della cronologia universale della Sicilia*, 1725, p. 388.

⁶⁷ BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 86 sq.

⁶⁸ AGS, Estado 3507, n. 9, lettre au roi du 22 janvier 1693.

réveillés, d'autres eurent peur, sentirent le besoin de se signer, de prier, de faire acte de pénitence, etc. Précisons mieux : dans les deux groupes il a pu y avoir – sur une base individuelle ou familiale – un bouleversement du cours habituel des choses, mais c'est seulement dans le groupe A que ce bouleversement a été collectif, massif et durable, à telle enseigne que les sources l'ont signalé.

Vérifications

Mais cette ligne de partage A/B, dira-t-on, ne serait-elle pas tout bonnement une affaire de seuil sismique ? A partir d'une certaine intensité, n'y aurait-il pas comme un point critique qui ferait basculer la population dans la panique généralisée ? Il faut avouer que si c'était le cas, la méthode historique que j'essaie de développer n'aurait pas grand intérêt. La réaction des villes face à un tremblement de terre serait en quelque sorte mécanique, et par conséquent les deux méthodes « sismologiques » mises en œuvre tout à l'heure pourraient faire seules l'affaire ; il suffirait seulement de trouver quel est le seuil en question.

On se dit *a priori* que les choses ne sauraient être aussi simples. Néanmoins, c'est une question qu'il est nécessaire d'examiner de près. Commençons alors par considérer l'articulation entre la ligne de partage A/B et le seuil des *dégâts importants* qui représentait le critère utilisé par la première méthode « sismologique ». Un tableau récapitulatif permet de voir d'un simple coup d'oeil que l'une et l'autre ne coïncident pas.

	étendue	dégâts importants	processions nocturnes
De Avola à Occhiola	≈ 50 km	oui	oui
autour de Caltagirone	≈ 30 km	non	oui
De Mazzarino à Palerme	≈ 120 km	non	non

Entre la zone des dégâts importants et la ligne de partage A/B, il y a – autour de Caltagirone – comme un espace intermédiaire d'environ trente kilomètres de large. On pourrait exprimer cette idée autrement en disant que le séisme projette comme une sorte

d'ombre de panique au delà de sa zone de destruction, et que cette ombre recouvre Caltagirone.

L'échelle de Mercalli, plus fine, permettrait-elle de déceler si cette « zone d'ombre » – appelons-la ainsi – correspond à un certain seuil d'intensité sismique ? Le seuil des dégâts importants – ou pour mieux dire généralisés – de la première méthode correspond au degré VI-VII de l'échelle de Mercalli⁶⁹. Caltagirone subit une intensité sismique de V-VI⁷⁰, ce qui correspond à une secousse qui n'est pas suffisamment forte pour provoquer des dommages significatifs, mais qui l'est suffisamment pour réveiller les dormeurs, renverser les objets, projeter les liquides hors de leurs récipients, etc. Toutes les autres villes recouvertes par la zone d'ombre ont-elles subi cette même intensité sismique de V-VI ? Non, comme le démontre le cas d'Acireale.

Au Nord de Avola, la zone de destruction s'étend jusqu'à Catane, à 65 km de distance⁷¹. Acireale se trouve 18 kilomètres au Nord de Catane. Voici comment un chroniqueur de cette ville, le père Cherubino Aliotta, décrit les événements de la nuit du 9 janvier⁷² :

« En ce jour de vendredi 9 janvier 1693, à 5 heures de la nuit, il y eut un *terremoto* si terrible qu'il en inquiéta plus d'un. Mais la ville d'Acì jugea que c'était l'effet de Mongibello [l'Etna], comme il était advenu d'autres fois, et ne lui prêta pas attention, d'autant plus qu'il ne fit aucun dégât en ville. »

Acireale – où l'on peut estimer que l'intensité sismique a atteint le degré V – n'est pas recouverte par la zone d'ombre le vendredi 9 janvier dans la nuit. Mais les choses changent le lendemain. Aliotta souligne comment les informations qui parviennent en

⁶⁹ Cf. l'annexe 1.

⁷⁰ Cf. l'annexe 2.

⁷¹ En réalité la carte sismique est plus complexe en raison du cas de Linguagrossa (voir carte 1). Cela dit, par rapport à Avola, la zone de destruction continue s'arrête effectivement à Catane.

⁷² « in quest'anno 1693 giorno venerdì 9 del mese di gennaro ad hore cinque di notte mandò un terremoto così terribile che fe' mettere pensiero ed intimorire a molti. Ma giudicando la città di Acì che ciò fosse effetto del monte Etna, come altre volte è successo lo stimò nulla tanto più che non fece in detta città nessun danno. » Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone [...]*, 1693, transcrit par Maria Teresa MARSALA, « Da Aquilia ad Acireale fra rinnovamento e ricostruzione (XVII-XVIII sec.) », in Aldo CASAMENTO et Enrico GUIDONI (dir.), *Storia dell'urbanistica/ Sicilia II. Le città ricostruite dopo il terremoto siciliano del 1693*, 1997, p. 186.

ville à partir de la matinée du samedi 10 janvier modifient radicalement le comportement des habitants⁷³ :

« Le samedi arrivèrent des nouvelles informant que plusieurs villes voisines, dans le Val di Noto, avaient été endommagées par le *terremoto* de la nuit précédente, et à cause de cela la population, craignant qu'il [le séisme] ne répliquât après vingt-quatre heures la nuit du samedi, n'allèrent dormir qu'après minuit [...]. Le dimanche matin, ayant reçu des nouvelles plus précises des dommages provoqués par le *terremoto* dans les villes de Catane, Lentini, Melilli et d'autres encore, le magistrat de la ville d'Acì décréta, pour l'après-midi, l'exposition à la vénération publique dans l'église collégiale de miséricordieuse et belle image de sainte Venera, citadine et protectrice principale de ladite ville, et seule défense du public qui a l'habitude de faire recours à elle lors des urgentes nécessités, et qui en a toujours obtenu la grâce [...] »

Le cas d'Acireale montre que la ligne de partage A/B ne se joue pas une fois pour toutes dans les premières minutes du séisme, mais qu'elle correspond à un processus qui peut se déployer progressivement. La façon dont cette ombre se déplace pour atteindre Acireale rappelle d'une certaine façon le mécanisme de la contagion. Ici ce ne sont pas des bacilles qui se déplacent mais des informations. D'ailleurs, à l'échelle d'une ville, on pourrait imaginer le cas d'un mouvement de panique qui commencerait par gagner un certain quartier – le plus fortement touché, peut-être parce qu'il s'agirait du quartier comptant le plus grand nombre de maisons anciennes ou fragiles – et qui s'étendrait ensuite comme une traînée de poudre aux autres parties de la ville, quoique celles-ci n'aient pas ressenti la secousse avec autant de violence.

Cependant, le mécanisme de la contagion n'est pas seul en jeu. D'autres processus interviennent également : par exemple, ce qu'on pourrait appeler un mécanisme de « confirmation ». C'est ce que suggère une lettre de l'inquisiteur de Malte. Dans cette

⁷³ « Il sabato arrivarono avvisi che molte città convicine nel Val di Noto restarono danneggiate dal terremoto della notte precedente, onde li popoli dubitando che non replicasse dopo hore venti quattro la notte del sabato non andarono a dormire se no passata la mezzanotte [...] La domenica mattina havute notizie più certe de' danni del terremoto successo nella città di Catania, di Leontini, Mililli ed altre città, deliberò il magistrato della città di Acì esponere dopo pranzo, a pubblica venerazione nella chiesa collegiata, la misericordiosa e bella immagine di santa Venera cittadina e padrona principale di detta città, ed unico patrocinio del pubblico a cui suole nell'urgentissimi necessità fare ricorso, e n'ha sempre ottenuto la grazia » *Ibid.*

île, qui se trouve à 96 kilomètres au sud de la côte sicilienne, le tremblement de terre du 9 janvier ne provoque ni dégâts, ni panique. Dans la lettre qu'il expédie le 18 janvier au Saint-Siège, l'inquisiteur écrit à propos de ce séisme⁷⁴ :

« [...] on ressentit ici une grande secousse de *terremoto*, laquelle n'ayant provoqué aucun préjudice ne provoqua pas non plus de crainte, d'autant plus qu'on n'en ressentit pas d'autre raison [de crainte] le lendemain [...] »

Cette déclaration est intéressante, car si d'une part elle souligne le lien logique entre intensité sismique et crainte, elle suggère d'autre part que ce lien n'est pas binaire : en dessous d'une certaine intensité la crainte ne se manifeste pas, certes, mais elle reste en quelque sorte en suspens, en attente de confirmations. C'est l'absence de secousse le lendemain qui fortifie les Maltais dans l'idée qu'il n'y a rien à craindre. Ces derniers ont du reste d'autant moins de raisons de s'inquiéter qu'ils ignorent que la Sicile a été également frappée ; ce n'est que le 16 janvier, lors du retour de leur escadre, qu'ils apprennent que plusieurs villes siciliennes ont fortement souffert du *terremoto* du 9 janvier. On pourrait alors se demander ce qui se serait passé si Malte avait éprouvé une nouvelle secousse, même légère, le 10 janvier. Celle-ci aurait-elle suffi à faire basculer l'île dans le groupe A ?

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain c'est que la ligne de partage A/B suit une dynamique complexe, qui évolue dans le temps et qui, par conséquent, ne peut pas se déduire mécaniquement à partir du degré d'intensité sismique tel que le mesure l'échelle de Mercalli. Ainsi, si l'on prend les cas d'Acireale et de Mazzarino – qui subissent la même intensité sismique de V –, on constate que leurs populations réagissent de façon similaire au cours de la nuit du 9 janvier, mais de façon entièrement différente le 10 janvier. A ce moment là, Acireale ne se distingue plus des villes où, comme à Catane ou Avola, l'intensité sismique a été la veille supérieure à VI, alors que Mazzarino ne se distingue plus des villes où, comme à Palerme, l'intensité a été inférieure à V.

⁷⁴ « s'intese qui una gran scossa di terremoto, la quale non avendo portato alcun pregiudizio non portò ne meno alcun timore, tanto maggiormente che nel seguente giorno non se n'intese altro motivo » ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 11. Lettre envoyée au secrétaire d'État cardinal Spada.

Dernière vérification pour s'assurer de la solidité du modèle : la ligne de partage A/B souffre-t-elle des exceptions ? En d'autres termes, trouve-t-on des villes du groupe B à l'intérieur de la ligne de partage ? Non, aucune. Du point de vue cartographique on a bien deux blocs compacts et non pas une structure en peau de léopard (voir carte 2).

En résumé, avec la ligne de partage A/B et la zone d'ombre nous disposons de deux concepts qui permettent de construire un modèle avec lequel il est possible d'analyser, cartographier et comparer le comportement des villes face au *terremoto*. Alors que ces comportements sont trop complexes pour être décrits, avec ce modèle il est possible de les classer selon un schéma qui, tout en étant très simple, permet de rendre compte de cette complexité.

Ce même modèle permet-il d'analyser d'autres tremblements de terre de l'époque moderne ? J'ai voulu le vérifier à partir de deux séismes majeurs pour lesquels les sources, publiées, sont facilement accessibles : le tremblement de terre d'Ombrie de 1703 et celui de Lisbonne de 1755. Dans chacun de ces deux cas nous retrouvons à la fois la ligne de partage A/B et la zone d'ombre.

Dans le cas du tremblement de terre de 1755, la zone d'ombre s'étend en particulier sur Madrid. La capitale espagnole se trouve à près de cent kilomètres de la zone de destruction ; pourtant, le séisme, bien que ressenti assez légèrement, y bouleverse le cours ordinaire des choses. Voici, par exemple, ce qu'écrit le correspondant du *Journal de Madrid* quelques jours après le séisme⁷⁵ :

« Vous savez que le tremblement de terre s'est fait sentir à Madrid et à Cadix le même jour et presque à la même heure que dans la capitale du Portugal ; mais peut-être que vous croyez le désordre moins considérable qu'il n'est effectivement [...]. Depuis deux heures de l'après midi jusqu'à trois heures après minuit, les processions des rosaires, composées d'une multitude innombrable d'hommes et de femmes, ne discontinuèrent point ; les autres prières publiques eurent à peu près la même durée ; & le peuple ne parut être tranquille qu'à la pointe du jour. [...] Les Espagnols depuis ce moment font des processions publiques, les églises sont pleines nuit et jour & tout le monde s'approche en foule de la sainte table. »

⁷⁵ Transcrit par Jean-Pierre POIRIER, *Le tremblement...*, cit., p. 49

En ce qui concerne le tremblement de terre de 1703, la zone d'ombre s'étend entre autres sur plusieurs villes des Marches comme Ascoli Piceno, Macerata et Amandola. Les sources signalent en effet que le séisme n'y provoque aucun dommage, mais que leurs populations basculent dans un comportement de type A⁷⁶ : processions, exposition du saint sacrement, prières des quarante heures, etc. A Ascoli Piceno en particulier, ces démonstrations exceptionnelles de dévotion se prolongent pendant plus d'un mois après le tremblement de terre⁷⁷.

On pourrait imaginer ainsi tout un travail de cartographie des tremblements de terre d'Ancien Régime, selon ce modèle, ou peut-être selon un autre qu'un historien proposera peut-être un jour à son tour. Il est possible que la multiplication et le croisement des cartes permettent de mieux préciser certains des phénomènes que nous avons mis à jour ; il est possible qu'ils fassent également apparaître d'autres phénomènes insoupçonnés, que la carte du tremblement de terre sicilien de 1693 ne permet pas à elle seule de dégager.

3. Du premier au deuxième *terremoto* : le fil des événements tel que les sources permettent de le reconstruire

Récapitulons. Nous avons dressé le bilan du tremblement de terre du 9 janvier, puis défini un modèle pour analyser la dynamique de la catastrophe. Fidèles à la démarche qui consiste à alterner récit des événements et analyses, nous allons maintenant voir comment les textes des chroniqueurs permettent de reconstituer le déroulement des événements à Catane, entre le *terremoto* du 9 janvier au soir et celui du 11 janvier après-midi. Etudier cette période d'attente entre les deux séismes est, rappelons-le,

⁷⁶ Ces sources sont signalées et en partie retranscrites par Romano CAMASSI et Viviana CASTELLI, « A che santo votarsi. L'influsso dei grandi terremoti del 1703 sulla cultura e la religiosità popolare. », in Raffaele COLAPIETRA et al. (dir.), *Settecento abruzzese. Eventi sismici, mutamenti economico-sociali e ricerca storiografica*, 2007.

⁷⁷ Cf. Tullio LAZZARI, Ascoli supplicante a' piedi di S. Emidio par la liberazione de' terremoti [...], Macerata, 1703.

l'objet principal de ce chapitre. Dans la mesure où les documents le permettent, nous allons par conséquent essayer de plonger le plus possible – presque heure par heure – au cœur des événements. Mais avant de commencer le récit, il est utile de faire brièvement le point sur les sources.

Les sources catanaises

Quatre sources principales permettent de reconstituer le cours des événements à Catane. Nous avons déjà cités le poème de Tommaso Costanzo et la chronique du franciscain Domenico Guglielmini (*supra* p. 45) ; ajoutons les récits du franciscain Francesco Privitera et du patricien Cristofaro Amico. Le poème de Costanzo, *Catania distrutta*, rédigé dans les semaines qui suivent la catastrophe, a été non seulement publié – par l'imprimeur du sénat de Catane – mais aussi très certainement représenté sur les planches du théâtre de ce même sénat. La chronique de Privitera, *Dolorosa tragedia*, ainsi que celle de Guglielmini, *La Catania destrutta*, ont été toutes deux éditées en 1695, la première à Catane, la seconde à Palerme. Ces deux textes ont été vraisemblablement rédigés entre la deuxième moitié de 1694 et le début de 1695. Le récit de Cristofaro Amico, *Relazione veridica dell'orribile e memorando terremoto*, n'a jamais été publiée. Il se trouve, en deux versions légèrement différentes, dans un gros manuscrit conservé à la bibliothèque Ursino Recupero de Catane, sous le titre de *Cronologia universale del regno di Sicilia*. On ne peut dire avec précision à quelle date ce texte a été rédigé, sans doute entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Il est en tous cas le plus tardif des quatre.

Outre ces quatre ouvrages, le corpus compte également deux lettres écrites quelques jours à peine après le *terremoto* : la première rédigée le 19 janvier 1693 par le bénédictin Antonino da Catania et adressée à un abbé de son ordre⁷⁸ ; la seconde le 20 janvier par le commandant de la forteresse de Catane, Joseph Bustos, et adressée à son

⁷⁸ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8. L'abbé en question est probablement celui de Santa Maria delle Scale de Monreale. Je remercie Emanuela Guidoboni de m'avoir gentiment fourni une transcription de cette lettre.

beau-frère en garnison à Naples⁷⁹. On trouve également quelques informations précieuses dans les pages d'un chroniqueur messinai, le père Giuseppe Cuneo, qui s'était rendu à Catane une dizaine de jours après le tremblement de terre, afin de récupérer son jeune frère, novice dans un couvent de cette ville⁸⁰.

Par contre, contrairement à d'autres villes – par exemple, Syracuse ou Acireale –, il n'y a pour Catane aucun compte-rendu officiel des journées du 9, 10 et 11 janvier. Cristofaro Amico affirme que le sénat catanais avait envoyé le 10 janvier une dépêche au vice-roi Uzeda par un « *espresso corriere* » (un courrier rapide)⁸¹. Cette dépêche fut transmise par le vice-roi au duc de Camastra, car ce dernier en parle dans l'une de ses propres lettres⁸². Nous savons ainsi que dans ce document les sénateurs informaient le vice-roi du *terremoto* du 9 janvier, lui signalaient en particulier les dégâts subis par la cathédrale, et lui demandaient de l'aide. Pourtant, curieusement, cette dépêche ne figure pas parmi celles qu'Uzeda résume pour le roi dans son long message du 22 janvier (voir *supra* p. 40). L'éventuelle copie de ce document avait peut-être été conservée dans les archives du sénat, mais celles-ci ont été entièrement détruites par un incendie en 1944. Malgré l'absence de documents officiels, les sources catanaises forment néanmoins, en comparaison de celles des autres villes *terremotate*, le corpus le plus important sur le plan quantitatif et qualitatif.

Sur la base de ces documents, entamons alors le récit des événements. Pour pouvoir pleinement saisir la dynamique de la catastrophe, nous allons revenir en arrière et commencer ce récit à partir de la nuit du 9 janvier, lorsque se déclenche le premier *terremoto*.

⁷⁹ AGS, Estado 3507, n. 6. Bustos rédige cette lettre le 20 janvier depuis Messine où il s'est réfugié. Partie sans doute avec le courrier officiel, celle-ci est transmise au vice-roi de Naples qui juge bon de la transmettre à son tour à Madrid.

⁸⁰ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti della nobile città di Messina*, ms., fin du XVII^e siècle, transcrit par Enrico MAUCERI, « Il terremoto del 1693 in Catania. Pagine inedite di un testimone oculare », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1919.

⁸¹ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 153.

⁸² ASP, Trabia M 103, c. 72.

La nuit du vendredi 9 janvier : angoisse et « confusioni »

De tous les auteurs, Guglielmini est celui qui consacre le moins d'attention à la secousse sismique du 9 janvier. Il se contente en une phrase d'affirmer que la terre « si scosse con grandissima violenza » (se secoua avec très grande violence) et que tous les citoyens furent « atterriti » (terrorisés) par la perspective de mourir écrasés sous les édifices⁸³. Dès la phrase suivante, il passe directement aux événements du samedi matin et à la description des dégâts que nous avons citée tout à l'heure.

Cristofaro Amico est au contraire le chroniqueur qui accorde le plus d'intérêt à cette secousse. Il décrit ainsi l'« habattimento delle pareti » (les murs qui s'abattent), « lo strepito delle soffitte e tegole » (le fracas des plafonds et des tuiles), « il suono di tutte le campane [...] che accresce la paura » (le son de toutes les cloches qui accroît la peur)⁸⁴. Amico se souvient surtout que les Catanais avaient d'abord pensé que la secousse était provoquée par le réveil de l'Etna. Etna qui, précise-t-il, s'était endormi depuis la grande éruption de 1669. Cependant, affirme-t-il, les plus avisés comprirent vite qu'il s'agissait en réalité d'un « scotimento di terra » (un tremblement de terre). On a vu que les habitants d'Acireale avaient eux aussi attribué cette secousse au volcan (cf. *supra* p. 60). Cette nette distinction que les contemporains tracent entre séismes « de l'Etna » et séismes tout court – les deuxièmes étant bien plus inquiétants que les premiers – a de quoi surprendre : nous y reviendrons sous peu.

Comment les Catanais réagissent-ils face au tremblement de terre ? Domenico Guglielmini, nous l'avons dit, évoque seulement la terreur ressentie par ses concitoyens. Ce commentaire ne permettrait pas à lui seul de ranger Catane dans le groupe des villes A ou dans celui des villes B. Mais les autres auteurs sont plus précis. Ainsi, Cristofaro Amico raconte⁸⁵ :

« Cependant, presque tous les hommes et les femmes quittèrent d'un commun accord les maisons et coururent vers les églises, qui furent grand-ouvertes par la piété des

⁸³ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 12.

⁸⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 151.

⁸⁵ « Concordamente però quasi da tutti gli homini e donne furono lasciate le case e correndo alle chiese che dalla pietà de superiori furono spalancate come asili di penitenza necessaria più che mai in simil caso. » *Ibid.*

supérieurs comme des asiles de pénitence, plus que jamais nécessaires dans des cas pareils. »

Ce sont bien des actes de dévotion exceptionnels – et par conséquent un comportement de type A – que décrit Amico. Mais c’est dans les pages de Francesco Privitera⁸⁶ que nous trouvons la description la plus détaillée de cette nuit du 9 janvier⁸⁷ :

« Voici sur le champ de la funeste tragédie, en cette année, jour et heure, les crocodiles⁸⁸ des *terremoti* qui avec leurs échine secouèrent les parties méridionales de l’île, dans les Valli de Nimore et de Noto, alors qu’à l’improviste, à cinq heures de la nuit, tandis que les vivants étaient plongés dans le sommeil, ils donnèrent les premiers assauts, générant la confusion, chacun invoquant l’aide du ciel pour nous libérer de la mort soudaine. Passant toute la nuit dans la continuation des secousses, chacun fuyant en rase campagne, s’éloignant des bâtiments, attendant avec impatience, au cours de ce conflit nocturne, la lumière du soleil, adressant des larmes vers le Dieu suprême, avec de vrais repentirs des erreurs passées, courant rapidement vers les églises et les prêtres, pour l’absolution, menacés par les fréquents tremblements. Le bruit des cloches se joignit aux cris des pleureurs. Et voici l’air plein de fracas et de lamentations épouvantables, représentant le conflit de la veille du nouveau jour. »

Dans ce récit la confusion et l’angoisse paraissent être à leur comble. Privitera souligne que les Catanais sont pris entre deux mouvements contradictoires : d’un côté, se précipiter à l’intérieur des églises pour implorer l’aide ou le pardon du ciel ; de

⁸⁶ Le Catanais Francesco Privitera (1631-1702), provincial de l’ordre franciscain de l’étroite observance et qualificateur du Saint-Office, avait été professeur de philosophie et de théologie à Messine. A son sujet cf. Antonino MONGITORE, *Bibliotheca sicula [...]*, 1708, I, p. 235 et Giuseppe MIRA, *Bibliografia siciliana [...]*, 1875, II, p. 250.

⁸⁷ « Ecco in campo della funesta tragedia in tutta la Sicilia, in quest’anno, giorno ed hora, li cocodrilli de terremoti che col dorso scossero le parti meridionali dell’Isola, nelli valli Nimore e di Noto, mentre all’improvviso essendo li viventi oppressi dal sonno, nell’hora 5 di notte, diedero li primi assalti, generando confusione, gridando ogn’uno l’agiuti del cielo a liberarci dell’improvvisa morte. Passando tutta la notte nella continuatione delle scosse, fuggendo ogn’uno alle campagne aperti, scostandosi dalle fabbriche, sospirando in quel notturno conflitto la luce del sole, mandando lacrime al supremo Nume, con veri pentimenti de passati errori. Correndo veloci alle chiese e sacerdoti, per l’assoluzione, minacciati dalle spesse tremori. Gionsero alle grida de lacrimanti il suono delle campane. Ed ecco l’aria piena di clangori e spaventosi lamenti ; figurando il conflitto la vigilia del giorno novissimo. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia rappresentata nel regno di Sicilia nella città di Catania [...]*, 1695, p. 56.

⁸⁸ Sur cette figure du crocodile cf. *infra* la note 208.

l'autre, fuir les édifices qui menacent de s'effondrer et se réfugier en rase campagne. Le franciscain utilise l'expression « conflit nocturne » pour désigner la catastrophe. A travers sa description, on a l'impression qu'un double « conflit » se joue au cours de cette nuit : le premier, extérieur, provoqué par les assauts de ces « crocodiles des *terremoti* » ; le second se joue au contraire dans le for intérieur des *terremotati* : qu'est-ce qui est préférable : s'éloigner des édifices pour se sauver physiquement ou se précipiter dans les églises pour sauver son âme ?

Privitera est de tous les témoins, le seul qui met en scène ce dilemme. La plupart des auteurs – Amico à Catane, mais aussi, par exemple, Mario Centorbi à Occhiola ou Francesco Aprile à Caltagirone⁸⁹ – insistent sur les démonstrations de dévotion. On a vu que l'évêque de Syracuse raconte, de son côté, que lui et ses gens avaient passé la nuit en rase campagne⁹⁰. Mais c'est ce double mouvement que décrit Privitera qui est sans doute le plus proche de la vérité psychologique que vécurent les *terremotati*. Je constate, en tous cas, que l'on retrouve cette même alternative de fuite et de prière dans des récits actuels de témoins de séismes. C'est le cas, par exemple, du récit qu'une amie napolitaine me fait du tremblement de terre qui frappa sa ville en novembre 1980. Elle se souvient que suite à la secousse sismique, certains – particulièrement les femmes, et surtout les plus âgées d'entre-elles – s'étaient mis à genoux pour prier ; alors que d'autres – en particulier les hommes, et tout spécialement son père qui criait « non voglio fare la fine dei topi » (je ne veux pas mourir comme un rat) – essayaient désespérément d'ouvrir la porte d'entrée ou les fenêtres qui ne s'ouvraient pas, sans doute en raison de la pression provoquée par les vibrations.

De façon plus générale, cette alternative prière/fuite que décrit Privitera constitue un avant-goût des grands mouvements de population que vont connaître les villes A entre le 10 et le 11 janvier.

⁸⁹ Voir *supra* p. 57.

⁹⁰ Voir *supra* p. 43.

De la matinée à l'après-midi du samedi 10 janvier : réparations d'urgence et actes de dévotion

Après la confusion et l'angoisse de la nuit, la matinée du samedi semble marquée par un retour à une certaine organisation. Les chroniqueurs montrent que les Catanais réagissent simultanément sur deux fronts : celui des réparations d'urgence et celui de la dévotion. On constate cependant, que les uns et les autres présentent les faits dans des perspectives différentes. Pour les ecclésiastiques – Privitera et Guglielmini – la société paraît réagir spontanément face à la catastrophe, les initiatives semblent partir soit de la base, soit d'une collaboration entre autorités religieuses et séculières ; pour les laïcs – Amico et Costanzo – l'initiative revient au pouvoir municipal, la population suit⁹¹.

Commençons par le front des réparations d'urgence. Dans les pages de Cristofaro Amico, c'est le sénat qui d'abord établit un recensement des dégâts et des victimes – seulement dix morts de « bassa conditione » précise-t-il –, puis bloque par un ban public le prix des matériaux de construction, et enfin ordonne aux habitants de faire réparer leurs maisons⁹². Au contraire, chez Privitera et Guglielmini les habitants s'appliquent de leur propre chef aux réparations, sans attendre d'ordres supérieurs. Écoutons à ce propos ce qu'écrit Privitera⁹³ :

« Les habitants recoururent aussitôt aux maçons, pour qu'au moyen de bois, poutres, chaînes et d'autres remèdes, ils épaulassent les bâtiments qui menaçaient de s'effondrer d'un moment à l'autre, [à cause] des lézardes et des décrochements des toits, et toute la population était appliquée à la réparation de ceux-ci. »

⁹¹ Signalons que l'on retrouve le même clivage entre les deux chroniqueurs d'Occhiolà, le curé Francesco Micciardo et l'échevin Mario Centorbi. A ce propos cf. Giuseppe ROTA, « Brevi considerazioni su due cronache del terremoto del 1693 a Occhiolà », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti...*, cit, p. 245-246.

⁹² Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., pp. 152-153. Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit. n'évoque pas les réparations du 10 matin, mais seulement celles du 11 matin.

⁹³ « Ricorse subito la gente a i fabri, acciò con legni, travi, catene ed altri rimedij spaleggiassero le cadente fabriche, minacciando immediate le reuine, aperture, scollocature de tetti, e tutto il popolo applicato alli ripari di quelle. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 57.

Mais c'est surtout le front des dévotions qui retient l'attention des auteurs. A ce sujet, Guglielmini reste relativement vague, et se contente d'affirmer⁹⁴ :

« Le samedi matin, les « zélés » de la patrie [les autorités], tant les séculiers que les ecclésiastiques, décidèrent de sortir le trésor des très saintes reliques de la protectrice vierge sainte Agathe là où son corps demeure [l'une des chapelles de la cathédrale] afin que la miséricorde divine se complaise de suspendre le fléau des châtimens, et ils ordonnèrent en outre à de nombreux prédicateurs de diverses religions [ordres] la prédication devant ladite sainte, afin qu'ils invitent tous les fidèles à la confession et communion générale, qui sont la plus précieuse garantie contre l'adversité. »

Guglielmini – qui est lui-même un prédicateur – avait probablement fait partie du nombre de ceux qui prêchèrent devant le corps de la sainte ; il est en tous cas le seul qui évoque cet épisode. De son côté, Francesco Privitera nous livre une version moins compassée des événements⁹⁵ :

« En raison des dévotes clameurs populaires, les ecclésiastiques, les sénateurs et les patriciens se rendirent à l'église cathédrale dans les premières heures de la matinée du samedi afin de sortir de son cabinet l'avocate commune des Catanais, sainte Agathe, dont le corps avec ses reliques fut exposé à 16 heures [9:30 selon l'horaire italien] ; les semi-vivants terrifiés par les fréquentes secousses invoquaient l'aide céleste, tandis que les religieux, les confrères et les compagnies se préparaient à comparaître en procession, pourvus d'instruments de pénitence, couronnés d'épines, se rendant en masse dans la très vaste église [cathédrale] où retentissaient les voix évangéliques des prédicateurs [...]. »

⁹⁴ « Il sabato la mattina, gli zelantori della patria, tanto secolari quanto ecclesiastici, acciò la misericordia divina si fosse compiaciuta di sospendere il flagello de' castighi, stabilirono d'uscire il tesoro delle sacrosante reliquie della protettrice vergine sant'Agata ove dimora il di lei corpo, e di più ordinarono a molti predicatori, di varie religioni, la predicazione avanti della sudetta santa, e che promulgassero a tutti fedeli la confessione e comunione generale, per essere il più prezioso preservativo contro l'avversità. » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 14-15.

⁹⁵ « Onde alli devoti insulti popolari la mattina del sabato presto furono l'ecclesiastici, senatori e cavalieri alla chiesa catted[r]ale, per uscir dal suo gabinetto la commune avvocata de catanesi, sant'Agata, il cui corpo con le sue reliquie ad hore 16 fu esposto, clamando li semivivi atterriti dalle spesse scosse l'aggiuto celeste, disponendosi i religiosi, confrati e compagnie a processionalmente comparire con in strumenti penitenziali, coronati di spine, giongendo a truppe nella sudetta chiesa capacissima in cui clamavano le voci evangeliche de predicatori » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., pp. 57-58.

Dans ce texte l'exposition des reliques de la sainte prend des allures de tumulte populaire. On peut se faire une idée de ce que furent sans doute ces heures de la matinée du samedi 10 janvier en lisant certaines descriptions du XVIII^e siècle de la fête de sainte Agathe⁹⁶, ou même simplement en assistant à la procession annuelle à laquelle cette fête donne lieu encore aujourd'hui⁹⁷. Au cours de cette procession il n'est pas rare qu'il y ait des blessés, et il est arrivé plus d'une fois que la sainte soit « kidnappée » par les *devoti* (les fidèles) qui n'hésitent pas, afin de rester le plus longtemps possible près d'elle, à modifier le parcours de la procession et à retarder au maximum le moment où ils la remettent aux mains des autorités. Par ailleurs, ce tumulte catanais autour des reliques de sainte Agathe est à comparer au tumulte syracusain autour de celles de sainte Lucie que décrit l'évêque Fortezza (voir *infra*), mais aussi à ce qui se passait à la même époque ailleurs en Europe. Par exemple à Paris, où des mesures de sécurité exceptionnelles accompagnaient les processions de la châsse de sainte Geneviève à travers la ville, afin d'éviter qu'elle ne soit abîmée ou volée⁹⁸.

Quel contraste entre le récit de Privitera et celui de Costanzo ! Là nous avons au contraire l'impression d'ordres qui tombent d'en haut, et nous voyons un pouvoir municipal qui paraît n'avoir encore rien perdu de sa pompe et de sa magnificence⁹⁹ :

« C'est ainsi que le samedi 10 au matin,
Le héraut [du sénat], à cheval,
Avec une toge de brocart cramoisi,
Proclama un ban, au son des trompettes et des tambours :
Que tous les misérables mortels,
Malheureux et affligés pécheurs,
Fassent avec affection universelle,
Et avec un cœur bien disposé, noble et joyeux,

⁹⁶ Par exemple Domenico SESTINI, *Lettere del signor abate Domenico Sestini scritte dalla Sicilia e dalla Turchia ai diversi suoi amici*, 1781, I, pp. 84-94.

⁹⁷ Sur sainte Agathe et son culte cf. en particulier Vittorio PERI (dir.), *Agata la Santa di Catania*, 1996.

⁹⁸ Jean DELUMEAU, *Rassurer...*, cit., p. 130.

⁹⁹ « Cussì, à li dieci sabbatu matinu, / A cavaddu lu nostru banditori, / Togatu di burcatu carmiscinu, / Ittau bandu cù trombi e cù tamburi, / Comu tutti li miseri murtali, / Scuntenti e infelici piccaturi, / Facissiru cù affettu universali, / E cù cori binignu, almu e giucundu, / La pia comunioni ginirali, / Poi si nisciù cù giubilù facundu / ad Agata l'invitta, e triunfanti, / Supra l'autaru di ricchizzi abbundu. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

La pieuse communion générale.
 Ensuite on sortit dans une grande jubilation
 Agata l’invaincue et la triomphante,
 Sur l’autel abondant de richesses. »

Amico souligne, tout comme Costanzo, le rôle du pouvoir municipal. Cependant, leurs points de vue ne sont pas tout à fait les mêmes : alors que le premier insiste surtout sur la grande pompe du sénat – le héraut à cheval, la toge de brocart, les trompettes, etc. –, le second brosse un tableau cohérent des diverses initiatives du pouvoir municipal : exposition de la sainte, processions, réparations, mais aussi envoi d’un messenger à Palerme pour informer le vice-roi et demander de l’aide¹⁰⁰.

Que penser de ces perspectives différentes ? Tous ces épisodes – le tumulte populaire de la matinée, les autorités municipales et ecclésiastiques qui se mettent d’accord pour organiser les modalités de la procession, le héraut du sénat avec les tambours et les trompettes, le ban pour bloquer le prix des matériaux¹⁰¹, etc. – ont sans doute eu lieu. Chaque chroniqueur nous livre un fragment de la mosaïque : ce qu’il a vu personnellement, peut-être ce qu’il a entendu raconter, en tous cas ce qui l’a le plus intéressé ou impressionné.

Par ailleurs, comme nous l’avons souligné tout à l’heure, ces différentes perspectives traduisent aussi des différences dans les représentations et les schémas interprétatifs des uns et des autres. Les ecclésiastiques Guglielmini et Privitera sont entraînés et habitués à percevoir l’Église comme la médiatrice entre les demandes de la population et Dieu et ses saints. Ils privilégient par conséquent l’expression spontanée (ou en tous cas présentée comme telle) de ces demandes, en l’occurrence : l’exposition jugée miraculeuse des reliques de la sainte¹⁰², les prédications, les confessions de masse, les

¹⁰⁰ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., pp. 152-153.

¹⁰¹ Le blocage du prix des matériaux est une procédure assez courante en pareil cas. Suite au terremoto napolitain de juin 1688, le vice-roi interdit par ordonnance toute augmentation du prix des matériaux de construction ainsi que toute augmentation des salaires des travailleurs du bâtiment : cf. Vincenzo MAGNATI, *Notizie istoriche de terremoti*, 1688, p. 248. Autre exemple de blocage des prix, lors du tremblement de terre d’avril 1672 à Rimini : cf. Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 245.

¹⁰² Pour une mise en perspective de l’évolution des pratiques et de l’usage « magique » des reliques dans la Sicile du XVII^e cf. Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento all’unità d’Italia », in ID. et Vincenzo D’ALESSANDRO, *La Sicilia dal Vespro all’unità d’Italia*, 1989, pp. 307-310. Pour une

processions, etc. De leur côté, Amico et Costanzo sont, pour des raisons d'ailleurs différentes, conduits à privilégier le rôle de décision et d'encadrement du sénat. Le premier appartient à l'une des principales familles de la *mastra nobile* de Catane – le groupe très fermé de familles d'où sont issus ceux qui peuvent concourir aux plus hautes charges municipales – ; le second, comme nous l'avons dit, publie et fait représenter son poème sous le patronage du sénat.

Cependant, ce premier clivage ecclésiastiques/laïcs se double d'autres clivages. Les deux laïcs se distinguent en raison de leur évidente différence d'état : Amico, qui n'est pas seulement un membre du patriciat, mais aussi un magistrat et un homme de gouvernement – il a été en particulier le conseiller juridique de Camastra – trace un tableau dans lequel les initiatives du pouvoir apparaissent dans leur logique, signe d'une familiarité et d'une compréhension particulières des mécanismes administratifs. Costanzo qui est à la fois un lettré et un homme du commun, ne semble percevoir que l'aspect extérieur du pouvoir municipal.

De leur côté, les deux ecclésiastiques se distinguent en raison de leur personnalité, mais aussi sans doute des divers publics auxquels ils s'adressent. Si l'on compare le texte de Guglielmini à celui de Privitera, on constate en effet que le premier semble de façon générale sourd et aveugle à tout ce qui ne témoigne pas de la parfaite concorde et de la piété exceptionnelle des Catanais ; le second, au contraire, fait preuve d'une sensibilité particulière pour les aspects chaotiques et dramatiques : tumultes populaires, manifestations d'angoisse, drame des monastères féminins (voir *infra*), etc. Ces différentes perspectives peuvent-elles s'expliquer par une sorte de déformation professionnelle de l'un et de l'autre ? : le premier étant un prédicateur – tourné par conséquent vers la mystique –, alors que le second est un qualificateur¹⁰³ du tribunal de l'Inquisition – tourné par conséquent davantage vers la répression. Par ailleurs, il n'est sans doute pas indifférent que l'ouvrage de Privitera soit publié à Catane alors que celui de Guglielmini le soit à Palerme. Guglielmini, qui a quitté sa ville natale pour la capitale, cherche sans doute à donner la meilleure image possible de ses concitoyens au

perspective comparative cf. en particulier Jean DELUMEAU, *Rassurer...*, cit., spécialement pp. 128-133 et 179-260, ainsi que Pierre Antoine FABRE et Dominique JULIA (dir.), *Reliques modernes, cultes et usages chrétiens des corps saints*, 2009.

¹⁰³ Les qualificateurs sont des théologiens chargés de juger le caractère éventuellement hérétique des écrits ou des discours de ceux qui sont jugés par le Saint Office.

public palermitain et sicilien. Le cas de Privitera est plus complexe. Son livre, édité rappelons-le en 1695, se présente comme un véritable hommage rendu au duc de Camastra qui domine à cette date la scène catanaise. Aussi, multiplie-t-il non seulement les louanges les plus marquées, mais encore les rappels des faits d'armes de Camastra – qui avait combattu pour l'Espagne lors de la guerre de Messine – ainsi que les citations intégrales de toutes les lettres de félicitation que celui-ci a reçues du roi et de la reine mère. Mettre l'accent sur les éléments d'anarchie, minimiser la capacité de réaction des autorités locales, c'est peut-être alors aussi pour Privitera une façon de glorifier indirectement la restauration opérée par Camastra.

Au-delà de ces différences de points de vue, les quatre auteurs concordent cependant sur deux points. Tout d'abord, ils insistent tous sur la dévotion et la ferveur exceptionnelle dont font preuve les Catanais au cours de la matinée et de l'après-midi du samedi 10 janvier. Ils évoquent ainsi les « caldissime suppliche » (les supplices très enflammées) que les habitants adressent au ciel, leurs « fervori di pianto » (pleurs fervents), les « mortificationi » et les « penitenze straordinarie » (mortifications et pénitences extraordinaires) que s'infligent les membres du clergé régulier et séculier, tout comme les laïcs.

Le deuxième point sur lequel ils concordent est que la population s'attend à une réplique du tremblement de terre. La *vox populi* affirme qu'elle va se déclencher à la prochaine révolution du soleil, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la secousse de la nuit précédente. Là où les quatre auteurs se distinguent, cependant, c'est dans la façon dont ils décrivent le comportement de la population face à la crainte de cette réplique.

De l'après-midi à la nuit du samedi 10 janvier : la crainte de la réplique des 24 heures

Dans les pages de Francesco Privitera, « la sparsa voce » (la rumeur) est l'élément dominant. Elle introduit à la fois une coupure et un changement de rythme dans son récit : les Catanais passent, sans transition, des actes de piété et des pénitences de la matinée et du début d'après-midi, à une crainte presque folle dans la deuxième moitié

de l'après-midi, crainte qui les pousse à quitter la ville pour se réfugier dans la proche campagne. Écoutons-le¹⁰⁴ :

« Chacun craignait la réplique du tremblement de terre après 24 heures. [C'est ainsi que] se répandit cette rumeur populaire, que l'on croit fondée sur [la pensée] des météoristes¹⁰⁵, qui disent qu'après une révolution du soleil l'haleine cuite de la terre a l'habitude de se ranimer et de se mouvoir plus ou moins vigoureusement selon la quantité et qualité de la matière venteuse, ainsi que Pline l'écrivit [...] en raison de cette rumeur, les habitants terrifiés par l'imminence de la mort s'échappaient en masse vers les vignes, le Borgo¹⁰⁶, les campagnes et les lieux moins dangereux, emportant avec eux les nourrissons, les enfants et les jeunes filles, et laissant dans leurs demeures quelques courageux pour garder les biens et les maisons, par crainte que des circonstances aussi malheureuses puissent donner lieu à des pillages et des vols. »

Chez Cristofaro Amico, au contraire, une certaine organisation et une certaine rationalité subsistent malgré la crainte de la réplique. Ce n'est pas une rumeur mais des conseils avisés qui incitent la population à se mettre à l'abri : « Certi consigliano di lasciare la città, écrit-il, perché si teme la replica nelle 24 ore » (certains conseillent de laisser la ville, parce qu'on craint la réplique des 24 heures)¹⁰⁷. Par ailleurs, la population ne se comporte pas comme une masse indistincte. Amico met ainsi en scène une sorte de débat qui divise en diverses factions les habitants¹⁰⁸ : « confondendo i pareri, écrit-il, e dividendosi in diverse fazzioni il volgo » (les avis se confondaient et la population se divisait en diverse factions).

Tommaso Costanzo insiste, lui, sur la tristesse ressentie par les Catanais obligés de quitter leur sainte protectrice et leur ville. Chez lui il ne s'agit plus de fuite éperdue,

¹⁰⁴ Temeva ogn'uno la replica delle prime scosse sopra l'hore 24. Fu sparsa questa voce popolare, fondata si crede nelli meterolisti, quali dicono esser solito al cotto alito della terra al giro solare ravivarsi a moversi più o meno gagliardo, secondo la quantità o qualità della materia ventola, come scrisse Plinio [...] li popoli tochi dalla vicina morte, alla sparsa voce fugivano a truppe nelle vigne, Borgo, campi e luochi meno pericolosi, seco portando li bambini, fanciulli e donzelle, lasciando alle proprie case alcuni hanimosi alla guardia delle robbe e case. Temendo di qualche sacco e notabil latrocinio da succedere in simili sconcerti. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 58.

¹⁰⁵ Les lecteurs des *Météores* d'Aristote, c'est-à-dire les néo-aristotéliens.

¹⁰⁶ Le Borgo est un quartier périphérique au Nord de Catane.

¹⁰⁷ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 156.

¹⁰⁸ Ibid.

mais plutôt d'une sorte de mouvement de masse qui souligne le côté compact de la population¹⁰⁹ :

« Ensuite, le soir, l'objet sacré [la châsse de sainte Agathe]
Fut replacé dans sa chambre resplendissante,
Porté avec une affection tellement pieuse.
On sortit, affligés et tristes,
Pour le « scandale »¹¹⁰ suivant, de la vingt-quatrième heure,
Toute la population en dehors de la ville. »

Domenico Guglielmini insiste lui aussi sur le côté compact de la société catanaise, ce qui le conduit en l'occurrence à prétendre – en contradiction de ce qu'affirment les autres auteurs – que ses concitoyens résolurent tous de rester en ville, en raison de leur dévotion envers sainte Agathe¹¹¹ :

« Mais comme la foi et la dévotion des Catanais a toujours été admirable, chacun, confiant dans la protection de la glorieuse sainte Agathe qui tant de fois les avait libérés des dangers, décida de ne pas fuir hors de la ville en emportant leurs objets de valeur, mais convaincus en raison de leur dévotion d'être préservés, ils ne partirent pas. »

En marge de l'abandon de la ville se pose un problème dramatique, celui des quatorze monastères féminins de Catane où sont enfermées près de six cents religieuses. Cette question est suffisamment importante pour justifier qu'on l'analyse à part.

Privitera et Amico – qui sont les deux seuls auteurs qui évoquent l'épisode – indiquent à demi-mot que les religieuses, sans doute terrorisées, réclament à grands cris

¹⁰⁹ « La sira poi chi lu sacratu oggettu, / Trasiu 'ntrà la sua stanza risplendenti, / Purtata in tantu pietusu affettu. / Nisceru pri lu scandalu siguenti, / Di l'huri vintiquattu, afflitti e mesti / Fora di la città tutti li genti. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit., 1693.

¹¹⁰ Dans la langue religieuse de l'époque « scandale » peut avoir le sens de fait troublant ou contradictoire. En l'occurrence, Costanzo semble l'utiliser plutôt comme synonyme de choc ou de bouleversement.

¹¹¹ « Ma come che la fede e devozione de i catanesi è stata sempre ammirabile, ogni persona affidata nella difesa della gloriosa santa Agata, che cotante volte l'haveva liberati da i perigli, non risolve di fuggire fuori della città, con levar dalle case qualche cosa di prezzo, ma stabiliti sulla base della devozione d'esser preservati, non si partirono. » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 13-14.

leur libération pour laquelle elles ont réussi à mobiliser une partie de l'opinion. Un débat divise ceux qui voudraient les libérer pour les conduire en sécurité à l'extérieur de la ville avec le reste de la population, et ceux qui pensent que cette solution n'est pas envisageable. Ni Privitera, ni Amico ne précisent qui intervient en faveur des religieuses et qui les « condamne » à demeurer dans les cloîtres. Les familles, les protecteurs laïcs des monastères, le sénat, les autorités ecclésiastiques ont certainement eu leur mot à dire. Tous ces groupes se recoupent d'ailleurs en grande partie : les sénateurs, autant que les ecclésiastiques ont leurs filles, leurs sœurs, leurs cousines, leurs tantes à l'intérieur des couvents. La décision finale a probablement été prise d'un commun accord entre le sénat et le vicaire général Nicolò Tedeschi, suprême autorité ecclésiastique en l'absence de l'évêque.

C'est Privitera qui, dans son style particulier, accorde le plus d'attention à ce drame. Voici ce qu'il écrit¹¹² :

« De nombreuses personnes pensaient qu'il fallait libérer les religieuses des quatorze monastères, afin de les conduire dans des lieux sûrs, loin des édifices. Mais de telles pensées ne furent pas admises, car elles auraient pu entraîner de plus graves conséquences, en particulier provoquer un tumulte populaire. On les exhorta plutôt à se tenir éloignées des bâtiments ; qu'elles se regroupent au milieu des cloîtres et des jardins claustraux, loin des dangers ; comme des vierges reconnaissantes à Dieu, qu'elles adressent de chaudes prières au ciel, afin de libérer le peuple des insultes de la terre. Une fois que la décision fut arrêtée, ces religieuses mères s'apaisèrent et respectèrent scrupuleusement les exhortations qu'elles avaient reçues. Véritables victimes des desseins divins, Dieu étant tellement amoureux de la candeur virginale conservée dans les ergastules sacrés, afin qu'hostie sacrifiée avec son propre sang elle parvienne vierge et martyre aux cloîtres supérieurs du ciel. »

¹¹² « Pensarono molti sprigionare dalli 14 monasteri delle sudette racchiuse e condurle in luochi sicuri fuori delle fabbriche, ma non furono ammessi detti pensieri come generativi di più conseguenze peggiori, e tumulti nelli populi, ma esortarli a scostarsi dalle fabbriche, si accogliessero nel mezzo de chiostri e giardini dentro le clausure, lontani de pericoli. Porgessero come vergini a Dio grate calde preghieri al cielo, per liberare il populo dall'insulti della terra. Si achetarono quelle religiose madri alla fatta resolutione, non appartandosi punto dell'esortationi ricevute. Vittima veramente delli divini disegni, essendo Dio cotanto innamorato dalla verginal candidezza, conservata nelli sacri ergastoli, perche ostia sacrificata col proprio sangue giongesse vergine e martire alli chiostri superiori del cielo. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 60.

Privitera avec emphase, Amico de façon plus sobre¹¹³, insistent tous deux sur le fait que les religieuses finissent par accepter leur sort. Vingt-cinq ans auparavant, dans son récit de la grande éruption de 1669, Carlo Mancino avait souligné de son côté que les bénédictines de la Santissima Trinità avaient refusé d'être évacuées de leur monastère, alors même que la lave, qui avait rompu quelques jours auparavant l'enceinte de Catane, le menaçait directement¹¹⁴. Il y a là tout un thème très important lié au rôle symbolique des monastères féminins qui, dans ces villes d'Ancien Régime, représentent le « miroir moral » de la communauté urbaine¹¹⁵. Mais au-delà de ce « miroir moral », les moniales ont, comme le souligne Privitera, un rôle tout à fait concret, celui de protéger la communauté par leurs prières. Il est significatif à ce propos que ceux qui auraient pu les libérer craignent ce faisant plus que tout de s'attirer les foudres de la population.

Le problème de l'évacuation des monastères féminins s'est certainement posé dans nombre de villes et de terres du groupe A. Les sources ne sont cependant pas surabondantes à ce sujet. L'évêque de Syracuse, pourtant généralement très attentif à tout ce qui concerne les couvents féminins, n'en parle pas dans sa longue lettre au cardinal Carpegna¹¹⁶. On trouve par contre dans les pages de Pietro Dell'Arte le récit suivant¹¹⁷ :

« Même les religieuses sortirent du monastère et se rendirent en procession à l'église des pères capucins où, une fois arrivées, elles souhaitèrent se mettre à l'abri dans le jardin ; mais cela ne leur fut pas permis par le père Pacifico di Noto – qui était à ce moment là le provincial des capucins et qui résidait dans ledit couvent – qui craignait de rompre sa clôture, et en effet il s'en alla dans sa cellule pour écrire tout cela à

¹¹³ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 232.

¹¹⁴ Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco uscito da Mongibello [...]*, 1669, p. 49.

¹¹⁵ Au cours d'une conversation que j'ai eue avec Lina Scalisi, celle-ci a utilisé cette belle expression pour définir le rôle symbolique des monastères féminins : « Les religieuses sont le miroir moral de la ville ; la ville se raconte à travers la perfection de ses propres religieuses ».

¹¹⁶ ASV, Carpegna 5-III, c. 16 sq.

¹¹⁷ « Sino le moniali uscirono dal monastero, e processionalmente andarono alla chiesa dei padri cappucini, dove arrivat[e] volevano ricoverarsi nel giardino ; ma non si fu permesso dal padre Pacifico di Noto, all'ora provinciale delli cappuccini habitante in detto convento, per tema di rompere il suo claustro, ed in effetto se ne andò nella cella a scrivere tutto ciò a monsignor vescovo di Siracusa don Francesco Fortezza, e riceverne la consulta, facendo per l'interim serrare in una cappella della chiesa del suddetto convento le dette moniali [...] Una delle suddette monache volle andare alla casa delli suoi parenti [...] et ivi morì. » Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 40.

monseigneur l'évêque de Syracuse don Francesco Fortezza, et en recevoir l'avis, faisant entretemps enfermer dans une chapelle de l'église dudit couvent les religieuses [...]. L'une de celles-ci voulut aller à la maison de ses parents [...] et elle y mourut. »

Autre source, Antonino Mongitore qui affirme que quarante religieuses du monastère d'Augusta s'étaient réfugiées à l'intérieur de la forteresse de la ville après le séisme du 9 janvier¹¹⁸. Mongitore précise qu'elles périrent toutes le 11 janvier, lors de l'explosion des réserves de poudre de la forteresse qui suivit le *terremoto*, et que seule survécut l'unique moniale qui n'avait pas voulu quitter le monastère. Cette bénédictine survivante est de toute évidence celle qui a rédigé la chronique que nous avons citée tout à l'heure (*supra* p. 42).

Historiquement, les exemples d'évacuations de monastères féminins ne manquaient en tous cas pas. Le même Mongitore raconte que, lors du tremblement de terre de 1542, les Syracusains avaient abandonné leur ville avec leurs religieuses¹¹⁹. Carlo Mancino évoque l'évacuation des différents monastères catanais face à l'avancée de la lave de 1669, y compris, en fin de compte, celui des irréductibles bénédictines de la Santissima Trinità¹²⁰.

Quoi qu'il en soit, les moniales ne sont pas restées seules dans la Catane désertée de ses habitants. Après avoir souligné que les habitants s'étaient enfuis en masse, Privitera précise qu'en réalité, une partie de la population et du clergé masculin avaient préféré rester en ville¹²¹ :

« Certains fuirent à la campagne, en dehors de la ville. D'autres demandèrent à nouveau qu'on expose le très saint sacrement, ce qu'on fit dans la cathédrale de 2 heures de la nuit jusqu'à 10 heures [3:30 GMT+1] le dimanche, avec la participation de la population et des ecclésiastiques. »

¹¹⁸ Antonino MONGITORE, « Istoria cronologica de terremoti di Sicilia », in *Della Sicilia ricercata nelle cose più memorabili*, 1743, II, p. 407.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 392

¹²⁰ Carlo MANCINO, *Narrativa...*, cit., pp. 38 et 49.

¹²¹ « Fugirono alcuni alle ville, fuori dell'habitato. Altri replicarono l'istanze di esponersi il santissimo sacramento, come fecero nella cattedrale a hore 2 di notte fino ad hore 10 per la domenica, con assistenza popolare e delli ecclesiastici. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 58.

Cristofaro Amico souligne, de son côté, qu'il était du devoir des religieux tout autant que des religieuses de rester en ville pour prier et intercéder en faveur de la population¹²² :

« [...] les ecclésiastiques, auxquels il incombe plus qu'aux autres d'être auprès du très Haut et d'intercéder pour le peuple, exposèrent avec dévotion le saint sacrement dans la cathédrale vers deux heures de la nuit et continuèrent ainsi, les portes grand ouvertes, jusqu'à 10 heures dimanche matin, entre prières et psaumes, avec une multitude infinie d'habitants dévots. »

L'exposition du saint sacrement, que signalent Amico et Privitera, est comme l'on sait l'un des rites les plus importants du catholicisme de l'époque. Ce rite est à la fois un pilier doctrinaire de la Contre-réforme – dans le cadre plus général de l'accent mis sur la dévotion eucharistique –, un objet de très forte piété populaire, et enfin une pratique courante en cas « d'urgente nécessité publique » (catastrophe, épidémie, sécheresse, guerre, etc.)¹²³ L'exposition du saint sacrement répond à des règles d'autant plus délicates que les conciles n'ont pas édicté de véritable réglementation en la matière. En principe – mis à part pour la Fête-Dieu – seul l'évêque a la faculté d'en ordonner l'exposition¹²⁴. En l'occurrence, Catane étant à cette date momentanément privée d'évêque, c'est le chanoine Nicolò Tedeschi – vicaire par intérim – qui seul pouvait donner l'autorisation d'exposer le saint sacrement. *A priori*, rien ne s'y opposait, puisque le *terremoto* était bien une « urgente nécessité publique ». Cela dit, on déduit du texte de Privitera que la question de l'exposition du saint sacrement avait animé les

¹²² « gli ecclesiastici però a cui tocca più che all'altri assistere all'altissimo et intercedere per il popolo esposero devotamente nella cattedrale il santissimo sacramento su le due della notte, così perseverando con le porte spalancate fino alle 10 della domenica mattina in orationi e psalmeggi con infinità moltitudine di popolo devoto. » Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 232.

¹²³ Alexis MEUNIER, « Nécessités publiques ou « dévotion des peuples » : les polémiques autour de l'exposition fréquente du saint sacrement », in Bernard DOMPNIER, *Les cérémonies extraordinaires du catholicisme baroque*, 2009, ainsi que Bernard DOMPNIER, « Un aspect de la dévotion eucharistique dans la France du XVII^e siècle, la prière des Quarante Heures », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1981.

¹²⁴ C'est ce que rappellent, pour citer quelques grands textes de l'époque, Jean-Baptiste THIERS dans son *Traité de l'exposition du saint sacrement de l'autel*, 1677, p. 517, ou Louis DU MOLIN dans son *Pratiques des cérémonies de l'Église selon l'usage romain*, 1667, p. 696. Ce dernier précise : « Le saint sacrement s'expose pour l'ordinaire au commencement des offices durant l'octave [de la Fête-Dieu] du saint sacrement et des prières des quarante heures ; on peut aussi l'exposer en d'autres jours par dévotion ou pour quelque urgente nécessité publique, par la permission seule des évêques. »

esprits au cours de la journée du 10 janvier. Comme pour l'exposition des reliques de sainte Agathe (voir *supra*), la demande était apparemment partie de la base, et il semble qu'elle avait été renouvelée à plusieurs reprises. Privitera écrit en effet : « altri replicarono l'istanze ». On perçoit en filigrane la probable stratégie des autorités, fondée sur un délicat dosage des objets sacrés : pendant la journée du 10 janvier, exposition des reliques de la sainte ; la nuit du 10, exposition du saint sacrement ; l'après-midi du 11, les deux en même temps (voir *infra*). Une stratégie qui rappelle celle utilisée lors de l'éruption de 1669 : exposition tour à tour du voile de sainte Agathe – réputé pouvoir miraculeusement arrêter la lave – et de ses reliques, et à partir de la mi avril, alors que la lave menace directement Catane, les deux à la fois¹²⁵.

Domenico Guglielmini a très certainement fait partie de ce groupe de religieux qui passèrent la nuit autour du saint sacrement. Pourtant, il ne dit pas un mot de cet épisode de la cathédrale. Par contre, il est le seul qui évoque l'atmosphère de cette nuit du samedi 10 janvier à l'intérieur de la ville. Il écrit¹²⁶ :

« Le soir du samedi, la lumière du jour s'obscurcit et la nuit apparut parée d'horreurs, comme si de telles noirceurs eussent été des présages pour accompagner dans le deuil la mort horrible de la malheureuse ville. Toute la nuit on ne dormit pas dans les maisons et personne ne se coucha sur les plumes [d'un matelas], mais avec l'inquiétude du coeur, les rosaires et les offices accompagnèrent les litanies de la Vierge immaculée. Chaque lieu semblait un coin de Thébaïde et les murs ne résonnaient que de prières, de soupirs et de lamentations. »

De leur côté, Amico et Costanzo sont les seuls qui décrivent l'ambiance générale qui règne à l'extérieur de l'enceinte, dans la proche campagne où la majorité des Catanais se sont réfugiés, ainsi que les aspects concrets de ce campement improvisé. Amico, à dire la vérité, ne s'intéresse qu'au sort des nobles : ils dorment, dit-il, dans leurs

¹²⁵ Carlo MANCINO, *Narrativa...*, cit., *passim*.

¹²⁶ « S'oscurò la luce del giorno la sera, che fu il sabato, e apparì la notte ammantata d'orrori, quasi che quelle gramaglie fossero state indovine per accompagniare a cordogli la morte orribile dell'infelice città. Tutta la notte per le case non si dormì, ne ciascuno si posò su le piume, ma con l'inquietezza del cuore, accompagniarono le litanie della Vergine immacolata, rosarij ed officij. Ogni cantoncello sembrava un'angolo di Tebaide, mentre quelle mura altro non eccheggiavano che orazioni, sospiri e lamenti. » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, pp. 16-17.

carrosses, au milieu des champs les plus proches de la ville¹²⁷. Costanzo évoque également le sort des gens du commun¹²⁸ :

« Les nobles, prudents, prêts et lestes,
Établirent leurs logements,
Dans les places, les plaines et les forêts nocturnes.
Qui, fatigué et las, reposait dans son carrosse,
Qui dormait par terre sur un lit de fortune,
Mais tous remplis d'une horrible frayeur.
Chaque artisan, chaque pauvre plébéien
Se reposait sous un toit de roseaux,
Car ainsi veut son destin. »

La réplique des vingt-quatre heures que tous attendent – et qui aurait dû frapper entre quatre et cinq heures de la nuit – ne se fait pas sentir. Dans les pages de Costanzo, l'absence de secousse provoque l'allégresse générale¹²⁹ :

« Lorsque sonna la cinquième heure, dans l'allégresse
Chaque cœur se réjouit : il est passé !
Le “scandale” de tant de tremblements.
Ensuite à sept heures, dans la ville
Les gens malheureux entrèrent heureux,
En remerciant Dieu pour sa suprême bonté. »

Aucune allégresse particulière, par contre, chez Amico. Anticipant sur la suite des événements, celui-ci souligne plutôt que les Catanais eurent tort de se fier à ce calme trompeur¹³⁰ :

¹²⁷ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 232.

¹²⁸ « Li nobili prudenti, pronti e lesti, / Si sciru lu loru alluggiamentu, / 'Ntrà larghi, chiani e notturni furesti. / Cui pusava 'ncarrozza stancu e lentu, / Cui durmia 'nterra lu lettu di caminu, / Però culmi d'orribili spaventu. / Ogni mastranza, ogni plebeu mischinu, / Si ripusava sutta li cannizzi, / Poi chi vosi cussi lu sò distinu. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹²⁹ « Sunati li cinc'huri, in alligrizzi, / Ogni cori giuija, passatu già / Lu scandalu di tanti trimulizzi. / A li sett'huri poi 'ntrà la cità / Traseru allegri li genti scuntenti, / Ringraziandu à Diu summa bontà. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

« Mais puisque cette nuit là passa dans la quiétude et le calme sans le moindre mouvement de la terre, les Catanais trompés reprirent courage et, se fiant beaucoup de la miséricorde de Dieu et de l’intercession de la sainte, ils rentrèrent en ville le matin du dimanche 11 janvier. »

Au cours des mêmes heures, un scénario analogue se joue dans toutes les autres villes et terres du groupe A. D’Acireale à Scicli, de Caltagirone à Syracuse, les populations craignent la même réplique des 24 heures et fuient les édifices pour se réfugier en terrain découvert. Voici par exemple ce qu’écrivit l’échevin d’Occhiola, Mario Centorbi¹³¹ :

« Bien qu’il n’y ait pas eu d’autres secousses après celle de vendredi, personne ne voulut passer la nuit du samedi à l’intérieur de sa maison. Comme le bruit courait de partout qu’il fallait s’attendre à une réplique du *terremoto* après 24 heures, la crainte était telle que personne ne resta chez lui. Alors, cette nuit-là on vit les misérables citadins à l’extérieur de leurs maisons, dans des lieux dégagés où ils ne risquaient pas d’être touchés par des chutes de pierres. On les voyait réunis à dix ou vingt, entre parents, amis et voisins, avec des fagots enflammés, des bougies, du charbon ou du bois, exposés à l’air, aux vents et au froid. Ils restèrent ainsi jusqu’à 7 heures de la nuit, l’esprit tourné vers le Dieu suprême, le priant continuellement d’avoir pitié, miséricorde. Ces heures douloureuses, passées de la sorte, paraissaient à tous avoir duré plus d’un siècle. Ils délibérèrent que, puisque la 24^e heure était passée, ils estimaient avoir échappé au danger. Comme ils ne pouvaient plus garder les yeux ouverts à cause des veilles, chacun se fit

¹³⁰ « Ma passando quella notte con quieta e placidezza senza niun lieve moto di terra, presero animo l’ingannati catanesi e molto fidandosi della misericordia [di] Dio et intercessione della santa la domenica mattina 11 di gennaio rientrarono nella città. » Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 232.

¹³¹ « E benché il terremoto più del venerdì che fece, altra scossa non si avesse, però non fu persona che dentro loro case per quella notte del sabbato volesse stare; ma promulgatosi da per tutto che il terremoto dovea replicare al medesimo punto dell’hore 24, si entrò in tal timore, con bisbiglio comune, che non fu persona di stare sul converso delle loro stanze. All’hora per quella notte si vidde fuor di loro case, in lochi aperti et in parte ove colpiti dai cadenti sassi non fossero, i miseri cittadini. Ivi con fascini accesi, quindi con candele e carbone o legni ragunati vedevansi a dieci a venti, tra parenti, amici e convicini, in que’ lochi esposti all’aria, soggetti a’ venti e freddi, insini ad hore sette di notte perdurando, ma intenti però al sommo Dio, di continovo pregando haver pietà, misericordia. Passorno quelle puoche hore dolenti, benché stimato d’ogn’un più d’un secolo fosse. Si risolse fra loro che trascorsa l’hora delle 24, stimando essere scampati dal periglio né potendo più le palpebre dalle vigilie havute star ferme, animo si fece ogn’uno, rimettendo alla divina volontà il tutto ; se ne entrarono nelle loro case, e quantunque pavorosi e mesti, con vesti addosso, diedero possa al sonno. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 218-219.

courage et, remettant le tout à la volonté divine, ils rentrèrent chez eux où, bien que craintifs et tristes, ils s'endormirent tout habillés. »

L'un des récits les plus intéressants est celui de Pietro Dell'Arte, dans la mesure où, de tous les auteurs de la région, il est le seul qui ajoute une note personnelle à la narration des événements¹³² :

« Le soir chacun sortit dormir en rase campagne, en raison de la rumeur qu'il devait y avoir une réplique après 24 heures ; et moi avec tous ceux de ma famille je dormis, sans quiétude cependant, dans l'esplanade de Santa Maria di Gesù, à la belle étoile, avec un seule couverture de laine : que chacun pense quelle commodité je pus avoir dans le froid du glacial janvier ! »

De la matinée à l'après-midi du dimanche 11 janvier : Catane prépare deux messes solennelles

Dans les pages des témoins catanais la matinée du 11 janvier – alors que toute la population est à nouveau réunie en ville – ressemble fort à celle du jour précédent : réparations d'urgence, actes de ferveur qui redoublent d'intensité, exposition sur l'autel de la cathédrale des « glorieuses reliques » de sainte Agathe. Cependant, plus que la veille, l'accent est mis sur les confessions de masse. Francesco Privitera écrit à ce propos : « Andavano a truppe le genti ad incontrar sacerdoti per l'assoluzione de commessi falli, e genuflessi e contriti, parlando Dio ne loro cuori » (les gens allaient en masse rencontrer des prêtres pour l'absolution de leurs fautes, et, agenouillés et contrits, Dieu parlait dans leurs cœurs)¹³³. Ces confessions de masse sont indirectement confirmées par d'autres sources. Ainsi, alors qu'il évoque la destruction du collège des

¹³² « La sera ognuno uscì a dormire in campagna aperta, havendo corso voce che all'hore 24 doveva replicare ; et io con tutti di mia casa dormii, senza quiete però, nel piano di Santa Maria di Giesù alla scoperta, con una sola copertura di panno : pensi ogn'uno la comodità potei havere tra l'algori dell'agghiacciato gennaro. » Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., pp. 39-40.

¹³³ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 60.

jésuites, Guglielmini affirme¹³⁴ : « la mattina indifessamente avevano lungamente fatigato per la confessione e comunione generale » (la matinée ils avaient longuement et sans pause œuvré pour la confession et la communion générales). Giuseppe Cuneo évoque quant à lui le sort des pères trinitaires : « quella mattina, écrit-il, per avere assistito nelle confessioni in chiesa assai tardo, in quell'ora si ritrovarono nello refettorio »¹³⁵ (pour avoir assisté ce matin là jusqu'à tard aux confessions dans l'église, ils se retrouvaient à cette heure [tardive] dans le réfectoire).

Mais surtout les auteurs soulignent que Catane se prépare activement à célébrer une double messe solennelle prévue pour le milieu de l'après-midi : l'une dans la cathédrale, en présence des reliques de sainte Agathe ; l'autre dans l'église de Sant'Euplio, en présence du saint sacrement. On ne sait si cette église relativement mineure de Sant'Euplio fut choisie parce qu'elle était consacrée à un autre martyr catanais. Saint Euplio était certes bien moins cher au cœur des Catanais que sainte Agathe, mais on jugea peut-être qu'il pouvait être capable, lui aussi, d'apporter son concours à l'effort d'intercession et de protection de la ville. Ce qui est certain, c'est qu'il était prévu que la messe à Sant'Euplio coïncide avec le relais de la prière des quarante heures.

Les quarante heures sont, comme l'on sait, une prière continue au cours de laquelle les églises de la ville prennent le relais les unes après les autres. Il s'agit à la fois d'une cérémonie d'expiation et d'imploration de la clémence divine – spécialement en cas de « calamités » –, et d'un « culte d'exaltation » du saint sacrement¹³⁶. Cette prière était à l'époque extrêmement populaire, en particulier parce que les fidèles qui se confessaient et communiaient à cette occasion pouvaient bénéficier de l'indulgence plénière¹³⁷. Le saint sacrement lui-même était considéré par la piété populaire comme une source de protection et de miracles.

Après cette double messe, pour couronner ce déploiement extraordinaire de dévotion, les autorités avaient prévu une procession de « penitenza » qui aurait dû conduire les

¹³⁴ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 86.

¹³⁵ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 314.

¹³⁶ A ce sujet cf. Angelo DE SANTI, *L'orazione delle Quarant'ore*, 1919 et Bernard DOMPNIER, « Un aspect de la dévotion... », cit.

¹³⁷ *Ibid.*, pp. 7-8 et 26-27

reliques de sainte Agathe à travers la ville, et sans doute aussi autour des murailles¹³⁸. Vue l'heure déjà avancée, il est probable que la procession se serait terminée après la tombée du jour, aux flambeaux.

Comme les Catanais, les Syracusains organisent une grande messe solennelle, mais celle-ci se déroule au cours de la matinée du 11 janvier. Voici le récit qu'en fait l'évêque Francesco Fortezza qui célébra cette messe, après avoir en vain essayé de s'y soustraire¹³⁹ :

« [...] bien que je craignis que le *terremoto* puisse se répéter, je décidai de rentrer en ville, principalement pour le soin des monastères. La protection de la glorieuse sainte Lucie incita le sénat et tout le peuple à demander l'exposition de la statue avec les reliques de la sainte dans l'église cathédrale. Mais comme je craignais qu'il puisse y avoir quelque nouveau tremblement de terre, je différâi d'y participer jusqu'à la matinée du dimanche suivant. Au cours de cette matinée, alors qu'ils [le sénat et le peuple] renouvelaient leurs requêtes, je proposai, sur la base des mêmes considérations, que l'exposition se fit en dehors de l'église, sur la large place de la cathédrale. Mais je ne pus vaincre la détermination de la noblesse et du peuple, et par conséquent je délibérai de célébrer la messe dans la cathédrale, devant l'autel en face de la statue et des reliques de la glorieuse sainte. En rentrant dans l'église, je m'aperçus qu'une grande foule inquiète était rassemblée, et je commençai à revêtir mes habits sacerdotaux. Des voix avertirent que la grande voûte vacillait. Néanmoins, déjà préparé, je commençai la sainte messe, et arrivé au *Credo*, je fus soudainement empoigné par trois ou quatre personnes de

¹³⁸ Dans les nombreuses sources relatives aux parcours des processions catanaises, l'articulation *intra-muros/extra-muros* est une dimension fondamentale. Les documents expliquent à ce propos que, par le tour des murailles, la sainte protège la ville des toutes les calamités qui la menacent. Cf. par exemple ASP, TRP Consulte II 26. Pour une perspective sicilienne et européenne relative à l'importance des parcours processionnaires, cf. en particulier Enrico GUIDONI, « processioni e città », *Atlante di storia urbanistica siciliana*, 1980, n. 2, pp. 9 sq ; et Jean DELUMEAU, *Rassurer...*, cit., pp. 121-156.

¹³⁹ « [...] e con tutto che stessi col timore di repeter il terremoto stimai entrar dentro la città principalmente per la cura dè monasterij. La protettione della gloriosa santa Lucia mosse il senato e tutto il popolo a dimandare l'espositione della statua con le relique della santa nella chiesa cathedrale e, dubitando io che poteva accadere disgrazia per qualche nuovo terremoto, diferij concorrervi sino alla mattina della seguente domenica nella quale rinnovando quelli le istanze, io con l'istessa considerazione procurai che l'espositione si facesse fuori della chiesa nel largo piano della cathedrale, non potei però vincere il dettame della nobiltà e popolo, onde deliberai celebrare la messa nell'altare avanti la statua e reliquie della santa gloriosa nella cathedrale. Su l'entrar nella chiesa riconobbi la gran turbazione del molto concorso, e cominciai a vestirmi gl'habiti sacerdotali. Usci voce che il cappellone vacillava, nulladimeno, già preparato, cominciai la santa messa e gionto al fine del *Credo* improvvisamente fui preso da tre o quattro persone assistenti e condotto alla sacrestia col motivo d'haver corso voce, nella porta della chiesa, che cadesse il campanile d'altissima fabrica [...]. » ASV, Carpegna 5-III, c. 17.

l'assistance et conduit dans la sacristie, car depuis la porte de l'église la voix avait couru que le très haut campanile était en train de tomber [...]. »

Cette même secousse sismique qui interrompt la messe syracusaine est ressentie dans toute la région. L'horaire varie suivant les sources, bien que la majorité d'entre elles signalent la 17^e heure selon l'horaire « à l'italienne », ce qui correspond à 10:30 selon notre horaire. Tommaso Costanzo, qui rédige son poème rappelons-le peu de temps après le *terremoto*, est le seul qui signale deux secousses au cours de la matinée¹⁴⁰ : « Unu fu ad huri tridici sunati, / E l'autru appuntu fu a dicessett'huri » (l'une vers 13 heures [6:30 du matin] et l'autre justement à 17 heures). Si elle a bien eu lieu, il est probable que la première secousse fut très légère ; la seconde, par contre, fut suffisamment violente pour, non seulement interrompre la messe syracusaine, mais aussi inciter les populations de plusieurs villes à se réfugier une nouvelle fois dans la proche campagne. Alessandro Burgos, un franciscain messinai particulièrement bien informé des affaires syracusaines¹⁴¹, note : « La nobiltà quasi tutta salvossi, perchè cauta uscì a tempo dalle mura. » (la noblesse se sauva presque toute, parce que, prudente, elle sortit à temps des murs)¹⁴². A Noto et Lentini, signale Paolo Boccone, non seulement la noblesse mais aussi la population se réfugie à la campagne¹⁴³ :

« Dans la ville de Lentini, et dans celle de Noto, la réplique qui fut ressentie à 16

¹⁴⁰ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹⁴¹ Alessandro Burgos (1666-1726) appartient à l'ordre franciscain des mineurs conventuels. Méssinai de naissance, il réside à Palerme à l'époque du *terremoto* ; par la suite il enseignera la philosophie à Bologne, Rome et Padoue. Membre de plusieurs académies (ainsi que de la congrégation de l'Index) il fut considéré, selon Mongitore, comme l'un des lettrés estimés de son temps. Cf. Antonino MONGITORE, *Bibliotheca sicula...*, I, p. 15 et Giuseppe MIRA, *Bibliografia siciliana...*, I, pp. 137-138.

¹⁴² Alessandro BURGOS, *Lettera [...] che contiene le notizie fin'ora avute de' danni caggionati in Sicilia da tremuoti a 9 & 11 gennaio 1693*, 1693, p. 20. Le texte de Burgos ne compte que quatre feuillets. Je cite ici le numéro de page de la transcription publiée par Aldo CASAMENTO et Enrico GUIDONI (dir.), *Storia...*, cit., qui est l'une des plus facilement accessibles. On trouve ce document également dans ASV, Carpegna 5-III, c. 6 sq.

¹⁴³ « Nella città di Noto ed in quella di Leontini, la scossa replicata che fu sentita alle hore 16 la domenica mattina fu causa che il popolo ed una parte della nobiltà, avvertiti e intimoriti, si portassero subito alla campagna, e non perissero tutti, perché seguendo poi il terremoto ad hore 21 del medesimo giorno, la maggior parte della gente si trovava fuori della città, ed in effetto sarebbe seguita una strage universale di quei popoli, per haver il terremoto alle 21 hora di essa domenica rovinato tutta la città di Leontini, e della città di Noto, lasciando in piedi solamente 12 o 15 braccia di muraglie. » Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 12.

heures le dimanche matin fut la raison pour laquelle le peuple et une partie de la noblesse, avertis et apeurés, se rendirent immédiatement à la campagne, et ne périrent pas tous, car lorsque le *terremoto* suivit à 21 heures du même jour, la plupart des habitants se trouvaient en dehors de la ville, et en effet il y aurait eu une hécatombe de ces populations, car le *terremoto*, à 21 heures de ce dimanche, a détruit toute la ville de Lentini, et n'a laissé debout que quelques pans de mur dans la ville de Noto. »

Cristofaro Amico est, de tous les auteurs catanais, celui qui accorde le plus d'importance à cette secousse du dimanche matin. Il remarque tout d'abord que celle-ci avait été un signal d'avertissement envoyé par « Iddio fatto pietoso anche nei castighi » (Dieu qui faisait preuve de miséricorde même dans les punitions)¹⁴⁴. Il constate ensuite tristement que bien peu de ses concitoyens y avaient prêté suffisamment attention, et que bien peu d'entre eux avaient remarqué comment la secousse avait fait osciller le très haut campanile de la cathédrale. Il est enfin le seul qui signale que les Catanais avaient l'intention, après la messe et la procession de la soirée, de quitter la ville pour dormir à l'extérieur, comme ils l'avaient fait la nuit précédente. Il écrit à ce propos¹⁴⁵ :

« [...] ainsi, très peu d'entre eux se préoccupèrent de quitter à nouveau la ville, alors même qu'ils s'apprêtaient, en nombre infini, à la faire le soir même, certains ayant l'intention de s'installer dans des barques sur la plage, d'autres dans des carrosses sur les places, d'autres encore de construire des baraquements dans les espaces découverts, afin d'être en sûreté au cours du repos nocturne. »

En cet après-midi du dimanche 11 janvier, alors que Noto, Lentini et Syracuse se sont vidées d'une partie plus ou moins grande de leurs habitants, les Catanais sont donc restés en masse dans leur ville. Ici et là les sources signalent où se trouvent les uns et les autres alors que s'approche la fatidique 21^e heure (qui correspond à 14:30 selon notre

¹⁴⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 233.

¹⁴⁵ « perciò non curarono se non pochi replicare l'uscita con tutto che infiniti l'havevano farla la stessa sera, procurando chi barconi nella marina, chi carrozze nelli piani, chi erigere baracche di tavole all'aperto per stare sicuri nelli riposi della notte » *ibid.*

horaire). Selon Privitera le plus gros de la population était, à cette heure là, déjà massé dans la cathédrale et dans l'église de Sant'Euplio¹⁴⁶ :

« A la vingt-et-unième heure du dimanche 11 janvier, et la quarantième après la secousse du vendredi précédent, la plus grande partie de la population se trouvait dans la vaste église cathédrale de Sant'Agata, où elle vénérât la mamelle de la sainte [sa principale relique, symbole de son martyr], en écoutant les voix des prédicateurs qui incitaient à invoquer les aides célestes ; d'autres se trouvaient dans l'église de Sant'Euplio, martyr catanais, où le saint sacrement était alors exposé par roulement dans la ville [pour les quarante heures] ; d'autres encore formaient des processions dans les rues. »

Guglielmini affirme cependant, que de nombreux habitants étaient en réalité encore chez eux, en train de manger, « poiché andarono tardi a pranzo per le funzioni divote della mattina » (parce qu'ils avaient été déjeuner tard en raison des dévotions de la matinée)¹⁴⁷. Il assure que seule « qualche puoco moltitudine » (une petite multitude) se trouvait dans la cathédrale ; parmi eux, de nombreux « cavalieri » et « canonici » (nobles et chanoines) avaient pris place autour de l'autel où étaient exposées les reliques de sainte Agathe. Il indique également que les carmes et les capucins, qui avaient quitté leurs couvents situés un peu à l'extérieur de l'enceinte, avaient emprunté la rue de la Luminaria – la principale artère citadine – pour se rendre en procession vers la cathédrale. Selon Amico plusieurs couvents et monastères célébraient leurs propres messes en marge des deux messes officielles¹⁴⁸. Les bénédictins, raconte Cuneo, chantaient les vêpres dans le chœur de leur église ; l'un d'entre eux se trouvait cependant dans le cloître du monastère, où il recevait un messager du sénat venu inviter

¹⁴⁶ « Gionta l'ora 21 della domenica 11 gennaio e quarantesima dopo la prima scossa del passato venerdì, essendo li popoli la maggior parte nella vasta chiesa cattedrale di S. Agata a venerare ivi esposta la mammella di S. Agata, e sentendo dalle voci de predicatori, quali animavano ad invocare l'agiuti celesti. Altri nella chiesa di S. Euplio martire catanese, dove era all'ora esposto il santissimo sacramento per rollo nella città, ed altri processionalmente per le strade. Ecco all'improvviso replicò nero e gagliardo il terremoto, durando per lo spatio d'un *De profundis* ». Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 61.

¹⁴⁷ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 21-22.

¹⁴⁸ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 234.

les moines à se joindre à la procession générale prévue pour la fin d'après-midi¹⁴⁹. Cuneo rapporte également que les clarisses de Santa Maria Maddalena s'étaient réfugiées dans le jardin de leur couvent : en effet, l'une d'entre elles avait eu une prémonition, et elle était parvenue à convaincre ses coreligionnaires de se mettre à l'abri, le plus loin possible des bâtiments ; seule une religieuse avait préféré rester à l'intérieur de l'édifice¹⁵⁰. Un autre témoin des événements, le capitaine Marco Calapar, raconte – dans un rapport qu'il communiqua aux autorités de Messine quelques jours après le séisme – qu'il était arrivé le jour même dans la rade de Catane, où il avait jeté l'ancre ; son fils et deux matelots étaient descendus à terre et se trouvaient quelque part en ville¹⁵¹.

Alors que certains déjeunent, que d'autres parcourent les rues de la ville, et que la majorité de la population est massée dans les églises, « ecco all'improvviso, écrit Privitera, replicò nero e gagliardo il terremoto, durando per lo spatio d'un *De profundis* » (voici qu'à l'improviste le *terremoto* répliqua, noir et violent, durant l'espace d'un *De profundis*)¹⁵².

Le deuxième *terremoto* paraît avoir figé le temps. Il marque une rupture dans la vie des *terremotati*, dans l'histoire de la ville, tout comme dans la mémoire individuelle et collective. L'acuité du souvenir des témoins, la profusion des détails indiquent à eux seuls que nous sommes au cœur même de l'événement. On constate en effet que, au fur et à mesure que l'on s'approche de l'instant fatidique, les sources sont de plus en plus précises. Ainsi, en ce qui concerne la journée du samedi 10 janvier, aucun document ne signale la position d'une communauté religieuse ou d'une personne en particulier, alors que nous avons pléthore d'informations pour l'après-midi du dimanche 11. Pour ne citer qu'un exemple, nous savons non seulement que les carmes parcourraient la rue de la Luminaria à la 21^e heure, mais aussi plus précisément qu'ils se trouvaient exactement à la hauteur de la place Triscini¹⁵³. Nous avons toutes ces informations, bien entendu, parce qu'elles expliquent *a posteriori* la mort ou la survie des uns et des autres. Les

¹⁴⁹ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 313.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 314.

¹⁵¹ Le témoignage de Calapar est consigné dans plusieurs sources dont AGS, Estado 3507, n. 4.

¹⁵² Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 61.

¹⁵³ Le détail est rapporté par Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 22.

carmes et les capucins dans la rue de la Luminaria – qui était assez étroite et bordée d'édifices élevés –, les jésuites et les pères trinitaires dans leurs réfectoires, moururent presque tous écrasés par l'effondrement des bâtiments. Les bénédictins subirent le même sort, à l'exception du moine qui se trouvait dans le cloître. Les clarisses de Santa Maria Maddalena se sauvèrent, et seule la religieuse restée dans le couvent perdit la vie. Le fils du capitaine Calapar ainsi que les deux matelots moururent écrasés quelque part, alors que le capitaine survécut dans sa felouque. Et ainsi de suite.

4. L'état d'esprit des populations entre les deux *terremoti*

Peur et angoisse

S'il fallait définir d'un mot cette période d'attente entre les deux *terremoti*, je dirais qu'elle est dominée par l'angoisse autant si ce n'est plus que par la peur. Ou pour mieux dire, la peur initiale provoquée par le choc du *terremoto* glisse rapidement vers l'angoisse. Par peur entendons une « émotion-choc » qui se déclenche face à une menace déterminée, en l'occurrence le danger de périr écrasé sous les bâtiments qui s'effondrent. Elle se traduit – en raison de la réaction de l'hypothalamus – par la fuite ou par une paralysie momentanée. L'angoisse est au contraire à la fois le sentiment d'un danger plus ou moins indéfini et l'incertitude sur la conduite à tenir face à ce danger¹⁵⁴.

Dans toutes les villes du groupe A les sources montrent de façon très nette cette incertitude extrême dans laquelle semblent se débattre les *terremotati* au cours des heures qui séparent les deux tremblements de terre : ils fuient, partent, reviennent, pleurent, prient, se confessent, invoquent l'aide ou la miséricorde de Dieu. Mis à part pour décrire les premières minutes qui suivent le séisme du 9 janvier, les auteurs emploient d'ailleurs des termes qui évoquent l'angoisse bien plus que la peur.

¹⁵⁴ Sur l'opposition peur/angoisse cf. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident...*, cit., pp. 13-14 et *passim* ; ainsi que l'analyse classique de Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, 1943, p. 65.

Le passage (voir *supra* p. 83) du poème de Costanzo où celui-ci évoque l'« horrible frayeur » qui saisit les nobles catanais qui passent la nuit du 10 janvier à l'extérieur est de ce point de vue un cas assez isolé. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les nobles en question devraient à ce moment-là se sentir plutôt en sécurité, puisqu'ils ne sont plus menacés par d'éventuels effondrements de bâtiments. Mais n'étant plus menacés par la chute des édifices, ils sont d'autant plus exposés à la peur récurrente de ces populations en cas de séisme, à savoir que le sol ne se dérobe sous leurs pieds ou que l'île entière ne sombre dans la mer : nous allons en reparler dans un instant.

Qu'éprouvent au même moment les irréductibles qui sont demeurés dans leurs maisons ou dans la cathédrale, malgré la crainte d'une réplique ? Reprenons le texte de Guglielmini (*supra* p. 82) : celui-ci ne parle pas de frayeur mais d'« inquiétude du cœur », ce que nous pouvons sans doute traduire par angoisse. Autre exemple, évoquant la situation d'Occhiolà au cours de la matinée du 11 janvier, Mario Centorbi affirme que les habitants sont « avvolti in pensieri funesti e di timore oppressi » (enveloppés de pensées funestes et opprésés de crainte)¹⁵⁵. Il y a dans cette phrase le mot « timore » (crainte), mais ce sentiment d'oppression que décrit Centorbi n'est-il pas l'une des manifestations physiques par excellence de l'angoisse ?

Les sources expriment l'idée d'angoisse à travers de multiples expressions et images : « la confusione che ingombrò i cuori » (la confusion qui encombra les cœurs), « il core d'ognuno era tremante e mesto » (le cœur de chacun était tremblant et lourd), etc. Le terme même d'« angoscia »¹⁵⁶ est présent, mais davantage comme adjectif que comme nom. On trouve par exemple sous la plume de Francesco Privitera l'expression « angoscioso conflitto »¹⁵⁷.

Comment expliquer cette angoisse qui tenaille les *terremotati* et cette incertitude dans laquelle ils se débattent ? Pourquoi ne se mettent-ils pas simplement à l'abri, loin des bâtiments qu'ils craignent de voir s'effondrer ? Pourquoi ces allers et retours entre la campagne et la ville ? Les chroniqueurs racontent le déroulement des événements, mais ils ne prennent pas la peine d'expliquer ce qui pour eux est évident, à savoir le

¹⁵⁵ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 219.

¹⁵⁶ « Angoscia » – qui vient du latin « angustia » – est depuis le XII^e siècle utilisé par la langue ecclésiastique dans le sens de « gêne » et « angoisse ».

¹⁵⁷ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 58.

contexte culturel et religieux. Or pour comprendre le comportement des populations du groupe A, il est important de préciser un certain nombre d'aspects clé de ce contexte.

Une culture sismique syncrétique

Le premier aspect qu'il convient de préciser concerne la culture sismique locale. Comme première approximation, on pourrait la définir comme une sorte de familiarité qu'entretiennent les populations des régions à forte activité sismique à l'égard des tremblements de terre. Une familiarité qui s'exprime à travers un ensemble d'idées, de techniques – en particulier en ce qui concerne les constructions antisismiques¹⁵⁸ –, de récits et de craintes qui se transmettent entre les générations.

Cette familiarité est clairement visible à travers les témoignages de 1693. On a vu, par exemple, que Cristofaro Amico et Cherubino Aliotta indiquent que lorsque leurs concitoyens furent réveillés en pleine nuit le 9 janvier, ils attribuèrent immédiatement la secousse à un séisme de l'Etna (*supra* pp. 60 et 67). *A contrario*, les sources des régions à faible activité sismique témoignent d'une absence parfois quasi totale de connaissance de ce type de phénomène. Décrivant le tremblement de terre qui frappe Argentan, en Normandie, en juillet 1640, un témoin évoque la réaction de sa « femme qui toute effrayée et qui ne sçavoit pas ce que ceste grande secousse de notre maison vouloit dire¹⁵⁹. Je la ressentis encore assez pour lui dire que c'estoit un tremble terre ». Autre exemple. A propos du séisme qui frappe Lille en septembre 1692, un témoin affirme que « un chacun estoit surprit, qu'on ne sçavoit pas ce que cela voulait dire ».

Cela dit, la présence d'une culture sismique diffuse ne signifie pas que les populations soient toujours accoutumées à de très forts séismes. En l'occurrence, aucun tremblement de terre majeur n'avait frappé la Sicile orientale entre 1542 et 1693, soit pendant un siècle et demi. Plusieurs auteurs soulignent le fait que les populations de la région n'avaient, de leur vie, jamais ressenti un phénomène pareil. Pietro Dell'Arte

¹⁵⁸ A ce sujet cf. Bruno HELLY, « Local seismic cultures », *Annali di geofisica*, 1995 ; et Francesco TOMASELLO, *Edilizia antica e sismi, struttura muraria del tipo a telaio in Sicilia*, in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti...*, cit., qui se penche spécifiquement sur le cas de Catane.

¹⁵⁹ Ce témoignage et le suivant sont cités par Grégory QUENET, *Les tremblements...*, cit., p. 142.

raconte que la violence du séisme du 9 janvier avait surpris les habitants d'Avola : « fece un grandissimo terremoto, écrit-il, non mai ai nostri tempi inteso » (il y eut un très grand *terremoto*, jamais ressenti à notre époque)¹⁶⁰. Même chose chez Andrea Gurciullo qui évoque « un insolito e forte riscotimento di terra da quei sortinesi in tempo loro giammai inteso » (une insolite et forte secousse de la terre jamais ressentie de leur vie par les habitants de Sortino)¹⁶¹.

D'autre part, bien qu'elle soit enracinée localement, la culture sismique n'est pas pour autant cloisonnée ou repliée sur elle-même. La circulation croissante des informations – gazettes, publications occasionnelles, etc. – et des hommes permet dans une certaine mesure aux cultures sismiques des diverses régions de s'alimenter mutuellement. Nombre de récits du *terremoto* de 1693 contiennent ainsi des références plus ou moins détaillées relatives au dernier grand tremblement de terre en date qui avait frappé l'Italie méridionale, à savoir le *terremoto* de Campanie de 1688. Le souvenir du *terremoto* sicilien de 1693 réapparaît à son tour dans les récits du tremblement de terre campanien de 1694, ou dans celui d'Italie centrale de 1703. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre.

Enfin, et surtout, il faut considérer que la culture sismique n'est pas une réalité isolée, mais qu'elle s'insère dans l'univers mental de ces populations, et qu'elle est tout particulièrement liée à la sphère religieuse. Pour les contemporains les tremblements de terre appartiennent en effet, de façon syncrétique à deux ordres différents. Si d'une part, ils représentent l'une des plus terribles manifestations de la colère divine, d'autre part, ils sont directement provoqués par des causes naturelles. Ces causes naturelles sont celles que la pensée de l'époque a héritées de la tradition neo-aristotélicienne, à savoir le jeu des vents et des feux souterrains dans les cavités de la terre, ainsi que l'influence des astres.

C'est l'importance que les contemporains attribuent aux astres qui explique cette crainte si vive de la réplique des 24 heures que toutes les villes du groupe A partagent le 10 janvier. Comme l'explique Francesco Privitera (*supra* p. 76), cette crainte trouve son fondement dans les *Météorologiques* d'Aristote, et elle se base sur l'idée que le « giro

¹⁶⁰ Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 39.

¹⁶¹ Andrea GURCIULLO, *Notizie...*, cit., p. 108.

solare » (la révolution du soleil) anime le mouvement de la terre. Privitera a beau jeu d'ironiser après coup sur la crédulité de ses concitoyens en écrivant¹⁶² : « Non piacque all'autore della natura la replica del terremoto fosse caduta nell'ora vociferata » (il ne plut pas au créateur de la nature que la réplique du *terremoto* tombe à l'heure que tous attendaient.) Lui-même, cependant, conseille sur le frontispice de son ouvrage de craindre « le solite repliche all'ore 24 o 40 » (les habituelles répliques à la 24^e ou 40^e heure). Pourquoi la 40^e heure ? Parce que, comme l'explique le franciscain, suite à la mort du Christ il y eut un premier tremblement de terre suivi d'un second quarante heures plus tard¹⁶³ :

« [Le *terremoto*] répliqua à la 40^e heure, *orto iam sole*, quand Marie Madeleine avec d'autres Maries allèrent au sépulcre, *angelus domini descendit cel & ecce terremotus fact est magnus*. S. Matth. 27. Opinion plus fondée, qu'il faut observer dans de semblables circonstances. »

Les événements du 9-11 janvier ayant apparemment démontré le bien fondé de la règle des 40 heures, Privitera affirme que celle-ci est « plus fondée », mais il n'en conclut pas pour autant que celle des 24 heures est entièrement invalidée. D'une part les 24 heures du parcours solaire, d'autre part les 40 heures de la Passion : voilà un bel exemple de syncrétisme. Mais on en trouve un exemple encore plus frappant dans les « rimedij contro il terremoto » (remèdes contre le *terremoto*) que le franciscain propose dans les premières pages de son ouvrage, et qui mélangent de façon inextricable l'ordre naturel à l'ordre surnaturel¹⁶⁴ :

¹⁶² Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 59.

¹⁶³ « Replicò sopra l'hore 40, *orto iam sole*, quando Maria Maddalena con altre Marie andarono al sepolcro, *angelus domini descendit cel & ecce terremotus fact est magnus*. S. Matth. 27. Opinione più fondata da osservarsi in simili eventi. » *Ibid.*

¹⁶⁴ « applicare grossi legni all'angoli delle case e tempj, fuggire al mare o nelli monti, formare le case delfinate [renforcées] ed umili [...] Insegne remedio è cantare ad alta voce con pentimento cordiale : *Sanctus Deus. Sanctus fortis. Sanctus immortalis. Miserere nobis. Christus nobiscum state*. Con affissare alle porte e tetti delle case simili parole, sperando nella divina pietà l'effetto delle sua misericordie, replicando le parole del profeta David : *Deus noster refugium nostrum & virtus & adiutor in tribulationibus*. Ma chi non vede che li terremoti [non] sono intenti della divina vendetta contro li peccatori, che irato Dio *respicit terram & facit eam tremere*. Come sperimentiamo qui in Catania nelli spessi vomiti di Mongibello, che son tocchi della divina mano. *Tange montes & fumigabunt* : il timore e l'temere a Dio è l'unico rifugio contro l'ira divina, dicendo David salmo 67 : *cum petransires in deserto, terra mota est*. Più chiaro nel salmo 17 : *Commuta est & contremuit terra, fundamenta montium*

« [il faut] fixer de grosses poutres aux angles des maisons et des temples, fuir vers la mer ou vers les monts, construire des maisons renforcées et humbles [...]. Un remède insigne consiste à chanter à haute voix, avec un repentir sincère : *Sanctus Deus. Sanctus fortis. Sanctus immortalis. Miserere nobis. Christus nobiscum state*¹⁶⁵. Fixer sur les portes et sur les toits ces mêmes mots, en espérant dans la pitié divine l'effet de sa miséricorde, en répétant les paroles du prophète David : *Deus noster refugium nostrum & virtus & adiutor in tribulationibus*. Mais qui ne voit pas que les tremblements de terre sont suscités par la vengeance divine contre les pécheurs, car Dieu en colère *respicit terram & facit eam tremere*. Comme nous expérimentons ici à Catane, dans les fréquents vomissements de l'Etna, qui sont causés par la main divine. *Tange montes & fumigabunt* : la respect et la crainte de Dieu sont les uniques refuges contre l'ire divine, David disant dans le psaume 67 : *cum petransires in deserto, terra mota est*. Plus clair dans le psaume 17 : *Commuta est & contremuit terra, fundamenta montium conturbata sunt, quondam iratus est eis*. Mais cependant avec des actes d'amour le saint prophète apaisait la colère divine [...]. Donc le tout dépend de la puissance divine, et la terre est et se meut non par art, mais par le mouvement de la volonté divine : *in manu Dei sunt omnia. Ipse firmavit orbem terrae*. Ordinairement, cependant, il faut fuir les bâtiments, comme très dangereux, qui en s'effondrant menacent la mort immédiate, et se réfugier hors de ceux-ci, en attendant les répliques des tremblements de terre pendant plusieurs jours dans les espaces découverts, sous les arbres, sous les cabanes de roseaux ou de bois, comme les bergers, sans oublier les possessions dans les maisons, afin que les malandrins ne les pillent pas. Avertissements qu'il faut suivre dans de telles circonstances. »

L'opposition – irréductible à nos yeux – entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel n'a pas de sens pour les hommes du XVII^e siècle¹⁶⁶. En paraphrasant Claude Lévi-Strauss¹⁶⁷,

conturbata sunt, quondam iratus est eis. E però con atti d'amore il santo profeta mitigava l'ira divina [...]. Dunque il tutto è appoggiato alla divina potenza, la quale non per arte ma al moto della divina volontà la terra sta e si muove : *in manu Dei sunt omnia. Ipse firmavit orbem terrae*. Ordinariamente però si devono fuggire le fabbriche, e ricoverarsi le persone fuori di quelle, come dannosissime, col cadere minacciano la morte repentina, attendendo le repliche de terremoti più giorni nelle pianure, sotto l'alberi, capanne di vimini o legni, come li pastori, non scordandosi affatto delle robbe nelle case, acciò li malandrini non le saccheggiassero. Avvertenza da notarsi in simili sconcerti. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 8.

¹⁶⁵ Soulignons au passage que ce mélange d'italien et de latin est caractéristique du style des prédicateurs de l'époque.

¹⁶⁶ Cf. les belles pages que Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, 1968 (1^{re} éd. 1942), pp. 407-410, consacre à cette question.

on pourrait dire qu'au lieu de prétendre choisir entre ces deux ordres, ils les admettent sur le même pied, tout en cherchant à élaborer un schème unique leur permettant d'intégrer le point de vue de la nature et le point de vue du surnaturel.

Le schème unique qui donne une cohérence d'ensemble à cette culture sismique syncrétique est la théorie dite de la « double vérité », ou « des causes premières et des causes secondes ». Selon cette théorie, la volonté divine est la cause première des séismes, alors que l'ordre naturel en est la cause seconde, dont Dieu se sert pour ses fins. Développée par saint Thomas d'Aquin au XIII^e siècle, elle s'impose amplement – jusqu'au XVIII^e – au sein du clergé et des sociétés d'Occident¹⁶⁸. Nombre d'auteurs se réfèrent expressément à cette théorie, ce qui prouve sa large diffusion. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Mario Centorbi écrit : « ecco l'ira di Dio da' nostri misfatti accesa, servendosi delle cause seconde, traballa la terra e a tal segno si scuote » (voici l'ire de Dieu allumée par nos méfaits, en se servant des causes secondes, la terre tremble et à ce signe elle se secoue)¹⁶⁹. Cependant, les documents montrent que dans l'esprit des contemporains les causes secondes peuvent aussi parfois agir indépendamment des causes premières, c'est-à-dire qu'il peut y avoir des tremblements de terre – ou d'autres catastrophes – qui ne sont pas directement provoqués par Dieu. Leur système de pensée est ainsi à la fois syncrétique et cohérent mais aussi confus. Et à cet égard, on ne peut que suivre le conseil d'Henri Berr : « là où la pensée est confuse, il faut la présenter confuse »¹⁷⁰.

Un sentiment écrasant de culpabilité ?

Le deuxième aspect qu'il convient de préciser concerne la question de la « colère » ou de la « vengeance »¹⁷¹ de Dieu qu'évoquent la plupart des sources. La déclaration de

¹⁶⁷ Cf. Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, 1962, repris in *Oeuvres*, 2008, p. 633.

¹⁶⁸ Sur cette question cf. Corrado DOLLO, « Vulcanismo e terremoti nei neoterici siciliani del XVII secolo », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti...*, cit., pp. 199-201 ; Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, *Quand la terre tremblait...*, cit., pp. 139-141.

¹⁶⁹ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 217.

¹⁷⁰ Cité par Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance...*, cit., p. 394.

¹⁷¹ Sur le thème de la « vengeance » divine cf. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident...*, cit., pp. 219-220.

Mario Centorbi vient de nous en fournir un exemple. Citons également Cristofaro Amico qui parle de « giusta vendetta di un Dio offeso » (juste vengeance d'un Dieu offensé)¹⁷². Ou encore ce que déclare l'abbé du monastère bénédictin de Catane dans une lettre expédiée à Palerme quelques temps après le *terremoto*, à savoir que sa ville a éprouvé « il taglio della spada divina vendicatrice » (la lame de l'épée divine vengeresse)¹⁷³.

Les travaux de Jean Delumeau, en particulier, ont amplement montré qu'à l'époque moderne, le monde chrétien – catholique comme protestant – est marqué par un très fort sentiment de culpabilité¹⁷⁴. Ce sentiment de culpabilité, largement diffusé dans toutes les couches de la société par la prédication et l'éducation, est lié à la notion d'une dette quasiment infinie des fidèles à l'égard de Dieu, dette qui résulte à la fois des fautes personnelles et du péché originel. A cela s'ajoute l'idée, fortement ancrée dans les esprits, que Dieu intervient directement dans les affaires humaines, et que les grands « malheurs » constituent de sa part une forme de châtement ou d'avertissement¹⁷⁵. A ce propos, on peut citer le titre fort significatif d'un ouvrage que l'abbé palermitain Antonino Mongitore écrivit suite au tremblement de terre relativement léger qui frappa sa ville en 1726 : *Palermo ammonito, penitente e grato nel formidabile terremoto [...]* (Palerme averti, pénitent et reconnaissant dans le formidable *terremoto*).

Cependant, en dépit de cette vision très sombre, l'ordre divin est pour les hommes du xvii^e siècle fondamentalement ambivalent. Dans l'esprit des fidèles la figure du Dieu vengeur coexiste avec un ensemble de figures célestes plus clémentes, accessibles aux prières des fidèles : Dieu lui-même, dans son aspect miséricordieux, mais surtout – pour les catholiques – la Vierge et les saints protecteurs. Je n'insiste pas sur cette

¹⁷² Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 151.

¹⁷³ Ferdinando da Catania, Lettera di don Ferdinando da Catania abbate casinese casinese intorno a' danni del monastero di S. Niccolò l'Arena in Catania ne' tremuoti del 1693, ms., 1693, retranscrit par Francesco Paolo CAMPIONE, *La cultura estetica in Sicilia nel Settecento*, 2005, p. 59 note 73.

¹⁷⁴ Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur...*, cit., pp. 9-10, 453 et *passim*.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 448 et *passim*. Cf. également François WALTER, *Catastrophe...*, cit., pp. 25 *sq.* Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 222, montre cependant – sur la base d'un large corpus de sources françaises – qu'une lente évolution se dessine à partir des années 1660 et que les fidèles n'attribuent plus aussi systématiquement les tremblements de terre à Dieu, surtout lorsque ceux-ci sont de faible intensité.

ambivalence théologique parfaitement connue¹⁷⁶. Je voudrais par contre indiquer que la plupart des auteurs s'y réfèrent d'une façon ou d'une autre. Par exemple, en insérant dans le récit des événements un ou plusieurs dialogues célestes entre d'une part, le Christ qui déclare son intention de punir les pécheurs, et d'autre part, la Madone ou un saint protecteur qui le supplie de bien vouloir les épargner.

Sur le plan pratique, cette ambivalence fondamentale de la sphère divine suggère que l'équation simpliste *terremoto* = punition divine ne peut rendre compte parfaitement du complexe état d'esprit des *terremotati*. Il ne faut pas oublier que les déclarations évoquant la vengeance de Dieu que nous avons citées *supra* furent écrites après coup, et elles peuvent en effet apparaître comme une sorte d'explication *ex post* de l'ampleur du désastre. Toute la difficulté consiste à essayer de comprendre quel était l'état d'esprit des *terremotati* sur le moment, au cours des heures lourdes d'angoisse qui suivirent le premier tremblement de terre, alors qu'ils ignoraient qu'un deuxième séisme encore plus violent allait les frapper. Seule une lecture attentive des sources peut permettre de tenter une délicate reconstruction de cet état d'esprit.

Commençons par ce moment charnière que constitue l'instant où le séisme du 9 janvier arrache les habitants à leur sommeil. Certains témoins racontent que lorsque les *terremotati* furent réveillés par les secousses, ils implorèrent immédiatement la miséricorde divine. C'est par exemple le cas de Tommaso Costanzo qui se souvient que « Li genti afflitti cù paci e cuncordia, / S'abbrazzavano tutti, dimandandu / Pietà, dicendu Diu misiricordia. » (les gens affligés, avec paix et concorde, s'embrassaient tous, demandant pitié, disant : Dieu miséricorde)¹⁷⁷. C'est également le cas du curé d'Occhiolà, Francesco Micciardo, qui assure que ses compatriotes « chiama[vano] dal Signore pietà e misericordia » (demandaient au Seigneur pitié et miséricorde)¹⁷⁸. D'autres témoins relatent au contraire, que le premier réflexe des *terremotati* avait été d'implorer l'aide divine. Ainsi, Francesco Privitera qui écrit : « il popolo lacrimante, clamava l'agiuto divino » (la population en larmes invoquait l'aide divine)¹⁷⁹.

¹⁷⁶ Sur ce thème immense cf. Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur...*, cit., pp. 331-336, 469 et *passim*, ainsi que ID., *La peur...*, cit., p. 220 et *passim*.

¹⁷⁷ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹⁷⁸ Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 249.

¹⁷⁹ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 57.

Miséricorde ou *aide* : la différence est de taille. Dans la notion religieuse de miséricorde il y a l'idée de pardon, d'absolution. Implorer la miséricorde divine c'est supposer d'emblée que Dieu est courroucé, et qu'il est le responsable immédiat des secousses de la terre. Cette notion correspond parfaitement à cette culpabilité écrasante, omniprésente et toujours aux aguets dont parle Jean Delumeau. Implorer l'aide divine signifie, au contraire, que l'on se situe sur un terrain plus neutre : on ne suppose pas d'emblée, dès le saut du lit, que le Seigneur est en colère et qu'il est le responsable direct des secousses du terrain. Cela paraît logique de penser que si l'on requiert l'aide de Dieu, c'est parce qu'on imagine que le tremblement de terre est provoqué par un force qui lui est en quelque sorte extérieure. C'est ce qu'affirme, clairement d'ailleurs, Privitera qui écrit¹⁸⁰ :

« Au réveil de tant de secousses nocturnes, la population apeurée et en larmes s'étant réveillée, elle invoquait l'aide divine, en formant la pensée que ceci était causé par la grande montagne Mongibello¹⁸¹. S'adressant cordialement à la compatriote sainte Agathe, vociférant, [les Catanais] présentaient leurs larmes angoissées [en lui demandant que] Dieu veuille bien depuis le ciel offrir le rétablissement de la terre, en étanchant de celle-ci la soif de nous dévorer. Pensées fondées sur les détonations enflammées que la montagne, dans sa colère, avait produit plus tôt au cours de cette même journée, comme elle a l'habitude de faire dans de telles circonstances, avec des exhalations [de fumée] du grand cratère qui étaient montées jusqu'à la première région de l'air. »

Privitera ne fait du reste ici que confirmer ce qu'affirment également Cristofaro Amico et Cherubino Aliotta (*supra* p. 94).

Il n'est pas dit, cependant, que les deux groupes de témoignages soient réellement en contradiction. Costanzo et Micciardo citent des formules consacrées – « Pitié », « Miséricorde » – qu'ils se souviennent peut-être d'avoir entendu dans la bouche de

¹⁸⁰ « Al risveglio di tante scosse notturne, svegliato pavoroso il popolo lacrimante, clamava l'agiuto divino, formando pensieri ciò esser causato dalla gran montagna Mongibello. Rivolti cordialmente alla paesana S. Agata, vociferando, porgevano angosciose le lacrime, acciò Dio li porgesse dal cielo il stabilimento della terra, con estinguere da quella la seta di devorarci. Pensieri fondati nell'infocati rumori, che più innanzi a detto giorno rancorando buttava il monte, solito cossi fare in simili eventi, ed exalatione dalla gran voragine, che sino alla prima regione dell'aria si avevano fatto vedere. » *Ibid.*

¹⁸¹ « Mongibello », de l'arabe *djebel*, était à l'époque le nom courant de l'Etna.

leurs compatriotes. Privitera, au contraire, essaye de décrire avec ses propres mots l'état d'esprit général du moment. Du reste, certains auteurs signalent les deux attitudes en même temps. Mario Centorbi, par exemple, évoque les cris de « Pace mio Dio, pietà, misericordia ! » (paix mon Dieu, pitié, miséricorde), tout en indiquant par ailleurs que la population « implorava da Dio e Maria l'aiuto » (implorait l'aide de Dieu et de Marie)¹⁸².

Je pense, pour ma part, que si la grande majorité des *terremotati* éprouvèrent – ce qui n'est pas absolument certain – véritablement le sentiment écrasant d'être en butte à la colère divine, cela ne fut probablement pas dès lever du lit, mais dans un deuxième temps, suivant les cas dans les minutes ou les heures suivantes. D'ailleurs, lorsque Centorbi affirme que la nuit du 9 janvier les habitants d'Occhiolà dormaient d'« un sommeil profond »¹⁸³, ou que la bénédictine d'Augusta raconte que ses concitoyens « dormaient insouciantes »¹⁸⁴, ils suggèrent indirectement que les uns et les autres n'étaient pas à ce moment là particulièrement tourmentés par le poids de leur sentiment de culpabilité. Un certain nombre de facteurs ont sans doute contribué à faire émerger dans toute son ampleur la crainte oppressante que la punition divine était en marche. On imagine, par exemple, une sorte de processus de contagion qui de proche en proche se transforme en panique générale. Les sources indiquent d'autre part, que les prédications et les exhortations des religieux jouèrent un rôle non négligeable. Ainsi, Pietro Dell'Arte raconte qu'à Avola, alors que la population s'était rassemblée devant l'église de Santa Maria di Gesù, un père jésuite missionnaire « incominciò la predica con tanto fervore che si presagiva l'ultimo fine » (commença la prédication avec tant de ferveur que l'on craignait la dernière fin)¹⁸⁵. Dans le cas d'Acireale, mais peut-être aussi ailleurs, l'élément déclencheur on s'en souvient fut l'arrivée de nouvelles alarmantes en provenance des autres villes de la région. D'une certaine façon, on pourrait dire que c'est en prenant conscience le 10 janvier matin de l'étendue et par conséquent de l'ampleur du *terremoto*, que les habitants d'Acireale commencent à penser que Dieu lui-

¹⁸² Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 217

¹⁸³ Ibid.

¹⁸⁴ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca del terremoto...*, cit., p. 43.

¹⁸⁵ Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 39.

même et non pas l'Etna en est la cause, d'où leur basculement dans un comportement de type A (voir *supra* p. 60).

Cependant, il n'est pas en réalité absolument certain que la majorité des *terremotati* aient éprouvé, entre le premier et le deuxième tremblement de terre, le sentiment d'être poursuivis par la punition divine. A ce sujet, on constate que les témoignages ne concordent pas. Quelques-uns affirment effectivement que les populations essayèrent d'apaiser la colère de Dieu. C'est le cas de Domenico Guglielmini qui assure que, le 10 janvier matin, les autorités catanaises avaient décidé d'exposer les reliques de sainte Agathe « *acciò la misericordia divina si fosse compiaciuta di sospendere il flagello de' castighi* » (afin que la miséricorde divine se complaise de suspendre le fléau des châtiments)¹⁸⁶. Ou encore de Tommaso Costanzo qui écrit que, au cours de cette même matinée, les chanoines de la cathédrale de Catane récitaient « *L'offizii divini e litanei / Acciò s'havissi l'ira sua placatu* » (les offices divins et les litanies, afin que sa colère [de Dieu] s'apaise)¹⁸⁷. Cependant, Francesco Privitera assure que, le 10 janvier matin, les Catanais continuaient à invoquer l'« *aggiuto celeste* » (l'aide du ciel)¹⁸⁸. Le franciscain indique que les prédicateurs catanais appelaient d'une part, « *alla vera contrittione de passati falli* » (à la véritable contrition pour les fautes passées), mais aussi d'autre part « *alla fiducia nella divina pietà, acciò la santa fosse in quel punto sollecita avvocata appò la divina clemenza, a liberarci dell'imminente pericolo della morte* » (à la confiance dans la clémence divine, alors que la sainte [Agathe] était à ce moment là l'avocate diligente envers la clémence divine, pour nous libérer du danger imminent de la mort. »

Arrêtons-nous un moment sur ce mot « danger » qu'emploie Privitera. Ce mot apparaît également sous la plume de Mario Centorbi qui écrit que, la nuit du 10 janvier, alors que la réplique des 24 heures ne s'était pas fait sentir, les habitants d'Occhiolà avaient jugé « *essere scampati dal periglio* » (avoir échappé au danger). On le retrouve aussi chez Francesco Micciardo qui affirme, à propos d'un autre épisode, « *ognuno si lusingava col sperare esser passato il pericolo* » (chacun se berçait de faux espoirs en espérant que le danger était passé). Or « danger » n'est pas le terme le plus approprié

¹⁸⁶ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 14.

¹⁸⁷ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹⁸⁸ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 58.

pour désigner le châtement divin. La notion de danger comporte en effet l'idée d'un aléa, alors que pour les contemporains la punition divine est toujours par définition juste, et par conséquent nécessaire et méritée¹⁸⁹. Nous avons cité tout à l'heure l'expression qu'emploie Cristofaro Amico : « la juste vengeance d'un Dieu offensé ». On retrouve l'idée de justice chez quasiment tous les auteurs, par exemple chez Tommaso Costanzo qui évoque « l'adiratu Diu giustu e severu » (le Dieu en colère, juste et sévère)¹⁹⁰.

Ainsi, de deux choses l'une : soit les *terremotati*, écrasés par leur sentiment de culpabilité, estimaient avoir réellement suscité et mérité la « vengeance » de Dieu, et dans ce cas on comprend mal qu'ils aient pu se réjouir d'avoir échappé à un danger ; soit – ce qui paraît bien plus probable – ils ne savaient pas encore à ce moment là quelle exacte signification attribuer au séisme du 9 janvier, et dans ce cas on comprend mieux qu'ils aient pu se réjouir de la sorte. En tout état de cause, l'éventuel sentiment de culpabilité n'est que l'une des multiples émotions qui se pressent dans l'esprit des habitants : submergés par l'angoisse, ceux-ci sont aussi confrontés à faisceau complexe de craintes.

Quelles sont les craintes des terremotati ?

Ce qui ressort en effet de la documentation, c'est que le séisme du 9 janvier déclenche chez les *terremotati* non pas une crainte spécifique, mais un ensemble de craintes qui sont à la fois reliées et indépendantes les une des autres.

Il y a d'abord les craintes au sujet d'une éventuelle répétition des tremblements de terre, que la cause en soit l'Etna ou le mouvement du soleil. Face à ces menaces qui proviennent de l'ordre naturel, tout dépend de l'attitude de l'ordre divin à l'égard des populations : bienveillante ou hostile ? Si la cause première et la cause seconde ne sont pas alignées, c'est-à-dire en d'autres termes, si Dieu lui-même n'est pas en colère, alors il se pourrait qu'il intervienne pour sauver les villes et les fidèles menacés par le

¹⁸⁹ Comme le souligne les écritures saintes, par exemple SAINT PAUL, *Lettre aux Romains*, 1, 18.

¹⁹⁰ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

terremoto. Si par contre, cause première et cause seconde sont alignées, alors le pire est à redouter.

Ce que montrent les sources, c'est que les populations ne savent pas, entre le 9 et le 11 janvier, si elles se trouvent dans le premier ou dans le deuxième scénario. Lorsque, comme le raconte Privitera (*supra* p. 101), les Catanais supplient Dieu, par l'intermédiaire de sainte Agathe, de bien vouloir « offrir le rétablissement de la terre », ils espèrent de toute évidence que celui-ci fera preuve de bienveillance à leur égard. Lorsque, comme le relate Costanzo (*supra* p. 103), les chanoines de la cathédrale imploront Dieu d'apaiser sa colère, ils semblent au contraire redouter le deuxième scénario.

Une deuxième crainte, enracinée dans les esprits, concerne la possibilité que la Sicile entière ne sombre dans la mer. Cette crainte repose sur un ensemble de mythes anciens. L'un de ces mythes, qui s'exprime en particulier dans l'histoire populaire de Colapesce, affirme que la Sicile repose sur des colonnes qui se prolongent sous la mer, mais que ces colonnes sont fragiles et menacent de se briser à chaque nouveau tremblement de terre. Un autre mythe est lié à l'Etna. Les Siciliens redoutent en effet que le volcan, consumé par son propre feu, ne finisse par s'effondrer dans la mer, emportant l'île avec lui¹⁹¹. On trouve clairement les traces de cette peur de l'engloutissement dans les récits des chroniqueurs. Francesco Privitera raconte, par exemple, que suite au séisme du 11 janvier après midi¹⁹² :

« Certains [Catanais quittèrent la ville et] fuirent dans les villas et dans les terres des alentours, ayant peur des répliques des tremblements de terre, dans le doute que la mer ne sorte de son lit, ou que la montagne Mongibello ne s'engloutisse. »

Cette peur de l'engloutissement dans la mer explique que nombre de *terremotati* se soient embarqués ou aient songé à s'embarquer suite au tremblement de terre du 11 janvier. C'est le cas, par exemple, du vice-roi de Sicile qui prend place avec sa famille

¹⁹¹ A ce propos cf. Giuseppe GIARRIZZO, « Introduzione », in Franz RICCOBONO et Antonio TEMPIO, *Imago aetnae*, 2004, p. 12.

¹⁹² « Fuggirono alcuni nelle ville e terre con vicini, col timore delle repliche de terremoti, dubbiosi che il mare non uscisse dal suo letto, o che la montagna Mongibello non subissasse ». Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 64.

sur la galère amirale en rade de Palerme¹⁹³, ou encore du grand-maître et des chevaliers de Malte qui montent à bord de leurs vaisseaux¹⁹⁴. Mario Centorbi, de son côté, raconte que les habitants d'Occhiolà (située à environ cinquante kilomètres à l'intérieur des terres) s'étaient demandés, le 12 janvier, s'ils ne devaient pas se diriger vers la mer pour trouver un éventuel embarquement. Voici son témoignage¹⁹⁵ :

« [...] l'air mugissait et [la terre] se secoue si fortement que le monde semblait s'effondrer. La crainte croissait de plus en plus, et devenus comme des marbres froids et desséchés, ils [les habitants d'Occhiolà] ne savaient plus que résoudre, et entre eux ils disaient : le temps de cette prophétie est-il arrivé *quod praetereuntes nautae dicent : hic olim erat siciliae regnum ?* Si c'est le cas, il serait bon de se rapprocher de la mer pour trouver un embarquement. Certains louaient cette idée ; les autres soupiraient la résolution parce qu'ils reconnaissaient l'impossibilité de porter sur les bras et les épaules enfants, mères, frères et femmes, qui, de la tête, ou des jambes, ou des bras, versaient beaucoup de sang qui coulait par terre, privés de médicaments et de repos. »

Une autre peur, en partie liée à la précédente, est que la terre ne s'ouvre et qu'elle n'engloutisse hommes et villes dans ses profondeurs. Paolo Boccone raconte par exemple que les habitants de Noto avaient été, au cours de la nuit du 11 janvier, « sempre con apprensione d'essere sepolti dalle rovine, o inghiottiti dalle voragini e aperture della terra » (toujours dans l'appréhension d'être ensevelis sous les ruines ou engloutis par les gouffres et ouvertures de la terre)¹⁹⁶. Cristofaro Amico évoque les « replicate aggitazioni della terra che pareva volerli [les Catanais] ingoiare » (les

¹⁹³ L'épisode est rapporté par de nombreuses sources, en particulier par Vincenzo AURIA, *Historia cronologica delli signori vicerè di Sicilia*, 1697, p. 99.

¹⁹⁴ C'est ce que raconte le nonce de Naples sur la foi de ses sources maltaises : ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 104.

¹⁹⁵ « l'aria muggiva, e si fortemente si scuote che dimostrava sobbissare il mondo. Via più tema cresceva al timore, e divenuti arsicci e freddi marmi non sapevano in che risolvere, e fra loro dicevano : sarà forse il tempo di quella profetia *quod praetereuntes nautae dicent : hic olim erat siciliae regnum ?* Se pur tanto sarà, sarebbe bene avvicinarci al mare per ritrovar l'imbarco. Si lodava da alcuni il pensiero ; sospiravan gl'altri la resolutione perchè riconoscevano l'impossibilità per portare su le braccia e spalle figli, madri, fratelli e mogli, chi dal capo o dalle gambe o braccia versar gran sangue a terra, privi di medicamenti e di riposo. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 226.

¹⁹⁶ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit, p. 7.

agitations répétées de la terre qui paraissait vouloir les avaler)¹⁹⁷. Un correspondant d'un journal français assure qu'à Malte, lors du tremblement de terre du 11 janvier, « on crut que toute la ville alloit être engloutie dans la terre »¹⁹⁸. On pourrait multiplier les exemples. Soulignons plutôt que cette peur de la terre qui s'effondre n'est pas spécifiquement sicilienne. On la retrouve ailleurs en Europe. Ainsi, lors du tremblement de terre de Ferrare de 1570, les crevasses qui s'ouvrent dans le sol font craindre à la population que celui-ci ne s'effondre dans d'immenses abysses souterrains. Un chroniqueur anonyme de cette ville écrit à ce propos¹⁹⁹ :

« [...] on n'est en sécurité ni dans les maisons ni à l'extérieur, parce que si tu es à la maison il y a le danger qu'elle s'effondre sur toi, et de même si tu es dans la rue ; et si tu es dans les vergers et les jardins, il y a le danger que la terre ne s'ouvre et ne t'avale ou te jette en l'air ou encore ne s'effondre. »

Autre exemple. Suite à un léger séisme dans la région de Dinan, le curé de Taden évoque dans son registre paroissial²⁰⁰ :

« [...] le plus estrange et le plus espouvantable riblement et tremblement de terre, soit qu'il vint de l'air ou de la terre, qu'il se fust veu de congnoissance d'homme, ce qui espouventa grandement le peuple à Dinan et aux environs, principalement à Tadein, on pensoit que la terre abismat ou que les maisons fussent toutes renversées. »

Il est à noter que la crainte de l'engloutissement donne lieu à tout un ensemble d'histoires plus ou moins fantastiques. Paolo Boccone assure, par exemple, que le 11 janvier 1693 une crevasse avait avalé d'un coup « un mulattiere con dodici muli, alcuni huomini, ed un prete » (un muletier avec douze mulets, quelques autres hommes et un

¹⁹⁷ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 168.

¹⁹⁸ *Lettres historiques...*, cit., pp. 263-264.

¹⁹⁹ « non s'è sicuro in casa né fuori casa, perché se stai in casa sei in pericolo che la casa ti rovini addosso et simili se sei per strada ; et se stai negli orti e giardini è pericolo che si apri la terra et inghiottirti et gittarti in aria o vero che la terra profondi. » Anonyme de Ferrare, *Memorie di un gran terremoto e ruine causate da esso nella città di Ferrara [...]*, ms., 1570 (texte reproduit par par Emanuela GUIDOBONI, « Riti di calamità : terremoti a Ferrara nel 1570-74 », *Quaderni storici*, 1984, p. 114).

²⁰⁰ Relation retranscrite par Grégory QUENET, *Les tremblements...*, cit., p. 249.

prêtre)²⁰¹. Plus spectaculaire, cette histoire que rapporte la *Gazette d'Amsterdam* à propos des conséquences du tremblement de terre de novembre 1755 dans la région de Marrakech²⁰² :

« A huit lieues de la ville, la terre s'entrouvrit et engloutit un grand nombre d'Arabes avec leurs tentes, pavillons, chevaux, chameaux et généralement tous leurs bestiaux. Le même gouffre absorba un fort qu'ils avaient près de leur camp & dans lequel il y avait au moins 5 mille personnes. Six mille hommes de cavalerie cantonnés à l'entour eurent un pareil sort. »

L'une des histoires les plus extraordinaires à ce propos est celle que raconte Domenico Guglielmini. Celui-ci affirme – on ne sait sur quelle base – « che un Lione, tra la Francia città delle più cospicue, s'apra la terra e se lo divori » (que Lyon, l'une des villes les plus importantes de France, la terre s'ouvrit et la dévorât)²⁰³.

Il est important de préciser que dans nombre de récits, ce n'est pas la terre qui d'elle-même s'effondre ou risque de s'effondrer, mais Dieu qui veut la faire s'écrouler pour détruire les villes ou le monde. Mario Centorbi raconte que suite au *terremoto* du 11 janvier après midi « passa grido per le ciurme di cercar ognuno salvamento che sovrastava l'ira di Dio per sprofondare il sito di quella terra » (le cri passe parmi la foule que chacun essaye de se sauver, car la colère de Dieu qui menaçait allait engloutir le site de cette terre)²⁰⁴. Autre exemple, cette phrase que Tommaso Costanzo met dans la bouche d'un Christ courroucé contre les pécheurs obstinés, et qui affirme à sa mère : « voghiu lu mundu subbissari » (je veux faire s'écrouler le monde)²⁰⁵.

Soulignons, enfin, que ce thème de l'effondrement fut sans doute si diffus et si fortement ancré dans les esprits qu'il s'est en quelque sorte prolongé jusqu'à nos jours, traversant les siècles et les continents. J'ai eu, il y a quelque temps, l'occasion de parler avec une personne originaire d'un village proche d'Avellino, qui m'a assuré que le

²⁰¹ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit, p. 7.

²⁰² *Gazette d'Amsterdam* du 13 janvier 1756 (retranscrit par Jean-Pierre POIRIER, *Le tremblement...*, cit., p. 73). Cette histoire ne provient pas d'une source marocaine, mais du vice préfet des missions des pères franciscains.

²⁰³ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 30.

²⁰⁴ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 224.

²⁰⁵ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

tremblement de terre de Campanie de 1980 avait provoqué une crevasse qui avait englouti un bourg entier dans les environs de cette ville. Autre exemple, dans un film hollywoodien récent, on voit non seulement Los Angeles rasée au sol par un gigantesque séisme, mais encore engloutie à l'intérieur d'une immense crevasse qui s'ouvre sous ses pieds²⁰⁶.

Derrière cette grande peur de la terre qui s'effondre, on reconnaît deux références majeures. D'une part, le douzième livre de l'*Apocalypse* dans lequel il est question de la terre qui « ouvre sa bouche et engloutit ». D'autre part, l'*Histoire naturelle* de Pline, qui fut à l'époque moderne, comme l'on sait, l'une des principales autorités en matière de science de la terre. Dans une section consacrée aux « ouvertures qui se forment dans la terre », Pline affirme que lorsque ces gouffres se referment « il ne reste plus de trace des villes dévorées et des campagnes englouties »²⁰⁷.

Mais en arrière plan, on constate également que cette peur liée au *terremoto* se rattache à la peur – sans doute encore plus profonde et ancienne – d'être dévoré. Nul chroniqueur de 1693 n'a autant développé ce thème que Francesco Privitera. S'inspirant de motifs bibliques, mythologiques et littéraires²⁰⁸, le franciscain compare le *terremoto* à un « mostro cocodrillo pestifero che col dorso svolta le montagne trasportandole altrove » (un monstre crocodile pestiféré, qui avec le dos renverse les montagnes et les transporte ailleurs)²⁰⁹. Or ce monstre ne se contente pas de secouer les montagnes, il dévore également des bourgs entiers (« inghiottisce paesi »)²¹⁰. De son côté, la terre elle aussi paraît vouloir manger les Catanais. Privitera raconte en effet que, la nuit du 9 janvier, ces derniers avaient supplié Dieu de bien vouloir « étanch[er] de [la terre] la soif de [les] dévorer » (cf. *supra* p. 101). Mais là où le texte du franciscain devient le plus intéressant, c'est quand il évoque une sorte d'anthropophagie divine. On a vu qu'il

²⁰⁶ Le film, sorti en salle en 2009, porte le titre *2012*.

²⁰⁷ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle* II, 82.

²⁰⁸ Le dragon est l'un des deux principaux personnages du douzième livre de l'*Apocalypse*. Le monstre qui secoue la terre de son dos est d'autre part, une figure de la mythologie grecque : Typhon emprisonné sous l'Etna par Zeus. Le dragon qui symbolise la catastrophe est enfin une figure littéraire assez courante, comme en témoigne, par exemple, le poème de Vincenzo Maria SASSETTI, *La Pasqua di Palermo [...]*, publié en 1692, dans lequel la peste est personnifiée par un dragon qui dévore les habitants de la ville. D'autres chroniqueurs de 1693 comparent le *terremoto* à un monstre. Ainsi Pietro MAGRO, *Ad perpetuam...*, cit., p. 15, qui en parle comme d'un « detestabile monstrum ».

²⁰⁹ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., pp. 13-14.

²¹⁰ *Ibid.*

compare les religieuses qui restent emprisonnées dans les cloîtres à des « hosties sacrifiées » à un Dieu « amoureux de la candeur virginale » (*supra* p. 78). Quelques pages plus loin, Privitera est encore plus explicite lorsqu'il écrit²¹¹ :

« [Dieu] sait sucer de la dureté des pierres la douceur du miel, et des très durs cailloux l'huile suave pour le condiment de son palais. *Scit sugere mel de petra & oleum de saxo.* »

Certes, il s'agit là de figures littéraires, mais la psychanalyse pourrait sans doute nous éclairer sur les rapports entre peur d'être dévoré et sentiment d'angoisse, de culpabilité et d'ambivalence affective. Je pense, à ce propos, à certaines réflexions de Jean Delumeau concernant cette ambivalence de la sphère divine dont nous avons parlé il y a un instant. Dans un passage particulièrement intéressant, Delumeau trace un parallèle entre l'ambivalence de Dieu – à la fois justicier et miséricordieux – telle que les fidèles la perçoivent, et leur propre ambivalence à son égard : haine refoulée et amour proclamé. Ces sentiments contraires seraient à l'origine de ce que Delumeau qualifie de « névrose collective de culpabilité »²¹². Et il ajoute²¹³ : « La psychiatrie aperçoit derrière cette culpabilité exacerbée une agressivité refoulée. L'explication célèbre de Freud n'est pas périmée. La conscience coupable, pensait-il, se forme par le retour sur soi d'une agressivité normalement orientée vers le dehors et éprouvée comme destructrice des liens d'amour et d'amitié. » Or certains travaux de psychanalystes, en particulier de Karl Abraham et de Mélanie Klein, ont montré le lien qui existe entre agressivité refoulée et crainte d'être dévoré²¹⁴.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question qui dépasse de loin le cadre de ce travail, mais retenons néanmoins cette idée intéressante : ces différentes craintes – la terre qui s'effondre, la terre qui dévore, la colère de Dieu – sont reliées entre-elles et en quelque sorte s'alimentent les unes les autres.

²¹¹ « [Dio] sa succhiare dalla durezza delle pietre la dolcezza del miele, e da durissimi sassi l'olio suave per condimento la suo divino palato. *Scit sugere mel de petra & oleum de saxo* ». *Ibid.*, p. 61.

²¹² Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur...*, cit., p. 333,

²¹³ *Ibid.*, p. 332

²¹⁴ Karl ABRAHAM, « Tentative d'une histoire du développement de la Libido », 1924 ; Mélanie KLEIN, *Some theoretical conclusions regarding the emotional life of the infant*, 1952. Je remercie Margherita Canta qui m'a signalé ces deux travaux.

La dernière et non la moindre des craintes qui se bousculent dans l'esprit des *terremotati* est celle du Jugement dernier. Les thèmes eschatologiques hérités du Moyen Age ont certes partiellement régressé à l'époque moderne, ils gardent néanmoins une grande partie de leur vigueur, spécialement dans la prédication²¹⁵. Ils se combinent du reste avec un autre grand thème de l'époque, à savoir celui de la fragilité et de la vanité de l'existence²¹⁶. Le Jugement dernier revient ainsi constamment dans les sermons qui ponctuent l'année liturgique, les prêches des missions, les cantiques, les livres de dévotion de l'époque. Pierre de la Font, un prédicateur provençal, explique au début de son recueil de sermons (1701)²¹⁷ :

« C'est dans ce même esprit que l'Église, au commencement & à la fin de l'année ecclésiastique & plusieurs fois encore pendant le cours de l'année, propose aux fidèles le jour terrible du Jugement et qu'elle ordonne à ses ministres de faire aux yeux de ses enfans une peinture vive & fidèle des circonstances effroïables qui l'accompagneront. »

Chaque fidèle aura, par ailleurs, sans doute entendu plusieurs fois au cours de sa vie une formule similaire à celle que prononce le curé de Versailles, François Hébert, lors d'un sermon : « [le] tems de jugements du Seigneur n'est pas si éloigné que nous nous l'imaginons. »²¹⁸ Ainsi, ces craintes de la fin des temps ne relèvent pas pour les contemporains d'un horizon forcément lointain, mais plutôt d'un futur potentiellement proche, et parfois, comme le 11 janvier 1693, d'un présent immédiat²¹⁹.

²¹⁵ Cf. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident...*, cit., pp. 208-211.

²¹⁶ Sur ce vaste sujet cf. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident, une citée assiégée*, 1978, pp. 208-211 ; ID., *Le péché et la peur : la culpabilisation en Occident (XII^e-XVIII^e siècles)*, 1983, pp. 447-457 ; ainsi que Michel VOVELLE, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, 1983, pp. 251-252.

²¹⁷ Pierre de la FONT, *Prosnes pour tous les dimanches de l'année*, 1701, I, p. 3.

²¹⁸ François HÉBERT, *Prosnes de messire François Hebert [...]*, Paris, 1725, cit. par Jean DELUMEAU, *Le péché...*, cit., p. 448.

²¹⁹ Il y aurait beaucoup à dire sur la conception que les hommes de l'époque se faisaient du temps. Je ne fais ici qu'effleurer cette immense question. Soulignons simplement la contradiction entre d'une part, l'idée que la fin des temps puisse être proche voire imminente, et d'autre part, la conception d'un temps infini qui transparait, par exemple, à travers les fidéicommissaires qui prévoient souvent des dispositions valables pour les centaines de générations suivantes.

Plusieurs sources indiquent en effet que les *terremotati* crurent un instant que la fin des temps était peut-être imminente²²⁰. Par exemple, Pietro Dell'Arte relate que l'incendie qui s'était déclenché à Avola suite au séisme du 9 janvier avait suscité la « grandissima ammirazione e confusione di ognuno, che stimava già venuto il giorno del Giudicio universale » (la très grande stupeur et confusion de chacun, qui estimait que le jour du Jugement universel était arrivé)²²¹. Dans une très belle page que je n'ai malheureusement pas retranscrite entièrement dans mes notes, Cristofaro Amico raconte que dans les minutes qui suivirent le *terremoto* du 11 janvier, les survivants n'auraient pas su dire s'ils étaient vivants ou morts, mais qu'ils pensaient que le « Giudizio universale » était arrivé²²². Cherubino Aliotta indique que les habitants d'Acireale pensèrent la même chose au même instant : « pareva a tutti, écrit-il, che fosse l'ultimo giorno dell'universal Giuditio, e stimando non dover più vivere » (il paraissait à tous que c'était le dernier jour du Jugement universel, et ils estimaient qu'ils n'allaient plus vivre)²²³. Le dernier exemple, le plus intéressant, tiré du poème du *cantastorie* Gaetano Accaputo, met en relation l'Etna et le Jugement dernier²²⁴ :

« Et Mongibello avale continuellement,
Continuellement le feu tourne autour de lui,
C'est le signe que nous sommes arrivés à la fin,
Que le Jugement du monde va arriver. »

Il y a sans doute une part de rhétorique dans ces références au Jugement dernier, mais ce serait sans doute une erreur de considérer qu'il n'y a là que de la rhétorique et non pas aussi une profonde vérité psychologique.

²²⁰ Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 199, cite un certain nombre de cas semblables lors de séismes en France.

²²¹ Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 39.

²²² Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 237.

²²³ Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 186.

²²⁴ « E Mungibellu ri continu agghiutti / ri continu lu fuocu aggiria tunnu / chistu è lu signu ca siemu a li cutti / c'a-bbeniri gghiurizziu a lu munnu. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirmotu anticu*, transcrit par Luigi LOMBARDO, *Catastrofi e storie di popolo...*, cit., p. 51. Luigi Lombardo a recueilli une version de ce poème dans les années 1980, auprès d'une paysanne de Palazzolo de 94 ans, Domenica Angelico.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain c'est que le *terremotati* ne sont pas confrontés à une peur spécifique – la colère divine – mais plutôt à un ensemble de craintes multiples et entremêlées. En reprenant à rebours notre raisonnement, on peut dire que cet ensemble de craintes reflète la culture sismique syncrétique des contemporains qui attribuent aux tremblements de terre des causes à la fois naturelles et divines. On constate, d'ailleurs, combien les différents éléments sont interchangeables : suivant les récits et les moments, les mêmes effets sont provoqués par des causes différentes. Ainsi, le *terremoto*, l'engloutissement de l'île ou l'effondrement de la terre peuvent être tour à tour causés par l'Etna, par la terre elle-même, ou par un Dieu fulminant contre les pécheurs. Cette multiplicité de craintes imbriquées explique en dernière analyse l'angoisse dans laquelle plongent les habitants des villes du groupe A. Si le danger est partout – à l'intérieur des bâtiments, comme à l'extérieur – il devient en quelque sorte indéfini. Or l'angoisse est justement le sentiment d'un danger indéfini et l'incertitude sur la conduite à tenir face à ce danger : c'est en tous cas ainsi que nous l'avons définie tout à l'heure.

Pourquoi tout cela est-il important pour la dynamique de la catastrophe ? Parce que cette incertitude dans laquelle flottent les populations du groupe A explique la stratégie de survie qu'elles adoptent dans les heures qui suivent le premier *terremoto*.

5. Comment la catastrophe se transforme en désastre

Nous avons jusqu'ici posé un ensemble de jalons. Il s'agit maintenant de boucler la boucle et d'expliquer comment la catastrophe se transforme en désastre. Plutôt que d'essayer – ce qui serait d'ailleurs impossible – de décrire tout le processus, nous allons mettre à profit les éclairages qu'offrent les sources pour analyser quelques aspects fondamentaux de la dynamique d'ensemble. Ce faisant, nous allons développer et affiner le modèle A/B.

Les terremotati jouent sur tous les tableaux

On a vu que Domenico Guglielmini – en contradiction avec ce qu’affirment les autres auteurs – prétend qu’en raison de leur dévotion envers sainte Agathe les Catanais résolurent de demeurer en ville la nuit du samedi 10 janvier, plutôt que de s’enfuir à la campagne (*supra* p. 77). Certes, en écrivant cela le franciscain tient sans doute à exalter la foi inébranlable de ses concitoyens aux yeux de ses lecteurs palermitains et siciliens²²⁵. Toutefois, il précise que cette attitude dévotionnelle a une valeur pratique plus générale, dans la mesure où « la confessione e comunione generale [sono] il più prezioso preservativo contro l’avversità » (la confession et la communion générale sont la plus précieuse garantie face à l’adversité)²²⁶. Or il est significatif que Guglielmini écrive « la plus précieuse » et non pas « la seule » garantie. Il laisse de la sorte entendre – même s’il se garde de la désigner – qu’il y avait une autre stratégie de survie possible, à savoir la fuite. Alors même que son texte se présente à première vue comme une sorte d’exaltation de la foi aveugle et inébranlable, il est en réalité lui aussi marqué par cette incertitude de fond que nous avons analysée il y a un instant.

Il faut bien se représenter cette situation quasi insoutenable dans laquelle se trouvent les *terremotati*. Comment faire pour se protéger d’un danger qui peut provenir de partout à la fois ? Quoi qu’ils fassent et où qu’ils aillent, ils ne peuvent se sentir en sécurité. Rester en ville, prier dans les églises, c’est s’exposer à mourir écrasés en cas de réplique du tremblement de terre. Tous savent bien, en effet, que les processions, les prières et les pénitences ne « marchent pas à tous les coups ». Mais d’autre part, ne pas se montrer confiants dans les saints protecteurs et dans la miséricorde du ciel, n’est-ce pas courir le risque de provoquer une colère divine potentiellement encore plus terrible, et de compromettre son âme sur le plan individuel ? Et d’ailleurs, si l’Etna va effectivement s’effondrer, si la mer va engloutir la Sicile, ou si le Jugement dernier est réellement imminent, à quoi bon fuir en rase campagne ? « Non esser sicurezza veruna, anco nella terra » (il n’y aucune sécurité, même pas dans la terre) affirme

²²⁵ Guglielmini publie son livre alors qu’il réside désormais à Palerme : voir *supra* p. 75.

²²⁶ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 14-15.

pathétiquement Francesco Privitera²²⁷, faisant en quelque sorte écho à ce qu'écrivait le chroniqueur anonyme de Ferrare : « on n'est en sécurité ni dans les maisons ni à l'extérieur » (*supra* p. 107). C'est sans doute à cela que songent ces nobles Catanais qui, comme l'écrit Tommaso Costanzo, sont gagnés par une « horrible frayeur » alors qu'ils passent la nuit du 10 janvier à l'extérieur de la ville, couchés dans leurs carrosses ou sur des lits de fortune (voir *supra* p. 83).

Mais ce qui est intéressant, c'est que cette insécurité absolue et cette terrible angoisse, loin de paralyser les *terremotati*, se traduisent en action. Dans toutes les villes du groupe A, les populations adoptent en effet, la seule stratégie qui peut éventuellement offrir une chance de survie : celle de jouer sur tous les tableaux. D'où ces alternances – qui sinon paraîtraient incompréhensibles – entre fuites à l'extérieur et messes dans des églises déjà à moitié démolies. D'où aussi cette attitude générale qui fait penser à l'adage « aide toi et le ciel t'aidera ». Les mêmes, qui craignent que la terre ne s'effondre et ne les engloutissent, ne jugent en effet pas inutile de réparer à toute force les dégâts provoqués par le séisme du 9 janvier, afin d'éviter que les bâtiments déjà fissurés ne s'écroulent.

Nous avons indiqué que les Catanais s'appliquent aux réparations d'urgence dès la matinée du 10 janvier et encore au cours de la journée du 11 janvier (*supra* p. 70). Les sources signalent un même effort de réparations dans toutes les villes *terremotate*. L'archiprêtre d'Occhiola raconte, par exemple, qu'au cours de la matinée du 11 janvier il s'était à la fois occupé de coordonner les travaux de réparation de la *chiesa madre*, d'organiser la messe solennelle prévue pour l'après-midi, et de confesser les fidèles qui s'étaient présentés en masse²²⁸.

Ce qui est aussi très intéressant, c'est de constater que les *terremotati* ne se contentent pas de louvoyer dans un entre-deux, mais qu'ils jouent vraiment le jeu de la dévotion lorsque le moment est venu. De ce point de vue, l'un des épisodes les plus significatifs est sans doute celui de la grande messe syracusaine du 11 janvier matin (voir *supra* p. 87). On se souvient que l'évêque Fortezza suggère prudemment de ne pas célébrer la messe dans la cathédrale, mais d'exposer plutôt les reliques de sainte Lucie à

²²⁷ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 14.

²²⁸ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 250.

l'extérieur, sur la place. Cependant, la noblesse et le peuple refusent catégoriquement. Fortezza ne précise pas ce qui avait justifié ce refus. Mais on comprend très bien que la population ne peut à ce moment là accepter de demi-mesures. La messe à l'intérieur de l'église, malgré la peur d'une réplique, représente un acte de foi extrêmement fort, une sorte de mise à l'épreuve ou de sacrifice. Or on sait quelle est l'importance énorme du sacrifice dans la culture judéo-chrétienne, et quel rôle il joue dans les relations entre Dieu et les hommes (on pense par exemple au sacrifice d'Isaac). Il est évident qu'une messe en plein air n'aurait pas eu la même charge symbolique. Ce qui pourrait paraître surprenant dans cette affaire, c'est l'attitude de l'évêque. Et il est vrai que Fortezza, tel que nous le dépeignent ses lettres, est un homme hors du commun. Cela dit, ce qui compte en l'occurrence ce n'est pas son attitude, mais celle du gros de la population qui finit par le contraindre à célébrer la messe dans la cathédrale.

C'est ainsi que les Syracusains, qui avait prudemment dormi à l'extérieur des murailles la nuit précédente, refusent toute prudence au moment de la célébration de la messe. Ce comportement pourrait paraître contradictoire. Il répond cependant à une logique profonde. Les *terremotati* peuvent en effet d'autant plus se mettre en sécurité à l'extérieur des murailles, qu'ils vont par la suite – ou qu'ils ont auparavant – prouvé leur ferveur et leur confiance dans l'aide et la miséricorde du ciel. Rappelons-nous que Cristofaro Amico raconte que les Catanais qui se rendent dans la cathédrale et l'église de Sant'Euplio le 11 janvier après-midi, s'apprêtent quelques heures plus tard à quitter la ville « afin d'être en sûreté au cours du repos nocturne » (*supra* p. 89).

Arrêtons-nous ici un instant car il semble qu'il y ait une sorte de contradiction. Alors que nous avons cité il y a un instant Francesco Privitera qui affirme qu'« il n'y aucune sécurité », Cristofaro Amico paraît, lui, affirmer le contraire. D'autre part, j'ai moi-même plusieurs fois utilisé le terme de « prudence ». Que signifie ce mot de « prudence » dans un contexte tel que celui-ci, où les acteurs pensent que le danger est de toute façon partout ?

Il convient ici de mieux préciser. Au risque de forcer un peu les choses, je pense qu'il est utile de supposer que les *terremotati* réfléchissent en quelque sorte en termes de probabilité. Il est vrai que le danger est partout et que la sécurité absolue ne se trouve nulle part ; cependant, certains dangers apparaissent comme plus probables que d'autres. En cas de réplique du tremblement de terre, ceux qui se trouvent à l'intérieur

des édifices ont une très forte probabilité de mourir écrasés ou d'être blessés. La perspective que la Sicile ne sombre dans la mer, que la terre ne s'effondre entièrement, ou que le Jugement dernier soit imminent est certes effrayante, mais elle paraît néanmoins beaucoup plus improbable. Mourir écrasé sous les pierres cela renvoie à une expérience tout à fait concrète, immédiatement compréhensible. Dans plusieurs villes du groupe A – dont Catane – un certain nombre de personnes étaient mortes de la sorte lors du premier *terremoto*, la nuit du 9 janvier. L'effondrement de l'île, le Jugement dernier renvoient en revanche à des réalités infiniment plus abstraites, et qui par conséquent ne peuvent qu'apparaître que bien plus improbables et hypothétiques. Rappelons-nous par exemple, de cet épisode que raconte Mario Centorbi (*supra* p. 106) où les habitants d'Occhiolà se demandent si « le temps de [la] prophétie » qui veut que la Sicile ne disparaisse dans la mer « est arrivé », et par conséquent hésitent sur la conduite à tenir : « Si c'est le cas, disent-ils, il serait bon de se rapprocher de la mer pour trouver un embarquement... ». Les *terremotati* n'ont aucune hésitation de la sorte lorsqu'un séisme se déclenche alors qu'ils se trouvent à l'intérieur des édifices : ils savent immédiatement quoi faire, à savoir se précipiter à l'extérieur.

C'est d'ailleurs, comme on l'a vu, ce qui se passe lors de la grande messe dans la cathédrale de Syracuse le 11 janvier matin. Une secousse sismique interrompt la cérémonie, et l'évêque est empoigné au milieu du *Credo* pour être conduit en sécurité. Les Syracusains étaient déterminés à démontrer leur confiance quasi aveugle dans leur protectrice sainte Lucie. Cependant, lorsque les murs commencent à trembler, la meilleure volonté et la plus grande détermination ne font pas le poids face à l'instinct de survie : il est impossible de résister au besoin impérieux de se précipiter le plus rapidement possible à l'extérieur des bâtiments. C'est un comportement que n'a aucune difficulté à comprendre quiconque a expérimenté un séisme, fût-il léger.

En somme, dans la mesure où il y a une forte gradation dans la probabilité du danger, on comprend que les populations puissent se sentir relativement plus en « sécurité » à l'extérieur qu'à l'intérieur des édifices. Qui plus est, certains lieux extérieurs paraissent aux contemporains plus sûrs que d'autres. Ainsi, Mario Centorbi affirme que « si stimava da alcuni che lo stare ne' boschi, alle scosse del terremoto resisteva quel terreno più forte e fermo » (certains estimaient qu'il [était préférable] de s'installer dans les

bois, car ce terrain résistait aux secousses du *terremoto* de façon plus forte et ferme)²²⁹. D'autre part, lorsque Cristofaro Amico raconte que certains Catanais avaient « l'intention de s'installer dans des barques sur la plage » la nuit du 11 janvier (*supra* p. 89), on peut supposer que ceux-ci voulaient de la sorte être prêts en cas d'éventuel engloutissement de l'île.

Par conséquent, lorsque j'écris que les *terremotati* agissent avec « prudence », je veux dire qu'ils mettent en œuvre une stratégie qui – à leurs yeux – permet de réduire le danger, sans espoir cependant de le supprimer totalement.

Peut-on expliquer la scission du groupe A ?

On voudrait comprendre un point important : pourquoi Catane, Syracuse, Lentini et Noto réagissent-elles différemment suite au léger séisme du 11 janvier matin ? On a vu qu'à Syracuse la plus grande partie de la noblesse se met aussitôt en sécurité hors de la cité, qu'à Lentini et Noto la noblesse et le peuple « avertis et apeurés » se rendent « immédiatement à la campagne », alors qu'à Catane la population reste en ville (*supra* p. 88). Nous savons également que les habitants d'Avola prennent aussitôt la fuite comme à Noto et Lentini, alors que les populations d'Acireale, Vizzini, Occhiolà, Sortino et Giarratana restent sur place comme à Catane.

Cette différence de comportement n'est-elle pas surprenante ? Jusque-là, les populations de ces villes et terres du groupe A avaient agi de façon extraordinairement synchrone, craignant la même réplique des 24 heures, se réfugiant au même moment dans la proche campagne (dans la soirée du 10 janvier), retournant au même moment dans leurs maisons (au cours des premières heures du 11 janvier). Un comportement tellement synchrone qu'il nous a permis de distinguer de façon très nette ce que nous avons appelé la ligne de partage A/B.

Mais le séisme de la matinée du 11 janvier marque de ce point de vue un tournant majeur. A partir de là, on constate que les villes et terres du groupe A se divisent en deux. D'une part (groupe A1) celles où la population – en masse ou en partie – se

²²⁹ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 226.

réfugie immédiatement à la campagne ; d'autre part (groupe A2) celles où la population – en tous cas dans sa grande majorité – ne prend pas la fuite. Noto, Syracuse, Lentini et Avola forment donc le groupe A1 ; Catane, Acireale, Vizzini, Occhiola, Sortino, Giarratana forment le groupe A2. Qu'en est-il des autres villes et terres du groupe A : Caltagirone, Scicli, Melilli, Augusta, Paternò, etc. ? Les sources ne permettent malheureusement pas de savoir ce qui s'y est passé au cours de la matinée du 11 janvier. Cela dit, nous allons voir, à la fin de ce chapitre, qu'il est parfois possible de deviner la dynamique des événements sur la base du rapport entre l'intensité sismique et la mortalité.

Pour comprendre cette séparation A1/A2 il faut partir de cette très grande incertitude dans laquelle flottent les *terremotati* (voir *supra*). Dans cette mer d'incertitude, la règle des 24 heures représentait l'unique véritable point de repère. C'est autour de ce point de repère que les populations avaient ordonné en effet leurs allées et venues. On peut résumer leur stratégie ainsi : puisqu'il faut se partager entre la relative sécurité de la proche campagne et le risque extrême que représentent les cérémonies religieuses à l'intérieur des églises, autant maximiser les chances de survie en se réfugiant hors de la ville au moment où la réplique est la plus probable, c'est-à-dire après 24 heures.

A partir du moment où la réplique ne se produit pas à l'heure attendue, les choses se compliquent franchement. Elles se compliquent même sur un double plan. Premièrement, sur le plan pratique : quelle stratégie faut-il désormais adopter ? Elles se compliquent ensuite sur le plan de l'interprétation rétrospective du *terremoto* du 9 janvier. Car si les séismes sont toujours considérés par les contemporains comme des signes qu'il faut interpréter, l'absence de séisme peut constituer à son tour un signe. L'absence de réplique des 24 heures pouvait être interprétée de deux façons différentes – l'une n'excluant pas forcément l'autre – : a) le Seigneur a voulu nous donner un simple avertissement (voir *supra* p. 99) ; b) la règle des 24 heures n'est en fin de compte pas aussi certaine que ce qu'on a bien voulu croire.

On retrouve les deux interprétations dans les textes des différents auteurs. Chez Tommaso Costanzo, c'est de toute évidence la première interprétation qui domine puisque, le 11 janvier à l'aube, le retour en ville se fait dans « l'allégresse » (voir *supra* p. 83). Dans les pages de Mario Centorbi c'est plutôt la seconde interprétation qui semble dominer, dans la mesure où le retour se fait dans un climat de fatalité craintive.

« Chacun se fit courage, écrit-il, et, remettant le tout à la volonté divine, ils rentrèrent chez eux où, bien que craintifs et tristes, ils s'endormirent tout habillés » (*supra* p. 84).

Dans ce contexte, le léger séisme du 11 janvier matin constitue bien le moment de vérité. Ce tremblement de terre « inattendu » entérine en effet l'échec de la règle des 24 heures. En revanche, l'idée selon laquelle ces secousses plus ou moins fortes du 9 janvier au soir et du 11 matin ne sont que des « avertissements » peut encore tenir, dans la mesure où leur intensité semble décroître. C'est cette dernière interprétation qui transparaît dans le texte de Francesco Micciardo qui écrit²³⁰ :

« Le dimanche matin 11 du dit [mois de janvier] on continuait les saintes confessions et les communions, mais vers 17 heures une brève secousse arriva, et les gens s'effrayant s'enfuirent des églises, et voyant qu'elle fut faible, chacun se berçait de faux espoirs en espérant que le danger était passé ; cependant, le cœur de chacun était tremblant et lourd. »

Resterait à savoir si les habitants d'Occhiolà interprétèrent effectivement le séisme du 11 matin de la sorte, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une reconstruction *ex post* de Micciardo. Ce qui est certain, c'est que, à partir de ce séisme, l'ambiance générale change du tout au tout. Quel contraste en effet entre l'attitude enthousiaste des Syracusains, qui au cours des premières heures de cette même matinée voulaient absolument célébrer la messe à l'intérieur de la cathédrale, et l'atmosphère lugubre et angoissée qui s'abat sur les *terremotati* après ce nouveau tremblement de terre !

Sur le coup celui-ci provoque un même mouvement de frayeur dans toute la région. De Catane à Noto, de Syracuse à Occhiolà, tous ceux qui sont à l'intérieur des édifices s'enfuient précipitamment à l'extérieur²³¹. C'est au cours des minutes suivantes qu'a lieu la scission décisive entre le groupe A1 et le groupe A2. En comparant le récit de Pietro Dell'Arte à celui de Mario Centorbi, on voit très clairement comment le même

²³⁰ « La domenica mattina 11 del citato si continuavano le sante confessioni e comunioni, ma verso li 17 venne una brevissima scossa che spaventandosi le genti frettolose fuggivano dalle chiese, e vedendo che fu parca, ogn'uno si lusingava col sperare essere passato il pericolo ; però il core d'ognuno era tremante e mesto ». Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 250.

²³¹ Ce qui permet d'estimer l'intensité de cette secousse entre V et VI sur l'échelle MCS. Voir à ce propos l'annexe 1.

mouvement initial de peur se prolonge à travers deux dynamiques différentes. Voici comment Pietro Dell'Arte décrit ce qui s'est passé à Avola²³² :

« Le dimanche à 16 heures il y eut un *terremoto* à peine ressenti par tous, mais avec très grande frayeur par les quelques uns qui le ressentirent, et moi j'étais appuyé au mur qui entoure la place de la *chiesa madre* vers le ponant. Ceci vu, la voix courut que chacun devait sortir, et moi qui était allé dans les maisons de mon frère dans le quartier des Balsi où ils [les membres de sa famille] s'étaient retirés à cause de la destruction des maisons soufferte la nuit du vendredi, j'appelai tous les gens de notre maisonnée sans leur permettre de manger, et nous nous mêmes en chemin en direction de la mer, avec l'intention de nous abriter dans l'entrepôt que nous avons dans le lieu dit Qualleci qui était resté debout malgré le *terremoto* du vendredi. Et de la même façon, chacun, sans se préoccuper de ses affaires, abandonna les maisons et sortit à découvert, une partie de la ville s'installant sur la colline dite du Runchetto, et l'autre partie sur la place des capucins, comme si les cœurs avaient pressenti ce qui devait arriver. Même les moniales sortirent du monastère [...] »

Ici le premier mouvement de peur entraîne par cascades la fuite de toute la population, au point que même les religieuses s'échappent de leur monastère (voir *supra* p. 79). Dell'Arte évoque le rôle qu'il a lui-même joué pour inciter les gens de sa maisonnée à fuir, et on devine que d'autres jouèrent certainement un rôle semblable. On imagine, par exemple, la mère supérieure ou quelque autre religieuse particulièrement décidée prenant l'initiative de briser la clôture du monastère.

A Occhiolà, en revanche, la fuite initiale tourne court. Alors que dans le texte de Dell'Arte c'est le mouvement qui domine, dans celui de Centorbi les habitants sont

²³² « La domenica ad hore 16 fece un terremoto appena da tutti inteso, però con grandissimo spavento di quelli pochi [che] l'intesero, et io ero appoggiato al muro che circondava il piano della matrice chiesa verso ponente. Ciò veduto corse voce che ogn'uno uscisse, et io andato alle case di mio fratello nel quartiere delli Balsi dove si havevano ritirato per la destruttione delle casi patita la notte del venerdì, chiamai tutte li genti di nostra casa senza permetterci di mangiare, e c'incamminammo per la volta del mare con intentione di ricettarci nel magazzino che havevamo nel loco di Qualleci quale era remasto in piedi non ostante il terremoto del venerdì. E parimente ogn'uno senza badare ad interesse abbandonò le case et uscì al scoperto, ponendosi parte della città sopra la collina detta del Runchetto, e parte nel piano delli cappuccini, come se havevamo presagito il cuore ciò che doveva accadere. Sino le moniali uscirono dal monastero » Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit. p. 40.

« enveloppés », pour ne pas dire englués dans leurs « pensées funestes ». Écoutons-le²³³ :

« Et voici qu'à 17 heures, alors que la majeure partie du peuple se trouvait dans les églises pour suivre la messe, la terre tremble de nouveau. Tous effrayés et pleins de crainte, chacun s'enfuit rapidement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne à l'intérieur, même les prêtres ayant interrompu les messes. La matinée finit alors qu'enveloppés de pensées funestes et opprimés par la peur on balançait entre diverses résolutions. Sur-ce, l'heure de midi arriva. Tous disparurent des places et des rues pour se rendre dans leurs maisons, afin de calmer la faim avec un peu de nourriture. Ce rapide déjeuner terminé, tous, parents et amis, purent se réunir ensemble, en particulier ceux qui étaient en danger dans leurs maisons. »

N'est-ce pas curieux que Avola et Occhiolà se comportent de façon aussi différente ? D'autant plus curieux que, si l'on s'en tient à ce que déclarent les chroniqueurs, il semble que la seconde ait ressenti le séisme plus fortement que la première. On pourrait presque croire que subitement les deux terres ne partagent plus la même culture sismique. Ici les habitants font preuve de prudence, là ils semblent comme écrasés par la fatalité, presque insoucians du danger, malgré la peur qui les « opprime », n'hésitant pas à déjeuner dans des maisons dont certaines menacent pourtant de s'effondrer.

Il est pourtant à peu près certain que la population d'Occhiolà a été elle aussi tentée par la fuite. C'est en tous cas la stratégie qu'elle n'avait pas hésité à suivre la veille au soir. Centorbi affirme d'ailleurs « on balançait entre diverses résolutions », ce qui exprime bien le climat d'agitation et d'angoisse dans lequel les habitants – réunis peut-être sur la place principale – envisagèrent, abandonnèrent ou adoptèrent tour à tour les différentes options qui s'offraient à eux. Soulignons qu'*a priori* l'évacuation d'Occhiolà aurait été relativement moins problématique que celle d'Avola, car la première

²³³ « Ed ecco ad hore dicisette, ove del popolo la maggior parte nelle chiese trovavansi intenti alle orationi udendo messa, di nuovo scote la terra, e tutti sbigottiti e di timore pieni, frettolosi le piante ogn'uno movea, finché persona non fosse entro rimasta, lasciando anche que' preti in seguitar le messe. Fini quel mezzodì, e tutti avvolti in pensieri funesti, e di timore oppressi, varie si facevano resolutioni. Fra questo diede di mezzogiorno il segno. Sparve ogn'uno dalle piazze e dalle strade per girsene a loro case e ristorare alquanto d'alcun cibo la fame. Spedito quel puoco pranzo, tutti parenti et amici poterno ragunarsi insieme, e maggiormente quelli che in lor case pericolosi stavano. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 219.

contrairement à la seconde n'avait pas de monastère féminin, et par conséquent n'avait pas à se préoccuper de la question des religieuses cloîtrées.

Qu'est-ce qui retint alors sur place les habitants d'Occhiolà, qui ne retenait pas les habitants d'Avola ? Il est bien sûr très difficile de répondre à cette question. On ne peut tout au plus qu'avancer des hypothèses.

Pour ma part, à tort ou à raison, je pense qu'un élément a pu jouer un rôle décisif : le fait qu'Occhiolà avait prévu de célébrer une cérémonie religieuse solennelle dans la soirée de ce dimanche 11 janvier. Certes, il y avait eu diverses fonctions religieuses au cours de la matinée (voir *supra* p. 120), mais ce qui était prévu pour la soirée était d'un autre ordre et d'une autre ampleur. A savoir, d'abord une procession des confréries, puis l'exposition « extraordinaire » du saint sacrement. Il s'agissait, de loin, de la plus importante cérémonie religieuse organisée à Occhiolà depuis le *terremoto* du 9 janvier.

A quel moment cette cérémonie avait-elle été organisée ? Centorbi affirme que l'exposition du saint sacrement avait été annoncée juste après le déjeuner du 11 janvier : « Corse grido per somma, écrit-il, a suon di tamburo, l'espositione del santissimo sagramento far si dovea nella chiesa di San Leonardo inanzi la venerabile imagine del crocefisso » (l'avis fut donné, au son du tambour, qu'on devait exposer le très saint sacrement dans l'église de San Leonardo, devant la vénérable image du crucifix)²³⁴. Cependant, le témoignage de Francesco Micciardo ne laisse pas de doute ; il raconte en effet que, dès le matin, « si stava apparecchiando per esporsi il santissimo innanzi l'immagine del santissimo crocefisso » (on était en train de préparer les installations pour exposer le très saint [sacrement] devant l'image du très saint crucifix)²³⁵. La cérémonie avait donc été prévue dès la matinée du 11 janvier, si ce n'est dès la veille, en tous cas avant le séisme de « 17 heures » – qui correspondent, rappelons-le, à 10:30 selon notre horaire.

Voilà qui explique sans doute ce climat d'hésitation et d'angoisse qu'évoque Centorbi. On imagine en effet que le raisonnement des habitants d'Occhiolà a pu ressembler à cela : certes, maintenant que l'on sait que la règle des 24 heures ne fonctionne pas, et que l'on peut craindre par conséquent à tout moment une nouvelle

²³⁴ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 219.

²³⁵ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 250.

réplique, la perspective de rentrer et de demeurer dans des bâtiments est proprement effrayante ; toutefois, peut-on fuir en rase campagne alors que dans l'église de San Leonardo tout est déjà prêt pour l'exposition du saint sacrement ?

On sait quelle intense ferveur ces cérémonies religieuses « extraordinaires » suscitent dans les populations catholiques de l'époque, et comment leur mise en scène joue sur tous les registres – de l'illumination à l'élocution, en passant par la décoration et la musique – pour attirer et ravir les fidèles²³⁶. En l'occurrence, les autorités – c'est-à-dire Micciardo en tant qu'archiprêtre et probablement Centorbi en tant qu'échevin – avaient d'ailleurs déployé les grands moyens, en particulier en mettant en étroite relation deux très forts éléments de piété. En effet, au lieu d'être exposé dans sa chapelle attitrée, le saint sacrement avait été installé dans la chapelle où se trouvait cette « vénérable » image du Christ crucifié qu'évoquent les deux auteurs²³⁷.

Le récit de Francesco Micciardo donne une idée de l'organisation interne de l'église de San Leonardo²³⁸ :

« L'église de Saint Léonard abbé, un peu plus grande que la *chiesa madre*, avec sa grande chapelle aux belles proportions, dans laquelle se trouvait une magnifique chapelle en marbre toute dorée, où était placée la sacro-sainte image du Christ crucifié, objet d'une très grande dévotion [...]. Il y avait dans ladite église huit chapelles [...], dans l'une desquelles était gardé le très saint sacrement de l'eucharistie, par concession du souverain pontife [...]. »

Si j'interprète correctement ce passage, la deuxième chapelle que mentionne Micciardo disposait d'un privilège pontifical pour l'exposition du saint sacrement. On se doute que ce privilège avait été obtenu par l'un des puissants princes de Butera, seigneurs d'Occhiolà. Voilà qui explique sans doute la raison pour laquelle l'archiprêtre

²³⁶ A ce sujet cf. Bernard DOMPNIER, Les cérémonies, la piété et la culture in ID. (dir.), Les cérémonies extraordinaires..., cit.

²³⁷ Le « Cristo crocifisso » de l'époque se trouve aujourd'hui dans l'église San Leonardo de Grammichele, la nouvelle Occhiolà reconstruite après 1693.

²³⁸ « la chiesa di San Leonardo abate, puoco più grande della chiesa matrice, con il suo porporionato cappellone, dentro il quale vi era una magnifica cappella di pietra marmorea tutta dorata, nella quale vi era la sacrosanta immagine di Cristo crocifisso, di grandissima divotione [...]. Vi erano in detta chiesa otto cappelle [...], in una vi era riposto il santissimo sacramento dell'eucarestia, per concessione del sommo pontefice » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 248.

avait pu organiser cette cérémonie pour le 11 janvier. Car en l'absence d'un privilège pontifical, il n'aurait en principe pas eu le droit d'exposer le saint sacrement pour « urgente nécessité publique » sans la permission de l'évêque (cf. *supra* 81). Or deux jours de cheval séparent Occhiolà de Syracuse – son évêché –, ce qui fait que s'il avait dû attendre cette permission, Micciardo n'aurait pu célébrer cette cérémonie au plutôt tôt que le 13-14 janvier. Ce qui, en l'occurrence, aurait vraisemblablement épargné plusieurs centaines, voire plus d'un millier de morts à Occhiolà.

Comment la perspective d'une telle cérémonie pouvait-elle ne pas fortement influencer les esprits et contribuer à retenir sur place les habitants d'Occhiolà ? Et dès lors qu'ils étaient décidés – ou résignés ? – à jouer le jeu de la dévotion plutôt que celui de la fuite, et qu'ils s'apprêtaient dans les heures suivantes à pénétrer dans une église déjà en partie ébranlée par les précédents séismes, pourquoi alors ne pas jouer ce jeu jusqu'au bout et, « remettant le tout à la volonté divine » selon l'expression de Centorbi²³⁹, ne pas déjeuner aussi dans des maisons à moitié ébranlées ?

Très bien, dira-t-on, mais pour que la démonstration soit pleinement convaincante il faudrait être certain qu'Avola n'avait pas elle aussi prévu une cérémonie exceptionnelle pour l'après-midi du 11 janvier. Or il faut bien dire qu'il n'y pas de preuve déterminante à ce sujet. Deux éléments semblent cependant l'attester. Pietro Dell'Arte affirme « chacun, sans se préoccuper de ses affaires, abandonna les maisons » (voir *supra*), il parle donc « d'affaires » et non pas de processions ou de cérémonies. D'autre part, il semble que personne à Avola n'ait été écrasé sous les décombres des églises lors du *terremoto* du 11 janvier après-midi, ce qui indique en tous cas qu'aucune messe n'était célébrée à ce moment là.

On peut supposer que Avola – comme Syracuse – avait plutôt organisé une grande messe le matin. Dell'Arte raconte qu'il était appuyé contre la balustrade de l'église au moment du séisme de la matinée, ce qui fait penser qu'il était probablement en train d'attendre la fin de ladite messe ; et lorsqu'il affirme « la voix courut que chacun devait sortir », il fait vraisemblablement référence aux fidèles qui sortent de l'église. L'épisode rappelle du reste celui de Syracuse où, comme le raconte Francesco Fortezza, « la voix avait couru » pour avertir que le campanile était sur le point de s'effondrer. En l'absence

²³⁹ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 219.

de preuve plus solide, cette messe du matin n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse convaincante. Une fuite pure et simple de la population, sans qu'aucune cérémonie religieuse ne l'ait précédée, ne semble pas cohérente avec ce que nous savons de la mentalité de l'époque. Et d'autre part, il est très difficile d'imaginer que les autorités religieuses et civiles d'Avola n'avaient prévu aucune cérémonie pour la journée du 11 janvier.

Admettons alors l'hypothèse de la messe matinale de Avola. Dans ce cas, peut-on tirer du clivage cérémonie du matin/cérémonie du soir la clé qui permettrait d'expliquer la séparation entre les villes du groupe A1 et celles du groupe A2 ? Ce qu'on constate, en tous cas, c'est que cette clé n'est pas en contradiction avec les faits là où nous les connaissons avec suffisamment de précision. A Occhiolà, Catane, Sortino, Giarratana, Acireale (groupe A2), là où nous savons qu'une cérémonie solennelle était prévue pour l'après-midi, les habitants ne s'enfuient pas suite au séisme de la matinée. A Syracuse (groupe A1), où nous sommes certains qu'une grande messe a eu lieu le matin, une partie de la population quitte au contraire immédiatement la ville.

Reste le cas de Lentini et de Noto pour lesquelles les sources sont malheureusement muettes en ce qui concerne la matinée du 11 janvier. En suivant le même raisonnement qu'il y a un instant, on peut estimer qu'il est hautement improbable que les autorités de ces deux villes n'aient organisé aucune cérémonie solennelle pour cette journée. Comme il est également improbable que les populations se soient massivement enfuies à la campagne – comme elles l'on fait – tout en sachant qu'une telle cérémonie était prévue pour l'après midi, on pourrait en déduire en toute logique que celle-ci avait eu lieu au cours de la matinée. Le raisonnement paraît effectivement logique, mais il ne s'agit malgré tout que d'une extrapolation. Le clivage cérémonie du matin/cérémonie du soir n'est donc pas entièrement prouvé, mais reste toutefois une hypothèse crédible.

Le groupe A se désagrège

On peut diviser les quarante heures d'attente entre les deux *terremoti* en deux périodes de durée inégale. Au cours des trente-cinq premières heures – c'est-à-dire du fort séisme du 9 janvier au soir jusqu'au léger séisme du 11 janvier matin – les villes et

les terres du groupe A se comportent, comme nous l'avons dit, de façon extrêmement synchrone. Au cours des cinq dernières heures, en revanche, le groupe A semble se désagréger à un rythme accéléré. La première scission A1/A2 est en effet suivie rapidement par une seconde scission dans chacun des deux sous-groupes.

La scission du groupe A2, au cours de l'après-midi du 11 janvier, intervient à un moment crucial, à savoir lorsque, dans chacune des villes et des terres, cloches et tambours annoncent le début de la messe solennelle. A Catane, Acireale, Occhiolà et Sortino, les populations se rendent en masse dans la ou les églises. Au contraire, les habitants de Giarratana, comme pris soudain de panique, se débandent. Voici comment Antonio Dell'Agli raconte cet épisode²⁴⁰ :

« La secousse terrestre revint aux environs de 11 heures italiennes²⁴¹, mais elle fut brève et légère. Cependant, il fut douloureux, attristant, de voir grouiller dans les rues, tels des essaims de guêpes sous la canicule, tous les habitants inquiets et pâles errant de ci et de là. Petits et grands, jeunes et vieux, géniteurs et enfants, époux et parents, riches et pauvres, amis et ennemis, tous se mêlèrent en une foule tremblante. Enfin les cloches de la *chiesa madre* annoncent les quarante heures. Les habitants prennent alors des résolutions diverses : quelques-uns courent à l'église pour apaiser le Tout-puissant offensé ; la plupart abandonnent le nid paternel et restent aux alentours de l'agglomération, incertains quant à l'avenir [...]. »

Le cas de Vizzini est plus incertain. Un chroniqueur de cette ville, Damiano Giarrusso, assure que le clergé avait organisé une procession pour l'après-midi du 11 janvier, et qu'au moment du *terremoto* une partie de la population – en particulier les

²⁴⁰ « Alle ore 11 italiane circa ritornò la scossa terrestre, ma fu breve e leggiera. Pure fu doloroso, rattristante, il vedere brulicar per le vie come sciame di vespe sotto la canicola del sole tutti gli abitanti irrequieti e pallidi nei visi, aggirandosi or qua, or là. Piccoli e grandi, giovani e vecchi, genitori e figli, sposi e parenti, ricchi e poveri, amici e nemici, tutti si confusero in una folla tremante. Finalmente le campane della madrice annunziano il Quarantore. Allora il popolo appigliasi a varia risoluzione : i pochi corrono in chiesa a placare la Onnipotenza offesa ; i più abbandonano il nido paterno, e si stanno incoscii dell'avvenire pei dintorni dell'abitato ». Antonio DELL'AGLI, *Ricerche storiche...*, cit., pp. 50-51.

²⁴¹ Dell'Agli entend 11 heures suivant le mode de calcul de son époque (fin du XIX^e siècle) qui correspond au notre.

ecclésiastiques – se trouvait dans les églises²⁴². Cependant, le faible pourcentage de victimes fait penser que seule une minorité des habitants avaient participé à cette célébration. Bien que l'absence de sources plus précises ne permette pas de comprendre exactement quelle a été la dynamique des événements, le cas de Vizzini paraît assez semblable à celui de Giarratana.

Nous allons alors appeler A2co – pour indiquer que la population est restée compacte – le groupe qui rassemble Catane, Acireale, Occhiolà et Sortino, et A2di – pour indiquer que la population se divise – le groupe qui réunit Giarratana et Vizzini.

Peut-on comprendre pourquoi les populations de A2co et A2di réagissent de façon différente ? Remarquons tout d'abord que, compte tenu de la grande ferveur que suscitent normalement l'exposition du saint sacrement et la prière des quarante heures, la fuite des habitants de Giarratana a quelque chose d'extraordinaire²⁴³. Cela étant dit, on peut, à travers un jeu de comparaisons, essayer de dégager des possibles éléments d'explication

Commençons par comparer Giarratana à Catane. En ce qui concerne cette dernière ville, plusieurs éléments ont pu jouer en faveur d'une participation massive de la population aux grandes messes : la dévotion exceptionnelle envers sainte Agathe, le très fort encadrement du clergé régulier et séculier, le fait que la messe dans la cathédrale ait été célébrée par un figure charismatique telle que celle du chanoine Giuseppe Celestre²⁴⁴. L'expérience des catastrophes passées, et en particulier de l'éruption de 1669, a sans doute eu également un rôle non négligeable. En effet, cette éruption avait été interprété par les contemporains comme la démonstration que sainte Agathe avait réussi *in extremis* à sauver sa ville. Tous ces éléments ont certainement contribué à créer

²⁴² Damiano GIARRUSSO, *Il terremoto del 1693 a Vizzini*, ms., s.d. (cité par Salvatore NICOLSI, *Apocalisse in Sicilia, il terremoto del 1693*, 1983, pp. 132-133). Cf. également Girolamo DI MARZO, *L'antica Bidi oggi Vizzini*, 1846, pp. 86-87, qui se base principalement sur le texte de Giarrusso.

²⁴³ Il est intéressant de constater que sur le site actuel de la chiesa madre de Giarratana (www.sanbartolomeoapostolo.org) le comité de san Bartolomeo insiste sur la dévotion particulière des habitants envers le saint sacrement. Par contre, le même site, tout en parlant du séisme de 1693, ne dit pas un mot de l'épisode de la fuite du 11 janvier après-midi.

²⁴⁴ Signalons par exemple à ce propos que, le lendemain même du *terremoto*, Celestre va être élu vicaire général du diocèse par les autres chanoines de la cathédrale de Catane. Signalons également que Celestre avait joué un rôle de premier plan lors de la grande éruption de 1669 : cf. Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco...*, cit. Du reste, nul mieux que Giuseppe Celestre symbolise cette génération de Catanais qui, à vingt-cinq ans de distance, dut faire face à deux des plus grandes catastrophes de l'histoire de Catane.

un climat de surexcitation religieuse. Climat que l'on perçoit bien dans les pages de Francesco Privitera qui, décrivant l'instant où les habitants se rendent à la messe, écrit²⁴⁵ :

« [...] tous s'acheminèrent vers la cathédrale, s'étant disposés au sacrement indulgent de la pénitence, et tous excités par la ferveur et le paroles de feu des prédicateurs, comme dans le jour tout nouveau, avec l'odeur de la mort imminente. »

Les éléments de l'équation étaient forcément différents à Giarratana, où le saint patron, saint Bartholomé, n'était pas comme sainte Agathe un « concitoyen », et où la présence du clergé était incomparablement plus faible qu'à Catane. Considérons ces chiffres pour avoir un ordre de grandeur : Catane, avec à peu près vingt mille habitants, était seulement six à sept fois plus peuplée que Giarratana qui en avait environ trois mille²⁴⁶ ; cependant, alors que Catane comptait trente-trois monastères ou couvents, il n'y avait à Giarratana qu'un seul petit couvent de mineurs franciscains²⁴⁷.

Le rapport entre l'espace urbain et la proche campagne, ainsi que le relief sont d'autres éléments dont il faudrait tenir compte, non seulement dans le cas de Catane et Giarratana, mais en général. Il est en effet plus facile d'entrer et sortir d'un bourg que d'une ville ceinte de murailles. D'autre part, la population d'un bourg – surtout si celui-ci est entouré de collines proches – peut plus aisément quitter les lieux tout en gardant toujours un oeil sur ce qui s'y passe : éventuelles cérémonies religieuses, sécurité des maisons, etc. Ainsi, Antonio Dell'Agli précise que les Giarratanais qui se débandent restent néanmoins à proximité immédiate de leur terre (voir *supra*). Pietro Dell'Arte raconte que les habitants d'Avola qui s'enfuient se réfugient sur deux lieux éminents : la colline « du Runchetto » et la place des capucins (*supra* p. 121).

²⁴⁵ « tutti si dirizzarono alla catted[r]ale e disposti col sacramento indulgente della penitenza, ed eccitati tutti dal fervore ed infocate parole de predicatori, quasi nel giorno novissimo, col odore dell'avvicinata morte. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 60

²⁴⁶ Ces chiffres sont tirés de Francesco MAGGIORE PERNI, *La popolazione di Sicilia e di Palermo dal X al XVII secolo*, 1892.

²⁴⁷ Autant qu'on peut en juger par une carte de 1771 de cet ordre. Une carte de 1712 de l'ordre des capucins montre que celui-ci n'est pas présent à Giarratana. Et pourtant les capucins sont l'un des ordres qui ont l'implantation territoriale le plus large. Les deux cartes sont publiées in Enrico IACHELLO (dir.), *L'isola a tre punte : la cartografia storica della Sicilia [...]*, 2001, cartes 103 et 104.

Il est par contre plus difficile de comprendre la différence de comportement entre Occhiolà et Giarratana, car les deux terres étaient largement comparables. Elles avaient en particulier une population à peu près identique et un encadrement ecclésiastique similaire, c'est-à-dire un clergé séculier relativement peu nombreux et un seul petit couvent franciscain. Par ailleurs, rien ne permet de supposer que les habitants de Giarratana avaient une moindre dévotion et une moindre confiance en leur saint patron que ceux d'Occhiolà. On pourrait même en théorie supposer le contraire, dans la mesure où la *chiesa madre* de Giarratana comptait entre autres trésors plusieurs reliques importantes de saint Bartholomé, ainsi qu'une statue « de très grande dévotion » de celui-ci²⁴⁸, alors qu'Occhiolà n'avait semble-t-il aucune relique de sa patronne sainte Catherine²⁴⁹.

Ici, en l'absence de sources plus précises, on ne peut vraiment que formuler des hypothèses. Le curé de Giarratana – comme celui du roman de Carlo Levi, *Christ s'est arrêté à Eboli* – manquait-il de charisme ? S'était-il aliéné une partie de la population pour une raison ou pour une autre ? Francesco Micciardo, le curé d'Occhiolà, jouissait, lui, semble-t-il, d'une grande autorité et d'un prestige égal. C'est ainsi que le dépeint son compatriote Mario Centorbi et qu'il se dépeint lui-même – sous couvert d'anonymat – dans sa *Veridica relatione*. Rappelons nous, par exemple, que la nuit du 9 janvier toute la population l'avait suivi dans sa pérégrination d'église en église (*supra* p. 58).

Autre hypothèse, le curé de Giarratana avait-il décidé d'exposer le saint sacrement sans avoir au préalable reçu l'autorisation de l'évêque – et sans pouvoir par ailleurs recourir, comme à Occhiolà, à un privilège pontifical ? La population s'était-elle en conséquence divisée sur cette question, entre une faction majoritaire – qui résolut en fin de compte de ne pas participer à la cérémonie, ne la percevant pas comme pleinement

²⁴⁸ On lit ces informations sur le site de la chiesa madre de Giarratana (www.sanbart..., cit.). Cette église mère disposait en outre du corps d'une martyre, sant'Ilaria, sans doute acheté par les Settimo, marquis de Giarratana, et amenée depuis la Grèce en 1664. Il semble que saint Bartholomé soit aujourd'hui encore l'objet d'une très vive dévotion à Giarratana. La statue en bois peint du saint (datant du XVI^e) est en particulier, spécialement vénérée.

²⁴⁹ Francesco Micciardo, qui décrit de façon très précise l'intérieur des églises d'Occhiolà, signale seulement un tableau représentant sainte Catherine ainsi qu'une châsse dorée, mais curieusement il n'indique pas ce qui se trouvait dans cette châsse. Par ailleurs, ni Micciardo, ni Centorbi n'évoquent une dévotion particulière pour la sainte elle-même ou pour un objet lui étant relié : tableau, statue, etc. Signalons enfin que la nouvelle Occhiolà post-sismique va changer de nom, d'emplacement, mais aussi adopter un nouveau saint protecteur : l'archange saint Michel qui, sans remplacer sainte Catherine, vient la seconder.

légitime – et une faction minoritaire – qui participa à la messe de la soirée ? Qui sait, d'ailleurs, si cette scission entre deux factions ne refléta pas le fait que cette communauté était déjà divisée au départ en deux confréries rivales ? Il semble, d'autre part, que le « marchese padrone » de Giarratana, Girolamo Settimo, s'était réfugié dans une sorte de chaumière avec sa femme et ses trois enfants, par crainte d'une réplique du tremblement de terre, et qu'il s'y trouvait encore au moment du *terremoto* du 11 janvier après-midi²⁵⁰. Le marquis, en ne se rendant pas à l'église pour la prière des quarante heures, n'a-t-il pas influencé le reste de la population ?

Ces questions restent sans réponse, mais elles permettent de souligner un fait important, à savoir le rôle croissant joué par les acteurs individuels. Au cours des trente-cinq premières heures les populations des villes A semblent pour l'essentiel se comporter de façon compacte et indistincte. L'évêque de Syracuse, qui essaye de se soustraire à la messe dans la cathédrale (*supra* p. 87), constitue à ce moment là le seul exemple de comportement individuel signalé par les documents. En revanche, les acteurs individuels apparaissent en plus grand nombre au cours des cinq dernières heures. Nous venons de citer le cas du marquis de Giarratana. Nous avons évoqué tout à l'heure le cas du père Pietro Dell'Arte qui ameute les gens de sa maisonnée et « sans leur permettre de manger » les entraîne à l'extérieur d'Avola (*supra* p. 121). Mais le cas le plus remarquable est celui du sacristain Geronimo Bellomo de Sortino. Convoqués au son du tambour, les habitants de Sortino s'étaient rendus le 11 janvier après-midi dans la *chiesa madre* pour l'adoration du saint sacrement. Écoutons Andrea Gurciullo raconter la suite des événements²⁵¹ :

« C'est ainsi que, tandis que de nombreuses personnes poussées par la dévotion

²⁵⁰ C'est ce que raconte Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit., ainsi que Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 152. La chaumière en question s'effondra sur la famille Settimo ; le marquis et les enfants furent tirés indemnes de sous les décombres, mais la marquise y laissa la vie.

²⁵¹ « Così né avvenne mentre non puochi spinti dalla divozione correvano a gara a prestar le dovute adorazioni e ringraziamenti alla suddetta chiesa madre entrarono dunque in chiesa e profondamente adorarono la sacra pisside esposta, e indi data la benedizione, come dicono alcuni erano in atto di partirsi dalla chiesa ma furono ritenuti da Geronimo Bellomo sacrestano di una chiesa pubblicando loro essere doveroso che si cantasse il *Te Deum* in segno di ringraziamento, e così fecero, intonarono il *Te Deum Laudamus*. Ma da quello che successe ci fanno tremare i giudizi di Dio ! Mentre quel pio popolo colle lacrime agli occhi e con lo spirito in su le labbra cantava le divine lodi, ecco che la terra di nuovo scatenossi più fieramente diè l'ultimo crollo alla città, non avendo lasciato pure in piedi una chiesa né fabbrica alcuna. » Andrea GURCIULLO, *Notizie delle chiese...*, cit., p. 110.

couraient en s’empessant vers ladite *chiesa madre* afin d’accomplir leurs adorations et remercier [le ciel], ils entrèrent donc dans l’église et adorèrent profondément le ciboire sacré ; après quoi, une fois la bénédiction donnée, ils s’apprêtaient à partir de l’église – comme certains le racontent – mais furent retenus par Geronimo Bellomo, sacristain d’une église, qui annonça qu’il était de leur devoir de chanter le *Te Deum* en signe de remerciement, et c’est ce qu’ils firent en entonnant le *Te Deum Laudamus*. Mais compte tenu de ce qui arriva les jugements de Dieu nous font trembler ! Alors que le peuple pieux, les larmes aux yeux et l’esprit aux lèvres, chantait les louanges divines, voilà que la terre se déchaîna à nouveau donnant encore plus féroce le dernier coup à la ville, ne laissant debout même pas une église ou un quelconque bâtiment. »

Alors que la prudence du marquis de Giarratana et du père Dell’Arte ont probablement contribué à sauver des vies, le zèle du sacristain Geronimo Bellomo a été lourdement payé par la ville de Sortino. Gurciullo précise en effet : « *considerevole fu la strage e la perdita di quei ritrovati nella detta madre chiesa. Non vi è dubbio che alcuni di quelli scamparono dal pericolo ma molti ne perirono* » (considérable a été l’hécatombe et la perte de ceux qui se retrouvèrent dans ladite *chiesa madre*. Il n’y a pas de doute que certains d’entre eux échappèrent à la mort, mais beaucoup périrent)²⁵².

Avec le groupe A1, ce sont les acteurs collectifs – « la plèbe », la « noblesse » – que l’on voit agir de façon indépendante. Si l’on en croit Filippo Tortora, la « plèbe » de Noto et le couvent des carmes organisèrent leur propre procession le 11 janvier après-midi, peut-être avec le soutien d’autres religieux. Tortora raconte qu’une partie de la plèbe mourut ainsi écrasée dans l’église des carmes, car lorsque le *terremoto* survint elle s’y trouvait pour y prélever la statue de la Vierge du Carmel et la conduire en procession²⁵³. En ce qui concerne Syracuse, les sources mettent l’accent sur le fait que la noblesse « prudente » se réfugia à la campagne, alors que le gros de la population resta dans la cité²⁵⁴. On ne connaît pas la raison de cette séparation, mais ce qui est certain c’est que les familles du patriciat pouvaient plus aisément que les simples

²⁵² Ibid.

²⁵³ Filippo TORTORA, *Breve notizia...*, cit., p. 45. Cela dit, l’éditeur qui a publié le manuscrit de Tortora indique en note que des fouilles archéologiques sur le site abandonné de l’église des carmes n’ont pas permis de retrouver les corps de ceux qui, selon Tortora, s’y trouvaient au moment de l’écroulement, ce qui peut faire douter de l’exactitude de son souvenir.

²⁵⁴ C’est ce que racontent Domenico Guglielmini, Alessandro Burgos et Paolo Boccone.

citadins quitter la ville. En effet, les premières possédaient des villas dans la proche campagne et pouvaient le cas échéant laisser des domestiques garder leurs résidences urbaines, alors que les autres n'avaient pas forcément de lieu où se réfugier et voulaient sans doute aussi surveiller leurs biens. Le cas de Lentini est significatif à ce propos. Alessandro Burgos raconte, en effet, qu'une partie des habitants de Lentini étaient retournés dans leurs maisons dans l'après-midi du 11 janvier « per mettere in salvo le sostanze » (pour mettre leurs biens en sécurité)²⁵⁵.

A Noto, Syracuse et Lentini, la population s'est par conséquent morcelée au cours de cet après-midi du 11 janvier, les uns restant à la campagne, les autres revenant – ou restant – en ville. En revanche, Pietro Dell'Arte indique que les habitants d'Avola demeurent jusqu'au bout à l'extérieur de leur bourg²⁵⁶. La preuve est en d'ailleurs que seules trois cents personnes périrent au cours du *terremoto* – dont beaucoup à l'intérieur de grottes où elles s'étaient réfugiées pour se protéger des intempéries et qui s'effondrèrent en raison de la violence extrême du séisme. En somme, on peut dire que le groupe A1 se scinde lui aussi en un sous-groupe que nous allons appeler A1co – car il reste compact – qui comprend en l'occurrence la seule Avola, et un sous-groupe A1di – où la population se divise – qui réunit Syracuse, Lentini et Noto.

On assiste ainsi à un double mouvement de désagrégation au sein du groupe A : d'une part, les villes suivent des parcours de plus en plus différents ; d'autre part, au sein de chaque ville, les populations elles-mêmes ont tendance à se morceler. Le rôle accru des acteurs individuels et collectifs est symptomatique de cette désagrégation. Prenons le cas de Syracuse. Au cours de la matinée du 11 janvier le patriciat et le reste de la population font encore front commun pour contraindre l'évêque à célébrer la messe dans la cathédrale ; quelques heures plus tard, ils font bande à part pour la première fois depuis le *terremoto* du 9 janvier.

Peut-on expliquer ce mouvement de désagrégation ? Si le morcellement n'avait concerné qu'une ville nous n'aurions pas eu grand chose à dire à son sujet. Mais, en l'occurrence, ce qui est vraiment intéressant c'est que le mouvement débute au même moment dans plusieurs villes. Le morcellement gagne dans les mêmes heures de

²⁵⁵ Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit. C'est ce que confirme Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 144, qui semble bien informé en général de ce qui s'est passé à Lentini.

²⁵⁶ Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., pp. 40-41.

l'après-midi du 11 janvier Syracuse, Lentini et Noto, tout comme Vizzini et Giarratana ; il gagne à la fois le groupe A1 et le groupe A2, qui suivent pourtant désormais des chemins différents. Nous avons ainsi la preuve que ce mouvement de désagrégation n'est pas purement contingent, mais qu'il correspond à quelque chose de plus structurel.

Cette structure c'est très probablement la culture sismique qui commence à craquer. On peut en effet considérer que la culture sismique est pour ces hommes du XVII^e siècle une structure mentale, c'est-à-dire un système de pensée complexe et cohérent qui conditionne leur perception des événements et guide leurs actions²⁵⁷. Une structure d'autant plus forte qu'elle intègre de façon inextricable aspects pratiques et religion (voir *supra* p. 95). C'est la culture sismique qui avait maintenu pendant trente-cinq heures d'affilée la cohésion de toutes les villes A et de tous les habitants dans chacune de ces villes, ce qui est en soi quelque chose d'assez extraordinaire. Il faut s'imaginer ces dizaines de milliers de personnes qui pensent à l'unisson et se comportent à l'unisson, en s'enfuyant au même moment et en revenant au même moment dans leurs villes. Mais au fur et à mesure que les heures passent, cette structure mentale pourtant si solide commence à céder. Elle est surtout ébranlée par le léger séisme du 11 janvier matin. Nous avons expliqué en quoi ce séisme marque un tournant majeur, et comment il contribue à accroître fortement l'incertitude – et par conséquent l'angoisse – des *terremotati* (p. 118 *sq.*). On peut dire que le craquement de la culture sismique entraîne le craquement de la société, avec pour conséquence un début de désagrégation et de chacun pour soi.

Certes, la désagrégation ne touche pas de prime abord toutes les villes. A Catane, à Sortino, dans les autres villes du groupe A2co, les rangs des fidèles qui se pressent à la messe du 11 janvier après-midi restent compacts. Cependant, un mouvement est amorcé. Nous verrons dans le chapitre V que la désagrégation sociale prend une dimension extrême suite au deuxième *terremoto*, avec le renversement quasi complet de l'ordre établi, en particulier à Catane. D'une certaine façon, on pourrait dire que la séparation entre la noblesse et la plèbe de Syracuse préfigure le profond conflit social qui va opposer, pendant plusieurs semaines et dans un grand nombre de villes frappées par le tremblement de terre, les pauvres aux riches.

²⁵⁷ Sur la notion de structure cf. en particulier Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, 1958, pp. 305-308.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour l'heure, il reste à franchir la dernière étape de la démonstration pour montrer comment la catastrophe – c'est-à-dire le bouleversement de la société – se transforme en désastre.

Rétroaction et désastre

Le schéma qui se trouve à la fin de ce chapitre résume les parcours et les bifurcations des villes des groupes A et B au cours des quarante heures qui séparent les deux grands *terremoti* du 9 et 11 janvier. Ce schéma souligne tout d'abord la différence fondamentale qui distingue A de B : dans le premier groupe il y a une dynamique de rétroaction, alors qu'il n'y en a pas dans le deuxième. Par rétroaction, entendons que le premier séisme a modifié le comportement des communautés urbaines, et que cette modification a eu une action en retour sur le désastre final. Ou pour exprimer les choses autrement, que la façon dont les *terremotati* ont appréhendé l'événement a eu un impact déterminant sur le pourcentage de mortalité provoqué par le séisme.

L'absence de rétroaction dans le groupe B se reflète dans le fait que le tremblement de terre du 11 janvier après-midi cueille les habitants alors que ceux-ci vaquent à leurs activités quotidiennes. A Malte, le grand maître est à la chasse²⁵⁸ ; à Palerme, le vice-roi déjeune avec sa famille dans le couvent de Santa Teresa²⁵⁹ ; dans la même ville, Paolo Boccone se promène au milieu de la foule dans la rue du Cassaro²⁶⁰. Toujours à Palerme, on sait – car l'histoire fut consignée et considérée comme un miracle – ce que faisait un groupe d'une vingtaine de femmes et d'enfants. Voici l'histoire telle que la raconte Boccone²⁶¹ :

²⁵⁸ C'est ce que raconte le correspondant maltais du journal français d'Amsterdam, *Lettres historiques...*, cit., p. 264.

²⁵⁹ Vincenzo AURIA, *Historia cronologica ...*, cit., p. 99.

²⁶⁰ C'est lui-même qui le raconte. Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 12.

²⁶¹ « Poco avanti che accadesse il terremoto delli 11 ad hore 21 in Palermo, vicino la chiesa di Sant'Agostino, in congiuntura di portare a sepellire un cadavere, uscirono su la strada circa 18 a 20 tra donne e figliuoli dalle loro case terrane, per vedere chi fosse il defonto, e nel tempo giusto che si trovarono fuori della soglia seguì il terremoto, per cui la grande scossa rovinò tutta la tenuta delle loro povere case, senza trovarvi le persone dentro. » *Ibid.*, p. 11.

« A Palerme, peu avant le *terremoto* du 11 à 21 heures, près de l'église de Saint Augustin, alors que passait un cortège funèbre, environ 18 à 20 femmes et enfants sortirent de leurs maisons dans la rue pour voir qui était le défunt, et le *terremoto* survint juste au moment où ils avaient franchi le seuil, de sorte que la grande secousse fit crouler leurs pauvres maisons sans trouver personne à l'intérieur. »

Pour les villes du groupe A, en revanche, l'endroit où se trouvent les habitants dépend en grande partie des mouvements de masse qui ont suivi le séisme du 11 janvier matin. C'est ainsi qu'il y a dans certains cas rétroaction positive : les conséquences du *terremoto* de l'après-midi sont amplifiées. Dans d'autres cas, au contraire, la rétroaction est négative : les conséquences en sont amoindries. Dans le groupe A1co, où le gros de la population s'est réfugié à la campagne, la mortalité a été en fin de compte inférieure à ce qu'elle aurait sans doute été si le tremblement de terre du 9 janvier n'avait pas précédé celui du 11. A l'opposé, pour les villes du groupe A2co, la mortalité a été vraisemblablement supérieure à ce qu'elle aurait sinon été, puisque le *terremoto* cueille les habitants dans des églises déjà à moitié ébranlées. Les deux cas exemplaires sont de ce point de vue Avola et Catane. L'intensité sismique est plus forte dans la première (degré XI) que dans la seconde (degré X-XI), et pourtant le pourcentage de victimes est entre douze à seize fois inférieur à Avola (environ 5%) qu'à Catane (où il est compris entre 60 et 80%)²⁶².

Les communautés urbaines des groupes A1di et A2co, bien qu'elles aient suivi des parcours différents au cours des dernières heures, subissent par contre une mortalité à peu près similaire. Ici, deux cas exemplaires sont Giarratana (XI d'intensité sismique et à peu près 18% de mortalité) et Syracuse (X d'intensité sismique et environ 25% de mortalité).

L'importance décisive de la bifurcation A1/A2 est le deuxième élément intéressant que le schéma fait apparaître. Dans le premier groupe, la mortalité se situe dans le meilleur des cas autour de 5% de la population, dans le pire autour de 20% ; dans le deuxième, elle se situe dans le meilleur des cas autour de 20% et elle dépasse les 50% dans le pire, Or nous avons admis l'hypothèse selon laquelle cette bifurcation est la

²⁶² Pour les chiffres voir l'annexe 4. Pour ce calcul je ne prends pas en compte la totalité des 800 victimes que compte Avola mais seulement les 300 qui perdent la vie le 11 janvier.

conséquence du clivage cérémonie du matin/cérémonie du soir (*supra* p. 126). C'est dire à quel point ce choix – qui fut, selon les villes, en partie le fruit du hasard – a été lourd de conséquences. Là où une cérémonie solennelle avait été prévue pour l'après-midi, même si – comme à Giarratana – la population n'y participa pas massivement, la mortalité fut de toute façon très élevée. C'est ce que résume le tableau suivant.

	la population reste compacte	la population se divise
cérémonie solennelle le matin	A1co (Avola) : ~ 5% mortalité	A1di (Syracuse) : ~20% mortalité
cérémonie solennelle le soir	A2co (Catane) : ~ 50% mortalité	A2di (Giarratana) : ~20% mortalité

Il y a cependant une exception importante, à savoir le cas d'Acireale. C'est pourquoi cette ville figure entre parenthèse dans le groupe A2co du schéma qui se trouve à la fin du chapitre. La population d'Acireale se trouvait à l'intérieur de l'église collégiale au moment où le *terremoto* frappa. Pourtant, le pourcentage de victimes y fut relativement faible (environ 6%), en raison d'une série de circonstances « miraculeuses » que relate le père Cherubino Aliotta. Voici deux extraits de son texte²⁶³ :

« Alors que les cloches avaient sonné, on attendait le magistrat pour commencer ladite cérémonie. Tandis que le collègue [des ecclésiastiques] étaient assemblé dans la sacristie et le peuple dans l'église collégiale, voici que le même jour du dimanche 11 janvier, à environ vingt-et-une heures, le *terremoto* répliqua, quarante heures après le premier, si féroce et cruel qu'il détruisit presque toute la ville d'Acì, et par l'intercession de Marie toujours vierge, et par grâce spéciale de la glorieuse sainte Venera, les habitants furent

²⁶³ « Ora mentre sonate le campane s'aspettava il magistrato per incominciare la suddetta funzione congregato il collegio nella sacristia ed il popolo nella chiesa collegiale, ecco nell'istesso giorno di domenica 11 del mese di gennaio ad hore vent'una in circa replicò il terremoto, trascorse quaranta ore dal primo, così fiero e crudele che desolò quasi tutta la città di Acì, e per intercessione di Maria sempre vergine, e gratia speciale della gloriosa santa Venera restarono preservati i cittadini dalle rovine delle chiese, de palazzi, delle loggie e delle fabbriche, e dal numero di duodeci mila anime che è composto tutto il popolo solamente rimasero estinte circa settecento persone, e la maggior parte di queste furono donne e figlioli, e si deve ascrivere a gran misericordia del Signore che da trecento e più ecclesiastici solamente morirono quattro sacerdoti e quattro chierici. [...] la sacristia non precipitò quasi per miracolo, dove erano radunati i signori canonici, mansionarii, sacerdoti e chierici per uscire la gloriosa santa Venera, che restarono tutti illesi per i meriti di detta santa. » Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 186.

préservés de la ruine des églises, des palais, des autres édifices, et sur les douze mille âmes qui composent tout le peuple, moururent seulement sept cents personnes environ, et la plupart d'entre-elles furent des femmes et des enfants ; et il faut compter comme une grande miséricorde du Seigneur le fait que parmi plus de trois cents ecclésiastiques, seuls quatre prêtres et quatre clercs moururent. [...] la sacristie ne s'effondra pas presque par miracle, où se trouvaient réunis les chanoines, *mansionarii* [auxiliaires des chanoines], prêtres et clercs, pour sortir la glorieuse sainte Venera, qui restèrent tous sains et saufs par les mérites de ladite sainte »

Aliotta, tout en remerciant le Seigneur d'avoir préservé le collège des ecclésiastiques – dont il faisait partie –, semble suggérer que ce fut une grâce céleste si ce furent surtout des femmes et des enfants qui périrent sous les décombres de la collégiale. Il y aurait beaucoup à dire sur cette remarque fort révélatrice de la mentalité de l'époque, mais qui fait également songer à celle qui caractérise encore aujourd'hui certains régions du monde où, comme l'on sait, la vie des femmes et des enfants est souvent considérée comme moins importante que celle des hommes. Cela dit, la remarque d'Aliotta nous intéresse surtout car elle représente une sorte d'indice. Cette forte proportion de femmes et d'enfants ne suggère-t-elle pas que la plupart des hommes n'étaient pas encore rentrés dans l'église ? Il est possible, et même probable, qu'une procession des confréries ait précédé la messe. Les chroniqueurs de Catane et d'Occhiola – qui sont ceux dont les récits sont les plus détaillés – décrivent de telles processions. Or les confréries sont exclusivement composées d'hommes. Aliotta précise, d'autre part, que la messe n'avait pas encore commencé, et que l'on attendait l'arrivée de l'échevin. On peut alors raisonnablement supposer que les membres des confréries attendaient l'échevin à l'extérieur, sur le parvis ou dans les alentours de la collégiale, et que par conséquent celle-ci n'était pas encore pleine au moment du *terremoto*. Voilà qui pourrait en partie expliquer l'exception que constitue Acireale.

Mascali constitue un autre cas intéressant. Un cas que l'on ne peut cependant pas considérer comme une exception, puisque les sources ne permettent pas de ranger cette ville dans l'une des nos quatre sous-groupes. On ne sait pas, en effet, si la ville ressentit ou non le séisme du 11 janvier matin. Ce que l'on sait, par contre, c'est que la quasi-totalité des ses habitants se trouvaient dans la proche campagne au moment du

terremoto de l'après-midi. En écrivant à Madrid, le vice-roi parle à ce propos de « nouvelle bien miraculeuse ». Voici un extrait de sa dépêche²⁶⁴ :

« Don Josph de Ulloa, capitaine de justice de la ville de Mascali, par une lettre du 12 janvier donne une nouvelle bien miraculeuse [...]. Pour rendre grâce, on [organisa] pour le dimanche 11 janvier une procession, en sortant la relique de saint Léonard pour la porter à un ermitage consacré à la Madone distant un mille de la ville, et alors que la procession était partie à 20 heures [selon l'horaire à l'italienne] et qu'elle se trouvait à un demi mille, le tremblement répliqua avec grande furie de sorte que tous tombèrent par terre avec la relique, et tournant les yeux vers la ville ils la virent tomber entièrement à terre »

Dans la ville désertée de Mascali, le *terremoto* entraîne la mort de seulement quinze personnes, soit 1% de la population. Il se peut que toutes les victimes se soient comptées parmi les religieuses – qui ne pouvaient quitter les monastères pour suivre la procession – ainsi que parmi les prisonniers.

Mascali apparaît à première vue comme le contre exemple du groupe A2.co : la participation massive des habitants à la cérémonie religieuse entraîne une mortalité très faible et non pas très forte. Toutefois, ce contre exemple confirme en réalité l'importance du phénomène de la rétroaction. Alors que celle-ci a été positive à Catane et Occhiolà, elle a été négative à Mascali.

²⁶⁴ « Don Josph de Ulloa, capitan de justicia de la ziadad de Mascari, en carta de 12 de henero da una noticia bien milagrosa [...] En acimento de gracias se [illisible] para el domingo onze de henero una procesion sacando la reliquia de san Leonardo para llebarla a una hermita de nostra señora distante una milla de la ziadad, y que haviendo zalido la procesion a 20 horas y estando a media milla, repitio con gran furia el temblor de forma que todo cayeron en tierra con la reliquia, y bolbiendo la vista a la ziadad la vieraon caer toda en tierra » AGS, Estado 3507 n. 9, lettre du 22 janvier. L'épisode est relaté également par Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit

Conclusion

Je voudrais en conclusion dresser une sorte de bilan du modèle que j'ai développé tout au long de ces pages. Il est important, tout d'abord, de distinguer les deux dimensions complémentaires mais distinctes qui le composent, la première surtout descriptive, le seconde plus analytique.

Avec la première dimension nous avons concentré l'observation sur le déroulement des événements en les considérant en quelque sorte d'en haut. Nous avons ainsi identifié un certain nombre de parcours, de bifurcations, de moments-clé. Sur cette base, nous avons en particulier pu distinguer avec certitude deux périodes au cours des quarante heures qui séparent les deux *terremoti* : une première phase de trente-cinq heures où les événements suivent une dynamique parallèle dans toutes les villes du groupe A, et une deuxième phase de cinq heures où le comportement de ces villes se différencie de plus en plus, quelle qu'en puisse être par ailleurs la raison. Ce sont ces différents parcours que résume le schéma général qui figure à la fin du chapitre.

Avec la seconde dimension nous nous sommes efforcés de comprendre les réactions, les motivations, les raisonnements des acteurs. A chacun des moments-clé, à chacune des bifurcations, nous avons essayé d'expliquer pourquoi les populations se comportèrent d'une façon plutôt que d'une autre, suivirent telle direction plutôt que telle autre. Pourquoi dans toute la région les *terremotati* campèrent-ils la nuit du 10 janvier à la campagne ? Pourquoi, suite au séisme du 11 janvier matin, les habitants d'Occhiola ne prirent-ils pas la fuite comme ceux d'Avola ? Pourquoi les Giarratanais, contrairement aux Catanais, se débandèrent-ils le 11 janvier après-midi, alors que les cloches les appelaient à l'église pour les quarante heures ? Voici quelques unes des questions auxquelles nous avons tenté de répondre.

Il est évident que la seconde dimension du modèle comporte des difficultés bien plus grandes que la première. L'analyse des réactions des *terremotati* exige pour commencer une compréhension de la culture sismique dans laquelle ceux-ci baignent. Elle suppose, d'autre part, d'adopter une démarche qui s'apparente par moments à celle de disciplines comme la sociologie ou la psychologie de groupe. Elle butte enfin et surtout sur les lacunes de la documentation. A dire la vérité, ces lacunes constituent un problème également pour la dimension descriptive du modèle. C'est la raison pour laquelle on ne

peut pas dire, pour nombre de villes du groupe A (Caltagirone, Scicli, etc.), si elles ont suivi la direction A1 ou A2. Cependant, il est certain que plus on cherche à rentrer dans le détail, et plus le problème des sources devient aigu. Car les documents, même lorsqu'ils existent, ne sont pas toujours aussi loquaces et précis que nous le souhaiterions.

La difficulté de l'entreprise n'était cependant pas une raison suffisante pour ne pas s'y risquer. Même incomplète, cette analyse valait la peine d'être tentée, ne serait-ce que parce qu'elle éclaire la première dimension du modèle. On peut d'ailleurs dire que c'est la conjonction des deux dimensions qui constitue la force de celui-ci : la partie analytique donne de la substance et de la profondeur à la partie descriptive ; la partie descriptive offre à la partie analytique une base solide pour comparer les villes entre elles. Or ce sont ces comparaisons systématiques qui nous ont permis d'étayer la plupart de nos extrapolations et de nos hypothèses. Et ce sont ces extrapolations et ces hypothèses qui ont permis à leur tour de compenser les lacunes de la documentation. Ainsi, en a-t-il été en particulier pour la question du clivage cérémonie du matin/cérémonie du soir.

En somme, le modèle avec ses deux dimensions paraît assez bien tenir la mer, pour reprendre une célèbre métaphore braudélienne²⁶⁵. Sans prétendre rendre compte de toutes les variables sociales, politiques et religieuses qui jouèrent au cours de ces quarante heures, il éclaire néanmoins la dynamique générale des événements. Bien ou mal, il ouvre en tous cas une voie que l'historiographie n'avait pas jusqu'ici parcourue.

Les historiens qui se sont intéressés de près à ces journées du 9, 10 et 11 janvier ont signalé les démonstrations exceptionnelles de ferveur religieuse, mais sans essayer particulièrement de les replacer dans un cadre géographique et temporel précis. C'est ainsi que, pour prendre un exemple, Liliane Dufour et Henri Raymond affirment dans leur *Val di Noto* : « on assista ainsi partout à d'interminables processions qu'évoquent d'ailleurs toutes les chroniques »²⁶⁶. Paolo Monello, dans son intéressant livre *Gli*

²⁶⁵ Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales... », cit., p. 746, compare le modèle à un navire dont il faut voir si, une fois mis à l'eau, il parvient à flotter, et pendant combien de temps.

²⁶⁶ Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, 1693, *Val di Noto, la rinascita dopo il disastro*, 1994, p. 22.

uomini e la catastrofe, va jusqu'à mettre dans le même sac les villes *terremotate* du Sud-Est avec les villes épargnées de l'Ouest de la Sicile. Il écrit en effet²⁶⁷ :

« [...] à l'aube du 10 janvier, samedi, dans toutes les villes touchées, surtout dans la zone de destruction maximale, Catane, Syracuse, Augusta, Lentini, Noto, et dans de nombreuses autres localités du Val di Noto, mais aussi à Palerme et dans le Val di Mazara, on vit partout le même spectacle. Qu'il y eut des morts et des ruines ou pas, la secousse avait été forte. Voici donc se mettre automatiquement sur pied le mécanisme ecclésiastique de la pénitence, des confessions et des processions. »

Cet amalgame entre l'Est et l'Ouest de la Sicile est contredit par les sources : les démonstrations exceptionnelles de dévotion ne débutent en effet à Palerme et dans le Val di Mazara qu'après le *terremoto* du 11 janvier. Mais surtout, cet amalgame ne permet pas de comprendre la dynamique des événements. Loin d'être un bloc homogène, les quarante heures entre les deux *terremoti* sont marquées par une articulation complexe et diversifiée des temps, des lieux et des comportements. Ce ne fut pas partout et tout le temps « le même spectacle ». Il est vrai qu'une lecture non méthodique des sources peut donner une impression de chaos généralisé, chaos duquel seul semble émerger ce mécanisme bien huilé des pénitences, des confessions et des processions qu'évoque Paolo Monello. C'est justement tout l'intérêt du modèle que de permettre une lecture systématique et structurée des documents, et de mettre ainsi en évidence similitudes et différences.

Un autre intérêt du modèle est celui de permettre de reconstituer, dans certains cas, le déroulement des événements même là où les sources font entièrement défaut. Par exemple, en ce qui concerne Raguse et Cassaro. Nous y reviendrons dans le chapitre IV.

Le modèle a-t-il aussi une portée plus générale ? Peut-il permettre d'analyser d'autres tremblements de terre ? Je pense qu'il est ici utile de distinguer la méthode des résultats que celle-ci permet d'atteindre de fois en fois. Les résultats sont forcément contingents : le schéma résume les parcours des villes A entre le 9 et le 11 janvier 1693 et rien d'autre. Il est vrai que nous avons constaté précédemment que la ligne de partage

²⁶⁷ Paolo MONELLO, *Gli uomini e la catastrofe. Ira di Dio, paura e scienza in Sicilia dopo il terremoto del 1693*, 1995, p. 37. Il s'agit de ma traduction.

A/B se retrouve telle quelle dans d'autres situations, comme les tremblements de terre d'Ombrie de 1703 et de Lisbonne de 1755 (*supra* p. 63). Cependant, si les points de départ peuvent se ressembler, il est évident que les événements suivent ensuite dans chaque cas un cours différent. Par contre, on ne voit pas pourquoi la méthode – c'est-à-dire la comparaison systématique des comportements des villes – ne pourrait pas éclairer d'autres tremblements de terre. Et pourquoi pas aussi d'autres catastrophes, comme par exemple des épidémies. On pourrait imaginer ainsi tout un travail de comparaison non seulement entre les villes frappées par une même désastre, mais aussi entre différents types de désastres.

Un tel travail pourrait par exemple porter sur le temps nécessaire pour que les villes reviennent du stade A au stade B. Le cas sicilien de 1693 est particulier en raison de ces deux très forts séismes qui frappent à deux jours de distance. Mais là où le premier tremblement de terre n'est suivi par aucune réplique, combien de jours ou de semaines faut-il avant que la vie reprenne son cours normal et que les populations ralentissent puis cessent les démonstrations exceptionnelles de piété ? Ce temps est-il identique à travers l'Europe ? Évolue-t-il entre le XVII^e et le XVIII^e siècle ?

Pour terminer, je voudrais revenir sur l'idée centrale de ce chapitre, à savoir que le désastre provoqué par le *terremoto* du 11 janvier a été autant, si ce n'est plus, la conséquence des réactions des populations que de l'intensité sismique. Dans quelle mesure cette thèse est-elle réellement originale ? L'idée que le comportement des acteurs a un impact sur l'événement peut sembler tout à fait banale. En ce qui concerne le *terremoto* sicilien, d'autres historiens ont bien évidemment remarqué ce rapport. Liliane Dufour et Henri Raymond écrivent, à propos de la mortalité provoquée par le séisme à Syracuse,²⁶⁸ :

«°Un tel chiffre [26%] est déjà remarquable, mais il aurait pu être encore plus important si le peuple syracusain, réunit dans la cathédrale le dimanche, n'était pas sorti à découvert dès les premiers signes d'écroulement perçus pendant les vêpres. On sait du reste que le comportement des habitants dans ces circonstances est déterminant pour leur sécurité, autant que le site de la ville elle-même.°»

²⁶⁸ Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa tra due secoli, le metamorfosi dello spazio (1600-1695)*, 1998, p. 36. Il s'agit de ma traduction.

Les deux auteurs affirment que le comportement des *terremotati* est « déterminant », mais ils ne poussent pas le raisonnement plus loin. Ils ne précisent pas que ce comportement est structuré par tout un ensemble d'éléments qui ouvrent certaines options et en ferment d'autres. Car ce qui est intéressant dans cette histoire, ce n'est pas tant que les Syracusains aient réagi d'une façon ou d'une autre, mais qu'ils se soient comportés de façon différente des Catanais pourtant confrontés aux mêmes circonstances. A Catane aussi, les premiers signes d'écroulement avaient été perçus, mais comme nous l'avons vu, et pour les raisons que nous avons explicitées, les Catanais n'ont pas pris la fuite.

L'idée de rétroaction est d'autre part à rapprocher du concept de « social vulnerability ». Ce concept est devenu depuis quelques années un thème phare des travaux de sciences sociales consacrés à l'étude des catastrophes²⁶⁹. L'idée est que, parmi les causes de tout désastre, il faut tout particulièrement tenir compte de celles qui ont trait au contexte social, économique, politique et culturel. C'est ainsi que certaines sociétés sont plus vulnérables que d'autres. En l'occurrence, nous avons vu que leur culture sismique expose les *terremotati* de 1693 à prendre des risques extrêmes – comme de célébrer une messe dans une église déjà en partie ébranlée – risques que ne prendraient sans doute pas des hommes d'aujourd'hui. Cela dit, la thèse du chapitre intègre mais dépasse ce concept de vulnérabilité sociale. Car le contexte social et culturel n'explique pas seul le désastre de 1693. Ce que nous avons montré, c'est que le désastre est le résultat de l'articulation entre un certain contexte et les réactions ponctuelles et locales des acteurs. C'est ce qu'indiquent, par exemple, les cas d'Occhiolà et Giarratana (*supra* p. 130) : deux terres comparables, partageant la même culture sismique, subissant la même intensité sismique, mais où les populations se comportent différemment, ce qui fait que la première perd environ 50% de ses habitants, et la seconde moins de 20%.

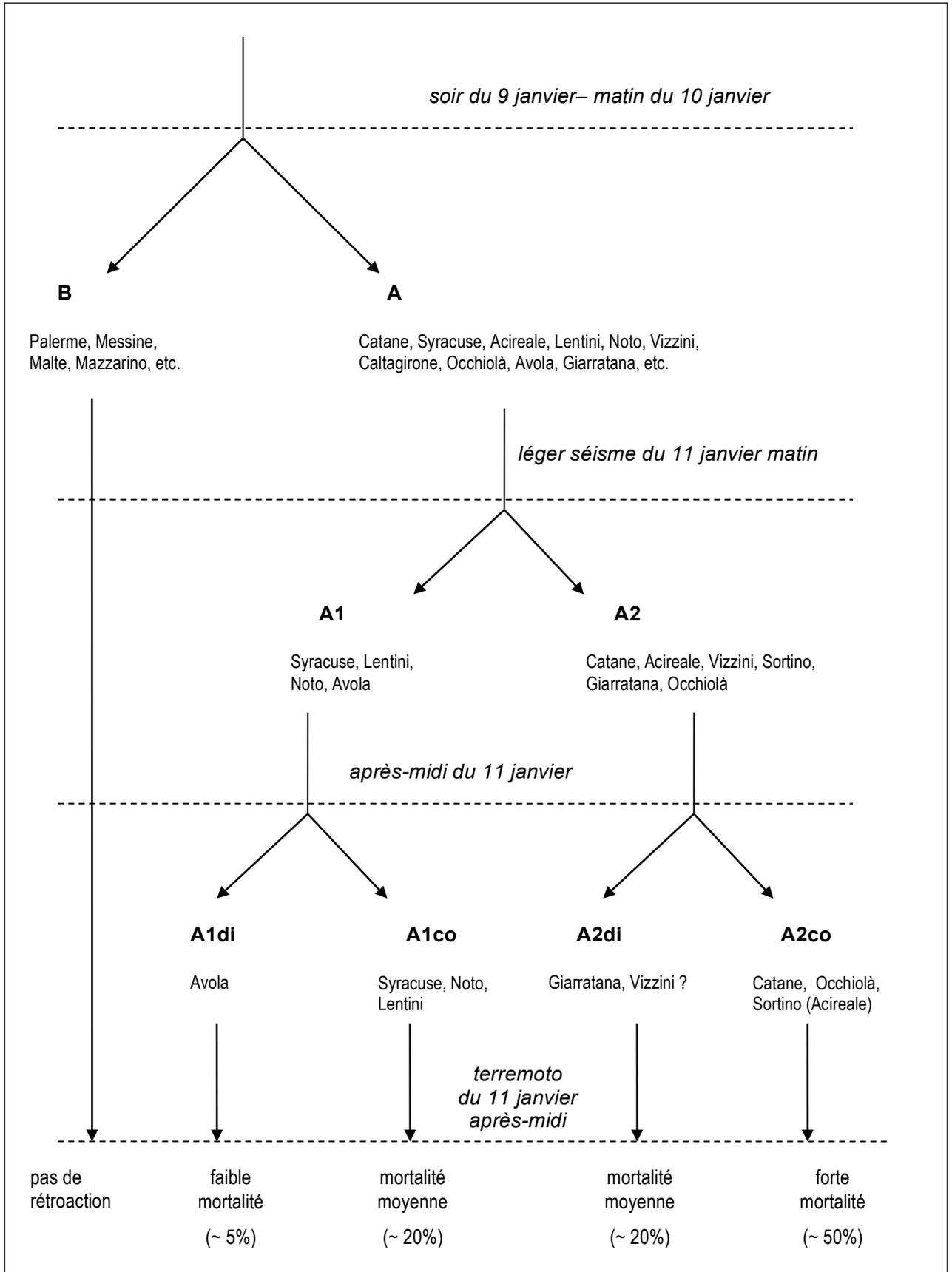
Enfin, remarquons que les sismologues insistent sur un autre type de rétroaction, celle provoquée par la vulnérabilité des édifices. C'est l'idée que résume la célèbre

²⁶⁹ Cf. Monica JUNEJA et Franz MAUELSHAGEN, « Disasters and pre-industrial societies... », cit., p. 5.

formule : « earthquakes don't kill people : buildings do. »²⁷⁰ Notre perspective est évidemment bien différente, puisque nous soulignons que le pourcentage de mortalité a varié considérablement en dépit, non seulement d'un même degré d'intensité sismique, mais aussi d'un type de constructions à peu près semblable d'une ville à l'autre²⁷¹. Les techniques de constructions étaient assez similaires dans tout le Sud-Est de la Sicile, les églises de Catane se sont écrasées au sol comme celles de Lentini ou de Noto, mais dans un cas elles étaient noires de monde, dans un autre cas elles étaient quasiment vides.

²⁷⁰ Cf. par exemple Seth STEIN et Michael WYSESSION, *An introduction to seismology*, 2003, p. 14. Il semble que la paternité de cette idée doive être attribuée à Nicholas Ambraseys, qui l'énonça pour la première fois lors d'une conférence à Cambridge en 1968, laissant d'ailleurs, paraît-il, ses auditeurs stupéfaits. A ce propos cf. « Harry Fielding Reid medal citation for Nicholas Ambraseys », 2006.

²⁷¹ Il y avait cependant une différence importante entre les grandes villes et les terres, ces dernières ayant des églises à la fois moins nombreuses et plus petites.



CHAPITRE II

DESCRIPTION ET CONSTRUCTION CULTURELLE

Comment les témoins ont-ils perçu et ont-ils décrit l'instant même de la catastrophe ? Nous allons consacrer un très court chapitre à cette question. Ce faisant, nous allons en particulier mettre l'accent sur un aspect qui, à ma connaissance, n'a encore jamais été abordé par l'historiographie, à savoir les plus ou moins grandes difficultés qu'éprouvent justement les acteurs à décrire ce moment¹. Nous nous sommes penchés jusqu'ici seulement sur le tremblement de terre, mais nous avons néanmoins indiqué à plusieurs reprises que le séisme du 11 janvier après-midi avait été suivi par un tsunami. Dans ce chapitre nous allons analyser les deux phénomènes l'un après l'autre, en commençant par le *terremoto*.

¹ Inutile de rappeler que, par contre, les questions relatives aux ambiguïtés, difficultés, nécessités – impératifs aussi – du témoignage et de la mémoire des événements catastrophiques sont, de façon générale, aujourd'hui plus que jamais au centre de l'attention des historiens. Cf. par exemple Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin*, 1998 ; Nicolas OFFENSTADT, « Le témoin et l'historien », in ID., Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA (dir.), *Historiographie, II, Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.

1. L'instant où la terre tremble

« *La terra traballa* »

Il n'est pas facile pour les témoins de raconter les minutes fatidiques du grand tremblement de terre. Les auteurs, qui ont eux-mêmes vécu l'événement, se divisent à ce sujet en deux groupes : la majorité d'entre eux glissent d'une façon ou d'une autre sur ces quelques minutes, comme s'ils ne voulaient pas ou ne pouvaient pas en dire plus ; une minorité s'attache en revanche à décrire l'instant au cours duquel la terre tremble.

Le groupe majoritaire n'est pas homogène, mais se divise à son tour en deux tendances. La première tendance est celle des témoins qui liquident l'instant du *terremoto* en une phrase, enchaînant immédiatement sur d'autres considérations (statistiques des destructions, remarques sur la nature géologique du terrain, commentaires sur les interventions de la divine providence, etc.) comme s'ils voulaient en quelque sorte désamorcer le *pathos* du désastre. Le texte de Francesco Privitera en fournit un bon exemple. Il écrit en effet² :

« Voici qu'à l'improviste le *terremoto* répliqua, noir et violent, durant l'espace d'un *De profundis*, dans tout le royaume et l'île de Sicile, où environ 50 villes et terres tombèrent, entièrement ou partiellement détruites, avec la mort d'environ 93 mille personnes, comme on peut le lire dans le mémoire établi par les illustres prélats évêques de Catane et Syracuse pour la réparation des églises, fait le 12 mai de cette même année, dont nous dirons plus par la suite. Toute la ville de Catane tomba en ruine et détruite, elle devint un amas de pierres. »

² « Ecco all'improvviso replicò nero e gagliardo il terremoto, durando per lo spatio d'un *De profundis*, in tutto il regno e isola di Sicilia, dove caddero tra città e terre circa numero 50, in tutto o parte rovinata, con l'eccidio circa 93 mila persone, come si cava del memoriale fatto dell'illustrissimi prelati vescovi di Catania e Siracusa, per la reparatione delle chiese, sotto li 12 di maggio dell'anno medesimo, del quale più di sotto meglio si dirà. Cadde tutta la città di Catania rovinata e destrutta, divenne un'aggregato di pietre. ». Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., pp. 61-62.

Privitera n'en dit pas plus sur la terre qui tremble. Autre exemple de cette première tendance, Francesco Aprile qui affirme³ :

« A 21 heures le dimanche, alors que l'air était déjà passablement encombré [sans doute de nuages], les secousses répliquèrent plus violentes et plus longues, mais elles ne durèrent pas autant que certains ont bien voulu le dire. »

Laisant de côté l'instant du séisme, Aprile poursuit son récit avec des considérations sur les « casi strani nei quali risplendette la divina provvidenza » (les cas étranges à travers lesquels resplendit la divine providence). Il ne reparle de cet instant que pour raconter, un peu plus loin, le cas d'un homme qui, par une sorte de miracle, « sbalzato dal letto e dalla stanza rovinata, illeso, allo svegliarsi, ritrovossi in terra lontano ad aria aperta » (projeté hors de son lit et de la chambre détruite, en se réveillant, se retrouva par terre, indemne, loin et à l'air libre). Cet homme, qui dormait, n'avait donc pas eu le temps de percevoir le tremblement de la terre : nous allons y revenir.

Alors que les témoins de la première tendance semblent vouloir désamorcer le *pathos*, ceux de la seconde le mettent au contraire en relief, en soulignant le caractère indicible du tremblement de terre. Pietro Dell'Arte, par exemple, affirme que « gli spettacoli si viddero e si praticarono mentre faceva il terremoto non può penna humana esprimere » (une plume humaine ne peut exprimer les spectacles qui se virent et qui se pratiquèrent pendant qu'avait lieu le *terremoto*)⁴. Il n'en dit pas plus, et il rejoint même les auteurs de l'autre tendance lorsque, dès la phrase suivante, il enchaîne avec le récit de certaines femmes qui profitent du séisme pour voler dans la maison d'un simple particulier « un canestro di cose dolci e due tovaglie di Olanda » (un panier de sucreries et deux nappes de Hollande), et poursuit avec une série d'anecdotes sur des personnes qui se sauvent de façon plus ou moins rocambolesque. Si l'on prête vraiment attention à ce qu'écrit Dell'Arte, et en particulier à l'enchaînement de ses phrases, on perçoit, à ce moment précis de son récit, une sorte de flottement qui s'exprime en particulier à travers cette disproportion absolue entre le *terremoto* et le vol du panier de sucreries. Ce

³ « Ad ore 21 della domenica, si era già ingombrata alquanto l'aria, quando replicarono assai più gagliarde e più lunghe le scosse, ma non durarono quanto alcuni hanno esagerato. » Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 388.

⁴ Pietro DELL'ARTE, *Storia...*, cit., p. 40.

flottement est-il dû au trouble qui gagne le chroniqueur alors qu'il se remémore cet instant terrible et qu'il le consigne par écrit ? Pour le savoir il faudrait connaître quelles sont les motivations conscientes et inconscientes qui le poussent à écrire (écrire avant tout pour lui-même et pour ses proches puisque – et c'est le cas de nombre de témoignages de 1693 – sont texte était destiné à rester manuscrit). Mais c'est en tous cas fort possible.

D'autres auteurs évoquent d'ailleurs ce trouble de façon tout à fait explicite. Ainsi, Francesco Micciardo termine sa chronique par ces mots⁵ :

« Nous avons peu dit des nombreuses choses qui arrivèrent, car avec la mémoire les passions se renouent, le cœur se dessèche, l'intellect s'obscurcit, et avec les yeux ruisselants de larmes on perd la vue. Et, devenu pâle en pensant à combien de choses terribles on vit, je finis par ne plus y penser. »

Pour en revenir à l'instant proprement dit du tremblement de la terre, citons ce qu'écrivit le poète Tommaso Costanzo⁶ :

« A vingt heures et trois-quarts, ahi quelle ruine !
 Ahi quelle horrible événement ! ahi quel récit !
 Écris ma pauvre et triste plume.
 Car la terre soudainement et d'un coup
 En faisant le premier et le deuxième mouvement,
 Porta tout le monde au dernier trépas.
 Mais pourquoi suis-je, pauvre de moi !, sans forces,
 En pensant à tant de stupides stupeurs,
 Misérable comme je parais et comme j'écris. »

⁵ « S'ha detto puoco del molto che successe, poiché con la rimembranza di pensarci si rinovano le passioni, s'inaridisce il core, s'oscura l'intelletto, e con gli occhi grondanti di lacrime si perde la vista. Et impallidito in pensare a quanto di terribile si vidde, finisco per non pensarci. » Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 254.

⁶ « A vint'huri, e tri quarti, ahi chi ruina ! / Ahi ch'orrendu successu ! ahi chi raccontu ! / Scrivi la penna mia mesta e mischina. / Giachi la terra ad un mumentu a un puntu / facendo primu e sicundu mutivu, / Ndi purtau a tutti a l'ultimu strapuntu. / Ma pirchì sugnu ohimè ! Di forzi privu, / Pinsandu a tanti stupidu stupuri, / Misuru comu parru, e comu scrivu. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

Le seul aspect du séisme que Costanzo décrit c'est ce « premier et deuxième mouvement » de la terre, par lequel il se réfère certainement à la théorie aristotélicienne des tremblements de terre. Celle-ci distingue en effet deux types de séismes : ceux où la terre se déplace de droite à gauche, et ceux où elle se déplace de gauche à droite, le premier type étant réputé le plus destructeur⁷. Affirmer que la terre avait fait les deux mouvements à la fois, c'est donc pour Costanzo sans doute une façon de signifier la violence inouïe du *terremoto*. Cela dit, le passage en question relève plus de la citation érudite que d'une réelle tentative de décrire une expérience vécue.

Plus encore que Costanzo, Domenico Guglielmini est l'auteur qui exprime avec le plus de force la douleur que représente pour les témoins l'évocation de la terre qui tremble. Il affirme en effet⁸ :

« A vingt heures et demie (ahi, quelle scène tragique d'épouvante se présente devant mon regard ?) – le seul fait de l'évoquer m'horripile, et me fait devenir comme un morceau de marbre insensé – arriva le très formidable tremblement de terre, et son prélude fut tellement terrible que le père Antonio Serrovita, qui était le même jour en voyage... »

Arrêtons-nous un instant sur cette histoire du père Serrovita que mentionne Guglielmini. Plusieurs auteurs racontent ce même épisode. On peut même dire que c'est celui qui eut le plus de succès auprès des Siciliens comme des étrangers (voir le chapitre suivant). Plutôt que la version de Guglielmini, écoutons celle – identique sur le fond mais plus compacte dans la forme – qu'en donne par Paolo Boccone⁹ :

⁷ Parmi les sources de 1693, Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 5, est celui qui consacre le plus d'espace à l'explication de cette théorie.

⁸ « ad hore venti e mezza (ahi, o che scena tragica di spaventi mi s'appresenta allo sguardo ?) – il solo proferirne le parole m'inorridisce, e divenir mi fa un marmo insensato ? – seguì il formidabilissimo tremuoto, ed il preludio d'esso fu così terribile che... ». Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 18.

⁹ « Il padre maestro Antonio Serrovita minor conventuale, destinato a predicar ivi la quaresima, giunto la domenica 11 del mese ad hore venti, e tre quarti in distanza di poche miglia di Catanea osservò stendersi sulla città una nube caliginosa che seco portò il buio della notte ; uscir dalla bocca di Mongibello più strisce di fiamme, e dillattarsi per quei contorni ; fremer, e gonfiarsi fuor d'ogni segno improvvisamente il mare ; scoppiar un rimbombo spaventoso come se fossero tutte insieme crepate le artiglierie del mondo ; volar storditi per aria a stormi gli augelli, muggire, urlare gli animali per la campagna ; spaventati i cavalli, suo e de' suoi compagni, fermarsi tutti tremanti, che li obbligarono a smontar da sella, ma scesi a terra, sentivansi alzar da suolo più di due palmi ; e qui ergendo il padre attonito le pupille verso Catanea videla tutta un cieco polverio in aria. » Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 28.

« Le père Antonio Serrovita, de l'ordre des frères mineurs, arrivé le dimanche 11 janvier à vingt heures trois-quarts à quelques milles de Catane, où il devait quelques jours plus tard prêcher le carême, observa un nuage brumeux s'étendre sur la ville et la plonger dans l'obscurité de la nuit ; plusieurs bandes de feu sortir de la bouche de l'Etna et se dilater ; la mer soudainement frémir et gonfler démesurément ; [il entendit] exploser un grondement épouvantable, comme si toutes les artilleries du monde avaient éclaté en même temps ; des nuées d'oiseaux abasourdis voler en l'air ; les animaux, dans la campagne, mugir et hurler. Son cheval et ceux de ses compagnons, effrayés, s'arrêtèrent tous tremblants, de sorte qu'ils furent obligés de descendre de selle. Mais une fois mis pied à terre, ils se sentirent soulever du sol plus de deux paumes. C'est à ce moment que le père, stupéfait, écarquillant les yeux vers Catane, vit qu'elle était devenue un nuage aveugle de poussière en suspension. »

Ce qui est remarquable dans cette histoire du père Serrovita – et ce qui fit sans doute son succès – c'est qu'elle décrit le tremblement de terre à travers le déploiement de toute sa puissance terrifiante (mouvements du sol, langues de feu, etc.), alors qu'en même temps elle souligne son caractère en grande partie insaisissable : le père a beau « écarquiller les yeux », son regard est obstrué par le nuage « aveugle ». Par son ambiguïté, la dernière phrase exprime par ailleurs l'idée de destruction totale, car elle dit bien que c'est Catane elle-même qui était « devenue » un nuage de poussière en suspension. Elle suggère en effet la question qui assaille peut-être Serrovita à cet instant : est-ce la poussière qui dissimule la ville, ou est-ce la ville qui a été pulvérisée par le séisme – d'où le grondement comme d'une explosion – et qui s'est dissoute en ce nuage de poussière en suspension ?

L'histoire de Serrovita fait partie d'un ensemble d'anecdotes qui circulèrent au lendemain du *terremoto* et qui expriment, chacune à sa façon, la dimension ineffable et impénétrable de la catastrophe. Parmi celles-ci, on peut également ranger l'aventure rocambolesque de l'homme projeté hors de son lit (*supra* p. 149). Aprile dit bien, en effet, que cet homme ne se réveille qu'une fois à terre : son sommeil de plomb l'a donc

empêché de percevoir le séisme et de voir sa maison en train de s'écrouler. Paolo Boccone relate une histoire assez semblable mais encore plus explicite. La voici¹⁰ :

« Un homme se trouvait au milieu de la place de Catane et se dirigeait vers la cathédrale, quelques instants avant que commence le tremblement de terre du dimanche, lorsqu'il sentit soudain ses pieds se soulever et être projetés en l'air d'une demi paume. Il tomba immédiatement en avant et, ne s'étant pas protégé avec les mains, se blessa légèrement en heurtant le sol avec le front. Assommé par le choc imprévu, il se redressa peu après et regardant autour de lui ne vit plus ni édifices, ni palais, mais s'aperçut que la ville entière était en ruine, démolie et abattue dans le temps même du tremblement de terre et de sa chute. »

Prises dans leur ensemble, ces différentes histoires (dont il est sans doute inutile de se demander jusqu'à quel point elles furent inventées de toute pièce) ne mettent-elles pas en scène la dialectique bien connue de l'acteur et de l'observateur externe ? Serrovita, qui se trouve à plusieurs milles de la ville, ne voit que les manifestations externes du tremblement de terre : le cœur même de l'événement – les édifices qui s'écroulent – lui échappe. De son côté, l'homme de la place est un peu dans la position de Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo : plongé au milieu de l'événement, il ne parvient pas à le comprendre. Assommé, il n'a pas vu les bâtiments s'écrouler, et le texte laisse d'autant plus imaginer la stupeur qui le saisit lorsque, revenant à lui, il s'aperçoit que la ville familière avec ses maisons et ses palais a disparu.

Ces trois histoires, ainsi que les témoignages cités précédemment, semblent tous dire la même chose : l'instant du désastre concentre en lui une dimension tellement vaste et multiforme, il dépasse tellement l'expérience humaine normale, qu'il n'est pas possible de le raconter avec de simples mots. Pourtant les témoins du groupe minoritaire s'y essayent.

¹⁰ « Trovandosi un uomo in mezzo la piazza de la città di Catanea incaminato per entrare al duomo, e ciò qualche momento avanti che seguisse il terremoto della domenica, si senti sospingere e sbalzare con i piedi in aria mezzo palmo sopra terra, quindi è ch'egli cadesse subito in terra boccone, e non essendosi riparato con le mani percosse il fronte facendosi una mediocre ferita ; e stordito dal caso improvviso si alzò poco dopo da terra e riguardando intorno à se non vide più edificij, né palazzi, ma osservò tutta la città rovinata per essere stata demolita e abbattuta, nel tempo stesso del terremoto e della sua caduta ». *Ibid.*, p. 4.

Chez ces derniers, on perçoit en effet un réel effort pour tenter de décrire aussi précisément que possible les minutes où la « terra traballa ». Nous allons citer à ce propos les récits de Cristofaro Amico, Vincenzo Bonaiuto et Mario Centorbi. Il est intéressant de constater que, bien qu'ils évoquent exactement le même moment, chacun d'eux en souligne un aspect différent. Amico met particulièrement l'accent sur la dimension auditive¹¹ du tremblement de terre. Écoutons-le¹² :

« En cet instant précis et avant toute chose, à l'oreille de chacun parvint un fracas absolument horrible ou un mugissement de la terre, qui grosse d'esprits enflammés ou de vents souterrains¹³, voulant se libérer de ceux-ci, en exhala d'abord l'épouvantable frémissement, comme si plusieurs tonnerres étaient tombés sur la terre au même instant. Tel fut le prélude, ou plutôt le début du grand *terremoto*, car le fracas avait à peine commencé et n'avait pas cessé, et voici que la terre vacille vertigineusement contre les règles établies, et son mouvement n'est pas uniforme, mais dansant au son de ses mugissements, elle saute en l'air, ou plutôt le sol, transformé en mer, ondule [...]. Le sol vacilla ainsi pour le bref espace d'un *Ave*, de sorte que les habitants ne parvenaient pas à tenir debout, et les temples, les maisons, les palais commencèrent à vaciller, et plus les édifices étaient élevés, et plus ils étaient sujets à s'écrouler. »

La description du séisme se poursuit pendant une page, avec les poutres qui cèdent, les tours, les toits, les édifices qui s'effondrent, les tableaux, les meubles, les lits qui se renversent. Amico évoque d'autre part les derniers gestes que s'échangent les *terremotati* avant d'expirer : « con indissolubili affettuosissimi amplessi, écrit-il, il padre abbraccia il figlio, la figlia alla madre, la moglie al marito, il parente al cognato,

¹¹ Au sujet de l'importance accordée à certains sens plutôt qu'à d'autres, et en particulier à l'ouïe cf. Lucien FEBVRE, *Le problème...*, cit., pp. 393 sq.

¹² « Nel punto stesso dunque cennato, prima d'ogni altro pervenne alle orecchie d'ogni uno un orrendissimo fragore o muggito della terra che gravida, o di focosi spiriti o di venti racchiusi, volendo di quelli sgravarsi ne esalò prima lo spaventevole fremito, come se più tuoni si avessero ad un istesso tempo su la terra scagliati. Tale fù il preludio anzi il principio del gran tremoto, perché non appena cominciato ne cessato il fragore, ecco che la terra contro le prefisse leggi, vertiginosa vacilla, ne si osserva eguale il suo moto ma ballerino al suono de suoi mugiti salta nell'aria, anzi mutato in mare ondeggia il terreno [...]. Vacillando così dunque il terreno per il breve spazio di un *Ave*, che non tenea saldi gli abitanti incominciarono a vacillare i tempj, le case, i palaggi e le fabbriche che quanto più ergevano le sue eminenze, tanto più erano soggetti a tracolli » Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., pp. 158-159.

¹³ Amico se réfère ici aux diverses théories de l'époque sur les causes des tremblements de terre. Cf. le prochain chapitre.

l'amico all'amico » (avec des indissolubles et chaleureuses étreintes, le père embrasse le fils, la fille la mère, la femme le mari, le parent le beau-frère, l'ami l'ami)¹⁴.

Mario Centorbi n'évoque, pour sa part, pas un seul son, mais il insiste en revanche sur la dimension visuelle de l'événement. Autre différence : alors qu'Amico décrit les étreintes des *terremotati*, Centorbi raconte leurs tentatives de fuite¹⁵ :

« la terre tangua, elle se secoua si fortement en ondoyant, que tout le monde voulait s'enfuir, mais personne ne pouvait tenir debout ; elle trembla, et d'une façon tellement puissante et forte qu'aucun bâtiment ne pouvant résister, et on voyait les églises, les maisons et les autres édifices s'écrouler en même temps. Ainsi les misérables mortels tentaient de sortir des églises afin d'échapper au danger des édifices qui s'écroulaient, mais ne pouvant pas atteindre la sortie, ils restaient enterrés sous les pierres et les poutres. Tels des lynx hâtifs, ils sortaient des portes de leurs maisons, et à peine avaient-ils franchi le seuil que ces mêmes murs non seulement les tuaient, mais leur faisaient une tombe perpétuelle. Et ailleurs, n'ayant pas eu le temps de sortir, ils restaient ensevelis dans leurs refuges. Et voilà que l'air se condense en poussière à cause de la chute des bâtiments ; la vue s'obscurcit à tel point que personne ne voyait qui était à côté de lui. Ce féroce *terremoto* perdura le temps d'un *Miserere*. [...] [Les survivants] ouvrirent les yeux à la lumière et voyant qu'il n'y avait plus une pierre sur l'autre, le regard se voila de larmes et, en raison du tremblement et de la terreur, chacun se sentait l'âme exhaler. »

Chez Vincenzo Bonaiuto, c'est la dimension kinesthésique du *terremoto* qui est mise en avant : les corps tombent par terre, glissent, nagent, sont tirés, portés, poussés. Voici son texte¹⁶ :

¹⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 162.

¹⁵ « [...] la terra traballa, si fortemente ondeggiando si scuote che tutto il popolo alla fuga dar si volea, ma su le piante trattener non si potea ; trema e di un modo si potente e forte, che non potendo qual si fosse maramma resistere, tutto ad un tempo e le chiese e le case e qual si fosse edificio dirrocar si vedea. Quindi pretendevano i miseri mortali uscir dalle chiese per scampar il periglio delle cadenti fabbriche, e non avendo luogo all'uscita, restavano sotto pietre e legni sepolti. Linci frettolose uscivano per le porte delle loro case, e appena un passo dilungati le mede[si]me non solo davanti morte, ma perpetua tomba li facevano. [...] Et ecco l'aria per le cadute fabbriche condensata in polvere; si offusca la vista a segno tal che nessuno vedea a chi vicino fosse. Perdurò si fiero terremoto per un *Miserere*. [...] Gl'occhi alla luce aprirono, e vedendo non esserci pietra sopra pietra si abbagliò dalle lacrime la vista, e dal tremore e timore si sentiva ognuno l'anima esalare. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 220-221.

¹⁶ « [Il terremoto] fu stupendo oltre la considerazione humana, di durata in circa quattro minuti, con fieri dibattimenti e di tanto risalto che non era possibile mantenersi chiunque in piedi, accettato con le piante in un medesimo luogo senza far moto, e chi si buttò a terra con tutto il corpo fu portato dalle scosse

« [Le *terremoto*] fut magnifique au-delà de la considération humaine, d'une durée de quatre minutes environ, avec des soubresauts violents et une telle intensité que nul ne pouvait se maintenir debout, avec les plantes des pieds fixes dans un même lieu sans bouger, et qui se jeta avec tout le corps à terre fut porté d'un lieu à l'autre par les secousses, en glissant sur le sol, et il se sentait poussé dans un mouvement contraire, comme s'il était fortement tiré ou, en nageant, comme s'il était porté par une vague, et avec une plus grande violence. »

« *Si grande spettacolo* »

De façon générale, on remarque que les témoins qui s'attachent le plus à décrire l'instant du tremblement de terre sont également ceux qui soulignent sa beauté. Pour Bonaiuto il était ainsi « magnifique au-delà de la considération humaine ». Pour Mario Centorbi il fut un « si grande spettacolo »¹⁷. Plus que tous, Amico relève les deux faces intimement liées du *terremoto*. Il écrit en effet¹⁸ :

« grand cependant, et en même temps merveilleux spectacle que donnaient, aux citadins épouvantés, les chutes des palais, car l'on ne peut nier que même l'horreur est belle dans une vue si belle. »

Vingt-cinq ans auparavant, un autre chroniqueur catanais, le notaire Carlo Mancino, avait lui souligné la beauté spectaculaire de la lave qui était en train de dévorer les bastions de sa ville¹⁹ :

da un luogo all'altro, strisciando il terreno e s'intendeva spingere al moto contrario come tirato a forza, o portato dall'onda, nuotando, e con maggior violenza. » Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto della Sicilia seguito l'anno 1693 », in Paolo BOCCONE, *Museo di fisica...*, cit., p. 18.

¹⁷ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 222.

¹⁸ « grande però ad un istesso tempo meraviglioso spettacolo davano alli spaventati cittadini de palazzi le cadute, non potendosi negare che bello in si bella vista anche è l'orrore ». Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 161.

¹⁹ « Il giovedì 16 di maggio [1669], verso il tardi di detto giorno, il fuoco ruppe un pezzoto di muro della città per sopra la porta del sale [...]. Lettore credimi, fu così bella e superba questa veduta (per chi non vi aveva interesse) che non si poteva desiderare più vaga, rappresentando al vivo una gloria splendidissima. In scena non s'havria possuto mai portare migliore. Nell'istesso tempo il fuoco entrò nel bastione di San Giorgio, fortezza della città [...]. » Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco...*, cit., p. 54.

« Vers la fin de la journée du jeudi 16 mai [1669], le feu rompit un pan de l'enceinte de la ville du côté de la porte du sel [...]»²⁰. Lecteur crois moi, cette vision fut tellement belle et superbe (pour ceux qui n'y avaient pas un intérêt direct) qu'on n'aurait pas pu en désirer de plus magnifique, car elle représentait, en vrai, une gloire absolument splendide. Sur scène on n'aurait jamais pu faire mieux. Au même moment, le feu entra dans le bastion de San Giorgio, forteresse de la ville [...]. »

Il est certain que la perception du bouleversement de la nature est conditionnée par la culture de chaque époque. Aujourd'hui, « beau » ou « magnifique » ne sont pas des termes qui reviennent fréquemment dans les témoignages des sinistrés ou dans les descriptions des commentateurs, tels qu'on peut les lire ou les entendre dans les media à chaque nouvelle catastrophe. Je peux même dire que, depuis que je prête attention à cette question, je n'ai jamais vu apparaître aucun de ces deux termes. Ou plutôt, ils apparaissent mais dans une autre perspective, c'est-à-dire à travers les discours qui déplorent que le désastre a détruit la « beauté » de telle ville, de tel paysage, de tel patrimoine artistique. Ce fut en particulier le cas, récemment, lors du tremblement de des Abruzzes d'avril 2009.

Dans quelle mesure, au sein d'une même culture, la perception de la catastrophe est-elle aussi conditionnée par l'appartenance sociale ? La question se pose ici car l'on constate qu'il y a, parmi les témoins de 1693, un clivage assez net entre les laïcs et les ecclésiastiques. En effet, le groupe des auteurs qui essayent de décrire précisément l'instant du *terremoto* et qui mettent l'accent sur sa beauté ne compte aucun homme d'Église dans ses rangs²¹. Même clivage chez les chroniqueurs de 1669 : le chanoine Tommaso Tedeschi-Paternò ne décrit pas le flot de lave proprement dit avec la même attention que le notaire Carlo Mancino et, contrairement à ce dernier, à aucun moment il n'en souligne la beauté²².

On constate ce clivage sans pouvoir forcément très bien l'expliquer. D'une part, parce qu'il existe dans l'Église toute une tradition, inspirée de saint Augustin, qui met

²⁰ A la hauteur du château Ursino.

²¹ Alors qu'il n'y pas d'homme d'Église dans ce groupe, il y a par contre quelques laïcs dans l'autre groupe, par exemple Tommaso Costanzo.

²² Tommaso TEDESCHI-PATERNÒ, *Breve raguaglio degl'incendi di Mongibello [...]*, 1669.

justement l'accent sur la « beauté » de la colère divine²³. D'autre part, parce qu'il ne fait pas de doute que le goût pour les scènes apocalyptiques soit une caractéristique générale de l'époque : goût que l'on retrouve aussi bien dans la poésie, la peinture, le théâtre ou encore la prédication²⁴. Pour la prédication, citons par exemple le cas emblématique du jésuite Fulvio Fontana (cf. le chapitre suivant). Pour la peinture, celui des célèbres toiles de Monsù Desiderio qui ne représentent quasiment que scènes de massacres, assassinats, martyres sur fond de ruines, incendies, explosions, tremblements de terre, raz-de-marée²⁵. Mais c'est sans doute le théâtre et l'opéra²⁶ qui font le plus large emploi du thème de la catastrophe, afin de susciter l'émotion des spectateurs²⁷. Rien de plus révélateur de ce point de vue que la remarque de Carlo Mancino (cf. *supra*) : la vue de la lave en train de détruire sa ville évoque irrésistiblement pour lui une « scène » théâtrale.

Du reste, si seuls quelques auteurs insistent sur la beauté du *terremoto*, nombreux sont, en revanche, ceux qui recourent à la métaphore du théâtre et du spectacle. On pourrait à ce propos multiplier les exemples. Ainsi, Domenico Guglielmini qualifie le séisme de « scène tragique d'épouvante » (*supra* p. 151). Pietro Dell'Arte affirme que les « spectacles qui se virent » furent ineffables (*supra* p. 149). Pietro Magro écrit que sa terre de Militello « facta est infortuniorum theatrum » (est devenue un théâtre de malheurs)²⁸. Alessandro Burgos termine son récit des événements par ces mots : « or questa è la tragedia che in Sicilia rappresentò la divina giustizia » (or voici la tragédie

²³ Cf. par exemple un texte cité par Jean DELUMEAU, *La peur en Occident...*, cit., p. 220, texte dans lequel l'auteur explique que Dieu autorise le péché afin de garder le pouvoir de « se venger des hommes et pour la beauté de l'univers [...] afin que jamais la honte de la faute ne soit sans la beauté de la vengeance. »

²⁴ Cf. Michel VOVELLE, *La mort et l'Occident...* cit., p. 249 sq.

²⁵ Derrière le nom Monsù Desiderio, il y a en réalité deux lorrains installés à Naples, François de Nomé et Didier Barra. Au sujet de ces peintres cf. Pierre SEGHERS, *Monsu Desiderio ou le théâtre de la fin du monde*, 1981.

²⁶ Citons par exemple l'*Epaminonda*, opéra bouffe de Saverio DE LUCA, représenté à Naples en 1684, qui met en scène un *terremoto* qui joue un rôle providentiel dans le dénouement de l'intrigue. Autre exemple, très célèbre, le tremblement de terre qui vient à plusieurs reprises interrompre l'action dans les *Indes galantes* de Jean-Philippe RAMEAU (représenté pour la première fois en 1735). Un ouvrage de référence, que je n'ai pas encore eu l'occasion de lire, a été publié fin mai 2011 sur ce thème : Sylvie BOUISSOU, *Crimes, cataclysmes et maléfices dans l'opéra baroque en France*, 2011.

²⁷ Ce thème n'es-il pas, encore aujourd'hui, une source inépuisable d'inspiration pour le cinéma hollywoodien ?

²⁸ Pietro MAGRO, *Ad perpetuam...*, cit., p. 19.

que la divine justice a représentée en Sicile)²⁹. Nul n'a cependant poussé cette métaphore aussi loin que Francesco Privitera. Le ton est donné dès le titre de son ouvrage³⁰ : *Douloureuse tragédie représentée dans le royaume de Sicile, dans la ville de Catane [...]*. Ensuite, et à plusieurs reprises, il s'adresse à ses lecteurs comme à des spectateurs, par exemple lorsqu'il leur présente les personnages de sa tragédie. En voici un extrait³¹

« N'ayez pas peur, spectateurs, si dans la funeste scène douloureuse vous verrez apparaître des personnages monstres plus qu'insolites. Un de ceux-ci sera une femme [Privitera explique par ailleurs qu'il s'agit de l'Etna] démesurément enceinte, saturée de *terremoti* [...]»³². Un autre personnage apparaîtra dans la scène lugubre, bien plus cruel que dans le passé : un monstre crocodile pestiféré [le *terremoto*], qui avec son dos déracine les montagnes et les transporte ailleurs [...]. Dans la dernière scène apparaîtra un cadavre, ou plutôt 14 mille cadavres [les Catanais péris sous les décombres] avec la morte patrie ».

Il ne fait pas de doute que le thème du spectacle a été l'un des éléments dominants de la civilisation occidentale de l'époque. C'est un thème qui traverse puissamment toute la culture contemporaine : de l'architecture (ainsi les loggias fictives à l'intérieur des églises³³) à la musique (l'opéra en tant que « spectacle total ») en passant par la peinture, les lettres et la prédication³⁴. Pour prendre un exemple emblématique, le mot

²⁹ Alessandro BURGOS, Lettera del padre Alessandro Burgos scritta ad un suo amico, che contiene le notizie fin'ora avute de' danni caggionati in Sicilia da tremuoti a 9 & 11 gennaio 1693, 1693, p. 21.

³⁰ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit.

³¹ « Non paventate spettatori se nella funesta scena dolorosa vederete comparire personaggi mostri sopra ogni solito. Uno de quali sarà una donna gravida di smisurata mole, colma di terremoti [...]. Comparirà nella lugubre scena un altro personaggio, assai più crudele del passato. Un mostro cocodrillo pestifero che col dorso svolta le montagne trasportandole altrove [...]. Nell'ultima scena comparirà un cadavere, seu meglio da 14 mila cadaveri [...] » *Ibid.* pp. 13-14

³² Nous avons signalé (*supra* la note 208 du chapitre I) que cette sorte de dragon est l'un des personnages du douzième livre de l'*Apocalypse*. La référence biblique se précise ici, avec cette femme enceinte qui est le second personnage principal de ce douzième livre.

³³ Ainsi, pour citer un exemple célèbre, la chapelle Coronaro à Santa Maria della Vittoria à Rome.

³⁴ Sur ce sujet cf. Emilio OROZCO DÍAZ, « Sobre la teatralización del templo y la función religiosa en el barroco : el predicador y el comediante », *Cuadernos para investigación de la Literatura Hispánica*, n. 2-3, 1980 ; Bernadette MAJORANA, *Teatrica missionaria : aspetti dell'apostolato popolare gesuitico nell'Italia centrale fra '600 e '700*, 1996 ; Miguel Ángel NÚÑEZ BELTRÁN, *La oratoria sagrada de la época del Barroco : doctrina, cultura y actitud ante la vida desde los sermones sevillanos del siglo XVII*, 2000 ; Jean-Philippe GROSPERRIN, « Accourez à ce spectacle de la foi » : économie de la scène dans la prédication classique, in Marie-Thérèse MATHET (dir.), *La scène : littérature et arts visuels*, 2001.

« spectacle » revient de façon quasi continue dans les sermons de Bossuet³⁵. Les manuels du XVII^e à l'intention des jeunes prédicateurs contiennent, de leur côté, de nombreux exemples de dialogues et des indications relatives à un véritable jeu de scène : mimiques, gestes, ton de la voix, rythme, etc.³⁶ Citons à ce propos ce que raconte un voyageur français qui, dans les années 1660, assiste à une messe dans l'église des théatins de Messine³⁷ :

« Nous entendîmes un sermon [...] qui selon la coutume des prédicateurs de Sicile, fut commencé par un long discours plaisant en façon de comédie qui est leur politique et leur moyen de faire venir quantité de monde les écouter »

Mais pour se convaincre que cette forme de théâtralité n'est pas qu'une « coutume des prédicateurs de Sicile », il suffit de citer ce commentaire désabusé de La Bruyère qui affirme que³⁸ : « Le discours chrétien est devenu un spectacle [...]. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte, c'est une sorte d'amusement entre mille autres. » Or si la prédication de l'époque adopte, à travers toute l'Europe, ce côté spectaculaire très prononcé, c'est sans doute avant tout pour capturer l'attention d'un public composé en bonne partie de non-alphabétisés, pour qui la prière procède moins à travers le sens des mots, qu'à travers les sons, les geste et les images³⁹

³⁵ Les exemples qui suivent sont tirés de l'édition de 1923 des *Oeuvres oratoires de Bossuet (1661-1665)*. Chez Bossuet, le spectacle par excellence est la Passion du Christ. Il écrit ainsi : « Ce fut Messieurs, un grand spectacle, lorsqu'on vit sur le calvaire [...] » (p. 587), ou encore : « Dieu nous a voulu donner ce spectacle de la haine qu'il a pour eux [les péchés] » (p. 105). Dieu n'est pas seulement metteur en scène, il est également spectateur de sa propre création : « il [Dieu] avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage » (p. 218) ; mais aussi spectateur des actions humaines (en l'occurrence de la conversion de femmes protestantes au catholicisme) : « Consolez-vous donc mes très chères sœurs [...]. Vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes » (p. 429).

³⁶ Prenons le cas de l'un des manuels les plus célèbres de l'époque, les *Instrucciones predicables y morales que deben saber los padres predicadores y confesores principiantes* (1677) de José GAVARRI. Dans l'un des sermons qu'il donne en exemple, Gavarrí explique à l'aspirant prêcheur comment il doit tour à tour s'adresser au public, à un crâne et au Christ (personnifié par un crucifix que l'orateur tient dans sa main), tout en se donnant régulièrement des gifles « pour émouvoir les fidèles ».

³⁷ Albert JOUVIN, *Voyage d'Italie et de Malthe*, 1995, p. 174 (1^{re} éd. 1672).

³⁸ LA BRUYÈRE, *Les caractères*, 1688, ch. xv « De la chère ». Bossuet s'est lui aussi penché sur cette question, en opposant notamment « la forte émotion » que doit susciter la prédication, aux « émotions faibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment » suscitées selon lui par le théâtre : BOSSUET, *Chef d'œuvre oratoire [...]*, 1803, II, p. 117.

³⁹ Je dois ces précisions à Giuseppe Giarrizzo que je remercie.

Pourquoi tout cela est-il important pour la perception du *terremoto* ? D'une part, parce qu'un grand nombre de chroniqueurs de 1693, à commencer par Francesco Privitera, sont eux-mêmes des prédicateurs. Ensuite et plus généralement, parce qu'il est certain que la prédication influence fortement la sensibilité esthétique et donc les attentes d'un public – conditions sociales et niveaux culturels confondus – qui fréquente de façon régulière et massive les lieux de culte⁴⁰. En somme, on peut dire que, d'un côté, les témoins ont naturellement tendance à percevoir la catastrophe à travers le prisme du spectacle, et que de l'autre côté, le public s'attend à ce que les événements lui soient présentés sous une forme plus ou moins théâtrale. Du reste, il semble que certains récits du *terremoto* – par exemple le *Catania distrutta* de Tommaso Costanzo – furent représentés sur scène.

Remarquons, toutefois, que cette importance accordée aux aspects spectaculaires de la catastrophe ne concerne que les textes qui furent rédigés avec un certain recul, ne serait-ce que de quelques mois. Le thème de la théâtralité est, par contre, entièrement absent des témoignages écrits dans les jours ou les semaines qui suivirent le *terremoto*, comme par exemple la lettre du bénédictin Antonino da Catania ou celle de l'évêque de Syracuse. Ce thème apparaît ainsi à la fois comme un mode de perception de la réalité, et sans doute aussi comme une façon de mettre la catastrophe à distance, afin de pouvoir peut-être mieux la surpasser.

⁴⁰ On peut à cet égard tracer un parallèle avec ce qui s'est passé au XX^e siècle, où le cinéma et la télévision ont fortement contribué à modifier la sensibilité esthétique commune. A ce sujet cf. Umberto ECO, « Innovation et répétition entre esthétique moderne et post-moderne », *Réseaux*, n. 68, 1994, p. 23, qui met en relation l'« esthétique de la répétition » des téléfilms et l'émergence d'un « nouveau public ».

2. La mer et l'orage

Un tsunami peu destructeur

Plusieurs sources catanaises indiquent que le tremblement de terre du 11 janvier après-midi fut rapidement suivi par un phénomène marin qui s'apparente de toute évidence à un tsunami. Francesco Privitera raconte ainsi que⁴¹ :

« La mer se retirât de ses plages habituelles, et puis, à l'improviste, elle déborda impatiente, sortant de son lit de multiples pas, jusqu'à entrer à travers les portes de la ville, dites des Canali et du Porto, à la grande frayeur des quelques personnes présentes. »

Tommaso Costanzo et Cristofaro Amico relatent, eux aussi, que la mer se retira sur une certaine distance et revint ensuite avec violence, pénétrant à l'intérieur de la ville. Ils donnent également d'autres précisions. Costanzo évoque les poissons que la grande vague laissa derrière elle : « Li pisci, écrit-il, sautavanu à migghiara, à centu à centu » (les poissons sautaient par milliers, par centaines et centaines)⁴². Amico affirme que le raz-de-marée ne fit aucune victime, mais qu'il se contenta de « mouiller » les quelques Catanais qu'il trouva sur son chemin⁴³. Il raconte, d'autre part, que la mer avait emporté avec elle une felouque « con pericolo di farla rovesciare » (et avait failli la renverser). Or il est bien possible que la felouque en question fut celle de ce capitaine Marco Calapar que nous avons rencontré dans le chapitre précédent. Dans le rapport qu'il remet le 18 janvier aux autorités portuaires de Messine, Calapar déclare en effet que⁴⁴ :

⁴¹ « Il mare si ritirò dalle sue solite spiagge, e poi all'improvviso proruppe impaziente uscendo dal suo letto per multiplicati passi, fino ad entrare per le porte della città, detti delli Canali e del Porto, con spavento grandissimo di quelli pochi presenti. » Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 62.

⁴² Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

⁴³ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 238.

⁴⁴ « se retirò el mar dos tiros de escopeta, y con la resaca que hizò se retirò [...] todas la barcas que estavan tiradas en aquel escaro [...] y el mar le esfracassò la feluca ». Une copie de la déposition de Calapar figure dans les archives vaticanes : ASV, Carpegna 5-III, c. 12. Ce document étant par endroit difficilement lisible, j'ai en partie reconstruit le texte grâce à une version italienne de cette même déposition publiée par un occasionnel romain : *Distinto raguaglio del spaventevole terremoto accaduto nel regno della Sicilia*, 1693.

« la mer se retira deux tirs de mousquet, et avec le ressac qu'elle fit elle emporta toutes les barques qui étaient tirées sur cette plage [...] et la mer fracassa sa felouque [qui était à l'ancre dans le port] »

Par « fracassa » entendons sans doute que la mer causa quelques dommages réparables à l'embarcation. La felouque ne fut en effet pas entièrement démolie, puisque c'est à son bord que Calapar put rallier Messine sept jours plus tard

Le même tsunami qui pénètre à l'intérieur de l'enceinte de Catane déferle sur une bonne partie de la côte orientale sicilienne. C'est dans les pages de Paolo Boccone que l'on trouve le recensement le plus complet des divers lieux où le phénomène fut observé. En voici quelques extraits⁴⁵

« L'histoire selon laquelle la mer se retirât par deux fois au moment du tremblement de terre du dimanche 11 janvier a été confirmée par de nombreuses personnes qui l'observèrent, non seulement dans le port d'Augusta, de Messine, de Syracuse et à la plage de Catane, mais encore dans d'autres lieux maritimes de Sicile. Les galères de Malte, qui se trouvaient à Augusta, virent soudainement que l'eau manquait sous leurs carènes ; les pilotes firent alors en sorte de reculer, en se détachant de la rive, afin de ne pas s'échouer ; mais le port s'étant rempli d'un nouveau flux d'eaux, ils se retrouvèrent dans la même situation et dans le même lieu qu'auparavant. [...] Dans la plage de Mascali, pendant le *terremoto* du dimanche, l'inondation du reflux des eaux pénétra à l'intérieur des terres jusqu'à un mille. Dans la plage de Taormina, dite Giardini, les eaux de la mer se retirèrent un demi mille en

⁴⁵ « L'istoria che il mare si ritirasse per due volte nel tempo del terremoto della domenica alli 11 gennaio viene confermata da molti che l'osservarono, non solamente nel porto di Agosta e di Messina, di Siracusa e spiaggia di Catanea, ma ancora in altri luoghi maritimi della Sicilia. Le galere di Malta che si trovavano in Agosta, di repente si videro mancare le acque sotto la carena, onde i piloti procurarono di ritirarsi in dietro distaccandosi dal lito, acciò non rimanessero a secco, ma riempito il porto di un nuovo flusso d'acque, si ritrovarono nella situatione e posto di prima. [...] Nella spiaggia di Mascari l'inondazione del riflusso delle acque nell'atto del terremoto della domenica s'inoltrò fino ad un miglio dentro terra. In questa spiaggia di mare di Tauromina, detta li Giardini, le acque del mare si ritirarono mezzo miglio per il flusso e riflusso straordinario, e ciò nel tempo del terremoto della domenica, e per questo ritiramento d'acque si perdettero alcune barche piccole, che si trovavano per tutto quel tratto di lito. Li catanesi in questa inondazione d'acque del mare furono sopraffatti da un nuovo timore, e da una nuova costernazione, vedendo irata la terra e il mare a loro danno, atteso che le acque entrarono dentro la città, e penetrarono nella piazza di S. Filippo, e le massarie ed i poderi tutti furono inondati attorno la città. [...] In Siracusa fu osservato questo ritiramento e questo ritorno d'acque del mare successivamente tre volte nel tempo del terremoto, lasciando il letto del mare asciutto, dal lito la distanza di cinquanta passi. » Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., pp. 4-5.

raison du flux et reflux extraordinaire, et ceci dans le temps du *terremoto* du dimanche, et en raison de ce retrait des eaux quelques petites barques, qui se trouvaient le long de cette plage, furent perdues. Les Catanais, au cours de cette inondation des eaux de la mer, furent accablés d'une nouvelle crainte et consternés, en voyant qu'ils étaient en butte à la colère de la terre et de la mer, car les eaux entrèrent dans la ville, jusque dans la place San Filippo, et les fermes et les champs autour de la ville furent aussi inondés. [...] A Syracuse on observa ce flux et reflux des eaux de la mer trois fois de suite au cours du *terremoto*, découvrant le lit de la mer sur une cinquantaine de pas. »

On remarque que Boccone prend bien la peine, à chaque fois, de préciser la coïncidence entre le *terremoto* et le mouvement de la mer, ce qui est aussi une façon d'indiquer que celle-ci déferla partout à peu près au même moment. On constate, d'autre part, qu'il donne à propos de Catane une information qu'aucun des auteurs catanais ne signale, à savoir que le raz-de-marée avait atteint la place San Filippo. Or cette place (qui correspond à l'actuelle *piazza Mazzini*) se situe à plus d'une centaine de mètres de la porte qui donne sur la plage. Il paraît assez incroyable que la mer ait pu parcourir une telle distance, à travers des rues en légère pente et, qui plus est, encombrées des montagnes de décombres provoquées par le séisme. Cela dit, vue la personnalité de Boccone – un homme de science qui déclare, dès la première page de son ouvrage, avoir été très attentif au sérieux et à la crédibilité de ses sources –, il semble difficile qu'il ait inventé de toute pièce cette histoire de la place San Filippo. Il est plus probable que celle-ci – vraie ou fausse – circulât alors et que Boccone l'ait reprise à son compte. Mais dans ce cas, on peut être surpris que les chroniqueurs catanais, Amico, Costanzo et Privitera, n'aient pas signalé un fait aussi exceptionnel.

Si l'on en croit un chroniqueur maltais, Aguis de Soldanis, le tsunami du 11 janvier aurait également déferlé sur l'île de Gozo. Celui-ci raconte qu'à Xlendi, au Sud de l'île, la mer avait pénétré sur plus d'un mile à l'intérieur des terres, « con gran impeto e mormorio » (avec violence et fracas)⁴⁶. N'est-ce pas curieux que le raz-de-marée ait été signalé sur la côte méridionale, alors que l'énorme vague provenait du nord ? J'ai posé

⁴⁶ Giovanni Pietro AGUIS DE SOLDANIS, *Il Gozo antico e moderno, sacro e profano*, ms., s.d., cité par D.CAMILLERI, « Tsunami construction risks in the Mediterranean – outlining Malta's scenario », *Disaster Prevention and Management*, vol. 15, n. 1, 2006, p. 157.

la question à un spécialiste des tsunamis⁴⁷ qui m'a expliqué que, en raison de la dimension réduite de Gozo, celui-ci avait pu frapper son rivage méridional avec d'autant plus de violence que les vagues, qui longèrent le littoral de part et d'autre, s'entrechoquèrent probablement justement sur ce point.

Si Gozo a été touché, on peut sans doute supposer – bien que les sources soient muettes à ce sujet – que l'île principale de l'archipel maltais l'aura été également. N'est-il pas dans la nature d'un tsunami de se propager dans toutes les directions ? Il est donc possible que d'autres côtes encore de la mer Ionienne aient également été atteintes : Cyrénaïque, Crète, Cythère, Péloponnèse, îles Ioniennes, Calabre. Que disent les documents à ce propos ? Pas grand-chose malheureusement : ni les sources siciliennes et maltaises, ni les gazettes étrangères ne parlent d'autres rivages qui auraient été frappées⁴⁸. Paolo Boccone signale toutefois qu'un vaisseau génois essuya le 11 janvier au soir, au large de la Crète, une « tempesta si grande » qu'elle brisa presque toute sa mâture⁴⁹. Cette « tempesta » correspondrait-elle au déplacement de l'énorme vague partie de Sicile ? On aimerait le croire, mais les travaux des océanographes ont montré que les tsunamis se déplacent en profondeur : malgré leur force et leur vitesse extrêmes, ils ne sont normalement pas perceptibles depuis un bateau en haute mer ; ce n'est qu'à proximité du littoral, là où la profondeur de la mer diminue sensiblement, qu'un tsunami fait sentir ses effets dévastateurs⁵⁰. Il s'agit donc en principe d'une fausse piste.

Il n'est pas exclu qu'une recherche dans les archives maghrébines, ottomanes ou vénitiennes fasse un jour émerger quelques indices : par exemple la nouvelle du naufrage d'un vaisseau ou d'une flottille de pêche le long des rivages de Tunisie, de Libye, des îles Ioniennes ou de Morée. J'ai peut-être trouvé un tel indice dans une lettre que l'inquisiteur de Malte, Francesco d'Acquaviva, adresse à Rome. Celui-ci indique en effet que, dans les jours qui avaient suivi le *terremoto*, des corsaires maltais avaient

⁴⁷ Alberto Armigliato, de l'université de Bologne, que je remercie.

⁴⁸ C'est sans doute la raison qui explique que ni les historiens, ni les géophysiciens (pour autant qu'on peut en juger d'après les articles consacrés au tsunami de 1693 : cf. le chapitre suivant) ne semblent s'être posé la question.

⁴⁹ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 4.

⁵⁰ Le tsunami, qui se déplace à une vitesse pouvant dépasser les 800 km/heure, forme en haute mer une vague qui, en surface, est haute seulement de quelques dizaines de centimètres : cf. *Tsunami, the great waves*, brochure d'information publiée par l'International tsunami information centre de l'Unesco.

capturé un vaisseau tripolitain en avarie⁵¹. Le texte d'Acquaviva – un peu confus il est vrai – laisse entendre que le vaisseau avait été « ridotto in male stato » (réduit en mauvais état) par une « tempesta » non loin du littoral libyen : dans ce cas la « tempête » en question pourrait peut-être correspondre à la vague du tsunami. Cependant, le fait que le navire filait vers Zante au moment où il fut capturé, fait plutôt penser qu'il se trouvait déjà au large lorsqu'il essuya la tempête. Cela dit le dossier reste ouvert⁵².

Ce qui est remarquable dans cette histoire du tsunami, c'est qu'il ne semble avoir provoqué aucun désastre majeur. Cela peut paraître particulièrement étonnant lorsque l'on pense au tsunami de l'océan Indien de décembre 2004 ou à celui du Japon de mars 2011 qui ont été, en revanche, tellement destructeurs. Certes, les tailles respectives des différents phénomènes ne sont pas entièrement comparables. Pour autant, le tsunami de janvier 1693 fut loin d'être négligeable : il déferla sur quasiment toute l'étendue du littoral de la Sicile orientale – de Messine jusqu'au Sud de Syracuse – et là où son amplitude fut maximale, c'est à dire à Augusta, les vagues avaient une hauteur qui peut être estimée entre 7 et 15 mètres⁵³.

Pourtant, aucune source sicilienne ou maltaise ne signale la moindre victime. Seule la *Gazzetta di Bologna*, dans son numéro du 3 mars 1693, prétend que la grande vague avait emporté un groupe de personnes qui campaient sur la plage d'Augusta, principalement des femmes et des enfants⁵⁴. Cette information paraît tout à fait crédible, mais dans la mesure où elle n'est corroborée par aucune des nombreuses sources locales, il est sans doute préférable de ne pas lui accorder trop de poids. Aucun document ne signale non plus le moindre dégât subi par un quelconque bâtiment. Les seules indications de dommages matériels concernent la destruction de quelques barques

⁵¹ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 28, lettre du 29 janvier 1693.

⁵² J'ai signalé à l'équipe de l'université de Bologne qui travaille sur les tsunamis cet épisode, ainsi que celui du navire génois évoqué par Boccone. Selon Alberto Armigliato, dans le cas du vaisseau tripolitain l'hypothèse du tsunami ne peut être exclue à cent pour cent.

⁵³ Ce sont les chiffres que calculent S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios to evaluate the tsunami impact in southern Italy », *Marine Geology*, n. 199, 2003 et F. GERARDI, M.S. BARBARO, P.M. DE MARTINI et D. PANTOSTI, « Discrimination of tsunami sources (Earthquake vs. Landslide) on the basis of historical data in Eastern Sicily and southern Calabria », *Bulletin of the Seismological Society of America*, vol. 80, 6, 2008.

⁵⁴ *Gazzetta di Bologna*, 3 mars 1693, doc. cité par le *Catalogo degli tsunami italiani*, le catalogue des tsunamis historiques italiens développé conjointement par l'Istituto nazionale di geofisica e vulcanologia et par le Gruppo nazionale per la difesa dei terremoti.

(cf. *supra*) ainsi que la perte d'une grosse partie des approvisionnements que la flotte maltaise embarquait à Augusta.

Francesco d'Acquaviva commente longuement cet épisode dans la lettre qu'il envoie au cardinal Spada le 18 janvier⁵⁵. L'inquisiteur raconte, d'abord, que les quatre galères de la Religion qui se trouvaient dans le port d'Augusta avaient failli s'échouer en raison du retrait de la mer, et qu'elles avaient réussi *in extremis*, quelques minutes plus tard, à éviter le naufrage lorsque celle-ci était revenue avec « impeto » (violence). Acquaviva – qui répète en l'occurrence ce qu'avaient déclaré les capitaines des galères lors de leur retour à Malte – confirme ainsi ce qu'écrit Paolo Boccone (cf. *supra*). Il raconte, ensuite, que la mer avait emporté les provisions de « biscuits, vins, huiles, viandes salées et autres » qui avaient été entreposées sur la rive en attendant d'être embarquées à bord, et que seule une petite partie avait pu être sauvée. (Augusta était en effet l'une des principales bases de ravitaillement des Chevaliers : le « grenier de ce pays [Malte] » selon l'expression d'Acquaviva⁵⁶.) Cette perte désole l'inquisiteur au plus haut point car, comme il l'explique au cardinal, sans ces approvisionnements c'est la prochaine « campagne du Levant » – que Malte projette de mener contre les Turcs de concert avec Venise⁵⁷ – qui est partiellement compromise. D'autant plus compromise que l'Ordre a également perdu 200 hommes (marins, rameurs, canonniers et officiers) tués dans la ville même d'Augusta au cours du tremblement de terre.

Mis à part ces quelques dégâts matériels, comment expliquer que le tsunami ait provoqué si peu de destructions ? Il faut tout d'abord considérer que, contrairement à aujourd'hui, le littoral est alors en grande partie inhabité. C'est ce qu'indiquent les rapports officiels⁵⁸, les « riveli » (recensements des âmes et des biens) ou encore les cartes de l'époque. Les plages de Giardini Naxos et de Mascali qu'évoque Boccone (cf. *supra*) sont à cette date pratiquement vides de constructions. Même chose pour la longue plage qui borde la plaine de Catane, ou encore pour celles du golfe de Noto. La menace de la course barbaresque d'une part, la malaria d'autre part, ont en effet conduit les populations à se concentrer sur les collines ou dans les villes fortifiées du littoral. En

⁵⁵ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 11 *sq.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Francesco d'Acquaviva en parle plus longuement dans sa lettre suivante, du 29 janvier : *ibid.*, c. 23.

⁵⁸ AGS, Estado 3507, n. 4.

ce qui concerne ces dernières, les bastions côtiers ont sans doute joué un rôle de brise-lames. Il est probable, en effet, que ces bastions ont en très grande partie protégé Catane, Augusta et Syracuse de l'impact direct du tsunami. Protégé bien entendu de façon toute relative, car le *terremoto* les avait frappées quelques minutes auparavant et, à ce moment-là, ces villes – en particulier Catane et Augusta – n'étaient plus que des monceaux de ruines.

Il est certain, à ce propos, que la conjonction entre le tremblement de terre et le tsunami a fortement contribué à éclipser ce dernier, de même que la secousse sismique du 11 janvier a en bonne partie éclipsé celle du 9 janvier (cf. le premier chapitre). Face au désastre sans précédent du 11 janvier après-midi, personne n'eut sans doute l'idée ou l'envie de faire la part des choses entre les destructions et les victimes imputables au *terremoto* et celles éventuellement imputables au tsunami. Cela dit, et de façon encore plus générale, on remarque que le débordement de la mer, en dépit – ou peut-être justement à cause – de son caractère très inhabituel, laissa les sources siciliennes assez indifférentes.

Les sources accordent davantage d'attention à l'orage qu'au tsunami

Si l'on fait le recensement des témoins des villes de la côte de Sicile orientale, on constate que ceux qui signalent le tsunami sont moins nombreux que ceux qui ne le signalent pas. A Messine, ni le gouverneur de la ville, ni l'archevêque, ni même le gouverneur du port n'en parlent⁵⁹. A Catane, nous avons indiqué que Francesco Privitera, Cristofaro Amico et Tommaso Costanzo consacrent quelques phrases au mouvement de la mer, mais Domenico Guglielmini en revanche n'en dit pas un mot. Pas un mot non plus chez Cherubino Aliotta⁶⁰, la bénédictine d'Augusta⁶¹, le chroniqueur anonyme de Syracuse⁶² ou encore l'évêque Francesco Fortezza⁶³. Autre

⁵⁹ AGS, Estado 3507, n. 4, n. 9 ; ASV, vescovi 83, c. 415.

⁶⁰ Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit.,

⁶¹ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca...*, cit.,

⁶² Anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto...*, cit. ASV, Carpegna 5-III, cc. 16-17 ;

⁶³ ASV, Carpegna 5-III, cc. 16 sq.

exemple significatif, celui d'Alessandro Burgos. Alors qu'il trace un vaste tableau, ville par ville, de la catastrophe, Burgos ne donne quelques informations relatives au tsunami que pour Augusta : il relate l'épisode des galères maltaises, et ajoute que « il mare infuriato » avait atteint les murs du couvent de San Domenico⁶⁴. Par contre, il fait entièrement l'impasse sur le débordement de la mer à Catane, Syracuse et Messine. Pourtant, il est pour ainsi dire exclu qu'il ignorât que le phénomène avait également concerné ces trois villes : dans la mesure où cette nouvelle fit le tour de l'Europe (cf. le chapitre suivant) il paraît en effet difficile que Burgos, depuis Palerme, ait pu l'ignorer.

Paolo Boccone est, comme nous l'avons indiqué tout à l'heure (*supra* p. 163), le seul auteur sicilien qui accorde de l'importance à la description des mouvements et des débordements de la mer. Or ce n'est sans doute pas un hasard, dans la mesure où son texte est en l'occurrence un traité scientifique qui s'adresse à un public européen : les considérations relatives au *terremoto* et au tsunami y prennent ainsi place à côté de descriptions de plantes ou d'animaux. D'ailleurs, sur la base de toutes les informations qu'il a pu recueillir sur le mouvement de la mer, Boccone propose à ses lecteurs un ensemble d'hypothèses relatives aux causes et aux conséquences de ce phénomène maritime⁶⁵. Il remarque, d'autre part, que les anciens auteurs siciliens – en particulier Tommaso Fazzello – ne parlent pas de « ritiramento d'acque del mare » (retrait des eaux de la mer), et il en conclut par conséquent qu'il s'agit d'un phénomène tout à fait « prodigioso »⁶⁶.

Ce n'est probablement pas non plus un hasard si le seul Syracusain qui signale le tsunami est le médecin Vincenzo Bonaiuto. Son témoignage n'est, en effet, rien d'autre qu'un compte-rendu d'une dizaine de pages qu'il adresse à divers hommes de sciences, parmi lesquels figurent justement Paolo Boccone – qui publie le texte dans son traité⁶⁷ – ainsi que le médecin du pape, Marcello Malpighi, qui le transmet à la Royal Society de

⁶⁴ Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit., p. 20.

⁶⁵ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 12.

⁶⁶ *Ibid.* En réalité, un chroniqueur du tremblement de terre sicilien de 1190 écrit : « A Messine, même la mer, jusqu'alors parfaitement calme se retira quelque peu de la plage, puis, retournant graduellement, elle dépassa les limites de la plage, et, baignant les murs de la ville, elle se déversa par les portes. » Ugo FALCANDO, *Historia, circa 1190*, cit. par Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, *Quand la terre...*, cit., p. 171.

⁶⁷ Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto della Sicilia seguito l'anno 1693 », in Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., pp. 17 sq.

Londres⁶⁸. Et encore, Bonaiuto ne consacre en réalité qu'une seule phrase au phénomène marin⁶⁹ : « Il mare, écrit-il, nelle parti dove era aperto si ritirò considerabilmente [in] esse parti, & altri seni rinchiusi a proporzione » (la mer, là où elle était ouverte se retira considérablement, et dans les baies fermées [elle se retira] en proportion). En distinguant aussi nettement « mer ouverte » et « baies fermées », le médecin syracusain a sans doute à l'esprit la situation géographique de sa propre ville : mer Ionienne au Nord-Ouest et Porto grande au Sud. Cependant, pour quelque raison, il ne prend pas la peine de l'indiquer, alors qu'il donne par ailleurs une masse d'informations précises relatives aux conséquences du *terremoto* à Syracuse comme dans les environs.

Si le tsunami laisse les sources siciliennes relativement indifférentes, quasiment toutes accordent en revanche beaucoup d'importance aux conditions atmosphériques qui suivent (et précédent) le tremblement de terre. Prenons le cas de Domenico Guglielmini. Alors qu'il ne consacre pas un mot au fait que la mer a inondé les rues de sa ville, il décrit pendant près de deux pages la « tempestosa pioggia » (pluie tempétueuse) qui s'abat sur Catane peu après le séisme. Cette pluie prend d'ailleurs, sous sa plume, des proportions bibliques : le ciel, affirme-t-il « spalancò le sue cataratte, col far lacrimare le sfere in un diluvio d'acque [...] col sversarci addosso un'oceano » (ouvrit grand ses cataractes, faisant larmoyer les sphères dans un déluge d'eau [...] en leur versant dessus [sur la tête des habitants] un océan)⁷⁰. Prenons maintenant le cas de Tommaso Costanzo. Dans son poème, la mer qui pénètre à l'intérieur de la ville (cf. *supra*) ne suscite aucune réaction particulière chez les Catanais ; par contre, dès la strophe suivante, l'arrivée de la pluie provoque une sorte de sauve-qui-peut général. Écoutons le⁷¹ :

⁶⁸ C'est de la sorte que les *Philosophical Transactions* publient le texte de Bonaiuto : Vincenzo BONAIUTO, « An account of the earthquake in Sicily [...] translated from an Italian letter wrote from Sicily by the noble Vincentius Bonajutus and communicated to the Royal Society by the learned Marcellus Malpighius physician to his present holiness », *Philosophical Transactions*, vol. 18, 1694, pp. 2 sq.

⁶⁹ Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto... », p.

⁷⁰ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 24.

⁷¹ « E pri chiù nostru orribili spaventu, / Vinni di pioggia un'aspira timpesta / Accompagnata d'un friddusu ventu. / Li genti, chi non appiru mulesta, / Cu chiddi ancora menzi stroppiati, / Nisceru tutti fora à la furesta. / Cu dicia Gesù miu pri tua buntati, / Dunami spaziu, ohimè di pinitenzia, / Pri lu castigu di li miei piccati. / Cu dicia giustu rè, summa potenza, / Hai pietà di mia mestu e mischinu, / Munarca di la

« Et pour notre horrible épouvante,
 Survint une âpre tempête de pluie,
 Accompagnée d'un vent glacé
 Les gens, ceux qui semblaient indemnes
 Avec ceux qui étaient encore à moitié estropiés,
 Sortirent tous vers la forêt.
 Qui disait mon Jésus, pour ta bonté,
 Donne moi la possibilité, pauvre de moi, de me repentir,
 Pour la punition de mes péchés.
 [...]
 Qui disait vrai Dieu unique et triple,
 L'heure du Jugement est arrivée,
 Donne à mon âme un chemin de joie. »

On retrouve le même mécanisme (pluie suite au *terremoto* = frayeur+fuite éperdue de la population) ailleurs qu'à Catane. Par exemple à Occhiolà, où les conditions sont cependant différentes puisque les habitants de ce bourg – situé à 50 kilomètres à l'intérieur des terres – n'ont évidemment pas assisté au débordement de la mer. Le curé d'Occhiolà, Francesco Micciardo, raconte que juste après le séisme : « soprasiunse una diluviosa pioggia, che in quel tempo ci atterri » (survint une pluie diluvienne qui à ce moment là nous terrifia)⁷². Mais c'est surtout Mario Centorbi qui souligne à quel point l'arrivée de la pluie provoque la panique des habitants. Il écrit en effet que⁷³ :

« Voici le ciel se couvrir de nuages obscurs, il seconde le *terremoto*, l'orage commence : tous sont terrifiés [...]. Le cri passe parmi la foule : que chacun se sauve ! car la colère de Dieu était au dessus de nous et allait engloutir le site de cette terre [...]. Tous

santa Sapienza. / Cui dicia veru Diu unicu e trinu / Vinuta l'hura è già di lu Giudiziu / Dunaci a l'alma mia letu caminu. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

⁷² Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 250.

⁷³ «°Ecco il cielo ammantarsi di oscure nubi, seconda il terremoto, principia d'acque una intemperie ; si atterriscon tutti [...]. Passa grido per le ciurme di cercar ogn'un salvamento ; che sovrastava l'ira di Dio per sprofondare il sito di quella terra [...]. Fuggivan tutti tra l'acqua che pioveva, molti a capo scoperto e per lo più privi d'ammanto ; chi d'un piede scalzo, alcuni affatto privo, e tutti insomma huomini, donne, giovani, vecchi e fanciulli, e molti feriti che versavano sangue. Altro non si vedeva et udiva che lacrime e lamenti, cercando col partir scampar la morte e ricercar ricovro ; similava appunto l'uscita di quel popolo un Adamo peccante cacciato dal terrestre paradiso.°» Mario CENTORBI, *ragguaglio...*, cit., p. 224.

fuyaient au milieu de la pluie, la plupart tête nue et sans manteau ; qui n'avait qu'une chaussure, qui n'en avait aucune, et tous en somme, hommes, femmes, jeunes, vieux et enfants, et de nombreux blessés qui versaient du sang. On ne voyait et on n'entendait que des larmes et des lamentations, chacun cherchant par la fuite d'échapper à la mort et de trouver un refuge ; la fuite de ce peuple ressemblait à un Adam pécheur chassé du paradis terrestre. »

Les quatre témoignages que nous venons de citer furent tous rédigés dans les mois ou les années qui suivirent le tremblement de terre : leurs auteurs eurent donc tout le temps pour remettre en ordre leurs souvenirs, et éventuellement mettre l'accent sur cette pluie qui prend, chez chacun d'eux, des dimensions quasi bibliques⁷⁴. Cela dit, on constate que la dimension atmosphérique est tout aussi présente dans les documents qui suivent de peu le séisme. Ainsi, dans la missive qu'elle expédie à Naples le 22 janvier, la vice-reine de Sicile précise qu'un « tempore d'acqua » (orage d'eau) avait précédé le *terremoto* à Palerme⁷⁵. Dans la dépêche que, le 16 janvier, le *segreto* de Randazzo envoie au vice-roi, la description de la pluie et du brouillard est plus longue et détaillée que celle des bâtiments détruits⁷⁶. Le *segreto* estime, de toute évidence, que les conditions atmosphériques constituent des informations importantes, et c'est sans doute ce que pense également le vice-roi, puisqu'il les transmet à son tour au Conseil d'État et au roi.

Les quatre éléments se déchaînent

Pourquoi l'orage effraye et préoccupe tellement les Siciliens ? Il est certain, en premier lieu, que la pluie est particulièrement chargée de références religieuses. Ce n'est pas un débordement de la mer, mais l'ouverture des cataractes du ciel qui provoque par exemple le déluge. La pluie torrentielle est également associée au Jugement dernier.

⁷⁴ Pour mettre les choses en perspective, remarquons que pour les hommes de cette époque toute pluie torrentielle, toute inondation renvoient généralement au déluge universel. Cf. François WALTER, *Catastrophes...*, cit., p. 26.

⁷⁵ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 90.

⁷⁶ AGS, Estado 3507 n. 9. C'est ce que confirme d'ailleurs Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 12.

Ainsi, dans son sermon sur « les signes du Jugement », l'évêque Jean-Pierre Camus évoque le « grand jour des assises universelles qui sera un déluge de toutes eaux ou plustot de toutes flammes »⁷⁷. La pluie est, conjointement avec le tremblement de terre, tout autant associée à l'Apocalypse : la septième et dernière coupe déverse en effet sur Babylone un tremblement de terre, accompagné de tonnerres, d'éclairs et d'une pluie de grêle⁷⁸. Elle pourrait enfin être indirectement reliée à Sodome et Gomorrhe, qui sont détruites par une pluie de feu. Qu'il soit de pluie, de grêle ou de feu, l'orage peut ainsi symboliser les catastrophes par excellence de l'imaginaire chrétien.

Ces références bibliques, nous l'avons indiqué, sont bien présentes dans les discours des contemporains : Domenico Guglielmini évoque les « cataractes » du ciel ; Tommaso Costanzo raconte que la pluie suscite chez les Catanais la peur panique que « l'heure du Jugement est arrivée ». Le père Filippo Tortora, de son côté, peut-être influencé par l'écho de l'Apocalypse, assure que des « grandini » (de la grêle) était tombée sur Noto⁷⁹. Encore plus apocalyptique, le médecin Domenico Bottone, qui écrit depuis Messine, affirme : « nous étions écrasés entre la glace qui tombait du ciel et le feu qui montait de la terre »⁸⁰.

Est-ce en raison de leur conjonction dans le récit de l'*Apocalypse* ? Il semble en tous cas que le lien entre séismes et pluie torrentielle était presque une évidence pour les hommes du XVII^e siècle. Citons à ce propos ce passage d'un sermon rédigé en 1698 par un prédicateur jésuite, le père Miguel Angel Pasqual : ayant à expliquer un point délicat, il utilise la métaphore suivante : « despues de un terremoto se suele seguir un gran diluvio » (après un tremblement de terre, il y a d'ordinaire un grand déluge)⁸¹. En élargissant le champ des recherches, on découvre par ailleurs que ce lien est plus complexe qu'il n'y paraît : il ne se tisse pas seulement sur le plan des récits bibliques, mais aussi à travers les manuels d'astrologie. Ainsi, le mathématicien et cosmographe portugais Antonio Najere explique, dans son *Summa astrologica* (1632), que les

⁷⁷ Cit. par Jean DELUMEAU, *Le péché...*, cit., p. 453. Il s'agit d'un évêque du XVII^e siècle.

⁷⁸ *Apocalypse* 16 : 17-21.

⁷⁹ Filippo TORTORA, *Breve notizia...*, cit., p. 46.

⁸⁰ Domenico BOTTONE, *De immani trinacriae terraemotu [...]*, 1718, transcrit et traduit du latin par Paolo MONELLO, *Gli uomini...*, cit., p. 39. A propos de Bottone (1641-1726), cf. le *Dizionario biografico degli italiani*, 1971, pp. 479-480.

⁸¹ Miguel Angel PASQUAL, *El Oyente remediado*, 1698, p. 82.

planètes qui influent sur les inondations et les pluies torrentielles sont souvent les mêmes qui influent sur les tremblements de terre : selon lui, c'est la conjonction entre saturne et la lune qui provoquerait tout particulièrement le couple séisme+inondation violente⁸².

Pour mettre les choses en perspective, signalons enfin que, même sans tremblement de terre, une pluie diluvienne peut à elle seule susciter la frayeur d'une ville entière, sans doute en raison de sa très forte charge symbolique, et aussi certainement de ses manifestations potentiellement effrayantes : éclairs et tonnerres. Écoutons à ce propos ce qu'écrit l'abbé Antonio Mongitore dans son journal, en date du 17 juin 1689⁸³ :

« [...] il y eut à Palerme une très grande pluie, avec des tonnerres tellement horribles, que les plus vieux habitants ne se souviennent de rien de semblable. Ils furent tellement épouvantables qu'ils effrayèrent toute la ville [...] et il y eut une opinion commune que cela avait été une menace de la colère divine [...]. Une fois que les tonnerres eurent cessé, un grand nombre de personnes se rendirent à la cathédrale, dans la chapelle du Santissimo Crocefisso (asile habituel en cas de calamité imminente), en cherchant par la confession le pardon des péchés ; et il y eut une telle foule qu'il y eut besoin de nombreux confesseurs. On vit beaucoup d'actes de mortification et de pénitence, et avec beaucoup de pleurs et des cris très hauts on implorait la divine miséricorde et on demandait le pardon des péchés. »

Voilà pour l'orage. Borges raconte quelque part que si une licorne passait dans la rue, les passants, ne s'attendant pas à la voir, ne feraient sans doute pas attention à elle. C'est peut-être un peu ce qui s'est passé le 11 janvier 1693 avec le tsunami. Le débordement de la mer n'a de loin pas la même charge symbolique que la pluie

⁸² Antonio NAJERE, *Summa astrologica y arte para enseñar hazer pronosticos de los tiempos*, 1632, p. 231 sq.

⁸³ « [...] fu in Palermo una grandissima pioggia, con tuoni tanto orribili che li più vecchi cittadini non si ricordano cosa simile. Furono così spaventosi, che intimorirono tutta la città [...] e fu comune sentimento che fosse stata una minaccia dell'ira divina [...]. Cessati li tuoni, in gran numero concorsero le persone al duomo alla cappella del Santissimo Crocefisso (consueto asilo nelle imminenti calamità), cercando con la confessione il perdono de' peccati ; e fu tale il concorso che fu bisogno provvedersi di molti confessori. Si videro molti atti di mortificazione e penitenza, e con molti pianti e grida altissime si implorava la divina misericordia e si chiedeva il perdono dei peccati. » Antonino MONGITORE, *Diari della città di Palermo*, transcrit par Paolo MONELLO, *Gli uomini...*, cit., p. 34.

diluvienne. Phénomène extrêmement rare – comme le souligne Paolo Boccone (cf. *supra*) – il rentre mal dans la grille de lecture des contemporains. Ou plutôt, il peut y rentrer mais essentiellement incorporé dans la grande grille de lecture des quatre éléments.

Cette conception du monde héritée de l'ancienne Grèce est, à cette date et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'une des bases essentielles de la médecine, de la chimie, de la physique ainsi que des théories de la terre⁸⁴. Elle considère que les catastrophes sont le résultat du dérèglement de ces quatre éléments qui sont, comme l'on sait, l'eau, le feu, la terre et l'air. C'est ce dont témoigne, par exemple, le titre d'une publication occasionnelle éditée à l'occasion du tremblement de terre de 1755 : *Abrégé succinct d'une infinité de maux lamentables et de dégâts déplorables que la violence et la conjuration des 4 éléments ont fait éprouver à la grande ville et à la cour de Lisbonne [...]*⁸⁵.

Nombre de témoignages de 1693 se réfèrent de façon explicite à cette théorie. Domenico Guglielmini affirme par exemple : « tutti gli elementi si congiurarono a danno della misera città [Catane] » (tous les éléments se conjurèrent contre la misérable ville)⁸⁶. Lors de leur retour à Malte, les capitaines des galères qui s'étaient trouvés à Augusta au moment du tremblement de terre (cf. *supra*) affirment qu'ils « videro concorrere senza iperbole tutti quattro gli elementi alla desolazione di quella città » (virent, sans hyperboles, les quatre éléments concourir à la destruction de cette ville)⁸⁷. Dernier exemple, mais aussi le plus intéressant, le poème du *cantastorie* Gaetano Accaputo. Ce poème s'étant transmis oralement pendant près de trois siècles⁸⁸, il est possible que certains vers aient été modifiés avec le temps (particulièrement si les nouvelles générations ne comprenaient plus certaines références, ce qui a peut-être été

⁸⁴ Jacques ROGER, « La théorie de la terre au XVII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences*, vol 26, n. 1, 1973, p. 27.

⁸⁵ Cité par Grégory QUENET, *Les tremblements...*, cit., p. 349.

⁸⁶ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., p. 24.

⁸⁷ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 11.

⁸⁸ Cf. la note 224 du chapitre I.

le cas en ce qui concerne les quatre éléments) ; quoi qu'il en soit, en dépit des probables distorsions, on les reconnaît encore très distinctement. Écoutons Accaputo⁸⁹ :

« Les quatre monuments (divisions⁹⁰) s'abattent
 [...]
 Dans la partie sèche l'eau courante débordait,
 Signe de feu dans ces points extrêmes,
 L'air se troubla vers l'orient,
 La terre s'ouvrait, cassant les montagnes. »

La grille de lecture des quatre éléments émerge également de façon plus ou moins implicite. Elle transparaît par exemple dans l'histoire du père Serrovita (cf. *supra* p. 152). Celui-ci constate en effet d'abord le dérèglement de l'air (un nuage plonge soudain Catane dans l'obscurité), puis du feu (des « bandes de feu » sortent de l'Etna), ensuite de l'eau (la mer gonfle « démesurément ») enfin de la terre qui se met à trembler. Autre exemple, ces témoignages, que rapporte Paolo Boccone, de personnes qui affirmèrent avoir vu des flammes dans l'instant même ou dans les heures qui suivirent le *terremoto*. Boccone écrit en particulier à ce sujet que⁹¹ :

« L'île des Cani, qui est à un demi mille de la ville de Syracuse, exhalait et vomissait des flammes le soir du dimanche 11 janvier, et les habitants de la terre de Licodia, le même soir du dimanche 11 janvier, virent des flammes sortir de la terre. [...] Le 11 janvier à 21 heures, des pêcheurs qui se trouvaient dans certaines barques en haute mer observèrent qu'il y avait une flamme qui encerclait Catane. »

⁸⁹ « S'abbattunu li quattru munamenti / Una cunn-otra li petri cugnunti, / Li stissi s'abbattieunu sacramenti / E pi li peccaturi veri assunti. / A parti asciutta l'acqua scia currenti, / Signu ri fuocu nta ddi 'stremi punti, / L'ariu trùbbulu versu l'orienti, / La terra si rapia ciaccannu munti. ».

⁹⁰ « Munamenti » se traduit par « monuments », mais le mot, ou en tous cas le sens original, devait être probablement différent : peut-être « mandamenti », c'est à dire divisions.

⁹¹ « L'isola di Cani, ch'è mezzo miglio vicino la città di Siracusa, esalava e vomitava fiamme la sera della domenica delli 11, e gli habbitatori della terra di Licudia parimenti la domenica sera delli 11 viddero dalla terra esalare fiamme. [...] In alcune barche il dì 11 gennaro i pescatori trovandosi in alto mare osservarono che intorno Catanea alle hore 21 vi fosse una fiamma, che circondasse la città. » Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., pp. 2-3.

En somme, deux facteurs jouent contre le tsunami. D'une part, celui-ci n'a pas de réelle signification religieuse. D'autre part, dans le cadre de la grille des quatre éléments, il est en quelque sorte interchangeable avec la pluie, puisque tous deux appartiennent à l'élément aquatique. C'est sans doute ce qui explique, par exemple, que Domenico Guglielmini puisse le passer entièrement sous silence pour se concentrer uniquement sur l'évocation de l'orage.

Si on essaye de tirer une conclusion de toute cette analyse, on se rend compte fondamentalement à quel point nous sommes en présence d'une période de transition de la pensée occidentale. Ainsi, certains témoins sont tout à fait capables de décrire avec lucidité et précision la réalité qui les entoure. C'est en particulier le cas de Cristofaro Amico, à la fois en ce qui concerne l'instant du *terremoto* qu'en ce qui concerne le tsunami. D'autres – soit par incapacité de faire autrement, soit peut-être aussi par choix – communiquent plutôt des sensations et des impressions d'ensemble. C'est le cas de Domenico Guglielmini, qui évoque une « scène tragique d'épouvante » et un « océan » plutôt que de décrire le séisme et le tsunami. D'autre part, on constate que du pêcheur au médecin du Grand duc de Toscane (à savoir Paolo Boccone), en passant par le *cantastorie* et le militaire, tous partagent à peu près les mêmes grilles de lecture. Boccone évoque les « quattro elementi » tout comme Gaetano Accaputo ou les capitaines des galères de Malte. Tous semblent, par ailleurs, scruter avec le même intérêt les signes de la nature. Nous sommes, il ne faut pas l'oublier, dans une époque où il n'y a pas encore de véritable séparation entre experts et non experts. Ainsi, Boccone n'a aucun problème à insérer dans son traité scientifique, au titre de pièce à conviction, les témoignages de simples pêcheurs. Et d'un autre côté, en tant que médecin et botaniste il n'a aucun complexe à proposer à ses lecteurs, c'est-à-dire au public européen, une théorie sur les causes et les conséquences du tsunami (cf. *supra*). Et à l'inverse, nous avons un Domenico Bottone qui n'hésite pas à décrire le séisme en termes apocalyptiques – en évoquant la glace et le feu (cf. *supra*) – alors qu'il est par ailleurs non seulement un homme d'une remarquable lucidité, mais aussi l'auteur d'un traité qui va compter dans l'histoire des théories de la terre (cf. le prochain chapitre).

Comme en ce qui concerne la culture sismique syncrétique, nous sommes ainsi en présence d'un mode de pensée qui est, à nos yeux, déroutant, mais qu'il était important de présenter à travers ses facettes multiples et parfois contradictoires.

CHAPITRE III

LE RETENTISSEMENT DU *TERREMOTO*

Il n'existe pas d'étude sur le retentissement du *terremoto* de 1693 en dehors de la Sicile. Pourtant, ce retentissement a été loin d'être négligeable. Cette étude va être l'objet de ce chapitre. Mais pour commencer, voyons tout d'abord comment les informations se sont propagées à travers l'île et à travers l'Europe.

1. L'information se propage

Du plus près au plus lointain

A courte distance, la nouvelle du *terremoto* peut se transmettre de façon instantanée. On a vu que l'évêque Fortezza, qui se trouve la nuit du 9 janvier dans une villa à trois milles (environ 4,5 kilomètres) de Syracuse, comprend en entendant le son des cloches de la cité que le séisme l'a également frappée¹. Dans d'autres cas, l'information passe par la vue. Francesco Aprile raconte ainsi que, suite au séisme du 11 janvier après midi, des voyageurs virent des nuages de poussière s'élever au dessus de Mineo, Occhiola et

¹ Cf. le chapitre I.

Caltagirone². Depuis la route qui passe dans la vallée du fleuve Caltagirone, on distingue en effet très bien, d'un tour d'horizon, les villes de Caltagirone et Mineo ainsi que l'ancien site d'Occhiolà. Domenico Guglielmini assure qu'à la même heure, le marquis de Francofonte, en regardant vers Catane, « altro non vidde che una densissima nube di polve » (ne vit rien d'autre qu'un nuage très dense de poussière)³. Ce qui est tout à fait possible, car cette dernière et Francofonte ne sont séparées que par 37 kilomètres à vol d'oiseau, et cette dernière est située sur un contrefort des monts Iblei qui domine la plaine de Catane.

Entre son des cloches et nuages de poussière, on imagine que la nouvelle du *terremoto* se propage ainsi dans toutes les directions. Cependant, dans ce jeu sonore et visuel, l'information peut se déplacer de façon asymétrique. Ainsi, les récits des chroniqueurs catanais laissent entendre que les habitants des *casali* de l'Etna apprennent immédiatement la nouvelle de la destruction de la ville et, pour certains d'entre eux, arrivent à Catane dès la soirée ou la nuit du 11 janvier. Or la réciproque n'est pas forcément vraie. Cristofaro Amico affirme par exemple que, le même jour, nombre de Catanais cherchèrent refuge dans les *casali* « supponendoli non pure distrutti » (en pensant qu'ils n'étaient pas eux aussi détruits)⁴. Les *casali* sont tous situés en position surélevée par rapport à Catane, et nombre d'entre eux offrent une vue surplombante sur la ville ; il est par conséquent certainement plus facile de voir depuis ceux-ci le nuage de poussière s'élever sur Catane que l'inverse.

L'analyse des premières dépêches parvenues à Palerme depuis les villes *terremotate* montre à quel point l'information s'est transmise rapidement à l'échelle locale et micro régionale⁵. Dans une lettre expédiée le 12 janvier, le *segreto* de Paternò (qui se situe sur le versant oriental de l'Etna, à une vingtaine de kilomètres de Catane) informe le vice-roi, non seulement de la destruction de cette dernière ainsi que de divers autres *casali*, mais aussi de la ruine d'Augusta et de Syracuse. Pourtant, 80 kilomètres séparent Syracuse de Paternò. En se basant sur diverses sources, on peut considérer que, dans de

² Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 387.

³ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 142.

⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 187.

⁵ Ces dépêches sont résumées, comme nous l'avons dit, dans une lettre du 22 janvier du vice-roi : AGS, Estado 3507 n. 9.

bonnes conditions, un homme à cheval pouvait parcourir dans la Sicile de l'époque entre 50 et 60 kilomètres par jour⁶. Cela signifie qu'un courrier parti de Syracuse le 12 janvier aurait difficilement pu arriver le jour même à Paternò (qui se trouve sur la grande route Syracuse-Palermo). Or, nous savons que les autorités syracusaines n'écrivirent à la capitale que le 12. Autre exemple encore plus frappant : la lettre que l'abbé Federici, gouverneur de Modica, adresse au vice-roi ce même 12 janvier. Dans cette dépêche, il est question des dégâts subis par diverses villes dont Catane, qu'un peu plus de 130 kilomètres de routes (soit deux jours et demi de cheval) séparent pourtant de Modica. Il est vrai, toutefois, que le versant septentrional des monts Iblei est instantanément informé de la destruction de Catane à travers le nuage de poussière (cf. *supra* le cas de Francofonte) et que, d'autre part, seulement une quarantaine de kilomètres de route séparent ce versant du versant méridional où se trouve Modica.

Mais dès que l'on quitte l'échelle locale, les temps de parcours s'allongent exponentiellement. C'est la règle bien connue des communications à l'époque moderne⁷. Le vice-roi Uzeda expédie, le 22 janvier, une longue lettre à Madrid, où il résume le contenu de tous les avis qui lui sont parvenus jusque-là. Le dernier de ces avis est parti de Randazzo le 16 janvier. En temps normal, 5 jours sont nécessaires pour parcourir à cheval la distance Randazzo-Palermo⁸. Cependant, si l'on en croit ce qu'affirme Uzeda – et ce que confirment d'autres sources –, les conditions sont loin d'être normales en ce mois de janvier 1693. Le vice-roi explique en effet à Madrid que le *terremoto* a détruit les ponts, alors même que les torrents et les fleuves sont devenus des « grande avenidas » (des grandes avenues) en raison des pluies hivernales, et que par dessus le marché les routes de montagne sont devenues quasiment impraticables à cause de la « gran copia de niebes que ha caido estos días » (de la grande quantité de neige qui est tombée ces jours-ci)⁹. Autant dire que les communications sont pour le moins ralenties, surtout en altitude. Or, entre Randazzo et Palermo, la route chemine

⁶ C'est le temps de parcours que donne Henri BRESCH, *Un monde méditerranéen, économie et société en Sicile 1300-1450*, 1986, I, p. 361, en se basant sur le *Dizionario* de Vito AMICO. C'est également le temps de parcours qui ressort de diverses sources, comme par exemple ASC, Antiche corti 4, cc. 552-561.

⁷ Cf. Pierre CHAUNU, *La civilisation de l'Europe classique*, 1966, pp. 278-279. Au sujet des temps de déplacement voir aussi la longue analyse de Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée...*, cit., II, pp. 9-26.

⁸ Voir la carte 13.

⁹ AGS, Estado 3507 n. 9.

pendant un bon morceau à plus de mille mètres d'altitude. Il faut donc supposer que le courrier de Randazzo fut particulièrement rapide en dépit de ces conditions adverses, car il parvint au plus tard à Palerme le 22 janvier, soit 6 jours après son départ.

La lettre du vice-roi s'achemine pour l'Espagne via Naples. Elle arrive dans cette ville le 9 ou le 10 février : nous le savons parce que, ce même 10 février, le nonce apostolique de Naples transmet l'information au Saint-Siège¹⁰. Mais ce n'est que le 18 mars que la lettre est remise au roi, à Madrid, soit 55 jours après son envoi. Toutefois, la couronne avait été informée du *terremoto* dès le 7 mars, par l'arrivée d'une dépêche expédiée le 30 janvier par le vice-roi de Naples¹¹. Le vice-roi avait joint à sa propre dépêche plusieurs lettres qu'il avait reçues de Messine, dont l'une porte la date du 20 janvier, ce qui signifie un voyage de 46 jours pour le parcours Messine-Naples-Madrid. Considérant que Messine et Palerme sont, en droiture par la mer, à peu près à équidistance de Naples (un peu plus de 300 kilomètres, c'est-à-dire normalement entre 3 à 6 jours de traversée¹²) la différence de 9 jours entre les deux parcours peut être mise sur le compte des aléas du voyage hivernal.

La nouvelle du *terremoto* sicilien rejoint l'Europe du Nord-Ouest – via semble-t-il Toulon et le couloir Rhodanien – avant la lointaine Castille. A Paris, la *Gazette* en informe ses lecteurs dès le 28 février¹³. Un journal français d'Amsterdam donne la nouvelle en date du 3 mars¹⁴. Londres est sans doute aussi informé au cours des premiers jours du mois. En Allemagne, la nouvelle arrive le 7 mars, le même jour qu'à Madrid, mais les lecteurs du *Mercurii Relation* ne l'apprennent que le 14¹⁵. Des mois, peut-être une année seront nécessaires pour que les gazettes européennes soient ensuite acheminées à travers les océans vers les colonies et les comptoirs les plus lointains. Il n'en reste pas moins que, de Batavia à Nagasaki et de Montréal à Santiago du Chili, la nouvelle du *terremoto* sicilien aura fait le tour du globe.

¹⁰ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114 c. 90.

¹¹ AGS, Estado 3507, n. 1.

¹² En considérant un temps de parcours en mer compris entre 50 et 100 kilomètres par jour.

¹³ *Gazette* n. 9 du 28 février 1693.

¹⁴ *Lettres historiques...*, cit., p. 265.

¹⁵ *Mercurii Relation oder wochentliche Reichs ordinari zeitungen*, 14 mars 1693.

De bouche en oreille et de relais en relais

Sur les longues distances, les nouvelles du tremblement de terre se propagent essentiellement à travers le mécanisme du relais. Les autorités des villes du Val di Noto informent Palerme ; Palerme informe Madrid via Naples ; le nonce de Naples informe à son tour Rome, et ainsi de suite. Le relais peut être étatique, mais il peut être aussi privé. En voici un bon exemple. Le 14 janvier, le comte Domenico Lacorcchia, « *mastro di camera* » du prince de Butera, envoie depuis Mazzarino une lettre à l'éditeur napolitain Antonio Bulifon¹⁶, pour l'informer du *terremoto*¹⁷. Lacorcchia et Bulifon sont en correspondance, car ce dernier est à cette date en train de publier un livre écrit par le prince de Butera¹⁸. Il est possible que la lettre de Lacorcchia soit passée par Palerme, et qu'elle ait voyagé en même temps que la dépêche du vice-roi, car elle arrive à Naples en même temps que celle-ci, c'est-à-dire le 9 ou le 10 février. Le 10 février, Bulifon envoie une copie de la lettre de Lacorcchia au bibliothécaire du grand duc de Toscane, Antonio Magliabecchi, avec lequel il est en correspondance. Or Magliabecchi, qui entretient des relations avec le monde intellectuel italien et étranger, aura certainement à son tour propagé la nouvelle¹⁹.

On voit que ces relais ne s'improvisent pas, mais qu'ils se greffent sur des réseaux déjà existants et parfois anciens. Dans un cas, le réseau de la couronne d'Espagne et celui du Saint-Siège qui se croisent à Naples ; dans l'autre cas, le réseau que forment entre eux un groupe d'hommes de lettres. Nous avons vu dans le chapitre précédent un troisième exemple de réseau : celui que forment les médecins Vincenzo Bonaiuto, Paolo Boccone et Marcello Malpighi, le médecin du pape qui est, par ailleurs, relié à la Royal Society de Londres.

¹⁶ Antonio Bulifon, né en Dauphiné, fut l'un des principaux éditeurs napolitains de cette époque. A son sujet cf. Maria Gabriella MANSI *et al.*, *Leggere per immagini : edizioni napoletane illustrate della biblioteca nazionale di Napoli*, 2005, pp. 48-49.

¹⁷ BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 86 *sq.*

¹⁸ *Ibid.*, c. 89.

¹⁹ Sur Magliabecchi cf. Dino CARPANETTO et Giuseppe RICUPERATI, *L'Italia del Settecento*, 2008, pp. 101-103.

A côté des réseaux préconstitués, il y eut certainement aussi un nombre incalculable de relais créés par le hasard des circonstances. On les aperçoit, ici et là, à travers les sources. Prenons le cas de ce capitaine Marco Calapar que nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises. Lorsque, le 15 janvier, il arrive à Messine, le capitaine communique aussitôt aux autorités portuaires les nouvelles de Catane, mais il raconte aussi que peu après avoir quitté cette dernière – alors qu’il se trouve donc en mer – il a « sentito dire essersi saputo per certo » (il a entendu dire qu’on avait su comme certain) que Syracuse, Carlentini, Lentini, Militello, Ferla, Noto, Vizzini, Caltagirone, Francofonte et d’autres villes avaient également été détruites par le séisme²⁰. Il faut donc supposer que Calapar ne leva l’ancre que plusieurs jours après le *terremoto*²¹, et qu’il apprit ces nouvelles de la bouche d’un autre capitaine qui arrivait à Catane au moment où lui-même partait. Une échange similaire de nouvelles entre embarcations est, par ailleurs, signalé par le nonce de Naples qui raconte que²² :

« Un capitaine de felouque arrivé à Messine avait déclaré avoir rencontré une barque qui venait de Palerme et qui portait la nouvelle de l’impétueux *terremoto* qui avait également eu lieu dans cette ville »

Dans le cas de Calapar, on remarque que les nouvelles qu’il apprend alors qu’il se trouve en mer ne concernent pas seulement des villes côtières, mais aussi des cités de l’intérieur comme Vizzini et Caltagirone. Il faut donc imaginer que son informateur les avait lui-même apprises, soit de la bouche de pêcheurs rencontrés en mer, soit lors d’une escale. Quoi qu’il en soit, il y eut certainement, à un moment ou à un autre, articulation entre relais terrestre et relais maritime.

Alors qu’une rencontre en mer est un événement suffisamment remarquable pour mériter d’être raconté, il n’en va évidemment pas de même pour les rencontres sur terre qui sont elles innombrables. Il en résulte que les relais terrestres sont forcément plus

²⁰ L’information se trouve dans une lettre de Messine contenue dans les papiers du cardinal Carpegna. ASV, Carpegna 55 ter, cc 12 sq.

²¹ Une felouque couvre normalement la distance Catane-Messine en un ou deux jours.

²² « Un patron di feluca arrivato a Messina aveva deposto di haver incontrato una barca che veniva da Palermo e che portava notizia dell’impetuoso terremoto ch’era stato anco in quella città » ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 72.

difficiles à discerner à travers les sources. On les devine cependant parfois. Prenons le cas du messenger que le capitaine d'Acireale expédie à Palerme le 12 janvier. Celui-ci prend très probablement le chemin le plus direct, à savoir celui qui coupe par l'Etna à travers la route reliant Acireale à Biancavilla par Viagrande²³. Il est en tous cas certain qu'il n'est pas passé par Catane. Pourtant, lorsqu'il arrive dans la capitale, il déclare « che tutta quella città [di Catania] è rimasta distrutta la domenica nella medesima ora [...] restando in piedi solamente la cappella di S. Agata » (que tout cette ville a été détruite le dimanche à la même heure [...] seule la chapelle de S. Agathe étant restée debout)²⁴. Si le messenger avait simplement apporté la nouvelle de la destruction de Catane, on aurait pu supposer qu'il en avait été informé, en cours de route, par ceux qui avaient vu le nuage de poussière s'élever sur la ville. Mais en l'occurrence, il apporte une information précise et pas entièrement inexacte : en effet, toutes les sources catanaises préciseront par la suite que, mis à part les bastions, les trois grandes chapelles de la cathédrale – et en particulier celle de Sainte Agathe – sont les seules structures importantes qui n'ont pas été abattues par le séisme. Le messenger a donc, de toute évidence, soit directement parlé avec quelqu'un qui avait personnellement vu les ruines de Catane, soit rencontré quelqu'un qui avait lui-même parlé avec une telle personne. Ladite personne pouvait d'ailleurs être, tout simplement, l'un des nombreux Catanais qui avaient fui leur ville pour se réfugier dans les *casali* (*supra* p. 180).

On ne peut qu'imaginer toute cette maille de rencontres et de paroles qui répercutent les nouvelles de loin en loin : F sait par E que D a rencontré C qui lui a affirmé « per certo » que la ville X a été détruite, puisqu'il l'a appris de la bouche même de B qui a croisé sur la grande route un certain A, habitant de X, qui passait par là à cheval. Imaginons ce genre de séquence multipliée par cent dans toutes les directions. C'est en tous cas cette maille qui explique, au premier chef, la rapidité extrême de diffusion des nouvelles à l'échelle locale que nous avons soulignée il y a un instant.

Ce que la cartographie fait apparaître

²³ Voir les cartes.

²⁴ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 90.

Pour comprendre le mieux possible les mécanismes par lesquels l'information se propage, il m'a semblé utile d'établir un certain nombre de cartes sur la base des premiers avis du *terremoto*. Ce que montrent ces cartes – et qui serait plus difficile à percevoir par la seule lecture des documents – c'est que plusieurs logiques sont à l'œuvre derrière la transmission des nouvelles, et que d'autre part il y a, de façon générale, un hiatus entre la gravité des destructions et la transmission des informations.

Disons tout d'abord un mot de ces cartes. Elles présentent toutes le même fond, à savoir la carte de l'intensité sismique du 11 janvier²⁵. Les villes représentées par un point noir, comme Catane, sont celles qui ont subi une intensité sismique maximale²⁶. Dans les villes représentées par un point blanc, le *terremoto* a créé une panique au sein de la population, mais sans provoquer de dommages significatifs aux édifices. Les autres points correspondent à des situations intermédiaires entre ces deux extrêmes. Sur chacune de ces cartes, j'ai ensuite indiqué en bleu les villes qui sont signalées par la source en question. Enfin, le lieu d'où provient cette source est marqué en gras. Ainsi sur la carte 14, Monteleone (l'actuelle Vibo Valentia) apparaît en gras, car c'est de cette ville que le marquis de la Rocca expédie la dépêche qu'il adresse au vice-roi de Naples.

Commençons l'analyse avec cette première carte. Celle-ci souligne un fait important, à savoir que les nouvelles courent plus rapidement pour certaines villes que pour d'autres. Le marquis de la Rocca, président de la province de Calabre Ultra, signale les villes *terremotate* de sa circonscription : Seminara, Reggio, etc. ; il signale également Messine, le grande cité située aux portes mêmes de la Calabre. Pour le reste, dans l'immensité vide de la Sicile, seule Catane apparaît en bleu. La Rocca ne sait rien, ou en tous cas ne dit rien, des villes domaniales de Rometta et de Taormine pourtant plus proches de Monteleone que Catane. Il informe par contre le vice-roi de « la total ruina de Catania y de otros lugares comarcanos » (la ruine totale de Catane et d'autres lieux des environs). Ceci est sans doute à mettre sur le compte du prestige de Catane, ville universitaire et « terza sorella del regno » (troisième soeur du royaume) derrière Palerme et Messine.

²⁵ Nous reviendrons longuement dans le prochain chapitre sur la construction de cette carte d'intensité sismique.

²⁶ Cf. la carte 3.

La carte 15 offre un autre exemple où la ville de l'Etna apparaît comme un point bleu isolé. Nous l'avons souligné tout à l'heure, l'abbé Federici, gouverneur de Modica, parle de Catane dans sa missive du 12 janvier, bien que celle-là se trouve à 130 kilomètres de là. Mais en regardant la carte, ce n'est pas seulement la distance qui peut surprendre, c'est aussi l'isolement de Catane. Federici ne dit rien, par exemple, de Syracuse, qui n'est cependant pas une ville mineure et qui est par ailleurs bien plus proche de Modica. Il ne dit rien non plus des villes domaniales de Lentini et Vizzini. Pourtant, les mêmes observateurs, dont on peut supposer qu'ils auront vu de loin le nuage de poussière sur Catane et l'auront fait savoir jusqu'à Modica (cf. *supra* p. 181), auraient pu voir encore plus facilement les nuages s'élever sur Lentini et Vizzini. A elle seule, cette dernière carte pourrait servir à démontrer le prestige dont, déjà à cette date, jouit Catane dans la Sicile du Sud-Est. Il n'est d'ailleurs pas dit qu'il en eut été ainsi trente ans auparavant. Mais c'est là un sujet sur lequel nous reviendrons dans la suite de ce travail. Ici ce qui compte c'est de constater qu'il y a eu discrimination dans la propagation de l'information. Discrimination fondée selon toute vraisemblance sur le prestige urbain, mais en tous cas certainement pas sur le degré de destruction, car Lentini et Vizzini ont été autant, si ce n'est plus, détruits par le *terremoto* que Catane.

La carte 16, centrée sur Randazzo, vient cependant opportunément souligner qu'il n'y a pas de règle générale mais beaucoup de cas particuliers. Le *secreto* de cette ville écrit au vice-roi le 16 janvier. A cette date, les nouvelles non seulement de Catane mais aussi de Syracuse et même de Messine sont très probablement déjà parvenues jusqu'à Randazzo. Cela dit, le *secreto* n'évoque le sort d'aucune de ces grandes cités, mais seulement celui des villes de ses environs immédiats : Adernò, Bronte, Maletto, Montalbano, Francavilla. La zone bleue couvre ici une micro région bien particulière : la haute vallée de l'Alcantara dont Randazzo est en quelque sorte la petite capitale. Micro région reliée géographiquement et économiquement au Nord-Est de l'Etna (Bronte, Adernò) et aux monts Nebrodi (Montalbano). Voilà donc une source dont l'horizon n'est que purement local. Cela dit, on peut supposer que le *secreto*, écrivant le 16 janvier, n'aura pas jugé utile de répercuter vers Palerme des nouvelles qui lui étaient parvenues de lieux plus lointains, considérant à juste titre que celles-ci étaient soit déjà arrivées à la capitale, soit en chemin.

La carte 17, tout au contraire, présente un véritable tour d'horizon du *terremoto* sicilien, de Palerme à Syracuse et de Girgenti (Agrigente) à Messine. Il est vrai qu'avec cette lettre du 14 janvier, le comte Domenico Lacorcia se propose d'informer son correspondant napolitain, l'éditeur Antonio Bulifon, et il lui présente par conséquent le tableau le plus général possible. Cette carte montre à quel point les informations circulent dans toutes les directions et non pas seulement de l'intérieur vers les grandes villes de la côte. Trois jours après le *terremoto*, alors même que Mazzarino n'est pas un grand nœud routier²⁷, Lacorcia a lui-même reçu des avis des quatre coins de l'île. Il est cependant intéressant de constater que, ici aussi, les nouvelles courent plus rapidement pour certaines localités que pour d'autres. Le comte signale par exemple Siculiana parmi les terres détruites par le *terremoto*, mais ne parle pas de Biscari, Monterosso et Chiaramonte. Pourtant, ces trois terres ont non seulement subi des pertes infiniment plus importantes que Siculiana, mais elles sont aussi plus proches – par la route – de Mazzarino. Plus surprenant encore, Lacorcia ne parle pas de Niscemi, Scordia, Butera et Barrafranca qui font cependant partie de l'État féodal de son maître, le prince de Butera, et qui se trouvent dans les proximités immédiates de Mazzarino. Or les dégâts subis par Siculiana sont similaires à ceux de Butera et Barrafranca, et sont inférieurs à ceux de Niscemi et Scordia.

Il est utile à ce propos, de comparer cette carte avec celle de Modica. L'abbé Federici parle dans sa dépêche de Catane, mais ne dit pas un mot de Chiaramonte, Monterosso et Vittoria, qui appartiennent pourtant à ce comté de Modica qu'il gouverne au nom de son lointain seigneur, l'amiral de Castille. Monterosso, haut perché aux pieds du monte Lauro, est sans doute un peu enclavé. Mais Vittoria se trouve dans la plaine, sur la grande route Licata-Raguse. Et Chiaramonte, important croisement routier de l'Ouest des Iblei, n'est séparé de Modica que par un peu plus de 30 kilomètres²⁸. Difficile d'imaginer qu'aucune nouvelle de ces deux terres ne soit parvenue à Federici. Par contre, ce dernier signale dans sa dépêche le fait que les « *ziudades de Scicli y de Ragusa han quededo desolada* » (les villes de Scicli et Raguse ont été détruites). Est-ce à dire que l'abbé ne juge utile de parler que des villes *terremotate* de son comté et non pas

²⁷ Voir la carte 12.

²⁸ *Idem*.

des terres²⁹ ? Il peut y avoir cependant une autre explication. Raguse et Scicli ont subi une moindre intensité sismique que Chiaramonte et Monterosso, mais par contre elles comptent beaucoup plus de victimes. Raguse a perdu à peu près 5 000 habitants, soit la moitié de sa population, Scicli environ 2 000, soit un cinquième³⁰. En comparaison, Monterosso ne compte que 230 victimes (10% de sa population), Chiaramonte 300 morts (6%), Vittoria seulement 28 (1%). Ainsi, il semble bien que ce soit le critère de la mortalité qui ait primé en l'occurrence.

On retrouve à l'œuvre la même logique dans la carte carte 17 : Occhiolà et Militello sont les deux seules terres des États du prince de Butera dont Domenico Lacorcchia parle dans sa lettre. Or il se trouve qu'Occhiolà et Militello sont aussi les localités qui ont subi les plus grosses pertes en vies humaines. La première compte 1 470 victimes, la seconde 1 280. Scordia n'a eu en comparaison que 28 morts, Niscemi seulement 4, tandis que Butera et Barrafranca n'ont eu aucune victime.

Dernière carte 18. Celle-ci montre les informations contenues dans un avis expédié depuis Messine le 20 janvier et publié à Toulon par un occasionnel. Or cet avis est le seul qui signale les villes de Calascibetta et Piazza. Calascibetta est (en alternative à Castrogiovanni) une étape importante sur cette route et un passage obligé (voir la carte 12). On peut lire ainsi dans cette carte le passage d'un voyageur – peut être un marchand – sur la grande route Messine-Palermo qui traverse l'intérieur de l'île. Argirò se trouve également sur ce chemin. On voit bien ensuite comment ledit voyageur a contourné l'Etna par le nord, et a ensuite rejoint la route côtière à la hauteur de Milazzo. Il a sans doute appris la nouvelle des dégâts (relativement légers) subis par Piazza alors qu'il se trouvait à Calascibetta. Les nouvelles du Sud-Est (Catane, Syracuse, Noto, etc.) l'ont sans doute rejoint alors qu'il était en route, ou lors de son arrivée à Messine. C'est du reste peut-être ce dit voyageur qui a écrit lui-même l'avis expédié le 20 janvier. En tous cas, celui-ci contient des informations différentes de celles envoyées, ce même 20 janvier, par le gouverneur du port de Messine au vice-roi de Naples (carte 19).

²⁹ Sur la différence essentiellement juridique et de prestige entre villes et terres cf.l'annexe 7.

³⁰ Voir l'annexe sur les victimes.

Le poste d'écoute du nonce Lorenzo Casoni

Nous reviendrons dans le prochain chapitre sur ces questions d'écart dans l'information. Pour l'heure, nous allons terminer cette section en changeant de perspective- Après avoir montré comment les nouvelles du *terremoto* se propagent depuis la Sicile vers le continent, nous allons voir comment, depuis le continent, l'écho de la catastrophe sicilienne se précise peu à peu. Pour ce faire, nulle meilleur source que les rapports que Lorenzo Casoni, le nonce de Naples, envoie presque jour par jour à Rome au secrétaire d'État, le cardinal Spada. Car Naples est le poste d'écoute avancé de l'Europe face à la Sicile : c'est là que les nouvelles de l'île arrivent le plus rapidement, soit par la mer, soit par les routes montagneuses de Calabre. Aussitôt qu'il les reçoit, Casoni répercute ces nouvelles vers le Saint-Siège. Seul regret, le nonce a pour politique de ne jamais indiquer ses propres sources. On ne connaît pas, par conséquent, qui sont les auteurs des différentes lettres qu'il cite.

Le 17 janvier, Casoni – ou plutôt son secrétaire – écrit à Rome³¹ :

« [...] avec les dernières lettres de Calabre est arrivée ici l'avis que dans certains lieux de cette province le *terremoto* s'était fait sentir avec des secousses répétées, mais aucun des commissaires qui ont écrit de là-bas à monseigneur le nonce n'a donné la moindre nouvelle d'un tel fait. »

A cette date, la nouvelle du *terremoto* n'est pas encore tout à fait confirmée : les lettres privées ont été plus rapides que les dépêches officielles. Cela dit, on ne sait pas si ces premiers avis de Calabre signalent déjà le tremblement de terre du 11 janvier, ou seulement ceux du 8 et du 9. Ce n'est que le 24 janvier, avec l'arrivée d'une dépêche expédiée le 13 de Reggio de Calabre, que l'information se précise³². L'auteur de la dépêche affirme que « si da per certo da persone che hanno inteso quello [le *terremoto*] di Napoli di esser stato questo di maggior orrore » (des personnes qui ont ressenti le

³¹ « con l'ultime lettere di Calabria è venuto qui avviso a molti, che in alcuni luoghi di quella provincia si fosse fatto sentire con replicate scosse il terremoto, ma nessuno de commissarij che hanno scritto di colà a questo monsignor nunzio hanno alcuna [dato] notitia di simil successo. » ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 26 sq.

³² *Ibid.*, c. 35 sq.

terremoto de Naples assurent que celui-ci a été plus horrible). Les témoins en question se réfèrent sans doute au tremblement de terre de 1688 qui avait profondément marqué les esprits. C'est avec cette lettre de Reggio, que le nonce apprend, d'autre part, que le séisme n'a pas seulement frappé la Calabre mais aussi la Sicile. La lettre indique qu'il y a eu à Messine « maggior spavento e morti » (davantage de frayeur et de morts) qu'en Calabre. Mais surtout, elle informe que « da Catania si sentono in confuso malissime relazioni » (on entend depuis Catane des nouvelles très mauvaises et confuses). L'auteur de la lettre précise, par ailleurs, qu'à Reggio de Calabre même, on a « dato principio alle missioni e processioni di penitenza » (commencé les missions et processions de pénitence), et que la ville s'est placée sous la protection de la bienheureuse Vierge de la Consolation. Casoni termine sa propre missive en citant une autre dépêche parvenue de Monteleone, sans doute celle que le marquis de la Rocca avait envoyée le 15 janvier au vice-roi de Naples (voir *supra*).

Trois jours plus tard, le 27 janvier, le nonce écrit au cardinal Spada pour lui confirmer la nouvelle du *terremoto*. Craint-il que sa précédente lettre du 24 ne soit pas arrivée à destination ? Le fait est qu'il lui dit : « la voce sparsasi la settimana passata che nella Calabria si era intesa una gran scossa di terremoto è stata poi confermata con le lettere di quella provincia » (la rumeur qui s'était répandue la semaine dernière qu'on avait ressenti une grande secousses de *terremoto* en Calabre a été ensuite confirmée par des lettres de cette province)³³. Casoni n'a pas réellement de nouvelles informations précises, il semble pourtant désormais plus inquiet pour le sort de la Sicile. On a l'impression qu'il se fait en quelque sorte l'écho d'une rumeur qui affirme que la catastrophe sicilienne a atteint des proportions extraordinaires. Il écrit en effet³⁴ :

« [...]le même *terremoto* étant passé ensuite en Sicile, il avait causé là-bas de plus grandes destructions, spécialement à Catane où il a fait tomber la plupart des maisons en faisant des ravages dans la population, et à Messine où tous les bâtiments ont remarquablement souffert. On n'a pas encore de nouvelles concernant les parties les plus

³³ *Ibid.*, c. 47 sq.

³⁴ « essendo poi passato il medesimo terremoto in Sicilia haveva fatto colà rovine maggiori, e specialmente in Catania, dove ha precipitato gran parte delle case con molta stragge degl'habitanti et in Messina dove tutti gl'edificij hanno notabilmente patito. Non si hanno ancora le notitie delle parti più remote di quell'isola, ma siccome il sudetto terremoto tanto più è stato impetuoso quanto piu si è avanzato, può temersi che habbi potuto apportare altri pregiuditij considerabili. »

reculées de l'île, mais comme le *terremoto* a été d'autant plus impétueux qu'il avançait, il est à craindre qu'il ait pu causer d'autres malheurs considérables. »

Mais si les sombres nouvelles de Sicile prennent de plus en plus de place dans les lettres du nonce, elles ne l'empêchent toutefois pas de continuer à transmettre les nouvelles de Naples. Casoni informe ainsi le Saint-Siège des derniers préparatifs de guerre et de l'armement de galères, ainsi que du carnaval qui, grâce au ciel, se poursuit « con ogni quiete » (en toute quiétude).

Ce n'est que le 30 janvier, avec l'arrivée des dépêches de Messine (expédiées le 20 janvier), que le nonce peut déclarer au cardinal Spada qu'il a désormais « notizie più distinte dell'orribile terremoto che si è inteso per tutta la Sicilia » (des nouvelles plus distinctes de l'horrible *terremoto* qui a été ressenti à travers toute la Sicile)³⁵. La liste des villes détruites s'est précisée : Catane, Syracuse, Lentini, Acireale, Noto, etc. En tout, une soixantaine de villes et de terres auraient été « affatto distrutte » (entièrement détruites) avec la perte d'environ 60 mille personnes. A Catane, affirme Casoni, « erano rimaste vive poco più di 1 000 persone, restando illesa solamente la cappella di S. Agata » (un peu plus de mille personnes étaient restées vivantes, et seule la chapelle de S. Agathe était intacte). A Syracuse et Augusta il y avait eu moins de victimes, car les habitants avaient eu « campo di salvarsi » (la possibilité de se sauver). Palerme et Messine avaient été elles aussi très affectées, et la plupart des maisons étaient « bisognose di riparo » (avaient besoin d'être réparées).

Au cours des jours suivants, les nouvelles en provenance de Sicile se multiplient et deviennent toujours plus précises. Le 3 février, Casoni raconte au cardinal Spada les circonstances de la messe catanaise du 11 janvier après-midi et de la « strage » (l'hécatombe) de ses habitants écrasés par l'effondrement de la cathédrale³⁶. Le 7 février, il lui décrit dans le détail les dégâts subis par Palerme. Le 10, il lui donne la nouvelle de la mort de plusieurs personnages en vue : à Catane, la marquise de Tremestieri a perdu la vie avec sept de ses enfants ; à Buccheri, la princesse de Pantelleria a péri ; la marquise de Giarratana a subi le même sort, tandis que « non si

³⁵ *Ibid.*, c. 56 sq.

³⁶ Pour la lettre du 3 février et les suivantes *ibid.*, c. 72 sq.

sapeva nulla del marchese » (on ne savait rien du marquis)³⁷ ; etc. Le 17 février, Casoni annonce l'arrivée coup sur coup de deux dépêches en provenance de Malte, dépêches qui disent en substance que le tremblement de terre y a provoqué plus de peur que de mal.

Ce n'est que vers la mi-mars que le flot de nouvelles relatives au *terremoto* sicilien commence à se tarir. Mais il en est de nouveau question à chaque nouvelle réplique. Par exemple dans une lettre du nonce du 7 avril ou encore du 9 juin.

2. Un événement qui frappe les esprits à travers l'Europe

La nouvelle retentit à travers les gazettes et les occasionnels

A l'image du nonce de Naples, l'Europe est non seulement émue, mais aussi tenue en haleine pendant plusieurs mois par les nouvelles de Sicile. A Paris, nous l'avons dit, la *Gazette* informe ses lecteurs dès le 28 février. Elle reparle longuement du *terremoto* dans ses numéros du 14 mars et du 7 avril. Le 14 mars, le rédacteur de l'article affirme en particulier³⁸ : « le tremblement de terre arrivé en Sicile a causé tant de dommages, que tous ceux dont on a oui [sic] parler, mesme celuy du 4 de février 1169 ne sont comparables à celuy-ci. » Le *Lettres historiques*, un journal français d'Amsterdam, ne dit pas autre chose dans son numéro de mars. Il assure en effet que³⁹ :

« [les] malheurs qui sont arrivez en Calabre, dans le royaume de Sicile & dans l'Isle de Malthe [...] sont si grands qu'il y a bien du tems qu'on n'avoit oui parler de rien d'aprochant. [...] Je veux parler d'un tremblement de terre si terrible qu'il y a plus d'un siècle qu'il n'est rien arrivé de semblable. »

³⁷ Il s'agit de ce marquis de Giarratana que nous avons rencontré dans le premier chapitre, et qui ne participa pas à la messe des quarante heures dans l'église de sa terre.

³⁸ *Gazette* n. 11, 14 mars 1693, doc. transcrit par Rodolfo DE MATTEI, « Il terremoto del 1693 in una coeva relazione francese inedita », *Archivio storico per la Sicilia Orientale*, 1957, IV, p. 198.

³⁹ *Lettres historiques*..., cit., p. 261.

Le *Mercure historique et politique*, autre journal français d'Amsterdam, tient lui aussi ses lecteurs régulièrement informés des événements de Sicile⁴⁰. Après avoir longuement parlé du *terremoto* dans son numéro de mars, il s'inquiète au mois de mai de la nouvelle de « bruits souterrains » du côté de l'Etna qui « donnent sujet de craindre de nouveau malheurs ». En juin, il annonce que le tremblement de terre « s'est encore fait sentir », en particulier à Catane, « tellement que les habitans ont été contraints de se retirer à la campagne sous des baraques ». Les mois passent, mais à chaque nouvelle secousse, même légère, le *terremoto* redevient d'actualité. Ainsi, le *Mercure* écrit en octobre 1694 : « on apprend de Sicile qu'on a eu quelques légères secousses de tremblement de terre aux environs de Catanea »⁴¹. Cet intérêt soutenu montre bien à quel point la nouvelle avait, au départ, marqué les esprits.

Mais les journaux réguliers ne sont pas les seuls qui informent le public européen. Comme lors de tout grand événement, le *terremoto* sicilien suscite la publication d'une myriade d'occasionnels qui répondent instantanément à la curiosité d'un public avide de nouvelles⁴². A Lisbonne, par exemple, l'éditeur Ferreyra publie le 22 avril une *Relaçau dos danos causados pelos terremotos [...]*. En Allemagne, deux occasionnels au moins sont imprimés : le *Das erschütterte Sicilien [...]* et le *Kurtze beschreibung deß grausamen und entsetzlichen Erdibens [...]*. A Toulon, François Mallard, « imprimeur du roy », sort une *Véritable relation de ce qui s'est passé dans le dernier tremblement de terre en Sicile*. Il y eut certainement d'autres occasionnels en France, ainsi qu'aux Pays-Bas, en Angleterre, et bien sûr en Espagne. Une recherche dans les archives et les bibliothèques permettrait sans doute d'en mettre à jour quelques-uns. Mais c'est, comme de juste, surtout en Italie que ceux-ci ont été nombreux. J'en recense pour ma part six, dont quatre pour la seule Rome.

⁴⁰ *Mercure*... pp. 485, 595.

⁴¹ *Mercure historique et politique*, 1694, p. 361.

⁴² Les occasionnels sont des imprimés à caractère le plus souvent monographique, vendus pour quelques sous et composés normalement de deux feuillets recto verso. A ce sujet cf. entre autres Franca PETRUCCI NARDELLI, « Calamità e paure nella stampa popolare romana e laziale (1585-1721) », *Archivio della Società romana di storia patria*, 1982, n. 105 ; Jean-Pierre SEGUIN, « Les occasionnels au XVII^e siècle et en particulier après l'apparition de la *Gazette*. Une source d'information pour l'histoire des mentalités et de la littérature populaires », *Quaderni del Seicento francese*, 1983, V ; Association des historiens modernistes des universités, *L'information à l'époque moderne*, 2001 ; Mario INFELISE, *Prima dei giornali. Alle origini della pubblica informazione (secoli XVII XVIII)*, 2002.

Tous ces occasionnels ne se valent pas. Certains éditeurs se contentent de publier le premier avis parvenu de Sicile. C'est le cas du Toulonnais François Mallard, qui imprime la lettre expédiée de Messine le 20 janvier dont nous avons parlé précédemment (*supra* p. 189)⁴³ : le texte de la lettre messinaise figure tel quel en italien ; Mallard a simplement ajouté une traduction française en marge.

D'autres éditeurs – en particulier les Italiens – proposent à leurs lecteurs des produits plus élaborés. La *Verissima relazione del terribile e spaventoso terremoto*⁴⁴ des frères Rossi de Venise, par exemple, est une sorte de panachage des dépêches expédiées par les autorités de Messine, les mêmes que le nonce Casoni a eues entre les mains, ce qui, soit dit en passant, est un témoignage supplémentaire de la façon dont les nouvelles rebondissent de ville en ville. Mais surtout, les frères Rossi placent en tête de leur texte une note introductive sur la nature des séismes, note qui précise en particulier que le tremblement de terre est « uno de maggiori castighi del braccio della divina onnipotenza » (un des principaux châtiments du bras de la divine omnipotence) tout en étant « originato da cause naturali » (provoqué par des causes naturelles).

L'éditeur romain Giovanfrancesco Buagni va encore plus loin avec sa *Sincera ed esatta relazione del terremoto seguito nell'isola di Sicilia*. Il offre en effet à ses lecteurs, non seulement une note introductive sur les « insondables » secrets de la providence divine, mais aussi une « orazione contro il terremoto » : oraison, explique le texte, « miraculeusement » révélée par Dieu lui-même, qui avait permis d'arrêter un terrible tremblement de terre à Byzance au v^e après. J.-C, et que les fidèles sont invités à réciter pour se protéger en cas de séisme⁴⁵. Par ailleurs, la *Relazione* de Buagni se distingue aussi par son ton spécialement alarmiste : elle ne se contente pas de raconter les événements de Sicile, elle fait également part à ses lecteurs d'informations qui laissent présager qu'« un'altra sorte di danno notabilissimo » (une autre sorte de désastre extraordinaire) risque de s'abattre sur la malheureuses île. Il est vrai qu'à Rome la concurrence est particulièrement rude entre les imprimeurs puisque, nous l'avons dit,

⁴³ Je remercie Emanuela Guidoboni de m'avoir donné une photocopie de ce document.

⁴⁴ Je remercie Lina Scalisi qui m'a donné les photos digitalisées de cette *Verissima relazione* ainsi que de la *Sincera ed esatta relazione*.

⁴⁵ Remarquons que le principal verset de cette oraison est identique à celui que Francesco Privitera conseille de réciter dans ses « remèdes contre le terremoto » : *Sanctus Deus. Sanctus fortis. Sanctus et immortalis. Miserere nobis*. Voir le premier chapitre.

pas moins de quatre occasionnels y ont été publiés. Dans ces conditions, on comprend que les éditeurs essayent de se distinguer les uns des autres en offrant au public autre chose que des informations brutes.

Parmi tous les occasionnels relatifs au tremblement de terre de 1693, la *Distinta Relazione* du père Alessandro Burgos mérite une place à part. D'abord, parce que son auteur est un homme de lettres réputé ; ensuite, en raison de sa longueur et de la richesse des informations qu'elle contient ; enfin et surtout, parce qu'aucun autre occasionnel n'eut un tel succès et une telle diffusion. Traduite en quatre langues (allemand, néerlandais, espagnol, anglais), elle est publiée à Palerme, Naples, Rome⁴⁶, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Angleterre. En Angleterre, le texte de Burgos est publié par les *Philosophical Transactions*⁴⁷, ce qui, comme nous allons le voir, va lui valoir une étonnante postérité. Mais la version italienne elle-même a circulé à travers l'Europe, comme le prouve le fait qu'elle figure dans le catalogue de la bibliothèque de l'Académie des sciences de Dijon⁴⁸ ou dans celui de la bibliothèque du British Museum.

Il est possible, dans une certaine mesure, de se faire une idée de la réaction des contemporains à l'annonce du tremblement de terre de Sicile. L'éditeur vénitien (installé à Cologne) Andrea Poletti reçoit la nouvelle alors qu'il est en train de terminer l'impression de l'*Epitome cosmografica* de Vincenzo Coronelli. Au prix de devoir remanier le livre à la toute dernière minute, Poletti insère une page consacrée au *terremoto* sicilien à la fin de la partie consacrée à la « terra ». Il l'annonce à ses lecteurs dans la préface : « ed essendo giunta, écrit-il, nel tempo appunto che si stava per tirare il foglio, la notizia dell'ultimo spaventevole [terremoto] seguito in Sicilia se gli è aggiunta. » (la nouvelle du dernier épouvantable et immense *terremoto* arrivé en Sicile étant arrivée alors qu'on était sur le point d'imprimer, on l'a ajoutée)⁴⁹. Certes, il s'agit là d'un livre de sciences naturelles, et l'information du *terremoto* y trouve tout naturellement sa place. Il n'en va pas ainsi pour l'*Histoire de Louis XIV* que rédige

⁴⁶ A Rome le texte de Burgos est publié par Giovanfrancesco Buagni, l'imprimeur de la *Sincera ed esatta relazione*.

⁴⁷ *Philosophical Transactions*, vol. 17, 1693, pp. 830 sq.

⁴⁸ La *Distinta Relazione* figure dans le catalogue publié par Les mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon, 1855, II, tome III, p. 32.

⁴⁹ Vincenzo CORONELLI, *Epitome cosmografia [...]*, 1693, préface.

Simon de Riencourt. Il en est à l'année 1682 et aux « démêlés » entre la France et le Saint-Siège, lorsqu'il interrompt soudain son récit pour annoncer à ses lecteurs⁵⁰ :

« Les loix que je me suis prescrites dans cette histoire de ne parler que de choses qui ont un rapport avec les affaires de France ne m'empêcheront pas de parler d'un tremblement de terre qui arriva à Messine le 9 de janvier de cette année »

Riencourt relate pendant deux pages les circonstances du *terremoto* – recopiant quasi intégralement le texte du *Mercure historique* –, puis il reprend son récit là où il l'avait laissé. Autre exemple, dans l'un des volumes manuscrits du père Paul Beurrier, abbé de Sainte Geneviève à Paris, on trouve trois relations du *terremoto*, dont une retranscription de l'article de la *Gazette* du 14 mars⁵¹. Ce minuscule fait ne témoigne-t-il pas à sa façon de l'intérêt que l'abbé porta à l'événement ? En l'occurrence, il y a des chances que Beurrier ait retranscrit ce texte pour une raison d'ordre pratique, à savoir pour se documenter en vue de préparer un texte ou un sermon consacré au tremblement de terre (cf. *infra*).

Dans un tout autre ordre et un tout autre contexte, citons ce qu'écrit le Conseil d'État, à Madrid, lorsque le 7 mars il apprend la nouvelle du *terremoto* à Charles II⁵² :

« Le Conseil ne peut omettre de représenter à V. M. la grande peine avec laquelle il a appris ces nouvelles, parce qu'il sait quelle [peine] provoquera à V. M. d'entendre de ruines et de ravages semblables, desquels il est certain que suivront un grand retard et préjudice pour le service royal de V. M. »

Le Conseil d'État poursuit en affirmant que, tant que des nouvelles plus précises n'arriveront pas de Palerme, la seule chose à faire est de songer à « aplacar la yra divina » (calmer la colère divine) en ordonnant des prières dans tous les couvents

⁵⁰ Simon de RIENCOURT, *Histoire de louis XIV*, III, 1695, p. 226.

⁵¹ Le fait est signalé par Rodolfo DE MATTEI, « Il terremoto del 1693... », cit. Le manuscrit en question se trouve à la bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 1888.

⁵² « El Consejo no puede dejar de representar a V. Mgd. el grande sentimiento con que ha entendido estas noticias, por el que conoce causara en V. Mgd. y en su natural piedad el oyr ruynas y estragos semajantes de los quales es preciso que se siga grande atraso y perjuicio al real servicio de V. Mgd. » AGS, Estado 3507, n. 1.

d'Espagne, « pero sin exterioridad por que no se añada al comun desconsuelo este genero mas de congaja y afficion. » (mais sans manifestations extérieures, pour ne pas ajouter à la peine générale ce genre d'angoisse et d'affliction).

Un événement à grande échelle

Pour la monarchie espagnole, le *terremoto* n'est, bien évidemment, pas qu'une nouvelle extraordinaire, c'est aussi et surtout un « coup dur » assez mal venu compte tenu de la guerre en cours contre la France. La toute première réaction des conseillers d'État concerne d'ailleurs la défense militaire de l'île. De même qu'après l'éruption de l'Etna de 1669 la couronne avait craint une possible attaque des Turcs, elle craint cette fois un débarquement des Français. Ainsi, le comte de Frigiliana, l'un des membres du Conseil d'État, affirme qu'il faut demander aux escadres anglaise et hollandaise que « pasan al Mediterraneo » qu'elles embarquent « toda la mas infanteria que se pudiere para que pase en Sicilia » (le maximum d'infanterie possible afin qu'elle soit débarquée en Sicile). Les sept autres membres du Conseil approuvent dans l'ensemble cette résolution qui, cependant, le moment venu, ne sera pas mise en application⁵³.

Il est à parier que les gouvernements des autres puissances belligérantes se seront eux aussi interrogés sur les implications stratégiques du tremblement de terre. Celui-ci pouvait en tout cas apparaître comme une bonne nouvelle pour la flotte française. C'est ce qu'explique le rédacteur des *Lettres historiques* – journal huguenot d'Amsterdam, par conséquent hostile à la France de Louis XIV – dans un article du 15 mars 1693⁵⁴. Il affirme en effet que l'« on travaille avec la dernière diligence à équiper la flote [espagnole] qui a hiverné dans les ports de Naples & de Sicile » et l'on pense qu'elle sera prête pour début avril « à moins que les malheurs arrivez en Sicile n'y apportent quelque retardement ». La flotte en question est composée de 16 vaisseaux de ligne, 2

⁵³ Période d'accalmie des opérations militaires, l'hiver est à l'époque la saison par excellence des projets ambitieux échafaudés par les gouvernements et les états-majors, projets qui, le printemps venu, souvent ne se réalisent pas : cf. Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée...*, cit., I, pp. 308-309.

⁵⁴ *Lettres historiques...*, cit., pp. 349-350

pataches et 24 galères, sans compter les petites embarcations, ce qui fait dire au rédacteur :

« Vous jugez bien que si tout cela est bien équipé, comme on le doit espérer, & que cette flote [sic] soit une fois jointe avec celle d'Angleterre & de Hollande, les François ne seront guères en état de rien entreprendre dans la Méditerranée ; ou pour mieux dire, qu'on sera assez fort pour y exécuter quelque entreprise importante. »

En mai 1693, le *Mercurie historique* – lui aussi journal huguenot – rassure ses lecteurs⁵⁵ : « La flote espagnole est prête à sortir », et à Naples « on attend à tous momens [les galères] de Sicile, qui par les soins du vice-roi se trouvent en état d'aller joindre les autres malgré les calamitez dont cette île a été affligée. »

L'historiographie n'avait pas souligné jusqu'ici les implications du *terremoto* sur le plan de la « grande histoire ». Certes, si l'on en croit le *Mercurie historique*, celles-ci auraient été assez limitées : le tremblement de terre n'aurait, en fin de compte, pas trop handicapé les opérations de la flotte alliée en Méditerranée. Mais là n'est pas la question. Ce qui est important, en ce qui concerne le retentissement de l'événement, c'est que, pendant quelques mois, états-majors et gouvernements ont cru sérieusement que le *terremoto* allait peut-être peser sur l'équilibre des forces. D'ailleurs, d'autres commentateurs assurent que celui-ci eut effectivement un impact sur la conduite de la guerre, non pas sur mer mais sur terre. C'est par exemple ce qu'écrit Gregorio Leti dans l'histoire de France qu'il publie en 1696. Leti affirme que le *terremoto* avait empêché le vice-roi de Sicile d'envoyer, comme prévu, de grosses sommes au gouverneur de Milan et au duc de Savoie, ce qui avait porté grandement préjudice à l'effort de guerre des alliés au Piémont : « poiché mancando il denaro, écrit-il, mancò tutto » (l'argent manquant, tout manqua)⁵⁶.

Il est certain que ces répercussions internationales et militaires font intégralement partie de la dynamique de la catastrophe. Mais si je les souligne, c'est surtout parce

⁵⁵ *Mercurie historique...*, cit., p. 485.

⁵⁶ Gregorio LETI, *Teatro gallico o vero la monarchia della real casa di Borbone in Francia*, 1695, pp. 398-399. Leti (1650-1701), qui avait abandonné le catholicisme pour le calvinisme, fut un important historien et publiciste de son époque.

qu'il me paraît intéressant de jouer sur les perspectives et les échelles afin d'essayer de redonner à l'événement sa dimension véritable. L'historiographie s'est, en effet, presque toujours penchée sur la dimension étroitement locale ou régionale du *terremoto* de 1693. Ce faisant, elle n'a fait que reprendre la perspective qui est celle des sources siciliennes, et en particulier celle des chroniqueurs. Parce qu'ils manquent souvent du recul nécessaire et parce que la perspective étroitement municipaliste est le schéma de pensée dominant chez les contemporains, les témoins de 1693 pleurent en effet surtout sur le sort de leur propre ville, ou se réjouissent au contraire qu'elle ait été relativement épargnée.

Les seuls documents contemporains de la catastrophe qui témoignent d'une réelle capacité à embrasser d'un large tour d'horizon les « malheurs » de Sicile proviennent pour l'essentiel de deux grands organes de l'administration centrale installés à Palerme : le Tribunale du real patrimonio et la Deputazione del regno. Ces derniers ne s'intéressent cependant qu'à la perspective siculo-sicilienne ; ils sont très peu, pour ne pas dire pas du tout, attentifs aux implications internationales du *terremoto*. Ils perçoivent même cet événement comme une raison légitime de desserrer les liens qui rattachent la Sicile à l'empire espagnol. C'est, par exemple, ce dont témoigne un long rapport du 19 janvier 1693 du Tribunale du real patrimonio, dans lequel ce dernier conseille au vice-roi de « non inviar danari fuori del regno, ma d'accudir alle proprie necessità e curar la profondissima piaga di che resterà in qualsiasi tempo vivissima la memoria a posterì » (ne pas envoyer d'argent en dehors du royaume, mais de s'occuper des nécessités propres [de la Sicile] et de soigner la profonde plaie dont la mémoire restera toujours très vive)⁵⁷. Le vice-roi Uzeda et son secrétaire Felix de la Crux sont les seuls qui, dans ce contexte, privilégient la ligne de Madrid, ou du moins essayent de trouver un équilibre entre celle-ci et les revendications siciliennes ; mais ce sont justement des Espagnols.

En somme, les sources siciliennes perçoivent – ce qui est tout à fait compréhensible – la catastrophe dans une perspective plus ou moins étroite, mais qui ne dépasse en tous cas pas les frontières de leur île. Cette perspective ne peut cependant pas être celle de l'historien, sous peine de rapetisser ce que fut la dimension réelle de l'événement. Le

⁵⁷ ASP, TRP Consulte IIa serie 23, c. 37.

terremoto de 1693 n'a pas été seulement un événement sicilien, pas même un événement seulement siculo-calabro-maltais. C'est ce que nous avons montré. Ajoutons que – selon un mécanisme qui va se répéter lors du séisme de Lisbonne de 1755⁵⁸ – les contemporains pensèrent que le même tremblement de terre avait été ressenti dans une zone bien plus vaste que le centre de la Méditerranée. Écoutons à ce propos ce qu'affirme le *Mercurio storico* dans un article d'avril 1693⁵⁹ :

« [...] on apprend d'Espagne que l'Amérique n'a pas été exente de ce fléau, que le même tremblement [que celui de Sicile] s'y est fait sentir en divers endroits & qu'il y a causé de grands désastres. »

Par ailleurs, plusieurs ouvrages de langue anglaise du XVIII^e et du XIX^e assurent – sur la base de sources dont je n'ai pu retrouver la trace, peut-être un occasionnel anglais de 1693 – que les vibrations du séisme sicilien furent perçues également en Allemagne, en France et en Angleterre⁶⁰. A la fin du XIX^e siècle, Charles Creighton, l'une des grandes figures de la médecine anglaise de l'époque, publie à Cambridge un livre sur les épidémies ; dans ce livre, il consacre plusieurs pages à la question qui consiste à savoir si les « miasmas » (miasmes) de la terre libérés par le tremblement de terre de Sicile ne furent pas la véritable cause de l'« influenza » qui avait frappé les îles britanniques à l'automne 1693 ; il conclut sur la base d'un long raisonnement que c'est fort possible⁶¹. Sans entrer dans le détail de cette théorie scientifique – dont les origines étaient au demeurant fort anciennes – qui établissait un lien entre séismes et épidémies, on voit bien à travers ce dernier exemple à quel point le retentissement du *terremoto* a été non seulement large, mais aussi durable et multiforme. Les secousses du séisme sicilien ne parvinrent évidemment pas jusqu'en Europe du Nord, et nous savons maintenant que les épidémies ne sont pas provoquées par les tremblements de terre, mais ce qui compte en l'occurrence, c'est que les contemporains ainsi que les générations suivantes le crurent.

⁵⁸ Les contemporains, à commencer par Kant, étaient persuadés que le séisme du 1^{er} novembre 1755 avait été ressenti à travers toute l'Europe et jusqu'en Amérique. Cf. Jean-Pierre POIRIER, *Le tremblement...*, cit., pp. 75-81.

⁵⁹ *Mercurio storico*..., cit. p. 366.

⁶⁰ Cf. par exemple l'un des grands *best-sellers* du XVIII^e-XIX^e siècle, Oliver GOLDSMITH, *An history of the earth and animated nature*, 1825, p. 69 (1^{ère} éd. 1774).

⁶¹ Charles CREIGHTON, *A history of epidemics in Britain*, 1891, p. 420.

Le terremoto est relativement peu représenté

Nous avons parlé jusqu'ici de chroniques, de journaux, d'occasionnels, de textes en général, mais qu'en est-il de l'iconographie ? Disons d'emblée que les représentations du *terremoto* de 1693 n'ont pas été surabondantes. Celles de l'éruption de 1669 ont été, en comparaison, beaucoup plus nombreuses. A l'intérieur de la cathédrale de Catane, par exemple, une grande fresque dépeint la lave qui pénètre à l'intérieur de la ville et dans la mer, alors qu'une partie de la population et du clergé s'embarque pour se mettre en sécurité. Rien de tel en ce qui concerne le *terremoto* de 1693 : aucune fresque, aucune image ne le dépeint, ni à l'intérieur d'une église ni à l'intérieur d'un autre édifice, ni à Catane ni ailleurs. Deux chroniques qui racontent les événements de 1669 contiennent des gravures représentant l'éruption⁶². Ici non plus, rien de tel en ce qui concerne le *terremoto* : aucune image du séisme n'illustre les récits de 1693.

Comment expliquer cette différence ? Sans doute en bonne partie pour une raison d'ordre pratique : il est plus facile de représenter la lave que le séisme. La parole permet, mieux que le dessin, de rendre compte des multiples facettes du phénomène sismique. Et en effet, s'il y a eu plus d'images de la lave de 1669, il y a eu en revanche plus de chroniques et plus de poèmes consacrés au *terremoto* de 1693. En ce qui concerne la seule Catane, trois longs récits de la lave⁶³ contre quatre longs récits du *terremoto*⁶⁴.

Cette explication se heurte cependant au fait qu'il existe de multiples représentations de séismes. C'est vrai, mais c'est également vrai que le grand développement de l'iconographie des tremblements de terre – après une période faste au Moyen Age – ne date que de la moitié du XVIII^e siècle. C'est ce que l'on constate très bien en regardant les images de séismes de la collection Kosák⁶⁵. La disproportion entre ceux du XVII^e et

⁶² Tommaso TEDESCHI-PATERNÒ, *Breve ragguaglio...*, cit. et Francesco MORABITO, *Catania liberata*, 1669.

⁶³ *Ibid.* et Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco...* cit.

⁶⁴ Ceux que nous avons cités dans le chapitre I.

⁶⁵ Qui est consultable en ligne.

ceux du XVIII^e siècle est flagrante. D'ailleurs, pour nombre de tremblements de terre du XVII^e, par exemple celui de Benevento de 1688, les seules images dont dispose la collection sont des reconstitutions du XIX^e siècle. Les raisons de cette évolution séculaire restent à expliquer⁶⁶. Sans entrer dans le détail d'une question qui dépasse le cadre de ce travail, on peut néanmoins simplement supposer qu'il y a probablement un rapport entre le développement de l'iconographie des tremblements de terre entre XVIII^e et XIX^e siècle et le goût prér romantique puis romantique qui caractérise cette époque.

Quoi qu'il en soit, le fait est là : il y a très peu de représentations du tremblement de terre de 1693. Qui plus est, parmi ces quelques images, aucune n'a été réalisée par un témoin de l'événement. Voilà qui est significatif. On a l'impression que les témoins de la catastrophe ne parvinrent pas, ou en tous cas n'essayèrent pas de décrire leur expérience par le dessin, mais qu'ils le firent seulement par la parole écrite ou orale.

Quelles sont alors ces images du *terremoto* ? Commençons par celle figurant dans l'occasionnel allemand *Das erschütterte Sicilien* (fig. 1). Celle-ci représente le séisme à Catane. Le graveur a dessiné les traits généraux de la ville et de ses alentours sur la base d'une célèbre carte de la fin du XVI^e siècle ; il a ensuite rajouté les bâtiments qui s'effondrent – et en particulier le campanile de la cathédrale qui s'écroule –, les habitants qui s'enfuient ou qui prient et, en arrière plan, l'Etna qui semble exploser. Il est intéressant de constater que l'image ne se suffisait pas à elle-même, car elle était accompagnée d'une légende. Six numéros expliquaient les six scènes qui composent la gravure : 1. l'écroulement des édifices ; 2. l'explosion du volcan ; 3. les habitants qui fuient hors de l'enceinte... ; 6. les Catanais qui, au premier plan en bas à gauche, se retournent vers leur ville désormais détruite.

Une autre célèbre image se trouve dans l'ouvrage magnifiquement illustré du jésuite Johannes Zahn, *Specula physico-matematico-historica ac mirabilium sciendorum*, publié à Nuremberg en 1696 (fig. 4). Cette image dépeint un ensemble de phénomènes liés au séisme : au premier plan, un bâtiment qui s'effondre écrasant les *terremotati* ; à droite, l'écorce terrestre qui se plie ; en arrière plan, une ville engloutie dans une immense gouffre.

⁶⁶ Paola GIACOMONI (dir.), *La terra trema. Catastrofi, terremoti, tsunami dalle stampe della collezione Kozák*, 2005, ne dit rien à ce propos et ne semble d'ailleurs pas se poser la question.

Deux autres images représentent le tremblement de terre de façon plus schématique ou symbolique. La première se trouve dans la partie supérieure d'une carte de Sicile publiée en 1693 par David Funke, un éditeur de Nuremberg : on y voit le sommet d'un dôme, d'un obélisque et d'un château s'enfoncer dans un abysse⁶⁷. La carte, qui porte le titre de *Infelicis Regni Siciliae*, comprend en outre la liste d'environ soixante-dix villes, terres et châteaux détruits par l'« horribili terrae motu » : de Palerme au château de Brucoli.

La seconde image figure sur une médaille commémorative gravée en 1693 par Carlo Castelli (à Milan semble-t-il). La médaille porte en exergue le titre : *Sicilia afflicta* (fig. 3). Un personnage féminin, qui symbolise sans doute la terre de Sicile, tient d'une main la trinacrie, symbole de l'île, et de l'autre jette en l'air des villes. Sur le revers de la médaille figurent la date du *terremoto*, le nom de certaines cités (Syracuse, Augusta, Catane, Messine) ayant été détruites, ainsi que le chiffre de 100 000 victimes. Cette médaille commémorative circula certainement à travers l'Europe, car on la trouve citée ici et là. Pour ne prendre qu'un exemple, le rédacteur du *Journal Politique* en parle dans un article d'avril 1783, article dans lequel il compare le tremblement de terre qui a frappé quelques semaines plus tôt (février 1783) la Sicile et la Calabre au tremblement de terre de janvier 1693⁶⁸.

Faut-il rajouter à ce corpus d'images, une gravure réalisée par Jacques Coigny pour le *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non⁶⁹ ? Certes, cette gravure a été réalisée en 1778 et publiée en 1782, c'est-à-dire longtemps après les événements, mais d'autre part on pourrait dire qu'elle témoigne à sa façon de comment le retentissement du *terremoto* s'est prolongé dans le temps, d'autant plus qu'elle figure dans une oeuvre destinée au grand public⁷⁰.

⁶⁷ Au sujet de cette carte cf. Paolo MILITELLO, « Schede e bibliografia », in Enrico IACHELLO (dir.), *L'isola a tre punte...*, cit., p. 206.

⁶⁸ *Journal politique ou gazette des gazettes*, première quinzaine d'avril 1783, p. 39.

⁶⁹ Jean-Claude Richard abbé DE SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, 1782.

⁷⁰ Sur ce voyage dans le Sud de l'Italie et en Sicile d'un groupe d'artistes sous la direction de Vivant Denon, et sur l'aventure éditoriale qui s'en suivit cf. Bruno NEVEU, « Le voyage de l'abbé de Saint-Non dans l'Italie du Sud », *Journal des savants*, n. 4, 1973 ; Petra LAMERS, *Il viaggio nel Sud dell'abbé de Saint-Non*, 1995.

Ces quatre ou cinq images représentaient jusqu'ici la totalité du corpus iconographique connu du *terremoto* de 1693. J'ai trouvé, de mon côté, une gravure inédite dans le recueil des numéros de l'année 1693 de l'*Europische Mercurius* d'Amsterdam. Cette gravure figure sur le frontispice même du recueil, ce qui permet de dire que le *terremoto* de Sicile fit la « couverture » de ce journal, l'un des plus importants de l'époque. Témoignage supplémentaire du retentissement de l'événement à l'échelle européenne.

Comme on le voit sur la fig. 1, la partie supérieure de la couverture du *Mercurius* rappelle, à travers une scène de bataille terrestre et un rassemblement de vaisseaux de guerre, les combats qui, au cours de cette année 1693, avaient opposé la Hollande et ses alliés à la France de Louis XIV ; la vignette du bas évoque par contre très clairement le tremblement de terre de Sicile. La ville que l'on voit en arrière plan, entre mer et volcan, ne peut d'ailleurs être que Catane ; c'est en tous cas son iconographie traditionnelle. Comme dans la fig. 2, le dessinateur a représenté simultanément plusieurs épisodes successifs : en arrière plan, la ville est encore intacte, avec ses coupes et ses tours ; au premier plan à droite, les édifices s'effondrent sur les habitants, certains d'entre eux sont engloutis par une crevasse, d'autres parviennent à s'enfuir en courant ; au centre, deux personnages lèvent des mains implorantes vers le ciel et un troisième se prosterne à terre ; à gauche, les rescapés ont installé un campement de tentes au milieu desquelles évoluent deux carrosses.

Il faut reconnaître que cette image constitue un raccourci de temps et d'espace assez extraordinaire. Alors que les événements représentés dans la gravure du *Das erschütterte Sicilien*, ne couvrent tout au plus que quelques heures (à savoir du séisme à la fuite des survivants), ceux que dépeint la couverture du *Mercurius* se déroulent sur une journée si ce n'est plus : de la ville avant le séisme, jusqu'au campement des *terremotati*. Remarquons d'ailleurs au passage que l'on retrouve à peu près la même composition dans une gravure qui représente Lisbonne après le tremblement de terre de 1755 : là, la ville qui s'écroule figure en arrière plan, tandis qu'on voit au premier plan un campement avec deux carrosses.

Il est possible, et même probable, que d'autres images inédites du *terremoto* de 1693 dorment dans les archives ou les bibliothèques. Avec un peu de chance, elles finiront par être découvertes. Cela dit, quand bien même le corpus iconographique doublerait,

cela ne changerait pas cette très forte disproportion entre l'écrit et l'image que nous avons soulignée. Mais il faudrait plutôt parler d'une disproportion entre les mots et l'image, car le retentissement du *terremoto* ne s'est pas seulement exprimé à travers l'écrit, mais aussi à travers un nombre incalculable de discours.

3. Un grand débat sur la ou les causes du séisme

Du côté de la théologie (et de la politique)

Parmi ces discours, la prédication mérite certainement une place à part. Il ne fait pas de doute que le *terremoto* sicilien aura été l'objet d'innombrables prêches à travers l'Europe, la protestante comme la catholique⁷¹. Or dans une Europe où une bonne partie de la population n'est pas alphabétisée, le retentissement de l'événement aura été, à travers la prédication, encore plus large qu'à travers les journaux et les occasionnels. Mais nous avons suffisamment parlé au cours des pages précédentes de l'importance de ce retentissement ; ici, ce qui nous intéresse, c'est de voir quels types de lectures du *terremoto* les prédicateurs proposèrent à leurs auditoires. Car par chance, quelques-uns de ces prêches ont été retranscrits.

Le contexte de la prédication se prête évidemment mal aux subtils distinguos entre causes naturelles et causes célestes que nous avons indiqués dans le premier chapitre et dont la *Verissima relazione* des frères Rossi a fourni un nouvel exemple (voir *supra* p. 195). Dans les sermons, les équations séisme = péché et séisme = colère divine sont systématiques : parfois expliquées en toute lettres, parfois simplement implicites.

Écoutons par exemple ce que déclare l'évêque de Salisbury, Gilbert Burnet, dans un prêche qu'il adresse en 1693 au clergé de son diocèse⁷² :

⁷¹ On sait que celles-ci furent innombrables, par exemple, suite au tremblement de terre de Lisbonne de 1755 ou au séisme siculo-calabrais de 1783. Cf. Grégory QUENET, *Les tremblements...*, cit.

⁷² «°Can one reflect on the blasphemy and infidelity, the dissolution of all good morals, and the impieties and vices of all sorts that are among us, and not wonder rather that we have not been made a scene of earthquakes and ruins, as Sicily, Malta and Jamaica have of late been.°» Gilbert BURNET, *Four*

« Est-ce qu'on peut réfléchir au blasphème et à l'infidélité, à la dissolution de toute bonne morale et aux impiétés et vices de toutes sortes qui sont parmi nous, et ne pas se demander pourquoi nous ne sommes pas devenus une scène de tremblements de terre et de ruines comme la Sicile, Malte et la Jamaïque⁷³ l'ont été dernièrement ? »

Le prédicateur s'adresse ici à un public d'ecclésiastiques ; il ne juge par conséquent pas utile d'explicitement son raisonnement : l'équation séisme = colère divine reste implicite. Il en va différemment chez le père jésuite Fulvio Fontana. Dans un sermon de 1703, celui-ci s'appuie sur l'exemple de Catane, ainsi que d'autres villes détruites par un tremblement de terre, pour donner à son auditoire un avant-goût du Jugement dernier⁷⁴. En voici un extrait⁷⁵ :

« Et vous tremblements de terre ne vous contentez pas des carnages de Raguse⁷⁶, des ruines de Rimini⁷⁷, de l'extermination de Catane, mais remuez depuis les fondations chaque ville, chaque terre, chaque château, et faites que tous les pécheurs soient ensevelis et perdent la vie dans le même instant. »

Dans les deux sermons précédents, le *terremoto* de Sicile ou de Catane n'est cité que de façon générique. Il y a cependant des exemples de textes théologiques qui décrivent ledit séisme avec beaucoup de détails. C'est le cas de la *Subversion of Sodom* de Jean de Clerc, qui évoque le nuage de poussière de l'Etna obscurcissant le ciel, la ville

discourses delivered to the diocess of Barum [...], 1694, pp. XVIII-XIX. Burnet (1643-1715), célèbre historien et théologien britannique, fut le conseiller de Guillaume d'Orange dans les années de la Glorieuse Révolution. Il explique dans la préface du livre que c'est à la demande du clergé de son diocèse qu'il a publié ces sermons.

⁷³ La Jamaïque avait été frappée par un séisme en juin 1692.

⁷⁴ Fulvio FONTANA, *Prediche del padre Fulvio Fontana [...] estratte dal suo quaresimale e dette nel corso delle sue missioni*, 1703, p. 191 sq.

⁷⁵ «°E voi terremoti non siate contenti delle stragi di Ragusa, delle rovine di Rimino, dell'esterminio di Catania, ma smovete da fondamenti ogni città, ogni terra, ogni castello, e fate che restino estinti e sepolti in un medesimo tempo tutti i peccatori.°»

⁷⁶ Raguse (Dubrovnik) détruite par un très fort séisme en 1667.

⁷⁷ Fontana se réfère sans doute au violent tremblement de terre qui avait frappé Rimini en 1672.

d'Augusta engloutie par la mer, la foudre qui tombe en plusieurs endroits sur l'île, etc.⁷⁸ De Clerc s'est de toute évidence documenté sur les circonstances du *terremoto* ; on reconnaît en effet dans son texte certaines histoires rapportées par les gazettes. Lui-même, d'ailleurs, affirme à propos de l'épisode de la foudre qu'il tire ses informations de sources « dignes de foi ». En l'occurrence, cette *Subversion* est une dissertation et non pas la retranscription d'un discours. Gageons néanmoins qu'elle aura fourni la matière d'un prêche dans l'église des remontrants d'Amsterdam, où Jean de Clerc était prédicateur.

Tous ces hommes d'Église et théologiens ne semblent pas nourrir beaucoup de doutes sur le fait que les habitants de Sicile ont mérité leur tremblement de terre. Et l'on peut dire qu'il en va de même pour une grande partie de l'opinion publique. Pour le *Distinto ragguaglio del spaventevole terremoto* – un occasionnel romain que nous n'avons pas cité jusqu'ici – ce sont bien les « colpe » (fautes) des *terremotati* qui paraissent avoir provoqué la « mano vendicatrice » (la main vengeresse) du Seigneur. Autre exemple, une sorte de poème-occasionnel publié à Viterbe en 1693, dont voici un extrait⁷⁹ :

« Songe Catane que tu es dépouillée
d'églises, de saints et de couvents
étant annihilée à cause de tes péchés
tu seras désormais un exemple pour les vivants,
pleure désormais pauvre ville désolée
puisque tu as raison de te lamenter
te voyant reléguée dans l'oubli
à cause de tes péchés et de ta mauvaise vie. »

⁷⁸ Je cite d'après la traduction anglaise de l'original de 1693 publié en latin à Amsterdam : Jean DE CLERC, « Subversion of Sodom », in *Twelve dissertations out of Monsieur Le Clerk's Genesis*, 1696, p. 210-223.

⁷⁹ « Pensa Catania che tu sei spogliata/ di chiese, santi e di conventi, / essendo per tuoi peccati abbissata, / sarai esempio adesso a viventi, / piangi ô povera città sconsolata, / che hai ragion di far lamenti, / vedendoti posta esser in oblio, /per il tuo peccare e viver rio. » *Lagrimoso spettacolo della misera città di Catania nell'isola di Sicilia [...]*, 1693.

On ne saurait être plus clair. Remarquons toutefois que dans ce poème, comme dans les sermons et les autres textes du même ordre, il ne s'agit pas tant d'accabler Catane et la Sicile, que de prendre exemple sur leurs malheurs pour s'amender. Le poème affirme ainsi : « emendamoci tutti di vero core, che così saremo da lui [Dieu] amati, e non con tali flagelli castigati » (amendons-nous tous avec sincérité, de façon à être aimés par lui, et non pas punis par de tels fléaux). Autre exemple, dans la *Sincera ed esatta relazione* de l'éditeur romain Buagni (voir *supra*) on lit : « E la presente narrazione serve [...] per istimolar l'uomo a vivere fedele osservatore de' preceti divini » (et la présente narration sert à stimuler l'homme à vivre fidèle observateur des préceptes divins).

D'ailleurs, il est important de souligner que l'identification des responsables de la colère divine ne fait pas l'unanimité. Gregorio Leti raconte que de l'avis des Français et de leurs partisans en Italie, le *terremoto* avait été envoyé par Dieu pour punir « à travers ses peuples » la couronne d'Espagne, coupable de s'être alliée avec les puissances protestantes, et en particulier avec « le prince d'Orange », c'est-à-dire le roi d'Angleterre Guillaume III que Louis XIV n'avait pas reconnu. Selon eux, le séisme faisait ainsi⁸⁰ :

« l'office d'un prophète de Dieu envers les Espagnols, afin qu'ils s'amendent de leur erreur et qu'ils abandonnent le parti des ennemis de la sainte Église catholique et s'unissent à la France pour donner une bonne paix à la Chrétienté, ce qui ne peut se faire qu'en rétablissant sur son trône d'Angleterre le roi Jacques le catholique. »

Leti précise que la France mit en place une campagne de grande envergure pour faire passer son message auprès de l'opinion publique italienne, en mobilisant à cet effet ses ambassadeurs et les cardinaux de son parti ; en faisant placarder des avis dans toutes les villes de la péninsule, y compris à Rome ; et surtout, afin de toucher la masse des fidèles, à travers les sermons des « predicatori suoi partigiani » (prédicateurs de son parti).

⁸⁰ « l'officio d'un profeta di Iddio verso gli Spagnoli, acciò s'emendassero del loro errore, con l'abbandonare il partito de' nemici della santa Chiesa cattolica, & unirsi con la Francia per dare una buona pace alla Christianità, che non poteva farsi che ristabilendo al suo trono d'Inghilterra il re Giacomo cattolico. » Gregorio LETI, *Teatro gallico...*, cit., pp. 399-400.

Autre document intéressant, la lettre que l'archevêque de Palerme, Ferdinando Bazan, envoie au roi d'Espagne le 30 janvier 1693⁸¹. Bazan commence par déclarer catégoriquement qu'il est certain « che castighi così grandi sono per peccati enormi » (que des châtiments aussi grands sont pour des péchés énormes). Il énumère ensuite la liste des « offenses » qui ont été faites à Dieu : relâchement de la discipline au sein du clergé et des monastères féminins, représentations théâtrales qui se tiennent jusqu'à fort tard la nuit, propension des Siciliens aux blasphèmes, mauvaises mœurs et corruption des officiers publics, etc. Avec beaucoup de diplomatie, l'archevêque ajoute cependant à cette liste les insuffisances de la couronne elle-même, spécialement en ce qui concerne la fiscalité (impôts excessifs, mauvaise répartition des dépenses) et la justice (conflits de compétence entre la juridiction royale et la juridiction ecclésiastique).

L'archevêque de Palerme propose ainsi lui aussi une lecture politique de la catastrophe. Bien que sa lettre soit fort diplomatique, la critique n'en est pas moins virulente. D'ailleurs, elle ne laisse pas Madrid indifférent : c'est le Conseil d'État lui-même – c'est-à-dire l'instance la plus élevée du gouvernement espagnol – qui en discute lors d'une séance le 27 avril 1693, et en informe le roi.

Remarquons que le fait qu'une catastrophe suscite des interprétations politiques est, à l'époque, un phénomène tout à fait classique. Citons à titre d'exemple l'incendie de Londres de 1666. Dans un contexte de fortes tensions entre la municipalité et la couronne, certains partisans de cette dernière estimèrent que l'incendie, en affaiblissant l'orgueilleuse City, était « the greatest blessing that God had ever conferred on the king » (la plus grande grâce que Dieu avait jamais faite au roi) ; mais le roi lui-même, déjà impopulaire, craignait de son côté d'être d'une façon ou d'une autre tenu pour responsable du désastre⁸².

⁸¹ La lettre est résumée par le Conseil d'État au roi dans une *consulta* du 27 avril. Le document est en partie retranscrit par Paolo MONELLO, *Gli uomini e la catastrofe...*, cit, pp. 48-51, qui ne donne cependant pas la référence précise. Je suppose qu'il s'agit de AGS, Estado 3507, n. 19 ou n. 20.

⁸² Stephen PORTER, *The great fire of London*, 2001, p. 69.

Comment les terremotati analysent-ils leur propre catastrophe ?

Tandis qu'une bonne partie de l'opinion publique d'Italie et d'Europe les pointe en quelque sorte du doigt, comment les *terremotati* ont-ils eux-mêmes analysé leur catastrophe ?

Soulignons tout d'abord que ces derniers sont confrontés à un double problème : d'un côté, il y a certes la question de savoir si le séisme a ou n'a pas été provoqué par leurs propres péchés ; mais d'autre part se pose le problème de comprendre pourquoi leurs saints patrons ne sont pas parvenus à mieux les protéger. Ce deuxième problème est probablement le plus crucial des deux. Car si nul ne se fait sans doute trop d'illusions sur les vertus chrétiennes des uns et des autres, la question de la puissance protectrice des saints patrons est par contre fondamentale, car elle engage à la fois l'avenir et l'identité municipale de chaque ville. On sait qu'il n'est pas rare à l'époque, qu'une ville change de saint – ou en prenne un supplémentaire – à la suite ou pendant un grand événement catastrophique. L'adoption par Palerme de sainte Rosalie au cours de la grande peste de 1624⁸³, ou encore l'adoption par Lisbonne de saint François Borgia suite au tremblement de terre de 1755⁸⁴ sont de ce point de vue deux cas exemplaires. Catane elle-même se recommande à un nouveau protecteur au lendemain de l'éruption de 1669 : le « *santo chiodo* » (le saint clou), une relique conservée dans le monastère bénédictin de la ville, vénérée par les fidèles comme étant l'un des clous de la Crucifixion. Et après le terremoto de 1693, elle va également adopter l'immaculée conception.

Les journaux protestants ou calvinistes ne manquent pas à ce propos d'ironiser – avec une certaine retenue il faut le dire – sur le rôle des saints protecteurs. Ainsi, dans son article de mars 1693, le *Mercure historique*, après avoir comparé le sort de Messine (épargnée pour l'essentiel) à celui de Catane, écrit : « l'intercession de sainte Agathe ne procura pas le même bonheur à Catanea dont elle est la patronne. »⁸⁵ Aucun commentateur catholique n'oserait sans doute écrire cela. Cependant, lorsque Cherubino

⁸³ A ce sujet cf. Valerio PETRARCA, *Di Santa Rosalia Vergine palermitana*, 1988, ainsi que Giovanna FIUME, *Il santo moro : i processi di beatificazione di Benedetto da Palermo (1594-1807)*, 2002.

⁸⁴ José-Augusto FRANÇA, *Une ville des lumières...*, cit., p. 73.

⁸⁵ *Mercure historique...*, cit., p. 254.

Aliotta soutient que c'est par une « grâce spéciale de la glorieuse sainte Venera » que les habitants d'Acireale ont en grande partie survécu à la catastrophe⁸⁶, n'est-il pas implicitement en train de dire que les villes – comme Catane – où la mortalité a été très forte n'ont en revanche pas été efficacement protégées par leurs saints patrons ? De son côté, l'archevêque de Palerme explique, dans une lettre au pape, que c'est grâce à sainte Rosalie que sa ville a été préservée de la ruine totale⁸⁷. On pourrait ainsi multiplier les exemples. Qu'il me soit permis de citer plutôt une anecdote personnelle.

Lors d'une visite de la cathédrale de Lipari, il y a quelques années, j'eus la chance d'y rencontrer une personne – je ne saurais dire quelle était exactement sa fonction, mais simplement qu'elle y travaillait sans être ni un prêtre ni un gardien – qui me fit très gentiment visiter les lieux. Lorsqu'il apprit que je travaillais sur le tremblement de terre de 1693 et la reconstruction de Catane, la conversation se porta sur la différence entre Catane et Lipari, la seconde n'ayant souffert que des dommages légers lors de ce séisme. Au cours de cette conversation, cette personne me fit remarquer le plus sérieusement du monde que saint Bartolomé, le patron de Lipari, était davantage capable que sainte Agathe de protéger contre les tremblements de terre, mais qu'en revanche cette dernière était capable – avec son fameux voile – d'arrêter les flots de lave.

Alors qu'eux-mêmes, ainsi que leurs saints protecteurs, semblent être remis en cause par l'« horrible terremoto », que disent les habitants des villes les plus durement frappées, les Catanais comme les autres ? Ceux-ci tiennent un ensemble de discours qui pourraient par certains côtés paraître contradictoires, mais qui sont en réalité tous traversés par ce même syncrétisme que nous avons analysé à propos de la culture sismique⁸⁸.

Les *terremotati* ne sont pas les derniers à déclarer qu'ils ont mérité le châtement divin. Giuseppe Salinari, curé de Chiaramonte, dans une lettre qu'il envoie le 15 janvier 1693 à l'évêque de Syracuse, affirme que sa « povera terra » a été complètement détruite « merito delle offese che continuamente si fanno al Signore » (en raison des

⁸⁶ Voir le chapitre I.

⁸⁷ ASV, Vescovi 83, c. 19, lettre du 22 janvier 1693.

⁸⁸ Voir le chapitre I.

offenses que l'on fait continuellement au Seigneur)⁸⁹. L'archiprêtre d'Occhiolà, Francesco Micciardo, dit, avec le ton pondéré qui le caractérise, que la « divina Giustizia » a provoqué le *terremoto* afin de réveiller les habitants d'Occhiolà qui s'étaient « addormentati nel timore di Dio » (endormis dans la crainte de Dieu)⁹⁰. Cherubino Aliotta raconte que, lors d'une cérémonie d'expiation qui eut lieu à Acireale quelques jours après le désastre, les habitants ne « rougissaient » pas de crier⁹¹ :

« Seigneur, depuis longtemps nous méritions ce châtement. Mon Dieu, mes scélératesses ont été la cause de ce désastre. Avec raison, Seigneur, vous nous avez punis pour nos péchés. Et tout le monde dans les rues criait d'une seule voix : *Peccavi domine, miserere mei.* »

On pourrait citer bien d'autres exemples de cet ordre. Remarquons d'ailleurs, que les *terremotati* – comme les observateurs externes (voir *supra* p. 209) – insistent sur le fait que la catastrophe doit être l'occasion de s'amender, et que son souvenir doit empêcher les hommes de retomber dans le péché. «^oMemorare terremotu et non peccabis^o» (rappelle-toi du *terremoto* et ne commets pas de péchés) écrit, à la fin de son récit des événements, un chroniqueur anonyme de Palazzolo – sans doute le vicaire de la *chiesa madre*⁹². «^oCristiano stà sulla tua, e quest'ultima rovina ti sia freno, acciò più non vadi a sciolta briglia per la strada della perdizione^o» (Chrétien fais attention à ce que tu fais, et ce désastre te soit comme un frein, afin que tu n'aïles plus à bride abattue sur la voie de la perdition)⁹³ affirme de son côté Domenico Guglielmini. Et ici aussi on pourrait multiplier les exemples.

Le problème qui se pose, cependant, c'est de peser à leur juste valeur toutes ces déclarations qui mettent l'accent sur l'auto-culpabilisation. Jusqu'à quel point

⁸⁹ Archivio parrocchiale della chiesa madre di Chiaramonte Gulfi, carte sciolte 1693 (transcrit. par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, 1693. *Lo spazio di un Miserere...*, cit., p. 59).

⁹⁰ Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit.,

⁹¹ « Signore è più tempo che meritiamo questo castigo. Dio mio le mie sceleraggini sono state la causa di questo danno. Meritatamente Signore c'havete castigato per li nostri peccati. E tutti per le strade ad una voce gridavano : *Peccavi domine, miserere mei.* » Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...* cit., p. 189.

⁹² Anonyme de Palazzolo, *Cronaca del terremoto del 9 e 11 gennaio 1693*, 1693, in Archivio della chiesa madre di Palazzolo, registro della curia vicariale anni 1692-93, transcrit par Lucia TRIGILIA et Gualtiero OBERTI, *Palazzolo Acreide : architettura e città dopo il terremoto del 1693*, 1989, doc. 2

⁹³ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 163.

traduisent-elles un réel sentiment de faut ? jusqu'à quel point relèvent-elles aussi d'une forme de rhétorique ? Prenons le cas de la lettre que le curé de Chiaramonte envoie à l'évêque de Syracuse (voir *supra*) : celle-ci commence avec cette référence aux « offenses que l'on fait continuellement au Seigneur », mais elle poursuit ensuite immédiatement avec des considérations d'ordre pratique. Prenons maintenant la lettre que l'évêque de Syracuse, Francesco Fortezza, envoie à son tour au pape. Elle débute ainsi : « dopo la perscossa che precisamente per li miei peccati è caduta dalla mano del Signore sopra questa città ed anco delle altre di questa diocesi di Siracusa » (après le coup qui, précisément à cause de mes péchés, est tombé de la main du Seigneur sur cette ville et aussi sur les autres du diocèse de Syracuse)⁹⁴. L'évêque croit-il vraiment que l'immense catastrophe a été provoquée « précisément » à cause de ses péchés ? Après cette phrase introductive, tout le reste de la lettre n'est que récit lucide des événements. L'épisode de la cathédrale du 11 janvier matin – quand Fortezza essaye de se soustraire à une messe qu'il juge dangereuse⁹⁵ – démontre du reste à lui seul quel était l'état d'esprit de l'évêque.

Je ne veux pas nier que les *terremotati* – comme tous les hommes de cette époque – sont travaillés par un profond sentiment de culpabilité. Nous en avons parlé dans le premier chapitre, en indiquant à ce propos en particulier les travaux de Jean Delumeau : ce n'est donc pas la peine d'y revenir. Cela dit, il n'est pas du tout sûr, cependant, que les *terremotati* aient été persuadés d'avoir mérité le tremblement de terre du fait de l'exceptionnelle gravité de leurs fautes. L'analyse de leurs discours ferait plutôt penser que, dans l'ensemble, ils ne se sentirent pas plus coupables ou plus indignes que d'autres.

On peut distinguer, à ce propos, trois stratégies discursives que les auteurs adoptent pour montrer que leur ville et leurs concitoyens ne sauraient être jugés comme spécialement indignes. La première de ces stratégies consiste à souligner qu'ils ne sont pas – et de loin – les seules victimes des tremblements de terre. Prenons le cas de la chronique du très dévot Domenico Guglielmini. Son récit est à plusieurs reprises un véritable plaidoyer en faveur de la foi et de la dévotion des Catanais qui ont toujours

⁹⁴ ASV, Carpegna 5-III, c. 16.

⁹⁵ Voir le chapitre I.

été, selon lui, « admirables »⁹⁶. D'autre part, le franciscain consacre à peu près la moitié de son texte à détailler les ruines subies par les autres villes de Sicile : une façon comme une autre de préciser que Catane est en bonne compagnie. Qui plus est, il cite des cas de destructions encore plus terribles, en affirmant par exemple que la ville de Lyon a été entièrement dévorée par la terre, ou encore qu'à Nicastro, en Calabre, un séisme entraîna la mort de tous les habitants à l'exception d'un seul enfant⁹⁷. En comparaison de Lyon et de Nicastro, le cas de Catane pourrait paraître presque enviable.

La deuxième stratégie met l'accent sur les causes naturelles du tremblement de terre. Le même Guglielmini évoque – en se référant très clairement à la théorie néo-aristotélicienne des séismes – le « soffio meteorico della terra » (le souffle météorique de la terre) qui provoque l'effondrement de Catane⁹⁸. Francesco Privitera, nous l'avons vu dans le premier chapitre, insiste lui aussi sur cette question des causes naturelles. Presque tous les autres auteurs, à Catane comme dans les autres villes, en parlent d'une façon ou d'une autre. Mais c'est le jésuite Francesco Aprile qui utilise le plus explicitement la question des causes naturelles pour démontrer que les populations *terremotate* de Sicile ne sont pas plus immorales que d'autres. Aprile commence par remarquer qu'en Sicile, et en particulier dans le Val di Noto (la région la plus fortement touchée par le *terremoto* de 1693), les causes naturelles des séismes sont « soprabbondanti e speciali » (surabondantes et spéciales), et il cite à ce propos en particulier : le feu de l'Etna, et le fait que le sous-sol de cette région soit particulièrement riche de cavernes et de failles souterraines dans lesquelles les deux mers qui la baignent s'engouffrent et s'infiltrant⁹⁹. Il affirme ensuite sans ambages¹⁰⁰ :

« Il est vrai que Dieu se sert des causes secondes pour châtier les vices, mais aussi pour affiner les vertus. La piété et la religion ne fleurissent d'ailleurs pas moins ici [dans le Val di Noto] que dans les deux autres parties de la Sicile ou dans toute autre province

⁹⁶ Voir *supra* le chapitre I.

⁹⁷ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., p. 30.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 25.

⁹⁹ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 387.

¹⁰⁰ « Egli è vero che Iddio si serve delle cagioni seconde a castigar i vizi, ma altresì a raffinar le virtù. Nè qui fiorisce meno la pietà e la religione che nell'altre due parti della Sicilia o in qualsivoglia altra provincia del mondo. » *Ibid.*

du monde. »

Il est vrai qu'Aprile – qui a été un témoin direct du *terremoto* – écrit cela une trentaine d'années après les événements : il a eu le temps de mettre le séisme de 1693 en perspective.

La troisième stratégie discursive – sans doute la plus importante de toutes – consiste à souligner tous les éléments qui prouvent d'une façon ou d'une autre à la fois la puissance des saints protecteurs et la faveur dont ils témoignent à l'égard des habitants des villes dont ils sont les patrons. Ainsi, selon le père Cherubino Aliotta, c'est un insigne miracle de la protectrice sainte Venera si seulement 700 personnes sont mortes sous les décombres d'Acireale (voir *supra*). Filippo Tortora raconte de son côté que les habitants de Noto considérèrent que la légère secousse du 11 janvier matin – qui les avait incités à se réfugier à la campagne – n'était rien d'autre qu'un « avviso quale si stimò dato dal glorioso protettore san Corrado che volesse preservare il suo diletto popolo » (avis qu'on estima avoir été donné par le glorieux saint Corrado qui voulait ainsi préserver son peuple bien-aimé)¹⁰¹. Le gouverneur du port de Messine explique au vice-roi de Naples que « se vive de milagro que a obrado su divina Magestad a intercesion de la Virgen santissima de la letra [la protectrice des Messinai] » (on est encore en vie grâce au miracle réalisé par Dieu suite à l'intercession de la Madone de la lettre)¹⁰².

Mais à Catane, où la quasi totalité des bâtiments se sont effondrés – contrairement à Messine – et où la mortalité a été également extrêmement élevée – contrairement à Noto et Acireale – quel a pu être le miracle de sainte Agathe ? Laissons Tommaso Costanzo l'expliquer. Nous sommes dans le passage de son poème où la sainte, soutenue par la Madone, a essayé en vain de convaincre le Christ d'épargner sa ville ; c'est alors qu'Agathe revient à la charge¹⁰³ :

¹⁰¹ Filippo TORTORA, *Breve notizia...*, cit., p. 44.

¹⁰² AGS, Estado 3507, n. 4.

¹⁰³ Tommaso Costanzo, *Catania distrutta...*, cit.: « E dici : li mei fighi pri tu grazia, / Fa chi fannu li santi sacramenti, / Acciò la grazia tua li metta in grazia. / Prima che siano estinti amaramente, / Miu binignu Signori, ed Iddiu allora, / Dicendoci di si, la fa contenti. / O Virgini amurusa intatta e pura, / Chi l'alma d'ogni afflittu Catanisi, / In celu la tua guida ci assicura. / O nostra difinzura a tutti imprisi / Ch'innanzi l'auto Diu unicu e trinu / Li toi tali prigheri foru intisi. »

« Elle dit : mes enfants par ta grâce,
 Fais qu'ils fassent les saints sacrements,
 De sorte que ta grâce les mette en grâce.
 Avant qu'ils ne soient éteints amèrement,
 Mon bon Seigneur, et Dieu alors,
 En lui disant oui, lui fait plaisir.
 Ô Vierge amoureuse, intacte et pure
 Qui, l'âme de tout Catanais affligé,
 Protèges dans le ciel en nous guidant.
 Ô toi qui nous défends en toute entreprise,
 Voilà que devant le grand Dieu unique et trin,
 Tes prières en notre faveur furent écoutées. »

Pour comprendre en quoi sainte Agathe vient d'obtenir une très grande grâce pour ses concitoyens, il faut se replonger dans le contexte religieux de l'époque. L'une des plus graves questions théologiques qui tourmente les contemporains concerne le problème dit du petit nombre des élus¹⁰⁴. En effet, selon une conviction très répandue, seule une fraction minime de la population accèderait au paradis ou au purgatoire, la très grande majorité allant en enfer. Citons par exemple à ce propos un célèbre sermon de Jean-Baptiste Massillon qui commence ainsi : « Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit »¹⁰⁵.

Or voici quel est le raisonnement de Tommaso Costanzo – comme celui de tous les autres auteurs qui soulignent cette question, à Catane comme ailleurs – : dans la mesure où les *terremotati* qui meurent écrasés le 11 janvier se sont non seulement confessés, mais ont fait preuve dans les heures précédentes de la plus grande dévotion, ils ne meurent pas dans le péché et ont par conséquent toutes les chances d'atteindre le purgatoire (l'accès direct au paradis étant pour ainsi dire à la portée des seuls saints). Ainsi, Francesco Micciardo, après avoir dressé la liste d'un certain nombre de prêtres et de nobles ayant perdu la vie sous les décombres d'Occhiolà, conclut en disant : « si

¹⁰⁴ A ce sujet cf. Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur...*, cit., pp. 333, 469.

¹⁰⁵ Jean-Baptiste MASSILLON, « Sermon pour le lundi de la troisième semaine de carême : sur le petit nombre des élus » (1699), in *Oeuvres*, I, p. 513.

spera nella divina misericordia quelle anime almeno essere destinate in luogo di penitenza in riguardo all'atti di contritione precedenti » (on espère dans la divine miséricorde que ces âmes soient au moins destinées à un lieu de pénitence, eu égard aux actes de contrition précédents)¹⁰⁶. Si Francesco Micciardo, comme à son habitude, fait preuve de mesure et de circonspection, Francesco Privitera est lui quasiment triomphaliste. Il écrit en effet¹⁰⁷ :

« Je m'aperçois bien, ô Seigneur, combien ta miséricorde est grande et bien adressé le but de tes actions, tout étant dirigé vers notre salut, afin d'exaucer ta sainte décision. [...] Ainsi tu voulus que tant d'âmes réunies de fidèles bien disposés, contrits et humiliés puissent monter au ciel. »

Francesco Aprile dit en substance la même chose pour sa ville de Caltagirone¹⁰⁸ :

« Ces exercices dévots et cette ferveur se poursuivirent la nuit suivante du samedi jusqu'à 21 heures du dimanche ; ainsi l'enfer perdit beaucoup, et le Seigneur, qui accouple aux plus grands fléaux sa plus abondante miséricorde, disposa toute chose pour sa plus grande gloire et pour notre salut, et cela apparût bien clairement. »

On retrouve ce même raisonnement, de façon plus ou moins explicite, chez quasiment tous les auteurs des villes ayant le plus souffert du *terremoto*. C'est ainsi que, par une sorte de retournement, ils transforment le sens de l'événement : l'hécatombe des fidèles n'est pas le signe du châtement divin, elle est au contraire une sorte de grâce. Une grâce d'autant plus grande, que normalement les cas de mort violente et soudaine sont presque par définition ceux qui conduisent les hommes – qui n'ont pas eu le temps de se confesser – en enfer. C'est ce qu'explique très bien Domenico Guglielmini qui

¹⁰⁶ Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 250.

¹⁰⁷ «°Ben io mi accorgo ò Signore, quante siano larghe le tue misericordie e ben intento il fine delle tue operazioni, tutti dirizzati alla nostra salvazione, per adempire il tuo santo decreto. [...] Cossì volesti ascendessero al ciel tante anime coadunate da fedeli ben disposti, contriti, humiliati.°» Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 61.

¹⁰⁸ «°Questi divoti esercitij e fervore continuaronsi nella notte seguente del sabato fino all'hore 21 della domenica : sicché assai vi perdette l'inferno, e l'Signore, che a maggiori flagelli accoppia più abbondante la sua misericordia dispose il tutto a sua maggior gloria e nostra salute, e ciò fu assai manifesto.°» Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 388.

écrit¹⁰⁹ : «Se una volta, dit-il, egli [Dieu] ti da una bastonata mortale, e quel colpo ti coglie in peccato : già l’hai finita, e la tua stanza sarà la geenna del Tartaro » (si une fois il te donne un coup de bâton mortel, et ce coup te cueille dans le péché, tu es fini, et ta résidence sera la géhenne du Tartare).

Si les auteurs se réjouissent de la sorte du déroulement des événements qui a permis à leurs concitoyens de ne pas mourir dans le péché, c’est sans doute afin de se rassurer et de rassurer leurs lecteurs, mais c’est probablement aussi une façon de répondre à tous ceux qui stigmatisent ou qui seraient susceptibles de stigmatiser les *terremotati*. Citons à ce sujet les vers d’une extrême virulence du *Lagrimoso spettacolo della misera città di Catania*, le poème-occasionnel de Viterbe dont nous avons parlé précédemment¹¹⁰ :

« Ô Catanais, quelle possibilité aurez vous
de vous libérer de tant de sévérité,
puisque vous êtes arrivés aux mains de Charon,
lequel, avec de grands massacres et atrocités,
vous assénera de grandes ruines,
et cela ne vous servira en rien d’invoquer les saints,
puisque vous serez tous écrasés.
J’ai vraiment eu licence
moi ainsi que tous les diables,
et l’enfer tout entier est en joie
puisque ils [les Catanais] ne seront pas aidés par les saints,
leurs prières ne serviront à rien,
n’étant pas portées à Dieu [par les saints],
ainsi nous détruirons toute la ville,
hommes & édifices avec férocité. »

¹⁰⁹ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 167.

¹¹⁰ « O Catanesi qual modo haverete / da liberarvi da tanta severità, / che in mano di Caronte giunti sete, / qual con grandi stragi e atrocità, / da lui rovine grandi riceverete, / ne vi giovarà chiamare i santi, / che sommersi sarete tutti quanti. / Ho avuto licenza veramente, / io e i diavoli tutti quanti, / però l’inferno tutto stà allegramente / che non saranno aiutati da’ santi, / le loro preci non gioveran a niente, / non essendo portate a Dio avanti, / così distruggeremo tutta la città, / huomini & edifici con empietà. » *Lagrimoso spettacolo...*, cit.

On le voit, l'auteur du *Lagrimoso spettacolo* est moins optimiste que les chroniqueurs de Catane, Caltagirone et Occhiolà en ce qui concerne le sort des victimes dans l'au-delà. Remarquons au passage, que la doctrine catholique de l'époque considère que la miséricorde divine s'arrête dans l'instant même de la mort, et que même les saints protecteurs ne peuvent plus protéger les fidèles une fois que ceux-ci ont trépassé¹¹¹ : c'est pourquoi l'auteur du poème affirme qu'une fois écrasés sous les pierres, il ne servira plus à rien aux *terremotati* « d'invoquer les saints ». Tous les observateurs externes ne sont pas, loin s'en faut, aussi virulents que l'auteur du *Lagrimoso spettacolo* ; gageons cependant qu'ils ne partagent pas tous non plus l'optimisme des auteurs siciliens.

Si l'on essaye de résumer, on peut dire que le tremblement de terre suscite à travers l'Europe de multiples discours d'ordre théologiques. Ces discours dessinent une sorte de débat dont les trois questions principales sont : a) y a-t-il eu colère divine et qui l'a provoquée ? b) quel rôle ont joué les saints protecteurs des villes *terremotate* ? c) quel sort pour les victimes du séisme dans l'au-delà ? Le débat est, d'une part, conditionné, comme de juste, par des considérations d'ordre politique et municipaliste ; d'autre part, il est traversé par le même syncrétisme qui caractérise la culture sismique¹¹².

Ces questions liées à l'analyse religieuse de l'événement nous seront utiles dans les prochains chapitres. Laissons-les cependant pour l'heure, pour passer aux aspects plus directement liés au débat scientifique suscité par le *terremoto* de 1693.

Du côté de la science

Comme l'on sait, il n'existait pas à l'époque de coupure franche entre théologie et science. Que l'on songe simplement aux positions d'un Newton ou d'un Leibniz au sujet du rôle actif que joue Dieu derrière tout phénomène naturel. Il convient de ne pas

¹¹¹ Cf. Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur...*, cit., p. 453.

¹¹² Voir le chapitre I.

l'oublier lorsqu'on se penche sur les discussions des contemporains relatives aux causes naturelles ou « secondaires » du *terremoto*.

En cette fin du XVII^e siècle, les séismes sont au centre d'un important débat scientifique. Ce n'est pas l'objet de ce travail que de rentrer dans les détails de ce débat¹¹³, mais il est quand même utile d'en préciser à grands traits les termes et les enjeux, afin de disposer d'un cadre de référence pour comprendre le sens des discours des uns et des autres.

Pour résumer, on peut dire que deux grandes écoles de pensée s'affrontent¹¹⁴. Appelons la première l'école scholastique ou néo-aristotélicienne. Celle-ci considère que les séismes sont provoqués par une combinaison de vents tempétueux et de feux souterrains. Cette école fait la synthèse entre l'héritage aristotélicien (la théorie des vents souterrains, dite théorie « pneumatique »), et les développements successifs : en particulier ceux de saint Thomas (qui avaient diffusé les idées aristotéliennes dans le public très large des lecteurs de textes sacrés) et ceux de Giorgio Agricola (qui met l'accent sur les feux souterrains).

Appelons la seconde école celle des « modernes ». La principale différence entre les néo-aristotéliens et les modernes est que ces derniers ont tendance à réduire les causes des séismes aux seuls feux souterrains, feux dont ils essayent par ailleurs d'analyser le fonctionnement : éléments qui les génèrent et les composent, phénomènes explosifs, liens avec le volcanisme, etc. Les modernes sont confrontés à un choix crucial entre deux hypothèses : 1) il y aurait une sorte de magma, de foyer interne continu dont les volcans à travers le globe ne seraient que les points d'exhalation ; 2) il y aurait de multiples feux disséminés et limités. Descartes¹¹⁵ et Athanasius Kircher¹¹⁶ sont les principaux initiateurs de la première théorie ; Giovanni Alfonso Borelli est l'un des grands tenants de la seconde, en particulier dans une étude qu'il consacre à l'éruption de

¹¹³ Cf. en particulier à ce sujet Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, *Quand la terre tremblait...*, cit. ; et Corrado DOLLO, « Vulcanismo e terremoti nei neoterici siciliani del XVII secolo », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti...*, cit.

¹¹⁴ Pour les paragraphes suivants je me base essentiellement sur l'analyse de Corrado DOLLO, « Vulcanismo... », cit.

¹¹⁵ René DESCARTES, *Principia philosophiae*, IV^e partie, 1664.

¹¹⁶ Athanasius KIRCHER, *Mundus subterraneus*, 1678.

l'Etna de 1669¹¹⁷. L'expérimentation paraît plutôt pointer vers cette seconde hypothèse, alors que la première semble être plutôt le produit de l'imagination. C'est cependant cette dernière qui s'impose peu à peu.

Voici donc le contexte scientifique à la veille du *terremoto* sicilien de 1693. Le séisme relance bien évidemment le débat. Il s'agit d'un débat multiforme, qui se joue à plusieurs niveaux. Nous allons simplement en signaler ici quelques aspects.

Commençons par souligner la soif d'informations qui gagne les grandes académies scientifiques européennes dès les premières nouvelles du *terremoto*. La Royal Society, en particulier, demande à ses correspondants italiens de lui envoyer toutes les informations disponibles. Nous avons indiqué que le médecin du pape, Marcello Malpighi, fait parvenir à Londres un long rapport rédigé par le Syracusain Vincenzo Bonaiuto (*supra* p. 183). Il est probable que la Royal Society se soit adressée à d'autres hommes de science italiens, mais elle ne néglige pas non plus de solliciter les Britanniques – marchands ou autres – qui résident dans la péninsule. Ainsi, on lit au début d'une lettre qu'un certain Martin Hartop envoie depuis Naples : « Worthy Sir, I have sent you, as you desir'd, all the accounts which has yet seen the light of the late earthquake in Sicily. »¹¹⁸ De son côté, John Flamsteed, premier astronome royal, écrit le 10 avril 1693 depuis son observatoire de Greenwich à un « gentleman » résidant à Turin, pour le remercier of « the account you have sent your friends of the late dreadful sicilian concussions »¹¹⁹. Flamsteed, qui vient de formuler une nouvelle théorie relative aux causes des séismes, a cependant besoin d'informations supplémentaires pour vérifier ses hypothèses. Il demande par conséquent à ce « gentleman » de bien vouloir les lui fournir¹²⁰ :

« I cannot think that all the places, where houses have been overthrown, had caverns under them ; and therefore you will oblige if you will endeavour to get an account what towns sunk where the earth has been rais'd and what places have been ruin'd whithout visible alterations of the ground on which they stood. I find you correspond sometimes

¹¹⁷ Giovanni Alfonso BORELLI, *Historia et meteorologia incendii aetnaei anni 1669, 1670*.

¹¹⁸ Martin HARTOP, « A letter from Mr. Martin Hartop at Naples to the publisher », *Philosophical transactions*, 1693, vol. 17, p. 827.

¹¹⁹ John FLAMSTEED, *A letter concerning earthquakes written in the year 1693, 1750*, p. 2.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 20.

with our merchants at Leghorn [Livourne], and it will be no difficult matter ; I conceive, for them to get you such an account by means of their correspondence at Messina. »

On remarque au passage un nouvel exemple de relais (voir *supra* p. 183), qui prend ici la forme du réseau des marchands anglais de Livourne (plaque tournante du commerce britannique en Méditerranée), qui sont d'une part en relation commerciales avec les marchands de Messine, et d'autre part en contact avec ce « gentleman » de Turin qui est peut-être un diplomate anglais en poste auprès du duc de Savoie.

Au-delà de cette soif immédiate d'informations, le *terremoto* de 1693 donne une forte et durable impulsion aux recherches sismologiques à travers l'Europe¹²¹. C'est là un deuxième élément important qu'il convient de souligner. Qui plus est, certains travaux réalisés à cette occasion marquent le développement de la pensée sismologique. C'est tout particulièrement le cas de la nouvelle théorie développée par John Flamsteed. Celui-ci avance en effet une idée entièrement nouvelle : les séismes pourraient être dus à des explosions dans l'air de particules de nitrate et de soufre¹²². Une idée qui réalise une sorte de synthèse entre, d'une part, les théories des explosions souterraines développées en particulier par Athanasius Kircher et, d'autre part, les expérimentations sur la chimie et la pression de l'air de Robert Boyle¹²³. La nouvelle théorie de l'astronome rencontre l'opposition de la plupart de ses collègues de la Royal Society. Robert Hooke, en particulier, écrit dans son journal que ce dernier a développé « a nonsensical hypot[he]sis about earthquakes in the air »¹²⁴. Cependant, l'idée de Flamsteed, en avance sur son temps de plusieurs décennies, anticipe et prépare le terrain pour les théories aériennes et électriques des tremblements de terre qui vont s'imposer à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle¹²⁵.

¹²¹ A ce propos cf. Grégory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 217.

¹²² Au sujet de cette théorie de Flamsteed cf. J. KENNEDY et W. SARJEANT, « Earthquakes in the air : the seismological theory of John Flamsteed (1693) », *The Journal of the royal astronomical society of Canada*, 1982, vol. 76, n. 4 ; Frances WILLMOTH, « Rumbings in the air : understanding earthquakes in the 1690 », *Endeavour*, mars 2007, vol. 31, 1 ; Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, *Quand la terre tremblait...*, cit., p. 197.

¹²³ Robert Boyle (1627-1691) qui, tout en conduisant des travaux d'alchimie, a été comme l'on sait l'un des fondateurs de la chimie moderne.

¹²⁴ Cité par J. KENNEDY et W. SARJEANT, « Earthquakes... », cit., p. 223.

¹²⁵ Sur la transition des théories des cavernes souterraines à l'« électricisme » cf. Augusto PLACANICA, *Il filosofo e la catastrofe, un terremoto del Settecento*, 1985, pp. 63-103.

Autre contribution importante, celle du médecin sicilien Domenico Bottone. La Royal Society avait demandé à Marcello Malpighi une étude sur le *terremoto* ; celui-ci, gravement malade, confie la tâche à son disciple Bottone. Ce dernier compose un traité, le *De immani Trinacriae terraemotu idea historico-physica*¹²⁶, qu'il transmet à la Royal Society et qui lui vaut d'en devenir le premier membre sicilien. Signalons en particulier trois aspects de ce traité. Premièrement, le fait que Bottone, tout en étant un élève de Giovanni Alfonso Borelli (en même temps que de Malpighi), abandonne en partie les thèses de son maître pour se rapprocher de celles de Kircher et Descartes en ce qui concerne la question du foyer interne continu (voir *supra*)¹²⁷ : le *De immani Trinacriae terraemotu* marque par conséquent une étape importante dans le débat qui oppose les « modernes » au sujet de cette question fondamentale. Deuxièmement, certains raisonnements de Bottone relatifs au mouvement du *terremoto* de 1693 – il constate en particulier qu'il s'est déplacé du sud vers le nord avec une intensité sismique décroissante, et il estime que son mouvement est comparable à la vitesse de la lumière – font dire à Corrado Dollo qu'il y a peut-être là une première préfiguration du concept d'épicentre¹²⁸. Enfin, le médecin sicilien s'élève avec beaucoup de force contre l'idée que les tremblements de terre soient le résultat d'une vengeance divine. Il écrit à ce propos en particulier¹²⁹ :

« D'autres, habillés de fausse vertu, ont osé exhumer d'obscures formules de bons oracles¹³⁰, et ont cru faire plaisir à Dieu en prédisant de funestes choses, inspirant de

¹²⁶ Le traité n'est publié qu'en 1718.

¹²⁷ Corrado DOLLO, « Vulcanismo... », cit., pp. 205-206.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 205.

¹²⁹ « Altri, vestiti di finta virtù, hanno osato sviscerare oscure formole di buoni vati e han creduto di far cosa a Dio grata divinando cose funeste, incutere ansia nel popolo ingenuo, accrescere orrore a quanti han paura e col presagire sventure fatali e, provocando gli animi col terrore, spingerli alla disperazione. È forse necessario al cristiano per credere in Dio e temerne l'eccezionale giudizio, che s'aprono fessure nella terra, si rompano le porte dell'Etna deflagrante, che la terra vibri e l'intera struttura si atomizzi? Forse non c'è l'esperienza ad ammonirci in modo non oscuro che nessun momento corre sicuro? Non credo quindi che si debba tardar oltre nell'obbedire con timore e tremore alle leggi divine ; ma lasciando da parte la divinazione, scendiamo alle cose umane, e al seguito della filosofia sperimentale proviamo che è stupido accusar l'Etna di tanto delitto e attribuirle i danni della Sicilia. » Domenico BOTTONE, *De immani...*, cit. Le texte latin de Bottone est ici traduit en italien par Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento... », cit, p. 360.

¹³⁰ En l'occurrence, Bottone accuse ses adversaires d'avoir tiré de l'œuvre de Lucrèce de sombres prophéties concernant la Sicile.

l'angoisse au peuple naïf, accrossant l'horreur chez ceux qui ont peur, tant en prédisant des malheurs fatals qu'en les poussant au désespoir en provoquant la terreur dans leurs âmes. Est-il vraiment nécessaire au Chrétien, pour croire en Dieu et craindre son jugement exceptionnel, que des fissures s'ouvrent dans la terre, que les portes de l'Etna déflagrant soient rompues, que la terre vibre et l'entière structure s'atomise ? Est-ce que l'expérience n'est pas là pour nous apprendre, de manière non obscure, qu'aucun moment n'est sûr ? Je ne crois donc pas que l'on doive tarder davantage à obéir avec crainte et tremblement aux lois divines ; mais laissant de côté la divination, descendons au niveau des choses humaines, et suivant la philosophie expérimentale prouvons qu'il est stupide d'accuser l'Etna d'un si grand délit et de lui attribuer les destructions de la Sicile. »

Ces déclarations, remarquables à bien des égards, doivent être replacées dans leur contexte. Le XVII^e siècle voit en effet le développement, à l'intérieur de l'ancien cadre « des causes premières et des causes secondes »¹³¹, de la notion d'une distinction fondamentale entre action divine et action divine *hostile* : la première faisant toujours l'unanimité, la seconde étant progressivement contestée¹³². Cette contestation donne lieu à un immense débat intellectuel, et c'est à l'intérieur de ce débat que s'inscrit le discours de Bottone. Pour lui, comme pour certains de ses contemporains, l'ordre surnaturel et l'ordre naturel sont toujours intimement reliés, mais la relation ne se fait plus que dans un sens bénéfique. C'est ainsi que, s'il ne croit plus que les tremblements de terre sont provoqués par la colère divine, Bottone croit par contre toujours que le voile de sainte Agathe a le pouvoir d'arrêter les flots de lave.

Bottone déclare par ailleurs qu'il est « stupide d'accuser » l'Etna de la catastrophe sicilienne. Ici aussi, il faut replacer cette déclaration dans son contexte, ce qui nous conduit à un troisième intéressant aspect du débat qui entoure le *terremoto*.

¹³¹ Voir le chapitre I.

¹³² Sur ce sujet cf. Corrado DOLLO, « Vulcanismo... », cit., p. 213 ; et François WALTER, *Catastrophes...cit.*, pp. 74-84.

La question de l'Etna

« Si attribuisce senz'alcun dubbio la causa di questo terremoto al Mongibello » (on attribue sans doute aucun la cause de ce tremblement de terre à l'Etna) écrit l'inquisiteur de Malte, Francesco d'Acquaviva, dans une lettre qu'il adresse le 19 février 1693 au cardinal Spada à Rome¹³³. L'abbé Federici, dans la dépêche qu'il envoie le 12 janvier au vice-roi, affirme la même chose : «^ose decia venir este daño de influencias de Mongibelo que es opinion universal^o» (on dit que ce désastre vient de l'influence de l'Etna, et c'est là une opinion universelle)¹³⁴. Le volcan a été de toute évidence au centre de discussions infinies suite au tremblement de terre. Domenico Bottone évoque à ce propos « la turba dei blateranti [...] che continua a parlare a vanvera dell'Etna spopolatrice infame [...] sola autrice della grande rovina della Sicilia » (la foule jacassante [...] qui continue à parler à tort et à travers de l'Etna infâme destructrice de peuples [...] seule responsable de la grande ruine de la Sicile)¹³⁵. Ce qui est intéressant en l'occurrence, c'est que des motifs différents concourent ensemble à désigner l'Etna comme principale responsable de la catastrophe. Le volcan cristallise en effet peurs ancestrales et inquiétudes scientifiques plus contemporaines.

Nous avons indiqué dans le premier chapitre que les populations craignent que l'Etna, consumée par son propre feu, ne finisse par s'effondrer. « Tutto crolla e con il monte l'intera Sicilia precipiterà in un baratro profondo » (tout s'écroule et avec la montagne la Sicile dans son entier précipitera dans un abyme profond) écrit Bottone pour tourner cependant en dérision cette crainte qu'il juge absurde : « profetare di cose inesistenti, écrit-il, è solo delirio quando ancora non siamo capaci di dire alcunché delle cose che già esistono » (prophétiser de choses inexistantes n'est que délire quand nous ne sommes pas encore capables de dire quoi que ce soit des choses qui déjà existent)¹³⁶.

Mais les craintes suscitées par l'Etna sont également liées à la théorie scientifique des feux souterrains que partagent néo-aristotéliens et « modernes ». Cette théorie considère en effet que les volcans représentent des sortes de soupapes de sécurité pour

¹³³ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 52.

¹³⁴ AGS, Estado 3507, n. 9.

¹³⁵ Domenico BOTTONE, *De immani...*, cit., cité et traduit du latin par Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento... », cit, p. 359.

¹³⁶ Ibid.

ces feux souterrains. Pour ne citer que l'exemple de Domenico Bottone, celui-ci explique que l'Etna constitue une espèce de cheminée à travers laquelle le soufre – dont le sous-sol de la Sicile est très riche, et qui est l'un des éléments responsables des explosions souterraines génératrices de séismes – peut sortir à l'air libre¹³⁷. C'est la raison pour laquelle Bottone estime que l'Etna, loin d'être la cause des malheurs de la Sicile, en est la bienfaitrice. Le malheur est que lorsque le cratère du volcan est obstrué, feu et soufre ne peuvent plus s'échapper, ce qui engendre alors explosions souterraines et tremblements de terre. C'est ce qu'explique très bien le *Distinto ragguaglio*, l'un des occasionnels romains que nous avons cité précédemment. Celui-ci informe ses lecteurs que¹³⁸ :

« On informe [depuis la Sicile] que le Mongibello¹³⁹, ne pouvant pas exhaler les matières sulfureuses & le feu caché puisque sa bouche est obstruée, menace d'irréparables préjudices à tout le royaume de Sicile. »

Cette théorie du rapport entre éruptions – ou absence d'éruptions – et séismes eut vraisemblablement une large diffusion et fut de toute évidence très discutée. L'inquisiteur de Malte informe par exemple le cardinal Spada que « si attribuisse generalmente questo moto della terra [les *terremoti* du 9 et 11 janvier] all'essersi veduto mancare da qualche tempo in qua la solita eruzione di fuoco, che suolo fare l'Etna » (on attribue généralement ce mouvement de la terre au fait que l'Etna n'a plus fait, depuis quelques temps, son habituelle éruption de feu)¹⁴⁰. De son côté, le vice-roi Uzeda – homme féru de science – interroge régulièrement ses informateurs catanais à propos de l'activité de l'Etna. Uzeda écrit par exemple à ce sujet au commandant de la forteresse de Catane Giuseppe Bustos, le 3 janvier 1694, puis de nouveau le 13 février, puis encore le 23 mars¹⁴¹. A chaque fois, l'activité ou l'absence d'activité de l'Etna font l'objet de

¹³⁷ Domenico BOTTONE, *De immani...*, cit., cité par Corrado DOLLO, « Vulcanismo... », cit., p. 205.

¹³⁸ « Si avvisa ancora come il Mongibello, non potendo svaporare le sulfuree materie & il nascosto foco per essere chiusa la bocca del mede[si]mo, minaccia precipizij irreparabili a tutto il regno della Sicilia con continui stridori » *Distinto ragguaglio...*, cit.

¹³⁹ « Mongibello », de l'arabe *djebel* c'est-à-dire montagne, était le nom commun du volcan, tandis qu'« Etna », mot d'origine grecque, était son nom scientifique.

¹⁴⁰ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 11, lettre du 18 janvier 1693.

¹⁴¹ ASP, Regia segreteria dispacci 940, diversi dal regno.

diverses conjectures relatives à la continuation ou à la cessation des tremblements de terre qui, plus légers, continuent cependant à se faire sentir à intervalles réguliers entre 1693 et 1694. Le vice-roi informe à son tour ensuite Madrid. C'est ainsi que le Conseil des Provinces remet au roi d'Espagne, en date du 15 avril 1693, une note au ton assez sombre dans laquelle il lui apprend que¹⁴² :

« Mongibello en s'obstruant n'a craché aucune matière, seulement, entre le 3 et le 11 février, il a fait de grandes explosions en projetant quantité de cendres enveloppées dans le feu, alors qu'on entendait sous la terre comme un bruit de vent¹⁴³ »

Toutefois, la théorie du rapport entre éruptions et séismes ne fait pas l'unanimité. Francesco Privitera, par exemple, consacre tout un paragraphe à l'Etna dans le chapitre de son livre où il traite des causes des tremblements de terre, sans arriver pour autant à la conclusion que le volcan soit directement responsable du *terremoto*¹⁴⁴. Francesco Aprile remarque pour sa part que les secousses du tremblement de terre ont été plus violentes dans le Val di Noto que dans la région de l'Etna ; il constate par ailleurs que dans les environs de sa ville de Caltagirone, les dégâts ont été plus importants au Sud-Est qu'à l'Ouest et au Nord (c'est-à-dire dans la direction de l'Etna) ; il en déduit que le *terremoto* a eu son origine dans la partie Sud-Est de l'île, et que par conséquent l'Etna est « non prima ma minor cagione del terremoto » (pas la première, mais la moindre cause du *terremoto*)¹⁴⁵. Domenico Bottone ne croit pas, lui non plus, que les secousses générées sous l'Etna aient pu se propager jusqu'en Calabre et jusqu'à Malte¹⁴⁶.

Terre ou mer ? : un débat autour de la source du terremoto

¹⁴² « Mongiuolo no havia arrojado materia alguna obstruandose, solo que desde 3 hasta 11 de febrero havia dado grandes estallidos y despedido cantidad de cenizas embuelta en el fuego ,oyendosse devajo de la tierra rumor como de viento » AGS, Secreteria provinciales 745, 15 avril 1693, transcrit par Stephen TOBRINER, *La genesi di Noto : una città siciliana del Settecento*, 1989 (1ère éd. anglaise 1982), document 3.

¹⁴³ On reconnaît dans ces inquiétants bruits de vents souterrains – qui pourraient annoncer de nouveaux désastres – la théorie néo-aristotélécienne des séismes.

¹⁴⁴ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., pp. 10-11.

¹⁴⁵ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 387.

¹⁴⁶ Domenico BOTTONE, *De immani...*, cit., cité par Corrado DOLLO, « Vulcanismo... », cit., note 40.

Le *terremoto* de janvier 1693 est encore aujourd'hui « highly debated », pour reprendre le titre d'un article récent¹⁴⁷. Il est en effet l'objet d'un important débat entre géophysiciens. Certes, il ne s'agit plus désormais de comprendre les mécanismes mêmes des séismes : ceux-ci font l'objet d'un consensus depuis qu'un ensemble d'articles de la fin des années 1960 ont posé les bases d'une théorie générale des sciences de la terre¹⁴⁸. On sait aujourd'hui que les tremblements de terre sont liés à la tectonique des plaques, et que par conséquent l'essentiel de l'activité sismique du globe se concentre le long des grandes failles qui séparent ces plaques, soit sur les continents soit au fond des océans¹⁴⁹. Remarquons d'ailleurs que le tableau de la terre que tracent les travaux contemporains est à bien des égards beaucoup plus impressionnant que celui que traçaient les ouvrages du XVII^e siècle : ce ne sont plus des feux et des explosions nitrate-sulfureuses dans les cavernes de la terre, mais ce sont désormais des morceaux de lithosphère – épais d'une centaine de kilomètres – qui flottent sur la surface chaude et visqueuse de l'asthénosphère. Le jeu des écartements, des chevauchements et des collisions entre ces morceaux de lithosphère, qui est à l'origine de la formation des chaînes de montagnes et de l'ouverture ou de la fermeture des mers et des océans, est aussi le principal responsable du volcanisme et de la sismicité. En ce qui concerne les séismes, le mouvement des plaques – rapprochement ou éloignement – génère en effet des tensions extrêmes le long des failles ; la tension s'accumule (parfois pendant des siècles) jusqu'à provoquer une rupture brutale à l'endroit le plus fragile, et cette rupture engendre à son tour des vibrations qui se propagent dans toutes les directions, accélérées ou freinées par la nature des sols qu'elles traversent. Ces vibrations correspondent au

¹⁴⁷ F. VISINI, R. DE NARDIS, M.S. BARBARO et G. LAVECCHIA, « The highly debated seismogenic source of the 1693 eastern Sicily earthquake : some constraints from macroseismic field simulations », *Rendiconti della Società Geologica Italiana*, n. 6, 2008.

¹⁴⁸ Cf. en particulier l'article fondateur de B. ISAKS, J. OLIVER, L.R. SYKES, « Seismology and the new global tectonics », *Journal of geophysical research*, vol. 73, n. 18, 1968.

¹⁴⁹ Pour comprendre ces phénomènes, j'ai consulté plusieurs ouvrages et articles : des manuels de Roger COQUE, *Géomorphologie*, 1998, pp. 38-55, et Seth STEIN et Michael WYSESSION, *An introduction to seismology, earthquakes, and earth structure*, 2003, à l'article de Fabienne LEMARCHAND, Paul TAPPONNIER, Edouard KAMINSKI et Nicolas MANGOLD, « La tectonique des plaques », *La Recherche*, n. 388, juillet 2005, en passant par les fiches « tectonique » et « sismologie » du site internet de l'Institut de physique du globe de Paris. J'ai par ailleurs bénéficié des explications de Paolo Scandone que je voudrais ici remercier à nouveau.

tremblement de terre, et le point de rupture correspond, en surface, à ce qu'on appelle l'épicentre.

La question qui est au centre du débat depuis plus d'une décennie concerne la localisation de la source – c'est-à-dire de la faille – à l'origine des tremblements de terre du 9 et 11 janvier 1693. Il y a à ce sujet deux grandes hypothèses : les uns penchent pour un source localisée en mer, le long de l'escarpement Ibléo-Maltais ; les autres estiment qu'il faut plutôt chercher sur terre, en particulier du côté du système de failles des monts Iblei.

L'escarpement Ibléo-Maltais constitue une énorme faille de plus de 200 kilomètres de long, qui relie l'Etna à Malte (cf. la carte 22)¹⁵⁰. Géographiquement parlant, l'escarpement marque la transition abrupte entre les eaux peu profondes du bloc Pélagique (Malte, Lampedusa, Pantelleria) à l'Ouest, et la plaine abyssale Ionienne à l'est. Sur le plan tectonique, cet escarpement constitue la marge qui sépare la plaque Africaine de la plaque Adriatique. Trois plaques continentales se rencontrent en Méditerranée autour de la Sicile : la grande plaque Africaine, l'immense plaque Eurasienne et, coincée entre les deux, la micro plaque Adriatique¹⁵¹. L'Afrique et l'Europe convergent l'une vers l'autre, la première passant sous la seconde : cette convergence écrase la plaque Adriatique et lui imprime un mouvement antihoraire, qui entraîne à son tour une convergence Europe-Adriatique et une divergence Afrique-Adriatique. C'est ainsi que l'escarpement Ibléo-Maltais correspond à la surface de divergence entre la plaque Africaine et la plaque Adriatique. C'est ce mouvement de divergence qui, comme on l'imagine, est à l'origine de la forte sismicité de la longue faille.

Les monts Iblei, de leur côté, sont un fragment de la plaque Africaine qui s'est en quelque sorte soudé à la chaîne Siculo-Maghrébide. Cette chaîne de montagnes – dont l'extrémité orientale forme les monts du Nord de la Sicile (Madonie et Nebrodi) et dont l'Atlas constitue la partie occidentale – est le plissement provoqué par la collision Afrique-Europe (de même que les Alpes sont le plissement qui résulte de la

¹⁵⁰ Sur cette faille cf. en particulier M. BIANCA, C. MONACO, L. TORTORICI et L. CERNOBORI, « Quaternary normal faulting in southeastern Sicily (Italy): a seismic source for the 1693 large earthquake », *Geophysical Journal International*, n. 139, 1999.

¹⁵¹ Cf. P. SCANDONE, C. MELETTI, E. PATACCA, « Construction of a seismotectonic model : the case of Italy », *Pure and applied geophysics*, n. 157, 2000.

convergence Europe-Adriatique). Les Iblei sont parcourus par plusieurs failles et micro failles actives : en particulier par celles d'Avola et de Scicli-Ragusa-Monte Lauro, ainsi que par celles du graben¹⁵² de Scordia-Lentini qui s'étendent en partie en mer (voir la carte 23).

Pour situer le débat scientifique actuel, il est utile de retracer brièvement son histoire¹⁵³.

En 1985, la première étude qui se penche sur la question de la source du *terremoto* de 1693 la situe en mer, le long de l'escarpement Ibléo-Maltais, entre Catane et Augusta¹⁵⁴. En 1991, une nouvelle étude met au contraire en avant l'hypothèse d'une source terrestre, localisée sur une faille au sud du graben de Scordia-Lentini¹⁵⁵. Le débat est lancé. Mais ce n'est qu'au tournant des années 1990-2000 qu'il prend toute son ampleur, à travers la publication de nombreux travaux, de plus en plus élaborés. Les uns mettent l'accent sur une source marine¹⁵⁶, les autres sur une source terrestre¹⁵⁷. D'un article à l'autre, ce ne sont cependant pas toujours les mêmes failles qui sont prises en considération. Ainsi, plusieurs failles terrestres sont tour à tour retenues : celle de Scicli-Ragusa-Monte Lauro (SRL sur la carte)¹⁵⁸, celle de Avola (AF)¹⁵⁹, celle au sud du

¹⁵² Le graben est un fossé tectonique entre deux failles

¹⁵³ Pour reconstruire cette histoire je me base principalement sur S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios to evaluate the tsunami impact in southern Italy », *Marine Geology*, n. 199, 2003 ; ainsi que sur D. DI BUCCI, P. BURRATO, P. VANNOLI et G. VALENSISE, « Tectonic evidence for the ongoing Africa-Eurasia convergence in Central Mediterranean foreland areas : a journey among long-lived shear zones, large earthquakes, and elusive fault motions », *Journal of Geophysical Research*, n. 115, 2010.

¹⁵⁴ M.S. BARBANO, « The Val di Noto earthquake of January 11, 1693 », in D. POSTPISCHL (dir.), *Atlas of Iseismal Maps of Italian Earthquakes*, 1985.

¹⁵⁵ G. D'ADDEZIO et G. VALENSISE, « Metodologie per l'individuazione della struttura sismogenetica responsabile del terremoto del 13 dicembre 1990 », in E. BOSCHI et A. BASILI (dir.), *Contributi allo studio del terremoto della Sicilia orientale del 13 dicembre 1990*, 1991.

¹⁵⁶ En particulier A. ZOLLO, A. EMOLO, A. HERRERO et L. IMPROTA, « Strong ground motion modelling in the Catania area associated to the Ibleo-Maltese fault system », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999 ; R. AZZARO et M.S. BARBANO, « Analysis of the seismicity of southeastern Sicily : a proposed tectonic interpretation », *Annals of Geophysics*, n. 43/1, 2000 ; E. JACQUES, C. MONACO, P. TAPPONNIER, L. TORTORICI et T. WINTER, « Faulting and earthquake triggering during the 1783 Calabria seismic sequence », *Geophysical Journal International*, n. 147, 2001.

¹⁵⁷ En particulier L. SIROVICH et F. PETTENATI, « Seismotectonic outline of South-Eastern Sicily : an evaluation of available options for the earthquake fault rupture scenario », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999 ; E. BOSCHI, E. GUIDOBONI, G. FERRARI, D. MARIOTTI, G. VALENSISE, P. GASPERINI, « Catalogue of strong Italian earthquakes », *Annali di Geofisica*, n. 43, 2000.

¹⁵⁸ E. BOSCHI, *et al.* « Catalogue... », cit.

¹⁵⁹ M. BIANCA *et al.* « Quaternary normal faulting... », cit.

graben de Scordia-Lentini (SL1)¹⁶⁰, celle au nord dudit graben (SL2)¹⁶¹, ou encore une faille baptisée EBT78 qui traverse les monts Iblei le long d'une ligne qui relie à peu près Scicli à Lentini¹⁶². Du côté de la mer, certains travaux privilégient une faille à l'ouest de l'escarpement Ibléo-Malais (OF1 sur la carte)¹⁶³, d'autres une faille plus à l'est (OF2)¹⁶⁴, ou encore au nord-est (OF3)¹⁶⁵. Par ailleurs, alors que certaines études considèrent que les tremblements de terre du 9 janvier et du 11 janvier ont la même source¹⁶⁶, d'autres estiment au contraire qu'ils ont des sources différentes¹⁶⁷, ce qui a pour effet de multiplier les scénarios possibles.

Les recherches sur l'épicentre des deux tremblements de terre ont été, d'autre part, complétées par celles sur le tsunami du 11 janvier 1693. Une équipe de géophysiciens de l'université de Bologne réalise en 1998 la première modélisation de la vague du tsunami¹⁶⁸. Cette modélisation, suivie bientôt par plusieurs autres¹⁶⁹, a eu pour résultat de restreindre la rose des failles potentiellement responsables du tremblement de terre : elle semble en effet exclure l'hypothèse des failles qui – comme celle de Scicli-Ragusa-Monte Lauro – sont situées par trop à l'intérieur des terres, car en tout état de cause elles

¹⁶⁰ G. D'ADDEZIO et G. VALENSISE, « Metodologie... », cit.

¹⁶¹ L. SIROVICH et F. PETTENATI, « Seismotectonic outline... », cit. ; ID., « Test of source-parameter inversion of the intensities of a 54,000-death shock of the seventeenth century in southeast Sicily », *Bulletin of the Seismological Society of America*, 91, 2001 ; F. PETTENATI, F. GENTILE et L. SIROVICH, « The sources of the two destructive earthquakes of 1693 retrieved by automatic inversions », *Proceedings of the meeting : Detailed scenarios and actions for seismic prevention of damage in the urban area of Catania, Catania, 9-10 January 2003*.

¹⁶² *Ibid.* Les auteurs proposent en effet plusieurs failles alternatives. La faille EBT78 est toutefois celle qu'ils considèrent comme la plus probable parmi les failles terrestres.

¹⁶³ *Ibid.* Les auteurs estiment que cette faille marine constitue, au même titre que la faille terrestre EBT78, (voir *supra*) la probable source du *terremoto*.

¹⁶⁴ C'est la faille que privilégient trois articles du même numéro du *Journal of Seismology*, n. 3, 1999 : A. ZOLLO *et al.* « Strong ground motion... » ; V. PESSINA, « Empirical prediction of the ground shaking scenario for the Catania area » ; E. PRIOLO, « 2-D spectral element simulations of destructive ground shaking in Catania (Italy) ».

¹⁶⁵ M. BIANCA *et al.* « Quaternary normal faulting... », cit.

¹⁶⁶ C'est par exemple le cas de E. BOSCHI *et al.* « Catalogue... », cit. ou de L. SIROVICH et F. PETTENATI, « Seismotectonic outline... », cit.

¹⁶⁷ M. BIANCA *et al.* « Quaternary normal faulting... », cit. estiment que la source du séisme du 9 janvier se situe sur la faille de Avola, alors que celle du séisme du 11 janvier se situe en mer sur l'escarpement Ibléo-Malais.

¹⁶⁸ A. PIATANESI et S. TINTI, « A revision of the 1693 eastern Sicily earthquake and tsunami », *Journal of geophysical research*, vol. 103, n. B2, 1998.

¹⁶⁹ S. TINTI, A. ARMIGLIATO et E. BORTOLUCCI, « Contribution of tsunami data analysis to constrain the seismic source : The case of the 1693 eastern Sicily earthquake », *Journal of Seismology*, n. 5, 2001 ; S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios... », 2003, cit.

n'auraient pas pu générer un déplacement du sous-sol marin suffisamment important pour générer le tsunami¹⁷⁰ ; elle paraît exclure d'autre part l'hypothèse de la faille marine OF2, dans la mesure où celle-ci aurait provoqué – en particulier à Syracuse – une vague de tsunami d'une hauteur bien plus importante que celle que décrivent les contemporains¹⁷¹.

Tout en mettant l'accent sur l'hypothèse de la faille marine, les recherches sur le tsunami ont montré que celui-ci pouvait être compatible avec un séisme sur terre accompagné d'un éboulement sous-marin. C'est cette alternative qu'ont analysée plusieurs articles de 2007-2008¹⁷², en modélisant par exemple l'effet d'un éboulement massif (de 5 km³) le long de la côte d'Augusta¹⁷³. Par ailleurs, un article de 2006 a proposé une nouvelle source marine : non plus l'escarpement Ibleo-Maltaise, mais une grande zone de faille située en mer Ionienne, sur l'Arc Calabrais, c'est-à-dire sur la plaque Européenne¹⁷⁴. Cette nouvelle source, associée à un séisme de très forte magnitude¹⁷⁵, permettrait de modéliser au mieux une vague de tsunami qui correspond à celle que décrivent les témoins.

Le résultat de toutes ces recherches semble cependant aboutir à une sorte d'impasse. En effet, si d'un côté les derniers travaux sur le tsunami indiquent que – compte tenu de l'étendue de la côte affectée par celui-ci – l'hypothèse de l'épicentre sous-marin est la plus probable¹⁷⁶ ; d'autre part, seul un épicentre terrestre permettrait d'expliquer l'importance et l'étendue des destructions provoquées par le tremblement de terre très à

¹⁷⁰ S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios... », cit., p. 234.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 233.

¹⁷² S. TINTI, A. ARGNANI, F. ZANIBONI, G. PAGNONI et A. ARMIGLIATO, « Tsunamiogenic potential of recently mapped submarine mass movements offshore eastern Sicily (Italy) : numerical simulations and implications for the 1693 tsunami », abstract n. 8235, XXIV assemblée de l'Union Géodésique et Géophysique Internationale, 2007 ; G. SCICCHITANO, C. MONACO et L. TORTORICI, « Large boulder deposits by tsunami waves along the Ionian coast of south-eastern Sicily (Italy) », *Marine Geology*, n. 238, 2007 ; F. GERARDI, M.S. BARBANO, P.M. DE MARTINI et D. PANTOSTI, « Discrimination of tsunami sources (Earthquake vs. Landslide) on the basis of historical data in Eastern Sicily and southern Calabria », *Bulletin of the Seismological Society of America*, vol. 80, 6, 2008.

¹⁷³ S. TINTI *et al.*, « Tsunamiogenic... », cit.

¹⁷⁴ M.-A. GUTSCHER, J. ROGER, M.-A. BAPTISTA, J. M. MIRANDA et S. TINTI, « Source of the 1693 Catania earthquake and tsunami (southern Italy) : New evidence from tsunami modeling of a locked subduction fault plane », *Geophysical research letters*, vol. 33, 2006.

¹⁷⁵ GUTSCHER *et al.* font l'hypothèse d'une magnitude de 8 pour le séisme du 11 janvier, alors que la plupart des autres recherches estiment une magnitude comprise entre 6,8 et 7,4.

¹⁷⁶ F. GERARDI *et al.*, « Discrimination... », cit.

l'intérieur des terres¹⁷⁷, comme par exemple à Occhiolà qui subit une intensité sismique maximale tout en étant éloignée de plus de 50 kilomètres de la côte.

C'est sans doute cette relative impasse qui a incité les travaux les plus récents à explorer de nouveaux scénarios. Deux nouvelles hypothèses se sont ainsi fait jour : celle d'une source située en profondeur sous la région de l'Etna¹⁷⁸ ; et celle de secousses multiples¹⁷⁹, avec la possible conjonction de plusieurs failles et de deux sources : l'une probablement localisée sous le Monte Lauro, dans les Iblei, et l'autre sous l'Etna, dans la région dite des Terre forti, à proximité de Catane¹⁸⁰. Cette dernière source étant reliée à une structure géologique encore très mal connue.

A la fin de ce long parcours de recherche, voici donc que les tous derniers travaux de géophysique remettent en jeu la carte de l'Etna. Ils paraissent ainsi, d'une certaine façon, donner rétrospectivement tort à Domenico Bottone et Francesco Aprile, et raison à l'inquisiteur de Malte et à la « foule jacassante » de tous ceux qui, en janvier 1693, avaient attribué « la cause de ce tremblement de terre à l'Etna » (voir *supra*). Certes, il ne s'agit plus ici du volcan lui-même, mais d'une structure géologique située à sa base. Il n'en reste pas moins que, si on essaye de voir les choses avec les yeux des témoins du *terremoto*, c'est bien l'Etna en tant que bloc géographique qui fait son retour sur la scène : une boucle semble bouclée, en attendant de nouvelles recherches...

Le débat sur la source des deux séismes de janvier 1693 semble en effet loin d'être clos. Un article de 2008 identifiait seize failles potentielles¹⁸¹. Elles sont aujourd'hui probablement encore plus nombreuses, en comptant les dernières hypothèses que nous venons d'exposer. Or l'enjeu de ce débat est tout sauf négligeable. La localisation de la source du *terremoto* de janvier 1693 est en effet un élément essentiel du puzzle à partir

¹⁷⁷ D. DI BUCCI *et al.*, « Tectonic evidence... », cit.

¹⁷⁸ G. LAVECCHIA, F. FERRARINI, R. DE NARDIS, F. VISINI et M.S. BARBARO, « Active thrusting as a possible seismogenic source in Sicily (Southern Italy): Some insights from integrated structural–kinematic and seismological data », *Tectonophysics*, n. 445, 2007.

¹⁷⁹ Les secousses multiples sont la caractéristique des tremblements de terre italiens de forte magnitude, comme l'attestent des séismes récents comme celui du Belice ou des Abruzes. Je remercie Paola Vannoli de m'avoir donné ces explications et de m'avoir expliqué dans les très grandes lignes les conclusions du *Database of Individual Seismogenic Sources* (voir note suivante) dont elle est l'un des auteurs.

¹⁸⁰ C'est l'hypothèse que propose l'Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia, *Database of Individual Seismogenic Sources* (DISS) Working Group, 2010.

¹⁸¹ F. VISINI *et al.* « The highly debated... », cit.

duquel les géophysiciens construisent leurs modèles sismotectoniques, modèles qui servent en particulier à mesurer le risque sismique de la région. Ce n'est pas un hasard si nombre de ces recherches ont été réalisées par des équipes qui travaillent dans le cadre d'institutions chargées de la prévention contre les tremblements de terre, comme le *Gruppo nazionale per la difesa dai terremoti*, organisme rattaché au département de la *Protezione civile* (la Sécurité civile italienne). Pour ne citer qu'un exemple, l'un des travaux que nous avons cités a été réalisé dans le cadre d'un projet biennuel (« progetto Catania ») du *Gruppo nazionale per la difesa dai terremoti* consacré à la prévention du risque sismique dans l'aire urbaine de Catane¹⁸². A ce propos, on ne peut pas ne pas souligner qu'une équipe de chercheurs a calculé qu'à Catane, la probabilité d'un séisme d'intensité VII (dommages généralisés aux édifices) dépasse 99,9% sur un horizon de 150 ans, et que la probabilité d'un séisme d'intensité X (plus de la moitié des bâtiments écroulés) dépasse 99,9% sur un horizon de 500 ans¹⁸³.

Si le débat est encore ouvert et si la localisation de la source du tremblement de terre de janvier 1693 est aussi difficile, c'est d'une part en raison de l'extrême complexité de la tectonique de la région, mais c'est aussi – comme le soulignent divers articles ainsi que plusieurs géophysiciens avec lesquels j'ai pu m'entretenir – en raison des « imperfections » des données macrosismiques. Francesco Visini *et al.* concluent par exemple leur étude sur les sources du *terremoto* de janvier 1693 en affirmant que « a review of the macroseismic data is necessary »¹⁸⁴. Ces données macrosismiques correspondent à l'ensemble des cartes d'intensité sismique de tous les tremblements de terre d'une certaine région. Les géophysiciens bâtissent leurs modèles sur la base de ces cartes, mais les cartes elles-mêmes se construisent en interprétant les sources historiques et les documents d'archive. Corriger les « imperfections » de ces données, proposer des cartes d'intensité aussi complètes et solides que possible, c'est par conséquent aussi, pour ne pas dire essentiellement, la responsabilité des historiens. C'est ce que nous allons essayer de faire dans le chapitre qui suit, en proposant une nouvelle méthode pour

¹⁸² F. PETTENATI *et al.* « The sources of the two destructive earthquakes... », cit.

¹⁸³ R. AZZARO, M.S. BARBANO, A. MORONI, M. MUCCIARELLI et M. STUCCHI, « The seismic history of Catania », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999.

¹⁸⁴ F. VISINI *et al.* « The highly debated... », cit., p. 4.

analyser les sources (dans la perspective de la sismologie historique), et en établissant deux nouvelles cartes d'intensité sismique pour les *terremoti* du 9 et du 11 janvier 1693.

CHAPITRE IV

VICTIMES ET DÉSTRUCTIONS

Faire le point sur les destructions et les victimes est le passage obligé de tous les travaux monographiques consacrés à un désastre : tremblement de terre, incendie, etc. Le plus souvent, cependant, ces travaux dédient à l'argument quelques pages tout au plus. Ici nous lui consacrons un long chapitre. Nous n'allons pas, en effet, nous contenter de dresser le bilan des dégâts et des victimes, nous allons également analyser comment les contemporains décrivent le désastre, à la fois en ce qui concerne leur propre ville et les villes voisines. L'analyse et la compréhension des débats – et donc des enjeux – de l'époque nous permettront à leur tour de dresser de la façon la plus solide que possible le bilan du désastre.

1. Les sources ont-elles tendance à exagérer la gravité de la catastrophe ?

Une bonne partie de l'historiographie a désormais tendance à insister sur le fait que les sources exagèrent l'entité des destructions et le nombre des victimes provoquées par le *terremoto* de 1693. A ma connaissance, cette tendance se fait jour au début des années quatre-vingt parmi les chercheurs qui travaillent sur l'architecture syracusaine. Il

s'agit pour eux de remettre en question ce qu'ils considèrent être le *topos* de la destruction presque totale de la ville lors du 11 janvier 1693¹. Il est important de souligner que cette « école syracusaine » ne s'intéresse au départ pas tant au *terremoto* lui-même, mais plutôt à l'évolution architecturale et urbanistique de Syracuse sur la longue durée. Les travaux de Lucia Trigilia sont parmi les plus significatifs de ce renouvellement historiographique. Après avoir étudié dans les années 1980 Syracuse, puis Palazzolo, elle réalise à partir des années 1990 des ouvrages qui couvrent tout le Sud-Est de la Sicile. Ce qui était au départ une relecture du cas syracusain, devient progressivement une relecture des conséquences du *terremoto* pour l'ensemble de la région. Dans son *1693 Iliade funesta*, Trigilia écrit à ce propos² :

« Nous avons suffisamment d'éléments (qui émergent progressivement des archives) pour affirmer qu'on ne peut toujours constater une précise correspondance entre les dégâts réels et déclarés, et qu'il existe même une tendance à exagérer les effets du séisme sur le bâti. »

Si les documents ont tendance à « exagérer les effets du séismes » c'est assurément pour une raison précise, et cette raison Trigilia croit la repérer dans des intérêts de type économique et fiscal. Ainsi, commentant un célèbre document qui donne pour une cinquantaine de villes et des terres une estimation des victimes et des destructions provoquées par le *terremoto*³, elle affirme : « Il s'agit entre autres très probablement d'une source intéressée à amplifier par excès les dommages afin d'obtenir de consistantes aides gouvernementales. »⁴

D'autres avant moi ont souligné certaines fragilités de l'analyse de Lucia Trigilia. C'est le cas de Liliane Dufour et Henri Raymond qui contestent, sources à l'appui, ce

¹ Santi Luigi AGNELLO, dans son introduction au *Siracusa....*, cit. (1985) de Lucia TRIGILIA, évoque les nombreuses discussions qu'il avait eues sur ce thème avec Gioacchino Gargallo, en particulier autour de la question suivante : « Jusqu'à quel point le lieu commun de la ville médiévale reconstruite après le *terremoto* est justifié ? » et comment il avait par la suite suggéré à Lucia Trigilia de travailler sur le sujet.

² *1693 Iliade funesta. La ricostruzione delle città del Val di Noto*, 1994, p. 2. Trigilia reprend cette idée, de façon plus nuancée, dans *La valle del barocco*, 2002, p. 26.

³ *Intorno a i danni seguiti dal terremoto in varie città e terre di Sicilia*. Le document existe en plusieurs versions : cf. *infra* notes 6 et 7.

⁴ «°Si tratta fra l'altro con molta probabilità di fonte interessata ad amplificare per eccesso i danni a fine di ottenere consistenti erogazioni governative.°» Lucia TRIGILIA, *Siracusa....*, cit., p. 27 n. 24.

qu'ils appellent le « *riduttivismo* » (la tendance à minimiser les dégâts) de l'historiographie récente⁵. Ils remarquent en particulier – en se basant sur diverses considérations logiques – que le document cité par Trigilia ne peut avoir été rédigé par les sénateurs de Syracuse comme l'affirme celle-ci. L'erreur de Trigilia provient en effet du fait qu'elle a consulté – elle-même le dit – la version de ce document publiée par Paolo Boccone. Or ce dernier écrit effectivement : « Questa distinta e fedele notizia fu inviata al Consiglio supremo d'Italia a Madrid da' senatori della città di Siracusa » (ce compte rendu précis et fidèle fut envoyé au Conseil suprême d'Italie à Madrid par les sénateurs de la ville de Syracuse)⁶. Dufour et Raymond ont certainement raison de contester cette attribution, mais ce qui est curieux c'est qu'ils affirment que le document publié par Boccone ne se trouve pas dans les archives espagnoles, sans se rendre compte qu'il s'agit en fait de la traduction à peu près exacte d'un autre document qu'ils citent pourtant juste après : la *Relacion de las ciudades y lugares asolados en Sicilia por los temblores*, envoyée par le vice-roi à Madrid en mai 1693⁷. A part quelques points de détail, les deux documents sont absolument identiques.

Il est évident que le changement d'attribution, du sénat de Syracuse au vice-roi, affaiblit considérablement la démonstration de Trigilia. Cette fameuse source, loin d'être un compte-rendu rédigé pour quémander une aide du gouvernement, n'est rien d'autre que le rapport même de ce gouvernement, établi en l'occurrence sans doute conjointement par le secrétariat du vice-roi et le Tribunale du real patrimonio. On pourrait toutefois se demander si le vice-roi et l'administration centrale sicilienne n'auraient pas, eux aussi, eu intérêt « à amplifier par excès les dommages » vis à vis de Madrid, pour justifier par exemple de moindres envois d'argent. Une opération de désinformation d'une telle ampleur, mettant d'ailleurs en jeu tellement d'acteurs différents, paraît hautement improbable. La question mérite cependant d'être examinée, et nous allons y revenir par la suite.

Mais au-delà des erreurs factuelles, nous allons démontrer ici, plus fondamentalement, que l'analyse de Trigilia est contestable parce qu'elle propose une

⁵ Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit., p. 35.

⁶ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 24 sq.

⁷ AGS, *Secreterias provinciales 1079*, document en annexe de la lettre du vice-roi du 14 mai 1693.

interprétation des sources qui ne tient pas suffisamment compte de la mentalité de l'époque.

Avant de poursuivre, je voudrais simplement préciser que je ne conteste pas la thèse de Lucia Trigilia en bloc. Il me semble au contraire que ses travaux – ainsi que plus généralement ceux de l'« école syracusaine » – ont permis de renouveler de façon stimulante les études sur le *terremoto*, en remettant en cause ce qui avait été sans doute l'un des travers les plus marquants de l'ancienne historiographie, à savoir l'accent mis sur les éléments de rupture – avant/après 1693 – au détriment des éléments de continuité⁸. Il est certain, d'ailleurs, que ces apports de l'« école syracusaine » ont fait leur chemin au sein de l'historiographie la plus récente. Pour ne citer qu'un exemple, l'idée d'une continuité – artistique, économique, démographique, etc. – entre l'avant et l'après 1693 a été l'une des conclusions les plus marquantes des échanges qui ont accompagné la rédaction du second volume (publié en 2009) de la *Storia di Catania* ; et cette idée forme comme un fil rouge qui relie nombre de contributions de ce volume⁹.

D'autre part, l'idée que les sources ne reflètent pas forcément la réalité exacte des destructions est sans aucun doute une notion précieuse. Ce qui me semble contestable c'est de considérer *a priori* qu'il y a exagération pour des raisons de type économique, car cela revient à plaquer une grille de lecture simpliste sur un matériau documentaire extraordinairement complexe. Parfois, effectivement, certaines sources exagèrent sciemment l'entité des dégâts, pour des raisons sur lesquelles il convient d'ailleurs de s'interroger. La question est de savoir si on peut en tirer une règle générale.

Mon analyse des chroniques et des comptes rendus du *terremoto* de 1693 m'a conduit à une conclusion opposée à celle de Trigilia. Je pense en effet que, dans l'ensemble, les sources ont généralement tendance à minimiser les conséquences *pro domo* et à les exagérer pour les autres villes, que cela soit en ce qui concerne la gravité des destructions et le nombre de victimes. C'est un trait que l'on retrouve de façon suffisamment systématique pour pouvoir le considérer, sinon comme une règle absolue,

⁸ Les titres de nombre d'ouvrages sont de ce point de vue significatifs. Par exemple les deux livres classiques de Guglielmo POLICASTRO : *Catania prima del 1693* (1952) et *Catania nel Settecento* (1950).

⁹ Par ex. Barbara MANCUSO, « La magnifica Catania del Seicento. Opere, artisti, committenti », pp. 321 et *passim*, ainsi que Stefano CONDORELLI, « Sviluppo e tendenze... », cit., pp. 270-275, in Lina SCALISI (dir.), *Storia di Catania, l'identità urbana dall'antichità al Settecento*, 2009.

du moins comme une tendance de fond. Cette idée mérite d'être approfondie, ne serait-ce que parce qu'elle va à l'encontre de l'opinion générale en la matière.

Je voudrais donner à ce propos trois exemples significatifs, pour montrer que c'est bien d'une opinion générale qu'il s'agit. Le premier exemple est tiré de la belle contribution de Barbara Mancuso au deuxième volume de la *Storia di Catania* (2009). Mancuso y formule l'hypothèse que Domenico Guglielmini aurait, dans son *Catania distrutta*, exagéré la destruction des œuvres picturales. Citons le passage en entier¹⁰ :

« Ce n'est pas un hasard si même les oeuvres picturales ayant survécu au tremblement de terre sont souvent indiquées dans le texte au passé : peut-être parce que, au moment où Guglielmini écrivait, elles n'étaient plus placées dans leurs édifices [où elles étaient conservées avant le *terremoto*], d'où un doute compréhensible de l'auteur – si peu de temps après l'événement – quant à leur conservation effective ; mais c'était peut-être aussi une façon d'en faire soupçonner la perte, en augmentant la gravité des destructions. Celle-ci était, de façon générale, exagérée aussi dans les documents contemporains qui visaient de la sorte à obtenir, non seulement des dérogations et des permis, mais aussi des crédits et des contributions pour la reconstruction, et qui étaient donc consciemment rédigées avec des amplifications. »

Or nous allons voir que l'on ne peut que très difficilement soupçonner Guglielmini de vouloir « amplifier » la catastrophe pour obtenir dérogations, permis et autres crédits.

Le deuxième exemple vient du *Villes nomades du Nouveau Monde* (2002) d'Alain Musset. Un chapitre de ce livre est consacré aux catastrophes du XVI^e-XVIII^e siècle. Musset commence par souligner que les comportements des *terremotati* autant que leurs récits sont « ritualisés » et correspondent à des « figures imposées de la détresse collective », figures qui sont à la fois des « lieux communs » et des « recettes » littéraires¹¹. Il ajoute ensuite¹² :

¹⁰ « Non è casuale che spesso anche le opere pittoriche sopravvissute al terremoto risultino nel testo indicate con tempi verbali al passato forse perché al momento in cui Guglielmini ne scriveva non erano più collocate nei loro edifici, con un dubbio comprensibile da parte dell'autore così a ridosso dell'evento sulla loro effettiva conservazione, ma forse anche in modo da farne sospettare la perdita, accrescendo l'entità dei danni, esagerata in genere anche nelle fonti documentarie del periodo finalizzate a ottenere, oltre che deroghe e permessi, anche crediti e contributi per la ricostruzione, e redatte pertanto con consapevoli amplificazioni. » Barbara MANCUSO, « La magnifica Catania... », cit., p. 319.

¹¹ Alain MUSSET, *Villes nomades du Nouveau Monde*, 2002, pp. 72-73.

« Mais tous ces témoignages ont un sens : ils sont d'abord chargés de montrer la détresse et le désespoir des habitants de la ville en ruine (sentiments qui doivent s'exprimer selon des codes préétablis) ; ils doivent ensuite apitoyer le lecteur (si possible haut placé) afin de lui soutirer des grâces et des réductions d'impôts. »

Voilà donc, dans un autre contexte géographique et dans une autre lignée historiographique, la même idée. Musset ne dit pas que les témoignages exagèrent l'entité des destructions, mais il dit bien que leur « sens » est celui d'obtenir des avantages économiques, et ce faisant il plaque sur ces documents la même grille de lecture que Trigilia.

Je tire le dernier exemple de ma propre expérience. Lors de discussions avec des géophysiciens italiens – spécialistes des séismes ou des tsunamis historiques –, j'ai été frappé de constater que la plupart d'entre eux considéraient comme un fait établi que les sources locales exagèrent pour ainsi dire systématiquement l'entité des dégâts afin d'obtenir des avantages de type économique. Or, comme nous allons le voir, une telle clé de lecture, en distordant l'interprétation des documents, finit par avoir des conséquences significatives sur les modèles que construisent ces géophysiciens.

Pour montrer que cette clé de lecture n'est pas satisfaisante nous allons analyser de près les témoignages des contemporains, et surtout croiser les sources entre elles.

2. Des comptes-rendus teintés de municipalisme

Pour se convaincre que les documents ont tendance à minimiser les conséquences du désastre *pro domo* et à les exagérer pour les autres villes, nulle meilleure façon que de comparer les sources messinaises et palermitaines. On constate en effet que la séculaire rivalité entre les deux villes¹³ se joue aussi à travers les comptes rendus du *terremoto*.

¹² *Ibid.*, p. 73.

¹³ Sur la rivalité entre ces deux villes qui ont longtemps rivalisé pour la primauté en Sicile cf. en particulier Maurice AYMARD, « Palermo e Messina », in Massimo GANCI et Ruggiero ROMANO (dir.) *Governare il mondo, l'impero spagnolo dal XV al XIX secolo*, 1991. Un article de Niccolò RODOLICO, « Il

Commençons notre analyse par Messine, car cette ville constitue, de par sa situation politique exceptionnelle, le cas le plus exemplaire.

Le cas exemplaire de Messine

Nous avons pour Messine six sources principales : trois dépêches officielles et trois textes rédigés par des particuliers.

La première dépêche est celle que le gouverneur et la junte des biens confisqués envoient le 13 janvier au vice-roi Uzeda. Messine, qui s'était rebellée contre l'Espagne entre 1674 et 1678, est encore en 1693 une ville étroitement contrôlée par la couronne¹⁴. Le gouverneur – chargé de la supervision politique et militaire – et la junte – qui s'occupe de l'administration économique¹⁵ – sont à la fois les instruments et les symboles de la politique répressive de l'Espagne à l'égard de l'ancienne ville rebelle¹⁶. A cette date, le gouverneur est un général espagnol, Sancio Miranda Pons de Leon, tandis que la junte est, de par son statut, composée d'une majorité d'Espagnols et d'une minorité d'Italiens : Napolitains ou Siciliens (dont certainement des Palermitains, les Messinains en étant par contre exclus par principe). Dans un tel contexte, avec un effectif composé de la sorte, on ne saurait soupçonner le gouverneur et la junte de vouloir « apitoyer » le vice-roi « afin de lui soutirer des grâces et des réductions d'impôts ». Il n'est cependant pas dit que le gouverneur et la junte aient forcément une attitude hostile à l'égard de Messine. Sur la base de cette seule dépêche, on a l'impression que leur attitude est plutôt marquée par un certain désintérêt à l'égard de la ville et de sa

municipalismo nella storiografia siciliana », *Nuova rivista storica*, 1923, montre bien comment cette rivalité s'est jouée aussi sur le plan des chroniques municipales.

¹⁴ Sur la politique très dure de la couronne – et en particulier du vice-roi Santisteban – à l'égard de Messine cf. Emile LALOY, *La révolte de Messine, l'expédition de Sicile et la politique française en Italie, 1674-78*, 1929, III, pp. 734-757 ; Giuseppe GIARRIZZO, *La Sicilia dal Cinquecento...*, cit., pp. 344-346 ; Salvatore BOTTARI, *Post res perditas : Messina 1678-1713*, 2005, pp. 85-100.

¹⁵ La junte est un organisme similaire au Tribunale du real patrimonio – dont il dépend directement – chargé d'administrer le patrimoine précédemment géré par le sénat mamertin (l'annone, les douanes, les gabelles) ainsi que les biens confisqués aux Messinains rebelles. Le *Regolamento del governo della città di Messina dopo la riduzione alla regia obbedienza*, ms. (pub. par Salvatore BOTTARI, *Post res perditas...*, cit., pp. 96-98) contient les dispositions qui organisent le fonctionnement de la junte.

¹⁶ Le gouverneur et la junte sont en effet les symboles de la volonté de la couronne de démanteler les anciennes institutions qui faisaient de la Messine d'avant 1678 une sorte de « république oligarchique ». A propos de ces anciennes institutions cf. Emile LALOY, *La révolte...*, cit., I, pp. 44-50.

population (aucun commentaire sur les réactions des habitants, sur les processions, etc.), attitude qui tranche avec celle de Balthazar Bazan et de l'archevêque (cf. *infra*). En ce qui nous concerne, cela signifie que nous pouvons sans doute considérer que le témoignage du gouverneur et de la junte est relativement objectif. Écoutons alors ce qu'ils écrivent dans cette dépêche où ils annoncent au vice-roi la nouvelle du *terremoto*¹⁷ :

« [Le séisme] a abattu quelques églises et maisons, laissant les autres dans un état dangereux. La moitié de la tour du phare s'est écroulée. Quelques planchers dans le palais royal – l'habitation des vice-rois –, ainsi que l'appartement de l'aile gauche se sont effondrés. Les logements et les murailles de la forteresse de Matagrifon ont souffert ; cependant dans la citadelle à l'intérieur de la ville¹⁸ on ne voit aucun dommage. Douze personnes ont péri, et le *terremoto* a endommagé d'autres édifices, maisons et entrepôts de la couronne. »

Dans cette lettre il est surtout question des biens de la couronne ce qui, soit dit en passant, montre bien quelle perspective étroite est celle du gouverneur Miranda et de la junte. Il est d'ailleurs possible que les autorités en question n'avaient pas encore eu le temps de faire un recensement complet des destructions et des victimes. Néanmoins, ce document esquisse le tableau d'une ville qui a été assez sérieusement touchée : dégâts généralisés, écroulements partiels de certains édifices¹⁹.

¹⁷ « ha derribado algunos templos y casas, dejando las demas en estado peligroso. Derribò la mitad de la torre del faro, se undieron algunos suelos del real palacio, la havitacion de los virreyes, desplomò el quarto de la mano izquierda dejando consentida la demas parte, que ha padecido el castillo de Matagrifon, avitaciones y murrallas, però en las de la ziadada ni castillos no se reconoze algun daño. Que havian perezido doze personas, y maltratò otro edificios, casas y magazenes de la regia corte ». La dépêche figure parmi celles que le vice-roi transmet au roi le 22 janvier 1693 : AGS, Estado 3507, n. 9.

¹⁸ Citadelle construite à grand frais au lendemain de la révolte, afin de contrôler étroitement la ville et le port, et prévenir toute nouvelle tentative de soulèvement.

¹⁹ On trouve une confirmation de l'entité des dégâts subis par le patrimoine royal dans le compte d'« introito et esito » de la junte : AHNM, Estado 940, transcrit par Giuseppe TRICOLI, *Un periodo del governo spagnolo di Sicilia nella relazione del viceré Uzeda (1687-1696)*, 1980, p. 110. La junte dépense environ 2 600 onces en réparations ou reconstructions des biens de la couronne (« acconci e ripari del real palazzo, regij castelli di Messina, case di Terranova per habitatione di militari, magazeni, stanza della regia giunta ») et 950 onces pour des biens du patrimoine citadin (palais, maisons, pressoirs, entrepôts). En tout donc 3 550 onces. Sans être mirobolante, cette somme est tout de même assez importante. A titre de comparaison, le monastère catanais de San Nicolò dépense environ 1 900 onces pour les très gros travaux de réparation qu'il engage en 1693-1694 : ASC, S. Nicolò libro mastro del 1693-94, « fabrica e reparazioni ».

La deuxième dépêche est celle – dont nous avons parlé dans le premier chapitre – que le gouverneur du port Balthazar Bazan envoie le 20 janvier au vice-roi de Naples²⁰. Occupant un tel poste, Bazan ne peut-être qu'un « homme de Madrid » qui n'a *a priori* aucun intérêt particulier à vouloir avantager Messine²¹. Pourtant, comparé à celui de la précédente, le ton de sa lettre paraît témoigner d'une plus grande sympathie à l'égard de la ville mamertine. Bazan loue les processions religieuses, le zèle du clergé et les pénitences extraordinaires dont, selon lui, « no ay essemplar en el mundo » (il n'y a pas d'autre exemple dans le monde) ; surtout, il affirme que « se vive de milagro que a obrado su divina Magestad a intercesion de la Virgen santissima de la letra » (on est encore en vie grâce au miracle réalisé par Dieu suite à l'intercession de la Madone de la lettre). Or la foi en cette Madone est l'un des traits marquants de l'identité et de la fierté messinaises. Ce qui est intéressant, d'ailleurs, c'est que le gouverneur consacre autant d'espace à la description des actes de dévotion qu'à l'inventaire des dégâts subis par la ville et par le port. Le bilan qu'il trace est en gros comparable à celui du gouverneur militaire et de la junte : écroulements, dégâts généralisés²² ; il est par contre moins précis que ces derniers. Bazan ne donne en effet aucun nom d'édifice messinai abattu ou endommagé. Cela est d'autant plus remarquable qu'il indique en revanche – sur la base, soulignons-le, d'une rumeur²³ – le nom de plusieurs bâtiments palermitains ayant été malmenés par le *terremoto*. Il écrit en effet²⁴ :

« On informe de Palerme par lettre que les tremblements de terre ont abattu dans cette ville beaucoup de palais et de maisons, et que toutes les autres ont souffert ou ont subi des

²⁰ AGS, Estado 3507, n. 4.

²¹ On ne sait si le gouverneur du port est un Sicilien ou un Espagnol. Bazan est en effet un nom que l'on retrouve à la fois dans la péninsule Ibérique et en Sicile. J'ai essayé, sans succès, de reconstituer quelques éléments de la biographie du gouverneur.

²² Le bilan des victimes s'est par contre alourdi par rapport au 13 janvier : non plus 12 mais 43 morts.

²³ Bazan affirme « On informe de Palerme par lettre », ce qui pourrait faire penser que ce sont les autorités palermitaines qui envoient ces informations à celles de Messine. Cependant, nous avons vu dans le premier chapitre, qu'à cette date, les nouvelles palermitaines dont on dispose à Messine proviennent d'un échange d'informations entre deux capitaines de felouques qui se sont rencontrés en mer.

²⁴ « De Palermo avisan por cartas que los temblores derribaran en aquella ciudad muchos palacios y casas, pero que an quedado sentidas y abiertas todas las demas. Tambien cayo Puerta Feliche, el campanario de la iglesia de los Bucheros, y parte de la abadia de las Virginelas con un lienzo de la Vicaria, el qual cogio debajo un preso que el dia antes del temblor mato un hombre malamente, y alli pago su pecado. Todos los abitadores de dicha ciudad se allan sparcidos por las campañas, y que las casas y palacios sentidos se apuntalan a toda priesa. »

fissures. Porta Felice²⁵ est tombée aussi, ainsi que le clocher de l'église des Bouchers et une partie de l'abbaye des Vierges, avec une voûte de la Vicaria²⁶, laquelle tua en tombant un prisonnier qui, le jour précédent le tremblement de terre, avait tué un homme avec violence, et là il paya son péché. Tous les habitants de ladite ville se sont éparpillés à travers les campagnes, et les maisons et les palais endommagés sont étayés à toute force. »

Si cette lettre avait été le seul document qui nous fut parvenu du *terremoto* de 1693, on aurait pu croire que Palerme avait autant si ce n'est plus souffert que Messine. Difficile de dire si cet effet a été voulu ou non, il n'en reste pas moins que mettre côte à côte la description des dégâts à Messine avec ceux de Palerme et des villes du Val di Noto a automatiquement pour effet de relativiser la gravité du cas messinai. Bazan consacre en particulier un long développement au cas de Catane, dont il affirme qu'elle a été entièrement rasée au sol : nous y reviendrons tout à l'heure.

Récapitulons : a) pour quelque raison, qui nous échappe faute de sources, le gouverneur Bazan paraît être plus pro-Messinai (miracle de la Madone de la lettre, etc.) que le général Miranda et la junte ; b) sa description des dégâts est moins précise que la leur ; c) en mettant l'accent sur les autres villes, il relativise en quelque sorte la gravité de la catastrophe à Messine.

La tendance se confirme dans la troisième lettre, écrite un mois plus tard par l'archevêque de Messine, et adressée à Rome au secrétaire d'État cardinal Spada²⁷. L'archevêque, Francisco Alvarez, est lui aussi un Espagnol. Cependant, comparé à des ministres et à des officiers du roi, il ne peut être, de par sa fonction, que plus favorable à la ville et à ses habitants dont il a la charge des âmes. Qui plus est, sa missive est particulièrement significative à nos yeux, dans la mesure où il ne s'agit pas simplement d'une lettre d'information, mais d'une lettre de requête. L'archevêque demande en effet au pape deux choses : d'abord la grâce d'une bénédiction, ensuite une indulgence plénière et perpétuelle (c'est-à-dire une indulgence plénière que les fidèles pourraient obtenir de façon perpétuelle chaque 11 janvier, s'ils visitent la cathédrale de Messine,

²⁵ L'une des grandes portes de Palerme, symbole du renouveau urbanistique de la ville entre xvi^e et xvii^e siècle.

²⁶ La Vicaria était la principale prison de Palerme.

²⁷ ASV, vescovi 83, c. 415, lettre du 17 février 1693.

communient et se confessent « en souvenir d'un bénéfice si singulier », à savoir le miracle que la Madone de la lettre a accompli en préservant Messine de la ruine totale). Or que constate-t-on ? Le tableau que trace Alvarez apparaît nettement moins catastrophique que celui des deux autres lettres : il n'est plus question d'écroulements, mais seulement de dégâts généralisés. « Qui, écrit-il, per miracolo della beatissima Vergine della lettera non vi è stato altro danno che i palazzi e le chiese sono tutte fracassate et inabitabili. » (ici, par miracle de la bienheureuse Vierge de la lettre, il n'y pas eu d'autres dommages à part le fait que les palais et les églises sont tout fracassés et inhabitable). Pour qu'il ne puisse y avoir de doute, il précise bien que les églises ne se sont pas effondrées : « [le] chiese quantunque non cadute [sono] rese pericolosissime ad entrarvi » (les églises bien qu'elles ne soient pas effondrées, sont devenues très dangereuses pour ceux qui y entrent). Le général et la junte affirmaient, au contraire, que quelques églises avaient été « abattues ».

Comme le gouverneur Bazan, l'archevêque attribue le salut de la ville à un miracle de la Madone de la lettre, mais il va plus loin en rappelant que ce n'est pas la première fois que la protectrice des Messinais intercède en leur faveur : « come è successo in altre volte » dit-il. Contrairement à Bazan, il ne nomme pas spécifiquement d'autres villes frappées par le *terremoto*, mais en revanche il les présente comme si elles ne formaient qu'un seul bloc : « 50 e più città e terre seppellite » (plus de 50 villes et terres ensevelies). En procédant de la sorte, il parvient à créer une nette antithèse : d'une part Messine « preservata », d'autre part les autres villes « seppellite ».

Si l'on compare ces trois documents, on constate clairement que plus la source est manifestement philo-mamertine, plus elle minimise le tableau des destructions, soit de façon directe, soit de façon indirecte en comparant la situation messinaise à celle plus grave des villes du Val di Noto.

Après les dépêches officielles, passons aux textes rédigés par des particuliers. Il s'agit d'une lettre du médecin Domenico Bottone²⁸, de la chronique de Giuseppe Cuneo²⁹, et de cet avis expédié le 20 janvier depuis Messine – et publié à Toulon – dont nous avons parlé dans le premier chapitre. A des degrés divers, chacun de ces

²⁸ Lettre du 20 janvier 1693. AGS, Estado 3507, n. 5.

²⁹ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 307.

documents exprime la même idée, à savoir que Messine a souffert bien moins que la plupart des autres villes. De ces trois écrits, le dernier est le plus intéressant, analysons-le brièvement.

On ne connaît pas l'identité de l'auteur de l'avis du 20 janvier. Plusieurs détails de ce texte – en particulier l'absence de référence à la Madone de la lettre ou à une autre intervention miraculeuse – font penser que l'auteur pourrait ne pas être lui-même Messinai. Peut-être était-il un marchand résidant dans cette ville, ou simplement de passage. Quoi qu'il en soit, sa description des dégâts est assez précise : «^oMessine, écrit-il, a vu tomber 40 de ses palais avec la perte de 60 personnes seulement. Le mole ou port s'ouvrit, & la mer se retira par trois fois à 60 pas de là »³⁰. Mais ce qui fait le réel intérêt de son texte, c'est qu'il témoigne d'une rumeur concernant Palerme, rumeur qui devait certainement circuler à Messine à cette date là. Il affirme en effet :

« Le lendemain jour de dimanche, trois heures avant le coucher du soleil, ce tremblement s'augmenta & jetta à terre les villes suivantes : Siracuse, Agoste, Lentin & Carlentin avec tout les païs circonvoisins de la ville de Palerme du côté du midi. Peu de monde en échappa. Palerme y a perdu trois mille personnes, le vice-roi et la vice-reine ayant été obligés d'aller dormir dans la capitaine des galères. »

Comme il arrive souvent, la rumeur – en l'occurrence, sans doute amplification locale des informations échangées par les deux capitaines de felouques (v. *supra*) – mélange réalité et imagination. La réalité c'est la fuite du vice-roi qui s'est réfugié avec sa famille sur la galère amirale. Uzeda le raconte lui-même dans sa lettre au roi³¹. Remarquons, d'ailleurs, que ce n'est pas un hasard si la rumeur messinaise met en exergue cet épisode – alors que les sources philo-palermittaines le passent sous silence (voir *infra*)³². Derrière le symbole que constitue le fait que le vice-roi a quitté son palais, il y a non seulement la preuve que le *terremoto* a fortement frappé Palerme, mais aussi

³⁰ Véritable relation..., cit.

³¹ Cf. le chapitre V.

³² Il y a cependant une exception de taille : Vincenzo AURIA qui raconte l'épisode dans son *Historia cronologica delli signori vicerè di Sicilia*, 1697, p. 99. Auria est pourtant l'un des grands représentants de l'historiographie municipaliste palermitaine. Toutefois, dans son *Historia* des vice-rois, la polémique qui l'occupe est d'abord celle contre Uzeda, et par conséquent, on peut supposer qu'il souligne la fuite du vice-roi afin d'en ternir en quelque sorte l'image.

probablement une réminiscence de la rivalité qui avait longtemps opposé les deux villes justement à propos de la résidence des vice-rois.

L'imagination ce sont les trois mille morts de Palerme. Aucune source palermitaine ne confirme ce chiffre qui n'a réellement aucune sorte de fondement, si ce n'est peut-être le *wishful thinking* des Messinais qui ne nourrissaient pas les meilleurs sentiments à l'égard des habitants de la rivale honnie. Il y a par ailleurs cette référence aux « païs circonvoisins de la ville de Palerme du côté du midi » – parmi lesquels il faut sans doute inclure Monreale – qui auraient été, soit disant, « jetés à terre ». J'ai beaucoup cherché dans les sources une confirmation de cette information, d'autant plus qu'il est logique de supposer que, puisque Palerme a été touchée par le *terremoto*, la région alentour a dû l'être aussi : en vain. Il faut sans doute conclure qu'il s'agit là aussi d'une rumeur messinaise.

Rumeur pour rumeur, passons maintenant à Palerme, en commençant par une lettre du père Antonio Le Favi.

La tendance se confirme à Palerme

Le curé Antonio Le Favi se trouvait à Spaccaforno le jour du *terremoto* du 11 janvier. Dans les jours suivants il se rend à Palerme, sans doute à la fois pour informer et pour recevoir les instructions du marquis Francesco Statella, seigneur de Spaccaforno, mais résidant dans la capitale³³. C'est de là qu'il envoie, le 5 février³⁴, une lettre au fils du marquis, qui se trouve alors à Rome, pour l'informer des événements

³³ Bien que la famille Statella ne fut historiquement pas exclusivement palermitaine, Francesco Statella était lui, sans conteste, un « Palermitain », qui avait d'ailleurs occupé dans la capitale plusieurs charges de premier plan : capitaine de justice, gouverneur de la Compagnia della Pace. De plus, il était un vétéran de la guerre de Messine de 1674-78. Autant de raisons pour considérer le clan de Francesco Statella comme résolument philo-palermitain et par conséquent nourrissant *a priori* peu de sympathie à l'égard de Messine. Sur la famille Statella cf. Francesco Maria Emanuele VILLABIANCA, *Della Sicilia nobile*, 1754, II, p. 146.

³⁴ Antonio LE FAVI, *Lettera ad Antonio Statella...*, cit. Le document original est désormais perdu. Lorsque Agnello, dans les années 1930, l'avait consulté, le premier feuillet manquait ; celui-ci contenait sans doute la description de la catastrophe à Spaccaforno. Au début de ce qui reste de la lettre, Le Favi indique en tous cas le nom de plusieurs personnes tuées dans cette terre.

siciliens³⁵. Dans la partie de la lettre où il évoque la situation de la capitale, Le Favi insiste surtout sur l'absence de victimes : un thème que nous allons retrouver comme un leitmotiv dans les autres sources palermitaines ou philo-palermitaines. Il ne dit, par ailleurs, pas un mot à propos du fait que le vice-roi s'est réfugié sur la galère amirale : autre thème, comme nous l'avons dit, fortement symbolique. Écoutons alors ce qu'il raconte³⁶ :

« Palerme trembla, et même si quelques édifices tombèrent, il n'y eut de dommage même pas à un oiseau ; on trouva seulement sous les décombres de la Vicaria un chardonneret tué dans sa cage. La voûte du monastère des vierges tomba sans aucun dommage, ce qui fut un grand miracle. Les gens ont été à la campagne dans des cabanes de planches ; nous autres [les gens du marquis] sommes allés et sommes toujours dans le jardin de S. Teresa. »

Mais plus que la partie consacrée à la capitale, c'est la partie consacrée à Messine qui est la plus intéressante (laissons pour l'heure en suspens ce qui concerne Catane, nous y reviendrons plus tard)³⁷ :

« Cependant, à Catane et à Messine très peu se sauvèrent : dans la première parce que le peuple, après être sorti, revint pour prendre la sainte et resta sous les ruines ; dans la seconde, outre le *terremoto*, la poudre pris feu, à savoir 1 500 cantara³⁸ placés dans 800 grands barils, et elle provoqua plus de dommages que le *terremoto* ; la mer finalement, après s'être retirée, absorba en revenant ce qui était resté des ruines. »

³⁵ Le Favi avait été le percepteur des fils du marquis, Antonio et Andrea. Andrea se trouve alors à Rome auprès du collège des jésuites, pour compléter ses études commencées à Catane.

³⁶ « Palermo tremò, e benché cadesse qualche fabbrica pure non ci fu danno neanche d'un uccello, solamente sotto le rovine della Vicaria si trovò un cardello ucciso in gabbia. Cadde la volta del monastero delle vergini senza alcun danno, che fu un gran miracolo. La gente è stata in campagna in capanne di tavole ; noi siamo stati e siamo ancora nel giardino di S. Teresa. »

³⁷ « In Catania però ed a Messina pochissimi si salvarono : nella prima perché il popolo essendo uscito, tornò a pigliare la santa e restò sotto le rovine ; nella seconda, oltre il terremoto s'accese la polvere, ch'era 1 500 cantara posta in 800 barili grandi e fece più rovina del terremoto ; il mare finalmente, dopo essersi ritirato, al ritorno che fece, assorbì l'avanzo delle rovine. »

³⁸ 1 500 cantara c'est à dire 120 tonnes de poudre.

On reconnaît dans cette histoire de l'explosion des barils de poudre ce qui s'était en réalité passé à Augusta. Si l'on exclut une erreur grossière de transcription de la part de Giuseppe Agnello – qui a retranscrit ce texte désormais perdu – il faut alors admettre qu'une rumeur, qui circulait à cette date à Palerme, avait transposé sur Messine les malheurs d'Augusta. Ici aussi *wishful thinking* ? On est en tous cas frappés par la virulence de cette image de triple destruction, digne d'une sorte de micro apocalypse locale : tremblement de terre, explosion, raz-de-marée. Après que la mer ait « absorbé » les dernières ruines de Messine, la ville paraît littéralement rayée de la carte.

Autre rumeur, celle que rapporte le palermitain Antonino Mongitore qui prétend que suite au *terremoto*, une horrible odeur de soufre s'était dégagée du site de Messine : « vomitò la terra puzza sulfurea, e scorsero dalle vicine colline rivoli neri e puzzolenti a causa d'essersi discoperta in quei luoghi una miniera di carbone minerale » (la terre vomit une puanteur de soufre, et des rigoles noires et puantes coulèrent des proches collines voisines, car une minière de charbon minéral avait été mise à jour [par le *terremoto*])³⁹. Ces coulées de charbon sulfureuses et nauséabondes ne paraissent pas *a priori* favorables à Messine. Les sources messinaises, en tous cas, n'en parlent pas.

Dans l'ensemble, la perspective palermitaine est une sorte de reflet de la perspective messinaise : plus les sources sont ouvertement « engagées », plus elles ont tendance à minimiser et relativiser le bilan des destructions. Ainsi, l'archevêque de Palerme, dans la lettre qu'il écrit au pape pour lui demander une indulgence plénière pour sa ville ainsi que toute la Sicile, glisse sur la question des dégâts et affirme surtout que Palerme a été préservée grâce à la miséricorde de sa protectrice, sainte Rosalie⁴⁰. Au contraire, le vice-roi qui est – on peut le supposer – *super partes*, brosse, dans sa lettre au roi, un tableau assez sombre des dégâts : tout en louant, lui aussi, la protection de sainte Rosalie, il affirme néanmoins que le palais royal ainsi que de nombreuses maisons ont souffert, et que certaines se sont même effondrées⁴¹. Ce qui est certain, c'est que l'on ne peut pas soupçonner Uzeda d'avoir été un partisan acharné de Palerme. Les conflits parfois très

³⁹ Antonino MONGITORE, « I storia cronologica de terremoti... », cit., p. 407. D'autres sources, par ex Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 10, évoquent l'odeur de soufre, mais sans parler des coulées de charbon.

⁴⁰ Lettre du 22 janvier 1693. ASV, Vescovi 83, c. 19. L'archevêque demande une indulgence plénière non seulement pour la capitale mais pour toute la « miseranda Sicilia ».

⁴¹ AGS, Estado 3507, n. 8, 22 janvier 1693.

vifs qui l'opposèrent au sénat et à l'archevêque de la capitale le prouvent suffisamment, de même que son grand projet de port franc pour Messine (1695), projet qui ne suscita pas, loin s'en faut, l'enthousiasme des milieux palermitains. D'ailleurs, à la fin de sa lettre, Uzeda parle du « mal genio de esta gente » (mauvais esprit de ces gens) pour évoquer l'esprit séditieux qu'il attribue aux Palermitains : expression qui dit suffisamment quel est la disposition du vice-roi à l'égard de la population de la capitale, et qui confirme que ce dernier ne cherche pas particulièrement à « apitoyer » le roi sur le sort de celle-ci.

Dans le cas de Palerme, nous pouvons élargir l'analyse grâce à deux types de sources dont on ne trouve pas l'équivalent ailleurs en Sicile, et qui sont particulièrement intéressants.

On pourrait appeler le premier type : comptes rendus « plus royalistes que le roi ». En l'occurrence, il s'agit de deux textes rédigés par des ecclésiastiques qui vivent à Palerme, mais qui ne sont pas originaires de cette ville. Ces deux hommes d'Église que nous avons déjà rencontrés sont le Messinai Alessandro Burgos et le Catanais Domenico Guglielmini⁴². La logique et le contenu de ces deux écrits étant en grande partie similaires, il suffira d'en analyser un seul de près. Voyons celui de Burgos, qui a été spécialement important puisqu'il a circulé à travers l'Europe⁴³. Ce texte est construit autour d'une très claire opposition Palerme/autres villes de Sicile. Écoutons d'abord le compte-rendu des dégâts dans la capitale⁴⁴ :

⁴² Domenico Guglielmini, nous l'avons dit, réside à Palerme à l'époque (1695) où il publie son *La Catania distrutta*. Il s'est de toute évidence fortement inspiré du texte de Burgos (publié deux ans plus tôt) en ce qui concerne la partie de son ouvrage consacrée à la capitale (pp. 128-133) : la liste des bâtiments endommagés est la même chez l'un et chez l'autre, la référence aux réformes de l'archevêque ainsi que l'histoire du chardonneret sont identiques, etc. Par endroits, Guglielmini paraphrase Burgos. Un exemple parmi d'autres : en décrivant les dégâts des palais, il écrit « alcune fisure riparabili » alors que ce dernier dit : « un detrimento riparabile ». Guglielmini se distingue par contre un peu de Burgos dans le paragraphe qu'il consacre aux dégâts subis par Messine (pp. 133-135) : ici, contrairement à ce dernier, il évoque le zèle exemplaire de l'archevêque. Cependant, signe qui ne trompe pas, ni l'un ni l'autre ne font la moindre référence à la Madone de la lettre.

⁴³ Voir le chapitre III.

⁴⁴ « Palermo ha provato nella maggior parte delle fabbriche un detrimento riparabile. Patirono principalmente le scosse il palagio reale e l'ospedale di S. Bartolomeo, e si mantiene su l'appoggio di più travi. Rovinò il vecchio campanile di S. Nicolò di Tolentino de padri agostiniani reformati, con qualche detrimento della chiesa, e un picciolo della chiesa de macellari con poche case vicine e tutta l'intiera veduta del monastero delle Vergini che usciva nel Cassaro, a man dritta della chiesa di San Matteo, senza restarvi oppressa persona alcuna : onde si vide chiara l'assistenza della Vergine Immacolata e di S. Rosalia panormitana e protettrice di questo popolo. Quel però che più d'ogn'altro mi reca meraviglia fu che, precipitata una gran volta nelle carceri della regia Vicaria, ove si conservava il santissimo

« Palerme a souffert des dommages réparables dans la plupart de ses édifices. Le palais royal et l'hôpital de S. Bartolomeo ont principalement subi les secousses, et ce dernier est maintenu debout au moyen de nombreuses poutres. Le vieux campanile de S. Nicolò di Tolentino des pères augustiniens réformés s'écroula, causant quelques dommages à l'église, de même que le petit de l'église des bouchers avec quelques maisons voisines et l'entière façade du monastère des Vierges du côté du Cassaro⁴⁵, à droite de l'église San Matteo, sans que personne n'ait été écrasé : d'où on vit clairement l'assistance de la Vierge immaculée et de sainte Rosalie palermitaine et protectrice de ce peuple. Ce qui cependant plus que toute autre chose m'émerveille, ce fut que, une grande voûte de la prison royale de la Vicaria s'étant écroulée – où l'on conservait le très saint sacrement (lequel fut aussitôt retrouvé intact dans les décombres) –, pas une seule créature douée de raison ne périt, pas même un petit chardonneret qui se trouvait en ce lieu et qui resta en vie dans sa cage au milieu des gravats. En raison de cela, je veux croire fermement que la dévotion spéciale introduite depuis peu par la piété de ceux qui gouvernent ce clergé, en associant le saint sacrement au viatique que l'on porte aux malades⁴⁶, a préservé cette ville très fidèle des destructions communes [c'est-à-dire de toute la Sicile]. Il n'en alla pas de même dans les villes des Valli de Messine et de Noto : en effet, les premières pâtirent en grand nombre, alors que les secondes furent toutes détruites. »

Burgos présente la situation de Messine immédiatement après celle de Palerme⁴⁷ :

sacramento (quale trovassi subito intatto fra le ruine), senza che vi perisse non solo una creatura ragionevole, ma ne pure un piccolo cardellino, che ivi trovatisi, rimasto vivo nella gabbia in mezzo a frantumi. La onde io voglio fermamente credere che l'ossequio speciale introdotto da poco in qua dalla pietà di chi governa questo clero nell'[a]ssociare il santissimo [al] viatico da portarsi a gl'infermi, abbia preservato questa fedelissima città dalle comuni rovine. Non così se la passarono le città de Valli di Messina e di Noto : poichè le prime patirono in gran parte, le seconde si videro tutte disfatte. » Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit.

⁴⁵ L'une des rues principales de la ville.

⁴⁶ Le passage original est particulièrement incompréhensible, je l'ai traduit de la façon qui m'a semblé la plus logique.

⁴⁷ « Messina ha tutte le fabbriche del suo bellissimo teatro assai scosse benché non cadute. Il palazzo reale, l'arcivescovale, il seminario son tutte fessure. La vasta e regia chiesa de' padri conventuali di S. Francesco fracassata in molte capelle, e nelle camere sopra la sagrestia pati la rovina de' tetti. Nella chiesa della Nunziata de' padri teatini precipitò il campanile colla morte del sagristano. Il campanile del duomo, altissima meraviglia dell'arte, provò qualche rottura nella sommità della guglia. Il convento di San Girolamo de' padri domenicani, tutte le altre case religiose, e fabbriche insigni, chieggon ristoro. Molte delle case son rovinatae, tutte l'altre si appoggiano alli travi, e le strade sembrano boschi di legna. Vi si contan morte poche persone. » *Ibid.*

« Messine a tous les édifices de son très beau théâtre [c'est ainsi que l'on appelait le long front de mer de la ville] fortement secoués, même s'ils ne sont pas tombés. Le palais royal, l'archevêché, le séminaire ne sont que fissures. De nombreuses chapelles de la vaste église royale des pères conventuels de San Francesco sont effondrées, et les toits des pièces au dessus de la sacristie ont été détruits. Dans l'église de la Nunziata des pères théatins le campanile s'écroula, causant la mort du sacristain. Le clocher de la cathédrale, très haute merveille de l'art, a subi quelques cassures au sommet de sa flèche. Le couvent de San Girolamo des pères dominicains, ainsi que toutes les autres maisons religieuses et les édifices importants, demandent à être restaurés. Un grand nombre de maisons sont en ruine, alors que toutes les autres sont étayées par des poutres, de sorte que les rues ressemblent à des forêts de bois. On ne compte que peu de morts. »

Les deux descriptions paraissent à première vue aussi précises l'une que l'autre. Remarquons d'ailleurs au passage, que Burgos donne des informations plutôt détaillées à propos de Messine, alors qu'aucune des sources de cette ville n'a jugé utile, pour une raison ou pour une autre, d'en fournir. Cependant, on voit bien que le ton n'est pas le même. Il y a dans le paragraphe sur Palerme comme une volonté de minimiser : les dégâts en général sont « réparables » ; une voûte de la chapelle de la Vicaria (la principale prison de Palerme) s'est effondrée, mais on a retrouvé « aussitôt » et « intact » le saint sacrement sous les gravats ; les campaniles de deux églises se sont certes effondrés, mais le premier était « vieux », le second « petit » : une façon de suggérer au lecteur que ce ne sont pas là de très grandes pertes ? Le paragraphe sur Messine paraît plus neutre : on ne perçoit aucune volonté manifeste ni de minimiser ni de forcer le trait.

C'est, qu'en l'occurrence, la stratégie rhétorique de Burgos ne se joue pas tant sur le terrain de la description que sur celui de l'interprétation du *terremoto*. Ainsi, il ne fait aucune référence à la Madone de la lettre dans le paragraphe sur Messine, ce qui est assez remarquable de la part d'un Messinai. Par contre, à propos de Palerme, on trouve dans son texte non seulement la référence obligée à sainte Rosalie, mais encore un éloge marqué envers l'archevêque, qui aurait préservé sa ville de la ruine totale grâce à sa « pietà » et à ses récentes réformes en ce qui concerne le saint sacrement. L'interprétation est la même chez Guglielmini, et l'éloge est non seulement plus marqué

– l’archevêque « qui est tout amour », mérite par sa générosité « les prérogatives et les éloges » d’un saint Charles Borromée –, il s’étend également à l’ensemble du clergé, ainsi qu’aux sénateurs et à toute la population admirables pour leur « zelo » et leur « divozione » (leur zèle et leur dévotion).

Chez aucun Palermitain on ne trouve une telle exaltation du zèle religieux de la capitale, ce qui fait qu’on peut effectivement dire que Guglielmini et Burgos sont en quelque sorte « plus royalistes que le roi ». Remarquons en particulier que cette même réforme de l’administration du saint sacrement, pour la quelle Burgos et Guglielmini s’extasient ou font mine de s’extasier, enthousiasme bien moins l’archevêque. Celui-ci écrit à ce propos, dans la lettre qu’il envoie le 30 janvier au roi d’Espagne⁴⁸ :

« tout le monde croit que le saint sacrement, en raison de la brève déférence qu’on lui rendit ces jours-là en remédiant à la manière peu décente avec laquelle on le portait aux malades, libéra la ville du danger du *terremoto*. »

D’ailleurs, tous ces éloges de Burgos et de Guglielmini ne sont-ils pas quelque peu ambigus ? Ne sont-ils pas un peu trop appuyés pour être entièrement sincères ? Il y a bien sûr une forme évidente de *captatio benevolentiae* à l’égard de l’archevêque et de la ville qui les accueille. Burgos et Guglielmini avaient-ils d’autre choix que de tisser les louanges de sainte Rosalie et de Palerme ? Auraient-ils pu se contenter de remarquer – comme le fait par exemple Francesco Aprile qui écrit tranquillement depuis sa ville de Caltagirone – que, pour des raisons d’ordre naturel, le Val di Noto est plus exposé aux séismes que Palerme et le Val di Mazara⁴⁹ ? On peut imaginer que ce ne fut pas forcément facile pour le catanais Guglielmini – dont on a constaté la dévotion extrême envers sainte Agathe, ainsi que l’esprit de clocher particulièrement développé – de s’extasier à longueur de pages sur les gloires de sainte Rosalie et sur le fait que Palerme avait été miraculeusement épargnée, alors que sa propre ville avait été, elle, quasiment rasée au sol.

⁴⁸ « tutti credono che il santissimo sacramento, per il breve ossequio che gli si fece quei giorni, rimediando alla poca decenza con cui veniva portato ai malati, liberò quella città dal pericolo del terremoto. » AGS, Secreterias provinciales 745, doc. transcrit par Paolo MONELLO, *Gli uomini...*, cit., p. 49.

⁴⁹ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 387.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que l'on devine dans le texte de Guglielmini une sorte de moquerie à peine voilée. L'enchaînement des phrases et la disproportion des propos créent un effet comique qui n'est peut-être pas entièrement innocent. N'y a-t-il pas en effet quelque chose d'outré, et donc de ridicule, à s'extasier comme il le fait sur le fait qu'un chardonneret a survécu à l'écroulement de la Vicaria – il écrit : « ce qui m'émerveille le plus c'est qu'un chardonneret... »⁵⁰ –, alors qu'il évoque par ailleurs la mort de dizaines de milliers de personnes, et l'anéantissement de dizaines de villes et de terres ? On retrouve à peu près le même mécanisme et la même veine chez Burgos. Quoi qu'il en soit, voilà un nouvel exemple de la façon dont les enjeux de rivalité municipale se nichent au sein des comptes rendus du *terremoto*.

On pourrait appeler le deuxième type de documents : lettres semi-officielles et *super partes*. Il s'agit de deux dépêches du 16 et 22 janvier 1693, dont on ne connaît pas exactement l'auteur, mais qui ont été écrites selon toute vraisemblance par un membre de l'entourage du vice-roi, probablement par la vice-reine elle-même. Il semble bien, par ailleurs, qu'elles étaient adressées à la vice-reine de Naples⁵¹. On peut donc raisonnablement considérer que ces deux lettres sont *super partes*, dans la mesure où l'auteur et le destinataire sont deux membres de la classe dirigeante espagnole qui voient sans doute de loin – et probablement aussi de haut – les rivalités de clocher des Siciliens ; et d'autre part, n'étant ni de véritables dépêches de gouvernement⁵², ni des lettres de simples particuliers, on peut dire qu'elles ont un caractère en quelque sorte semi-officiel. La conjonction de ces deux caractéristiques fait en tous cas de ces deux

⁵⁰ « quel che più mi fa stupire, che un cardellino... » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 129.

⁵¹ Les deux lettres se trouvent dans les papiers du nonce de Naples Lorenzo Casoni (ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, cc. 80 et 90), et comme à son habitude le nom de l'auteur ne figure pas. Cependant, dans un passage assez confus (c. 89), Casoni évoque la vice-reine, sans que l'on comprenne très bien s'il s'agit de celle de Sicile ou de Naples. Peut-être s'agit-il des deux à la fois. Les deux dames étant cousines germaines (leurs mères, petites-filles du duc de Lerma, *valido* de Philippe III, étaient sœurs), il ne serait pas impossible que l'une ait écrit à l'autre pour l'informer. Deux indices vont dans ce sens : 1) Les documents sont en italien, mais les originaux étaient très probablement en espagnol, comme l'atteste l'usage de compter les heures selon l'horaire « di Spagna », ou si l'on préfère « à la française ». 2) Surtout, les détails précis relatifs au palais royal (commentaires sur les dégâts subis par les arches de l'escalier principal, ou par l'appartement de Marcantonio Colonna) indiquent que l'auteur ainsi que le destinataire le connaissent bien. Or, la vice-reine de Naples, Francisca de Aragon et Sandoval, y avait vécu huit ans (1679-87) lorsque son mari le comte Santisteban était vice-roi de Sicile.

⁵² Détail révélateur, les deux lettres en question ne font pas partie de celles que le vice-roi de Naples retransmet à Madrid : elles se trouvent en copie dans les papiers du nonce Casoni, mais pas dans les archives de Simancas.

dépêches les sources sans doute les plus objectives, certainement les plus détaillées parmi les divers témoignages provenant de Palerme. Le résultat : un tableau général qui confirme dans les grandes lignes ce qu'écrivent le vice-roi Uzeda et Burgos, à savoir une ville où les dégâts ont été généralisés et où quelques bâtiments importants se sont partiellement écroulés. Sur ce dernier point, les deux lettres confirment la liste établie par Burgos, en lui rajoutant quatre édifices : la casa professa des jésuites, le couvent de Santa Caterina des dominicains, l'ospedale grande, l'église paroissiale de Santa Margherita.

Il n'y a donc pas de doute, la capitale a bel et bien souffert du séisme de janvier 1693. Et pourtant, l'opinion publique d'abord, la tradition et une partie de l'historiographie locale ensuite, ont voulu retenir une autre image, celle d'une ville préservée du *terremoto*.

Rien de plus significatif à cet égard, me semble-t-il, que la fête de sainte Rosalie de juillet 1693. Cette immense cérémonie que la capitale célèbre chaque année avec un faste sans pareil (en particulier à travers un vaste déploiement d'architectures éphémères et de jeux pyrotechniques), constitue une sorte de discours mythique que la ville se tient à elle-même⁵³. Le thème de la célébration de 1693 n'est autre que le *terremoto* et le fait que Palerme et sa région, le Val di Mazzara, y ont échappé. Dans le livret de la fête, rédigé par le jésuite Ignazio De Vio, on lit ainsi la phrase suivante : « [nel] Val di Mazzara, [...] furono sì rimessi, e leggieri i tremori della terra, che senza danno veruno, altro non cagionarono negli animi de' cittadini che una giovevole e salutevole paura » (dans le Val di Mazzara les tremblements de terre furent si faibles et légers, que sans engendrer aucun dégât, ils n'ont provoqué qu'une peur salutaire et profitable dans l'âme des citadins)⁵⁴.

On retrouve ici le vieux thème du tremblement de terre comme avertissement « salutaire » envoyé par Dieu afin d'inciter les population à s'amender. Mais plus fondamentalement, l'idée essentielle – déjà présente dans la lettre que l'archevêque Alvarez avait envoyée au pape (*supra* p. 251) – est bien que sainte Rosalie a préservé sa

⁵³ Palerme célèbre cette fête depuis 1624, date à laquelle sainte Rosalie devient la sainte patronne de la ville.

⁵⁴ Ignazio DE VIO, *Li giorni d'oro di Palermo nella trionfale solennità di S. Rosalia vergine palermitana [...]*, 1694, p. 11, transcrit. par Francesco P. CAMPIONE, *La cultura estetica...*, cit., p. 39. Le livret fut publié anonymement.

ville et vaincu le *terremoto*, comme elle avait vaincu la peste en 1624⁵⁵. Cette idée s'incarne de façon spectaculaire dans les apparats scéniques qui accompagnent la fête de 1703, à l'occasion du dixième anniversaire de la catastrophe. Le thème de la célébration est une nouvelle fois la glorification de la victoire remportée par sainte Rosalie contre le *terremoto*, ainsi que contre les autres calamités qui menacent Palerme. Entre autres actions mises en scène à travers les architectures éphémères, on voit la sainte – ou pour mieux dire, l'une de ses vertus personnifiées, à savoir la « Fermeté » – qui frappe le *terremoto* avec une perche. Écoutons la description qu'en donne Ignazio De Vio, à nouveau chargé de rédiger le livret⁵⁶ :

« [...] pour représenter le *terremoto* on montre un géant aux joues gonflées, sorti d'une caverne qui est peinte à côté, lequel abat d'une main une tour et déracine avec l'autre un gros arbre ; tout autour on voit des bâtiments écroulés, des villes en ruine et des choses similaires. La Fermeté vient le confondre, sur un char couronné de tours, avec une colonne à son flanc, symbole de stabilité. Elle empoigne d'une main une perche avec laquelle elle frappe le *terremoto* [...] »

Sainte Rosalie qui prend le *terremoto* à coups de bâton : difficile d'imaginer un symbole plus fort et plus clair que celui-ci ! La catastrophe apparaît nettement ici comme un combat entre ce que l'on pourrait appeler les forces du bien et du mal. Nous sommes dans un espace en tout point mythique, et on comprend que dans un tel contexte les nuances et les précisions ne sont pas de mise. Palerme a été préservée par sa sainte protectrice, c'est tout ce qui compte. Qui a envie de se souvenir que tel couvent a été fortement endommagé, que telle église a perdu sa façade, que tel palais s'est à moitié écroulé ?

Cela dit, ce qui est assez remarquable, c'est que ce mythe a été suffisamment fort pour parvenir à s'imposer à une partie de l'historiographie. Prenons le cas du bénédictin

⁵⁵ Cf. le chapitre III.

⁵⁶ « ad esprimere il terremoto si figura un gigante uscito da una caverna dipintavi da vicino, con le gote gonfie, che con una mano abbatte una torre, coll'altra sradica un grosso albero ; attorno si vedono edifici cascati, città rovinate e simili. A confonderlo si figura la Fermezza, sopra d'un carro coronato di torri, con una colonna a fianco, simbolo di stabilità. Con una mano impugna un'asta in atto di colpire il terremoto » Ignazio DE VIO, *La mitologia sacra o vero il panteon della gentilità consacrata alle glorie di santa Rosalia [...]*, 1703, transcrit par Francesco P. CAMPIONE, *La cultura estetica...*, cit., p. 42.

Giovanni Evangelista Di Blasi, l'un des principaux représentants de la culture palermitaine du XVIII^e siècle. Celui-ci publie en 1790 une histoire du royaume où il consacre plusieurs pages au *terremoto* de 1693 ; il y souligne les pertes et les destructions immenses subies par les villes du Val di Noto et du Val Demone, mais à propos de sa propre cité il affirme : « Il terremoto degli 11 di gennaio [...] non fe danno in Palermo, che alla fabbrica delle regie carceri » (le tremblement de terre du 11 janvier n'a pas fait de dégâts à Palerme, si ce n'est au bâtiment de la prison royale)⁵⁷. Cette affirmation est d'autant plus remarquable, que l'une de ses principales sources, la *Sicilia ricercata* d'Antonino Mongitore, explique exactement le contraire, à savoir que la capitale a été très sérieusement malmenée par le tremblement de terre de 1693⁵⁸. Il est difficile de savoir pour quelle raison Di Blasi choisit, sur ce point précis, de nier l'évidence et d'ignorer ses propres sources. Ce qu'on peut dire, en tous cas, c'est que de toute évidence, près d'un siècle après la catastrophe, le bilan du *terremoto* de 1693 est encore un enjeu délicat.

Catane : le thème du phénix

Si les sources palermitaines et messinaises ne concordent pas sur leurs cités respectives, elles concordent par contre sur le cas de Catane. Toutes, sans exception, affirment que la ville de sainte Agathe a été quasiment rayée de la carte. Nous avons déjà cité (*supra* p. 250) le passage de la lettre d'Antonio Le Favi où celui-ci prétend que presque toute la population catanaise a été anéantie. De son côté, Balthasar Bazan assure le vice-roi de Naples que « la ciudad de Catania a quedado como lo palmo de la

⁵⁷ Giovanni Evangelista DI BLASI, *Storia cronologica dei vicerè presidenti e luogotenenti del regno di Sicilia*, 1790, p. 432 de la rééd. de 1842.

⁵⁸ Antonino MONGITORE, « *Istoria cronologica de terremoti...* », cit., p. 408 donne un bilan des dégâts similaire à celui des deux lettres *super partes* : de nombreuses maisons et palais fissurés ; le palais royal, l'hôpital Grande et l'hôpital de San Bartolomeo sérieusement endommagés, etc. Il n'est pas possible que Di Blasi – qui cite Mongitore en long et en large – ignorât ce passage de son œuvre. Lorsqu'il évoque le *terremoto* dans le reste de la Sicile, il cite d'ailleurs la page 410 du « *Istoria cronologica de terremoti...* », soit deux pages plus loin. Resterait à comprendre pourquoi Mongitore, qui est tout aussi palermitain que Di Blasi, et qui écrit cinquante ans plus tôt, n'hésite pas, lui, à donner un bilan plus complet de la catastrophe. Ce qu'on peut dire, c'est que dans cette partie de son œuvre, qui porte le sous-titre de « *Istoria cronologica de terremoti di Sicilia* », Mongitore entreprend un travail qui se veut à la fois historique et scientifique, d'où probablement, de sa part, un effort particulier d'objectivité.

mano, menos la murallas que miran a la mar » (la ville de Catane est devenue comme la paume de la main, mises à part les murailles qui regardent vers la mer)⁵⁹. A la fois plus complet et plus rhétorique, Alessandro Burgos affirme quant à lui⁶⁰ :

« De Catane si magnifique, si belle il n'est resté aucun vestige. Tous les édifices se sont écroulés, à l'exception de la chapelle de S. Agata, de la rotonde, du château Ursino, des murailles qui l'entouraient et de quelques maisons de peu d'importance. Il y eut un immense hécatombe de citoyens [...]. Au milieu des ruines de la ville malheureuse on n'entend que gémissements, soupirs et sanglots ; et sur les tas de pierres on peut graver, en signe de deuil : ici fut Catane. »

Le ton est à peu près le même chez tous les autres palermitains et messinai, certaines mettant cependant davantage l'accent sur les victimes, d'autres sur la destruction des bâtiments.

Plus généralement, de la Sicile à la Calabre, en passant par Malte, le cas de Catane fait la quasi unanimité des comptes rendus du *terremoto*. A Mazzarino (14 janvier), le comte Domenico Lacordia déplore l'extermination de la quasi-totalité de la noblesse catanaise et en particulier de la « nombreuse famille Paternò »⁶¹. Depuis Monteleone (15 janvier), le gouverneur la Rocca informe Naples de la « total ruina » de Catane⁶². Lorsque le 22 janvier le vice-roi Uzeda expédie à Madrid le premier rapport un peu complet du désastre, il affirme que « Catanea como la mas destruida de gente pues de edificios, concuerdan las noticias en que no ha quedado uno » (Catane est la ville la plus détruite, en ce qui concerne les gens comme les édifices. Les informations concordent sur le fait qu'il n'en est pas resté un)⁶³. Dans un rapport successif (5 février), alors que

⁵⁹ AGS, Estado 3507, n. 4.

⁶⁰ « Di Catania si magnifica, si vaga non vi è rimasto vestigio. Tutti son atterrati gli edifici, toltane la capella di S. Agata, la ritonda, il castello Ursino, le mura che la cinguevano e qualche casa di poco rilievo. Vi fu una strage immensa di cittadini [...]. Fra le rovine della misera città altro non si ascolta che gemiti, sospiri, singhiozzi ; e su i mucchij delle pietre intagliar vi si può, a note di cordoglio : Qui fu Catania. » Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit.

⁶¹ BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 87.

⁶² AGS, Estado 3507, n. 3.

⁶³ *Ibid.*, n. 8.

les informations parvenues à Palerme sont désormais plus nombreuses et plus précises, Uzeda confirme cependant la triste primauté catanaise. Il écrit en effet⁶⁴ :

« Là-bas [à Catane] on experimenta la même horreur [qu'à Augusta], mais avec une plus grande mortalité de gens, puisque selon les dernières nouvelles celle-ci s'élève à seize mille personnes. Les édifices sont totalement en ruine. »

Dans le rapport général qu'il envoie à Rome le 19 février, Francesco d'Acquaviva, l'inquisiteur de Malte, assure au cardinal Spada que « la città di Catania ha più di tutte le altre patito nella morte degli abitanti, de quali pochissimi si sono salvati, e delle persone civili particolarmente » (la ville de Catane a plus que toutes les autres souffert de la mort des habitants, desquels très peu se sont sauvés, en particulier parmi les gens de condition)⁶⁵. On pourrait ainsi multiplier les exemples.

A dire vrai, les premières lettres qui parviennent à Palerme depuis Catane ne sont pas tellement moins catastrophistes. Dans une dépêche du 13 janvier, le capitaine de justice Pietro Moncada affirme que le tremblement de terre a abattu tous les édifices de la ville, et que « de 200 personas que habria en ella no quedaron vivos 20 » (de 200 personnes qu'il y avait dans cette ville, il n'en est pas resté 20), et encore ces derniers sont pour la plupart blessés⁶⁶. Soit dit entre parenthèses, cette évaluation du nombre de victimes correspond sans doute plus à une sorte de formule toute faite qu'à une véritable tentative d'évaluer le nombre de victimes, d'autant plus qu'à cette date, en raison du chaos général et de la fuite de bon nombre d'habitants, nul n'aurait pu prétendre d'être en mesure d'établir un quelconque recensement. Dans la lettre que le bénédictin Antonino da Catania adresse le 19 janvier à un abbé palermitain, il raconte qu'un seul moine, parmi les vingt-cinq qui se trouvaient dans le monastère de San Nicolò, a survécu au *terremoto* ; que sur vingt-cinq mille habitants que comptait Catane, il n'en reste plus que cinq mille, dont deux mille se sont enfuis on ne sait où, et que les trois mille qui

⁶⁴ « Alli se experimentò le mismo horror, però mayor mortandad de gente pues hay aviso de que llege a diez y seis mill personas, los edificios quedaron totalmente aruinados » *Ibid.*, n. 11.

⁶⁵ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 52.

⁶⁶ AGS, Estado 3507, n. 9. On peut supposer que cette évaluation du nombre de victimes correspond sans doute plus à une sorte de formule toute faite, qu'à une véritable tentative d'évaluer le nombre de victimes, d'autant plus qu'à cette date, en raison du chaos général et de la fuite de bon nombre d'habitants, nul n'aurait pu prétendre d'être en mesure d'établir un quelconque recensement.

sont restés sont « malevivi e feriti » (blessés et en piteux état) ; et enfin que la ville elle-même n'est plus qu'« un monte di pietre » (une montagne de pierres)⁶⁷. Cependant – commentaire qui a son importance – don Antonino signale que les villes et les terres des alentours se trouvent dans un état tout aussi catastrophique⁶⁸ :

« Dans le même situation que Catane se trouvent Syracuse, Augusta, Carlentini, Lentini, Caltagirone, Scordia, Iaci, Licodia de Sanpau, Francofonte, tous les *casali* de Catane, Palagonia, Mineo, Militello. »

On ne saurait demander à ces premiers témoignages, écrits si peu de temps après le désastre, de nous donner un compte-rendu détaillé de l'étendue des destructions. Il en va autrement des textes que les auteurs catanais rédigent avec tout le recul nécessaire. Avant même d'en commencer l'analyse – et compte tenu du fait que chacun de ces auteurs peut être rangé sans hésitation dans la catégorie philo-catanaise – on se doute déjà que nous allons y retrouver, d'une manière ou d'une autre, cette même tendance à vouloir minimiser la portée des dégâts que nous avons si nettement observée dans le cas des sources philo-messinaises et philo-palermittaines. La situation catanaise se présente cependant de façon bien différente de celle de ses deux grandes « soeurs »⁶⁹. Comment faire pour minimiser les destructions alors que presque tous les édifices se sont écroulés ?

Le cas de Catane est assez paradoxal. Car si d'une part le désastre est tel qu'il n'est en effet pas possible de prétendre que la ville a été efficacement protégée par sainte Agathe, d'autre part, en raison même de la gravité de ce désastre, il est absolument essentiel pour les Catanais – à la fois par rapport à eux-mêmes et par rapport aux autres – d'affirmer qu'ils n'ont été ni entièrement anéantis, ni véritablement abandonnés par les dieux. Le discours municipaliste y est par conséquent d'autant plus exacerbé qu'il est difficile à tenir. La logique de ce discours est d'ailleurs en grande partie toujours la

⁶⁷ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁶⁸ « Dell'istesso modo che è Catania sono Siragusa, Augusta, Carlo Lentini, Lentini, Caltagirone, Scordia, Iaci, Licodia di San Pau, Franco Fonte, tutti li casali di Catania, Palagonia, Mineo, Militello ».

⁶⁹ Dans la Sicile de l'époque, Palerme, Messine et Catane étaient souvent désignées comme les « trois sœurs » (les trois soeurs) du royaume.

même : relativiser la catastrophe. Cependant, les stratégies rhétoriques y suivent des parcours plus complexes qu'à Palerme et Messine.

On constate que les auteurs catanais cherchent à relativiser les destructions à travers deux types de discours : d'une côté, en faisant le recensement de ce qui ne s'est pas effondré ; de l'autre, en mettant l'accent sur la résurrection de la ville.

Commençons par le premier discours. On le trouve à des degrés divers chez chacun des auteurs en question. Tous insistent notamment sur le fait que les trois grandes chapelles de la cathédrale – tout particulièrement celle où sont conservées les reliques et la châsse de sainte Agathe – ont été épargnées par le *terremoto*. « Restò incolume il gabinetto dove risiede il santo corpo e reliquia di sant'Agata. » (le cabinet où réside le corps saint et les reliques de sainte Agathe resta indemne) écrit ainsi Francesco Privitera⁷⁰. Tous signalent, par ailleurs, que le château Ursino et les bastions tiennent toujours debout : ce qui n'est pas rien puisque, comme l'on sait, les murailles représentent encore à l'époque l'une des composantes essentielles de ce qui définit une ville.

Cristofaro Amico est l'auteur qui développe le plus ce premier discours, en établissant la liste minutieuse de tout ce qui n'a pas été démoli par le *terremoto*⁷¹. Ainsi, il tient à préciser que dans la cathédrale, outre les trois grandes chapelles, quelques pans de murs tiennent debout ; et que par ailleurs cinq petites églises ont également été épargnées : la Rotonda, San Carlo Borromeo, Santa Maria delle grazie, Salvatore et surtout Sant'Agata al carcere⁷². Cette dernière suscite en particulier l'admiration d'Amico qui écrit : « imperturbata restò dall'orrendi battimenti del terremoto la chiesa

⁷⁰ Francesco Privitera, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 62. Voir aussi Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 60 ; Cristofaro AMICO, *Cronologia universale...*, cit., pp. 176-184 ; et Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'à Messine – mais pas à Catane – on souligne également que la chapelle de la cathédrale catanaise où se trouve le tableau de la Madone de la lettre a survécu elle aussi. C'est ce qu'affirme Balthasar Bazan dans sa lettre au vice-roi de Naples (AGS, Estado 3507 n. 4) : « quedaron en pie las dos capillas colaterales al altar maior, donde està la madre de Dios [de] la letra y la de la gracia, con coro y avitaculo donde se alla la gloriosa santa Agata ». Messine avait donné ce tableau à Catane en 1669, dans l'espoir que l'image de la Madone permette d'arrêter le flot de lave qui menaçait alors la ville etnéenne.

⁷¹ Cristofaro AMICO, *Cronologia universale...*, cit., pp. 176-184.

⁷² S. Carlo Borromeo, S. Maria delle grazie, S. Agata al carcere étaient toutes trois adossées aux bastions de la ville, ce qui probablement leur permit de mieux résister aux secousses. Le cas de la Rotonda est particulier : il s'agit d'un petit édifice circulaire avec une voûte semi sphérique, construit au VI^e, et de toute évidence particulièrement solide puisqu'il avait déjà survécu aux tremblements de terre de 1169 et 1542.

dello carcere della sud[detta] nostra amazzone con tutto che sorga eminente » (l'église de la prison de notre amazone n'a pas été perturbée par les horribles secousses du *terremoto*, bien qu'elle s'élève sur un lieu éminent)⁷³. Autre motif d'admiration, la maison de la famille Bonaiuto⁷⁴ :

« [...] cette maison, la seule à Catane, parmi toutes celles qui furent détruites, resta debout avec une grande tour qui s'élevait au dessus d'elle, n'ayant perdu que deux seules pièces. »

Amico souligne en outre que, s'il est vrai que l'église et le couvent des carmes sont tombés en ruine, la chapelle de la « très noble famille Amico » – c'est-à-dire la sienne – a néanmoins été épargnée, comme le démontrent « le armi sopra di esso anche illese » (les armoiries au dessus de cette chapelle qui ont été aussi épargnées)⁷⁵. Derniers motifs de consolation : d'une part, le fait que les tombeaux des rois, des bienheureux et surtout celui de sainte Agathe n'ont pas été détruits ; d'autre part, le fait que la plupart des vestiges antiques ont été préservés. Peut-être, se demande l'auteur, est-ce « forse acciocché non si perdesse la memoria di queste celebri antichità magnifiche anche nelle rovine » (peut-être afin que la mémoire de ces célèbres antiquités, magnifiques même dans leurs ruines, ne se perdit pas)⁷⁶.

La ville a été certes terriblement frappée, mais sa mémoire et son essence n'ont pas été anéanties par le *terremoto* : voilà ce que dit en substance Cristofaro Amico. Son tableau a cependant quelque chose de vraiment saisissant. Il me semble que s'il avait dressé – comme le fait Guglielmini – la longue liste de tous les trésors architecturaux et artistiques perdus, il ne nous frapperait pas autant, car son bilan à la fois héroïque et dérisoire nous donne la pleine mesure de la catastrophe. Il faut vraiment que Catane soit

⁷³ *Ibid.*, p. 178.

⁷⁴ « la quale casa sola in Catania di tutte che si distrussero restò in piedi con una gran torre che in essa si alzava non havendo havuto altro pericolo che di due sole camere » *ibid.*, p. 181. A la page 184, Amico précise que la maison du révérend Diego Marletta, dans la *contrada* Rocca del vento, est elle aussi restée debout. Il se pourrait que le sol de cette *contrada* de Rocca del vento (située dans les environs de l'actuelle piazza Stesicoro) fut particulièrement résistant aux secousses sismiques, car la seule autre maison survivante, dont à ma connaissance on trouve la trace dans les archives, s'y trouve également : ASC, Minoriti 43, c. 537 in *HT II* 40.

⁷⁵ Cristofaro AMICO, *Cronologia universale...*; cit., p. 183.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 184.

devenue un invraisemblable champ de ruines pour que quelques pans de murs encore debout dans la cathédrale, une maison n'ayant perdu que deux pièces, une chapelle à peu près intacte dans une église entièrement effondrée, non seulement méritent d'être signalés, mais encore représentent une source d'admiration, si ce n'est de gloire.

Le deuxième type de discours met l'accent sur le thème du phénix qui renaît de ses cendres⁷⁷. Le phénix est pour les contemporains l'emblème par excellence de la renaissance, emblème qui renvoie à la fois au mythe antique et au symbole chrétien de la résurrection : résurrection du Christ, de la Vierge, des âmes après le Jugement dernier, ainsi que des âmes de ceux qui accèdent directement au paradis après leur trépas⁷⁸. Le thème du phénix est déjà présent chez Tommaso Costanzo qui écrit pourtant quelques semaines seulement après la catastrophe, alors que la reconstruction n'est encore au mieux qu'un espoir. Ce sont quasiment les derniers vers de son poème, et l'on y perçoit à la fois un écho de l'atmosphère d'incertitude générale qui devait régner alors, et la foi chevillée au corps de l'auteur en la résurrection de sa ville⁷⁹ :

« Catane fut, n'est pas, sera, dit-on.

Et moi je confirme, et je dis, d'un phrase :

Tu fus, tu n'es pas, tu seras un nouveau phénix. »

Le thème du phénix se précise chez Francesco Privitera qui écrit en 1695, à une date où la reconstruction de Catane est désormais en plein boom, et où le plan de la ville a été par ailleurs fortement remanié selon les canons urbanistiques de l'époque, avec le percement de grandes artères rectilignes et orthogonales, et l'élargissement des places. Privitera affirme dès les premières pages de son ouvrage que Catane, ville âgée de près de cinq mille ans, était désormais devenue « decrepita ed annosa » (décrépie et chargée

⁷⁷ On retrouve ce même thème du phénix dans des chroniques d'autres tremblements de terre, par exemple dans le récit du séisme napolitain de 1688 de Vincenzo MAGNATI, *Notizie istoriche...*, cit., p. 410. On le retrouve également, mais cette fois sous forme de sculptures et bas reliefs, sur certains bâtiments reconstruits après le *terremoto* de 1693, par exemple sur la porte de la nouvelle ville de Noto, ou sur l'église des capucins de Vizzini.

⁷⁸ A ce propos, citons deux textes de l'époque : Louis-François d'ARGENTAN, *Conférences théologiques et spirituelles sur la très sainte Vierge Marie [...]*, 1693, p. 623, qui distingue le « phénix de la nature » (l'oiseau) du « phénix de la grâce » (la sainte Vierge ; et Carlo LABIA, *Simboli predicabili estratti de sacri evangeli [...]*, 1692, qui consacre près d'une dizaine de pages aux diverses significations religieuses du phénix.

⁷⁹ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

d'années), qu'elle est « morte » le jour du *terremoto*, mais que sainte Agathe a négocié sa « résurrection ». En s'adressant à la sainte, le franciscain lui dit : « havrai negociato la sua resurrettione perché piu bella e formosa città rediviva riuscisse, rinovellata dalla divina destra » (tu auras négocié sa résurrection, afin qu'en renaissant elle devienne une ville plus belle et mieux faite, renouvelée par la main droite de Dieu)⁸⁰.

Le renouvellement urbanistique et la reconstruction apparaissent donc en quelque sorte comme des justifications *ex post* de la catastrophe. L'anéantissement de Catane, semble dire en substance Privitera, n'est pas le signe que sainte Agathe a abandonné sa ville, ou qu'elle n'a pas réussi à la protéger ; au contraire, son intercession est toujours efficace, elle passe cependant par des voies qui sur le moment paraissent incompréhensibles aux profanes, mais qui se révèlent par la suite dans toute leur splendeur. Il s'agit d'un discours auquel les contemporains ne pouvaient être que très sensibles, dans la mesure où il trace un parallèle implicite entre le sort de la ville et la Passion du Christ, parallèle d'autant plus marquant qu'il se joue aussi, comme nous l'avons dit, sur le plan des quarante heures : entre la secousse du vendredi 9 janvier et celle du dimanche 11, d'une part ; entre le vendredi saint et le dimanche de Pâques d'autre part. Privitera rappelle, du reste, que la mort du Christ avait été elle aussi suivie par un tremblement de terre, qui avait frappé à la même heure que celui de Catane, soit à 21 heures selon l'horaire « à l'italienne »⁸¹. Ce discours de Privitera rejoint par ailleurs tout un thème du « désastre nécessaire et bienvenu » qui mériterait d'être approfondi. On songe, pour ne citer qu'un exemple célèbre, aux considérations de Louis Sébastien Mercier au sujet d'une éventuelle catastrophe qui permettrait à Paris de se renouveler à l'image de Lisbonne après le tremblement de terre de 1755⁸².

Chez Domenico Guglielmini le thème du phénix qui renaît de ses cendres prend encore une nouvelle dimension. En effet, le franciscain considère que le phénix est le symbole même de Catane, dont l'histoire est scandée par une succession de destructions et de reconstructions, et qui mérite par conséquent, selon lui, d'être appelée « la città più

⁸⁰ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., deuxième page du frontispice.

⁸¹ *Ibid.*, p. 59.

⁸² Louis Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris [...]*, III, p. 300-301, 307-308, cit. par Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme*, I p. 398.

volte demolita »⁸³. Il compare aussi Catane à la palme qui, si elle est pliée vers le sol, s'élève ensuite avec plus de vigueur « verso le stelle » (vers les étoiles), ou à Anthée qui ressurgit chaque fois de terre avec plus d'énergie⁸⁴.

Le texte de Guglielmini est, comme d'habitude, le plus complexe et le plus original, peut-être aussi dans la mesure où, comme nous l'avons souligné, il l'écrit en « exil » à Palerme. Dans des pages aux accents parfois délirants, il parvient ainsi à transformer le désastre en une source d'orgueil municipal. Écoutons, par exemple, ce passage où il console la « Pallas catanaise » en lui conseillant de prendre avec fatalité la dévastation de sa ville bien aimée⁸⁵ :

« Mais que faire. Débarrasse de tant de deuils les ténèbres de ton cœur ô très noble Pallas catanaise puisque, si les coups du destin t'ont secouée, tu es et seras cependant toujours la fille de Jupiter. Si un éclair de la terre a abattu les galeries de ton Athènes érudite réjouis-toi, puisque la foudre tombe d'habitude sur les cimes des montagnes les plus hautes. C'est ta gloire, car même Rome, qui est la norme de l'univers, a éprouvé jusqu'à sept fois le malheur causé par un bras ennemi. Les ors se perfectionnent dans les flammes ; et sache que chacune de tes gloires fera jaillir les larmes de la jalousie qui se dévore elle-même, puisque parmi les villes tu es comme cette lampe du temple d'Arcadie décrite par Athénée, qui exposée à l'eau et aux vents ne s'éteignait jamais. »

Guglielmini oscille entre deux discours. D'un côté, il relativise la portée du *terremoto* en soulignant que la perte de ses édifices n'a en rien amoindri l'importance de Catane. Il écrit à ce propos⁸⁶ :

⁸³ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, p. 60.

⁸⁴ *Ibid.*, cit., p. 100.

⁸⁵ « Ma che vuol farsi. Sgombra fra tante doglianze le tenebre del tuo cuore ô nobilissima Pallade catanese, che se gli urtoni del destino t'anno aggitato, sempre però sei e sarai figlia di Giove. Che se un fulmine della terra atterrò le gallerie della tua Atene erudita rallegrati, poiché le saette sogliono piombare su l'altezze de monti più alti. E tua gloria, ch'anco una Roma, ch'è la norma dell'universo, anco da sette volte ha provate le disaventure da braccio inimico. Gli ori si perfezionano tra le fiamme ; e sappij ch'ogni tua gloria sempre sarà per far sgorgare le lacrime all'invidia, che se stessa devora, poiché tu fra le città sei come quella lampade descritta nel tempio d'Arcadia da Ateneo, ch'esposta all'acque ed al vento mai si smorzava. » *Ibid.*, pp. 33-34.

⁸⁶ « Non sono le mura e gli edeficij che fanno illustri le città, ma sono gli homini decorosi ed ornati di virtù e scienza. Anco un Platone sempre era l'istesso con tutto che gli serva di catted[r]a una capanna ; anco gli Academi formavano l'accademia sotto d'un platano. » *Ibid.* p. 114.

« Ce ne sont pas les murs et les édifices qui rendent les villes illustres, mais ce sont les hommes dignes et ornés de vertu et de science. Platon était toujours lui-même, quand bien même ce n'était qu'une cabane qui lui servait de chaire ; et les Académiciens formaient l'Académie sous un platane. »

D'un autre côté, il affirme que la suprématie catanaise est telle que même ses ruines, sont magnifiques et glorieuses⁸⁷ :

« Ces ruines sont pour elle des rostrs, où telle une gemme brillera parmi les pierres la primauté singulière de ses études, puisqu'il lui suffit d'une mesure en planches dégrossies, sur la porte de laquelle on lise « voici Catane », pour avoir ce qu'elle possédait dans l'excellence de ses palais. Un seul de ses patriciens suffit pour constituer un sénat, et un seul gentilhomme pour prouver sa noblesse. [...] chaque brindille de ces gravats brisés en mille morceaux est l'antichambre d'un roi, chaque hécatombe est une assemblée de plusieurs Césars, chaque tas de poussière de ce sol est la cendre de ces squelettes licenciés [étudiants ayant obtenu leur licence] [...] dans chaque pierre tombale de ces ruines tu liras un privilège, dans chaque éclat de cailloux tu verras un trophée esquissé, chaque colline t'ouvre tout grand un Capitole ; chaque recoin de ces horreurs offrira à ton regard un Démosthène solitaire, un Socrate pensif ; chaque ombre de ces roches te montrera une réunion de ces sénateurs et patriciens qui brillent comme le soleil sur tous les sièges sénatoriaux. »

Pour Guglielmini la suprématie catanaise repose en substance sur trois grands piliers : a) elle est l'unique ville universitaire de Sicile – quand bien même ce privilège lui est régulièrement contesté par ses deux « soeurs »⁸⁸ – ; b) sa noblesse est – selon lui

⁸⁷ « Quelle rovine per lei sono rostri, ove come gemma in quelle pietre riluccherà la preminenza singolare de' suoi studij, che solo bastava un tugurio di tavole sgrossate, e che su la porta dica questa è Catania, per aver quanto possedeva tra l'eccellenza de suoi palaggi. E sufficiente uno de suoi patrizij per far comparsa da senato, ed un sol cavaliere per dar saggio di quella nobiltà. [...] ogni sterpo di quei frantumati macigni è un'anticamera di scettrato dominante, ogni ecatombe è un'aula di più Cesari, ogni mucchio di polve di quel suolo è la cenere di quei scheletri laureati. [...] in ogni lapide di quelle rovine leggerai un privilegio, in ogni scheggia di sasso vedrai delineato un trofeo, ogni collina ti spalanca un Campidoglio ; ogni angolo di quegli orrori ti darà allo sguardo un Demostene solitario, un Socrate cogitabondo ; ogn'ombra di quelle rupi ti dimostrerà una congrega di quei senatori e patrizij che come sole scintillano sovra tutti i sogli senatorij. » *Ibid.* pp. 115-120.

⁸⁸ Messine avait en particulier réussi à obtenir son propre « studium » à la fin du XVI^e siècle, malgré l'opposition farouche de Catane. Au cours des années 1640-1670, l'université messinaise, mieux financée et disposant d'un corps professoral de tout premier ordre, avait largement dominé l'université catanaise.

– non seulement la plus ancienne et la plus glorieuse, mais elle a encore essaimé à travers toute l'île ; c) la ville a été à une certaine date – en particulier au XIV^e siècle – le siège du pouvoir royal. Aucun de ces trois piliers ne saurait être affecté par le *terremoto*, qui n'a donc en rien amoindri cette suprématie.

Une fois ces vérités établies, les propos de Guglielmini s'adressent aux autres villes de Sicile, et son discours se fait alors moins dithyrambique et plus grinçant. Il commence par affirmer : « ne credo che si trovi ciascuno così milenso che dalle sue cadute si rida, poiché allo scopo di questi accidenti ogni cosa in questa valle di lacrime è sottoposta. » (je ne crois pas qu'il y ait personne de si mesquin qu'il se soit réjouit de sa chute, puisque dans cette vallée de larmes tout est sujet à de tels accidents)⁸⁹. Il souligne ensuite, d'une part, que les autres cités ne peuvent que pleurer la « mort » de Catane, leur « mère » à toutes ; d'autre part, que la chute de Catane comporte en quelque sorte automatiquement la chute des autres cités. Guglielmini joue ici sur les mots, faisant mine de confondre les deux plans : le plan moral, c'est-à-dire celui de la « catastrophe douloureuse » qui frapperait les autres villes en tant qu'elles sont les filles de Catane ; et le plan sismique, c'est-à-dire les destructions que le *terremoto* a effectivement provoquées dans le reste de la Sicile (il consacre d'ailleurs à ces destructions plusieurs dizaines de pages à la fin de son ouvrage). Écoutons-le⁹⁰ :

« [...] si, lors de la chute de Catane, de nombreuses villes et terres courbèrent de douleur le front jusqu'au sol, il conviendra bien que, comme je raisonne des malheurs de la mère, je vous narre également la douleur des enfants. Car si Catane a toujours été la tête du royaume, comme l'attestent les histoires, il est nécessaire de montrer la catastrophe douloureuse des autres membres. Je l'indique déjà, afin que ces misérables villes démolies accompagnent de leur deuil, jusqu'à l'urne, les funérailles de la Pallas Athéna catanaise. Car si la mère pleura, avec beaucoup de raison les enfants doivent

Catane avait cependant reconquis son monopole en 1678, au lendemain de la défaite de Messine, qui entre autres privilèges avait perdu son université. A ce propos cf. Matteo GAUDIOSO, *L'università di Catania nel secolo XVII*, in *Storia della università di Catania*, 1934, pp. 101-108.

⁸⁹ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 115.

⁹⁰ « se nella caduta di Catania anco chianarono la fronte sul suolo molte città e terre per il dolore, saria bene convenienza che così come raggiono delle miserie della madre, sariami bene il narrarvi anco il dolore de figli. Che se Catania è stata sempre capo di regno, secondo l'attestano le istorie, ben è di dovere che si mostri la catastrofe dolorosa degli altri membri. L'accennerò intanto, acciò queste miserabili città demolite con i suoi cordogli accompagnino all'urna della palladia Atene catanese i funerali. Che se pianse la madre, con molte raggione devono lacrimare i figli. Che se nell'istesso giorno crollò genitrice, nell'istesso punto precipitarono gli allievi. » *Ibid.*, pp. 34-35.

pleurer. Car le jour même où la mère tomba, au même moment les élèves s'effondrèrent. »

Pour terminer, Guglielmini exprime l'espoir que le roi d'Espagne viendra en aide à Catane. Mais cet espoir ne se fonde pas tant sur le fait que la ville etnienne a été celle qui a le plus souffert du *terremoto*, c'est-à-dire en d'autres termes sur la générosité désintéressée du souverain ; il se fonde au contraire sur l'idée qu'il est de l'intérêt même de la couronne de venir en aide à une cité aussi importante. Il affirme en effet⁹¹ :

« On attend beaucoup de la bienveillance inaltérable de la majesté catholique de notre seigneur Charles second, que Dieu garde, qui certainement dans cette urgence ouvrira grand les trésors de sa libéralité, comme ses ancêtres ont fait dans le passé lors de la chute de cette ville, afin qu'il voit à nouveau sa Sicile non pas aveugle d'un œil, puisque Catane est la pupille de cette île. »

Toutes proportions gardées, et dans un contexte complètement différent, le discours de Guglielmini fait songer à la célèbre formule : « quand l'Amérique éternue le monde s'enrhume ».

Nous indiquions tout à l'heure que les stratégies rhétoriques des chroniqueurs catanais suivent des parcours plus complexes que celles des chroniqueurs palermitains et messinois. S'il fallait résumer d'un mot ces différents parcours, on pourrait dire que, plutôt que de minimiser l'entité des destructions, les Catanais minimisent la catastrophe elle-même, ou pour mieux dire, ils la remettent en perspective : 1) le *terremoto* n'a pas détruit ce qui fait l'essence de Catane (Amico, Costanzo, Privitera, Guglielmini) ; 2) il a permis à la ville de se renouveler sur le plan urbanistique et architectural (Privitera, Guglielmini)⁹² ; 3) les catastrophes elles-mêmes font partie de l'essence de Catane,

⁹¹ « Tanto si attende dell'amorevolezza inalterabile della maestà cattolica di nostro signore Carlo Secondo, che Dio guardi, che di certo in quest'urgenza sarà per spalancare gli erarij della di lui liberalità, si come han fatto per il trascorso i suoi bisauli nelle cadute di essa, acciò vegga un'altra volta la sua Sicilia non cieca d'un occhio, mentre di quest'isola Catania è la pupilla. » *Ibid.*, p. 121.

⁹² On retrouve cette même idée dans plusieurs textes tout au long du XVIII^e. Citons en particulier Pietro GULOTTA, *Il trionfo Catanese [...]*, 1701, pp. 20-23 et *passim*, qui affirme d'ailleurs lui aussi que Catane est « l'immortale fenice del regno » ; et Michel Jean de BORCH, *Lettres sur la Sicile [...]*, 1782, I p. 65, qui écrit : « Il semble même que, réalisant la fable du Phénix, elle [Catane] soit sortie, pour ainsi dire plus brillante & plus belle du sein de la destruction. Ses rues sont tirées au cordeau, ses places spacieuses et régulières ».

comme le démontre son histoire (Privitera, Guglielmini, Amico), et cela s'explique parce que « la foudre ne tombe que sur les montagnes les plus élevées » (Guglielmini) ; 4) la chute de Catane signifie automatiquement l'effondrement des autres cités de Sicile qui, par principe, ne sauraient jamais être mieux loties qu'elle (Guglielmini)⁹³.

Face à un tel déploiement, pour ne pas dire une telle ivresse de patriotisme municipaliste, il est vraiment très difficile de soutenir que, pour reprendre la formule de Musset (*supra* p. 241), le « sens » de ces témoignages est celui d'« apitoyer le lecteur [...] afin de lui soutirer des grâces et des réductions d'impôts. » Et en particulier en ce qui concerne Guglielmini – le plus extrémiste de tous en matière de municipalisme –, il est tout aussi difficile de suspecter, comme le fait Barbara Mancuso (v. *supra*), qu'il ait pu exagérer la destruction des œuvres picturales pour obtenir des dérogations, des permis et des crédits pour la reconstruction.

Des discours multiples et complexes

Qu'en est-il des sources provenant des autres villes siciliennes ? Dans l'ensemble on y retrouve la même logique municipaliste qui caractérise les sources catanaises, messinaises et palermitaines. Prenons le cas de la lettre que le comte Domenico Lacorcia envoie le 14 janvier 1693 à l'éditeur napolitain Bulifon. Il y évoque les destructions qu'ont subies une trentaine de cités – dont Catane, Syracuse, Palerme et Messine –, mais à propos de sa Mazzarino il affirme qu'elle est indemne « per sola pietà di Dio » (grâce à la seule pitié de Dieu)⁹⁴. Pourtant, dans le rapport général que le vice-roi expédie à Madrid en mai 1693, on lit que Mazzarino « quedò maltratado, pero no con daño considerable » (a subi des dégâts, mais sans dommages considérables)⁹⁵ : donc pas de destructions considérables, en comparaison des autres villes du Val di Noto, mais quand même des dommages importants.

⁹³ Toutes proportions gardées, et dans un contexte complètement différent, cette affirmation de Guglielmini fait songer à la célèbre formule : « quand l'Amérique éternue le monde s'enrhume ».

⁹⁴ BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 86 *sq.*

⁹⁵ AGS, Secretarias provinciales 1079, document en annexe de la lettre du vice-roi du 14 mai 1693.

On pourrait multiplier les cas semblables. On pourrait également montrer que les contemporains étaient, bien entendu, tout à fait conscients de ces logiques municipalistes. Citons à ce propos deux exemples. Dans son poème, Gaetano Accaputo affirme ceci à propos de Melilli⁹⁶ :

« Vous avez vu Melilli s’effondrer ?
Demander aux habitants de Melilli qui le savent :
Ils ne peuvent se glorifier que d’une seule chose
Que San Sebastiano ne se soit pas écroulé. »

On ne sait pas exactement si San Sebastiano désigne une église ou peut-être une simple statue, ou encore une fresque. Quoi qu’il en soit, Accaputo laisse entendre que si leur terre ne s’était pas entièrement effondrée, les habitants de Melilli s’en seraient volontiers « glorifiés ».

Le deuxième exemple est tiré de la lettre du 27 février 1693 que l’évêque Francesco Fortezza envoie au cardinal Carpegna. Dans cette lettre, Fortezza évoque entre autres choses la situation des deux églises principales de Modica. Voici ce qu’il écrit⁹⁷ :

« [...] l’église de San Pietro de Modica a été démolie au point qu’il n’en reste pas un morceau debout, et l’archiprêtre don Giovanni Battista Vassallo a été écrasé sous les ruines ; celle de San Giorgio de la même ville est complètement démolie, mais les chanoines de celle-ci, s’ils ne sont pas aveuglés par leur affection envers leur église, disent qu’il est possible de la réparer, et cette collégiale est aussi sans prêtre, en raison de la mort du préposé. »

« S’ils ne sont pas aveuglés par leur affection envers leur église » : cette remarque ne suggère-t-elle pas que l’évêque – qui a reçu divers d’avis en provenance du comté de Modica, et qui a par conséquent une idée assez précise des dévastations que le

⁹⁶ « L’atu vistu Miliddi subbissari ? / spia a li Miliddisi ca lu sanu : / ‘na sula cosa si puonu larari / ca nun si sdiculiau Sam-Mastianu. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 42.

⁹⁷ « la chiesa di San Pietro di Modica è demolita senza restarne parte in piede, et il fu arciprete di essa don Giovanni Battista Vassallo fu oppresso dalle ruine ; quella di San Giorgio dell’istessa città si ritrova fracassata, ma li canonici di essa, se non sono ingannati dal proprio affetto alla loro chiesa, dicono che vi è possibilità di risarcirsi, e questa collegiale pure è senza parroco per morte del preposto di essa. » ASV, Carpegna 5-III, cc. 16-17.

terremoto y a apportées – considère *a priori* que les chanoines de Modica sont susceptibles de vouloir minimiser les dommages qu’a subis leur église ?

On pourrait cependant considérer les choses autrement, et se dire que les chanoines en question considèrent peut-être qu’ils ont plus de chances d’obtenir une aide s’ils affirment que leur église est encore réparable plutôt que complètement effondrée. Cela dit, toutes les sources montrent que le financement de la reconstruction des églises – que celui-ci provienne du haut, ou qu’il provienne de la base, c’est-à-dire des dons des fidèles – n’est pas fonction de leur état de destruction (réparable, entièrement écroulée, etc.), mais dépend plutôt de leur importance : la priorité étant donnée aux *chiese madri* et aux collégiales. Dans une sorte de circulaire du 18 mars 1693 destinée aux différents vicaires du diocèse, l’évêque de Syracuse affirme, par exemple, très clairement qu’il faut reconstruire « avant toutes les autres la *chiesa madre* »⁹⁸.

Autre cas de figure intéressant, celui où les chroniqueurs se disputent sur l’entité des destructions. Francesco Aprile, par exemple, insiste beaucoup sur le fait que sa ville de Caltagirone n’a pas été aussi détruite que ce qu’ont bien voulu dire Domenico Guglielmini dans son *Catania destrutta*, Pietro Mataplana dans sa *Vita e miracoli di santa Rosalia* (1693) et Vincenzo Coronelli dans son *Isolario descrittione* (1696)⁹⁹. Aprile accuse en particulier Guglielmini d’avoir exagéré les dommages subis par les couvents et les maisons privées. Guglielmini consacre plus de trois pages à Caltagirone¹⁰⁰, et il semble bien qu’il s’y soit rendu suite au *terremoto*, peut-être en cours de route alors qu’il voyageait vers Palerme. Aprile oppose cependant, à la connaissance superficielle que peut acquérir un observateur de passage comme Guglielmini, sa propre expérience : « ma noi, écrit-il, che ne abbiamo non solamente veduto le rovine, ma sperimentatele, possiamo senza pericolo di verun fallo descriverle. » (mais nous, qui n’avons pas seulement vu les ruines, mais les avons expérimentées, nous pouvons les décrire sans danger d’erreur)¹⁰¹.

⁹⁸ Archivio della chiesa madre di Palazzolo, registro della curia vicariale 1692-93, transcrit par Lucia TRIGILIA et Gualtiero OBERTI, *Palazzolo Acreide...*, cit., doc. 5.

⁹⁹ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 395.

¹⁰⁰ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., pp. 154-157.

¹⁰¹ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 395.

On ne peut pas dire que le tableau des dégâts que brosse Aprile soit radicalement différent de celui de Guglielmini ; il essaye toutefois de nuancer ici et là. Il précise ainsi que les églises de San Bonaventura, San Francesco, des carmes et du Salvatore ont certes été quasiment rasées au sol, mais que « fu molto minore a proporzione il danno ne' loro conventi e monistero » (les couvents et monastères respectifs ont beaucoup moins souffert en proportion) ; que seulement « poche case di nobili patirono una totale rovina » (peu de maisons de nobles ont subi une destruction totale). Quoi qu'il en soit, conclut Aprile – qui publie son ouvrage en 1725 – : « Oggi ogni cosa si vede restituita allo stato primiero » (aujourd'hui tout a été remis dans son état antérieur).

Si tous les documents que nous avons analysés jusqu'ici vont dans le même sens et présentent ensemble un tableau cohérent, on trouve cependant aussi des documents qui vont dans un sens inverse. Ces sources sont, il est vrai, peu nombreuses, mais elles n'ont pas moins des problèmes d'interprétation.

Dans la dépêche qu'il envoie le 15 janvier 1693 au vice-roi, le sénat de Lentini affirme que la ville a été « enteramente arruinada » (entièrement détruite)¹⁰², ce que confirment effectivement toutes les autres sources ; le sénat assure également que « de tres partes de la gente han perecido las dos » (de trois parties de la population, deux ont péri). Or ce pourcentage de 66% de pertes est bien plus important que celui que l'on obtient sur la base des chiffres de mortalité établis au printemps 1693 par le secrétariat du vice-roi (12%)¹⁰³ et par le duc de Camastra (30%)¹⁰⁴. Même constat en ce qui concerne une lettre de mi-janvier que l'évêque et l'un des sénateurs de Syracuse expédient à Palerme, et où ils affirment que « habran muerto entre las ruinas la mitad de aquello naturales » (la moitié de la population est morte dans les ruines)¹⁰⁵. Or toujours selon les chiffres du vice-roi et de Camastra, le pourcentage de mortalité à Syracuse aurait été deux fois moindre : entre 23 et 25%. Il n'en va pas autrement à Catane, où le

¹⁰² AGS, Estado 3507, n. 9.

¹⁰³ AGS, Secreterias provinciales 1079, document en annexe de la lettre du vice-roi Uzeda du 14 mai 1693.

¹⁰⁴ AHNM, Sicilia 2225, rapport du duc de Camastra au vice-roi du 14 juin 1693 transcrit par Corrado GALLO, « Il terremoto del 1693 e l'opera di governo del vicario generale duca di Camastra », *Archivio storico siracusano*, 1975-I, p. 53.

¹⁰⁵ AGS, Estado 3507, n. 9.

capitaine de justice affirme dans sa missive du 12 janvier que seuls 10% des Catanais ont survécu (*supra* p. 261), alors que les chiffres gouvernementaux indiquent une mortalité comprise entre 60 et 80%.

Dans ces trois cas les estimations municipales sont systématiquement supérieures aux estimations du gouvernement central. Comment l'expliquer ? Les autorités locales gonflent-elles délibérément le nombre de victimes afin d'alarmer le gouvernement et l'inciter ainsi à intervenir au plus vite ? Ou faut-il plutôt mettre ces chiffres hyperboliques sur le compte du choc, de l'incertitude et de la confusion provoquées par le *terremoto* ?

On ne peut pas tout à fait exclure la première hypothèse. On peut l'exclure d'autant moins que, dans des circonstances semblables, d'autres autorités locales firent preuve d'une plus grande retenue. Prenons le cas de la dépêche que le *secretario* de Paternò envoie le 12 janvier 1693 au vice-roi. Il y brosse un tableau quasi-apocalyptique de la situation : « pareze acabarse el mundo, écrit-il, y no quedar memoria de nada del lugar » (le monde semble être sur le point de finir, sans qu'il ne reste plus de mémoire du lieu), mais en même temps il reste extrêmement modéré sur le plan des destructions et des victimes en disant : « quedaran poca casas [...] los combentos y monasterio estaban arruinados pero sin daño de religiosos. Que hasta 20 personas havian perecido. » (seules quelques maisons sont restées, les couvents et monastères sont en ruine mais sans pertes de religieux. Pas plus de 20 personnes ont péri.)

Mais c'est malgré tout la seconde hypothèse qui paraît la plus logique. En effet, le gonflement des chiffres n'avait en l'occurrence aucune réelle portée pratique : pouvait-on vraiment croire, à Syracuse, que le gouvernement interviendrait moins vite ou enverrait moins d'aide si l'on déclarait que la mortalité avait été seulement de 25% au lieu de 50% ? à Catane seulement de 60% au lieu de 90% ? Même en considérant les estimations les plus faibles, il s'agissait toujours d'un nombre de victimes considérable – infiniment supérieur à celui qu'avait provoqué le précédent *terremoto* de 1542 – et justifiant à lui seul l'intérêt et la sollicitude de la couronne. Selon les estimations les plus faibles, la mortalité provoquée par le tremblement de terre de 1693 pour les seules Catane, Syracuse et Lentini s'éleva à 16 000 personnes – 23 000 selon les estimations

les plus élevées – contre seulement 200 victimes dans tout le Val di Noto lors du *terremoto* de 1542, dont 70 à Lentini et 6 à Catane¹⁰⁶.

Il en va, en revanche, autrement dans une note de mai 1696 rédigée par le maire de Syracuse Benedetto Ximenes à l'intention des sénateurs de sa ville¹⁰⁷. Ici, le nombre de victimes présente un enjeu économique et fiscal tout à fait concret. En effet, à cette date, le gouvernement central songe déjà à rétablir les impôts qui avaient été suspendus suite au *terremoto*, et par ailleurs les anciens créanciers de la ville – dont la plupart sont d'ailleurs des membres du patriciat ou des institutions religieuses de Syracuse – réclament bruyamment le paiement des intérêts qui leurs sont dus. Or dans la mesure où la fiscalité locale pèse presque entièrement sur les produits de consommation courante (farine, vin, etc.), l'assiette fiscale dépend étroitement du nombre d'habitants. Ximenes explique par conséquent aux sénateurs – et sans doute essaye-t-il aussi de persuader ceux des sénateurs qui appartiennent au « parti » des créanciers – que si Syracuse veut se reconstruire et se repeupler rapidement, elle a intérêt à retarder le plus possible le rétablissement des impôts, et pour ce faire elle doit démontrer au nouveau vice-roi¹⁰⁸ qu'elle a perdu environ 8 mille habitants au cours du séisme, et non pas 4 mille comme le prétendent les rapports officiels du printemps 1693¹⁰⁹. Pour appuyer son propos Ximenes, se lance dans une longue démonstration qui commence ainsi : « Per dimostrare che perirono circa 8 mila persone, suppongasi... » (pour démontrer que 8 mille personnes périrent, supposons...).

On ne saurait dire qui, du maire ou des créanciers de la ville – qui prétendaient que le dernier recensement en date, réalisé en 1695, avait été falsifié¹¹⁰ –, avait raison, mais ce

¹⁰⁶ Chiffres données par Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti e lave...*, cit., p. 75.

¹⁰⁷ ASS, Senato 78, cc. 24 sq.

¹⁰⁸ Le duc de Veraguas qui remplace Uzeda à la tête du gouvernement de la Sicile au cours de ce même mois de mai 1696.

¹⁰⁹ Les témoignages rédigés par des particuliers syracusains parlent quant à eux de 4 à 6 mille morts : par exemple Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto... », cit. ; Anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto...*, cit.

¹¹⁰ Ximenes affirme : « e non fu vera la voce sparsa dopo per diligenza de' suggiugatarij che se n'habbino occultate molte [personnes] ». Lui-même semble assez sûr de son fait puisqu'il déclare sans ambages : « la numerazione si può fare di nuovo, con loro [des « suggiugatarij » c'est-à-dire des créanciers titulaires de titres de rentes gagées sur les différentes gabelles de la ville] assistenza e sodisfazione, e di persone integre e disinteressate ».

qui est certain c'est que les nécessités d'ordre économique avaient ici entièrement pris le pas sur les considérations liées à l'orgueil municipal.

Autre cas de figure, celui du désastre en quelque sorte « inventé ». En 1697-98, le sénat de Catane rechigne à payer les impôts royaux qui désormais ont été en partie réimposés. La municipalité, qui a plusieurs centaines d'onces d'arriérés, n'arrive d'ailleurs pas à faire face à ses dépenses courantes ; en particulier, elle ne parvient à payer que la moitié du salaire normalement dû aux professeurs de l'université, ceux-ci acceptant de recevoir le reste quand « les temps seront meilleurs »¹¹¹. Dans ce contexte fiscal tendu, le sénat prétexte d'un nouveau *terremoto* qui aurait durement frappé Catane en 1697 (la date exacte n'est pas précisée) pour ne pas payer ce qu'il doit à la couronne et à ses propres créanciers. Selon le sénat, de nombreux habitants auraient en effet quitté la ville suite à ce tremblement de terre, réduisant d'autant l'assiette fiscale. Le Tribunale du *real patrimonio* ne se laisse cependant pas émouvoir pour autant : dans une dépêche du 5 février 1698, il rétorque aux sénateurs catanais que ceux-ci exagèrent, qu'il n'y a eu aucun « orrore » comme ceux-ci l'affirment, et que selon les informations qui lui sont parvenues le séisme en question n'a provoqué aucun dommage¹¹². Ici aussi, il n'est plus question ni d'orgueil municipal, ni du prestige de sainte Agathe : la nécessité de trouver une solution à la crise financière a pris le dessus sur toute autre considération.

Si l'on fait la somme de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on peut affirmer que si la plupart des sources minimisent d'une façon ou d'une autre la catastrophe, d'autres au contraire l'exagèrent ou même en inventent une inexistante. Ces sources ne sont pas toutes coulées dans le même moule. Faut-il s'en étonner ? Certes non. Et par ailleurs, il est certain que la plupart de ces documents sont polysémiques. Nous sommes face à des discours multiples et complexes : rien de surprenant à cela. Notre problème est qu'en l'occurrence nous ne pouvons pas nous contenter de ce constat, aussi convaincant soit-il. Comme les historiens positivistes de la fin du XIX^e siècle, nous voulons en effet établir les *faits* – et nous voulons que d'autres soient en mesure de les établir après nous

¹¹¹ ASP, TRP Consulte II 26, c. 232, document de décembre 1697.

¹¹² *Ibid.*, c. 271.

– avec la plus grande rigueur et la plus grande certitude possibles. Nous le voulons au moins pour deux raisons.

D'une part, parce qu'il nous importe de pouvoir répondre à ces questions : la mortalité a-t-elle vraiment dépassé les 50% à Catane ? la quasi-totalité de ses bâtiments se sont-ils vraiment écroulés ? quel a été le bilan d'ensemble (victimes et destructions) du *terremoto* de 1693 ? En effet, la réponse à ces questions nous permettra par la suite de poser et de saisir avec plus de sûreté un ensemble d'autres problèmes : comment et en combien de temps les vides démographiques se sont-ils comblés ? quel a été l'impact de la mortalité sur le stock de capital par habitants ? faut-il parler de véritable reconstruction ou de simple réparation des édifices ?

D'autre part, si nous contestons à juste titre le lieu commun qui prétend que les *terremotati* exagèrent systématiquement la gravité des tremblements de terre, ne devons-nous pas essayer de proposer un modèle interprétatif alternatif ? Ne serait-ce pas aussi une façon de contribuer, dans la mesure de nos possibilités, au travail de nos voisins géophysiciens qui, par les progrès de leur discipline, espèrent un jour être en mesure de prédire et par conséquent – en tous cas en ce qui concerne les vies humaines – de prévenir les séismes¹¹³ ? Tout en sachant que nous avançons sur un terrain difficile, pour ne pas dire miné, pouvons-nous renoncer à essayer de modeler une clé – ou plutôt un trousseau de clés – de lecture qui permettrait de savoir, quel que soit le cas de figure, quelle est la façon dont il faut interpréter les sources de l'époque moderne ?

3. Proposition d'un modèle herméneutique

Le problème méthodologique

L'enjeu est de taille. Il n'est pas exagéré de dire qu'il en va du fondement même de la sismologie historique, qui ne saurait fonctionner valablement en tant que champ

¹¹³ Cf. Paul TAPPONNIER, « La tectonique, source des plus grands cataclysmes telluriques actuels », *Les annales des mines*, n. 40, octobre 2005, pp. 12-13 et 21.

interdisciplinaire sans un modèle interprétatif partagé par tous. Sans entrer ici dans tous les détails d'un gros débat, soulignons simplement que, du côté des sismologues, l'importance heuristique de la sismologie historique fait désormais l'objet d'un consensus sur le plan théorique, car il ne fait pas de doute que la connaissance des tremblements de terre du passé présente un intérêt fondamental pour l'identification des failles actives et pour l'évaluation des risques sismiques¹¹⁴. Cependant, sur le plan pratique, la sismologie historique soulève aussi un certain nombre de critiques et d'objections.

De nombreux efforts ont d'ailleurs été entrepris pour vérifier la cohérence des résultats, et pour développer des modèles mathématiques et informatiques permettant d'améliorer l'utilisation des données historiques¹¹⁵. La pierre d'achoppement demeure toutefois ce que les sismologues appellent « the subjective criteria », à savoir le caractère subjectif de l'interprétation des sources historiques. Ce caractère subjectif est d'autant plus exacerbé qu'il n'existe pas à l'heure actuelle de modèle herméneutique commun, ce qui signifie que l'exercice délicat de l'interprétation est entièrement laissé au libre jeu des conjectures de chaque chercheur. Une expérience conduite au sein d'un large échantillon de chercheurs a ainsi montré que les estimations d'intensité sismique, établies sur la base des mêmes documents, peuvent varier de façon significative et parfois considérable d'une personne à l'autre. L'article qui présente les résultats de l'expérience attribue cette hétérogénéité des estimations à l'absence d'une « standardized procedure for processing documentary sources and supplying

¹¹⁴ A ce propos cf. Emanuela GUIDOBONI, *Historical seismology : the long memory of the inhabited world*, in *International handbook of earthquakes and engineering seismology*, vol 81, 2002, pp. 775, 784-785 ; Nicholas AMBRASEYS, « Value of historical seismicity », *Environmental Catastrophes and Recoveries in the Holocene*, texte d'un colloque organisé par la Brunel University en août-septembre 2002.

¹¹⁵ Cf. en particulier Diego MOLIN, « Considerations on the assessment of macroseismic intensity », *Annali di geofisica*, novembre-décembre 1995 ; Gianfranco VANNUCCI et al., « Reducing the subjectivity of intensity estimates : the fuzzy sets theory », *Annali di geofisica*, août 2000 ; Paolo GASPERINI et Gianluca VALENSISE, « From earthquake intensities to earthquake sources : extending the contribution of historical seismology to seismotectonic studies », *Annali di geofisica*, août 2000. Remarquons que ce n'est sans doute pas un hasard si la communauté des sismologues italiens a été particulièrement active sur toutes ces questions, dans la mesure où l'Italie est l'un des pays où les catalogues sismiques sont le plus utilisés pour l'identification des failles actives. A ce propos cf. Emanuela GUIDOBONI, *Historical seismology...cit*, pp. 784-785 ; Paolo GASPERINI et al., « Defining seismogenic sources from historical earthquake felt reports », *Bulletin of the seismological society of America*, février 1999.

unequivocal intensity estimates »¹¹⁶ ; il se conclut sur ce constat : « The experiment showed that the incompleteness of the available data is less important than the lack of procedure. »¹¹⁷ En d'autres termes, ce qui manque c'est une procédure standardisée pour analyser les sources.

Il y a ici un véritable écueil interdisciplinaire. Lors de discussions avec des géophysiciens qui avaient travaillé sur des sources historiques, j'ai pu constater qu'ils étaient passionnés par les aspects liés à la mentalité des acteurs. Cependant, lorsque l'on n'est pas un historien de métier, comment parvenir à analyser finement une documentation aussi complexe, surtout quand on saute, au gré des différents projets de recherche, du XII^e au XIX^e siècle, et du XIX^e au XVII^e? En l'absence d'une procédure standardisée, il est en effet inévitable que l'interprétation soit fortement conditionnée par tout un ensemble d'*a priori*. *A priori* parmi lesquels figure d'ailleurs en bonne place cette notion (*supra* p. 242) que nous contestons, à savoir que les sources locales exagèrent l'entité des dégâts afin d'obtenir des avantages de type économique. Il faut dire que, pour des non historiens, cette notion peut effectivement apparaître comme une intéressante et utile clé de lecture pour aborder l'étude de ces documents.

Le problème, en l'occurrence, réside surtout dans le fait que pratiquement chaque chercheur a ses propres *a priori*. A titre d'exemple, face à un même document – disons une chronique citadine – un chercheur qui considère que les sources locales exagèrent les destructions pourra attribuer à la ville en question une intensité sismique de IX ; un autre qui prend les sources à la lettre pourra lui donner une intensité de IX-X ou X ; enfin, un troisième qui considère que les sources locales ont tendance à minimiser les destructions pourra lui attribuer une intensité de X ou X-XI. Donner une intensité de X-XI plutôt que X ou IX à telle ville ou à telle autre, va avoir pour effet de changer plus ou moins radicalement la carte macrosismique du tremblement de terre en question. Ce changement est susceptible, à lui seul, d'orienter vers telle direction plutôt que telle autre la recherche de l'emplacement le plus probable de l'épicentre et de la faille responsable du séisme. Tout cela peut bien entendu provoquer des conséquences en cascade sur les autres recherches qui ont pour objet la même région : des résultats qui

¹¹⁶ Andrea MORONI et al., « Intensity assesment from documentary data : criteria and procedures in the daily practice of seismologists », *Annali di geofisica*, octobre 1996, p. 969.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 978.

paraissaient dans un premier temps concordants pourraient ainsi subitement devenir contradictoires.

Ajoutons à cela que les raisonnements suivis par chaque chercheur sont rarement, pour ne pas dire jamais explicités. Prenons le cas exemplaire du *Catalogo dei forti terremoti italiani*. Celui-ci contient plus de 25 mille estimations d'intensités relatives à des centaines de séismes et des milliers de localités. Le *Catalogo* indique quelles sources ont été utilisées pour chaque évaluation d'intensité, mais il ne précise pas quel a été le raisonnement suivi. Malgré tout, qui le souhaite – en admettant qu'il dispose des documents – peut refaire le raisonnement pour son propre compte (c'est ce que nous allons faire sous peu). Mais pour d'autres catalogues sismiques cela n'est pas possible, dans la mesure où ils ne donnent pas leurs sources. Les utilisateurs de ces catalogues sont par conséquent contraints d'utiliser des données qui sont, d'une part, sujettes à caution, et d'autre part qu'ils n'ont pas la possibilité de vérifier. Ce n'est clairement pas une situation satisfaisante.

Si l'on poussait le raisonnement jusqu'au bout, on pourrait se demander s'il ne faudrait pas reprendre à zéro tout l'immense catalogage des tremblements de terre, catalogage sur lequel des équipes de chercheurs travaillent aux quatre coins de la planète depuis des décennies et qui se base pour l'essentiel sur l'interprétation des sources historiques¹¹⁸. Mais il est vrai que, dès le départ, ces catalogues avaient été conçus, pour reprendre la formule d'Emanuela Guidoboni, comme « a living thing, which can be analysed, dismantled, “repaired” and reintrepreted. »¹¹⁹

La prise de conscience des difficultés d'interprétation – dont témoigne par exemple l'expérience que nous avons citée *supra* – constitue déjà un progrès important. Cependant, de façon assez compréhensible, les efforts de clarification entrepris par les sismologues ont surtout porté sur le versant moins historique de la sismologie historique, par exemple sur les ambiguïtés des échelles d'intensité sismique¹²⁰, ou sur la question de savoir si on peut évaluer une intensité sur la base d'un seul document. A ma connaissance, aucun effort n'a encore été entrepris dans le domaine qui nous occupe, à

¹¹⁸ Parmi ces grands catalogues, à part le *Catalogo dei forti terremoti italiani*, signalons la base de donnée SISFrance, le Earthquake catalog of Switzerland, le *Catalogo de intensidades America del Sur* et le U.S. Earthquake intensity database.

¹¹⁹ Emanuela GUIDOBONI, « Historical seismology... », cit, p. 785.

¹²⁰ Diego MOLIN, « Considerations... », cit.

savoir l'interprétation des sources à travers la compréhension de la logique des acteurs. Le seul essai de classement des sources en fonction de cette logique que j'ai trouvé figure dans un texte d'Emanuela Guidoboni destiné aux étudiants en sismologie. Le classement en question est cependant des plus sommaires, et la clé d'analyse pour le moins surprenante. Guidoboni distingue en effet les sources « personnelles » des sources « institutionnelles », et affirme que les secondes sont plus fiables en raison de leur nature « involontaire ». Citons l'extrait en question¹²¹ :

« Although personal sources are very valuable, historical seismology's most important contribution in recent years has come from research in the field of institutional and administrative sources. Unlike sources based on the individual memory (where there is an intention to leave traces), institutional sources are produced within the framework of administrative, bureaucratic and legal rules and customs, as applying to the government of a particular territory. Precisely because of their “ involuntary “ nature, these involve fewer subjective influences affecting our attempt to understand the key factors in the effect of a seismic disaster [... °»

En admettant même que les sources institutionnelles soient moins subjectives – ce qui est évidemment hautement contestable –, mais que faut-il alors faire des sources que Guidoboni qualifie de « personnelles » ? Si l'on considérait du jour au lendemain que ces sources « personnelles » ne sont plus valables, cela signifierait immédiatement la mort de tous les catalogues sismiques actuels. Le *Catalogo dei forti terremoti* – dont, rappelons-le, Guidoboni est l'une des responsables pour la partie historique – utilise massivement ce type de documents. Si l'on prend le cas du *terremoto* sicilien de janvier 1693, pour nombre de localités le *Catalogo* ne cite que des chroniques ou des occasionnels, c'est-à-dire des sources « based on the individual memory ». En ce qui concerne Misterbianco, par exemple, le *Catalogo* construit son estimation sur la base d'une demie phrase de la *Lettera* d'Alessandro Burgos.

Il est évident que la sismologie historique ne peut pas se permettre d'abandonner en chemin une partie de son corpus documentaire déjà peu nombreux. Ce qu'il faut, c'est une méthode qui permette d'analyser tous les documents et non pas seulement une

¹²¹ Emanuela GUIDOBONI, « Historical seismology... », cit, p. 781.

partie. Du reste, en tous cas à l'échelle locale, la distinction entre sources institutionnelles et personnelles n'a qu'un sens très relatif. Certains textes que l'on peut qualifier de « personnels », comme par exemple *Le Tre corone* de Cherubino Aliotta ou le *Catania distrutta* de Tommaso Costanzo, ne sont rien d'autres que des œuvres commanditées par les autorités locales. Par ailleurs, à tout prendre, la diversité des sources – pouvoir central, pouvoirs locaux, simples particuliers, etc. – est une richesse car elle permet justement de croiser ces sources entre-elles et de vérifier ainsi les informations.

Un modèle herméneutique

Ce que je voudrais faire ici c'est de contribuer, dans la mesure de mes possibilités, à l'élaboration de cette « procédure standardisée pour analyser les sources » qui fait encore défaut à la sismologie historique. Je n'ai toutefois pas la prétention de tracer en quelques lignes le modèle herméneutique qui permettra à lui seul de combler toutes les lacunes et de donner un nouvel élan à la sismologie historique. J'ai d'autant moins cette prétention que je base mon analyse essentiellement sur le seul cas du *terremoto* de 1693 : un cas il est vrai exceptionnel, puisqu'il permet une comparaison entre une multitude de villes frappées par la même séquence sismique. Mon ambition se limite à proposer une hypothèse de travail qui, je l'espère, sera testée à l'aune d'autres tremblements de terre historiques, critiquée, améliorée, et peut-être, au moins dans ses grandes lignes, adoptée.

Commençons, au risque de nous répéter un peu, par poser les fondations. S'il veut tenir la route, le modèle interprétatif ne peut en effet que partir de la culture sismique de l'époque. Celle-ci constitue en effet le prisme à travers lequel les contemporains perçoivent, interprètent et décrivent les événements. Nous avons souligné toutes les ambivalences, tous les syncrétismes qui traversent cette culture sismique¹²², mais nous avons également vu que, pour la très grande majorité des contemporains l'équation

¹²² Cf. chapitre I.

tremblement de terre = punition ici-bas des péchés est une quasi évidence¹²³. Une masse prodigieuse de documents le prouve de façon incontestable. Si le tremblement de terre est une punition divine – ou pour le moins un sévère avertissement –, son intensité n'est-elle pas alors en quelque sorte la mesure de la gravité de la faute collective ? En poussant le raisonnement jusqu'au bout – et de nombreux contemporains n'hésitent pas à le faire – les *terremotati* apparaissent ainsi plutôt comme les responsables que comme les victimes de la catastrophe.

Penser le contraire reviendrait d'ailleurs à supposer que Dieu a été injuste – en punissant les hommes de façon disproportionnée –, pour ne pas dire arbitraire – en punissant qui ne le méritait pas. Or, pour les contemporains le Seigneur est juste par définition, et s'il lui arrive d'être sévère, sa punition – pour ne pas dire sa « vengeance » – est par principe méritée. Nous avons vu que nombre de chroniques siciliennes insistent du reste sur cette notion de justice et de « vengeance »¹²⁴. A titre de nouvel exemple, citons Tommaso Costanzo qui évoque « l'adiratu Diu giustu e severu » (le Dieu courroucé, juste et sévère)¹²⁵, ou encore la bénédictine d'Augusta qui écrit : « E tra gli altri severi castighi fulminati dal giustissimo Signore Iddio contro questa desolata città, vi [fu] anche quest'altro... » (et parmi les autres sévères châtiments foudroyés par le très juste Seigneur Dieu contre cette ville désolée, il y eut aussi celui-ci...)¹²⁶.

Si les *terremotati* sont autant, si ce n'est plus, les responsables que les victimes de la catastrophe, pourquoi l'État devrait-il alors courir à leur secours ? En toute rigueur, ils mériteraient d'être punis plutôt que secourus.

L'éventualité d'une punition n'est d'ailleurs jamais bien loin. Suite au tremblement de terre de 1542, l'empereur Charles Quint – qui ne fit, semble-t-il, parvenir aucune aide aux villes *terremotate* du Val di Noto, mis à part des dépenses de type militaire – promulgua une *prammatica* qui offrait une récompense de 10 onces à tous ceux qui auraient dénoncé un « sodomite », considérant que ce péché avait été la cause du séisme en question. Le vice-roi Gonzaga ne donna cependant pas suite à cette mesure, déclarant qu'il y avait déjà suffisamment de fausses délations dans le royaume, et qu'en tout état

¹²³ Cf. chapitre III.

¹²⁴ Cf. chapitre I.

¹²⁵ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹²⁶ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca del terremoto...*, cit., p. 44.

de cause « per la concavità dell'isola, i terremoti sono causati naturalmente e non per altra causa » (en raison de la concavité de l'île, les *terremoti* sont causé naturellement et non pas pour une autre cause)¹²⁷. De son côté, l'épiscopat de Catane invite les habitants à dénoncer ceux qui s'étaient rendus responsables du *terremoto* en raison d'actes de « *magaria e sortiliegio* » (sorcellerie et sortilège)¹²⁸. Rien de tel en 1693, encore que les terribles pénitences et mortifications que s'infligent les fidèles au cours des processions expiatoires constituent une forme d'auto-punition.

Cela dit, il est évident que la couronne ne peut laisser une ville, et à plus forte raison une région entière sombrer dans le chaos suite à un tremblement de terre. Elle le peut d'autant moins si cette région est exposée à la menace de l'ennemi, et l'on a vu que l'Espagne craint une possible invasion française de la Sicile¹²⁹. Il n'en reste pas moins que, du point de vue de la couronne comme des victimes, la perspective est entièrement inversée par rapport à celle qui prévaut de nos jours, où l'aide de l'État est perçue comme un droit absolu des victimes. Dans toute l'Europe d'Ancien Régime, l'aide de l'État n'est jamais automatique, et le plus souvent elle est tout simplement inexistante¹³⁰.

A ce propos, citons un fait significatif. Le roi d'Espagne, que l'on sache, ne donna rien à titre personnel aux villes ayant le plus souffert du *terremoto* de janvier 1693 ; il fit par contre un cadeau de 100 onces à Palerme, en signe de gratitude envers sainte Rosalie qui avait préservé la capitale de la « totale rovina »¹³¹. Si l'on regarde les événements à travers les yeux de Charles II, on se demande en effet pour quelle raison il faudrait récompenser des populations qui ont *a priori* mérité le cataclysme qui les

¹²⁷ Carmelo TRASELLI, *Da Ferdinando il Cattolico a Carlo V*, 1982, p. 117, cit. par Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento... », cit., p 163, note 4

¹²⁸ Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti...*, cit, p. 77.

¹²⁹ Cf. chapitre III.

¹³⁰ Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., pp. 238-248, 263 souligne par exemple qu'en France, à l'époque de Louis XIV, la couronne n'intervient quasiment jamais, ni pour les secours d'urgence, ni pour financer la reconstruction des villes frappées par un séisme, et cela malgré les efforts déployés parfois par ces dernières pour alerter Paris. Tout au plus, le roi concède-t-il dans certains cas des dégrèvements fiscaux et quelques aides ponctuelles. Ainsi Louis XIV donne 6 000 livres au chapitre des nobles dames de Remiremont lors du séisme qui touche cette ville en 1682.

¹³¹ ASP TRP 2277, c. 81. Les 100 onces devaient servir à financer la fête que le sénat palermitain, en accord avec le vice-roi, avait décidé de célébrer chaque 11 janvier afin d'honorer sainte Rosalie. ASP, Regia segreteria, incartamenti, 63, lettre du sénat au vice-roi du 29 janvier 1693 ; Regia segreteria, dispaacci 322, c. 92 ; AGS, Secretarías provinciales 1222, lettre du vice-roi au roi du 5 mars 1693.

afflige, et des saints protecteurs qui n'ont pas su intercéder de façon suffisamment efficace en faveur de leurs fidèles.

Voilà donc le contexte culturel, religieux et politique dont nous devons tenir compte pour construire notre modèle herméneutique : un contexte qui de toute évidence n'incite pas particulièrement les *terremotati* à exagérer la gravité de la catastrophe qui les a frappés puisque, d'un côté, cela équivaut à déclarer que l'on a mérité la colère divine ; et de l'autre, il n'y a de toute façon pas beaucoup à attendre en termes d'aides de la part de la couronne. Et d'ailleurs, comme nous l'avons vu dans le cas de Catane en 1698, il n'est de toute façon pas si facile de berner le gouvernement sur le montant exact des destructions et des victimes, car celui-ci dispose sur place de ses propres réseaux d'information.

Du reste, dans le meilleur des cas, les villes *terremotate* peuvent espérer non pas tant une aide directe qu'une aide indirecte, à savoir une suspension des impôts royaux pendant quelques années. Il en va ainsi dans toute l'Europe. Les aides directes, comme les 12 000 livres que la Papauté accorde à la ville de Rimini – pour les pauvres – lors du séisme de 1672, sont extrêmement rares¹³². Les États de l'époque n'ont généralement ni les capacités administratives, ni les disponibilités financières pour agir autrement, et les municipalités le savent. D'ailleurs, même dans le cas de Rimini, le gros de l'aide est constitué par une exemption fiscale de trois ans. Or ces exonérations fiscales ne sont pas proportionnelles à la gravité de la catastrophe, mais dépendent tout simplement de ce que la ville en question payait précédemment. Qu'une cité ait perdu 5% de sa population plutôt que 90%, que le quart de ses édifices se soient écroulés plutôt que la totalité, elle recevra de toute façon la même somme. Ce mécanisme, lui non plus, n'incite pas particulièrement les villes à gonfler le chiffre des victimes et le montant des destructions.

En l'occurrence, en 1693 la monarchie espagnole accorde une exonération d'impôts de cinq ans à une soixantaine de villes et de terres qui ont subi des dommages significatifs¹³³. Catane avait versé 5 700 onces à la couronne en 1692, elle obtient par

¹³² Cf. à ce sujet Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...cit.*, pp. 245-246.

¹³³ Les montants des impôts que les diverses villes *terremotate* versaient avant la catastrophe figurent dans un tableau général en annexe de la dépêche que le vice-roi adresse à Madrid le 14 mai 1693 : AGS, *Secreterias provinciales* 1079.

conséquent un « cadeau fiscal » de 5 fois 5 700 onces ; Lentini qui avait versé 2 670 onces obtient 5 fois 2 670 onces, etc. Si Catane avait perdu 20% de sa population au lieu de 50% ou plus, elle n'aurait pas reçu une once de moins ; si Lentini avait perdu 66% de ses citoyens – comme le prétend le sénat de cette ville dans sa dépêche du 15 janvier (cf. *supra*) au lieu de 30%, elle n'aurait pas reçu une once de plus. Occhiolà, qui a été quasiment rasée au sol et où la mortalité a été d'environ 50%, reçoit 5 fois 417 onces ; Vittoria, qui a subi des dégâts relativement légers et où la mortalité ne dépasse pas 1% – mais qui était plus peuplée qu'Occhiolà avant le séisme – reçoit 5 fois 650 onces, soit à peu près 50% en plus.

Certes, dira-t-on, mais comment ces villes et ces terres pouvaient-elles savoir à l'avance ce que la couronne allait leur accorder ? En tout état de cause, et compte tenu de l'extrême précarité des finances de la monarchie – qui était en pleine guerre – les Siciliens ne s'attendaient sans doute à rien de plus qu'à une exemption fiscale. Et encore, même celle-ci était loin d'être gagnée d'avance : les longs rapports du Tribunale del reale patrimonio, et les passes d'armes du printemps 1693 entre Madrid et Palerme le montrent suffisamment¹³⁴.

Le nombre des victimes devient par contre un enjeu crucial lorsqu'en 1696, deux ans avant le terme, la couronne cherche déjà à rétablir le paiement des impôts. Ce chiffre devient en effet la variable essentielle pour calculer la nouvelle assiette fiscale. Il est d'ailleurs significatif qu'à cette date le débat porte surtout sur les pertes en vies humaines et non plus tant sur les destructions matérielles.

Ces fondations posées, nous pouvons construire notre modèle herméneutique autour d'une double question : 1) La parenthèse de la catastrophe est-elle encore ouverte ? 2) Quel est l'enjeu essentiel pour l'auteur ou les auteurs du document qu'il s'agit d'analyser ?

Cette notion de parenthèse de la catastrophe est fondamentale, et elle s'accompagne d'une autre notion tout aussi fondamentale, à savoir la hiérarchie des priorités. Lorsque, par exemple, le *secreto* de Paternò écrit au vice-roi le 12 janvier 1693, alors que les répliques du *terremoto* se succèdent par dizaines, et qu'au milieu des « clamores, vientos fieros, truenos relampagos y lluvias que pareze acabarse el mundo y no quedar

¹³⁴ Cf. ASP, Tribunale del Real Patrimonio, Consulte IIa serie, 23 et 26.

memoria de nada del lugar » (clameurs, vents furieux, tonnerres, éclairs et pluie, alors qu'il semble que le monde ait touché à sa fin, et que le bourg va disparaître sans laisser de traces), celui-ci peut-il vraiment avoir la présence d'esprit de penser à l'orgueil municipal de Paternò et, à plus forte raison, aux futurs avantages fiscaux qu'il sera peut-être possible de tirer de la catastrophe ? Alors que pendant quelques jours les Siciliens envisagent comme une possibilité réelle que leur île ne sombre dans la mer, ou que le Jugement dernier ne soit imminent¹³⁵, les considérations municipalistes ou économiques n'ont sans doute pas entièrement disparu, mais il est certain qu'elles sont passées au second plan. Ce n'est que lorsque la parenthèse de la catastrophe se ferme que celles-ci refont surface dans toute leur intensité.

Comment déterminer si cette parenthèse est encore ouverte ou déjà fermée ? En reprenant notre modèle du premier chapitre, disons comme première approximation que la fermeture de cette parenthèse correspond au passage d'un état A à un état B, c'est-à-dire à un retour à la normale : l'angoisse du *terremoto* n'occupe plus toute la scène. Nous allons y revenir dans le prochain chapitre, où nous allons voir que ce passage se fait, d'une part, plus rapidement que ce qu'on pourrait imaginer ; et d'autre part, qu'il se fait non pas du jour au lendemain, mais de façon progressive et par paliers.

L'analyse de l'ouverture ou de la fermeture de la parenthèse de la catastrophe requiert forcément une compréhension approfondie de l'événement. Le sismologue ne peut ici travailler qu'en étroit contact avec l'historien, mais ce dernier ne se contente pas de lui fournir une boîte à outils pour lui faciliter la critique des documents¹³⁶ ; il lui propose au contraire une lecture approfondie du déploiement de la catastrophe. Voilà que nous retrouvons cette idée que nous évoquions dans le premier chapitre, et qui prend corps ici, à savoir que – en paraphrasant Bernard Lepetit – l'analyse des mécanismes temporels peut constituer l'apport particulier de l'histoire à la *lingua franca* de la sismologie historique.

L'apport de l'historien est tout autant indispensable pour répondre à la seconde question, à savoir : quel est l'enjeu principal pour l'auteur du document en question ? Il est certain que chaque source peut avoir une pluralité de sens, mais il est néanmoins

¹³⁵ Cf. le chapitre I.

¹³⁶ Idem.

possible, en principe, d'identifier son mobile principal. Pour l'identifier, on dispose de l'arsenal habituel de la critique des documents : qui est l'auteur ? à qui s'adresse-t-il ? quel est le contexte ? que dit-il ? que laisse-t-il dans l'ombre et pourquoi ? etc. Ainsi, dans une chronique telle que celle de Domenico Guglielmini, l'enjeu est pour ainsi dire inexistant sur le plan de la fiscalité, il est par contre très important sur le double plan de la rivalité municipale et de la transmission de la mémoire ; dans un document tel que celui que le maire Benedetto Ximenes rédige en mai 1696 à l'intention des sénateurs de Syracuse, le mobile financier est prépondérant, il est faible sans être nul sur le plan de la transmission de la mémoire.

Le tableau 1 ci-dessous présente, pour quelques exemples de sources, quel est l'enjeu principal et, le cas échéant, secondaire. Le tableau 2 résume en quelque sorte le modèle herméneutique dans son ensemble : en croisant la réponse à la première (la parenthèse de la catastrophe est-elle encore ouverte ?) et à la seconde question (quel est l'enjeu principal pour l'auteur du texte ?), il propose la clé de lecture la plus probable pour évaluer si la source en question va avoir plutôt tendance à exagérer ou à minimiser la gravité du désastre.

Ce modèle herméneutique va dans un instant nous servir à évaluer des intensités sismiques sur la base de sources de janvier 1693. Le modèle peut-il avoir également une portée plus générale ? Je suis convaincu qu'il peut en tous cas constituer un point de départ pour un travail comparatif. La question essentielle sera en effet de voir dans quelle mesure ce modèle herméneutique, construit pour l'essentiel à partir d'un cas particulier, pourra valablement rendre compte d'autres tremblements de terre d'Ancien Régime. Ce travail dépasse le cadre de ma thèse, mais j'ai quand même par curiosité entrepris quelques rapides incursions dans les sources du grand tremblement de terre d'Ombrie de 1703. Il ne s'agit pas d'une recherche systématique et je ne peux donc en tirer pour l'heure aucune conclusion, mais je peux quand même dire que j'ai retrouvé à l'œuvre, dans ces sources de 1703, la même dynamique que celle des sources de 1693.

1. Quel est l'enjeu essentiel pour l'auteur (ou les auteurs) du document en question ?

	alerter les autorités centrales	préserver ou renforcer l'orgueil municipal ou le prestige du saint protecteur	obtenir un avantage économique ou fiscal
la dépêche du capitaine de justice de Catane au vice-roi (12 janvier 1693)	très fort	très faible	très faible
la lettre de l'archevêque de Palerme au pape (22 janvier 1693)	fort	fort	nul*
le <i>Catania destrutta</i> de Domenico Guglielmini (1695)	nul	très fort	nul
la note de Bernardo Ximenes au sénat de Syracuse (avril 1696)	nul	quasiment nul	très fort

* Mais en l'occurrence l'archevêque cherche à obtenir un avantage sur le plan spirituel, à savoir une indulgence plénière pour toute la Sicile.

2. Quelle est la clé de lecture la plus probable ?

l'enjeu essentiel pour l'auteur du document consiste à :

transmettre des informations :
alerter les autorités, perpétuer la mémoire de l'événement, écrire en l'honneur d'un saint patron, etc.

obtenir des avantages économiques :
une aide directe, une exemption fiscale, une réduction de la base imposable, etc.

la parenthèse de la catastrophe est encore ouverte	Une exagération ne peut être exclue (confusion, désir d'alerter les autorités, etc.) ; une minimisation est également possible (orgueil municipal), mais le contexte cependant ne s'y prête guère (hiérarchie des priorités)	Une exagération est possible, mais le contexte cependant ne s'y prête pas (hiérarchie des priorités).
la parenthèse de la catastrophe est désormais fermée	Minimisation probable	Exagération probable

4. De nouvelles cartes macrosismiques

Le *Catalogo dei forti terremoti in Italia* est aujourd'hui la référence en ce qui concerne l'histoire sismologique de la Péninsule¹³⁷. Il représente le résultat d'un travail monumental réalisé sous la direction principale du géophysicien Enzo Boschi, avec le concours – spécialement pour ce qui concerne la recherche des sources – de Storia geofisica e ambiente, un institut dirigé par l'historienne Emanuela Guidoboni. Le *Catalogo* a recensé plusieurs dizaines de milliers de sources, relatives à plusieurs centaines de tremblements de terre, sur une période de près de deux mille cinq cents ans, soit de 461 av. J.-C. à 2000. Chacun de ces séismes est cartographié, et le tout est consultable en ligne¹³⁸. Il s'agit d'un instrument de recherche comparative exceptionnel, incontestablement l'un des catalogues sismiques nationaux les plus complets et les plus précis au monde.

Pour ma part, je peux dire que les cartes des *terremoti* du 9 janvier et du 11 janvier 1693 que propose le *Catalogo* m'ont beaucoup facilité la tâche au début de ma recherche. Cependant, au fur et à mesure que j'avancais dans le recensement des sources, et que je comprenais mieux le mécanisme utilisé pour calculer les intensités sismiques, force m'était de constater que ces deux cartes présentaient certaines faiblesses et quelques incohérences. J'ai par conséquent entrepris de réévaluer toutes les intensités sismiques pour les deux *terremoti*. Ce sont ces résultats que je présente ici et qui figurent dans la carte 1 et la carte 3.

Comment transformer les sources en données d'intensité sismique ?

Comment transformer les sources en données d'intensité sismique ? Alors que la magnitude mesure l'énergie d'un séisme, on sait que l'intensité en mesure les effets : sensations ressenties par les personnes d'une part, degrés de destruction des édifices

¹³⁷ Enzo BOSCHI et al., *Catalogo dei forti terremoti...*, cit. Ce premier *Catalogo* (CFTI1) a été suivi par d'autres versions en 1997 et 2000, la dernière version étant le CFTI4.

¹³⁸ Le *Catalogo* est consultable à cette adresse : <http://storing.ingv.it/CFTI4med>.

d'autre part. La procédure est en apparence assez simple : on compare ce que disent les documents aux différents degrés tels qu'ils sont définis de façon standardisée par l'échelle Mercalli¹³⁹. Ici, les sources assurent que le séisme ne produisit pas de dégâts, mais réveilla les habitants qui s'enfuirent à l'extérieur des maisons : cela correspond à un intensité de V ; là, il provoqua l'écroulement de plus de la moitié des édifices : il s'agit d'une intensité de X ; là encore, ce sont quasiment tous les bâtiments qui s'effondrèrent : intensité de XI. Et cætera.

La partie délicate de l'exercice consiste à interpréter les sources qui, bien entendu, ne se plient pas toujours de bonne grâce aux catégories dans lesquelles on voudrait les classer¹⁴⁰. Ainsi, il n'est pas toujours aisé de décider entre deux degrés : plus de la moitié des édifices se sont écroulés ou la quasi-totalité ? intensité de X ou XI ? C'est pour cette raison que les échelles Mercalli prévoient des demi degrés, qui indiquent une marge d'incertitude ou un niveau intermédiaire. Dans l'exemple précédent, ne pouvant trancher entre X ou XI, on attribuera à la ville en question une intensité de X-XI.

Plus les sources sont laconiques, imprécises, peu nombreuses – ou nombreuses mais contradictoires – et plus l'interprétation devient complexe, voire franchement difficile. C'est ici que notre modèle herméneutique acquiert toute son utilité.

Il est intéressant de voir un peu en détail, sur la base de quelques cas concrets, comment on calcule ces intensités sismiques, ne serait-ce que pour mesurer à quel point il s'agit parfois d'estimations sommaires et subjectives. Pour faire d'une pierre deux coups, prenons nos exemples parmi les cas où il faut sans doute revoir les évaluations du *Catalogo dei forti terremoti in Italia*, que nous indiquerons désormais avec le sigle (CFTI).

Une remarque avant de commencer. Nous allons utiliser pour cette analyse quatre sources principales :

¹³⁹ En l'occurrence nous allons ici utiliser la même échelle d'intensité que le *Catalogo dei forti terremoti*, à savoir l'échelle MSC (Mercalli-Cancani-Sieberg). Les différents degrés qui composent l'échelle MSC sont résumés dans l'annexe.

¹⁴⁰ Une autre partie délicate consiste à prendre en considération les éventuels « effets de site ». La géologie ou la topographie (par exemple un terrain alluvionnaire ou une ligne de crête) peuvent en effet accroître l'impact de la secousse sismique et provoquer ainsi des dégâts proportionnellement plus importants. Autre cas de figure, celui où – comme à Lisbonne en 1755 – la ville est détruite autant par l'incendie que par le tremblement de terre. Je dois ces précisions à Paola Vannoli, de l'Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia.

Premièrement, le grand compte-rendu – que nous avons déjà plusieurs fois cité – que le vice-roi Uzeda envoie en mai 1693 à Madrid au conseil d'État et au roi, et qui porte le titre de *Relacion de las ciudades y lugares asolados en Sicilia por los temblores*¹⁴¹. Ce texte présente le double avantage de couvrir un grand nombre de villes et de terres (près d'une soixantaine en tout) et d'offrir de bonnes garanties d'objectivité. Le compte-rendu est en effet le fruit de la collaboration de deux autorités centrales : d'une part le secrétariat du vice-roi – particulièrement attentif aux intérêts de la couronne –, d'autre part le Tribunale du real patrimonio – plus attentif que le précédent aux intérêts de l'île. En lisant ce document, ainsi que la lettre du vice-roi qui l'accompagne, on ne peut qu'imaginer tout le travail qui a été nécessaire pour le réaliser : dépouillement des dépêches parvenues à Palerme depuis les quatre coins du royaume, vérifications croisées des nouvelles, puis synthèse – à chaque fois en une phrase – de toutes ces informations.

Deuxièmement, le long rapport que le duc de Camastra, de retour de sa mission dans les zones *terremotate*, rédige à l'intention du vice-roi en juin 1693¹⁴². On n'a pas de raisons particulières de douter de la bonne foi du duc, et d'autre part ce texte présente l'intérêt d'avoir été écrit par quelqu'un qui a vu les ruines de ses propres yeux. Camastra ne prend cependant la peine de décrire que les destructions des villes royales : son rapport est donc beaucoup moins complet que celui du vice-roi.

Troisièmement, une note adressée en février 1693 par l'évêque de Syracuse au cardinal Carpegna à Rome, avec l'indication de l'état dans lequel se trouvent tous les soixante-deux monastères féminins de son diocèse¹⁴³.

Enfin, la *Lettera* du franciscain Alessandro Burgos – que nous avons déjà analysée à plusieurs reprises – qui présente le triple avantage de parler d'un grand nombre de villes et de terres, de le faire de façon parfois très précise, et de se baser vraisemblablement sur des sources d'information en partie différentes de celles qu'utilisent Uzeda et Camastra¹⁴⁴. On ne sait pas si Burgos faisait partie de l'entourage de l'archevêque de la capitale – qu'il couvre de louanges –, ou s'il eut tout simplement accès aux informations

¹⁴¹ AGS, Secreterias provinciales 1079, document en annexe de la lettre du vice-roi du 14 mai 1693.

¹⁴² AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693.

¹⁴³ ASV, Carpegna 5-III, cc. 24-25.

¹⁴⁴ Alessandro BURGOS, *Lettera...*, cit.

qui parvinrent à son couvent, mais ce qui est certain c'est qu'il a rédigé son texte sur la base de lettres et d'avis que le clergé des régions *terremotate* envoya à Palerme¹⁴⁵.

Une dernière remarque. Les cas qui suivent concernent tous le *terremoto* du 11 janvier ; ils se présentent dans l'ordre suivant : du plus simple à interpréter au plus complexe.

a) Avola : un cas particulièrement évident

Le compte-rendu du vice-roi affirme que Avola « *quedo toda destruida y arruinada* » (est restée toute détruite et en ruines) : expression qu'il réserve aux cas les plus graves. La note de Fortezza confirme que le seul monastère féminin que comptait Avola s'est effondré. Le chroniqueur anonyme de Syracuse assure que « *la terra d'Avola anche cadde dalli pidamenti* » (la terre d'Avola fut rasée au sol)¹⁴⁶. Alessandro Burgos n'est pas très précis – il est vrai qu'Avola n'est ni une ville, ni une terre de première grandeur –, il indique cependant « *ha pur ella incontrato il precipitio come riferiscono lettere da quei contorni capitate* » (elle a rencontré elle aussi le précipice, comme l'indiquent des lettres parvenues de là-bas). Pour sa part, le poète Gaetano Accaputo écrit que « *Raula 'n-terra ca dduocu ca pari / fu 'm-puntu cciù di Nuotu la ruina* » (Avola est à, elle apparaît par terre/ elle a souffert plus que Noto)¹⁴⁷. *Last but not least*, le chroniqueur local Pietro Dell'Arte assure que¹⁴⁸ :

« le temps d'un clin d'œil, toute la ville fut détruite sans qu'une pierre reste sur l'autre, jusqu'aux grottes de pierre vive, de sorte qu'une maison ne pouvait être distinguée d'une autre même pas par les propriétaires eux-mêmes. »

¹⁴⁵ Burgos est en effet particulièrement informé de tout ce qui regarde le clergé (victimes, destructions des bâtiments). Ainsi, il écrit à propos de Catane (*ibid.*, p. 20) : « *De padri benedettini ne rimasero estinti nel coro da venticinque. De padri gesuiti ne perirono vent'uno, la maggior parte bravi soggetti. De padri conventuali 11, tre maestri, un sacerdote, e 7 tra studenti e fratelli. De domenicani non so cosa di certo.* ». Dans le cas de Noto, il affirme (p. 21) : « *Delli religiosi non habbiamo avuto distinto raguaglio* », ce qui laisse entendre qu'on attendait justement des nouvelles de leur part.

¹⁴⁶ Anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto...*, cit., p.117.

¹⁴⁷ Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 51

¹⁴⁸ « *in un batter d'occhio si distrusse tutta la città senza restar pietra sopra pietra, sino alle grotte di viva pietra, non potendosi distinguere una casa dall'altra etiam dall'istessi padroni.* » Pietro DELL'ARTE, *Storia dell'antica Avola...*, cit., p. 40.

Selon le *CFTI* l'intensité sismique aurait atteint le degré X (plus de la moitié des édifices écroulés)¹⁴⁹. Compte tenu de la concordance entre les sources, il me semble qu'une intensité de XI (presque tous les bâtiments effondrés) est sans doute plus proche de la réalité.

b) Augusta : ici non plus, pas de doute possible

Le rapport du vice-roi indique : « destruida de todo en casas, iglesias, y la maior parte de las fortificaciones » (entièrement détruite dans ses maisons, églises et la plus grande partie des fortifications). Le rapport de Camastra affirme : « no quedo rastro de casa en pie » (il n'est pas resté la trace d'une maison encore debout) ; il indique également un autre fait significatif, à savoir que les rues sont entièrement encombrées de ruines : « porque las calles eran intratables, écrit-il, dispuse que para abriplas se gastasen 250 onzas [...] » (comme les rues étaient infranchissables, je disposai que l'on dépense 250 onces pour les ouvrir). La note de l'évêque assure que le seul monastère féminin que comptait Augusta s'est effondré. La bénédictine d'Augusta – qui fut la seule survivante des quarante religieuses que comptait ce monastère – affirme¹⁵⁰ :

« [...] le deuxième *terremoto* [...] abattit totalement tous les couvents, toutes les églises, tous les palais et toutes les maisons, sans laisser dans la ville ni signe d'édifice, ni vestige d'habitation, ni forme de rue, pas même une paume d'esplanade ; personne ne put alors retrouver où était située sa maison. »

Alessandro Burgos confirme la destruction de la ville. On pourrait citer encore d'autres sources, principalement syracusaines et maltaises¹⁵¹ qui vont toutes dans le même sens.

¹⁴⁹ Les sources du *CFTI* sont en l'occurrence le rapport du vice-roi et le manuscrit de Pietro Dell'Arte. Le *CFTI* cite par ailleurs Gaetano GUBERNALE, *Brevi cenni sulla città di Avola*, 1910. J'avoue ne pas avoir pu consulter ce livre, mais il me semble comprendre qu'il n'utilise pas de sources différentes de celles que nous avons citées.

¹⁵⁰ « il secondo terremoto [...] totalmente spiantò tutti i conventi, tutte le chiese, tutti i palaggi e tutte le case, senza lasciare nella città né segno d'edificij, né vestigio d'abitazioni, né forma di strade, né meno un palmo di pianura ; nessuno puoté all'ora raffigurare dove era situata la sua casa » Bénédictine d'Augusta, *Cronaca...*, cit., p. 43

¹⁵¹ Par ex. ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, cc. 10 sq.

Ici aussi, comme à Avola, le *CFTI* donne une intensité de X¹⁵² alors que, compte tenu de ce que disent les sources de façon concordante, une intensité de XI paraît plus adaptée.

c) Oppido Mamertina : une incohérence manifeste du *CFTI*

En ce qui concerne cette ville calabraise, nous n'avons pas d'autre source à part la lettre du 15 janvier 1693 que le gouverneur de la province, le marquis de La Rocca, adresse au vice-roi de Naples et où il affirme que¹⁵³ :

« dans les villes voisines [de Monteleone] que furent Mileto, Briatico et d'autres, [le *terremoto*] provoqua quelques dégâts aux bâtiments, en particulier à Seminara, Oppido, Santa Cristina et d'autres villes des alentours. »

Si l'on en croit le gouverneur, Oppido Mamertina figurerait donc parmi les localités qui, au sein de cette région, ont le plus souffert du *terremoto* : des dégâts en l'occurrence relativement faibles, qui correspondent à une intensité de VI-VII. Le *CFTI* attribue cette intensité de VI-VII à Santa Cristina et Seminara, mais il ne donne curieusement que VI à Oppido, alors même que La Rocca ne fait aucune distinction entre ces trois localités. Or Le *CFTI* n'utilise aucune autre source à part cette lettre du gouverneur La Rocca.

d) Catane : un cas où l'on aimerait disposer de quarts de degrés

Le rapport du vice-roi affirme : « esta ciudad quedò arruinada desde los cimientos, y casi todo el castillo » (cette ville a été détruite jusqu'à ses fondations, ainsi que presque tout le château). Camastra, qui y a séjourné longtemps, assure que « esta ciudad padeció el mayor azote por haverse rajado de las almenas a los cimientos » (cette ville a subi le coup le plus fort, ayant été rasée des créneaux jusqu'aux fondations). Nous avons tout à l'heure longuement analysé ce que disent les chroniques catanaises. D'autre part, je peux dire qu'au cours de recherches approfondies dans les actes des notaires, je n'ai

¹⁵² Les sources du *CFTI* sont le rapport du vice-roi et le manuscrit de la bénédictine d'Augusta.

¹⁵³ « en los convicinos que furon Mileto, Briatico y otros, [le *terremoto*] causò algun daño en las fabricas, maiormente en Seminara, Oppido, Santa Cristina y otros de la comarca » AGS, Estado 3507 n. 3.

trouvé quasiment aucune trace d'habitations ou de structures commerciales ne s'étant pas effondrées.

Le degré X que le *CFTI* donne à Catane est dans ces conditions clairement inadapté. Le degré XI serait probablement excessif, puisqu'un certain nombre de bâtiments ne se sont malgré tout pas écroulés : souvenons-nous de la liste de Cristofaro Amico (cf. *supra*). Toutefois, ces édifices survivants sont, en proportion, tellement peu nombreux que le degré X-XI (à savoir, plus que la moitié des édifices écroulés, mais moins que la quasi-totalité) paraît un peu trop faible. Si l'échelle sismique prévoyait les quarts de degrés, on pourrait alors attribuer un X-XI-XI à Catane – de même que, sur une boussole, on distingue le Nord-Est du Nord-Nord-Est. En l'absence de quarts de degrés, nous devons nous contenter du X-XI.

e) Misterbianco : une curieuse absence de sources

Très peu de sources évoquent les dégâts subis par Misterbianco, et celles qui le font ne donnent absolument aucun détail. Alessandro Burgos affirme d'une façon un peu vague que cette terre a été « *distrutta* » (détruite). Le gouverneur de Paternò, dans sa lettre du 12 janvier 1693, se limite à informer Uzeda que Misterbianco, Motta, Pedara et Fenicia Moncada ont été « *arruinadas* »¹⁵⁴. Tommaso Costanzo écrit dans son poème : « Motta, Misterijancu uniti a gara, / Chiangiti ormai li vostri persi beni, / Cu Tri Castagni, Viagrandi e Pidara. » (Motta, Misterbianco unis dans la compétition, / pleurez désormais vos biens perdus, / avec Trecastagni, Viagrande et Pedara)¹⁵⁵. Par ailleurs, il est remarquable que le grand compte-rendu du vice-roi n'en dise pas un mot, alors qu'il parle de la plupart des autres *casali* de l'Etna : Viagrande, Trecastagni, Pedara, Tremestieri, Fenicia Moncada, Acitrezza, etc. Or Misterbianco étant l'un des *casali* les plus peuplés de la région, on peut raisonnablement penser qu'il aurait mérité l'attention d'Uzeda s'il avait fait partie des localités les plus gravement touchées par le *terremoto*.

Le *CFTI* attribue de façon assez surprenante une intensité de X-XI à Misterbianco : un degré plus fort donc que celui qu'il donne à Avola, Augusta et Catane. Cette attribution

¹⁵⁴ AGS, Estado 3507, n. 9.

¹⁵⁵ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

ne repose, comme nous l'avons montré, sur aucun fondement solide¹⁵⁶. Sur la base des seules sources – c'est-à-dire sur ce qu'elles disent et surtout sur ce qu'elles ne disent pas –, on pourrait ranger Misterbianco parmi les terres relativement épargnées. Cependant, compte tenu des lignes isosismiques¹⁵⁷, l'intensité n'a guère pu y être inférieure à X.

f) Vizzini : contradiction entre Uzeda et Camastra

Le compte-rendu du vice-roi et le rapport de Camastra se contredisent sur le cas de la ville de Vizzini. Uzeda affirme : « De tres partes dos quedaron arruinadas, y la otra inhabitable » (de trois parties, deux sont en ruines et la troisième est inhabitable). Alors que pour Catane et Lentini le vice-roi écrit « arruinada desde los cimientos » (détruite depuis les fondations), Vizzini n'a donc droit qu'à un simple « arruinada » : est-ce à dire que ces deux tiers des bâtiments ont été certes détruits (grosses brèches, effondrements partiels, etc.) mais ne se sont pas entièrement écroulés ? Camastra, qui a séjourné à deux reprises dans la ville, soutient au contraire que « aquellas ruinas [son] iguales a las demas [Lentini et Catane], no habiendo casa en pie » (les ruines sont identiques à celles de Lentini et Catane, pas une seule maison ne restant debout). Qui croire ? Les autres sources vont toutes dans le sens de ce qu'affirme Camastra. La note de l'évêque assure que tous les monastères féminins de Vizzini se sont effondrés. Alessandro Burgos écrit que Vizzini est « tutta atterrata » (entièrement abattue). Domenico Guglielmini indique lui aussi que la ville est « tutta sepolta tra le rovine » (toute ensevelie sous les ruines)¹⁵⁸. Dernier élément à verser au dossier, les archives de Vizzini qui, dans une série de documents, font état de bâtiments écroulés¹⁵⁹.

Même en tenant compte de la contradiction entre le rapport Camastra et le rapport Uzeda, il semble bien que l'on puisse considérer que les écroulements ont dépassé les

¹⁵⁶ Le *CFTI* ne base son estimation que sur la seule déclaration, très vague répétons-le, d'Alessandro Burgos.

¹⁵⁷ La notion de lignes isosismiques (des bandes de même intensité qui se succèdent à partir de l'épicentre) est désormais en partie remise en cause par les sismologues : cf. Emanuela GUIDOBONI, *Historical seismology...* cit., p. 788. Il est certain, en particulier, que la nature des sols peut engendrer des différences locales. Cela dit, en l'occurrence les roches de la région – essentiellement de la lave – sont comparables, et il paraît par conséquent peu probable que l'intensité de Misterbianco ait pu être radicalement inférieure à celle des localités qui l'entourent.

¹⁵⁸ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 145. En l'occurrence, il faut cependant tenir compte du fait que Burgos a peut-être été la source de Guglielmini au sujet de Vizzini.

¹⁵⁹ Par exemple ASC, notaire Filippo gentile de Vizzini 2570, cc. 85 et 91 in *HT I* 697 et 598.

deux tiers à Vizzini. Cela signifie que l'intensité X que le *CFTI* attribue à cette ville est insuffisante : une intensité de $X-XI$ est probablement plus adaptée.

g) Spaccaforno : le cas à la fois le plus complexe et le plus intéressant

Dans son compte-rendu du 14 mai 1693, le vice-roi écrit à propos de Spaccaforno « no se save fijamente el daño de las fabricas » (on ne connaît pas exactement les destructions subies par les édifices). Un rapport gouvernemental successif affirme¹⁶⁰ : « Si rovinorno tutte le chiese situate nella parte della terra inferiore ; altra parte, della terra della parte superiore, restò conquassata in parte » (toutes les églises de la partie inférieure sont en ruines ; la partie supérieure a été démolie en partie). Alessandro Burgos donne des nouvelles plus sombres : « perdè, dit-il, quasi tutte le sue fabbriche, e, precipitato il castello, oppresse l'abitazioni ch'erano di sotto » (elle perdit presque tous les édifices et le château, en s'effondrant, écrasa les maisons qui se trouvaient à ses pieds). Domenico Guglielmini quant à lui est sans appel : « [sono] rovinate, écrit-il, tutte le sue fabbriche » (tous ses édifices sont en ruines). Voici pour les sources externes, mais nous avons la chance de disposer également de sources locales. Que disent-elles ?

A la fin de l'hiver 1693¹⁶¹, les échevins, les supérieurs des trois couvents masculins – capucins, carmes et mineurs de l'observance – ainsi que divers curés de Spaccaforno rédigent conjointement une sorte de procès-verbal qui brosse le tableau d'un bourg où la plupart des églises et des bâtiments sont effondrés, et où seulement 200 « piccole case » (petites maisons) tiennent encore debout, et encore ces dernières sont à moitié démolies et ne sont plus habitables¹⁶². A qui s'adressait ce document ? Au vice-roi ou au marquis de Spaccaforno qui, nous l'avons dit, réside à Palerme ? On ne le sait pas, mais quoi qu'il en soit, le ton et le contenu du procès-verbal suggèrent de façon assez claire que

¹⁶⁰ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 23. Spaccaforno représente l'un des seuls cas où le compte-rendu du vice-roi et le soi-disant rapport des sénateurs de Syracuse (voir *supra*) divergent. Ce deuxième rapport a semble-t-il été rédigé peu de temps après celui qui fut envoyé à Madrid le 14 mai 1693.

¹⁶¹ Le document a été de toute évidence écrit quelque mois après le *terremoto* : probablement fin février ou début mars 1693, car il est encore question de « freddo » (froid).

¹⁶² Giuseppe Agnello, « Memorie inedite... », cit., doc. I. Pour quelque raison qu'il faudrait expliquer, le gouverneur de Spaccaforno, Maurizio Statella – sans doute un cousin du marquis et « padrone » Francesco Statella – n'a pas signé ou apporté d'une quelconque façon sa caution au document en question.

les autorités en question l'ont écrit en vue d'obtenir une éventuelle aide économique. Bien qu'il y soit question du « terrore dei continui terremoti che si fanno sentire e giorno e notte » (la terreur des *terremoti* continuels qui se font sentir jour et nuit), on peut considérer que ce texte a été écrit à un moment où, pour reprendre notre modèle herméneutique, la parenthèse de la catastrophe est, dans toute la région, désormais fermée ou quasiment fermée. Sur la base de ces considérations, on peut donc à juste titre soupçonner les auteurs du procès-verbal d'avoir quelque peu noirci le tableau.

De son côté, le curé Antonio Le Favi – que nous avons rencontré tout à l'heure dans le camp de ceux qui minimisaient les dégâts subis par la capitale – affirme dans une lettre du mois de février 1693 que Spaccaforo fait partie des terres qui ont certes souffert, mais relativement moins que les autres de la région¹⁶³. Le Favi divise les villes et les terres *terremotate* en quatre groupes : 1) celles qui ont été entièrement annihilées (« perite del tutto »), comme Catane ou Avola ; 2) celles qui ont été presque totalement annihilées (« perite quasi tutti ») comme Acireale, Syracuse ou Caltagirone ; 3) celles qui n'ont perdu qu'un tiers de leurs bâtiments (« perirono in una terza parte ») comme Comiso et Barrafranca ; 4) enfin celles qui eurent de très gros dégâts (« dannificate notabilissimamente »), et c'est dans cette dernière catégorie qu'il range Spaccaforo. La lettre de Le Favi laisse planer une sorte de doute dans l'esprit du lecteur : il y a eu certes des dégâts, mais si Spaccaforo fait partie du groupe qui a le moins souffert, sa situation ne peut être si terrible que ça.

En l'occurrence, si le curé cherche manifestement à minimiser la portée de la catastrophe, ce n'est pas seulement par orgueil municipal – quoique, à ce propos, il est révélateur qu'il compare sa propre terre à celles qui ont le plus souffert, exagérant d'ailleurs au passage les dommages subis par Comiso et Barrafranca¹⁶⁴ –, c'est peut-être aussi pour rassurer le fils du marquis Statella, à qui la lettre est adressée, et qui avait été son élève. Ce dernier, en effet, aurait semble-t-il voulu quitter son collège romain pour

¹⁶³ Antonio LE FAVI, Lettera ad Antonio Statella..., cit.

¹⁶⁴ En réalité, le *terremoto* a provoqué des dégâts nettement moindres à Comiso (intensité sismique de VIII-IX) et Barrafranca (intensité sismique de VIII) qu'à Spaccaforo. On pourrait d'ailleurs être surpris que Le Favi ait choisi ces deux exemples : Barrafranca, en particulier, est assez décentrée à la fois par rapport à la zone d'intensité sismique maximale, et par rapport à la région des Iblei où se trouve Spaccaforo. Le choix de ces deux localités – qui appartiennent chacune à une grande famille de l'aristocratie sicilienne : Comiso aux Naselli et Barrafranca aux Branciforte – s'éclairerait sans doute si nous connaissions dans le détail soit la généalogie, soit la stratégie matrimoniale des Statella, marquis de Spaccaforo.

revenir en Sicile, mais l'ancien percepteur – certainement instruit pas son père – l'adjure de ne pas entreprendre le voyage¹⁶⁵.

On le voit, nous avons ici un véritable cas d'école : d'une part, des autorités locales qui semblent vouloir exagérer les destructions ; d'autre part, un proche des Statella qui essaye de les minimiser. Sur la base de notre modèle herméneutique nous savons que nous ne pouvons croire aveuglement ni les premières ni le second. Les sources externes auraient pu nous permettre de trancher dans un sens ou dans un autre, mais en l'occurrence, comme nous l'avons vu, celles-ci ne concordent pas plus que les sources locales.

On serait bien embarrassé si l'on ne disposait pas d'un dernier document qui va se révéler décisif. Il s'agit d'une sorte de journal intime rédigé par un auteur anonyme de Spaccaforo, et qui couvre les mois de février et de mars 1693¹⁶⁶. Au fil des pages de ce journal, on apprend que le château des marquis ne s'effondre complètement que le 23 février, et que les quelques membres du clan Statella qui y habitaient encore se transfèrent le lendemain dans le couvent des carmes, dans l'appartement du prieur. Or le procès-verbal affirme que ce couvent n'est plus que « monti di pietra » (monceaux de pierre). On apprend également que de nombreuses maisons privées ont été transformées en lieux de culte. Cela signifie par conséquent qu'elles sont donc en quelque sorte encore « habitables » ou du moins utilisables, en dépit de ce que prétend le procès verbal. On découvre enfin, qu'ici, les moulins sont « perfettamente illesi » (parfaitement indemnes) ; que là, le palais du baron Cuella – où les capucins ont trouvé refuge – tient encore debout ; que là encore, l'église de Santa Maria della Cava n'est détruite qu'« in parte », et que le prince don Blasco Statella, arrivé de Palerme le 20 février, y a porté le jour même « in pompa magna » (en grande pompe) un calice en argent massif. On pourrait allonger ainsi la liste des édifices qui ne se sont pas effondrés. Mais par ailleurs, l'auteur évoque en passant les décombres de tel couvent où on a retrouvé le corps de telles religieuses ; les ruines de tel palais où on a retrouvé telles autres

¹⁶⁵ « Chi è in Sicilia, écrit le curé, pensa venire a Roma, e voi che siete a Roma volete tornare in Sicilia, e qual procedere è mai il vostro! » Antonio LE FAVI, *Lettera ad Antonio Statella...*, cit.

¹⁶⁶ Chroniqueur anonyme de Spaccaforo, *Giornale*, ms. s.d., transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693...*, cit., pp. 89 sq.

victimes. Il décrit également le spectacle douloureux de tous ceux qui fouillent les restes de leurs maisons à la recherche de ce qu'il est « possibile recuperare ».

En somme, il y a certainement eu à Spaccaforo de nombreux écroulements, mais ceux-ci n'ont vraisemblablement pas dépassé la moitié des édifices. L'intensité de X que donne le *CFTI* est par conséquent trop élevée¹⁶⁷. Tout bien considéré, une intensité de sismique de IX-X paraît la plus probable, soit entre un quart et la moitié des bâtiments effondrés.

En ce qui concerne les autres villes et terres (vingt-six en tout) pour lesquelles je propose une révision des intensités sismiques, j'espère que l'on voudra bien me croire sur parole, car à la longue la démonstration finirait par devenir fastidieuse. Passons maintenant plutôt à l'analyse des cartes dessinées sur la base de ce travail d'interprétation des intensités.

Explorations cartographiques

Les cartes 1 et 2 représentent le *terremoto* du 9 janvier 1693, celles numérotées de 3 à 8 représentent le *terremoto* du 11 janvier 1693 vu à travers différents points de vue et différentes échelles. Deux cartes supplémentaires figurent à titre de comparaison : celle du *terremoto* sicilien de décembre 1542 – le dernier grand tremblement de terre qui avait frappé la Sicile orientale – et celle du tremblement de terre de Lisbonne de novembre 1755. Enfin, la carte 11 représente le petit séisme de mars 1669 et la grande éruption du printemps de cette même année, qui détruisit neuf *casali* de l'Etna et manqua de peu de submerger Catane.

Une remarque méthodologique avant d'entamer nos explorations. Dans toutes ces cartes, les villes, les terres et les *casali* sont indiqués par un symbole qui représente une certaine fourchette d'intensité. Pour faciliter la lecture et les comparaisons, les symboles représentent à chaque fois la même valeur. Par ailleurs, dans toutes les cartes la surface gris foncé marque la zone d'intensité sismique maximale (X-XI à XI), là où les villes sont

¹⁶⁷ Le *CFTI* cite à peu près les mêmes sources que celles que nous avons commentées.

quasiment rasées au sol. La surface gris clair indique, en revanche, la zone de très forte intensité sismique (VIII-IX à X), là où en raison des écroulements et des destructions des édifices, les habitants ne peuvent plus sans danger habiter dans leurs maisons et prier dans leurs églises. Enfin, la mince ligne grise signale la limite approximative de la zone où les dégâts ont été généralisés (VI-VII à VIII).

Les onze cartes se veulent en partie descriptives et en partie expérimentales¹⁶⁸, c'est-à-dire qu'elles cherchent à mettre en évidence des relations – entre les événements et les lieux ou entre les événements eux-mêmes – qui ne seraient pas visibles autrement qu'à travers une représentation graphique.

Commençons par prendre la mesure des *terremoti* du 9 et du 11 janvier 1693. Il suffit d'un coup d'œil pour constater que si les cartes des tremblements de terre du 9 janvier 1693, de décembre 1542 et de novembre 1755 sont à peu près comparables (une zone gris clair entourée d'une ligne grise), celle du *terremoto* du 11 janvier 1693 se distingue nettement par la présence de la surface gris foncé. Ce simple regard permet à lui seul de saisir quelle a été la puissance destructrice extraordinaire de ce séisme : une puissance destructrice sans commune mesure avec celle du tremblement de terre de Lisbonne, pourtant souvent décrit comme le plus violent séisme de l'histoire européenne.

Si nous comparons maintenant les cartes du 9 et du 11 janvier 1693, on remarque qu'elles se superposent partiellement : la zone d'intensité maximale de la carte 3 inclut la zone de forte intensité de la carte 1, tout en en la débordant largement (de Catane à Biscari, en passant par Occhiolà) ; la zone de forte intensité de la carte 3 inclut et déborde également la zone des dégâts généralisés de la carte 1 (de Niscemi à Scaletta, en passant par Aidone et Adernò). Cela suggère d'une part, qu'une partie de la puissance destructrice du *terremoto* du 11 janvier résulte en fait du cumul des deux événements¹⁶⁹, et que d'autre part, le deuxième séisme a été en lui-même exceptionnellement destructeur.

Explorons maintenant les six cartes relatives à ce *terremoto* du 11 janvier. En observant conjointement les cartes 3 et 6, ce qui saute d'abord aux yeux ce sont les deux gros groupes de villes où l'intensité sismique a été maximale. Le premier groupe, étalé

¹⁶⁸ Selon la méthode enseignée à l'EHESS Paris par Mme Françoise Vergneault Belmont.

¹⁶⁹ Certains sismologues parlent à ce propos de « virtual earthquake » pour décrire l'effet cumulé des deux séismes : cf. Raffaele AZZARO *et al.*, « The seismic history... », cit., p. 244.

autour des monts Iblei, forme une sorte d'étoile dont les pointes sont Biscari, Avola, Augusta, Lentini et Occhiolà. Le second, concentré sur les pentes méridionales de l'Etna, forme une espèce de demi-lune entre Catane et Borello. La jonction entre ces deux zones passe par la longue plaine du fleuve Simeto, intensément cultivée mais pour ainsi dire déserte. Autour de ces deux groupes, la zone de forte intensité englobe toute la région des Iblei (de Spaccaforo à Palagonia, et de Syracuse à Licodia Eubea), rejoint à l'Ouest la plaine du fleuve Gela (Niscemi) et les Monts Erei (Aidone, Caltagirone), s'étend au Nord jusqu'aux flancs de l'Etna (Adernò), et s'étire enfin au Nord-Est vers les Nebrodi (Francavilla) et les Peloritani (Scaletta). La ligne des dégâts généralisés comprend au Nord, l'extrême pointe de la Calabre (jusqu'à Oppido Mamertina), la totalité des Peloritani et la presque totalité des Nebrodi (sauf le district de Mistretta) ; au Sud, elle englobe l'archipel Maltais ; au Sud-Ouest, elle s'étale jusqu'à Sciacca et Bivona, au-delà des vallées des fleuves Platani et Verdura ; au Nord-Ouest, elle rejoint les Madonie et le fleuve Pollina (Castelbuono) ; à l'extrême Nord-Ouest, Palerme apparaît curieusement isolée.

Cette position détachée de la capitale soulève un certain nombre de questions – questions que l'on ne se serait d'ailleurs probablement pas posées si au lieu d'une carte nous avions eu devant les yeux le seul tableau des intensités sismiques. Nous l'avons vu tout à l'heure : le fait que Palerme ait subi des destructions significatives ne fait aucun doute. Ce qui paraît surprenant alors, c'est cet espace blanc entre cette ville et les autres qui se trouvent en deçà de la ligne grise. Certes, nous savons que les ondes sismiques ne se déplacent pas de façon régulière et que la nature des sols peut créer ici un effet d'amplification, là un effet d'atténuation. Pour autant, est-il vraiment possible que les localités qui entourent la capitale n'aient pas souffert le moindre dégât ? Cela paraît d'autant moins possible si l'on en croit certaines sources citées par Paolo Boccone qui signalent des fissures dans le terrain et des changements dans les cours d'eau (des effets qui se manifestent normalement à partir d'une intensité sismique de VII ou VIII) à Termini et à Calatafimi, c'est-à-dire au Sud-Est et au Sud-Ouest de Palerme¹⁷⁰.

Pourtant, aucun document ne fait état de dégâts quelconques à Termini, Calatafimi ou dans d'autres villes ou terres voisines. Seule exception, cette source messinaise que

¹⁷⁰ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 10.

nous avons citée tout à l'heure, qui prétend que les « pais circonvoisins de la ville de Palerme du côté du midi » avaient été « jetés à terre » (cf. *supra* p. 249). Difficile cependant d'établir une carte sismique sur la base de ce seul document, qui de plus est fort tendancieux : rappelons-nous que celui-ci prétendait que trois mille personnes étaient mortes dans la capitale. J'avais cru un instant avoir trouvé une piste sous la forme d'un texte qui évoque des travaux de reconstruction de la *chiesa madre* de Salemi (ville située non loin de Calatafimi) peu après 1693, mais cette piste s'est avérée sans fondement¹⁷¹. Malgré des recherches poussées, je n'ai pu identifier aucun autre document témoignant de travaux de reconstruction d'églises dans l'une des villes ceinturant la capitale. Il y a là une sorte de mystère qui, on l'espère, sera un jour percé. D'ici-là, force est de nous contenter de cette carte macrosismique curieusement déformée vers le Nord-Ouest.

En comptant le nombre de villes et de terres comprises à l'intérieur des trois zones d'intensité sismique décroissante, on atteint quasiment le chiffre de cent soixante-dix¹⁷². Dans le reste de la Sicile, si le *terremoto* ne provoque pas de dégâts significatifs, il crée néanmoins des mouvements plus ou moins importants de frayeur. Ainsi l'intensité atteint le degré V-VI (les objets se renversent, les habitants s'échappent des bâtiments) dans les villes de Trapani, Mazzara et Marsala, à l'extrémité occidentale de l'île. En ce qui concerne la péninsule Italienne, au-delà de Cosenza¹⁷³ en Calabre, on mesure mal jusqu'où le séisme a été ressenti. Certaines sources assurent que les vibrations auraient été perçues à Otranto dans les Pouilles¹⁷⁴ ; d'autres parlent de Naples. L'éditeur Antonio Bulifon affirme par exemple : « vi è chi dice d'averlo [le *terremoto*] inteso leggerissimo la stessa hora in Napoli » (certains affirment de l'avoir ressenti très légèrement à la même heure à Naples)¹⁷⁵. Mais Bulifon lui-même ne paraît pas très convaincu, et il y a toutes les chances que ces Napolitains furent les victimes de leur propre imagination. Du reste, le même phénomène se produisit lors du tremblement de terre de Lisbonne de

¹⁷¹ On ne trouve en effet pas de trace de ces travaux dans les archives de la *chiesa madre* de Salemi.

¹⁷² Par rapport au *CFTI*, j'ai rajouté quatre terres – Ramacca, Santa Maria di Licodia, Mirabella, Valguarnera – pour lesquelles on ne dispose d'aucune source, mais qui, en raison de leur position, ont forcément été touchées par le séisme.

¹⁷³ Pour Cosenza nous disposons des informations relativement précises que donne le nonce de Naples dans une lettre du 14 février 1693 : ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 104.

¹⁷⁴ C'est ce qu'affirme la *Sincera ed esatta relazione* éditée par Francesco Buagni.

¹⁷⁵ BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 85.

1755 : de nombreuses personnes à travers l'Europe – par exemple Giacomo Casanova dans sa prison de Venise –, affirmèrent après coup l'avoir perçu. Or nous savons aujourd'hui que, déjà à la hauteur des Pyrénées, son intensité sismique était à peine perceptible¹⁷⁶.

Et la côte du Maghréb ? Enzo Boschi et Emanuela Guidoni pensent que le *terremoto* a certainement été ressenti sur la côte tunisienne¹⁷⁷ ; ils n'apportent cependant aucune source à l'appui de cette hypothèse. De mon côté, je trouve une trace qui conduit plutôt vers la Tripolitaine. En effet, dans une lettre que l'inquisiteur Francesco Acquaviva envoie au cardinal Spada le 29 janvier 1693, il est question d'un vaisseau français de marchandises commandé par un certain capitaine Siccar qui « ha parimenti asserito haver inteso 50 miglia lontano da Tripoli il terremoto nella stessa hora che scuotè la Sicilia » (qui prétend avoir ressenti, à 50 milles de Tripoli, le *terremoto* à la même heure qu'il secoua la Sicile)¹⁷⁸. Le vaisseau en question se trouvait semble-t-il « a vista » d'un port le long de la côte ; il avait fait ensuite escale à Malte, où le capitaine avait peut-être été interrogé directement par Acquaviva, toujours à l'affût d'informations relatives aux mouvements des bateaux comme des flottes, et aussi, en l'occurrence, de nouvelles du *terremoto*. Il n'est pas sûr que nous puissions prendre la déclaration du capitaine Siccar pour argent comptant. Néanmoins, ce document vient conforter l'hypothèse maghrébine, par ailleurs tout à fait vraisemblable.

Avec notre dernière exploration cartographique nous quittons la géographie pour la politique, l'administration et l'économie, et nous traçons comme une sorte de pont entre le *terremoto* et la reconstruction qui déjà s'annonce.

La carte 4 montre l'inégale répartition des effets du séisme entre les trois « Valli », qui sont, rappelons-le, les trois grandes régions administratives qui partagent la Sicile. Or cette inégale répartition a eu un impact sur l'organisation du plan d'urgence mis en place par Palerme puisque, selon une procédure éprouvée, le vice-roi nomme un vicaire pour chacun des trois Valli : le prince d'Aragona pour le Val di Mazara, le duc de Camastra pour le Val Demone et l'évêque de Syracuse pour le Val di Noto (nous y reviendrons dans la suite de ce travail).

¹⁷⁶ Cf. Jean-Paul POIRIER, *Le tremblement de terre...*, cit., pp. 75-81.

¹⁷⁷ Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti...* cit., p. 111.

¹⁷⁸ ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 28.

Sur la base de la carte 5 on constate que les diocèses de Catane et Syracuse se divisent à eux deux la totalité de la surface gris foncé et le gros de la surface gris clair, à savoir la zone de plus forte destruction. Cela explique également le rôle de premier plan que les deux évêques, Andrea Riggio et Francesco Fortezza, jouent au cours de la première phase de la reconstruction.

Enfin, les cartes 7 et 8 mettent l'accent sur la répartition du poids de la reconstruction entre les cités domaniales et les villes ou les terres féodales. Les premières ne peuvent guère compter que sur elles-mêmes – mises à part les réductions d'impôts concédées par la couronne. La situation des secondes est plus diversifiée : ici, le seigneur du lieu prend lui-même en charge une partie du coût de la reconstruction ; là, il avance à ses vassaux l'argent nécessaire ; là encore, ces derniers sont abandonnés à leur sort¹⁷⁹. De leur côté, certaines grandes familles féodales subissent de plein fouet la catastrophe, en particulier les Moncada, les Enriques, les Massa, les Riggio et les Gaetani, qui comptent chacun au moins deux terres à l'intérieur de la zone d'intensité sismique maximale.

Certains seigneurs habitent sur place, par exemple le marquis de Giarratana qui faillit, souvenons-nous, perdre la vie au cours du *terremoto* ; d'autres vivent dans la région, par exemple le prince de Butera qui réside à Mazzarino, le prince de Biscari et le duc de Misterbianco qui résident à Catane – ce dernier meurt d'ailleurs au cours du séisme ; d'autres encore sont basés à Palerme : c'est le cas du marquis de Spaccaforno ; enfin, un certain nombre d'entre eux résident hors de Sicile : le comte de Modica et le prince de Paternò vivent à Madrid ; le marquis d'Avola vit à Naples. Or, suivant les cas, le plus ou moins grand éloignement du feudataire va jouer un rôle non négligeable au cours du processus de refondation et de reconstruction de ces terres. Tous ces cas de figure pris ensemble expliquent en partie les différents parcours que suivent chaque ville et chaque terre au sein d'une reconstruction régionale qui est à la fois diversifiée et homogène : nous allons en reparler par la suite.

¹⁷⁹ Voir le chapitre V et l'épilogue.

5. « Ingente strage di popoli »

Les cartes d'intensité sismique ne s'intéressent qu'aux destructions matérielles, laissant entièrement de côté la question des victimes. Il est temps d'y revenir. Reprenons une nouvelle fois le grand compte-rendu que le vice-roi Uzeda envoie à Madrid en mai 1693¹⁸⁰ : les chiffres de mortalité s'y alignent dans toute leur précision statistique : Augusta 1 840, Caltagirone 1 005, Catania 11 964, Carlentini 77, Acireale 739, etc. Précision fallacieuse il va sans dire. Le vice-roi ne s'en cache pas puisqu'il signale qu'il y a un « doute » spécialement dans le cas de Catane : « de los muertos de Catania, écrit-il, ay tambien duda que no se ha podido verificar con quanta diligenzia se han practicado » (il y a en plus un doute en ce qui concerne les morts de Catane, car on n'a pas pu vérifier [le chiffre] en dépit des efforts qui ont été déployés)¹⁸¹.

En cette matière la précision ne peut être qu'illusoire. De notre côté, nous ne prétendons donc tout au plus qu'à des ordres de grandeur aussi proches que possible de la réalité. Ces ordres de grandeur serviront dans la suite de ce travail, par exemple pour construire un modèle économique de la reconstruction, ou encore pour pouvoir comparer le tremblement de terre sicilien à d'autres grands séismes européens. Mais là n'est pas la question qui nous préoccupe pour l'heure. Ce qui nous intéresse ici c'est de comprendre, pour reprendre l'expression de Francesco Privitera¹⁸², comment le *terremoto* a « dévoré » ses victimes. Pour ce faire, nous ne pouvons nous contenter de la froideur trompeuse des statistiques, nous devons d'abord essayer de saisir à travers les sources la mort elle-même, dans ses diverses manifestations.

Mortalité directe et mortalité indirecte

Dans son rapport du 14 mai 1693, le vice-roi range toutes les victimes dans une seule catégorie : « muertos entre las ruinas » (morts au milieu des ruines). Ce que l'on constate, en étudiant les documents, c'est qu'en réalité la mort frappe de multiples

¹⁸⁰ Cf. *supra* p. 293.

¹⁸¹ AGS, Secreterias provinciales 1079, 14 mai 1693.

¹⁸² Voir le chapitre I.

façons. Il est utile d'un point de vue méthodologique de distinguer d'entrée de jeu la mortalité directe de la mortalité indirecte. Commençons par la première.

Il y a d'abord ceux qui meurent sur le coup, écrasés par les édifices qui s'effondrent ; ensuite tous ceux qui, « ensevelis sous d'entières montagnes de pierres », périssent de faim, de soif ou d'étouffement faute d'avoir pu être secourus ; enfin, ceux qui, sortis vivants de sous les décombres, succombent à leurs blessures généralement dans les heures et les jours qui suivent¹⁸³, parfois quelques semaines plus tard.

De toutes les épreuves que relatent les témoins du *terremoto*, l'une des plus éprouvantes semble avoir été celle d'entendre, sans pouvoir leur venir en aide, les appels désespérés de ceux qui étaient restés emprisonnés sous les décombres. « Di sotto le pietre, écrit le bénédictin Antonino da Catania, si sentono molte voci che gridano aggiunto e nessuno va a cavarli » (de sous les pierres on entend milles voix qui appellent à l'aide et personne ne va les déterrer)¹⁸⁴. De son côté Domenico Guglielmini raconte que¹⁸⁵ :

« Les cris des personnes emprisonnées blessaient de compassion le ciel de leurs douloureux retentissements. On ne pouvait faire un pas sur ces précipices sans entendre sous ces pierres les clameurs de ces malheureux qui, avant de mourir ensevelis, demandaient de l'air. [...] Qui s'était sauvé ressentait mille morts, alors qu'il sentait son coeur se briser pour ne pouvoir secourir ces pauvres misérables ensevelis sous d'entières montagnes de pierres. »

A dire la vérité, certains témoins relatent les tentatives – parfois couronnées de succès – pour sauver les « ensevelis ». C'est le cas du commandant de la forteresse de Catane, Giuseppe Bustos, qui écrit au vice-roi que « toda la noche [du 11 janvier] se

¹⁸³ Selon le journal de Médecins sans frontières (*Ligne directe*, printemps 2004), les personnes libérés de sous les ruines peuvent en particulier souffrir d'un « syndrome d'écrasement » qui correspond à une forme aiguë d'insuffisance rénale, et qui peut conduire rapidement à la mort faute de dialyse.

¹⁸⁴ Lettre du 19 janvier 1693, BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

¹⁸⁵ « Le grida delle genti rimaste con dolorosi rimbombi ferivano di compassione il cielo, onde per quei precipizij non buttavasi passo che sotto quelle pietre non s'ascoltassero i clamori di quegli infelici che pria che morti sepolti chiedevano aria. [...] Chi rimasto era salvo, provava mille morti a momenti, mentre sentivasi spezzare il cuore per non poterci dare soccorso, avendo quei miserelli sepolti montagne intiere di fabbriche addosso. » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 23-24.

avia trabajado en desenterrar gente » (toute la nuit du 11 janvier on a travaillé à déterrer les gens)¹⁸⁶. C'est le cas également de Mario Centorbi qui raconte que¹⁸⁷ :

« En entendant ces lamentations souterraines, on déplaçait les pierres, et on retrouvait tout d'un coup une personne au visage inconnu, les cheveux devenus vermeils, la figure lacérée, dans un torrent de sang. A côté et plus bas, on voyait d'autres personnes asphyxiées entre pierres et terre. Les révérends prêtres se dirigeaient d'un côté et de l'autre, vers les voix gémissantes, absolvant et bénissant. Les consanguins, déplaçant les pierres et extirpant la terre à mains nues, déterraient des épouses semi vives, d'autres privées de vie, d'autres avec les jambes ou les épaules cassées. [...] Le père gardien [du couvent franciscain], fut retrouvé vivant sous les décombres, couvert de blessures et ensanglanté, et le père Francesco d'Occhiolà, resté vivant par miracle, fut extirpé d'une masse prodigieuse de pierres qui l'écrasaient. Le révérend bénéficiaire don Francesco Micciardo fut indemne, bien qu'il fut retrouvé dans les profondeurs d'un bâtiment avec une très grande quantité de pierres au dessus de lui. »

Comme l'explique Centorbi, les *terremotati* ne disposaient pour l'essentiel que de « la force des ongles et des doigts » pour essayer de déblayer les décombres¹⁸⁸. On comprend, dans ces conditions, combien ces opérations de sauvetage furent difficiles à réaliser, d'autant plus que, dans toute la région, une pluie battante survint après le *terremoto* et par conséquent, comme l'explique toujours Centorbi, « la terre s'étant condensée avec les pierres, il devient impossible de les enlever pour secourir les malheureux ensevelis »¹⁸⁹.

¹⁸⁶ AGS, Estado 3507 n. 9.

¹⁸⁷ « Sentitasi quelli sotterranei lamenti ; si dispacciava alquanto di pietre ; ora si ritrovava persona incognita al volto, scarmigliato il crine, lacerata la faccia, in un torrente di sangue. Accanto e di sotto vedevansi alcuni soffocati tra pietre e terra. Ivi alle querule voci andavano i reverendi sacerdoti assolvendo e benedicendo, hora in questa, hor in quell'altra parte. I consanguinei rivolgendosi le pietre e con le proprie mani estirpando la terra si vedevano svellere mogli semivive, altre di vita prive, alcuno con gambe e spalle rotte. [...] [Fu ritrovato] il padre guardiano sprofondato in una sepoltura tutto lacerato in sangue, e il padre Francesco di Occhiolà, per miracolo rimasto vivo, essendo svelto da meravigliose maramme, che addosso li sovrastavano. Restò dunque illeso il reverendo beneficiato don Francesco Micciardo, quantunque fosse ritrovato in un profondo del casamento con grandissima quantità di pietra addosso. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 223-224.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 224.

¹⁸⁹ *Ibid.*

Nombreuses sont les victimes dont on retrouve le nom et parfois l'histoire dans les archives, en particulier dans les documents ayant trait à des questions d'héritage. Dans un acte notarié d'août 1694, on lit par exemple que le prêtre catanais Alfio Nicolosi avait, le 12 janvier 1693, assisté « in punto di morte » Anna Maria Marziano, l'abbesse du couvent des Verginelle, alors qu'elle se trouvait « distesa su un piano di pietra » (étendue sur une surface de pierre) ; aux dires de Nicolosi, avant d'expirer l'abbesse lui avait déclaré vouloir léguer ses biens en parties égales à ses deux sœurs et à sa nièce Rosina, afin que cette dernière ait une dot « di matrimonio o di monacato » (pour se marier ou prendre le voile)¹⁹⁰.

Dans ces affaires d'héritage il est souvent important de savoir – ou de décider – l'ordre des morts pour déterminer l'ordre de la succession¹⁹¹. Dans un acte établi en avril 1693 à Caltagirone, les parties se mettent ainsi d'accord pour préciser que la petite Angela Nicastro était décédée « in braccio della sudetta madre » (dans les bras de sa mère) dès le 11 janvier, et que sa mère Francesca était passée à une meilleure vie le jour suivant¹⁹². Autre exemple, un document d'avril 1693 indique que l'on a retrouvé sous les ruines de leur maison catanaise les corps d'Angela La Spina, de sa sœur Agata et de sa fille Agatina ; or Giuseppe Mazza (le mari d'Angela et le père d'Agatina) et le prêtre Diego Musumeci (l'oncle d'Agata et Angela) se disputent pour savoir laquelle des trois femmes est morte la dernière¹⁹³. Selon Giuseppe les choses sont simples : puisqu'on a d'abord retrouvé le corps de sa belle-sœur, puis (huit heures après) celui de sa femme et enfin (deux heures après) celui de sa fille Agatina, il faut considérer que cette dernière a été « l'ultima a morire » (la dernière à mourir), et qu'elle a par conséquent hérité de sa mère qui avait elle-même hérité de sa sœur, ce qui signifie en d'autres termes que tous les biens lui reviennent, puisqu'il est le seul héritier de sa fille. Inutile de dire que Diego Musumeci ne l'entend pas de cette oreille. Pour éviter les frais d'un procès, les deux

¹⁹⁰ ASC, notaire Francesco Romano 1812, c. 585, in *HT I* 187. Nicolosi intervient en l'occurrence en tant que témoin de l'une des deux sœurs qui se disputent l'héritage de l'abbesse.

¹⁹¹ C'est le genre de problème qui, par définition, se pose en cas d'hécatombe généralisée. Maurice Aymard m'indique ainsi que la même question s'était posée après juin 1944 dans son village d'Oradour-sur-Glane, dont tous les habitants avaient été massacrés par l'armée allemande le 10 juin. Le problème consistait à savoir si les hommes, fusillés et brûlés dans les granges, étaient morts avant les femmes et les enfants, mitraillés et brûlés dans l'église. Il fut décidé finalement que tout le monde était mort à la même heure.

¹⁹² ASC, notaire Ottavio Nicastro de Caltagirone 1746, cc. 171 *sq.*, in *HT I* 428.

¹⁹³ ASC, notaire Carlo Lo Monaco 353, cc. 603-608.

hommes finissent par se mettre d'accord et se partagent à l'amiable les biens des deux sœurs, à savoir deux terrains agricoles et les ruines de la maison catanaise.

Les récits des chroniqueurs sont eux aussi riches d'histoires tantôt pathétiques, tantôt terribles, de victimes du *terremoto*. Mario Centorbi raconte ainsi que le 12 janvier 1693 le baron Antonino Sinatra avait été trouvé encore vivant au milieu des décombres de son palais d'Occhiolà – où sa mère, sa femme et quatre de ses enfants avaient péri –, mais que « il dimane si ritrovò morto » (il mourut le lendemain)¹⁹⁴. Francesco Franzò relate l'histoire d'un certain prêtre de Spaccaforno qui était resté, on ne sait comment, suspendu par le pied droit à un pan de mur pendant trois jours : « Doppo tre giorni, écrit-il, fu liberato da quel supplizio, tutto gonfio e nero, ma vivo, e ricevendo li santi sacramenti che cristianamente richiese, doppo tre ore rese l'anima al Signore » (il fut libéré de ce supplice après trois jours, tout gonflé et noir mais vivant et, ayant reçu les sacrements qu'il demanda chrétiennement, il rendit l'âme au Seigneur trois heures après)¹⁹⁵. Le mémorialiste anonyme de Spaccaforno écrit dans son journal, en date du 25 février 1693, que ce jour là la population du bourg a été bouleversée lorsqu'on a retrouvé, sous les ruines d'une maison proche de l'église de Sant'Anna, une mère et ses deux petits jumeaux qui, n'ayant pas été tués sur le coup, étaient morts de faim ; l'auteur raconte que « l'infelicissima madre », faute de lait, avait essayé de nourrir ses enfants avec son propre sang, et qu'il a vu de ses propres yeux des grumeaux de sang sur les lèvres des jumeaux¹⁹⁶. D'ailleurs, rares sont les pages de ce mémorialiste où il n'est pas question de victimes du *terremoto*, qu'elles soient retrouvées sous les décombres, ou qu'elles meurent au fil des jours de leurs blessures ou de maladie. Ainsi, le lendemain 26 février, son journal rapporte que don Francesco Vaccaro, recteur de l'église de la Santissima Annunziata, a succombé à la blessure qu'il avait reçue au bas ventre le 11 janvier, blessure provoquée par la chute d'une grosse pierre tombée de la façade de son église. Le surlendemain, 27 février, c'est le tour d'une jeune bénédictine, suor Maria Fronte – surnommée « la santa » en raison de sa vie exemplaire –, qui meurt de « fièvre pulmonaire » ; celle-ci, raconte le journal, était restée deux jours et deux

¹⁹⁴ Mario CENTORBI, *Raguaglio lacrimevole...*, cit., p. 224.

¹⁹⁵ Francesco FRANZÒ, *Memoriale del terremoto*, transcrit par Giuseppe AGNELLO, « Memorie inedite varie sul terremoto siciliano del 1693 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1931, doc. V.

¹⁹⁶ Mémorialsite anonyme de Spaccaforno, *Giornale...* cit., p. 93.

nuits exposée aux intempéries dans les ruines du réfectoire de son monastère avant d’être sauvée, et c’est ainsi qu’elle était tombée malade.

La liste de ces drames individuels et familiaux pourrait occuper des dizaines de pages. Citons alors pour terminer une histoire que raconte Francesco Micciardo au sujet d’un enfant retrouvé vivant à Occhiolà, histoire avec laquelle nous allons passer de la mortalité directe à la mortalité indirecte¹⁹⁷ :

« Après neuf jours, en creusant dans les ruines des maisons de Francesco di Geronimo [...] on retrouva un jeune fils d’Isidoro Iudica, qui s’appelait Michele, dans les bras de sa « nanna » [grand-mère ou nourrice] tuée par les pierres. Dès qu’il fut déterré, il demanda à manger. Il vécut plusieurs jours, mais parce que l’enfant n’était jamais rassasié et que sa famille, croyant bien faire, lui donnait à manger de façon excessive, il mourut. »

L’histoire du petit Michele Iudica illustre parfaitement le problème de la mortalité indirecte, car si d’une part sa mort est directement liée au comportement familial, d’autre part l’enfant ne serait évidemment pas mort s’il n’y avait pas eu le *terremoto*. Alors que la mortalité directe va plus ou moins de soi, la mortalité indirecte constitue une réalité complexe et ambiguë qui d’ailleurs – on va s’en rendre compte – ne s’oppose qu’en partie à la première, et en partie la recoupe.

Avant d’explorer quelques-unes de ses facettes, soulignons que la question de la mortalité indirecte éclaire sous un nouvel angle ce problème qui nous a longuement occupés dans le premier chapitre, à savoir comprendre dans quelle mesure le comportement des acteurs amplifie ou atténue les conséquences du séisme. La catastrophe, nous l’avons souligné, ce n’est en effet pas seulement la vibration du sol, la chute des bâtiments : c’est aussi l’immense toile que tissent les *terremotati* à travers le jeu infiniment complexe de leurs actions individuelles et collectives. Or ces actions ne se comprennent que par rapport à un contexte social, politique, culturel, religieux,

¹⁹⁷ « Sotto li 9 giorni, cavandosi nelle rovine delle case di Francesco di Geronimo [...] ritrovorno un figliolino d’Isidoro Iudica, che si chiamava Michele, in braccia della sua nanna morta dalle pietre, et in essere scoperto domandava da mangiare ; campò giorni, ma perché il figliolino non si vedeva satio e li suoi parenti li davano da mangiare soverchiamente credendosi di far bene, se ne morì. » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 253.

psychologique, économique bien déterminé¹⁹⁸. Cela est vrai pour l'histoire de Michele Iudica, tout autant que pour les allers et venues des villes du groupe A entre le 9 et le 11 janvier. Mais par ailleurs, on constate de cent façons que ce contexte ne forme pas un bloc monolithique, et qu'il n'y a par conséquent aucun déterminisme étroit : généralement, individus et groupes réagissent de façon homogène face aux mêmes événements ; mais il y a aussi de nombreux cas où ils réagissent de manière diversifiée ou même opposée. Dans le premier chapitre nous avons vu, par exemple, le cas des habitants de Giarratana au cours de l'après-midi du 11 janvier : certains participent à la messe des quarante heures, d'autres s'enfuient dans la proche campagne. Ici, si Francesco Micciardo déplore que cet enfant soit mort de l'excès de nourriture que sa famille « croyant bien faire » lui prodiguait, c'est que cette façon de gaver un rescapé allait à l'encontre des préceptes médicaux de son temps. Paolo Boccone raconte. A ce propos, que lorsque cinq religieux de Ragusa – qui étaient restés pendant sept jours sous les décombres de leur église sans manger ni boire – furent libérés, le médecin les remit d'aplomb rapidement en leur faisant « lambire di tempo in tempo un poco d'acqua e vino temperato » (lécher de temps en temps un peu d'eau mélangée à du vin)¹⁹⁹. On retrouve cette méthode chez d'autres auteurs, par exemple chez le chroniqueur anonyme de Scicli qui explique²⁰⁰ : « onde bisognava cibarli [les rescapés] a puoco a puoco per non farli morire » (il fallait les nourrir peu à peu pour ne pas les faire mourir).

La question de la mortalité indirecte a dans l'ensemble beaucoup intéressé – pour ne pas dire troublé – les contemporains. Ainsi, plusieurs témoins soulignent le rôle non négligeable qu'a joué « lo spavento » (la frayeur) dans la mort de nombreuses victimes. La bénédictine d'Augusta affirme par exemple : « quei miseri che erano mezzì sepolti morirono tutti la notte seguente di spavento, di spasimo e di dolore » (ces malheureux

¹⁹⁸ Alors qu'il n'est sans doute pas nécessaire de revenir sur les aspects – religion, société, politique, culture, psychologie – que nous avons longuement examinés dans le chapitre précédent, soulignons plutôt en quoi l'économie intervient en l'occurrence dans l'histoire du jeune Michele Iudica : les personnes qui retrouvèrent Michele vivant ne cherchaient pas des survivants, mais fouillaient les ruines à la recherche d'objets à récupérer (« per ricuperare qualche poco delle robbe » écrit Francesco Micciardo). Certes, on pourrait sans peine imaginer qu'aujourd'hui encore des *terremotati* essaieraient de récupérer quelques biens dans les décombres ; néanmoins, il est certain que cela était d'autant plus important à une époque où, contrairement à la nôtre, les objets étaient rares et chers : un matelas à moitié déchiré, quelques ustensiles de cuisine ébréchés ou des meubles partiellement démolis pouvaient encore faire l'affaire.

¹⁹⁹ Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 5.

²⁰⁰ Chroniqueur anonyme de Scicli, *Relazione del terremoto...*, cit., p. 28.

qui étaient à moitié ensevelis moururent tous la nuit suivante [entre le 11 et le 12 janvier] de frayeur et de douleur)²⁰¹. Dans une dépêche qu'il envoie au cardinal Spada, l'inquisiteur Francesco d'Acquaviva l'informe que les galères de la Religion qui se trouvaient à Augusta le 11 janvier 1693 ont non seulement perdu deux cents hommes (officiers, matelots, galériens) tués sur le coup, mais que parmi les nombreux blessés rapatriés à Malte il y a aussi une forte mortalité : « di questi [les blessés], écrit-il, però o sia il timore, o le gagliarde percosse ricevute, giornalmente ne muoiono » (chaque jour certain d'entre eux meurent, soit en raison de la crainte qu'ils ont ressentie, soit des terribles coups qu'ils ont reçus)²⁰². De son côté, Francesco Micciardo assure que²⁰³ :

« l'on vit mourir des jeunes vigoureux et forts, non pas tués par les pierres mais par l'épouvante ; des vieux et infirmes restés sous les décombres aucun ne décéda, en particulier quatre aveugles de naissance [...] et aussi une sexagénaire, et plusieurs encore restèrent en vie. »

Micciardo interprète, comme de juste, ce phénomène à travers une clé de lecture religieuse : « morì, affirme-t-il, chi volse Iddio » (sont morts ceux que Dieu a voulu). D'autres témoins proposent plutôt une clé de lecture médicale. Voici par exemple ce qu'écrivit le mémorialiste anonyme de Spaccaforno dans son journal, en date du 25 février²⁰⁴ :

« L'unique et jeune fille du baron Terzo est morte aujourd'hui de fièvre ardente. Cette pauvre jeune femme de dix-sept ans, très belle et de grande vertu, vit le plancher s'effondrer sous ses pieds ; elle resta indemne par pur miracle ; la frayeur subie lui enleva l'usage de la parole pendant plusieurs jours, puis elle tomba malade en s'aggravant jour

²⁰¹ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca del terremoto...*, cit., p. 44.

²⁰² ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 11, 18 janvier 1693.

²⁰³ « si videro morire giovani gagliardi e forti senza pietre, ma dal sol spavento ; de' vecchi et infermi sotto le pietre non ni pericolò nessuno, e particolarmente quattro ciechi nati [...] e fra l'altre una sessagenaria, e più ritorno tutti in vita. » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., pp. 252-253.

²⁰⁴ « É morta oggi di febbre ardente l'unica e giovane figlia del barone Terzo. Questa povera giovine, di appena diciassette anni di età, bellissima e virtuosissima, videsi sprofondare il pavimento sotto i piedi ; restò incolume per un vero miracolo ; lo spavento provato le tolse l'uso della parola per alquanti giorni, poscia cadde ammalata aggravandosi di giorno in giorno, finché entrata in agonia ieri l'altro è spirata oggi alle ore 21 » Anonyme de Spaccaforno, *Giornale...*cit., p. 92.

après jour, jusqu'à ce qu'elle entra en agonie avant-hier, elle s'est éteinte aujourd'hui à 21 heures [...]. »

La jeune fille serait par conséquent décédée d'une maladie provoquée par le « frayeur » qu'elle avait éprouvé suite au *terremoto*²⁰⁵. Aujourd'hui, nous savons qu'une intense frayeur, doublée d'un sentiment d'impuissance, provoque ce qu'on appelle le syndrome de stress post-traumatique, un syndrome qui se manifeste de multiples façons : de la suractivité à la dépression, en passant par l'anxiété et par toutes sortes de troubles psychosomatiques²⁰⁶. Dans le rapport qu'il communique à Marcello Malpighi et Paolo Boccone, le médecin syracusain Vincenzo Bonaiuto signale que tous ses concitoyens ont été frappés d'une façon ou d'une autre par des troubles de cet ordre. Il écrit en effet que²⁰⁷ :

« Les conséquences sur les corps humains – bien que je considère qu'elles résultent de causes secondaires et non immédiatement des *terremoti* – ont été variées : folies non furieuses, délires, hébétudes, apathies, idioties, plus chez les femmes et les vieilles que chez les hommes ; infirmités de tous les membres, douleurs hypocondriaques d'hommes mélancoliques et bilieux ; les fièvres éphémères furent universelles, les fièvres

²⁰⁵ On trouve chez Paolo BOCCONE, *Museo...cit.*, p. 9 – qui était, rappelons-le, un médecin– une explication scientifique du rapport entre peur et maladie : « l'alterazione del sangue e degli umori per il timore e per la paura concepita dagli abitatori in molte città della Sicilia ha generato fistule nell'ano, e ancora tra un sesso e l'altro, ed anche delle spine ventose, malattie proco frequenti avanti l'anno 1694. »

²⁰⁶ Il existe sur le sujet une immense littérature. Citons simplement un ouvrage de référence qui présente l'intérêt de mettre l'accent sur la dimension trans-culturelle de ce syndrome : John WILSON (dir.), *Cross cultural assessment of psychological trauma and PTSD*, 2007. Il y aurait d'ailleurs une intéressante recherche à entreprendre au sujet de ce syndrome de stress post-traumatique dans une perspective historique. Est-ce un phénomène dont on trouve la trace pendant l'Antiquité et au Moyen Age ? Est-ce un syndrome qui se manifeste de la même façon partout en Europe ? Comment a-t-il évolué au cours des siècles ? Voici un cas parmi les centaines qu'il s'agirait de recueillir : Samuel PEPYS écrit dans son journal (*Diary*, ms, éd. de 1953) à la date du 15 septembre 1666, soit neuf jours après la fin de l'incendie qui a ravagé Londres : « But much terrified in the nights, nowadays, with dreams of fire and falling down houses ».

²⁰⁷ « Gli effetti de'corpi humani, benche li considero procedenti di seconde cause e non immediatamente da terremoti, sono stati varij, come alcune pazzie, ma non furiose, mentecaggini, hebetazioni, insensatezze, stolidità, più nelle femmine e vecchie che negl'huomini; le infirmità per tutto, dolori hypocondriaci d'huomini malanconici e biliosi, le febri effimere universali, le continue e le terziane molte, le maligne in buon numero e mortali, le perniciose in abbondanza con delirij e letarghi. Dove sono stati infetti di mal'aria naturale han seguito mortalità infinite : vaivolo, pustelle han fatto strage di bambini considerabile. Insomma tutte le persone sono sate tocche da qualche indisposizione. Questi effetti fin hora, luglio 1694, durano nel loro fervore. » Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto... », cit., p. 20.

continuelles et tierces furent nombreuses, les malignes et les mortelles furent en bon nombre, les pernicieuses en abondance, avec délires et léthargies. Là où les gens ont été infectés par le mauvais air, une mortalité infinie a suivi. Variole et pustules ont tué un nombre considérable d'enfants. En somme, tous ont été frappés par quelque indisposition. Jusqu'à maintenant, juillet 1694, ces conséquences durent encore dans leur virulence. »

Lorsque Bonaiuto précise que ces conséquences pathologiques – dont des fièvres mortelles – « résultent de causes secondaires et non immédiatement des *terremoti* » il exprime en ses propres termes ce que nous appelons pour notre part la mortalité indirecte du *terremoto*. Toute la question serait cependant de savoir jusqu'à quand on peut encore raisonnablement attribuer pathologies et mortalité aux conséquences du séisme. Juillet 1694 n'est-ce pas déjà un peu tard ? Quand le curé de Sortino, Andrea Gurciullo, nous dit que son compatriote, le prêtre Domenico Barone, est mort en 1694 d'une large blessure qu'il avait reçue à la tête le 11 janvier 1693²⁰⁸, comment savoir s'il y a encore un rapport de cause à effet entre ces deux faits ? Questions purement théoriques, auxquelles il est bien entendu impossible de répondre, mais qui nous permettent de mieux saisir les limites de ce concept de mortalité indirecte. Il est en réalité quasiment impossible de tracer une ligne de séparation nette entre les pathologies plus ou moins provoquées par le *terremoto* et les pathologies qui assaillent normalement ces populations. Il est certain que les contemporains – en raison même de leurs conceptions médicales – eurent tendance à mettre bon nombre de maladies (en particulier celles qui, comme la « peste », étaient considérées comme étant liées au « mauvais air »²⁰⁹) sur le compte du *terremoto*. Il est tout aussi certain que le tremblement de terre, en fragilisant ces populations, a puissamment contribué à aggraver leur état de santé général.

²⁰⁸ Andrea GURCIULLO, *Notizie...*, cit., p. 110.

²⁰⁹ Selon les conceptions médicales et scientifiques de l'époque, il y avait un rapport assez complexe entre les séismes et certaines maladies causées par le « mauvais air » : d'une part, des particulières modifications de l'air pouvaient être la cause à la fois des maladies et des tremblements de terre ; d'autre part, ces derniers étaient eux-mêmes une cause de maladies, dans la mesure où ils faisaient sortir par les crevasses du sol certaines vapeurs empoisonnées qui y étaient précédemment emprisonnées. A ce propos cf. Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit., p. 9 ; ainsi que Giovanni Filippo INGRASSIA, *Informazione del pestifero e contagioso morbo*, 1576, p. 10, cit. par Corrado DOLLO, *Modelli scientifici e filosofici nella Sicilia spagnola*, 1984, p. 51 note 25. Mais nous avons vu dans le chapitre III que ces conceptions étaient toujours à l'ordre du jour à la fin du XIX^e siècle.

Voilà une confirmation de ce que nous disions tout à l'heure : en cette matière, nous ne pouvons prétendre tout au plus qu'à des ordres de grandeur, car une statistique précise de la mortalité est non seulement illusoire sur le plan pratique, elle est aussi purement et simplement impossible sur le plan théorique. Pour autant, nous ne naviguons pas en plein brouillard, dans la mesure où la question de la mortalité fut au centre des préoccupations des autorités centrales et locales au cours des années 1693-1697, et que ces autorités étaient confrontées à ces mêmes difficultés que nous venons de souligner : d'où un effort important de collecte²¹⁰ et de vérification²¹¹ des informations, d'où le recours – justement – à des estimations et à des ordres de grandeur. Nombre de ces estimations paraissent d'ailleurs assez convaincantes. Écoutons par exemple ce qu'écrivent les autorités de Spaccaforo à la fin de l'hiver 1693²¹² :

« Les morts, d'après ce que nous avons pu recenser, sont à peu près mille trois cents restés sous les ruines, y compris des personnes méritant quelque considération et estime, mais en plus il y a d'autres morts en raison des blessures reçues à cause de l'écroulement des édifices, lesquelles moururent, qui dans les heures suivantes, qui la nuit même ou dans l'espace de quelques jours. Les blessés sont environ deux mille, qui dans un état

²¹⁰ Cf. par exemple la lettre que l'évêque Fortezza envoie le 28 février aux autorités ecclésiastiques de Buccheri pour leur demander les informations les plus précises au sujet des victimes – les religieux comme les laïcs – car lui-même, dit-il, doit au plus vite « scrivere in Palermo [...] e mandare in Roma la relatione » (écrire à Palerme et envoyer la relation à Rome). Archivio della chiesa madre di Buccheri, carte sciolte 1693, transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693. Lo spazio di un Miserere...*, cit., p. 60.

²¹¹ Palerme ne se contente pas de récolter les informations à travers le réseau du clergé local, il fait vérifier ces informations par ses hommes sur place. C'est ce dont témoigne par exemple le rapport sur l'état des monastères féminins de Syracuse que le gouverneur de cette ville, Diego Garcia Asturiz, envoie au vice-roi le 24 novembre 1693 : pour chacun de ces monastères, il recense le nombre de religieuses mortes soit au cours du *terremoto*, soit par la suite de maladie. En voici un extrait : « En el monasterio de Santa Maria Araceli antes del terremoto eran veinte y seis religiosas ; murieron en el terremoto tres y despues del terremoto de enfermedad murio la madre abadesa y otra religiosa [...] » ASP, Real Segreteria 2457, cc. 11 *sq.*, transcrit par Corrado GALLO, « La ricostruzione dei monasteri di Siracusa dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siracusano*, 1974)

²¹² « Li morti per quanto habbiamo potuto rintracciare ritroviamo essere da mille e trecento rimaste sotto le rovine con persone di qualche considerazione e stima, eppure vi sono altri morti per le ferite ricevute dalle fabbriche e che sono al numero di mille e duecento, i quali se ne morsero chi di li a poche ore del terremoto, chi nella medesima notte e nello spazio di qualche altro giorno. Feriti sono duemila in circa, chi grave, chi leggero, dei quali alcuni sono sanati ed altri stanno in pericolo di morte per l'intemperie dell'aria, stando in campagna dove il freddo ed il patimento gli reca molta molestia, come anche il terrore delli continui terremoti che si fanno sentire e giorno e notte. » Document publié par Giuseppe AGNELLO, « Memorie inedite... », cit., doc. I.

grave, qui dans un état léger, dont certains sont guéris alors que d'autres sont en danger de mort en raison des intempéries, puisqu'ils sont à la campagne où le froid et les souffrances leurs causent beaucoup de tourment, mais aussi la terreur des *terremoti* continus qui se font sentir jour et nuit. »

Si l'on en croit ce que déclarent ces autorités, il y aurait donc eu en gros une proportion de moitié/moitié entre mortalité directe et mortalité indirecte (et cette dernière aurait été provoquée tout autant que par la « terreur », par le froid et les intempéries contre lesquels ces populations ne pouvaient que mal se défendre à l'intérieur de leurs baraquements de fortune), ce qui paraît *a priori* assez vraisemblable.

Nous venons de voir une facette de la mortalité indirecte, mais il y en a une autre qui choqua énormément les contemporains, à savoir le comportement – vrai ou supposé – des pillers qui, depuis les proches campagnes, inondèrent les villes *terremotate* et tout particulièrement Catane. Cristofaro Amico raconte par exemple que les « habitants des faubourgs, du Bosco [les *casali* de l'Etna] et des autres terres et villes des environs », qui avaient submergé la ville par milliers, rançonnèrent les pauvres Catanais « à moitié couverts par les ruines » au lieu de leur venir en aide. Ils les menaçaient en particulier de les « charger de pierres » s'ils ne leur donnaient quelque chose et, selon lui, ils tuèrent ainsi un bon nombre de survivants²¹³. Amico n'a pas de mots assez forts pour dénoncer cette infamie : « in somma, dit-il, si praticarono e si viddero barbarie così crudeli, crudeltà si barbara, che ne barbari medesimi vi sarebbe stata più pietà che non se ne praticò tra fedeli. » (en somme, on pratiqua et on vit des actes de barbarie tellement cruels, que même parmi les barbares il y aurait eu plus de pitié en comparaison à ce qui se fit entre Chrétiens)²¹⁴.

Les autres chroniqueurs catanais n'ont, eux non plus, pas de mots assez forts pour dénoncer ces « scellerati » et ces « assassini ». A plus d'un siècle de distance, l'indignation est encore palpable dans les pages de l'historien catanais Francesco Ferrara qui écrit²¹⁵ :

²¹³ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., pp. 190.

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ Francesco FERRARA, *Storia di Catania sino alla fine del secolo XVIII*, 1829, p. 213.

« Les voleurs rançonnaient ceux qui étaient encore à moitié couverts par les décombres, et s'ils ne pouvaient payer les enterraient d'avantage. Ils coupaient les doigts et les oreilles, portant des ornements d'or, des femmes mortes ou moribondes, mais aussi de celles qui encore à moitié ensevelies, tendaient des mains implorantes. Le sacré et le profane ne faisaient aucune différence à leurs yeux. »

S'il était utile sur le plan méthodologique de commencer notre raisonnement en distinguant la mortalité directe de la mortalité indirecte, ces dernières considérations montrent que cette distinction n'est en réalité pas aussi tranchée. Dans le premier chapitre nous avons souligné que la mortalité n'avait pas été une fonction linéaire de l'intensité sismique : pour les villes du groupe A, elle avait en effet résulté pour l'essentiel de l'endroit où se trouvait la masse des *terremotati* dans l'instant même du séisme, et cet endroit avait été la conséquence de tout un ensemble de variables liées aux comportements des acteurs. Ici, nous faisons en quelque sorte un pas de plus, en constatant que l'influence du comportement des acteurs sur la mortalité n'a pas seulement joué en amont, mais aussi en aval du tremblement de terre. Premièrement, par le biais des sauvetages : certains échappèrent ainsi à la mort, alors que d'autres, qui auraient pu être sauvés, moururent. Deuxièmement, à travers la santé physique et psychique des rescapés : certains moururent ou se laissèrent mourir d'angoisse et de désespoir ; d'autres trouvèrent pour quelque raison la volonté et la force de guérir et de recommencer leur nouvelle vie.

A ce propos, on pourrait citer plusieurs cas de personnes qui, ayant été déterrées plus mortes que vives, parvinrent malgré tout à guérir. Ce fut par exemple le cas de deux prêtres d'Occhiolà dont Mario Centorbi raconte l'histoire²¹⁶ :

« On admira par ailleurs que les prêtres don Tommaso Renda e don Nicolò Gandolfo restèrent en vie : après avoir été déterrés de sous l'église de San Leonardo, cette grande machine leur étant tombée dessus, ils étaient tellement couverts de blessures que cela parut incroyable qu'il parvinssent à se reprendre. »

²¹⁶ « Si ammirò anco la vita rimasta alli sacerdoti don Tomaso Renda e don Nicolò Gandolfo, oltre di essere dissotterrati nella chiesa di San Leonardo, cadutagli quella gran machina di sopra, ristorno talmente oppressi dalle piaghe, che fu incredibile il riaversi ». Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 223.

Certains de ces rescapés jouèrent d'ailleurs un rôle de premier plan au cours des mois qui suivirent. Toujours à Occhiolà, la trajectoire la plus marquante est celle de l'archiprêtre Francesco Micciardo qui avait été « retrouvé dans les profondeurs d'un bâtiment avec une très grande quantité de pierres au-dessus de lui » (voir *supra*), et qui fut par la suite l'un des acteurs principaux de la refondation et de la reconstruction de sa terre. A Catane, le médecin Nicolò Tezzano est resté dans les annales de la ville pour avoir soigné les blessés et pour avoir contribué à mettre sur place un hôpital de fortune, alors que lui-même avait été déterré « semivivo » de sous les décombres²¹⁷. Autre trajectoire significative, celle du baron Francesco De Amico : blessé, il s'était rendu à Palerme pour se soigner ; revenu à Catane en octobre 1693, il fut immédiatement nommé sénateur²¹⁸, et participa au cours des mois suivants aux conseils qui établirent le nouveau tracé urbain et les nouvelles règles urbanistiques de la ville²¹⁹. Citons enfin le cas du notaire Antonio Coltraro. Son registre pour l'année 1693 commence le 24 mars : sur la première page, le notaire écrit qu'il vient de revenir de Messine où il s'était rendu pour soigner sa jambe gauche fracturée au cours du *terremoto*²²⁰.

Le cas exceptionnel de Catane

Après ces considérations générales, étudions de plus près le cas de Catane. Nous avons souligné tout à l'heure que toutes les sources – qu'elles soient siciliennes, maltaises ou calabraises – sont d'accord pour affirmer que la ville etnéenne est celle qui a subi la plus forte mortalité. Nombre de ces documents, en particulier ceux qui furent rédigés au cours des premiers jours et des premières semaines qui suivirent le *terremoto*, affirment sur la base des rumeurs les plus diverses que presque toute la population catanaise a été exterminée. Ainsi, dans une lettre du 30 janvier 1693, le nonce de Naples informe le cardinal Spada que « in Catania erano rimaste vive poco più

²¹⁷ Giovanni REGULEAS, *Elogio del conte Niccolò Tezzano*, 1840, pp. 25-26, cit. par Salvatore NICOLOSI *Apocalisse in Sicilia...*cit., pp. 86-87.

²¹⁸ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*cit., p. 73. C'est le duc de Camastra qui nomma Francesco De Amico au poste de sénateur.

²¹⁹ En particulier au grand conseil d'avril 1694. ASC, S. Nicolò 343, c. 472.

²²⁰ ASC, notaire Antonio Coltraro 1794, c. 1.

di 1000 persone » (à Catane un peu plus de 1000 personnes étaient restées en vie)²²¹. Encore le 19 février, l'inquisiteur de Malte Francesco d'Acquaviva écrit, à ce même cardinal Spada, que « pochissimi si sono salvati » (très peu se sont sauvés) parmi les Catanais²²².

A ma connaissance, la première apparition du chiffre de seize mille victimes date du 5 février 1693 : il s'agit d'une dépêche que le vice-roi Uzeda envoie à Madrid et dans laquelle il affirme : « hay aviso de que [la mortalité catanaise] llege a diez y seis mill personas »²²³. Le recensement établi par le duc de Camastra peu de temps après son arrivée à Catane (le 4 février) contredit cependant cette première estimation : ce dernier écrit en effet le 19 février à Palerme pour dire que le nombre des victimes s'élève en réalité à 11 964²²⁴. Derrière la précision trompeuse de ce chiffre, il y a un calcul très sommaire : Camastra part d'un recensement qui avait été établi en 1692 et qui donnait 18 964 habitants à Catane ; il estime ensuite que « hoggi sono circa 7 in 8 mila » (ils sont aujourd'hui à peu près 7 à 8 mille) ; il opte pour le premier chiffre et fait la simple soustraction. Le document contient également un tableau – précis celui-là – des pertes subies par les monastères féminins et masculins : 429 disparus pour les premiers, 189 pour les seconds, pour un total de 618 morts. Le document prévoyait enfin une distinction entre victimes « nobili » et « ignobili » (roturiers), mais cette dernière partie est restée incomplète, la méthode utilisée pour le recensement étant trop sommaire pour un tel degré de précision.

Uzeda envoie toutes ces informations à Madrid « para remitir a su Magestad » (pour qu'elles soient remises au roi). A partir de là, ce nombre de 11 964 devient le chiffre officiel de la mortalité catanaise. Il figure par exemple dans le grand compte-rendu du 14 mai 1693 dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Dans une note de ce compte-rendu, le vice-roi précise cependant qu'il y a malgré tout un « doute » en ce qui concerne la mortalité catanaise. Il écrit en effet que²²⁵ :

²²¹ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 56.

²²² ASV, Segreteria di Stato, Malta 44, c. 52.

²²³ AGS, Estado 3507, n. 11.

²²⁴ AGS, Estado 3507, n. 20.

²²⁵ « Segun las noticias que han podido adquirirse de lo mas veridico se ha formado esta planta ; algunos blancos no han podido llevarse por no saverse fijamente el numero ; en el de los ministros de Catania ay tambien duda que no se ha podido verificar con quanta diligenzia se han practicado, por que

« On a rédigé ce tableau selon les nouvelles les plus véridiques que l'on a pu obtenir. Certains blancs n'ont pu être supprimés car on ne connaît pas de façon certaine le nombre [de victimes]. En ce qui concerne [le rapport] des ministres de Catane il y a, par ailleurs, un doute que l'on n'a pas pu dissiper en dépit de la diligence dont on a fait preuve, car certains ministres disent plus de 16 000 personnes et le duc de Camastra donna l'avis de 11 964. Ce [doute] résulte généralement de deux choses : la première est que, lorsque l'on établit le recensement des âmes du royaume, [les habitants] ne disent pas toujours la vérité ; l'autre est que de nombreuses personnes sont absentes, et que certaines familles sont entièrement éteintes, sans qu'il n'y ait aucune information à leur sujet. »

Sans entrer dans les détails du calcul, soulignons simplement que, parmi les éléments d'incertitude signalés par Uzeda, deux militent en faveur de l'estimation la plus élevée (manque de sincérité des recensements²²⁶, familles entièrement exterminées dont on a perdu la trace), tandis que le troisième (un grand nombre de Catanais ont fui leur ville) milite pour l'estimation la plus basse. Il y a un quatrième élément d'incertitude, que le vice-roi n'indique pas, mais qui est sans doute le plus significatif de tous : à savoir, dès la fin du mois de janvier 1693, l'arrivée massive à Catane de centaines, puis de milliers de travailleurs en provenance en particulier de bourgs de l'Etna, des Nebrodi et de la Calabre²²⁷. A ce propos, citons une remarque de Cristofaro Amico – qui sait de quoi il parle puisqu'il fut le « consultore » de Camastra et l'un de ses plus proches collaborateurs²²⁸. Amico assure que, dès le milieu de l'hiver 1693, Catane s'était en

algunos ministros dicen mas de 16 000 personas y el duque de Camastra dio aviso de 11 964 ; esto generalmente naze de dos cosas : la principal es que quando se haze la numerazion de almas en el reyno no dicen sempre la verdad ; la otra es hallarse muchos ausentes y extinguida alguna familia sin que aya quien de razon de ella. » AGS, Secreterias provinciales 1079, 14 mai 1693.

²²⁶ En effet, le calcul de la mortalité repose sur le chiffre de population recensé en 1692. Or, si l'on considère que ce chiffre sous-estimait la population réelle, il s'en suit que le nombre de victimes est en réalité plus élevée. Les sources catanaises considèrent généralement qu'à la veille du *terremoto* la population citadine s'élevait non pas à 19 000 âmes (chiffre du recensement de 1692) mais plutôt à 20-22 000. Pour une analyse de l'élaboration des recensements siciliens d'Ancien régime cf. Maurice AYMARD, « Une croissance sélective : la population sicilienne au XVII^e siècle », *Mélanges de la Casa de Velasquez*, IV, 1968, pp. 203-206 ; « In Sicilia : sviluppo demografico e sue differenziazioni geografiche, 1500-1800 », *Quaderni storici*, mai-août 1971, pp. 417-427.

²²⁷ On trouve leurs traces par milliers dans les actes notariés des années 1693-1694. A ce propos cf. Stefano CONDORELLI, « Sviluppo e tendenze... », cit., p. 245.

²²⁸ A dire vrai, Amico fut nommé « consultore » seulement en septembre 1693 (Cristofaro AMICO, *Cronologia...cit.*, p. 73), mais il semble bien que, dès l'arrivée de Camastra à Catane, il fit partie de l'équipe de jeunes juristes que ce dernier prit à son service.

partie repeuplée du fait de l'arrivée d'une « masse » de *forestieri*²²⁹, et que « fatta la rassegna del popolo si numerò ascendere con li forastieri novamente venuti sino a 10 mila » (lorsqu'on eut fait le recensement de la population, on compta que celle-ci s'élevait avec les *forestieri* à près de 10 mille). Compte tenu de la méthode utilisée pour évaluer le nombre de victimes, la présence de tant de *forestieri* ne pouvait que constituer un élément important de confusion²³⁰.

Un cinquième élément d'incertitude pourrait provenir par ailleurs du fait que les *forestieri* étaient nombreux même parmi les victimes. Tommaso Costanzo est le seul qui souligne ce fait, en écrivant que « morsiru scacciati li genti, e foru già quindici mila, cù tanti furisteri separati » (les gens qui moururent écrasés furent quinze mille, sans compter les nombreux *forestieri*)²³¹. Enfin, il pourrait y avoir un sixième élément de confusion, à savoir l'addition des victimes des *casali* au nombre des victimes catanaises. Cette hypothèse est cependant assez improbable dans la mesure où, depuis l'autonomie des dits *casali* (vendus en fief à des seigneurs) – qui remontait aux années 1640 –, leurs populations n'était plus recensées avec celle de Catane. D'ailleurs, de nombreuses sources distinguent clairement les unes des autres²³². Dans une dépêche que le nonce de Naples envoie à Rome à la fin du mois de février 1693, il précise que sur la base des dernières informations reçues les victimes catanaises s'élèveraient à 18 mille, mais que par contre il n'a pas encore le chiffre des victimes des *casali*²³³. Dans le tableau de mortalité qui figure dans le livre de Francesco Privitera, Catane est clairement séparée des *casali* qui apparaissent dans une catégorie spéciale appelée « contorni di Catania » (environs de Catane)²³⁴.

Ce qui est à la fois curieux et intéressant dans toute cette affaire, c'est qu'il y a eu sur ces chiffres un chassé-croisé entre Uzeda et Camastra. Le premier avait commencé par

²²⁹ Voir le lexique.

²³⁰ Dans sa dépêche du 19 février 1693, Camastra n'évoque pas le problème des *forestieri*. Il estime d'ailleurs la population de Catane à 7 ou 8 mille et non pas à 10 mille. De deux choses l'une : soit le recensement dont parle Amico fut réalisé postérieurement à celui du 19 février ; soit, dans le calcul du 19 février, Camastra avait sommairement soustrait du chiffre de la population recensée le nombre estimé des *forestieri*, en l'occurrence entre 2 et 3 mille.

²³¹ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

²³² Cependant, Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 388, considère que le chiffre de 16 mille victimes englobe également la population des *casali*.

²³³ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 128.

²³⁴ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 97.

parler de 16 mille victimes avant d'adopter l'estimation des 11 964 donnée par Camastra ; cependant, le second abandonne cette première évaluation pour se ranger en fin de compte dans le camp de ces « ministres » qui disaient que la mortalité avait atteint les 16 mille. C'est ce qu'il affirme en particulier dans le rapport qu'il remet au vice-roi en juin 1693, rapport où il écrit par ailleurs que la population catanaise compte désormais « diez mill poco mas o meno » (plus ou moins dix mille) personnes²³⁵. Comment expliquer ce revirement de la part de Camastra ? Sa nouvelle estimation prend-t-elle en compte le nombre de personnes mortes de leurs blessures ou de maladie entre février et juin ? Cela ne serait pas exclu, mais il est quand même curieux qu'il obtienne de la sorte ce même chiffre de 16 mille dont il était déjà question au tout début du mois de février.

Ce petit mystère reste sans réponse, mais ce qui est certain c'est que le nombre de 16 milles victimes est celui qu'ont retenu à la fois les sources²³⁶ et la tradition catanaise. Signalons à ce propos ces quatre plaques commémoratives, situées en différents points de la ville, qui affirment que le *terremoto* a emporté « 16 mila catanesi sepolti da sassi » (16 mille Catanais ensevelis sous les pierres) ou dans la version latine : « sexdecim civium millia occidit »²³⁷. Ce chiffre s'est également imposé dans la tradition de la Sicile orientale. Citons par exemple le poème de Gaetano Accaputo qui invite ses lecteurs à se souvenir des Catanais morts au cours du tremblement de terre en écrivant²³⁸ :

« Ô chrétiens ne l'oublions pas :
seize mille furent écrasés
et ceux qui sont en vie présentement

²³⁵ AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693.

²³⁶ Le chiffre des 16 mille victimes est celui qui retiennent les mémorialistes, et celui qui revient régulièrement dans les actes des notaires ou dans les archives des couvents catanais. E.g. ASC, Minoritelli 214, c. 346 (document de juillet 1705). Il y a cependant des exceptions. Dans un acte du 13 février 1693, il est par exemple question de la mort d'environ 18 mille personnes : ASC, notaire Francesco Pappalardo 1003, c. 515.

²³⁷ La première de ces plaques (datée 1693) se trouve via di San Giuliano, la seconde (datée 1693) à l'intérieur d'une cour au numéro 210 de la via Vittorio Emanuele, la troisième (datée 1696) à l'entrée de palazzo Biscari, la dernière (datée 1725) dans le jardin de la cathédrale.

²³⁸ « O cristiani tiniemula a-mmenti : / siricimila ni fuonu scacciati / e chiddi ca su' -bbivi a lu presentu / puonu cuntari la crurilitati. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 38.

peuvent raconter la cruauté. »

Quoi qu'il en soit, et quelles que soient les estimations que l'on retient, Catane demeure de toute façon la ville où la mortalité a été la plus forte, à la fois en termes absolus et en pourcentage, avec un minimum de 55% et un maximum de 84%²³⁹. Occhiola et Raguse viennent juste derrière, avec toutes deux le même pourcentage de 51%.

Voilà pour le tableau général. Les statistiques de mortalité du clergé nous permettent cependant d'affiner l'analyse et par la même de vérifier la cohérence d'ensemble des données. Nous avons signalé il y a un instant (*supra* p. 322) que le dénombrement du 19 février 1693 comportait un recensement précis des pertes des monastères féminins et masculins de Catane. Ces statistiques du 19 février sont, pour l'essentiel, confirmées par celles que publièrent par la suite Domenico Guglielmini, Giuseppe Cuneo et Francesco Privitera²⁴⁰. Ce sont celles de ce dernier que nous allons utiliser pour notre analyse²⁴¹, car elles sont à la fois les plus systématiques et les plus complètes. Privitera présente dans une série de tableaux non seulement les chiffres de mortalité du clergé régulier, mais aussi ceux du clergé séculier et de toutes les congrégations et confréries de la ville²⁴². A la veille du *terremoto*, ces trois groupes représentaient ensemble 2 739 personnes, soit entre 12 et 14% de la population totale, ce qui n'est pas un échantillon négligeable. Or, les victimes furent 1 686, les survivants 1 053, et le pourcentage de mortalité par conséquent de 62%. En évaluant ce chiffre il faut cependant tenir compte du fait qu'il est en partie tiré vers le haut par la mortalité extrêmement élevée (82%) des monastères féminins, et vers le bas par celle assez faible du clergé séculier (46%). Peut-on expliquer ces deux extrêmes ?

²³⁹ Voir l'annexe.

²⁴⁰ Les chiffres du 19 février sont également confirmés par un document du 3 mars 1693 de la nunciature de Naples : ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 188 *sq.* En l'occurrence, il y a toutes les chances que ces deux documents proviennent de la même source catanaise : sans doute un recensement établi par le vicaire général Giuseppe Celestre.

²⁴¹ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., pp. 65-70.

²⁴² Tous ces chiffres sont résumés dans l'annexe. En évaluant ces statistiques il faut cependant considérer qu'elles ne distinguent pas ceux qui moururent écrasés de ceux qui moururent par la suite de leurs blessures ou de maladie.

Les religieuses, enfermées dans leurs couvents, étaient sans doute, plus que d'autres, destinées à mourir massivement écrasées. Certains monastères furent d'ailleurs entièrement ou presque entièrement annihilés : Santa Chiara (pertes de 100%), les Donne ritirate (*idem*), Porto Salvo (98%), Santa Caterina (97%), Santa Lucia (95%). Cependant, le cas du couvent de Santa Maria Maddalena démontre qu'il n'y eut en réalité aucune véritable fatalité : celui-ci ne compta en effet qu'une seule victime tuée par l'effondrement du bâtiment, car toutes les autres religieuses s'étaient mises en sécurité dans le jardin du monastère²⁴³. Entre parenthèses, plusieurs couvents féminins de Syracuse suivirent sans doute la même stratégie, car ils n'eurent aucune perte²⁴⁴. Là où la mortalité fut extrêmement élevée, on peut supposer que toutes les moniales se trouvaient à l'intérieur des édifices, probablement en train de prier dans leur église : souvenons-nous en effet qu'au moment où le *terremoto* frappa, la ville de Catane était mobilisée au grand complet pour une cérémonie exceptionnelle.

Du reste, certains couvents masculins ont été tout autant anéantis : les trinitaires (100% de pertes), les jésuites (95%), les carmes de la Santissima Annunziata (91%). Les bénédictins auraient subi un sort semblable s'ils n'avaient eu la bonne idée d'envoyer treize de leurs moines – sans doute les plus jeunes – « in ricreazione » à la campagne dans leur propriété de Licatia ; ceux qui restèrent à Catane moururent presque tous, écrasés dans le chœur de leur église où ils chantaient les vêpres²⁴⁵.

Au moment du *terremoto*, le gros du clergé et une partie de la noblesse étaient massés dans le chœur de la cathédrale, tout près du maître-autel où était exposées les reliques de sainte Agathe²⁴⁶ : c'est ce qui sauva la plupart d'entre eux, car le chœur avec ses chapelles latérales résista au choc sismique, tandis que le toit de la cathédrale s'effondra sur la nef, écrasant les milliers de fidèles qui s'y trouvaient agglutinés. En l'occurrence, on peut supposer que le clergé de la cathédrale occupait les places les plus proches de l'autel, à l'intérieur du chœur, car il a dans l'ensemble subi moins de pertes

²⁴³ Voir à ce propos le chapitre I.

²⁴⁴ C'est le cas des couvents de Santa Maria della Concezione, Santa Teresa, Santissima Annunziata et Monte Vergine.

²⁴⁵ Nous avons raconté dans le premier chapitre les circonstances qui permirent à l'un des moines de survivre. L'abbé survécut également, car il se trouvait à Messine où il s'app préparait à partir avec les autres abbés bénédictins siciliens pour Venise, afin de participer à une diète de l'ordre.

²⁴⁶ Voir le chapitre I.

(41%) que le clergé de la collégiale (61%) qui se trouvait là en quelque sorte en tant qu'« invité ». Nous n'avons par contre pas d'informations au sujet du clergé du Borgo. Compte tenu de la faiblesse de ses pertes, on peut supposer qu'il se trouvait à l'extérieur au moment du *terremoto* : les prêtres du Borgo – comme les moines de certains couvents périphériques – étaient probablement en train de se rendre vers la place de la cathédrale (éloignée d'un peu moins de deux kilomètres) afin de se joindre à la procession prévue pour la fin d'après-midi.

Le groupe des confréries est celui qui présente dans l'ensemble les pourcentages de victimes les plus homogènes : aucune d'entre elles n'a été entièrement exterminée, aucune n'a subi de pertes inférieures à 45%, mise à part celle de la noblesse – dite « dei bianchi »²⁴⁷ – dont plusieurs membres se sauvèrent, comme nous l'avons dit, dans le chœur de la cathédrale²⁴⁸. Dans la mesure où ce groupe – qui perd 58% de son effectif – est le plus représentatif du gros de la population catanaise, on peut raisonnablement estimer que notre éventail 55-84% de mortalité de tout à l'heure pourrait probablement être rétréci à 55-65%.

Une source facilement accessible – mais qui n'a jusqu'ici jamais été utilisée dans ce sens – nous permet de réaliser un dernier sondage : il s'agit des registres des notaires conservés dans les archives de Catane. Il suffit de compter : parmi les notaires encore en activité à la veille du *terremoto* combien ont continué à exercer par la suite, combien n'ont pas continué ? Le calcul est cependant moins simple qu'il n'y paraît²⁴⁹. Au prix de

²⁴⁷ J'ai eu brièvement la possibilité de donner un coup d'œil à un volume, conservé dans l'église des Bianchi de Catane, contenant le nom de tous les membres de la confrérie ayant perdu la vie, avec à chaque fois l'indication du jour de leur mort. La journée du 11 janvier 1693 occupait plusieurs pages de suite. Il ne fut malheureusement possible ni de prendre des notes, ni de photographier le document.

²⁴⁸ Mis à part également le cas très particulier des huit ermites de San Geronimo.

²⁴⁹ L'archivio di Stato de Catane conserve les registres de dix-neuf notaires actifs entre 1692 et 1693. Pour les besoins de notre calcul, nous devons en écarter deux : le premier, F. Romano (1693-1712), car il commence à exercer après le séisme ; le second, A. Musumeci (1659-mai 1692), car il arrête son activité avant la fin de l'année d'indition (qui va du 1^{er} septembre au 31 août) : soit parce qu'il prend sa retraite, soit parce qu'il meurt à cette date. Restent dix-sept notaires. Huit d'entre eux (c'est-à-dire 47% du total) ont certainement survécu car ils ont continué leur activité après le tremblement de terre : M. Millici (1660-1698), P. Russo (1672-1743), G. De Napoli (1678-1727), C. Lo Monaco (1681-1706), A. Messina (1683-1694), F. Pappalardo (1683-1709), A. Coltraro (1692-1696) et M. Greco (1692-1737). On a vu *supra* que Coltraro avait eu la jambe fracturée. Les registres de cinq notaires s'arrêtent en décembre 1692 ou début janvier 1693 : il y a toutes les chances que ceux-ci soient morts au cours du *terremoto* : A. De Olivero (1674- 5 janvier 1693), A. Di Paola (1692-décembre 1692), A. Milci (1692-janvier 1693) et G. Pennisi (1672-9 janvier 1693). Dans ce dernier cas, nous trouvons la confirmation de la mort du notaire dans un document de mai 1693 : ASC, notaire Antonio Coltraro 1794, c. 137. Restent quatre notaires dont le registre s'arrêtent normalement en août 1692, mais dont nous n'avons pas le registre de l'année qui

quelques approximations et de quelques hypothèses, nous obtenons néanmoins un résultat qui confirme la tendance générale, à savoir que huit notaires survivent et neuf perdent la vie, ce qui donne un pourcentage de mortalité de 53%. Un pourcentage qui cependant, soulignons-le, minimise probablement un peu les pertes réelles de cette catégorie : en effet, il y a de bonnes chances que quelques archives de notaires se soient entièrement perdues au cours de la catastrophe, ce qui signifie que notre calcul surestime probablement le nombre des survivants²⁵⁰.

Avant d'en terminer avec la mortalité catanaise, revenons un instant sur le cas de sa noblesse, car le sort de celle-ci suscita tout particulièrement l'inquiétude des contemporains. Souvenons-nous de cette lettre du 15 janvier 1693 que le comte Lacordia envoie à Naples, et où il déplore « la perdita di tutta la nobiltà » catanaise et en particulier l'extermination « della numerosa famiglia Paternò » (*supra* p. 260). Rappelons-nous également de cette dépêche du 19 février où Francesco d'Acquaviva informe le cardinal Spada que très peu de « gens de condition » se sont sauvés à Catane (*supra* p. 261). La vice-reine de Sicile est elle aussi préoccupée par le sort de l'aristocratie catanaise : « Si discorre, écrit-elle dans une missive du 22 janvier, che siasi perduta in questa disgratia molta nobiltà e famiglie intiere così in Catania come nel rimanente delle altre terre baronali dove risiedevano i suoi padroni » (on affirme que beaucoup de nobles ont péri au cours de ce désastre, ainsi que des familles entières, à Catane comme dans les terres féodales où résidaient les seigneurs)²⁵¹. Le plus alarmé de

commence au 1er septembre 1692 : D. Nicolosi (1675-1692), C. Monaco (1678-1692), M. Arcidiacono (1682-1692), A. Rivera (1686-1692). Ici il peut y avoir un doute : leur dernier registre s'est-il perdu au milieu des décombres, ou ont-ils arrêté leur activité en août 1692 ? En ce qui concerne Arcidiacono, le doute est levé par un document qui nous apprend qu'il est bien mort au cours du *terremoto* (ASC, notaire Carlo Lo Monaco 353, c. 193). Pour les trois autres, il y a de fortes chances qu'ils aient également perdu la vie au cours du séisme. En effet, il est peu probable qu'ils aient pris leur retraite si rapidement : Nicolosi après dix-huit années d'activités, Monaco après quinze, Rivera après six (à titre de comparaison, Musumeci travaille trente-deux ans). Si nous admettons que ces trois notaires ont très probablement continué leur activité après le 31 août 1692, cela signifie que neuf notaires en tout (c'est-à-dire 53% du total) ont trouvé la mort.

²⁵⁰ Dans les actes de 1693-94, la question de la perte des anciennes archives des notaires est une plainte récurrente : voir par exemple ASC, notaire Antonio Coltraro 1794, c. 137. Encore au début du XIX^e siècle, la perte des archives d'avant 1693 constitue un problème assez vif : cf. par exemple ASC, Biscari 869, c. 53 in *HT* II 160.

²⁵¹ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 91. Pour l'attribution de cette lettre à la vice-reine cf. *supra* la note 51.

tous est cependant le vice-roi qui, dans une dépêche du 5 février, informe Madrid qu'aux dernières nouvelles Catane aurait perdu plus de huit cents nobles²⁵².

En réalité, nous ne savons pas quelles ont été exactement les pertes de la noblesse catanaise. Le recensement du 19 février 1693 (v. *supra* p. 322) aurait dû comporter une comptabilisation séparée des « nobili » et des « ignobili », mais les deux cases qui avaient été prévues à cet effet restèrent vides. Selon les chiffres de Francesco Privitera, la confrérie des « bianchi » aurait perdu soixante-dix-huit de ses membres sur un total de cent soixante-seize²⁵³. Cristofaro Amico – très au courant de tout ce qui concerne à la fois la noblesse et l'ordre sénatorial de sa ville – avance pour sa part le nombre de deux cents victimes²⁵⁴. Si aucun de ces chiffres ne concorde, c'est que chacun comptabilise un groupe différent. La confrérie des « bianchi » réunit seulement une partie des hommes de la noblesse ; les deux cents morts dont parle Amico concernent sans doute l'ensemble des membres masculins – enfants et adultes – des familles appartenant à la *mastra nobile*²⁵⁵ ; les huit cents victimes qu'évoque le vice-roi – à supposer que le chiffre soit exact – tiennent vraisemblablement compte de la totalité de l'aristocratie citadine : hommes et femmes, *mastra nobile* ou pas.

Même si nous ne connaissons pas le chiffre exact des victimes, il ne fait pas de doute que les pertes de la noblesse furent extrêmement lourdes. D'autant plus lourdes que, contrairement à d'autres groupes sociaux, celle-ci ne pouvait – et surtout ne voulait – pas renouveler facilement ses rangs par des apports externes²⁵⁶. Quatre familles sur un

²⁵² AGS, Estado 3507, n. 10.

²⁵³ V. annexe [...].

²⁵⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia universale...*, cit., p. 48.

²⁵⁵ Amico donne ce chiffre dans la partie de son ouvrage où il traite de la *mastra nobile* catanaise. La *mastra nobile* réunissait l'ensemble des familles qui fournissaient chaque année les titulaires – choisis par tirage au sort ou nommés par le vice-roi – des principales charges municipales. Un certain nombre de familles aristocratiques résidant à Catane ne faisaient pas partie de la *mastra* : pour l'essentiel il s'agissait des derniers arrivés. C'était le cas par exemple des puissants Trigona, ducs de Misterbianco, et des Massa, ducs de San Giovanni la Punta. Au sujet des *mastre* cf. Francesco SPADARO DI PASSANITELLO, *Le mastre nobili*, 1938.

²⁵⁶ Il y eut certainement, comme toujours, des mariages avec des familles aristocratiques des villes voisines ou du reste de la Sicile. Cette voie étant cependant surtout suivie par la noblesse titrée, comme par exemple les Biscari. Que l'on songe, cependant, au fait que ce n'est qu'en 1747 que le premier « forestiero » est admis dans la *mastra nobile* (Luigi Riggio et Branciforte prince de Campofiorito). Les Trigona, qui s'étaient installés à Catane dans les années 1650, ne sont admis qu'en 1753, sur ordre exprès du souverain. Par ailleurs, il semble que Catane n'ait rien fait (par exemple en leur ouvrant justement les portes de la *mastra*) pour retenir entre ses murs les Massa (banquiers richissimes d'origine génoise, devenus dans les années 1650 les plus gros feudataires de l'Etna) qui quittent définitivement la ville au

total de quarante de la *mastra nobile* s'éteignirent (dans la mesure où elles perdirent tous leurs hommes) : les Campisano²⁵⁷, les Medina, les Platamone et la lignée catanaise des Branciforte²⁵⁸. La lignée catanaise des Trigona (qui, arrivée de fraîche date, ne faisait pas partie de la *mastra* citadine) fut elle aussi entièrement anéantie : le père (duc de Misterbianco), la mère et les trois enfants moururent tous sous les décombres.

D'autres familles ne furent pas exterminées, mais payèrent un très lourd tribut au *terremoto*. Ce fut par exemple le cas d'Eusebio et Carlo Massa qui survécurent, mais qui perdirent père, mère, sœurs et beaux-frères²⁵⁹. Dans un document judiciaire de 1701, le baron de Raddusa rappelle qu'il avait perdu « moglie, sorella, fratello, genero, sposo di sua figlia primogenita e sei figlie restate morte sotto le rovine » (femme, soeur, gendre, époux de sa fille aînée et six filles restées mortes sous les ruines)²⁶⁰. A part lui, seuls survécurent trois enfants, parmi lesquels sa fille cadette Anna dont nous allons parler dans un instant. Mais le cas le plus extraordinaire est sans doute celui de la famille Ansalone : tous les hommes de la famille (dont Domenico, le gendre du baron de Raddusa) moururent au cours du *terremoto* : la famille était par conséquent destinée à s'éteindre si un « maschio » n'avait pas survécu dans le ventre de sa mère comme le raconte Cristoforo Amico²⁶¹.

tournant du siècle. Pourtant, il s'agissait de la première famille à avoir reconstruit, dès le printemps 1694, un *palazzo* en pierre à Catane : cf. l'épilogue.

²⁵⁷ Je trouve cependant la trace d'un Ludovico Campisano, prieur du couvent dominicain de Santa Maria la grande en 1703 : S. Domenico 328, c. 320 in *HT* II 59. Sans doute était-il déjà dans les ordres au moment du *terremoto*. Ne connaissant pas le réseau familial des Campisano, on ne sait pas si ce Ludovico eut à se poser la question de quitter ou non l'habit religieux afin de se marier et de continuer la lignée familiale. Ce n'est pas lui en tous cas, mais Flavia Asmundo, qui hérite des biens des époux Campisano morts au cours du *terremoto* (ceux-ci n'avaient semble-t-il pas d'enfants) : ASC, notaire Carlo Lo Monaco 353, c. 245.

²⁵⁸ Cristoforo AMICO, *Cronologia universale...*, cit., p. 48. Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit. regrette dans son poème la disparition des Campisano et des Medina : « Li Campisciani chi su tutti morti. [...] Und'è l'estinta e distrutta casata di Medina. » ; il évoque par ailleurs le cas des Ramondetta qui perdirent toutes leurs femmes ainsi que quelques enfants : « La nobili casata Ramundetta / Intantu non la toccu, pirchè viva / La lassau Diu pri la sua grazia eletta / Sulamenti ristau di dami priva, / D'alcuni figghi e d'alcuni niputi ».

²⁵⁹ Comme le raconte Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit.

²⁶⁰ ASC, Biscari 904, c. 200.

²⁶¹ Cristoforo AMICO, *Cronologia universale...*, cit., p. 48. Amico ne donne pas le nom de l'enfant, mais il s'agit de toute évidence de Domenico, fils de Giorgio Ansalone et de Geronima Tudisco. Outre Giorgio, on connaît l'identité de trois autres Ansalone qui moururent au cours du *terremoto* : Pietro (le doyen de la cathédrale), Domenico (qui avait épousé en 1692 la fille du baron de Raddusa), Francesco (un homme d'Église).

La trajectoire individuelle la plus remarquable est par contre celle de Vincenzo Paternò-Castello, unique survivant de la lignée des barons de Bicocca²⁶². Vincenzo perd ses parents, son frère aîné, un oncle et divers cousins au cours du tremblement de terre ; son oncle paternel, Michelangelo, essaye par ailleurs de s'emparer de son héritage, alors que son oncle maternel, le baron de Raddusa – encore lui –, ne défend ses intérêts que mollement. Vincenzo finit par s'imposer et obtient l'investiture de son fief en 1694 ; il se marie en 1696, à l'âge de seize ans, avec sa cousine germaine Anna – fille du baron de Raddusa – qui lui donne quatorze enfants ; il devient en 1705 capitaine de justice de Catane, puis en 1713 ambassadeur de la ville auprès du nouveau roi Victor Amédée ; il obtient en 1719 le fief de Carcaci, fait progressivement fortune (il développe entre autres la culture du riz dans ses terres de la vallée du Simeto), achète en 1724 le titre de duc, siège au parlement (étant feudataire d'une terre de plus de quatre-vingt « feux ») à partir de 1732 ; enfin, en 1743, à l'âge de soixante-deux ans, il est nommé au poste fort prestigieux et fort délicat de vicaire général pour la peste de Messine.

Dans nombre de familles, le *terremoto* redistribue les cartes : le frère cadet hérite du jour au lendemain de ses aînés ; la fille cadette, destinée au couvent, devient soudain un atout important de la stratégie matrimoniale de ses parents, etc. Prenons le cas de Michelangelo Paternò-Castello²⁶³ : certes, il ne parvient pas à arracher le fief de Bicocca à son neveu Vincenzo (fils de son frère aîné Giacinto), mais il hérite par contre le fief de Sigona de son autre aîné Orazio²⁶⁴. En 1696, le voilà qui se marie avec un beau parti, à savoir la fille du prince du Pardo : il n'est pas sûr que ce mariage eut été à sa portée s'il n'était entre temps devenu lui même un feudataire. Il n'est pas non plus certain que, sans le séisme, Anna Paternò eut épousé son cousin Vincenzo : en tant que troisième

²⁶² Pour retracer la trajectoire de Vincenzo Paternò-Castello, la principale source publiée est Francesco PATERNÒ-CASTELLO, *I Paternò di Sicilia*, 1936, pp. 271-285.

²⁶³ Michelangelo était le septième enfant et le cinquième garçon d'Agatino Paternò-Castello prince de Biscari. Le frère aîné, Vincenzo, qui avait hérité le gros du patrimoine familial ainsi que la principauté, était mort en 1675. Les deux frères puînés, Orazio et Giacinto (père de Vincenzo) avaient reçus chacun une assez grosse baronnie : le premier Sigona, le second Bicocca.

²⁶⁴ En théorie l'héritage d'Orazio devait être divisé en trois parties entre son frère Michelangelo et ses neveux Ignazio (fils du frère aîné Vincenzo) et Vincenzo (fils de Giacinto). En pratique, Michelangelo hérite de tout, à charge pour lui de dédommager ses neveux : ce qu'il fait, mais avec plus de vingt ans de retard : ce n'est qu'en avril 1705 que Vincenzo reçoit le premier quart de sa part de l'héritage de son oncle Orazio, et c'est en avril 1710 qu'il reçoit le dernier quart : ASC, Raddusa 244, c. 1 *sq* in *HT* II 194.

filles et sixième enfant du baron de Raddusa, n'avait-elle pas des chances d'être plutôt destinée à prendre le voile ?

De façon générale, le *terremoto* entraîne une forte concentration des patrimoines catanais, non seulement au sein de la noblesse, mais à tous les niveaux de la société. Que l'on songe par exemple au fait que l'évêque Riggio réunit les biens des quatorze monastères féminins que comptait la ville avant 1693 pour n'en reconstituer que six²⁶⁵. Mais c'est là un sujet sur lequel nous allons revenir plus tard. Pour l'heure, il est temps de conclure sur cette question de la mortalité par un dernier bilan.

Dans toute la Sicile : entre 55 et 65 mille victimes (ou 93 mille ?)

Pour établir ce bilan nous allons reprendre nos deux sources officielles de tout à l'heure (v. *supra* p. 293) : le grand compte-rendu du vice-roi de mai 1693 et le rapport de Camastra de juin 1693. Ces deux documents – nous l'avons déjà constaté dans le cas de Catane – divergent parfois de façon significative, les chiffres de Camastra étant dans l'ensemble les plus lourds. Nous obtenons ainsi, pour une dizaine de villes, un éventail de mortalité qui dépasse dans deux cas – Lentini et Carlentini – le simple au double. L'annexe [...] résume toutes ces statistiques. Une addition, d'un côté des nombres les plus faibles, et de l'autre des plus élevés, nous donne les résultats suivants : 54 300 et 64 200 victimes. Dans le premier cas Catane représente 22% de la mortalité totale, dans le second 25%. Ces calculs ne prennent cependant pas en compte neuf terres (Camporotondo, San Gregorio, Trappeto, etc.) ayant subi une intensité sismique de X ou X-XI, mais pour lesquelles les sources ne donnent pas le nombre de morts. En extrapolant, on peut considérer que la somme des pertes de ces neuf bourgs pris ensemble a dû sans doute osciller autour du millier. Au total, disons alors que la mortalité n'a guère pu être inférieure à 55 mille et n'a probablement pas tellement dépassé les 65 mille, tout en nous rappelant que ces chiffres ne représentent que des ordres de grandeur, et qu'un calcul précis est de toute façon impossible en raison à la

²⁶⁵ Cette décision de l'évêque obtient, en août 1693, d'abord l'accord de la congrégation des cardinaux de Rome, puis celle du vice-roi à Palerme. Archivio arcivescovile di Catania, Episcopati 4, cc. 121-122.

fois des limites inhérentes aux méthodes de recensement et du problème de la mortalité indirecte.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que les autorités palermitaines évitent de donner une quelconque évaluation officielle du nombre total de victimes. Dans un long rapport du 28 janvier 1693, le Tribunale del real patrimonio se limite à évoquer « tante migliaia di persone uccise sotto le rovine »²⁶⁶ (plusieurs milliers de personnes tuées sous les ruines). Le 5 février, le vice-roi écrit à Madrid en s'excusant de ne pas pouvoir être plus précis au sujet de la mortalité car dit-il : « el numero de los muertos no ha podido saverse todavia » (on ne connaît pas encore le nombre de morts)²⁶⁷. Le grand compte-rendu du 14 mai indique bien le nombre des victimes pour chaque ville et chaque terre, mais se garde – contrairement à nous – de faire l'addition. Cette prudence dont font preuve les documents officiels est d'autant plus remarquable que l'estimation d'« au moins 50 mille victimes » circule en réalité très tôt à Palerme, calculée sur la base des tous premiers avis arrivés des zones *terremotate*. Dans la lettre du 22 janvier qu'elle envoie à la vice-reine de Naples, la vice-reine de Sicile parle en effet déjà d'« almeno 50 mila morti »²⁶⁸. Mais cette lettre, comme nous l'avons dit (cf. *supra*), ne se veut pas une missive officielle. Dans les sources officielles, c'est bien plus tard que l'on trouve les évaluations chiffrées des victimes. Ainsi, dans un rapport que la Deputazione del regno envoie au monarque en janvier 1695, il est question de « quasi sessantamila » (presque soixante mille) personnes tuées par le *terremoto*²⁶⁹.

Certaines autorités ecclésiastiques ne s'embarrassent pas de tant de précautions à l'égard des statistiques. Dans le mémoire que les évêques de Catane et Syracuse envoient au pape le 16 avril 1693, ceux-ci n'hésitent pas à afficher la plus grande précision au sujet des destructions matérielles comme des victimes provoquées par le *terremoto* dans leurs deux diocèses. Ils affirment en effet que²⁷⁰ :

²⁶⁶ ASP, TRP Consulte II serie 23, c. 43.

²⁶⁷ AGS, Estado 3507, n. 11.

²⁶⁸ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 91.

²⁶⁹ ASP, Regia segreteria 1706, doc. transcrit par Corrado GALLO, « Problemi ed aspetti della ricostruzione a Noto e nella Sicilia orientale dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siracusano*, 1964, doc. 22.

²⁷⁰ « contandosi fin al presente 700 chiese rovinate, 250 fra conventi e monasteri distrutti, 22 collegiate, 2 cattedrali e 49 fra terre e città desolate, con il lacrimevole eccidio di 93 mila persone morte. » Archivio arcivescovile di Catania, Episcopati 4, c. 126.

« on compte jusqu'à présent 700 églises en ruine, 250 entre monastères et couvents détruits, 2 cathédrales et 49 terres et villes désolées, avec la déplorable mort de 93 mille personnes tuées. »

On constate que le chiffre de mortalité que donnent Andrea Riggio et Francesco Fortezza est beaucoup plus lourd que celui des rapports gouvernementaux. En l'occurrence, dans la mesure où le nombre des victimes – et surtout des survivants – représente un enjeu important pour les deux prélats, il n'est pas impossible qu'ils aient un peu forcé le trait²⁷¹. Néanmoins, on ne peut simplement balayer d'un revers de la main ce chiffre de 93 mille morts. D'abord, parce que si l'on ne peut pas exclure que les deux évêques aient un peu jonglé avec les nombres, on les imagine mal en revanche sortir de leur chapeau, comme si de rien n'était, 35 à 40 mille morts « inventés » de toute pièce : une mystification d'une telle envergure paraît d'autant moins crédible que Riggio et Fortezza ne peuvent certainement pas croire que le Saint-Siège est disposé à prendre pour argent comptant n'importe quel chiffre, car ce dernier dispose de multiples autres sources d'information, à commencer par la myriade de couvents siciliens qui communiquent directement avec Rome sans passer par la hiérarchie épiscopale. D'autre part, il faut tenir compte du fait que les évêques disposent, à travers le réseau des paroisses, d'un excellent instrument de recensement, un instrument que la couronne utilise elle-même abondamment (cf. *supra*). Ce chiffre de 93 mille victimes vaut alors comme une sorte de mise en garde : en choisissant de baser nos calculs sur les estimations de Camastra et du vice-roi – que nous réputons les plus crédibles – ne sommes-nous pas en train de sous-estimer massivement (de l'ordre de 50 à 70%) la mortalité ?

La discordance entre sources gouvernementales et sources ecclésiastiques se traduit, comme de juste, par une discordance parmi les chroniqueurs et historiens du XVII^e-XVIII^e. Certains, comme le chanoine Antonio Mongitore, adoptent apparemment le point

²⁷¹ Les évêques Riggio et Fortezza demandent en effet au pape la permission d'utiliser pour la reconstruction des églises et des monastères les rentes (« legati, dispositioni pie, cappellanie ») normalement destinées aux messes. La sacra congregazione des cardinaux répond le 2 mai 1693 en donnant aux évêques la permission d'utiliser lesdites rentes pour cinq ans, à condition d'en informer auparavant les éventuels « interessati » survivants. ASC, Minoritelli 213, c. 319 in *HT* II 50.

de vue gouvernemental : « moriron oppressi dalle rovine, écrit-il, circa 60 mila persone » (quelques 60 mille personnes moururent écrasées par les ruines)²⁷². D'autres, comme Francesco Privitera, citent directement la source épiscopale²⁷³, en affirmant que le *terremoto* a provoqué « l'eccidio [di] circa 93 mila persone come si cava del memoriale fatto dell'ill[ustri] prelati vescovi di Catania e Siracusa » (la mort d'environ 93 mille personnes comme on le déduit du mémorial des illustres prélats évêques de Catane et Syracuse). D'autres encore, comme Francesco Aprile, font une sorte de panachage entre différentes sources²⁷⁴ : « Ci serviremo delle relazioni inviate al viceré e al real patrimonio » (nous utiliserons les rapports envoyés au vice-roi et au real patrimonio) commence t-il par dire ; puis, après avoir indiqué le nombre de morts attribué à chaque ville – dont sa ville de Caltagirone pour laquelle il donne une fourchette de mortalité comprise entre 700 et 1 000 –, il conclut en disant²⁷⁵ :

« En somme, quand bien même on ne pouvait pas avoir un calcul très exact, néanmoins, sur la base de ce qu'on pu alors tirer de la somme [des chiffres contenus dans les relations qu'il cite précédemment] et des autres vérifications, le nombre des disparus peut être estimé à soixante-dix mille. »

Au fil des chroniques, on finit par rencontrer les estimations les plus disparates. Ainsi, le dominicain de Vizzini Damiano Giarrusso assure, on ne sait sur quelle base, que : « fu computata la perdita di 80.000 anime » (on comptabilisa la perte de 80 000 âmes)²⁷⁶. L'évaluation la plus élevée se trouve, à ma connaissance, chez Giuseppe Cuneo qui déclare : « fatto un computo sommario si disse che furono sopra più di centocinquanta mila persone, che tanto vuol dire quanto che fu spopolato mezzo regno di Sicilia » (sur la base d'une estimation sommaire, on dit qu'il y avait eu plus de cinquante mille personnes, ce qui revient à dire que la moitié du royaume de Sicile fut

²⁷² Antonino MONGITORE, « Istoria cronologica de terremoti... », cit., p. 408. Mongitore déclare d'autre part « precipitarono 60 frà città e terre » ce qui correspond à peu près au chiffre (cinquante-sept en tout) de villes et terres incluses dans le compte-rendu du vice-roi.

²⁷³ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 61.

²⁷⁴ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 388.

²⁷⁵ « In somma, quantunque non si potesse avere un computo molto esatto, nondimeno, e da quanto allora ne disse la somma, e degli altri riscontri, il numero degli estinti può calcolarsi a settantamila. » Ibid.

²⁷⁶ Damiano GIARRUSSO, *Il terremoto del 1693...*, cit., p. 22.

dépeuplée)²⁷⁷. Cette même estimation figure dans plusieurs journaux étrangers, par exemple dans les *Lettres historiques* qui, dans son article de mars 1693, informe ses lecteurs « qu'il est péri en [Sicile] plus de cent cinquante mille personnes »²⁷⁸. Le cas le plus curieux est sans doute celui de la médaille commémorative de l'« horribilis terraemotus » (fig. 3), médaille qui a tout l'air d'avoir été frappée par une autorité gouvernementale, et qui porte sur son revers l'inscription : « strage 100 000 hom. » (extermination de 100 mille hommes), en contradiction donc avec les estimations officielles.

Pour avoir un ordre de grandeur, que représentent ces chiffres en pourcentage de la population sicilienne ? Notre fourchette de 55/65 mille victimes représente 5 à 6% de la population totale de l'île (estimée à 1 million et 172 mille habitants) et 8 à 9% de la population des seuls Val di Noto et Val Demone (estimée à 689 mille habitants)²⁷⁹. Les 93 mille morts dont parlent Riggio et Fortezza représentent 8% de la population sicilienne et 13% de la population des deux Valli. Enfin, avec les 150 mille morts de Giuseppe Cuneo, les pourcentages passent respectivement à 13% et 22% : dans ce dernier cas, ce n'est pas « la moitié du royaume de Sicile » qui aurait été dépeuplé, comme l'affirme le chroniqueur messinai, mais quand même un bon dixième et presque un quart de la Sicile orientale.

Ces pourcentages, aussi impressionnants soient-ils, doivent cependant être mis en perspective. Il faut se rappeler que les villes européennes de l'époque ont une mortalité structurellement élevée (mortalité infantile, problème récurant de la « soudure », dysenterie, « fièvres », etc.) de l'ordre de 3,5-4,5% par an contre à peu près 1% aujourd'hui. Par conséquent, une épidémie ou une quelconque catastrophe qui emporte 10% des habitants est – selon l'expression un peu exagérée mais efficace de Michel Vovelle – « à peine perçue », dans la mesure où elle ne fait que doubler ou tripler la

²⁷⁷ Giuseppe Cuneo, *Avvenimenti...*, cit., p. 318.

²⁷⁸ *Lettres historiques...*, cit., pp. 261-262.

²⁷⁹ Je me base ici sur les chiffres de 1681 (recensement officiel + évaluation de la population de Palerme et Messine + évaluation du clergé) publiés par Domenico LIGRESTI, *Dinamiche demografiche nella Sicilia moderna (1505-1806)*, 2002, tableaux I et IV. Ligresti n'ajoute cependant pas le clergé à la population divisée entre les trois Valli. Pour avoir des données homogènes, je l'ai ajoutée dans mon calcul au *pro rata* : le Val di Noto et le Val Demone représentant 60% de la population sicilienne sans clergé).

« ponction » normale²⁸⁰ et, ajoutons, dans la mesure où les vides sont le plus souvent rapidement comblés par la natalité et l'immigration. A l'autre bout de l'échelle, on trouve les cataclysmes exceptionnels comme les très grandes pestes. Celle de Naples de 1656 emporte 240 à 270 mille personnes, soit 50 et 60% des habitants de l'énorme ville surpeuplée²⁸¹. Celle de Séville de 1649-50 fait 60 mille morts, ce qui correspond à un pourcentage comparable de 50 à 55% de la population citadine²⁸². Les grandes crises alimentaires – qui se doublent normalement d'une crise manufacturière qui prive de travail artisans et ouvriers, et se triplent par des épidémies de « fièvres » – sont comparativement moins meurtrières : la mortalité dépassant difficilement les 20%. Celle qui frappe la Sicile en 1671-72 aurait fait, selon les estimations, entre 25 et 80 mille morts²⁸³. Catane perd à peu près 17% de sa population entre 1671 et 1672²⁸⁴, Syracuse probablement plus. La grande crise alimentaire qui frappe la France en 1693-94 a peut-être tué, en chiffres absolus, autant si ce n'est plus que le *terremoto* sicilien. Dans la seule ville de Beauvais elle emporte trois mille personnes²⁸⁵. Pierre Goubert cite le cas d'une famille d'artisans de Beauvais, composée de deux parents et de trois filles en âge de travailler²⁸⁶ : l'accroissement du prix du pain les plonge en quelques mois dans la misère ; ils s'inscrivent au Bureau des pauvres en décembre 1693 ; la cadette meurt au mois de mars 1694, le père et l'aînée au mois de mai ; seuls survivent la mère et la seconde fille, soit deux membres de la famille sur cinq.

Si l'on reprend maintenant le tableau de l'annexe 3, que constate-t-on ? Qu'un peu plus de la moitié des villes et des terres (31 sur 56) se situent au dessus de la barre des 10% de mortalité ; que moins d'un tiers se situent au dessus de ces 20% qui représentent

²⁸⁰ Michel VOVELLE, *La mort et l'Occident...* cit., p. 261.

²⁸¹ Giuseppe GALASSO, *Napoli spagnola dopo Masaniello. Politica, cultura, società*, 1972, pp. 41-47. Une peste telle que celle qui frappe Palerme en 1575-76 ne fait en comparaison que 3 100 victimes, soit à peu près 3% de la population citadine. C'est le chiffre que donne le *protomedico* Giovanni Filippo Ingrassia cit. par Maurice AYMARD, « Épidémies et médecins en Sicile à l'époque moderne », *Annales cispalines d'histoire sociale*, n. 4, 1973, p. 18.

²⁸² Pierre CHAUNU, *La civilisation de l'Europe classique*, 1966, p. 219.

²⁸³ Au sujet de cette crise alimentaire de 1671-72 qui, contre toute attente ne provoqua pas un nouveau soulèvement populaire comme en 1647-48, cf. Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento... », cit., pp. 332-334.

²⁸⁴ Chiffres publiés par Domenico LIGRESTI, *Dinamiche...*, cit., p. 125.

²⁸⁵ Cf. Pierre CHAUNU, *La civilisation...* cit., p. 232.

²⁸⁶ Cité par *ibid.*, pp. 231-232.

la limite haute des grandes crises alimentaires ; que seules trois d'entre-elles – Catane, Raguse et Occhiolà – atteignent ce seuil des 50% qui caractérise les plus grandes pestes. En revanche, 16 villes, soit un peu moins d'un tiers, se situent en dessous du niveau des 3% : pour celles-ci on peut effectivement dire que – sur un plan purement démographique – le *terremoto* aura été « à peine perçu ». C'est en particulier le cas de Messine qui perd moins de 0,1% de sa population.

Contrairement à une grande peste ou à une famine qui peuvent ravager une région entière, l'hécatombe de janvier 1693 a été circonscrite à quelques points de la carte. C'est ce qui explique sans doute que les villes et les terres ayant subi les pertes les plus lourdes se repeuplent assez rapidement grâce à un afflux de travailleurs qui proviennent, pour une bonne partie d'entre eux, des alentours. Nous avons souligné tout à l'heure ce phénomène à propos de Catane (*supra* p. 323). On remarque, à ce propos, qu'un certain nombre de bourgs de l'Etna – qui constituent le grand réservoir de main d'œuvre de la ville – ont été relativement épargnés : Misterbianco n'a perdu que 0,2% de sa population, Nicolosi, 0,5%, Sant'Agata li Battiati et San Giovanni la Punta 1%, Mascalucia 4%. On retrouve le même phénomène d'immigration à Occhiolà, comme le raconte Mario Centorbi qui raconte que²⁸⁷ :

« en peu de temps, on vit arriver non seulement tous les maîtres artisans et ouvriers de l'État dudit prince [de Butera], mais au bruit que l'on édifiait une nouvelle ville, de nombreux autres du royaume acoururent pour travailler, tant pour la maçonnerie, que pour la charpenterie, les tuiles, transporter les pierres et tout ce qui est nécessaire pour une nouvelle édification. »

Avant de refermer le tableau de l'annexe 3, celui-ci va nous servir pour une dernière mise au point. En le parcourant simplement du regard, on constate que l'ordre décroissant des pourcentages de mortalité ne correspond pas à un ordre décroissant des intensités sismiques : Raguse (intensité de X), Spaccaforno (intensité de IX-X) se trouvent en haut du classement, alors que Cassaro, Borello et Nicolosi (intensité de X-

²⁸⁷ « e fra breve si viddero venire non solo tutti quelli maestri e manuali dello Stato di detto principe [de Butera], ma al grido che si fabricava una nuova città corsero molti altri del regno per travagliare, tanto di far fabbrica, legname, canali, per portar pietra e quanto necessita per nuova edificazione. » Mario CENTORBI, *Raguaglio lacrimevole...*, cit., p. 233.

XI) se situent tout en bas. Si l'on calcule le coefficient de corrélation entre intensité et mortalité, on obtient effectivement une valeur assez faible de 0,53²⁸⁸. C'est une autre façon de démontrer l'idée développée dans le chapitre I, à savoir que la mortalité a été autant si ce n'est plus fonction de décisions et des comportements des acteurs que de l'intensité sismique.

Mais ce qui est intéressant, c'est que sur la base de ce tableau 3 on peut franchir un pas supplémentaire, c'est-à-dire à la fois vérifier la cohérence du schéma du premier chapitre précédent, et d'autre part le compléter partiellement. Les villes et les terres du groupe A2co – Catane, Occhiolà, Sortino – se trouvent en effet en tête du tableau²⁸⁹ ; l'unique terre du groupe A1co – Avola – se situe plutôt vers le bas²⁹⁰ ; les villes des groupes A1di et A2di – Noto, Syracuse, Vizzini, etc. – occupent une place intermédiaire entre les deux groupes précédents : voilà qui confirme donc notre schéma.

Prenons maintenant le cas de la ville de Raguse. Nous n'avons aucune source qui nous permette de savoir quels ont été les mouvements de sa population entre le 9 et le 11 janvier ; par contre, nous voyons sur le tableau que Raguse, où l'intensité sismique été relativement faible (x), se situe en tête des villes ayant subi les pertes les plus lourdes. Une telle disproportion ne peut s'expliquer que par le fait que ses habitants étaient réunis dans les églises au moment du tremblement de terre. On peut par conséquent, sans craindre de trop se tromper, supposer que Raguse a suivi un parcours de type A2co. Prenons d'autre part le cas de Cassaro. Le seul qui nous parle du comportement de ses habitants est, à ma connaissance, le poète Gaetano Accaputo. Voilà ce qu'il dit²⁹¹ :

« Cassaro était riche et pleine
Elle servait ses patrons [la famille Gaetani].
Tous coururent à la voix de Dieu

²⁸⁸ Pour ce calcul, j'ai transformé les demi points en décimales : par exemple, une intensité de X-XI devient 10,5.

²⁸⁹ Avec l'exception notable d'Acireale que nous avons déjà soulignée.

²⁹⁰ Si elle ne se trouve pas tout en bas, c'est parce que le tableau comptabilise également les pertes du 9 janvier qui, souvenons-nous, avaient été très lourdes à Avola (les deux tiers des pertes totales).

²⁹¹ « Lu Cassaru ch'era riccu e-ccinu / Sirbia li so patruna e li bisogna. / Currienu tutti a lu verbu divinu / Cu vera firi a li santi culonni : / A-mmentri ca ricia la missa lu parrinu, / Cascau la criesia e scaccia murti ronni. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 45.

Avec une vraie foi vers les saintes colonnes :
 Alors que le prêtre disait la messe,
 L'église tomba et écrasa de nombreuses femmes. »

Si l'on en croit Accaputo, une grande partie de la population se trouvait à l'intérieur de l'église au moment du *terremoto* : sur la base de ce témoignage, Cassaro devrait en principe faire partie du groupe A2co. Or le tableau 3 dit exactement le contraire, à savoir que les habitants de Cassaro s'étaient probablement tous mis en sécurité à l'extérieur des bâtiments. Comment expliquer sinon le fait qu'il n'y eut, en tout, que quinze victimes – soit 1% de mortalité –, alors que le bourg fut quasiment rasé au sol ? En dépit de ce que raconte Gaetano Accaputo, Cassaro peut difficilement appartenir à un groupe autre que A1co, en compagnie d'Avola.

6. Une économie régionale partiellement disloquée ?

En guise de conclusion à ce chapitre, analysons brièvement la question de l'impact du *terremoto* sur l'économie de la région. Il est certain qu'un tremblement de terre de telles dimensions ne peut qu'affecter immédiatement l'économie locale : d'une part, à cause de la destruction des infrastructures (moulins, greniers, entrepôts, citernes, canalisations pour l'irrigation, ponts, etc.), d'autre part, en raison de la mortalité qui signifie à la fois moins de travailleurs et moins de consommateurs.

Les deux aspects sont clairement identifiés dans une lettre de doléance que le Catanais Matteo Lo Duscio, *gabelloto*²⁹² de la soie de Nicolosi, Massa Annunziata et San Pietro, envoie au Tribunale du real patrimonio au cours de l'été 1693 : celui-ci y explique que « per il passato eccidio » (à cause de la récente hécatombe) qui a eu lieu à Catane et dans ses *casali*, il ne peut payer ni la gabelle de cette année, ni celle des

²⁹² Entendons que Matteo Lo Duscio avait pris à ferme les taxes sur la soie des terres de Nicolosi (appartenant aux Moncada), Massa Annunziata (appartenant aux Massa) et San Pietro (appartenant aux Reitano). Le problème oppose donc le *gabelloto* – qui considère que puisque la production de soie a baissé, il ne rentre plus dans ses frais – aux seigneurs de ces différentes terres (qui prétendent sans doute recevoir leur gabelle). Si Lo Duscio écrit à Palerme c'est alors probablement pour demander un arbitrage dans cette affaire.

années futures, en raison de la « *scarsezza di gente* » (du manque de main d'œuvre) et de la destruction des pièces où on élevait les « *nutricate* » (les vers à soie)²⁹³.

Les documents de cet ordre sont innombrables. Certains soulignent les problèmes liés à la production. En voici un où nous retrouvons le baron Eusebio Massa. Dans un acte notarié de début février 1693, Massa explique qu'avec son frère Bernardo – mort au cours du séisme – ils avaient pris en gabelle pour trois ans deux domaines dans le territoire de San Giovanni la Punta appartenant au monastère de San Nicolò, mais qu'en raison de la pénurie de main-d'œuvre restée en vie, lui-même ne peut plus les faire cultiver et il préfère par conséquent y renoncer²⁹⁴.

D'autres sources mettent l'accent sur la baisse de la consommation agrégée. A Militello, en avril 1693, Giacomo Inguanti et Giuseppe Vitali, *gabellotti* de plusieurs vergers d'orangers et de citronniers, déclarent se trouver dans « *una confusione grandissima* » (très grande confusion) et demandent au juge de bien vouloir réduire de « *qualche sorta di somma* » la gabelle qu'ils sont tenus de payer car, expliquent-ils²⁹⁵ :

« On ne peut échanger et vendre ces biens car la ville de Catane et les autres, où l'on espérait vendre ces fruits comme on l'a fait tous les ans, ont été détruites à cause de cet horrible *terremoto*. »

Autre exemple : à Syracuse, au cours de l'été 1693, Antonino Stalla, locataire de la madrague « Panaccia », écrit à Palerme au Tribunale du real patrimonio pour demander l'autorisation de pouvoir exporter du thon salé car, déclare-t-il, il ne réussit pas à écouler la production sur place²⁹⁶. En septembre 1693, le Tribunale lui-même conseille au vice-roi de permettre aux propriétaires de vignes d'exporter leur vin (c'est-à-dire de le vendre aux embarcations qui viennent de le charger dans les ports de l'île), bien que

²⁹³ ASP, TRP, memoriali ex ufficio 2055, c. 43.

²⁹⁴ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1003, c. 515 in *HT I* 7.

²⁹⁵ « [Non] si può sbarattare e vendere detta robba per essere già la città di Catania e altri cittati per causa di questo orribile terremoto destrutti dove si sperava vendere detto frutto, si come ogn'anno s'have fatto. » Archivio storico di Militello, corte civile 117, in *HT II* 389.

²⁹⁶ ASP, TRP, memoriali ex ufficio 2055, c. 156.

la récolte de l'année en cours soit faible, car ils ont encore beaucoup de stocks de la récolte précédente et par conséquent les prix risquent d'être bas²⁹⁷.

D'autres documents témoignent de l'extermination des animaux de travail : bœufs, chevaux, mulets. Peu de jours après son arrivée à Catane, en février 1693, le duc de Camastra écrit aux jurés d'Acireale pour leur réclamer des chevaux car, affirme-t-il, on n'en trouve plus de montures à Catane « per aver perito tutte sotto le rovine » (parce qu'elles ont toutes péri sous les ruines)²⁹⁸. Dans un inventaire établi par des fermiers d'une propriété du monastère catanais de la Santissima Trinità, on explique que suite au *terremoto* le prix des bœufs de trait a atteint le « gran prezzo » (prix considérable) de 10 onces²⁹⁹.

Les sources les plus nombreuses, cependant, sont celles qui signalent la destruction des infrastructures. Voici par exemple un devis (pour la somme de 546 onces) établi en juillet 1693 par un groupe de maçons et de charpentiers pour la reconstruction de divers bâtiments détruits par le *terremoto* : il s'agit en particulier d'un grand entrepôt, d'un pressoir, d'une remise pour le vin, d'un grenier pour le blé, d'un autre pour l'orge, d'un fenil et d'une étable³⁰⁰. Autre exemple, parmi les divers biens pour lesquels se disputent Giuseppe Mazza et Diego Musumeci (cf. *supra* p. 311) figure un terrain agricole, situé dans le territoire de Trappeto, contenant plusieurs édifices détruits par le séisme.

La plus vitale de toutes les infrastructures ce sont les moulins³⁰¹ : sans moulins pas de farine, et sans farine pas de pain. Dans sa lettre du 19 janvier 1693, le bénédictin Antonino da Catania écrit : « Vi è fromento sepolto però tutto sotto le pietre, e qualche poco che si potrà pigliare non si può fare in farina per mancanza di molini tutti

²⁹⁷ ASP, TRP Consulte Ila serie 23, c. 134.

²⁹⁸ Archivio storico di Acireale, Giurati 3, c. 536.

²⁹⁹ ASC, Biscari 708, c. 308, in *HT* II 159.

³⁰⁰ ASS, notaire Francesco Salamone 3056 transcrit par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri dopo il terremoto del 1693*, 1995, doc. 1.5.

³⁰¹ Les ponts et les canalisations sont deux autres infrastructures vitales dont nous aurions pu également parler. Pour les ponts, citons en particulier un mémoire que le sénat de Syracuse adresse au duc de Camastra en avril 1693 au sujet de la reconstruction du « ponte delle Pietre », mémoire où il déclare que si on ne reconstruit pas ce pont avant l'hiver « verria ad impedire il commercio così de cittadini, come de forastieri con questa città » : ASS, Senato 77, c. 10 transcrit par Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit, doc. 22. En ce qui concerne les canalisations, citons un devis établi en août 1693 par le maître maçon de Paternò Antonio Costa : celui-ci affirme qu'il a besoin de 66 onces pour pouvoir amener à nouveau dans la *contrada* Acqua rossa l'eau (qui a été « dispersée » à cause du *terremoto*) qui est nécessaire au prince, à ses locataires et au bétail : ASC, notaire Giuseppe Flavetta de Paternò 1682, c. 499, in *HT* I 562.

dirupati » (il y du blé enseveli, mais entièrement sous les pierres, et le peu qu'on pourra récupérer on ne pourra pas en faire de la farine faute de moulins, tous détruits)³⁰². Dans le livre des comptes du monastère de San Nicolò on constate que, dès le 13 janvier, les bénédictins ont dépêché une équipe de maçons pour inspecter – et sans doute commencer à réparer – les ruines des leurs onze moulins³⁰³. De son côté, plutôt que de reconstruire à ses frais deux moulins qu'elle possède dans le territoire d'Acì superiore, l'abbaye catanaise de Santa Maria di Nuovaluce décide en avril 1693 de les céder en emphytéose, pour 16 onces annuelles, à un clerc d'Acicatena : celui-ci s'engage à les réparer au plus vite car, dit le document, ils menacent de s'effondrer d'un instant à l'autre³⁰⁴. Le couvent de San Francesco semble avoir reconstruit lui-même les deux moulins qu'il possède juste à l'extérieur de Catane puisque, en juillet 1693, il les donne en gabelle en au marchand de grains pour le prix assez élevé de 10 tarì et deux grani par jour, soit à peu près 122 onces annuelles³⁰⁵.

On pourrait ainsi multiplier les exemples. Chacun d'eux, cependant, ne nous montre qu'un point de vue restreint, qu'un fragment de l'immense toile économique. Or l'addition de ces innombrables fragments ne permet pas, à elle seule, de reconstituer le tableau général dans toute sa cohérence. La production de soie a-t-elle baissé ? L'industrie du bâtiment est en revanche en plein boom (nous y reviendrons). Les bras qui maniaient les métiers à tisser, ou qui s'activaient dans les autres professions artisanales, ou encore qui étaient inemployés du fait de la période creuse de l'activité agricole³⁰⁶, manient désormais la scie et la truelle. Un grand nombre d'hommes ont été exterminés ? Qu'à cela ne tienne : les années 1693-97 marquent un essor exceptionnel de l'emploi salarié des femmes et des enfants sur les chantiers. Par ailleurs, l'afflux

³⁰² BCP, ms., miscellanea 10, c. 8. La plupart des chroniqueurs insistent sur le problème des moulins : par exemple Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 187 écrit : « poiché avendo il terremoto guastato li molini e li forni non si poteva ne macinare, ne far pane ». Filippo TORTORA, *Breve notizia...*, cit., p. 48 est, à ma connaissance, le seul qui explique quelle avait été la technique utilisée par les *terremotati* pour pouvoir malgré tout se nourrir : à savoir, faire bouillir le blé pour préparer des sortes de soupes de « frumento bollito e di vino ».

³⁰³ ASC, S. Nicolò 1184, giornale libro mastro, c. 25.

³⁰⁴ ASC, notaire Carlo Lo Monaco 353, c. 527.

³⁰⁵ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1004, c. 621 in *HTI* 59.

³⁰⁶ Les populations agricoles jouent souvent, comme l'on sait, sur deux tableaux : travail dans les campagnes une partie de l'année, émigration dans les villes – souvent pour travailler dans les chantiers – l'autre partie. Au sein de ces populations agricoles, nombreux sont par conséquent ceux qui peuvent se reconverter du jour en lendemain en maçon ou en charpentier.

massif de travailleurs migrants, à Catane – comme dans le reste de la région – témoigne à lui seul de l'extrême dynamisme du marché du travail. Un exemple parmi cent. Le calabrais Giuseppe Mazzeo et ses « compagnons » sont actifs à Catane peut-être dès février 1693, certainement en mars, où ils participent aux gros travaux de percement des nouvelles artères de la ville. Originaires de Cosenza, ils ont parcouru quelques 300 kilomètres – ce qui représente en hiver douze à quinze jours de marche, plus une demi-journée à peu près pour traverser le détroit de Messine – pour arriver à Catane.

Un marché du travail dynamique signifie des villes et des terres où l'argent des salaires circule, ce qui se répercute à son tour sur le secteur de la consommation. Par ailleurs, il n'est pas dit que la baisse du nombre de consommateurs n'ait pas été compensée, au moins en partie, par une augmentation de la consommation par habitant au sein des classes populaires, augmentation liée à un double effet de revenu : d'une part, celui généré par les salaires du bâtiment et des énormes travaux de déblaiement ; d'autre part, celui qui provient des pillages (nous allons y revenir).

Enfin, les producteurs de produits agricoles – surtout les plus gros d'entre eux – ne sont pour ainsi dire jamais liés à un seul marché citadin. Les princes de Biscari ou le monastère bénédictin de San Nicolò ne vendent pas leur blé, leur orge, leur riz, leur vin, leurs animaux de boucherie sur le seul marché catanais, ils les vendent aussi – au gré des circonstances et des opportunités du moment – dans le reste de la Sicile et souvent au-delà³⁰⁷. D'autre part, les grands marchands de Messine et Palerme viennent régulièrement s'approvisionner en céréales et en animaux de boucherie à Catane, auprès des gros vendeurs comme des plus petits. La baisse de la consommation agrégée catanaise n'a donc pas automatiquement entraîné la ruine de ses propriétaires agricoles.

Faute de statistiques générales, la meilleure façon d'avoir un point de vue cohérent est d'analyser le cas d'un acteur économique pour lequel nous possédons une série homogène de livres comptables. A Catane, les *libri mastri* des bénédictins sont les seuls qui nous permettent d'entreprendre une telle analyse³⁰⁸.

Pour planter le décor, commençons par un document de mai 1693 qui retranscrit le témoignage du moine Antonino da Catania – l'auteur de cette lettre du 19 janvier 1693

³⁰⁷ Cf. Stefano CONDORELLI, « Sviluppo e tendenze... », cit., pp. 247 et 267.

³⁰⁸ ASC, S. Nicolò, libri mastri.

que nous avons citée plusieurs fois – devant la cour épiscopale de Catane³⁰⁹. Le père Antonino, qui intervient en tant qu'économiste et procureur général de son monastère, détaille toutes les pertes matérielles subies par celui-ci en raison du *terremoto*³¹⁰ : destruction des infrastructures agricoles, des propriétés immobilières, multiples manques à gagner, et surtout pillages (stocks alimentaires, argenterie, pierres précieuses, et autres biens non spécifiés) ; il estime la perte totale à 18 170 onces « e forse più » (et peut-être plus) – dont les deux tiers, soit 12 000 onces au bas mot, en raison des pillages – sans parler de la destruction du monastère de San Nicolò qui, dit-il, était « la cosa più magnifica e superba » (la chose la plus magnifique et superbe) de toute l'Italie³¹¹.

Nulle raison de mettre en doute ce témoignage et ces estimations. Cependant, ce qui est intéressant c'est que si on se tourne maintenant vers les « libri mastri », c'est-à-dire les livres de compte de San Nicolò, on peut dire d'une certaine façon que l'effet du séisme n'y apparaît quasiment pas. Si l'on ne savait pas que l'année 1693 a été celle du *terremoto*, rien dans la séquence des comptes ne permettrait de deviner qu'une catastrophe majeure a frappé cette année là le monastère³¹². C'est ce que l'on constate dans le tableau ci-dessous où figurent les revenus et les dépenses de San Nicolò pour la période 1689-1695. Chaque *libro mastro* couvre une année agricole (il commence le 1^{er} septembre et se termine le 31 août) : l'année du *terremoto* est par conséquent 1692-93. Or, celle-ci présente le solde le plus élevée de ces sept années ! Aussi paradoxal que

³⁰⁹ ASC, Corporazioni religiose soppresse, appendice 27/6, 20 mai 1693. On ne sait pas exactement pour quelle raison Antonino da Catania a été appelé à comparaître devant la cour épiscopale. L'hypothèse la plus probable est que cette audition s'explique dans le cadre d'une politique de recensement des biens ecclésiastiques voulue par l'évêque Riggio, alors que ce dernier est en train – non sans difficulté – de fusionner un certain nombre de patrimoines de monastères féminins.

³¹⁰ En réalité, Antonino fait appel à divers témoins qui traitent à chaque fois du secteur dont ils sont compétents : les maîtres maçons pour les destructions des bâtiments, le pharmacien laïc du monastère pour les biens pillés, etc.

³¹¹ ASC, Corporazioni religiose soppresse, appendice 27/6, 20 mai 1693. On ne sait pas exactement pour quelle raison Antonino da Catania a été appelé à comparaître devant la cour épiscopale. L'hypothèse la plus probable est que cette audition s'explique dans le cadre d'une politique de recensement des biens ecclésiastiques voulue par l'évêque Riggio, alors que ce dernier est en train – non sans difficulté – de fusionner un certain nombre de patrimoines de monastères féminins (dans les archives, on trouve en effet de nombreux documents relatifs au recensement des biens de ces monastères féminins).

³¹² Précisons mieux : rien ne permet de le deviner sur la base des seules pages qui résument les comptes de l'année (« entrata generale » et « spesa generale »), mais si on plonge dans les micro détails des dépenses, on remarque ici et là l'effet du séisme : construction d'un baraquement, achat de nouveaux ustensiles, travaux de déblaiement des ruines, etc.

cela puisse paraître, les revenus augmentent et les charges baissent par rapport à l'année précédente³¹³.

année agricole	1689-90	1690-91	1691-92	1692-93	1693-94	1694-95	1695-96
revenus (onces)	3 778	4 262	4 895	5 299	4 704	6 514	6 628
dépenses	5 108	8 727	4 926	3 877	5 061	6 649	5 842
solde	-1 330	-4 465	-31	1 422	-357	-135	786

En réalité, le témoignage du procureur Antonino da Catania et les *libri mastri* ne sont pas en contradiction, puisque là il est question de stocks (bâtiments, réserves alimentaires, argenterie, etc.) et ici il est surtout question de flux (revenu des loyers des terres, ventes directes de blé, de vin, de fromages, d'huile, etc.). Il y a cependant bien évidemment un rapport entre stocks et flux, dans la mesure où a bien fallu reconstruire les infrastructures agricoles, les entrepôts catanais, le monastère, etc. En analysant le détail des comptes, on constate que l'effort de reconstruction n'a réellement démarré que vers l'été 1693, et n'a pris de l'importance qu'à partir de 1694³¹⁴ : c'est ce qui explique en grande partie la nette augmentation des dépenses en 93-94 et 94-95. Il est moins facile d'expliquer le revenu élevé de 1692-93. Il est en tous cas principalement dû à une croissance des ventes directes de biens alimentaires³¹⁵, car les revenus des locations baissent un peu. Nous avons vu le cas du baron Eusebio Massa qui rompt en février 1693 le contrat de location qui le lie au monastère (v. *supra* p. 342). Autre exemple, le monastère accorde une réduction de gabelle aux locataires des fiefs de Graneri et San

³¹³ En 1690-91, les bénédictins dépensent la somme énorme de 4 146 onces pour construire une nouvelle « condotta dell'acqua » qui porte l'eau de Licodia jusqu'au monastère. Cette même année, certains revenus sont en baisse : en particulier, le revenu que San Nicolò tire de la vente du blé sur le marché de Catane s'effondre : 398 onces en 1690-91, contre 869 onces en 1688-89, 626 onces en 1689-90, et 473 onces l'année du *terremoto*.

³¹⁴ Les dépenses de construction du monastère, qui représentaient 466 onces en 1691-92, passent à 1 889 onces en 93-94, 2 643 en 94-95 et 2 674 en 95-95.

³¹⁵ Alors que la partie du revenu liée aux locations est relativement stable, celle liée aux ventes est structurellement volatile. Il faut par ailleurs tenir compte du fait que le système de comptabilisation a un peu tendance à lisser les résultats : certains revenus – et certaines charges – sont ainsi reportés d'une année sur l'autre.

Nicolò, situés dans le territoire de Caltagirone, pour compenser la destruction de plusieurs bâtiments agricoles³¹⁶.

Que dire alors en conclusion ? Qu'en dépit de la destruction d'une grande partie des infrastructures et d'une très forte baisse de la population, l'économie catanaise – pas plus que celle des autres villes de la région – n'a pas été anéantie. En particulier, les grosses disponibilités financières des grands propriétaires terriens – clergé et familles aristocratiques – sont pour l'essentiel toujours intactes, ce qui va avoir une importance capitale pour la reconstruction qui s'annonce. Si l'économie des zones *terremotate* a en fin de compte si peu souffert, c'est d'abord en raison de sa nature essentiellement agricole : le tremblement de terre ne détruit pas les champs de blé, les vignes, etc. ; alors qu'au contraire, il aurait affecté bien davantage une économie essentiellement industrielle, en démolissant les usines, les hauts fourneaux, les voies ferrées, etc. C'est ensuite du fait de son ouverture : ouverture traditionnelle du marché de l'emploi à l'émigration sicilienne et calabraise ; possibilité pour les propriétaires agricoles de vendre leur production sur les marchés du reste de la Sicile ainsi que sur le marché de l'exportation.

Après ce long chapitre consacré aux destructions et aux victimes, poursuivons dans la dynamique de la catastrophe avec un dernier chapitre consacré au bouleversement de la société et au retour de l'ordre établi.

³¹⁶ ASC, S. Nicolò libro mastro de 1692-93.

CHAPITRE V

LA GRANDE CATASTROPHE

Dans ce quatrième chapitre nous allons analyser le déploiement de la catastrophe sur le plan social. Le *terremoto* bouleverse violemment non seulement les esprits, mais aussi les structures mêmes de la société, à telle enseigne qu'il donne lieu, dans certaines villes, à une expérience politique particulière, expérience qui tient à la fois de la révolution et de la fête carnavalesque.

1. La grande détresse des *terremotati*

Une succession quasi ininterrompue de secousses sismiques

Lorsqu'on évoque le tremblement de terre du 11 janvier après-midi, il faudrait imaginer, non pas un très fort séisme de quelques dizaines de secondes, mais un très fort séisme de quelques dizaines de secondes suivi, au cours des heures suivantes, par une succession quasi ininterrompue de séismes plus légers. Tous les témoignages confirment en effet que la terre trembla de façon continue au cours de la soirée et de la nuit de ce dimanche 11 janvier. « Tutta la notte di quella memorabile domenica, écrit

par exemple la bénédictine d'Augusta, la terra fu sempre in continuo moto e tremore, facendo orribile e spaventosa tuonatina » (toute la nuit de ce mémorable dimanche la terre fut toujours dans un continuel mouvement et tremblement, produisant un bruit de tonnerre horrible et effrayant)¹. Mario Centorbi se souvient que « per le continove scosse faceva la terra pareva di morir ogni momento » (à cause des secousses continues de la terre on avait l'impression de mourir à chaque instant)². Et Paolo Boccone, citant une source de Noto, assure pour sa part que³ :

« Les habitants de Noto affirment avoir éprouvé le *terremoto* cent trente fois entre le jour et la nuit du dimanche 11 janvier 1693, et toujours avec la crainte d'être ensevelis sous les ruines ou engloutis dans les gouffres et les ouvertures de la terre. »

Alors que les séismes se succèdent de la sorte, qui peut dire en effet s'ils ne vont pas finir par provoquer cet effondrement de la terre qui est, comme nous l'avons vu⁴, l'une des grandes peurs des contemporains ? Qui peut dire, par ailleurs, si les tremblements de terre ne vont pas, redoublant de violence, anéantir les parties de la Sicile jusque-là relativement épargnées, à savoir l'Ouest et le Nord-Est ? C'est une évidence, mais cela vaut malgré tout la peine de le souligner, les *terremotati* n'ont aucun moyen de savoir que le tremblement de terre du 11 janvier après midi marque l'apogée de l'entière séquence sismique ; ils sont plongés dans une terrifiante incertitude, d'autant plus terrifiante que les secousses sismiques se poursuivent – à un rythme cependant ralenti – au cours des jours et des semaines suivantes. Écoutons par exemple ce qu'écrivit le comte Domenico Lacorcia dans la lettre qu'il envoie le 14 janvier à l'éditeur napolitain Bulifon⁵ :

¹ Bénédictine d'Augusta, *Cronaca...*, cit., p. 45.

² Mario CENTORBI, *Ragguaglio...*, cit., p. 225.

³ « Li Notegiani riferiscono d'havere provati 130 volte il terremoto tra giorno e notte il dì 11 della domenica dell'anno 1693, e sempre con apprensione d'essere sepolti dalle rovine o inghiottiti dalle voragini e aperture della terra. » Paolo BOCCONE, *Museo...*, cit, 1697, p. 7.

⁴ Cf. le chapitre I.

⁵ « cresce a tutti il terrore per la frequenza de terremoti, ancorché minore de primi, sul dubbio che non si avanzassero in violenza e durata, come in effetto questa notte de' 13 di gennaio 3 volte si è fatto a sentire, e quello che fu alle 9 ore meno un quarto fu ben gagliardo. » BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 86.

« [...] la terreur générale s'accroît en raison de la fréquence des *terremoti*, bien que ceux-ci soient moins forts que les premiers, et en raison du doute que ceux-ci n'augmentent en violence et en durée. En effet, au cours de cette nuit du 13 janvier, le *terremoto* a été ressenti trois fois, et celui de neuf heures moins le quart fut bien fort. »

Écoutons également cette lettre que le bénédictin Antonino da Catania adresse le 19 janvier à un abbé palermitain⁶ :

« Avec tous les pères restés en vie, nous révérons humblement Votre Sainteté révérendissime, et nous demandons sa bénédiction en la suppliant de prier le Seigneur afin que dans sa miséricorde infinie il veuille s'apaiser, puisque les tremblements de terre n'ont pas cessé, mais chaque jour et chaque nuit nous en ressentons de terribles [...] »

Face à une pareille succession de séismes, même le médecin et homme de science Domenico Bottone a, tout comme les autres *terremotati*, du mal à garder son sang froid. Nous avons vu que, dans le mémoire qu'il envoie à la Royal Society en 1694, Bottone conteste avec vigueur l'idée que les tremblements de terre puissent être provoqués par la colère divine⁷, mais dans la lettre qu'il écrit à un ami napolitain le 20 janvier, il apparaît beaucoup moins catégorique. Dès la première phrase Bottone, qui écrit depuis Messine, informe en effet son ami que Dieu a bien voulu le laisser en vie « para llorar mis pecados » (pour que je pleure mes péchés) ; il évoque ensuite le fait que les tremblements de terre continuels « son mui terribles y causan mucho orror porque se vee que la tierra no esta toda via segura ni firme » (sont terribles et causent beaucoup d'horreur car on voit que la terre n'est pas encore sûre ni ferme)⁸. Toutefois, Bottone ajoute⁹ :

⁶ « A V.S. reverendissima assieme con tutti questi padri remasti vivi humilmente riveriamo e domandiamo la sua benedizione supplicandola a pregare il Signore acciò per infinita sua misericordia si volesse placare, giacché li terremoti non sono cessati, ma ogni giorno e notte se ne provano terribili » BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁷ Cf. chapitre III.

⁸ AGS, Estado 3507, n. 5. Cette lettre fait partie de celles que les autorités de Messine expédient à Naples le 20 janvier. Il n'est pas impossible que l'ami en question ne soit le vice-roi de Naples (ancien vice-roi de Sicile), à qui Bottone était en effet très lié. C'est d'ailleurs ce qui expliquerait que sa lettre soit rédigée en espagnol.

⁹ « nonobstante, yo espero en la misericordia de Dios y en la racónes naturales que aunque prosigan los terremotos [mot illisible] no volvera otro mayor de aquel que a destruido media Sizilia ».

« [...] néanmoins, j'espère dans la miséricorde de Dieu et dans les raisons naturelles que, bien que les tremblements de terre se poursuivent, il n'y en aura pas un autre plus grand que celui qui a détruit la moitié de la Sicile [...] »

L'avenir démontrera que la prévision du médecin messinai était fondée, mais en ce 20 janvier 1693 elle ne constitue, comme il le dit lui-même, qu'un espoir. D'ailleurs, combien de Siciliens partagent à cette date la même confiance que Bottone « dans la miséricorde de Dieu et dans les raisons naturelles » ? Ces tremblements de terre qui ne veulent pas cesser ne pourraient-ils, tout au contraire, laisser présager des bouleversements encore plus extraordinaires, à savoir l'engloutissement de la Sicile dans la mer et peut-être même le Jugement dernier ? : ces deux autres grandes peurs qui, comme nous l'avons montré, pèsent sur les esprits de tous¹⁰. Antonino da Catania termine sa lettre du 19 janvier par ces mots : « insomma qui vi è il Giudizio universale » (en somme, ici c'est le Jugement universel), phrase qui apparaît à la fois comme une formule rhétorique et comme l'expression d'une angoisse bien réelle. Et Gaetano Accaputo, le poète de Floridia, traduit bien l'esprit général lorsqu'il écrit¹¹ :

« chacun pleurait par pitié
 car ils se voyaient être submergés vivants.
 Regarde ce que provoquent les péchés
 ils font trembler le ciel et la terre,
 mais encore nous n'avons pas été [complètement] châtiés
 qui sait quel autre châtiment Dieu va nous envoyer ? »

Incertitude absolue. Tout pourrait arriver d'un moment à l'autre. C'est ce que le vice-roi Uzeda explique au roi, pour justifier le fait qu'il a pris la décision de quitter son palais de Palerme et de s'embarquer sur la galère amirale¹² :

¹⁰ Cf. chapitre I.

¹¹ « ognunu ca ciancia pi pietati / ca si virienu vivi subbissari. / Varda chi fanu fare li piccati / fanu lu cielu e la terra trimari, / ma ancora ca nun siemu castigati / 'sa-cchi castiu ri Diu ca n'ha-mmannari. » Gaetano ACCAPUTO, *U tìrrimotu anticu*, cit., p. 42.

¹² « fue preciso mudar de havitacion pasandome a la galera capitana para ocurrir a las providencias que devia aplicar en semejante urgencia, pues no haviendo si no poca casas que no amenazasen ruina en la

« [...] il a été nécessaire que je change d'habitation, en me transférant sur la galère amirale pour être en mesure de prendre toutes les dispositions que requérait une situation tellement grave et urgente, car dans la mesure où il n'y a plus que quelques maisons qui ne menacent pas de s'effondrer dans la ville et que les tremblements de terre continuent, il m'a semblé qu'il était préférable que je me mette en sécurité pour être toujours à même de m'occuper de toutes les urgences. »

Est-il seulement possible d'imaginer la panique que provoquent chez les *terremotati* ce sentiment d'incertitude absolue et ces tremblements de terre qui se prolongent pendant des jours et des jours ? Comment ceux-ci pourraient-ils ne pas catalyser les peurs les plus fortes ? Ne perdons pas de vue que nous sommes en présence d'hommes qui, comme tous les Européens de l'époque, sont susceptibles de s'effrayer grandement pour le passage d'une comète, pour une aurore particulièrement rougeoyante¹³ ou même pour un orage un peu fort (cf. le chapitre II). Si un orage est capable de susciter une telle frayeur, que ne peuvent alors provoquer des séismes qui se succèdent pendant des semaines ?

Panique et démonstrations exceptionnelles de dévotion

Pour analyser cette immense vague de panique qui déferle sur les villes *terremotate* à partir de l'après-midi du 11 janvier, et pour ne pas nous contenter d'une description purement impressionniste, reprenons le modèle A/B qui s'était avéré si utile dans le premier chapitre.

Ce qu'on peut dire, tout d'abord, c'est que la Sicile dans son entier, Malte, ainsi qu'une partie de la Calabre basculent dans ce que nous avons appelé un comportement de type A. Il n'est pas impossible que cette grande zone A ait atteint, au Sud, la Tunisie

ciudad y continuando los terremotos me parecio lo mas combeniente ponerme en esta seguridad para estar siempre en la capacidad de poder asistir a todas las urgencias » AGS, Estado 3507 n. 8, lettre du 22 janvier 1693, transcrit par Michele LUMINATI, *Erdbeben in Noto*, 1995, doc. 9.

¹³ Cf. Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance...*, cit, pp. 378-380. Febvre donne en l'occurrence des exemples du XVI^e siècle, mais les hommes du XVII^e partagent pour l'essentiel ces mêmes peurs.

et la Tripolitaine, et au Nord, les Pouilles, puisque, comme nous l'avons dit, certaines sources affirment que ces trois régions ressentirent également le *terremoto*¹⁴.

Comme lors du *terremoto* du 9 janvier, on retrouve le phénomène que nous avons appelé de la « zone d'ombre », à savoir un espace intermédiaire entre la zone de destruction et la ligne de partage A/B. En Calabre, on distingue particulièrement bien cette zone d'ombre qui s'étend, sur environ 80 kilomètres, de Mileto (la ville la plus septentrionale ayant subi des dégâts significatifs) à Cosenza (la ville la plus septentrionale où, bien qu'il n'y ait pas eu de dommages, les habitants fuient à la campagne¹⁵).

Comme lors du *terremoto* du 9 janvier, le comportement A se traduit pour l'essentiel de trois façons : interruption du cours normal de la vie ; démonstrations exceptionnelles de dévotion ; populations qui quittent leurs maisons pour camper au milieu des places, des jardins ou dans la proche campagne.

Les récits des actes de dévotion, des pénitences et des processions sont innombrables. Dans sa lettre du 22 janvier, la vice-reine écrit par exemple que, quelques jours plus tôt, 50 mille personnes avaient communié dans la cathédrale de Palerme et que l'archevêque avait administré le sacrement pendant six heures de suite¹⁶. L'inquisiteur de Malte raconte au cardinal Spada, dans une lettre du 29 janvier, que la semaine précédente, à la fois les Chevaliers et la population de l'île avaient jeûné pendant trois jours de suite « per placare l'ira divina » (pour calmer la colère divine), et qu'il y avait eu par ailleurs une communion générale ainsi que des « devotissime processioni » (des processions d'une grande dévotion)¹⁷. Dans une dépêche que les autorités d'Agrigente expédient au vice-roi, il est question de l'exposition du saint sacrement et de « otro actos de dolor y penitencia » (et d'autres actes de douleur et de pénitence)¹⁸. Un occasionnel romain assure, de son côté, qu'à Messine¹⁹ :

¹⁴ Cf. le chapitre IV.

¹⁵ A propos de cette ville cf. ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 104.

¹⁶ *Ibid.*, c. 91.

¹⁷ *Ibid.* Malta 44, c. 27.

¹⁸ AGS; Estado 3507, n. 9.

¹⁹ « Il giorno 17, oltre molte altre processioni uscì in una [l'archevêque] col santissimo sacramento alla mano e co' piedi scalzi, accompagnato da tutta la nobiltà con sacchi molto grossi cinti di corde, disciplinandosi con catene di ferro, seguito da tutto il popolo chiedendo misericordia all'Altissimo » *Distinto ragguaglio...*, cit.

« Le 17 [janvier], en plus de diverses autres processions, il y en eut une dans laquelle l'archevêque sortit pieds nus, le saint sacrement dans la main, accompagné par toute la noblesse qui, vêtue avec des sacs grossiers et des cordes pour ceinture, se disciplinait avec des chaînes en fer, suivi par tout le peuple qui implorait la miséricorde du Très-Haut »

En ce qui concerne maintenant la fuite des habitants, citons par exemple la dépêche que le gouverneur de Calabre Ulérieure expédie au vice-roi de Naples le 15 janvier, dépêche où il lui explique qu'en raison du « temor de las replicas » (de la crainte des répliques des séismes), les populations de la région passent « noche y dia en las campañas » (nuit et jour à dans les campagnes) en dépit du mauvais temps²⁰ ; ou encore ce témoignage, rédigé en date du 20 janvier, qui affirme que les habitants de Messine « ont entièrement abandonné leur ville »²¹. Souvenons-nous par ailleurs de la lettre que, le 5 février, Antonio le Favi envoie à Rome au jeune Statella, lettre où il lui raconte que les Palermitains se sont installés « à la campagne » sous des abris de fortune, et que lui-même avec le marquis et les gens de la maisonnée sont installés dans le jardin du couvent de Santa Teresa²².

Cela étant dit, deux éléments en particulier distinguent ce qui se passe dans les villes de la zone A suite au *terremoto* du 11 janvier par rapport à ce qui s'était passé après le 9 janvier.

En premier lieu, il ne fait pas de doute que la panique est désormais beaucoup plus prononcée. Les raisons en sont évidentes : la plus grande violence du séisme du 11 janvier, la considérable extension de la zone de destruction et, comme nous venons de le souligner, la succession quasi ininterrompue des séismes au cours des jours suivants. Cette panique se manifeste de façon éclatante à travers de multiples épisodes d'embarquements. Le vice-roi, nous l'avons dit, s'embarque – avec toute sa famille – sur la galère amirale. Aucune source n'en parle, mais il est probable que d'autres grands personnages de l'administration et de la noblesse l'aurent suivi à bord de la flotte

²⁰ AGS, Estado 3507, n. 3.

²¹ Véritable relation..., cit.

²² Cf. le chapitre IV.

royale. Même chose à Malte où, comme l'écrit le nonce Lorenzo Casoni, le grand-maître Hadrien de Wignancourt s'est « ritirato sulle galere » (installé sur les galères) avec la plupart des Chevaliers²³. A Messine, le gouverneur informe le vice-roi qu'une partie de la population s'est réfugiée à bord d'« imbarcazioni », sans doute ancrées dans le grand port²⁴.

Autre épisode significatif : Giuseppe Bustos, l'officier espagnol commandant la forteresse de Catane, abandonne son poste et ses soldats et s'embarque avec sa femme et sa belle-mère (seuls membres survivants de sa famille). Le mauvais temps les force toutefois à débarquer à Capomulini (à une quinzaine de kilomètres au Nord de Catane), comme l'atteste un mandat de fourniture de nourriture. Dans ce mandat, le commandant explique en toutes lettres qu'il a pris la mer « per sfuggire l'orribile spavento dell'accaduto terremoto » (pour fuir l'horrible frayeur du *terremoto*)²⁵. Dernier exemple, à Augusta, le soir du 11 janvier, les galères de Malte qui se trouvent dans le port prennent à leur bord le général Feliciano de Aponte, gouverneur de la place, avec sa femme et sa fille, ainsi que quelques notables et plusieurs religieuses²⁶ ; cependant, comme le raconte Lorenzo Casoni, une foule de gens désespérés voudrait elle aussi prendre place sur les vaisseaux, et ce n'est qu'avec « fatica » (difficulté) que les Chevaliers et les équipages parviennent à les repousser²⁷. Cette scène de panique que décrit Casoni ne rappelle-t-elle pas, toutes proportions gardées, ces histoires de naufrages où les passagers se battent pour les dernières places dans les canots de sauvetage ? Sauf qu'en l'occurrence, le capitaine – c'est-à-dire le gouverneur de Aponte – est le premier à s'embarquer. Pour rajouter une touche supplémentaire à ce tableau de panique et de confusion, signalons que la fuite du général entraîne la désertion de la garnison – l'une des principales unités espagnoles chargées de la défense de l'île – « desvandada por el reyno » (qui se débande à travers le royaume)²⁸.

²³ ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 104.

²⁴ Uzeda le raconte à son tour au roi dans sa dépêche du 5 février : AGS, Estado 3507, n. 10.

²⁵ Archivio storico di Acireale, Giurati, mandati 1692-93, c. 26, in *HT II* 252.

²⁶ Cela signifie que certaines des quarante bénédictines qui avaient été données pour mortes à Augusta s'étaient en réalité réfugiées à Malte : cf. le chapitre I.

²⁷ L'épisode de l'embarquement des réfugiés d'Augusta est raconté par le nonce pontifical à Naples (ASV, Segreteria di Stato, Napoli 114, c. 112) et leur débarquement à Malte est confirmé par une lettre du 18 janvier de l'inquisiteur Acquaviva (*ibid.*, Malta 44, c. 11).

²⁸ C'est le vice-roi qui le raconte au roi dans sa lettre du 5 février : AGS, Estado 3507, n. 10.

Il faut vraiment que la panique soit extrême pour que deux officiers supérieurs en soient réduits à abandonner leurs troupes. La Sicile entière paraît être devenue une sorte d'immense navire qui semble sur le point de sombrer, et on a vraiment l'impression que tous ceux qui peuvent le fuient.

Notons, pour terminer, que ce sauve-qui-peut général impressionna fortement les contemporains, et que presque tous les occasionnels et les journaux le signalent. Ainsi les *Lettres historiques* d'Amsterdam qui écrivent, en date du 3 mars 1693, que²⁹ :

« les peuples qui restent [entendons qui ont survécu au tremoto] logent pour la plupart à la campagne sous des tentes, n'ayant plus de maisons où loger, ou n'osant rentrer dans celles qui sont restées debout parce que les fondements en sont ébranlez & qu'on ne peut être assuré si les mêmes malheurs ne recommenceront point. [...] Il y a bien des gens qui ne se croyant pas en sureté sur la terre, se sont mis dans les premiers bâtimens qu'ils ont rencontrés, craignant beaucoup moins sur la mer qu'en terre ferme. On dit que le vice-roi de Sicile a été de ce nombre. »

En se référant à l'épisode du tsunami, le rédacteur des *Lettres historiques* ajoute toutefois³⁰ :

« Mais ceux qui ont pris ce parti [de s'embarquer] n'ont pas été plus heureux que les autres. Ce furieux tremblement de terre s'est aussi fait sentir sur mer ; il est péri un grand nombre de bâtimens dans les ports ou ailleurs, avec tous ceux qui étoient montés dessus. »³¹

Le deuxième élément qui distingue ce qui se passe après le 11 janvier de ce qui s'était passé après le 9 concerne la sphère religieuse. Après le 9 janvier, les démonstrations de dévotion sont comparables dans toutes les villes A. Ce n'est plus le cas suite au 11 janvier. Il y a désormais une différence marquée entre, d'une part, les

²⁹ *Lettres historiques...*, cit., mars 1693, pp. 262-263.

³⁰ *Ibid.*, p. 263

³¹ Nous avons indiqué dans le chapitre [...] que les sources siciliennes ne signalent aucun naufrage. Du reste, le tsunami a frappé la seule côte orientale de Sicile, qui plus est juste après le tremblement de terre. Lorsque à Messine, Auguste, Malte ou ailleurs les *terremotati* se réfugient à bord des embarcations, le danger du tsunami est passé.

viles qui ont été relativement épargnées par le *terremoto*, et d'autre part, celles qui au contraire ont subi des destructions et des pertes en vie humaines très graves. Les premières organisent des grandes cérémonies d'expiation : nous avons cité il y a un instant les exemples de Palerme, Malte, Agrigente et Messine ; en revanche, dans les secondes, les sources ne signalent aucune cérémonie de la sorte : de Catane à Scicli, de Syracuse à Occhiolà, aucun signe de processions, de confessions de masse, de pénitences publiques ou de toute autre démonstration de ferveur collective. Prenons le cas de la longue lettre que l'évêque de Syracuse envoie le 27 février au cardinal Carpegna à Rome : il y décrit de façon extrêmement détaillée toutes les mesures qu'il a prises pour le « gouvernement spirituel » de la ville, or parmi ces mesures ne figure aucune cérémonie particulière, pas même une messe solennelle³².

Aucun historien n'avait encore relevé ce fait pourtant très significatif, et qui prouve à nouveau que ce ne fut pas partout « le même spectacle », selon l'expression de Paolo Monello³³, mais qu'au contraire la réponse religieuse des sociétés *terremotate* a été à chaque fois diversifiée et calibrée en fonction des circonstances.

D'ailleurs, le schéma général que nous venons de définir doit être complété pour tenir compte des villes qui, comme Cassaro et Acireale, se trouvent dans une situation intermédiaire. Celles-ci appartiennent en effet à la fois au premier et au second groupe, puisque les destructions matérielles y ont été très lourdes, mais les victimes relativement peu nombreuses³⁴. Or on constate – et on essayera d'expliquer pourquoi par la suite – que ces villes ont un comportement qui s'apparente à celui du premier groupe, puisqu'elles organisent de grandes cérémonies religieuses. En réalité, cette situation intermédiaire semble avoir eu pour conséquence des démonstrations de ferveur encore plus exacerbées qu'ailleurs.

En ce qui concerne Acireale, le père Cherubino Aliotta consacre à ces actes de piété des pages et des pages de son récit. Pendant quinze jours de suite, raconte-il, ce ne furent que processions, confessions, prédications, communions « mattina e sera senza mai cessare il concorso del popolo con affetti di vera devotione » (matin et soir, sans que le concours des habitants ne cesse jamais, avec des manifestations de véritable

³² ASV, Carpegna 5-III, c. 16.

³³ Cf. le chapitre I.

³⁴ 6% de mortalité à Acireale, 1% seulement à Cassaro.

dévotion)³⁵. Cela vaut la peine de citer un bref extrait du texte d'Aliotta, pour mesurer à quel point la ferveur religieuse a été effectivement exacerbée au plus haut point³⁶. Écoutons-le³⁷ :

« La moindre peine était de se couvrir de cendres, marcher pieds nus, et se frapper jusqu'au sang, tandis que l'on voyait des martyres si grands qu'ils ressemblaient à ceux des martyrs. Beaucoup vinrent mis en croix, d'autres liés à des poutres, certains avec des poids intolérables autour du cou et des croix très lourdes sur les épaules, d'innombrables personnes nues traînées par terre, beaucoup tirés comme des animaux, habillés comme des animaux, blessés avec des poignards et bastonnés avec des bâtons noueux. Il suffit de dire que la terre était mouillée de larmes, les pierres aspergées de sang, et l'air enflammé de soupirs. Outre celles-ci, il y eurent de nombreuses processions de femmes pour que ces dernières ne soient pas inférieures aux hommes dans la pénitence, ainsi que de nombreuses [processions] de dames, de jeunes filles, de religieuses tertiaires, des quatre couvents mendicants, et des oblates de San Benedetto ; et telle était l'ardeur de l'esprit, que beaucoup de jeunes femmes nubiles se flagellaient jusqu'au sang, exhortant les autres plus timides à se flageller en privé si elle se mortifiaient de le faire en public. »

Comme Malte, Acireale promulgua trois jours de jeûne, mais celui-ci, raconte Aliotta, fut si rigoureux que « non solamente digiunorono li vecchi e li fanciulli, ma ancora li bambini lattanti e li animali irragionevoli » (non seulement les vieillards et les enfants, mais aussi les nourrissons et les animaux irraisonnables jeûnèrent)³⁸.

³⁵ Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 188. Je précise à nouveau que ces pages ne correspondent pas au manuscrit original mais à la version transcrite par Maria Teresa MARSALA, « Da Aquilia... », cit.

³⁶ Cf. les analyses que Giuseppe GIARRIZZO, « La Sicilia dal Cinquecento... », cit., pp. 348-352 consacre à la sensibilité religieuse et aux pratiques de dévotion exacerbées qui caractérisent la Sicile de ces décennies.

³⁷ « La meno pena era aspergersi di cenere, camminare a piedi scalzi e battersi in sangue, mentre si scorgevano martirii così grandi che s'assomigliavano a quei dè martiri. Molti comparvero posti in croce, altri legati a pali, , alcuni con pesi intollerabili sul collo, e con croci pesantissime sulle spalle, innumerabili nudi trascinati per terra, molti tirati come animali, vestiti da animali, feriti con pugnali, e bastonati con nodosi bastoni. Basta col dire che la terra era bagnata dalle lacrime, le pietre asperse di sangue, e l'aria infocata di sospiri. Oltre queste si fecero molte alter processioni di donne per non essere queste inferiori a gli uomini nella penitenza, come di molte signore dame, di verginelle, di religiose tertiare, di quattro conventi mendicanti e delle oblate di San Benedetto, ed era tanto l'ardore dello spirito che molte zitelle si flagellavano in sangue animando l'altre più timidette a flagellarsi in privato se loro si mortificavano in publico. » Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 189.

³⁸ Ibid.

En ce qui concerne Cassaro, on ne dispose que d'une source assez laconique : un acte notarié de mai 1693 qui raconte comment, au cours d'une grande « processione », les habitants s'étaient dépouillés de « tutti gli oggetti d'oro e d'argento, monete, indumenti e suppellettili » (tous les objets d'or et d'argent, monnaies, vêtements et ustensiles) afin de calmer la colère divine³⁹ ; ils avaient ensuite décidé que la vente de tous ces biens serait consacrée à la reconstruction des églises du bourg. Au total, donc, une démonstration de dévotion collective assez extrême.

Par contre, rien, absolument rien de comparable à Catane, Syracuse, Occhiolà, Noto, Vizzini, Scicli, etc. Des actes de dévotion, oui – et encore les sources en signalent très peu –, mais uniquement repliés sur un plan individuel ou sur celui de tous petits groupes : rien de collectif comme à Messine, Palerme, Acireale ou Cassaro.

Un certain chanoine catanais raconte, par exemple, comment il avait passé la nuit du 11 janvier en tenant le baron Michelangelo Paternò-Castello dans ses bras, et comment ce dernier s'était confessé à lui plusieurs fois de suite « per paura delli continui terremoti, si come per il pericolo tenea della sua vita per essere assai fracassato » (par peur des séismes continuels, ainsi que par la crainte qu'il avait de sa propre vie car il était tout à fait brisé)⁴⁰. Mario Centorbi relate que cette même nuit, à Occhiolà, « altro non si sentiva che cantar litanie, rosarij et orationi » (on n'entendait rien d'autre que des litanies, des rosaires, des oraisons)⁴¹, mais chacun priait dans son coin, entre parents, amis ou voisins. Mais voici un exemple plus clair. Ni le père Filippo Tortora, ni le chroniqueur anonyme n'évoquent la moindre procession ou cérémonie autour des reliques de san Corrado, protecteur de Noto ; par contre, le chroniqueur raconte que « alcuni divoti » (quelques dévots) priaient autour de la châsse du saint, à l'intérieur d'une église à moitié en ruines, lorsqu'un nouveau séisme, provoquant l'écroulement définitif de l'église, tua sur le coup « quegli uomini pieni di pietade » (ces hommes d'une grande piété)⁴² : donc pas de cérémonie publique, mais des actes individuels de

³⁹ ASS, notaire Natalizio Matera 3736, transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693...*, cit., p. 62.

⁴⁰ ASC, Raddusa 398, c. 135.

⁴¹ Mario CENTORBI, *Ragguaglio...*, cit., p. 225.

⁴² Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento e costruzione della città di Noto*, ms., XVII^e, transcrit par Corrado GALLO, « Noto agli albori della sua rinascita dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siciliano*, 1962, p. 123.

dévotion. Autre histoire significative, le chroniqueur anonyme de Scicli raconte que le mardi 13 janvier on retrouva le saint sacrement avec les huiles saintes au milieu des décombres de la *chiesa madre* : cette découverte aurait pu donner lieu à une réjouissance collective, à une messe, mais la seule chose que le chroniqueur écrit c'est que « furono portati nascostamente » (ils furent portés en cachette) dans une grotte⁴³ – sans doute, pouvons nous ajouter, pour les mettre à l'abri d'éventuels pillages.

Comment expliquer l'absence de démonstrations publiques de dévotion dans les villes les plus gravement atteintes par le terremoto ?

Est-ce parce que les populations de ces villes estiment avoir déjà été lourdement « punies » par le Seigneur, qu'elles considèrent qu'elles n'ont plus ni à supplier sa miséricorde, ni à lui rendre grâce ? Non, bien entendu, car tous savent que la colère divine peut redoubler de violence, et que d'autre part, en dépit ou justement en raison de l'hécatombe, chaque survivant doit rendre grâce de sa propre survie. Est-ce alors l'extermination des autorités, et en particulier des autorités ecclésiastiques, qui explique l'absence de cérémonies d'expiation et de dévotion publique ? Pas davantage, car ces autorités ont pour la plupart survécu. Il est vrai, cependant, qu'elles sont plus ou moins en état de choc.

L'évêque de Syracuse – c'est lui-même qui le raconte au cardinal Carpegna⁴⁴ – se réfugie dans son carrosse, dans le jardin du palais épiscopal, entouré de la plupart des religieuses des huit monastères de la ville qui l'ont rejoint et qui campent autour de lui, installées « come meglio fu possibile in quella circostanza » (de la meilleure façon possible compte tenu des circonstances), sans que l'on sache dire exactement si c'est l'évêque qui les protège ou elles qui veillent sur lui. A Catane, nous l'avons dit, le gros du clergé, qui se trouvait dans le chœur de la cathédrale, a survécu. Francesco Privitera relate comment Giuseppe Celestre et les autres chanoines, après avoir recueilli les reliques de sainte Agathe, parviennent à sortir de la cathédrale et de la ville « camminando

⁴³ Anonyme de Scicli, *Relazione del terremoto del 1693*, ms., s.d., fin XVII^e-début XVIII^e, transcrit par Elio MILITELLO, *Scicli tra archeologia e storia*, 2007, p. 28.

⁴⁴ ASV, Carpegna 5-III, cc. 16 sq.

al meglio su quei caduti dirupi sotto le quali erano sepolti da migliaia di persone » (marchant comme ils pouvaient sur ces décombres sous lesquelles étaient ensevelies des milliers de personnes), et comment ils se réfugient sous un grand figuier de barbarie où ils passent toute la nuit du 11 janvier « mandando copia di lacrime » (en pleurant abondamment)⁴⁵ ; le soir même ou peut-être le lendemain, les chanoines élisent Giuseppe Celestre vicaire général – c'est-à-dire suprême autorité ecclésiastique en l'absence de l'évêque⁴⁶ – en remplacement du précédent vicaire qui était mort écrasé dans la cathédrale. En ce qui concerne Occhiolà, nous avons le récit de Mario Centorbi qui décrit comment l'archiprêtre Francesco Micciardo – qui avait été, rappelons-le, déterré de sous les ruines de sa maison – arrive, accompagné par deux fils du baron Sinatra, dans la forêt où la population du bourg s'est réfugiée. Centorbi écrit⁴⁷ :

« Je préfère ne rien dire de la façon dont ils arrivèrent à pied, le bénéficiaire avec sa seule soutane [sans manteau donc] et un béret de couleur turquoise, et lesdits Sinatra, l'un avec un manteau de laine, en cheveux [entendons sans chapeau], et l'autre pieds nus, dans une telle misère et pitié qu'ils forçaient tout cœur de pierre à se liquéfier en larmes. »

On constate combien Centorbi insiste sur l'habillement des trois hommes : l'un n'a pas de manteau, le deuxième n'a pas de chapeau, le troisième est sans chaussures. Remarques qui pourraient paraître banales si l'on ne savait pas quel rôle primordial jouait le vêtement et de façon générale la « culture des apparences » dans cette société d'Ancien Régime⁴⁸. On pourrait dire, sans exagération, que ces deux nobles et surtout l'archiprêtre ont perdu une bonne partie de leur autorité et de leur prestige en même temps que leurs vêtements. Micciardo, qui avait fait preuve d'un dynamisme et d'un charisme remarquables entre les deux *terremoti*⁴⁹, va en effet être complètement hors

⁴⁵ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 62.

⁴⁶ L'évêque Francesco Antonio Caraffa était mort en août 1692, le nouvel évêque, Andrea Riggio, était à cette date en voyage vers Rome pour obtenir sa consécration.

⁴⁷ « Tralascio la venuta che fecero a piedi il beneficiato col solo rubbone et una berretta di color turchino, e detti Sinatra uno con saglimbarco di lana, in capelli, e l'altro a piedi scalzi, in tal miseria e pietà che forzava ogni sassito coro a liquefarsi in lacrime. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 227.

⁴⁸ Cf. Daniel ROCHE, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, 1989, ainsi que Fernand BRAUDEL, *Civilisation...*, cit., I, pp. 351-352 et 365.

⁴⁹ Cf. le chapitre I.

jeu pendant plusieurs jours de suite : c'est ce qui ressort de sa propre chronique, comme de celle de Centorbi. Ce n'est que le 19 janvier, lorsque l'envoyé du prince de Butera (seigneur du lieu) arrive à Occhiolà et lui confie une centaine d'onces en espèces à distribuer parmi les vassaux, que l'archiprêtre commence un peu à reprendre l'initiative⁵⁰. Il n'en organise pas pour autant la moindre démonstration de dévotion publique, et ce n'est du reste que le dimanche 25 janvier que Micciardo célèbre la première messe depuis le *terremoto* « con consolatione speciale di tutto il popolo » (avec consolation spéciale de tout le peuple), alors que les rescapés d'Occhiolà sont désormais installés sur le nouveau site (le fief de Gran Michele) où le prince de Butera a décidé de reconstruire le bourg⁵¹. Mais nous n'en sommes pas là. Dans les jours qui suivent le grand tremblement de terre, les autorités et les notables d'Occhiolà semblent être dans un fort état de choc. Mario Centorbi – qui est lui-même, rappelons-le, l'échevin du bourg – exprime très bien cette situation lorsqu'il écrit que⁵² :

« ils paraissaient être devenus des larves : stupides et insensés, il n'y avait personne qui donnait des conseils ; au contraire, ces prêtres et ces gentilshommes plus ils étaient nobles d'âme et plus ils étaient mélancoliques et pris de mutisme. »

Est-ce alors cet état de choc de la classe dirigeante qui explique l'absence de cérémonies religieuses d'envergure ? Oui et non, car on aurait très bien pu imaginer des cérémonies dont l'initiative serait partie de la base. Nous avons vu, par exemple, qu'il y avait eu une sorte de tumulte populaire à Catane, dans la matinée du 9 janvier, pour réclamer l'exposition des reliques de sainte Agathe ; ou encore qu'à Syracuse, le matin du 10 janvier, le « peuple » s'était uni à la « noblesse » pour forcer l'évêque à célébrer la messe à l'intérieur de la cathédrale⁵³. Or il n'y a rien d'équivalent après le 11 janvier, ni à Catane, ni à Syracuse, ni dans les autres villes les plus gravement atteintes par le *terremoto*. Je parle bien entendu des villes où les sources permettent de savoir ce qui

⁵⁰ Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 251.

⁵¹ Ibid.

⁵² « tante larve sembravano : stolidi et insensati, persona non vi era che consiglio dava ; anzi que preti e gentilhomini quanto più gentil l'animo haveano, tanto più mesti e ammutoliti stavano. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 225-226.

⁵³ Cf. le chapitre I.

s'est passé dans les heures et les jours qui ont suivi le séisme. Cela dit, on voit bien qu'il y a là une sorte de phénomène structurel, et on ne court pas le risque de trop se tromper en supposant que les événements se sont déroulés à peu près de la même façon à Raguse, Mineo, Buscemi, Trecastagni, etc., dans ces villes et terres où les sources sont muettes en ce qui concerne le déroulement des événements, mais où nous savons en revanche que les destructions matérielles et surtout les pertes en vies humaines ont été très lourdes.

Je pense, pour ma part, que l'absence de grandes cérémonies publiques de dévotion s'explique par le fait que la violence du *terremoto* a brutalement déstructuré les sociétés en question : les rouages sociaux sont brisés, ou en tous cas momentanément paralysés, et sans ces rouages il n'est tout simplement plus possible de mettre en place ces machines complexes, fortement structurées, hiérarchisées et chorégraphiées que sont les grandes cérémonies religieuses. Car ces cérémonies, comme l'on sait, ne s'improvisent pas sur le moment : elles se déroulent au contraire toujours dans des lieux et le long de parcours rituels et symboliques, suivant un ordre plus ou moins immuable, chacun – à savoir les autorités, le clergé, le reste de la population – ayant sa place et son rôle bien défini⁵⁴.

Le tremblement de terre a déstructuré ces sociétés de deux façons différentes :

Premier cas de figure : le *terremoto* a effectivement exterminé une grosse partie de la population. A Catane, Raguse, Occhiolà, à peu près un habitant sur deux a péri ; à Mineo, Syracuse, Noto, environ un habitant sur quatre. Comment une mortalité à la fois si grande et si soudaine pourrait-elle ne pas totalement bouleverser les liens familiaux et amicaux, les solidarités interprofessionnelles, les réseaux des confréries des arts et métiers, tout ce qui d'une façon ou d'une autre forme à la fois l'armature de la société et des processions religieuses ? Les confréries en particulier, avec leurs consuls, leurs étendards, leurs emblèmes, leurs vêtements spécifiques, jouent un rôle central dans toutes les grandes manifestations religieuses⁵⁵. Or à Catane, nous l'avons dit, elles ont

⁵⁴ Cf. à ce sujet Enrico GUIDONI, « processioni e città », *Atlante di storia urbanistica siciliana*, 1980, n. 2, pp. 9 sq ; et Jean DELUMEAU, *Rassurer...*, cit., pp. 121-156.

⁵⁵ Sur les confréries catanaises cf. Guglielmo POLICASTRO, *Catania prima del 1693...*, cit., *passim* ; ID. *Catania nel Settecento...*, cit., pp. 81-98 ; ainsi que Pina D'ARRIGO, « Notizie sulla corporazione degli argentieri in Catania », *Bollettino storico catanese*, I-II, 1936-1937.

perdu dans l'ensemble près de 60% de leurs effectifs⁵⁶. La confrérie de Santa Barbara, qui était avec ses 100 membres la plus nombreuse de toutes à la veille du *terremoto*, n'en compte plus que 20. Trois autres (S. Giovanni Battista, S. Maria Maddalena, S. Maria dei miracoli) passent sous la barre des 12 membres, barre qui constitue la limite minimale – prévue par les statuts de la municipalité⁵⁷ – pour que ces confréries aient juridiquement le droit d'exister. Par ailleurs, on peut imaginer que nombre d'entre elles auront perdu leurs consuls, ce qui ne peut que les désorganiser davantage.

Outre les victimes, il faut également compter la masse de tous ceux qui ont quitté la ville dans l'espoir de trouver refuge ailleurs. Si l'on en croit par exemple le bénédictin Antonino da Catania, parmi les 8 mille Catanais survivants, 5 mille ont pris la fuite et seuls les « feriti » (blessés) sont restés sur place, c'est-à-dire 3 mille personnes⁵⁸. Cela signifie, en d'autres termes, qu'entre les morts et les fuyards, Catane a perdu en quelques jours plus de 80% de sa population. Les 3 mille et quelque citoyens restés en ville ne sont plus ni suffisamment nombreux, ni sans doute suffisamment structurés pour pouvoir organiser une quelconque cérémonie d'envergure, à supposer qu'ils en aient encore la force.

Deuxième cas de figure : les pertes en vies humaines n'ont pas été si considérables, mais en revanche, en raison de la crainte de nouvelles secousses, l'ensemble des habitants ont fui l'agglomération. C'est ce qui se passe en particulier dans les villes et les terres situées sur des plateaux ou dans des vallées encaissées, car les populations considèrent que ces sols montagneux sont plus exposés aux secousses sismiques. On peut ici citer les exemples de Chiaramonte et de Caltagirone, où le pourcentage de victimes ne dépasse pas les 8%, mais où les sources ne signalent aucune cérémonie de dévotion publique. En ce qui concerne Caltagirone, le père Francesco Aprile raconte que⁵⁹ :

« Le peuple et les femmes voulurent s'éloigner de la ville, et il fallut encore que les

⁵⁶ Cf. l'annexe .

⁵⁷ Guglielmo POLICASTRO, *Catania nel Settecento...*, cit., p. 89.

⁵⁸ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁵⁹ « Il volgo e le donne vollero scostarsi dalla città, e bisognò ancora che i più savi e i meni timidi tenessero loro dietro per portarsi verso mezzogiorno alle pianure arenose men soggette alle rovine, dividendosi in varie ville » Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p 396.

plus sages et les moins timides les suivissent, pour se rendre vers le midi dans les plaines sablonneuses moins sujettes aux ruines, en se divisant entre diverses villas [autour desquelles ils installent leurs campements]. »

Il ne s'agit plus d'allers et retours à très court rayon, tels que ceux que nous avons décrits dans le premier chapitre, il s'agit d'un abandon pur et simple de la ville. Aprile relate comment, étant revenu à Caltagirone pour quelques heures, avec d'autres hommes, afin d'ensevelir les cadavres pour qu'ils ne soient pas dévorés par les animaux, il fut impressionné par « l'aspetto della città affatto vuota d'abitatori tutti fuori delle mura » (l'aspect de la ville entièrement vide d'habitants, tous en dehors des murs)⁶⁰.

Comment organiser une grande cérémonie alors que les habitants sont dispersés à travers les campagnes ? Dans ces conditions, seules les fonctions religieuses ordinaires peuvent être plus ou moins assurées. Aprile précise en effet que les ordres religieux, qui avaient suivi la population, « rizzarono nelle campagne aperte gli altari pel divin sacrificio » (élevèrent en pleine campagne les autels pour le sacrifice divin)⁶¹. En principe, cependant, ces messes à ciel ouvert n'auraient pu se tenir sans l'expresse autorisation de l'évêque. Écoutons à ce propos ce qu'écrit Giuseppe Salinari, curé de Chiaramonte, dans une lettre du 15 janvier 1693 qu'il adresse à l'évêque de Syracuse⁶² :

« Mes ouailles sont dispersées à travers diverses campagnes. Je suis tenu, en raison de mes obligations de bon pasteur, d'aller continuellement à cheval, administrant les sacrements ; et en particulier pour administrer celui de l'eucharistie, j'ai célébré de toutes parts la sainte messe en dehors des limites ecclésiastiques. La nécessité du moment m'a conduit à cela, et je vous prie de bien vouloir me concéder licence de continuer ainsi pour l'avenir, n'y ayant aucune trace d'église, ni moyen de les construire ; et de donner aussi

⁶⁰ *Ibid.* Aprile, en réalité, ne dit pas à proprement parler qu'il est rentré en ville, mais il raconte ce qu'a fait un certain « padre della compagnia di Gesù » (un père jésuite) qui est de toute évidence lui-même.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² « Tengo il gregge disperso per diverse campagne. Mi è parte, per l'obbligo di buon pastore andar di continuo a cavallo, somministrando i sacramenti, e precisamente per amministrare quello dell'eucaristia ho celebrato per ogni parte la santa messa, fuori delli limiti ecclesiastici. L'istante necessità mi ha portato a questo, come pure le do parte a volermi concedere licenza se ciò possa seguire per l'avvenire, non essendovi segno di chiese, né modo di fabbricarle, come pure dar licenza agli altri sacerdoti di poter celebrare [per] li obblighi che tengono de' loro beneficij, e per il proprio sostegno ». Archivio parrocchiale della chiesa madre di Chiaramonte Gulfi, carte sciolte 1693.

licence aux autres prêtres de pouvoir célébrer [les sacrements] suivant l'obligation qu'ils tiennent en raison de leurs bénéfices et pour leur propre subsistance [...]. »

L'évêque Francesco Fortezza, par retour de courrier, autorise Salinari et les autres prêtres de Chiaramonte à célébrer ces messes à travers les campagnes⁶³ ; il autorise le clergé de Caltagirone à en faire autant⁶⁴. Francesco Aprile raconte que ces messes improvisées durèrent pendant un mois⁶⁵. Il précise même que, lors du carême⁶⁶, un père capucin fit « con molto fervore » (avec beaucoup de ferveur) un prêche « ad aria aperta » (à l'extérieur). Mais il n'évoque par contre ni processions, ni pénitences publiques, ni cérémonies d'expiation pour faire cesser les séismes.

Récapitulons. Nous avons d'un côté des villes où le *terremoto* interrompt le cours normal de la vie : c'est ce que dans notre modèle nous avons appelé les villes A. Nous avons d'autre part un nouveau groupe de villes où la violence du *terremoto* fait plus qu'interrompre le cours normal de la vie : elle déstructure les bases mêmes de la société. Appelons ce nouveau groupe A+ pour marquer que l'impact du séisme y est encore plus fort.

On constate que le modèle A/B peut être adapté et transformé à souhait. Ce qui compte, c'est d'une part qu'il permette à chaque fois de comparer de façon rigoureuse le comportement des différentes communautés urbaines, et d'autre part que les lignes de partage entre les différents groupes et sous groupes soient clairement définies. Il est intéressant de constater que dans la première version du modèle⁶⁷, comme dans cette seconde version, nous avons utilisé le même critère pour tamiser les sources, à savoir la présence ou l'absence de démonstrations exceptionnelles de dévotion. C'est sans doute le critère le plus robuste que nous pouvions trouver, car les contemporains accordent la plus grande attention à ces grandes cérémonies religieuses. Comme nous l'avons montré, les sources – par exemple le gouverneur du port de Messine dans sa lettre du 20

⁶³ *Ibid.*, lettre du 19 janvier 1693.

⁶⁴ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 396.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Le jour de Pâques tomba très tôt en 1693, à savoir le 22 mars.

⁶⁷ Cf. chapitre I.

janvier⁶⁸ – ont tendance à décrire avec plus de détails ces cérémonies que les destructions causées par le tremblement de terre. Par conséquent, là où les documents n'en parlent pas, nous pouvons être quasiment certains qu'elles n'ont pas eu lieu.

Il y a incontestablement de très grandes différences au sein du groupe A+ : Caltagirone et Chiaramonte, avec leur 6 à 8% de mortalité, ne sont de toute évidence pas comparables à Catane ou Occhiolà avec leur 50% et plus. Néanmoins, ce qui compte en l'occurrence, c'est qu'aucune de ces villes n'organise de grandes cérémonies de dévotion, contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre. C'est cette situation *a priori* surprenante qui signale de façon certaine que ces sociétés ont basculé vers un état anormal, que quelque chose s'est brisé. Car la réponse normale, automatique, dans toutes les villes européennes d'Ancien Régime, ce sont, en cas de « calamité publique », les grandes processions, les grandes démonstrations de ferveur religieuse.

Cet état anormal c'est la déstructuration, la fragmentation, l'atomisation de la société. Un état que les témoins décrivent avec leurs mots de multiples façons. Ainsi, Mario Centorbi compare les habitants d'Occhiolà à « un vaxello di api da fiera mano sconfisso » (une ruche d'abeilles secouée par une main violente)⁶⁹. Et Francesco Micciardo affirme de son côté que « vi erano figli che non curavano de' padri, né padri de' figli, né sposi delle spose, e persa dell'intutto l'amicitia » (il y avait des fils qui ne se préoccupaient pas de leurs pères, et des pères de leurs fils, et des époux de leurs épouses, et l'amitié était entièrement perdue)⁷⁰.

Comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, dans nombre de villes A le processus de fragmentation avait en réalité commencé dès la matinée du 11 janvier, en raison du craquement de la culture sismique. Le grand *terremoto* du 11 janvier après-midi apparaît, de ce point de vue, moins comme une rupture que comme une nouvelle étape d'un mouvement en cours. On constate en effet que les villes B sont devenues les nouvelles villes A, tandis que la plupart des anciennes villes A sont devenues les villes A+ : il y a un très clair crescendo dans la panique et la déstructuration. Les seules villes A qui ne sont pas devenues A+, comme Acireale, sont celles où l'impact du *terremoto* a été relativement plus faible qu'ailleurs.

⁶⁸ Cf. chapitre IV.

⁶⁹ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 225.

⁷⁰ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 250.

Si les cérémonies expiatoires sont tellement exacerbées à Acireale, n'est-ce pas alors parce que cette société urbaine est à deux doigts d'être gagnée, elle aussi, par la désagrégation, mais qu'elle a conservé encore assez de ressources pour réagir ? Ces grandes cérémonies publiques peuvent apparaître, en effet, comme le spectacle que cette communauté se donne à elle-même afin de marquer et de renforcer sa cohésion.

Du reste, il est courant que les contemporains comparent les grandes cérémonies religieuses à des spectacles⁷¹. Décrivant les processions et les pénitences qui se déroulent à Catane le 10 janvier, Domenico Guglielmini utilise le terme de « spettacolo »⁷². Carlo Mancino est encore plus explicite qui écrit « gli huomini, le donne, i clerici ed i preti in abiti di penitenza resero spettatori delle loro mortificationi gli angioli stessi non che gli huomini » (les hommes, les femmes, les clercs et les prêtres, en habits de pénitence, rendirent les anges mêmes, ainsi que les hommes, spectateurs de leurs mortifications)⁷³. Cherubino Aliotta, le chroniqueur d'Acireale, n'utilise pas le terme de « spectacle », mais par contre il met l'accent sur la dialectique « spectateurs »/« pénitents » lorsqu'il raconte par exemple⁷⁴ :

« [...] c'était une chose pitoyable que de voir tant de sortes de mortifications qui suscitaient compassion chez les spectateurs et tourment chez les pénitents. »

Ou encore lorsque, en décrivant les pénitences que s'infligeaient les jeunes femmes d'Acireale, il écrit : « e quello che è più ragguardevole a vista di tutto il popolo si tagliarono le trecce e li capelli offrendoli alla santa » (et ce qui est plus remarquable c'est que, à la vue de toute la population, elles se coupèrent les tresses et les cheveux en les offrant à la sainte)⁷⁵.

En somme, on peut dire qu'Acireale se trouve dans une situation instable, dans un entre-deux, et que sa population essaye de contrebalancer le mouvement de désagrégation sociale provoqué par le *terremoto* en se jetant à corps perdu dans la

⁷¹ Cf. le chapitre II.

⁷² Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., p. 15.

⁷³ Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco...*, cit., p. 23.

⁷⁴ « lacrimevole cosa era il vedere tante sorti di mortificatione che apportavano compassione ai riguardanti e tormento à penitenti. » Cherubino ALIOTTA, *Le tre corone...*, cit., p. 188.

⁷⁵ Ibid.

dévotion collective. Les habitants des villes A+ n'ont plus cette possibilité : la violence du tremblement de terre les a déjà poussés très loin dans la direction de la fragmentation sociale et de l'anarchie. Ils vont devoir trouver d'autres stratégies de survie. Mais pour l'heure, en tous cas pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, ils sont profondément accablés pour ne pas dire assommés.

Désarroi et pertes des repères

Ce ne sont pas en effet seulement les classes dirigeantes (*supra* p. 363), ce sont toutes les populations de ces villes qui semblent être plongées dans une sorte d'état de choc. Comment pourrait-il en être autrement alors qu'elles ont été si durement frappées par le *terremoto*, alors que les secousses sismiques se poursuivent, alors qu'elles pensent être en butte à la plus terrible des colères divines ?

Les témoins expriment cet état de choc de multiples façons. Certains soulignent la souffrance morale des survivants. Ainsi, Cristofaro Amico qui évoque l'« universale dolore e angoscia » (la douleur et l'angoisse universelle) qui accablent les Catanais. D'autres mettent l'accent sur leur fragilité psychique. C'est le cas du mémorialiste anonyme de Spaccaforo qui raconte qu'en raison de la frayeur provoquée par le *terremoto*, presque tous les habitants de la ville ont les nerfs à vif, y compris les « uomini forti » (hommes forts)⁷⁶. Au fil des pages de son journal, il est d'ailleurs souvent question d'hommes fondant en larmes. Le 25 février 1693, ce sont par exemple les membres de la famille Statella qui s'effondrent en pleurs, au milieu de la foule, alors que l'on vient de dégager de sous les pierres les corps sans vie d'une mère et de ses deux jumeaux. Le 28 février, c'est le mémorialiste lui-même qui, au cours d'une ronde nocturne, est submergé par l'émotion alors qu'il aperçoit au clair de lune un groupe de fidèles priant autour d'une chapelle improvisée : il s'agenouille à leurs côtés avec son compagnon de ronde et, dit-il, il pleure comme jamais auparavant dans sa vie⁷⁷.

⁷⁶ Mémorialiste anonyme de Spaccaforo, *Giornale...*, cit., pp. 91-92.

⁷⁷ Mémorialiste anonyme de Spaccaforo, *Giornale...*, cit., p. 94, et p. 92 pour l'histoire précédente. Je renonce ici à citer le texte en question, car malheureusement la personne qui a transcrit le manuscrit en a

Les termes qui reviennent le plus souvent sous la plume des témoins sont cependant ceux qui évoquent la prostration, l'hébétude, la confusion mentale. Ainsi, Mario Centorbi affirme que les *terremotati* étaient « stupefatti e confusi » (abasourdis et confus) ou encore « stolidi et insensati » (stupides et délirants)⁷⁸. Tandis que le chroniqueur anonyme de Palazzolo raconte que « li cittadini che sono rimasti sono grandemente stupefatti, e non sanno la riuscita del tempo, poiché li terremoti si fanno continuamente a sentire » (les citadins survivants sont totalement hébétés, et n'arrivent plus à mesurer le passage du temps, car les *terremoti* se font sentir continuellement)⁷⁹.

Mais voici un exemple plus significatif, tiré de la lettre du père Antonino da Catania. Le bénédictin explique, à l'abbé palermitain à qui la lettre est adressée, que lui-même, ainsi que les quelques autres moines survivants, ne savent pas quelle résolution adopter : rester au milieu des ruines du monastère de Catane malgré les très grandes difficultés que cela représente ? se transférer dans leurs monastères campagnards de Paternò ou Licodia⁸⁰ qui sont cependant également détruits ? ou se rendre à Palerme, comme l'abbé semble le leur proposer ? « Siamo aspettando al maestro reverendo di Piazza, écrit-il, per poter deliberare quello dobbiamo fare, essendo tutti storditi » (nous attendons le révérend [du monastère] de Piazza pour pouvoir délibérer ce que nous devons faire, car nous sommes tous hébétés)⁸¹.

Cette prostration, cette confusion mentale sont du reste les symptômes caractéristiques du syndrome de stress post-traumatique. Et nous avons vu dans le précédent chapitre que le médecin syracusain Vincenzo Bonaiuto affirme, à ce propos, que ses concitoyens souffrirent suite au *terremoto* de « folies non furieuses, délires, hébétudes, apathies, idioties »⁸². On pourrait penser que Bonaiuto force le trait, mais on retrouve à peu près ce même diagnostic lors de séismes de l'époque contemporaine, preuve qu'il y a bien là un phénomène foncièrement humain et non pas une façon de sentir caractéristique de telle ou telle époque. A l'heure où j'écris ces lignes, je viens de

fortement modernisé l'italien : ce n'est donc plus le texte original. Le manuscrit original, s'il n'est pas perdu, est quasiment inaccessible car il appartient (ou appartenait) à une famille privée.

⁷⁸ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 222.

⁷⁹ Chroniqueur anonyme de Palazzolo, *Cronaca...*, cit.,

⁸⁰ Le monastère catanais de San Nicolò possédait en effet deux annexes et de nombreuses terres à Paternò et Santa Maria di Licodia, sur le flanc ouest de l'Etna.

⁸¹ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁸² Cf. chapitre IV.

découvrir un témoignage de mon arrière grand-père concernant le grand séisme de Messine du 28 décembre 1908. Professeur à la faculté de médecine de Catane, avec ses collègues et ses étudiants, il s'était immédiatement rendu à Messine pour porter secours aux blessés. Dans l'opuscule qu'il rédigea au lendemain du désastre, il déclare que les traumatismes psychologiques furent souvent plus graves que les traumatismes physiques⁸³, et il cite à ce propos des cas d'hébétude, de délire, d'hystérie, de mutisme et, de façon générale, d'état de choc. Ainsi, un homme qui fumait avec « indifférence » la pipe au milieu des décombres et des cadavres ; interrogé, celui-ci répondit sèchement qu'il avait perdu toute sa famille et ses biens ; ou encore un autre homme qui riait de façon spasmodique au sujet « del cambiato aspetto della città » (du changement d'aspect de la ville).

La perte des repères humains (mort des parents, des amis, des voisins, etc.) et physiques (perte des biens matériels, de la maison, du lieu de culte habituel, des lieux familiers de la vie économique et sociale) ne font bien entendu qu'aggraver la confusion et la désorientation générale. Les témoins de 1693 insistent à ce propos tout particulièrement sur le choc provoqué par le brutal changement de la morphologie urbaine. Domenico Guglielmini écrit par exemple qu'à Catane « non discernevansi ne strade ne luoghi, ma non altro scorgeasi che un laberinto di rovinosi macigni » (on ne discernait ni les rues ni les lieux, et on n'apercevait rien d'autre qu'un labyrinthe de pierres en ruine) ; et il ajoute que celui qui voulait rentrer chez lui « non sapendo dove buttare i passi, estatico e confuso, non discerneva l'abitazione che data gli aveva i natali » (ne sachant dans quelle direction se diriger, ahuri et confus, il ne discernait pas l'habitation dans laquelle il était né)⁸⁴. Antonino da Catania lui fait écho en déclarant « il nostro monasterio non si sa dove fosse stato, mentre non è restata una pietra sopra l'altra, ma pianato dalli fondamenti » (on ne sait pas où se situait notre monastère, alors qu'il n'en est pas resté une pierre sur l'autre, et qu'il est rasé jusqu'à ses fondations)⁸⁵. Tandis que le père Giuseppe Cuneo, plus précis, affirme que⁸⁶ :

⁸³ Mario CONDORELLI FRANCAVIGLIA, *Impressioni e ricordi del terremoto calabro-siculo del 28 dicembre 1908*, 1909, pp. 13 et 15.

⁸⁴ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., pp. 25-26.

⁸⁵ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁸⁶ « confuse dalle maramme le strade, senza più potersi consocere i luoghi tanto praticati, nè potersi dire qui era tal luogo [...] tutto era horrore e spavento, più Catania in se stessa non si vedeva se non

« les rues n'étaient plus qu'une masse confuse de décombres, sans que l'on ne puisse plus reconnaître les lieux tant pratiqués, ni dire : ici il y avait tel lieu [...] tout était horreur et épouvante, on ne voyait plus Catane en elle même, sinon quelque relique de mur avec une demie fenêtre, quelque morceau de pilier d'angle et, en raison de la très grande pratique, quelqu'un disait : celle là fut telle maison, tel couvent, tel monastère. »

Même spectacle, à peu de choses près, dans toutes les villes où les destructions provoquées par le *terremoto* ont été très importantes. Ainsi, l'évêque de Syracuse informe le cardinal Carpegna que « le strade della città sepolte sotto li dirupi delle fabbriche cadute non possono riconoscersi e distinguersi » (on ne peut reconnaître et distinguer les rues de la ville ensevelies sous les décombres des édifices)⁸⁷. Et Mario Centorbi se souvient qu'à Occhiolà le soir du 11 janvier⁸⁸ :

« chacun cherchait à rentrer chez lui, mais effrayés par un si grand spectacle, en raison des édifices écroulés ainsi que du tremblement et des larmes, on ne reconnaissait ni le chemin ni le lieu. »

Quelle est la part d'exagération dans ces déclarations ? Pouvons-nous croire en particulier Centorbi lorsqu'il affirme « qu'on ne reconnaissait ni le chemin ni le lieu », surtout lorsqu'on sait qu'Occhiolà n'était pas une agglomération avec des bâtiments à perte de vue, mais un bourg perché au sommet d'une étroite colline ? Il est certain que le *terremoto*, malgré sa force, n'a transformé ni Occhiolà, ni Catane, ni Syracuse en une étendue indistincte de ruines. Il suffit pour s'en convaincre de regarder, par exemple, des photos de Messine et Reggio de Calabre au lendemain du tremblement de terre de décembre 1908. Lors de ce tremblement de terre, Messine et Reggio subissent une intensité sismique de X-XI, identique à celle que subissent Catane et Occhiolà en janvier 1693, et supérieure à celle de Syracuse. Or, on constate sur ces photos que si quasiment

qualche reliquia di mura con menza finestra, qualche pezzo di cantonera, e per troppa pratica alcuno diceva quella fu tale casa, tale convento, tale monastero. » Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 309.

⁸⁷ ASV, Carpegna 5-III, cc. 16 sq.

⁸⁸ « Procurava ogn'uno inviarsi a sua casa, ma da si gran spettacolo intimoriti, si per le cadute fabbriche come dal tremore e lacrime, cammino e loco non si conoscevano. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 222.

tous les édifices sont effondrés, ils ne sont cependant pas tous entièrement rasés au sol : les pans de murs encore debout permettent ici et là d'identifier les bâtiments, en tous cas les plus imposants d'entre eux, comme par exemple ce couvent devant lequel pose un frère cordelier (fig. 5). D'ailleurs, ces images correspondent à la description de Giuseppe Cuneo qui évoque reliques de murs et piliers d'angle encore debout.

Cela dit, si les déclarations de Centorbi ou encore de Guglielmini sont en partie contredites par la réalité du terrain, elles n'en expriment pas moins une profonde vérité. Tout d'abord, l'un et l'autre précisent bien que les rescapés ne parvenaient pas à retrouver leurs maisons car ils étaient profondément troublés : en raison de leur confusion et de leur ahurissement chez Guglielmini ; en raison de la crainte du tremblement de la terre et parce qu'ils avaient les yeux embués de larmes chez Centorbi. On pourrait dire, dans cette perspective, que le fait de ne pas parvenir à reconnaître les ruines de sa propre maison constitue une manifestation supplémentaire de la confusion mentale dans laquelle les *terremotati* sont plongés. Mais plus fondamentalement, ne pas « reconnaître » un lieu peut avoir un double sens : d'une part ne pas réussir à le localiser, d'autre part ne pas en retrouver l'image conservée dans la mémoire. Sans trop forcer l'interprétation de ces textes, on peut considérer qu'ils expriment ce deuxième sens autant, si ce n'est plus, que le premier. Les lieux familiers sont là, mais ils sont totalement méconnaissables.

Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si, de tous les témoignages que nous venons de citer, celui de Cuneo est le plus nuancé. Le messinai Cuneo, arrivé à Catane onze jours après le *terremoto*, contemple les ruines en observateur externe : ce n'est pas sa maison, ce ne sont pas ses lieux familiers qui gisent au milieu des décombres. Cela lui donne, assurément, un plus grand recul. Là où Cuneo observe ce qui est objectivement une étendue de ruines, les habitants survivants voient, subjectivement, surtout la destruction et le bouleversement de tout ce qui avait jusque-là constitué le cadre de leur vie.

La vérité contenue dans les déclarations de Centorbi et Guglielmini est la même qui s'exprime très souvent dans les témoignages des *terremotati* d'aujourd'hui. Un exemple parmi cent : interviewée, une survivante du tremblement de terre de Bam (décembre 2003) déclare en parlant de sa ville : « C'est comme si on avait effacé à la gomme une

écriture sur un papier. Il ne reste plus rien, ni traces ni signes. »⁸⁹ Lorsque j'étais à Zémmouri, la perte des repères spatiaux était un thème récurrent des échanges avec les habitants et les étudiants de l'école polytechnique d'Alger. Je retrouve dans mes notes ces bribes de phrases : « Le café de l'angle, le profil de la mosquée qui formaient le cadre urbain familier ont disparu d'un jour à l'autre. [...] La perte des repères spatiaux est un choc, surtout chez les plus âgés qui n'avaient pratiquement jamais quitté leur ville. »

Pour en revenir aux villes siciliennes de 1693, la perte des lieux familiers et des repères urbains contribue à créer une impression de table rase. Catane n'est plus qu'« un monte di pietre » (une montagne de pierres) affirme le bénédictin Antonino⁹⁰ ; Syracuse ressemble désormais à un « deserto » écrit Vincenzo Bonaiuto⁹¹ ; « Sciurtinu ca ristau 'n-cianta ri manu » (Sortino est resté comme la paume de la main) dit Gaetano Accaputo⁹². La table rase urbaine préfigure et favorise à la fois une sorte d'immense table rase de la société.

2. La « catastrophe » sociale

Faut-il parler de table rase de la société ou de renversement de l'ordre établi ? C'est une question de perspective. Nous allons voir qu'une partie des acteurs – en particulier les déshérités et les religieuses – considèrent, sur le moment, que le *terremoto* crée une table rase, marque un nouveau départ, constitue une sorte de révolution : révolution dans le sens de passage d'un ordre à un autre ordre, où les conditions sociales et les valeurs du passé n'ont plus cours. D'autres acteurs – les autorités, les nantis – considèrent les désordres sociaux qui suivent le *terremoto* comme un funeste renversement de l'ordre établi. Dans un cas comme dans l'autre, on peut en tous cas parler de « catastrophe » sociale. Catastrophe dans le sens mathématique du terme : la

⁸⁹ Extrait d'une interview contenue dans un documentaire sur le séisme de Bam, en Iran, diffusé par Arte le 6 juillet 2004.

⁹⁰ BCP, ms., miscellanea 10, c. 8.

⁹¹ Vincenzo BONAIUTO, « Intorno il terremoto... », cit., p. 20.

⁹² Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 43.

perturbation d'un ordre par un autre ; catastrophe aussi dans son sens étymologique de *καταστροφή*, c'est-à-dire renversement, bouleversement.

Cette perturbation, ce bouleversement de la société se traduisent à travers différents phénomènes : mouvements de population, pillages, violences, rupture de la clôture des monastères féminins, rupture des barrières sexuelles traditionnelles, pour ne citer que les principaux. Nous allons analyser ces phénomènes les uns après les autres, tout en gardant à l'esprit qu'ils se développèrent de façon concomitante, qu'ils s'alimentèrent aussi les uns les autres, et que c'est tous ensemble qu'ils générèrent, dans la plupart des villes A+, une situation quasi ou même franchement anarchique.

Un tiers de la Sicile est en mouvement

Commençons par le mouvement des populations. Celui-ci constitue un bouleversement en raison de son côté massif : un immense brassage d'individus et de groupes entiers à travers tout le Sud-Est de la Sicile. Un brassage qui met en cause plusieurs dizaines de villes et de terres. Les Catanais cherchent refuge dans les *casali* de l'Etna ; les habitants des *casali* viennent à Catane ; ceux d'Occhiolà s'installent dans une forêt à proximité de Caltagirone ; ceux de Caltagirone campent dans la plaine en contrebas de leur ville ; la population d'Avola quitte sa vallée encaissée et s'installe au bord de la mer, dans les champs de sucre du prince Pignatelli seigneur d'Avola ; les habitants de Noto, Chiaramonte et Buccheri s'éparpillent à travers les champs, etc.

Ici et là, les sources locales signalent l'arrivée de ces nouveaux venus qui causent forcément des problèmes, à la fois d'ordre public et de ravitaillement. Ainsi, les autorités de Piazza (ville relativement épargnée par le séisme) se plaignent auprès du vice-roi du fait que leur population, qui s'est réfugiée dans la proche campagne, se trouve⁹³ :

« dans une situation extrêmement difficile à cause du manque de vivres [...] car

⁹³ « padezen estrema nezesidad por falta de mantenimiento [...] por que muchos forasteros fugitivos de las ciudades que han padezido ban a buscar socorro en ella y falta para unos y otros lo qual ocasiona gran compasion y necesidad. » Lettre du 13 janvier 1693. AGS, Estado 3507 n. 9.

beaucoup de *forestieri* qui ont fui les villes qui ont souffert [du *terremoto*] viennent chercher secours chez elle [à Piazza], et celui-ci manque pour les uns et les autres, ce qui occasionne une grande compassion et détresse. »

Les gardiens des moulins à sucre d'Avola écrivent au feudataire pour dénoncer les dégâts provoqués par les réfugiés : non contents d'avoir fait main basse sur les réserves de bois et de froment, ils ont dévasté les champs de cannes à sucre « li quali tutto questo pubblico se li disfa parte in sucarseli per la fame e parte delli medesimi se han fatto e fanno li pagliara per habitarci dentro » (lesquelles sont arrachées par tous ces gens, en partie parce que, affamés, ils les sucent, et en partie parce qu'ils en ont fait des *pagliari*⁹⁴ pour y habiter)⁹⁵. Le prince de Butera, de son côté, informe le vice-roi que plus d'une soixantaine de déserteurs de la garnison d'Augusta (voir supra p. 356) sont arrivés sur ses terres, à Mazzarino (qu'environ 80 kilomètres séparent d'Augusta)⁹⁶. Butera annonce qu'après les avoir nourris pendant deux jours, et leur avoir fourni chaussures et provisions, il a renvoyé les soldats à Augusta, escortés par ses propres hommes.

La question des réfugiés est l'un des problèmes qui préoccupent le plus les autorités à Palerme. Ce grand remue-ménage apparaît en effet comme la source de possibles « perniciosos desordenes » (désordres pernicioeux). Dans un rapport qu'il soumet au vice-roi le 28 janvier 1693, le Tribunale du real patrimonio, après avoir évoqué le sort des rescapés dispersés à travers les campagnes, explique que pour les faire revenir dans leurs villes et terres respectives, il faut que celles-ci soient reconstruites au plus vite⁹⁷. Pour sa part, le vice-roi a envisagé également une autre solution : dans une dépêche du 5 février, il informe Madrid qu'il met tout en œuvre pour faire rebâtir les fortifications d'Augusta et Syracuse, non seulement pour défendre ces deux places, mais aussi⁹⁸ :

⁹⁴ Au sujet de cette forme traditionnelle d'habitation rurale cf. le lexique ainsi que l'épilogue.

⁹⁵ Document cité par Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, 1693, *Val di Noto...*, cit. p. 45.

⁹⁶ AGS, Estado 3507 n. 9. La missive de Butera est résumée par le vice-roi dans la dépêche qu'il adresse à Madrid le 5 février 1693.

⁹⁷ ASP, TRP Consulte IIa serie 23, c. 43.

⁹⁸ « per entretener en estas ôbras la maior parte de los villanos desvandaos de las ruinas para que travajen y coman y me dejen libre la campaña donde la nezesidad y el ôzio podia hacerlos perjudiziales. » AGS, Estado 3507 n. 9.

« pour entretenir dans ces travaux la majeure partie des paysans qui se sont débandés en fuyant les ruines, afin qu'ils travaillent et mangent et ne laissent la campagne libre, où la nécessité et l'oisiveté pourraient leur être préjudiciables. »

A plus long terme, si rien n'est fait pour y remédier, le dépeuplement des villes *terremotate* risque de provoquer des bouleversements sur le plan économique, fiscal et militaire. Le 14 mars 1693, le Tribunale du real patrimonio se penche sur la question des Catanais qui ont quitté leur ville, attirés par les offres des seigneurs des *casali* de l'Etna⁹⁹. Les « padroni » des *casali*, en particulier le duc de San Giovanni la Punta, le duc de Misterbianco et le prince de Trecastagni, promettent franchises d'impôts, aides matérielles et encore d'autres avantages pour convaincre les Catanais de s'installer comme vassaux dans leurs bourgs. Le real patrimonio considère que cette initiative des feudataires représente un grave préjudice pour Catane, « citta riguardevole, maritima e di frontiera » (ville importante, maritime et de frontière). La perte de ses habitants, estime-t-il, rendrait la réédification plus difficile. Par conséquent, le real patrimonio conseille au vice-roi d'ordonner aux « padroni » de cesser d'offrir de tels avantages sous peine de sanctions.

Par contre, au cours des mêmes jours, le vice-roi adopte une politique apparemment contraire à l'égard de Lentini, qui est pourtant, elle aussi, une ville domaniale et de « frontière ». Par un décret du 12 mars, il casse en effet « le bando » (ban) que le sénat de Lentini avait promulgué pour interdire à ses habitants de quitter la ville¹⁰⁰. Comment expliquer cette politique différente ? Il doit certainement y avoir en premier lieu un aspect juridique : il est probable que le ban du sénat fut illégal, car c'est une chose d'interdire aux seigneurs de débaucher les habitants des villes voisines, et une autre d'interdire à ces même habitants de se déplacer librement. Par ailleurs, il se trouve que le transfert des résidents de Lentini se fait essentiellement vers la proche Carlentini, elle aussi ville domaniale¹⁰¹. Or la politique du pouvoir central vise, non pas à interdire les transferts de cité à cité, mais à défendre les villes domaniales – c'est-à-dire royales –

⁹⁹ ASP, TRP Consulte IIa serie 23, c. 53.

¹⁰⁰ Francesco VALENTI, *La città dimenticata. Lentini 1693-1696*, 1992, p. 24, note 49.

¹⁰¹ Carlentini, dont la création, décidée par Charles Quint pour des raisons militaires, n'avait pas débouché sur un réel développement démographique.

contre les feudataires¹⁰². C'est ce qu'indiquent très clairement les sources. Nous venons de citer à ce propos ce document de mars 1693 du *real patrimonio*, citons également une lettre que le vice-roi Uzeda expédie à Madrid en juin 1694. Dans cette lettre, Uzeda loue l'action du duc de Camastra qui est, dit-il, parvenu, en y rétablissant l'ordre et en démarrant leur reconstruction, à protéger les villes de « Sa Majesté » contre les menées des feudataires, car sinon ces derniers auraient réussi à en récupérer les habitants « débandés » et les villes se seraient « estinguite » (éteintes)¹⁰³.

Voici pour le schéma d'ensemble. Les sources permettent d'autre part de repérer certaines trajectoires individuelles. Dans une lettre au sénat de Catane, le baron de Raddusa raconte, par exemple, comment, après avoir perdu sa femme et six de ses enfants au cours du *terremoto*, il avait conduit ses trois enfants survivants dans son fief¹⁰⁴, afin de les mettre à l'abri ; au cours du voyage, sa fille aînée – dont le mari avait été tué lui aussi – avait accouché en pleine campagne, « in mano di persone rustiche » (aidée par des paysans) ; lui-même était ensuite revenu seul à Catane, et le duc de Camastra l'avait nommé peu de temps après capitaine de justice¹⁰⁵. Autre histoire rocambolesque, celle des survivantes du couvent de Santa Maria Maddalena. Nous avons indiqué que, de tous les couvents féminins de Catane, celui-ci était celui qui avait subi le moins de pertes¹⁰⁶. Après avoir erré quelques jours au milieu des ruines en supportant des « disaggi e malpatimenti extraodrinarii » (difficultés et souffrances extraordinaires), les onze survivantes s'étaient mises en chemin vers Messine, accompagnées par un prêtre et par le père et le frère de l'une d'entre-elles. Giuseppe Cuneo, qui relate cette histoire, assure que le voyage, par terre et par mer, ne fut pas sans « strapazzi » (grandes fatigues)¹⁰⁷. Les onze clarisses arrivèrent enfin à Messine le 21 janvier, accueillies par l'archevêque qui les installa dans divers couvents de la ville.

¹⁰² Cette politique s'inscrit dans le cadre d'une lutte de long terme pour le contrôle des populations entre villes domaniales et villes et terres seigneuriales. Cf. à ce propos Maurice AYMARD, « Amministrazione feudale e trasformazioni strutturali tra '500 e '700 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1975 ; Timothy DAVIES, « La colonizzazione feudale della Sicilia nella prima età moderna », in Cesare DE SETA (dir.), *Insedimenti e territorio*, 1985.

¹⁰³ ASP, Trabia serie A 657 bis, c. 621.

¹⁰⁴ En temps normal, un jour et demi de cheval séparait Catane de Raddusa.

¹⁰⁵ ASC, Biscari 904, c. 200.

¹⁰⁶ Cf. chapitre IV.

¹⁰⁷ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., pp. 315-316.

Les actes des notaires évoquent des histoires moins rocambolesques mais tout aussi intéressantes. Ils montrent, par exemple, que nombre de familles de l'aristocratie catanaise se sont réfugiées dans la toute proche Misterbianco¹⁰⁸. Cette dernière, qui a été partiellement épargnée par le séisme, offre très probablement de meilleures conditions de vie que Catane. Il se peut également que certaines de ces familles cherchent de la sorte à se rapprocher de leurs propriétés terriennes qui se trouvent dans les environs. Un document du 20 février 1693 nous apprend ainsi que Tommaso et Agatino Tedeschi, deux jeunes gens (le second est novice chez les jésuites) dont les parents et grands-parents sont morts au cours du séisme, résident désormais à Misterbianco ; leur oncle et tuteur, Ugo Tedeschi, prend, en leur nom, possession d'une « tenuta » (un domaine) dont ils ont hérité et qui est située dans le territoire de ce bourg¹⁰⁹. Plusieurs autres orphelins se trouvent au même moment, à l'abri, à Misterbianco. C'est le cas des enfants de Cesare et Santa Marletta, qui ont perdu père et mère au cours du *terremoto*, et qui sont désormais confiés à la garde de leur oncle et tuteur Diego Marletta. Nous reparlerons d'eux par la suite. C'est le cas également des enfants de Mario Paternò-Castello, qui n'ont, eux, perdu que leur père, et qui sont réfugiés à Misterbianco avec leur mère¹¹⁰.

Tous les Catanais que nous venons de citer sont retournés dans leur ville, les uns au bout de quelques jours ou quelques semaines, les autres au bout de quelques mois. Mais d'autres – dont on ne saurait chiffrer le nombre – ne sont pas revenus. On trouve la trace de certains d'entre eux, en particulier dans les actes notariés. Le clerc Pietro Lauria et sa sœur Degna se sont par exemple réfugiés dans la ville domaniale de Randazzo ; en février 1693, ils nomment un procureur pour récupérer tous leurs biens dans les ruines de leur maison de Catane, y compris les vêtements et les ustensiles de cuisine¹¹¹. De toute évidence, le frère et la sœur n'ont pas l'intention de revenir ; qui plus est, ils parlent de leur ancienne ville comme si elle n'existait plus, en déclarant qu'ils sont originaires de « la città che un tempo fu Catania » (la ville qui jadis fut Catane). Le docteur Antonio Dominici et sa femme Francesca se sont installés à Palerme ; ils n'ont

¹⁰⁸ 10 kilomètres, soit 2 heures de marche séparent Misterbianco de Catane.

¹⁰⁹ ASC, notaire Paolo Santagatti di Misterbianco 493, c. 7, in *HT I* 546.

¹¹⁰ *Ibid.* 494, c. 55, in *HT I* 549.

¹¹¹ ASC, notaire Francesco Marotta de Randazzo 1801, c. 85, in *HT I* 565.

cependant pas coupé tous les liens avec leur ville d'origine, puisque leur fils Giuseppe entre en 1695 dans le couvent catanais de San Michele, et les parents lui attribuent en conséquence un legs pieux comprenant entre autres un grand corps de logis détruit par le séisme¹¹². Dans un document de la première moitié du XVIII^e siècle concernant une dispute relative à un bénéfice ecclésiastique, on apprend que ce bénéfice avait un temps appartenu à un certain Roccaforte, mais que « *occorso il terremoto in Catania nel 1693, il beneficiale Roccaforte se ne passò in Roma ed ivi non curò più la esigenza del censo* » (suite au *terremoto* de Catane de 1693, le bénéficiaire Roccaforte passa à Rome et là ne s'intéressa plus de percevoir son cens)¹¹³.

On pourrait multiplier les exemples. On pourrait citer également un très grand nombre de cas de personnes originaires des quatre coins de Sicile et de Calabre, qui s'installent à Catane à partir de 1693. Voici par exemple un certain Giuseppe Impiciado, fabricant de tonneaux, qui se déclare originaire de Messine « *ma ora habitatore a Catania* » (mais maintenant habitant à Catane)¹¹⁴. Ou encore un certain Leonardo Amanti, originaire de Reggio de Calabre, qui travaille désormais à Catane comme « *pastizzaro* » (pâtissier)¹¹⁵.

Ces nouveaux arrivants sont presque tous des hommes, mais il y a également parmi eux des femmes. Par exemple Anna Liscione, une veuve originaire de Messine, qui déclare être « *ora habitante a Catania* » (maintenant habitante à Catane), et qui confie son fils à un tisserand catanais pour un apprentissage de huit ans¹¹⁶. Huit ans : autant dire que cette femme n'a pas l'intention de retourner de si tôt dans sa ville d'origine. Autre exemple, la baronne Maria Asmundo quitte Noto au cours de l'été 1693 – probablement pour fuir l'épidémie de fièvres qui se déclenche au même moment dans cette ville – et s'installe à Catane ; lorsque, en mars 1696, la municipalité de Noto lui écrit pour lui réclamer certains impôts, elle refuse de payer, en déclarant qu'elle est « *al presente cittadin[a] della città di Catania* » (désormais citoyenne de la ville de

¹¹² ASC Minoriti 43, c. 537, in *HT* II 40.

¹¹³ ASC, Santa Maria Annunziata 987, c. 1, in *HT* II 104.

¹¹⁴ ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 521.

¹¹⁵ *Ibid.*, c. 29.

¹¹⁶ *Ibid.*, c. 434.

Catane)¹¹⁷. Il y aurait beaucoup à dire à propos des transferts de familles aristocratiques d'une ville à l'autre. Il est certain que l'arrivée d'une Maria Asmundo n'a pas le même impact sur l'économie catanaise que celle d'une Anna Liscione : la première apporte avec elle un large patrimoine (en l'occurrence deux grands fiefs situés dans le territoire de Noto), et avec ses dépenses (par exemple pour la construction d'un *palazzo*) elle contribue à alimenter le circuit de l'économie citadine¹¹⁸ ; la seconde n'apporte avec elle guère plus que ses bras et ceux de son fils. *A contrario*, le chroniqueur anonyme de Noto – qui écrit à la fin des années 1720 – relie explicitement le déclin économique de sa ville au fait que plusieurs familles de la noblesse s'étaient établies ailleurs suite au *terremoto*¹¹⁹. Mais ce n'est pas ici le lieu pour approfondir cette question. Je voudrais plutôt terminer ce paragraphe par deux remarques.

En premier lieu, il est important de souligner que le mouvement des populations se prolonge en quelque sorte à travers un mouvement des villes. Près d'une quinzaine de villes A+ changent en effet de site dans les mois qui suivent le *terremoto*. Certaines – comme Biscari, Monterosso ou Ferla – se reconstruisent à quelques centaines de mètres de distance de l'ancien site ; d'autres – comme Noto, Avola ou Occhiolà – se reconstruisent plusieurs kilomètres plus loin. A Catane même, il est question d'un changement de site, et ce n'est qu'en mai 1693 que les autorités proclament que la « reedificazione » doit se faire « nel medesimo luogo » (dans le même lieu)¹²⁰. Là où les villes ne bougent pas, le *terremoto* donne lieu néanmoins à un déplacement des édifices. Toujours à Catane, pour ne citer que quelques-uns des acteurs les plus importants, les monastères de San Nicolò, de la Santissima Trinità, des Verginelle de Sant'Agata, les jésuites, l'hôpital San Marco, l'université, le sénat, le séminaire, l'évêché, se reconstruisent sur un nouveau site, le plus souvent proche, dans quelques cas à l'autre bout de la ville. Ici aussi il y aurait beaucoup à dire, et je me propose de le faire dans un prochain travail. On voit en tous cas que le titre de ce paragraphe – un tiers de la Sicile

¹¹⁷ Archivio di Stato di Napoli, AU, BD 629 (27) c. 83, transcrit par Michele LUMINATI, *Erdbeben in Noto...*, cit., doc 34.

¹¹⁸ Sur l'effet multiplicateur des dépenses de consommation des grands patrimoines cf. Stefano CONDORELLI, « Sviluppi e tendenze... », cit.

¹¹⁹ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 122.

¹²⁰ La proclamation en question figure en tête de l'arrêté municipal de mai 1693 établissant les nouvelles règles urbanistiques pour la reconstruction. Une copie de l'arrêté se trouve à l'ASC, S. Nicolò 343, c. 480.

est en mouvement – n'est pas tout à fait exagéré : il y a un mouvement des hommes, des villes, des édifices, des institutions et des établissements religieux.

La seconde remarque nous reconduit plus directement à la question de l'anarchie. Les déplacements massifs des populations sont une source de bouleversements à un double titre : d'une part, en raison des problèmes de ravitaillement et d'ordre public que créent les réfugiés ; d'autre part, parce qu'en abandonnant leurs villes, les habitants les laissent à la merci des pillages. Il s'agit des deux faces d'une même médaille. Cristofaro Amico explique par exemple que, la plupart des Catanais encore valides ayant quitté leur ville, celle-ci resta « in mano ai ladri, masnadiери e altri scelerati » (dans les mains des voleurs, pillards et autres scélérats)¹²¹. Le chroniqueur de Noto raconte que, par mesure de sécurité, l'argenterie de la *chiesa madre* avait été déposée le 10 janvier à l'intérieur du monastère de Santa Chiara¹²², mais que suite au *terremoto* du 11 janvier, les religieuses ayant pris la fuite, elles laissèrent « in balia d'ognuno e l'argento e l'arca del denaro [...] ogni cosa fu trafurata dai ladri » (à la merci de chacun et l'argenterie et la caisse de l'argent [...] tout fut emporté par les voleurs)¹²³. Il faut préciser que les couvents féminins servaient à l'époque comme dépôts pour l'argent des particuliers : la « caisse de l'argent » contenait par conséquent, non seulement les liquidités du monastère, mais aussi la fortune de nombreux épargnants.

« Escandalosa libertad »

L'abandon des monastères ne pose pas qu'un problème de sécurité pour les trésors qui y étaient conservés, il constitue également un énorme « escandalo ». Nous avons vu dans le premier chapitre que, le 10 janvier, les religieuses avaient été obligées de demeurer dans leurs cloîtres, car on jugeait que les faire sortir – pour qu'elles puissent se mettre en sécurité avec le reste de la population – eut été une mesure susceptible de

¹²¹ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 187.

¹²² Alors que le gros de la population de Noto avait passé la nuit à l'extérieur de l'enceinte (cf. le chapitre I), les religieuses étaient restées dans leur couvent assurant ainsi la garde du trésor.

¹²³ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 123.

déclencher « un tumulte populaire »¹²⁴. Les monastères sont désormais détruits et les cloîtres rompus. A Catane, les moniales survivantes sont plus d'une centaine, à Syracuse elles sont cent cinquante. Au total, si l'on compte tous les monastères détruits des deux diocèses¹²⁵, le nombre de religieuses en liberté dépasse sans doute les trois mille : l'équivalent de la population d'un bourg.

Pour les *terremotati*, le fait que les moniales soient désormais dispersées aux quatre vents constitue – avec les pillages – l'un des aspects les plus tangibles du renversement de l'ordre établi. Pour juger de l'importance que revêt la question des monastères féminins, il suffit de considérer la place considérable que lui consacrent les autorités dans leurs échanges de lettres. Dans le rapport de fin de mission que le duc de Camastra adresse au vice-roi en juin 1693, il n'y a aucun thème qui revient de façon aussi insistante que celui de la nécessité de remettre les nonnes dans leurs clôtures. Par exemple, à propos des mesures qu'il a adoptées à Noto (où il arrive le 24 février), il explique « siendo la primera la clausura de monjas » (la clôture des moniales étant la première)¹²⁶. Arrivé à Mineo le 9 mars, Camastra constate que les religieuses du monastère de Saint Benoît se comportent « con mucha ejemplaridad » (de façon exemplaire), alors que celles du monastère de Sainte Marie des Anges vivent « con escandalosa libertad » (avec une liberté scandaleuse). A Syracuse, où il arrive le 31 mars, aucun couvent ne trouve grâce à ses yeux, et il déclare au vice-roi que « las monjas desde el día del terremoto perseveravan en grandissima libertad pretextandola con la falta de medios para vivir » (les moniales persévéraient dans une très grande liberté depuis le jour du *terremoto*, sous prétexte de manquer d'argent pour vivre).

Nous disposons de plusieurs sources en ce qui concerne les religieuses de Syracuse, ce qui nous permet de comprendre exactement ce qui se cache derrière leur « grandissima libertad ». Une partie de l'histoire figure dans une lettre que le vice-roi envoie à Madrid en juillet 1693¹²⁷ :

¹²⁴ Cf. le chapitre I.

¹²⁵ En ce qui concerne le diocèse de Syracuse, nous avons en particulier la liste précise des 62 monastères féminins détruits par le *terremoto* : ASV, Carpegna 5-III, cc. 24-25.

¹²⁶ AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693.

¹²⁷ « Me aviso el duque de Camastra que se condolia haviendo savido que en Zaragoza andavan por aquellas calles las monjas y aun hiban a visita a las galeras de Malta que se hallavan en aquel puerto, y que a vista del obispo no se atrevia a poner mano como lo havia echo en otras partes, sin tocarle, reduziendolas a la clausura con la maior decencia que havia podido. Encarguele que viesse la forma de

« Le duc de Camastra m'a avisé qu'il a été désolé d'apprendre qu'à Syracuse les religieuses se promenaient par les rues, et qu'elles allaient même visiter les galères de Malte qui se trouvaient dans ce port. En présence de l'évêque, il n'osait pas prendre les choses en main comme il l'avait fait ailleurs, en les remettant dans un cloître de la façon la plus décente possible. Je le chargeai de trouver une solution sans créer de tensions avec l'évêque. Ce dernier expliqua au duc que, n'ayant pas de quoi nourrir les religieuses, il ne savait pas quoi faire. Le duc répliqua qu'il avait entendu dire que le vicaire général avait neuf ou dix mille écus appartenant à ces religieuses, et qu'ils les conservaient pour lui avec le prétexte de les avoir perdus dans les ruines, et le bon évêque confessa qu'il n'était pas certain que l'argent puisse être récupéré¹²⁸. Le duc, qui est un homme d'action, lui demanda la permission de mener une enquête extrajudiciaire. Non seulement il réussit à récupérer les dix mille écus, mais aussi quatre autres mille, que le chantre de cette même église avait pris avec le même prétexte [...] bien que depuis deux mois et demi l'évêque les réclamaient à grands cris, et malgré le scandale de voir les religieuses débandées. »

Des nonnes montant à bord de galères pour rendre visite à des militaires : voilà qui devait sans doute apparaître comme le comble du « escandalo ». A lire Camastra et le vice-roi, tout semble toutefois se résumer à un problème d'argent. Mais une lettre de l'évêque Fortezza (22 février 1693) montre qu'il y a dans cette affaire une dimension plus fondamentale. Fortezza explique en effet au cardinal Carpegna que¹²⁹ :

« Dieu a permis que des astrologues aient conseillé les religieuses et leur aient donné, avec grande erreur, complète liberté, me laissant la fatigue de les persuader de la vraie doctrine, que les tremblements de terre n'ont pas dénoué les vœux de leurs professions. »

ajustarlo sin que hubiese disturbos con el obispo, y le respondio que no teniendo que darlas de comer no savia que hacersse ; replicole el duque que havia oydo que su vicario general tenia nueve o diz mil escudos de estas monjas y que con el pretexto de haverlos perdido en las ruinas se estava con ellos, y el buen obispo confesando ser cierto el deposito desconfio de la restauracion. Pero el duque que es activo le pidio permissio para hacer diligencias extrajudiciales y no solo logró el sacar estos diez mil escudos sino es otros quatro mil que con el pretexto mesmo se tenia el chantre de la misma iglesia [...], depues de dos meses y medio che clamava el obispo sin aplicarse a esto y del escandalo de ver desmandadas las religiosas. » AGS, Secretarías provinciales 1222, transcrit par Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit, doc. 20.

¹²⁸ Le passage en question, tel qu'il fut écrit (ou tel qu'il a été retranscrit) est relativement incompréhensible, je l'ai donc résumé suivant le sens qui m'a semblé le plus plausible.

¹²⁹ « Iddio ha permesso che strologi habbino consultato alle monache e data lauta libertà con grand'errore, lasciandomi la fatica di persuadere alla vera dottrina, che li terremoti non hanno sciolto li voti nelle loro professioni. » ASV, Carpegna 5-III, cc. 16 sq.

Voilà une très claire manifestation de cette idée de « table rase » que nous évoquions tout à l'heure : le *terremoto*, estiment les astrologues et les moniales, représente un nouveau départ, les vœux et les règles du passé n'ont plus cours. Nous ne savons pas qui sont exactement ces « astrologues », mais ce qui est certain – c'est Fortezza lui-même qui le dit – c'est qu'il a été plus facile pour ces derniers de convaincre les religieuses que leurs vœux étaient rompus, que pour l'évêque de les persuader du contraire. A dire la vérité, Fortezza fait plus que d'essayer de les persuader, il menace (13 mars 1693) les récalcitrantes de « scomunica maggiore » (excommunication majeure)¹³⁰. Mais rien n'y fait. Les deux plateaux de la balance ne pèsent pas, en effet, le même poids : l'évêque a pour lui la « doctrine » et la menace d'une éventuelle excommunication – à laquelle sans doute personne ne croit vraiment –, alors que les « astrologues » peuvent faire levier sur un fait incontestable : le séisme a détruit les couvents.

N'oublions pas que ceux-ci constituent *de facto* de véritables lieux de réclusion, surtout depuis que la réforme tridentine a imposé des règles beaucoup plus strictes en ce qui concerne la clôture. Encore aujourd'hui, on reconnaît un ancien monastère féminin à la présence de barreaux aux fenêtres. Le thème de la jeune femme enfermée contre son gré dans un couvent représente, d'ailleurs, un des *topoi* de la littérature d'Ancien Régime. Citons à ce propos le cas de suor Maria, une religieuse du couvent catanais de Santa Caterina qui, en 1679, demande l'annulation de sa profession de foi car, déclare-t-elle, son père la lui avait imposée par la violence et par les menaces¹³¹. Suor Maria avait dû attendre la mort de son père, puis celle de son frère avant de pouvoir, alors qu'elle était désormais une femme âgée, entamer la procédure d'annulation. Autre cas exemplaire, celui de Giovanna Vanelli qui, en 1806, se casse « una gamba nel voler scappare » (une jambe en cherchant à s'échapper) de la maison des Donne ritirate de Catane où elle était enfermée¹³².

¹³⁰ Curia vicariale di Noto, Atti 1693, document transcrit par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », cit., doc. 54.

¹³¹ ASC, Raddusa 326, c. 649.

¹³² ASC, Congregazione di carità di Catania; Libro dei conti della casa delle Donne ritirate, 51. Cette casa delle Donne ritirate accueillait, dans des conditions d'ailleurs très dures, des femmes pauvres considérées comme « perdues » ou ayant été répudiées par leurs maris. Celles-ci n'étaient donc pas, à

Compte tenu du contexte, on peut supposer que le raisonnement des « astrologues » et des religieuses aura été à peu près le suivant : si Dieu avait voulu que ces dernières restassent cloîtrées, il aurait épargné les couvents ; or il ne les a pas épargnés, et le *terremoto* a brisé les murs qui enserraient les moniales : n'est-ce pas le signe que le Seigneur a voulu leur redonner la liberté ?

Cela dit, le moins que l'on puisse dire, c'est que cette liberté est chèrement payée. Ces femmes, qui jusque-là vivaient dans un monde confiné et en quelque sorte protégé, sont brutalement projetées dans une réalité extérieure quasi apocalyptique : villes en ruines, froid glacial du mois de janvier, très graves problèmes de ravitaillement, pillages, violences. Sans compter que nombre d'entre-elles sont certainement blessées. On peut croire le père Cuneo lorsqu'il affirme que les clarisses de Santa Maria Maddalena durent supporter des « difficultés et souffrances extraordinaires » (cf. *supra*).

Les religieuses trouvent, dans certains cas, leur planche de salut auprès de leurs familles. C'est ainsi que l'évêque Fortezza raconte que, dès la nuit du 11 janvier, plusieurs moniales de Syracuse « furono raccolte dalli loro padri, madri, fratelli » (furent recueillies par leurs pères, mères, frères)¹³³. Le cas de deux sœurs d'Acireale, Giacinta et Deodata Grasso, prouve toutefois que le retour dans les familles n'est pas toujours sans danger. Voici les faits. Suite au *terremoto*, Giacinta et Deodata, toutes deux dominicaines, se réfugient auprès de leur sœur ; le mari de celle-ci, Salsedo, séduit alors Deodata. Après avoir en vain tenté d'alerter les autorités de sa ville, Giacinta envoie une supplique au duc de Camastra pour lui demander d'intervenir car, dit-elle, Salsedo non content d'avoir séduit Deodata veut la faire « servire da schiava ed inoltre spogliarla della roba » (servir comme esclave et en outre la dépouiller de ses biens)¹³⁴. Camastra ordonne (août 1693) aux autorités d'Acireale, afin d'éviter « più scandalo » (davantage de scandale), de replacer au plus vite les deux religieuses dans une « decente clausura » (une clôture décente)¹³⁵.

proprement parler, des moniales, mais la *casa* était malgré tout considérée comme faisant partie des couvents de Catane : cf. par exemple Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., p. 68.

¹³³ ASV, Carpegna 5-III, cc. 16 sq.

¹³⁴ Lina Scalisi me fait remarquer qu'afin de décourager les religieuses qui parfois demandaient l'annulation de leur profession de foi, les autorités ecclésiastiques leur faisaient peur en leur déclarant qu'une fois sorties du monastère elle deviendraient les « esclaves » de leurs familles. Nous sommes donc en présence d'un phénomène structurel. Du reste, devenir domestique de la sœur aînée mariée ou du frère marié était le destin normal de beaucoup de cadettes, quand elles n'entraient pas au couvent.

¹³⁵ Archivio storico di Acireale, Corte dei giurati, Materie diverse 9, c. 239.

Dans cette société d'Ancien Régime fondée sur les ordres, où chacun existe autant si ce n'est plus en tant que membre d'un groupe qu'en tant qu'individu, on imagine à quel point la situation de ces femmes peut être brouillée. Quand bien même elles ne sont pas directement responsables de leur sort, une fois qu'elles se trouvent hors de leurs couvents, elles perdent en grande partie leur statut et la respectabilité qui l'accompagne. C'est ce qu'exprime clairement le vice-roi lorsqu'il déclare que le « decoro [de las monyas] depende de la clausura » (la décence des moniales dépend de la clôture)¹³⁶. Faute de « decoro », les religieuses peuvent devenir les « esclaves » d'un beau-frère, ou encore monter à bord des galères de Malte (cf. *supra*), alors que les Chevaliers hésiteraient probablement à recevoir à leur bord des femmes mariées qui ne seraient pas accompagnées. Nous n'avons donc pas de mal à croire le chroniqueur de Noto qui écrit que les moniales de sa ville, alors qu'elles étaient dispersées à travers les campagnes, furent « esposte a mille insulti » (exposées à mille outrages)¹³⁷.

On comprend dans ces conditions que le duc de Camastra ait pu écrire que la « clôture des moniales » avait été la première mesure qu'il avait adoptée lors de son arrivée à Noto (cf. *supra*). Il faut du reste tenir compte du fait que le retour des nonnes dans les cloîtres ne constitue pas qu'une mesure d'ordre public, c'est aussi un moyen de remettre en route la machine économique des couvents, et par conséquent de favoriser le démarrage de la reconstruction. En effet, tant que leurs filles ne sont pas revenues dans les couvents, les familles n'ont plus à payer les intérêts sur les « soggiogazioni »¹³⁸ contractées pour payer les dots monacales. L'évêque Fortezza est très clair à cet égard dans la lettre qu'il envoie au cardinal Carpegna : il explique que les anciennes dots, ainsi que les nouvelles, sont absolument indispensables pour la « necessaria reedificazione e riparazione » (nécessaire réparation et réédification) des monastères¹³⁹. C'est pourquoi Fortezza prie le cardinal d'intercéder auprès du pape, afin que ce dernier veuille bien réduire le temps de noviciat imposé aux « zitelle [che] hanno vocazione di claustrarsi e farsi monache » (filles non mariées qui ont vocation à rentrer dans les

¹³⁶ ASP, Regia segreteria 939, c. 50.

¹³⁷ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 118.

¹³⁸ Les « soggiogazioni » étaient des rentes constituées, gagées sur le patrimoine familial, qui constituaient la forme d'endettement la plus courante dans la Sicile de l'époque, et le moyen le plus général de payer les dots des filles mariées comme de celles qui entraient au couvent.

¹³⁹ ASV, Carpegna 5-III, c. 16.

cloîtres et se faire religieuses) puisque, comme le rappelle l'évêque, les dispositions du Concile de Trente interdisent aux monastères de recevoir les dots tant que les novices n'ont pas définitivement pris le voile.

En dépit de ce qu'il déclare dans son rapport de juin 1693, le duc de Camastra n'a pas réussi du premier coup à rétablir la situation des religieuses dans les villes placées sous sa juridiction. Le retour dans les couvents est en effet, dans plusieurs cas, un processus extrêmement laborieux, sans que l'on sache toujours très bien si ce sont les moniales qui ne veulent pas renoncer à leur « libertad », ou les autres – en particulier les familles – qui ne veulent pas les lâcher. Par ailleurs, une difficulté supplémentaire provient du fait que, compte tenu de la très forte mortalité subie par les monastères féminins, les évêques de Catane et Syracuse – d'accord avec le Saint-Siège – ont décidé de fusionner ceux qui avaient désormais des effectifs trop faibles. Or les religieuses (et les familles derrière elles) n'acceptent pas toujours de bonne grâce ces fusions, pour de multiples raisons, et en particulier parce que chaque communauté a ses propres traditions et surtout son propre prestige auquel elle tient jalousement, tandis que les familles de notables ont des liens privilégiés avec tel ou tel établissement. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple, l'évêque Fortezza explique au vice-roi (juillet 1693) que « las [religiosas] de S. Benito repugnan la union » (les religieuses de Sain Benoît répugnent à l'union) avec le monastère de la Sainte Annonciation¹⁴⁰.

Que la situation des nonnes ne soit pas encore normalisée en juin 1693, de nombreux documents l'indiquent sans conteste, et le vice-roi lui même n'est pas dupe, tout au contraire. Il écrit ainsi au vicaire épiscopal de Noto, en septembre 1693, pour lui dire qu'il doit immédiatement prendre les mesures qui s'imposent pour rétablir la normale administration des sacrements et surtout pour mettre un frein¹⁴¹ :

« à la liberté dans laquelle les moniales se maintiennent en dehors de leurs clôtures, ces scandales étant suprêmement pernicieux [...] en raison du préjudice qu'il en résulte pour le service de Dieu, le salut des âmes et la satisfaction du public [...]. »

¹⁴⁰ ASP, Regia segreteria 2457, transcrit par Lucia TRIGILIA, *Siracusa...*, cit., doc. 6.

¹⁴¹ « a la libertad en que se mantienen las monyas fuera de sus clausuras, y siendo esos escandalos sumamente perniciosos [...] por el perjuicio que resulta al servicio de Dios, a la salud de las almas, y a la satisfacion publica ». ASP, Regia segreteria 939, c. 172.

Le problème est encore à l'ordre du jour en septembre 1694 : le vicaire capitulaire de Syracuse (qui se charge de l'intérim alors que Fortezza est décédé et que le nouvel évêque n'est pas encore arrivé) s'adresse au vice-roi pour dénoncer le comportement « scandaleux » des nonnes de la plupart des villes du diocèse : Augusta, Modica, Mineo, Vizzini et, encore une fois, Noto¹⁴² ; celles-ci, écrit-il, « salen de las clausuras con el pretexto de visitar a su parientes » (sortent de leurs cloîtres sous prétexte de rendre visite à leurs familles). Le vice-roi confie le dossier au duc de Camastra qui décide alors d'employer les grands moyens : il commande aux capitaines de justice de chacune des villes en question de prêter main forte au vicaire capitulaire, afin d'aller chercher les religieuses et les escorter *manu militari* dans leurs couvents respectifs, et veiller à ce qu'elles n'en sortent plus à l'avenir¹⁴³. Pour compléter le dispositif, Camastra somme les familles de ne plus « ricevere ne permettere alle loro case le dette moniali sotto qualsiasi pretesto che fosse » (recevoir ni faire rentrer dans leurs maisons lesdites moniales quel qu'en soit le prétexte), sous peine d'une grosse amende : 50 onces pour les « nobili » et 20 onces pour les « ignobili », c'est-à-dire les roturiers¹⁴⁴.

Le bon ordre monastique n'a donc pu être définitivement rétabli que par l'emploi de la force et la menace de sanctions : voilà qui montre à quel point le bouleversement provoqué par le *terremoto* a été profond. Cela dit, on peut voir aussi les choses dans une perspective plus large, et considérer que si les religieuses ont, non seulement voulu, mais aussi réussi à résister de la sorte aux injonctions de l'autorité épiscopale alliée à l'autorité royale, c'est sans doute parce que la société sicilienne – mais il en a été à peu près partout de même à travers l'Europe – n'avait jamais tout à fait accepté les règles draconiennes imposées par le Concile de Trente en ce qui concerne la clôture des couvents féminins : interdiction de recevoir – comme cela se pratiquait auparavant – les membres de la famille ; abolition des privilèges accordés aux filles de la noblesse ; visites au parloir strictement réglementées, derrière des grilles et en présence d'une autre religieuse, etc.¹⁴⁵ L'épisode sicilien de 1693 représenterait ainsi une manifestation

¹⁴² *Ibidem* 941, c. 219, transcrit par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », cit., note 24.

¹⁴³ Archivio storico di Mineo, Corte dei giurati 8729A, 13 septembre 1694, in *HT* II 441.

¹⁴⁴ Pour avoir un ordre de grandeur, 20 onces correspondent à peu près au salaire annuel d'un maçon.

¹⁴⁵ Cf. Mario ROSA, *Religione e società nel Mezzogiorno tra Cinque e Seicento*, 1976, p. 34 ; Lina SCALISI, *Obbedientissime ad ogni ordine. Tra disciplina e trasgressione : il monastero di Santa Lucia in Adrano. Secoli XVI^e-XVIII^e*, 1998, p. 125.

particulièrement éclatante d'un phénomène que l'on retrouve ailleurs en Europe, à savoir les rébellions contre la clôture¹⁴⁶.

Quoi qu'il en soit, il y a bien eu, pendant plusieurs mois, renversement de l'ordre établi. Ordre établi qui, à l'époque, s'exprime dans toute sa force spécialement à travers des barrières sociales : religieux/laïcs, hommes/femmes, nobles/roturiers. La « *escandalosa livertad* » des moniales met en jeu les trois barrières à la fois, puisque les moniales de famille noble sont potentiellement à la merci d'hommes roturiers –, ce qui explique de toute évidence pourquoi elle a fait tant de bruit.

Ebranlement des barrières sexuelles

La question que nous abordons maintenant, celle de l'ébranlement des barrières sexuelles parmi les survivants du désastre, a fait beaucoup moins d'esclandre ; elle n'en constitue pas moins, ne serait-ce que de façon souterraine, un élément de plus dans le bouleversement général des conditions sociales. Soulignons d'emblée que les chroniqueurs de 1693 font preuve d'une extrême réserve à ce sujet. Toutefois, plusieurs indices laissent penser que le phénomène a probablement été assez diffus.

Pour évaluer à sa juste dimension le phénomène, le mieux est de commencer par une rapide incursion dans les sources du tremblement de terre calabro-messinois de 1783. Ce séisme de 1783 constitue en effet un bon élément de comparaison par rapport à ce qui s'est passé en 1693, car si d'une part on peut considérer que la mentalité de la masse de la société est quasiment inchangée, d'autre part le contexte culturel et littéraire du moment (thème du libertinage, de l'état de nature) fait en sorte que les commentateurs de 1783 prêtent une particulière attention à la question de la liberté de mœurs des *terremotati*. Voici par exemple ce qu'écrit le peintre et voyageur français Jean Hoüel au sujet des habitants de Messine¹⁴⁷ :

¹⁴⁶ Cf. *ibid.*, pp. 119 *sq.* au sujet de cas répétés de rébellion de la part des bénédictines du monastère d'Adrano.

¹⁴⁷ Jean HOÜEL, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari [...]*, 1782, II, pp. 25-26. Hoüel avait séjourné quatre ans en Sicile, de 1776-1779. En 1783 il se trouve à Paris, où il est, comme il le dit lui-même, informé par lettre – et certainement aussi par les gazettes – des événements de l'île.

« *Aujourd'hui encore ils vivent confondus & sans société ; tous les liens se sont relâchés ; ceux du père sur les enfants, ceux des maris sur les femmes. [...] l'existence animale est ce qui les occupe le plus. Le libertinage y règne avec moins de frein que dans les plus grandes villes. [...] Les religieuses sortirent de leurs cloîtres & cherchèrent un asyle hors de l'enceinte de leurs murs. [...] Elles errent librement de jour & de nuit avec la foule. L'ordre naturel a pris la place de l'ordre monacal ; & l'on nous mande de Messine que plusieurs sont enceintes. »*

Goethe, qui arrive pourtant à Messine quatre ans après le désastre, est immédiatement frappé par l'atmosphère très particulière qui y règne, et l'une des premières observations qu'il consigne dans son journal est que¹⁴⁸ :

« cette existence dans des masures, des cabanes et même des tentes, influence fortement le caractère de ceux qui la vivent. La terreur que cet immense désastre leur a laissée et la crainte d'en subir un autre similaire les incitent à jouir de façon insouciant les joies de l'instant présent. »

Dernier exemple, mais non des moindres, le publiciste napolitain Mario Pagano qui n'hésite pas à comparer la liberté sexuelle qui aurait, selon lui, cours en Calabre, à celle mythique de l'île de Chypre ou de Tahiti¹⁴⁹.

Remarquons pour terminer que cette question du relâchement des freins sexuels des *terremotati* prend une telle ampleur, qu'elle fait plus que de devenir un *topos* littéraire, elle devient également un objet de débat dans les cercles intellectuels et scientifiques. Le débat concerne essentiellement les causes de ce phénomène¹⁵⁰ : la promiscuité ? la nature qui compense d'elle-même ses propres pertes ? l'électricité de l'air (à laquelle les milieux scientifiques attribuent à l'époque la cause des séismes¹⁵¹) ?

Si les *terremotati* de 1783 se sont comportés de la sorte, on se dit que, quand bien même les chroniqueurs n'en soufflent mot, ceux de 1693 n'ont pas pu se comporter de

¹⁴⁸ Il s'agit de ma traduction à partir de la traduction italienne GOETHE, *Viaggio in Italia*, 1993 (1^{ère} éd. originale 1817), p. 336. Goethe arrive à Messine le 10 mai 1787 et y reste quatre jours avant de quitter définitivement la Sicile pour Naples.

¹⁴⁹ Mario PAGANO, *Saggi politici*, 1783, cité par Augusto PLACANICA, *Il filosofo...*, cit., p. 133.

¹⁵⁰ Augusto PLACANICA, *Il filosofo...*, cit., p. 129.

¹⁵¹ Cf. le chapitre III.

façon tellement différente, dans la mesure où les mœurs et les mentalités n'ont pas changé radicalement entre ces deux dates. Du reste, on pourrait interpréter certaines remarques des chroniqueurs de 1693 comme des allusions indirectes à une rupture des barrières sexuelles.

C'est en particulier le cas en ce qui concerne les descriptions de rescapés – des hommes aussi, mais surtout des femmes – ayant perdu leurs vêtements au cours du séisme. Pietro Dell'Arte affirme par exemple : « Si videro donne ignude per le strade » (on vit des femmes à moitié dénudées¹⁵² dans les rues)¹⁵³. Choisisant à dessein une formulation chaste, le curé Francesco Micciardo n'en est pas moins explicite lorsqu'il raconte que « si vedevano le povere donzelle scarmigliate nel mezzo delle strade stupide e confuse » (on voyait les pauvres jeunes filles décoiffées au milieu des rues, hébétées et confuses)¹⁵⁴. Tandis que Cristofaro Amico évoque le sort d'une certaine jeune fille qui, ayant déchiré ses habits alors qu'elle s'était dégagée de sous les décombres, s'était prise à regretter de ne pas être morte tant elle se sentait « lacerata dal dolore e dalla verecondia » (lacérée par la douleur et la honte) en raison de sa semi nudité¹⁵⁵.

Nombre d'histoires de tremblements de terre de l'époque insistent sur cette question de la nudité féminine et masculine. Indiquons à titre d'exemple les chroniques des séismes de Cuzco de 1650 et de la Conception du Chili de 1651¹⁵⁶, ou encore le témoignage du compagnon vitrier Jacques-Louis Ménétra à l'occasion du tremblement de terre de Bordeaux de 1759¹⁵⁷. Ces images de nudité, soulignons-le, s'inscrivent à l'intérieur d'un thème beaucoup plus vaste qui est celui du « monde à l'envers »¹⁵⁸ : le tremblement de terre a, non pas suspendu, mais renversé tous les codes sociaux et toutes les hiérarchies comme dans une sorte de grand carnaval : les riches deviennent pauvres, les pauvres riches, les bergers s'habillent comme des gentilshommes (nous allons en

¹⁵² Le terme « ignudo » ne signifie pas la nudité complète, mais le fait d'avoir des vêtements déchirés qui ne recouvrent plus totalement le corps, ce qu'exprime par exemple en français l'expression « vêtir ceux qui sont nus ».

¹⁵³ Pietro DELL'ARTE, *Storia dell'antica Avola...*, cit., p. 39.

¹⁵⁴ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 250.

¹⁵⁵ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 165.

¹⁵⁶ Les deux chroniques sont citées par Alain MUSSET, *Villes nomades...*, cit., pp. 72-73.

¹⁵⁷ Jacques-Louis MÉNÉTRA, *Journal de ma vie*, présenté par Daniel Roche, 1998, p. 67.

¹⁵⁸ A ce sujet cf. en particulier Jean DELUMEAU *Le péché...*, cit., pp. 143-152 ; Giorgio AGAMBEN, *État d'exception*, 2003, pp. 120-122.

reparler), tandis que des femmes à moitié dénudées vont par les rues. Tout ce qui normalement est impossible devient non seulement possible, mais même la règle. La dimension sexuelle, même si elle reste le plus souvent tacite, n'est sans doute jamais très loin dans ce « monde à l'envers ».

Mais voici un document qui nous permet de dépasser le stade des conjectures et des hypothèses. Celui-ci prouve de façon incontestable, non pas qu'il y eut « libertinage » effréné, mais néanmoins qu'il y eut à la fois réel ébranlement des barrières sexuelles traditionnelles et redistribution massive des partenaires. Il s'agit d'une missive circulaire du 6 mars 1693 envoyée par l'évêque de Syracuse à toutes les paroisses de son diocèse. Le début du document rappelle qu'au lendemain du *terremoto* l'évêque avait institué une sorte de procédure accélérée de mariage¹⁵⁹ :

« [...] pour éviter l'occasion du péché pour certaines personnes qui, réunies dans les cabanes à cause de la ruine de leurs villes et terres, cohabitaient ensemble sous prétexte de s'être promis le mariage, avec le proche danger de pécher, nous ordonnâmes, dans certaines villes et terres, afin de faciliter leur mariage, que faites les recherches nécessaires [pour s'assurer] que les personnes en question étaient libres ou que leurs maris ou femmes étaient morts sous les ruines, qu'elles puissent s'unir en mariage. »

Il y a bien ici deux aspects qui vont à l'encontre de l'ordre établi : d'une part, la cohabitation d'hommes et de femmes non (encore) mariés ; d'autre part, ces promesses de mariage échangées entre ceux-ci. Ce n'est pas la peine de rappeler à quel point les mariages sont à l'époque normalement structurés par tout un ensemble d'impératifs économiques et familiaux. On n'épouse pas n'importe qui, on ne se marie pas sans l'accord des deux familles, sans négocier la dot, etc. Or compte tenu de l'énorme brassage des *terremotati* dont nous avons parlé tout à l'heure, ainsi que de la confusion générale, il y a toutes les chances que nombre de ces femmes et de ces hommes qui

¹⁵⁹ « fu da noi ordinato per togliere l'occasione del peccato circa di alcune persone che radunate nelle capanne per le rovine delle loro città e terre, sotto il pretesto di aver o datosi palore [parola] di contrahere sponsali cohabitavano insieme col pericolo prossimo di peccare, fu ordinato da noi in alcune città e terre che, per facilitare il loro matrimonio, havessino, fatto le dovute diligenze, permesso, essendo li contrahendi paisani liberi o morti le loro mogli o mariti sotto le rovine, di congiungersi in matrimonio. » Archivio storico di Mineo, carte sciolte 1693, transcrit par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri...*, cit., doc. I. 14.

« cohabitent » aient été réunis par le hasard des circonstances. Il est en tous cas improbable que ces derniers aient obtenu au préalable l'autorisation de leurs familles. L'évêque n'exclut pas que certains d'entre eux ne soient pas déjà mariés : c'est tout dire. Quant au fait que ces hommes et ces femmes se soient gardés de tout « péché » et que la cohabitation ne soit pas en réalité concubinage, Fortezza lui-même très probablement n'y croit pas.

Ce qui est également intéressant dans ce document, c'est que l'évêque déclare que désormais – début mars donc – cette procédure accélérée de mariage n'a plus lieu d'être : dorénavant, affirme-t-il, les prêtres devront célébrer les mariages selon les règles en vigueur avant le tremblement de terre. Cette disposition nous fournit ainsi un indice important en ce qui concerne la durée de la phase aiguë du bouleversement social : un mois et demi après le désastre, vingt-cinq jours avant l'arrivée à Syracuse du duc de Camastra, la situation est déjà en voie de normalisation. Car dans la mesure où les différents volets de la catastrophe sociale sont reliés entre eux, la normalisation sur le front du concubinage signifie qu'il y a en même temps normalisation des autres aspects de la vie sociale, et que les pillages et les violences ont sans doute aussi cessé.

Pillages et violences

A travers presque toute la Sicile, et sans doute aussi une partie de la Calabre, l'ordre public est plus ou moins déstabilisé suite au *terremoto*. A Palerme même, malgré la présence d'une garnison importante, le vice-roi craint que des « desordenes de gran consequencia » (désordres de grande conséquence) puissent se produire, et il explique au roi (22 janvier 1693) qu'il a mis tout en œuvre pour les prévenir¹⁶⁰. Cela dit, nulle part l'ordre public ne s'est totalement effondré comme à Catane. Toutes les sources – aussi bien les catanaises que celles du reste de l'île – concordent pour l'affirmer. « Di poi si vitti la cità distrutta, / Pri deci jorni di latri assassini, / Assassinata e sacchijata tutta » (on vit ensuite la ville détruite, assassinée et pillée entièrement pendant dix jours par des voleurs assassins) écrit Tommaso Costanzo, et il ajoute que pour décrire ces

¹⁶⁰ AGS, Estado 3507, n. 8.

journées apocalyptiques, il faudrait les plumes réunies du Tasse, de l'Arioste, de Bembo et de Dante¹⁶¹. Catane est la seule ville pour laquelle Camastra évoque, dans son rapport de fin de mission (juin 1693), « robos y violencias » (vols et violence), et il assure le vice-roi que ceux-ci « despues de mi arrivo cessaron todos » (cessèrent tous après mon arrivée) c'est-à-dire à partir du 4 février¹⁶². Un document du secrétariat du vice-roi du 11 février 1693 déplore quant à lui les « eccessi » (excès) qui ont été commis à Catane « col motivo dei terremoti » (en raison des *terremoti*)¹⁶³. Dernier exemple, le récit du poète de Floridia Gaetano Acaputo : Catane est la seule ville pour laquelle, à l'instar de Camastra, il parle de violences et de pillages. Écoutons-le¹⁶⁴ :

« Ceux qui n'étaient pas morts furent assassinés,
qui réussissait à prendre prenait,
les tonneaux ils les laissaient ouverts,
le vin on le jetait par terre.
Il y en eut des gens que l'on tua pour leur prendre leurs biens,
cela signifiait signe de guerre. »

Pourquoi ce cruel privilège catanais ? En premier lieu, en raison du très grand nombre de morts et de la fuite de la majorité des survivants : ceux qui restent en ville ne sont certainement plus assez nombreux pour pouvoir la défendre efficacement contre les pillages. A cela s'ajoute le fait que les sénateurs – ceux qui auraient eu à la fois le devoir et l'autorité pour organiser la défense de la cité – sont presque tous morts. Catane est en effet la ville où le conseil municipal a subi les pertes les plus lourdes : sept sénateurs, dont le maire et le capitaine de justice, ont été écrasés sous les décombres de la cathédrale ; un seul a survécu. Mais la situation catanaise s'explique également en raison de sa proximité avec la zone de peuplement très dense que forment les *casali* de

¹⁶¹ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹⁶² AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693.

¹⁶³ ASP, Regia segreteria 322, c. 112.

¹⁶⁴ « 'N-ziennu muori fuoni 'ssazzinati / cu putia iunciri a pigghiari pigghiava, / li utti li lassaunu stuppai, / lu vinu pi-tterra si ittava. / Ci ni fuonu pi-rrobbu sua ammazzati / signu ri guerra si significava. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu*, cit., p. 40.

l'Etna¹⁶⁵. Cette zone de très fort peuplement (vivant à la fois des cultures arbustives comme la vigne, et de l'exploitation de la forêt) qui a constitué sur la longue durée sa force, représente en l'occurrence le malheur de Catane, car si l'on en croit les auteurs, elle a été littéralement submergée par des milliers d'habitants de l'Etna venus au pillage.

Tommaso Costanzo évoque ces « viddani » (« vilains ») et ces « plebei » (plébéiens) qui « comu lupi sularini calavanu a li cursa a centu a centu » (comme des loups solitaires, descendaient en courant, par centaines et centaines) et qui « 'ncuminzaru à rubbari à complimentu » (commencèrent à voler à tour de bras)¹⁶⁶. Giuseppe Cuneo, plus précis, indique que les pilleurs étaient « centorbisi, boscaini, brontisi e delle città, terre e casali vicini della detta città di Catania » (habitants de Centuripe, du *Bosco*¹⁶⁷, de Bronte, et des villes, terres et *casali* proches de ladite ville de Catane)¹⁶⁸. Mais le témoignage le plus intéressant, en l'occurrence, est celui de Cristofaro Amico. Alors que les autres auteurs – ainsi que les historiens catanais des générations suivantes¹⁶⁹ – condamnent sans appel les ruraux de l'Etna, Amico est plus nuancé : il montre que ceux-ci, sans avoir forcément d'intentions malveillantes au départ, ont été entraînés presque malgré eux dans l'engrenage des déprédations. Cela vaut la peine de citer tout le passage en question, car il montre bien l'enchaînement des événements et le crescendo dans la violence¹⁷⁰ :

¹⁶⁵ Encore au début du siècle dernier, l'Etna représentait l'« une des plus extraordinaires fourmilières du monde » comme l'écrivit Paul VIDAL DE LA BLACHE, *Principe de géographie humaine*, 1922, p. 92.

¹⁶⁶ Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

¹⁶⁷ « Le Bosco di Catania » (la forêt de Catane) : c'est ainsi que l'on désignait encore à l'époque les *casali* de l'Etna des environs de Catane, car ceux-ci s'étaient constitués au cours des siècles par défrichements successifs des anciennes forêts.

¹⁶⁸ Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 311.

¹⁶⁹ Cf. le chapitre IV.

¹⁷⁰ « *Abbandonata* dunque la città e negletta all'arbitrio de scelarati, ecco che sboccarono ad inondarla a centinaia, a migliaia, i boscaini, i suburbani e dell'altre terre e città convicine che non patirono naufragio alcuno chi per curiosità di vedere si raro spettacolo, chi mosso da interna carità d'aiutare e sollevare l'oppressi, chi per rivedere l'amici o parenti, e chi per un fine e chi per un altro, ma appena entrati e vedendo a galla de sfrantumati edifici le suppelettili, gl'ori, l'argenti, si de sacri tempii come delle case private senza guardia alcuna e senza dominio concordemente tutti mutarono il pietoso caritativo pensiero in aperta rapina, in un publico latrocinio, in universale sacco a mano. Quanto che sparsa questa fama per coonestare si scelerato attentato, hebbero ardire di vedere poter licitamente e senza scrupolo raccogliere quel che era negletto e senza padrone per supporsi tutti morti senza successori e senz'heredi, e ciò che era da loro lasciato sarebbe stato da altri usurpato. [...] Ma pian piano questo lecito furto che si stimava fare riducendosi ad aperta violenza, arrivarono a rubarsi fra loro medesimi ; e la vincevano i più potenti che da per tutto scorrendo a partite la facevano a buone scopettate per difendere l'usurpato. E vi furono di quei miseri che in simili azzardi vi perderono il corpo e l'anima. Giunse ancora

« La ville étant donc abandonnée et laissée à la disposition des scélérats, voici que débouchèrent et l'inondèrent des centaines, des milliers d'habitants des faubourgs, du *Bosco* et des autres terres et villes des environs qui n'avaient souffert aucun naufrage, qui par curiosité de voir un spectacle si rare, qui par charité et désir de venir en aide aux *terremotati*, qui pour revoir les amis ou les parents, qui pour un raison, qui pour une autre. Mais dès qu'ils furent entrés, voyant à la surface des ruines des maisons privées comme des temples sacrés, les objets, l'or et l'argent à l'abandon, tous changèrent de façon concorde leurs compatissantes et charitables pensées en ouverte rapine, en vol collectif, en pillage universel. Pour [justifier] une action si scélérate, le bruit courut que l'on pouvait de façon licite et sans scrupules recueillir ce qui était abandonné et sans propriétaire, car on supposait que tous étaient morts sans successeurs et sans héritiers, et ce qu'ils [les pilleurs] laissaient seraient pris par d'autres. [...]

Mais peu à peu ce vol licite, qu'on pensait commettre, se transforma en violence ouverte, et ils commencèrent à se voler entre eux. Les plus forts l'emportaient, qui écumaient partout en bandes, et qui défendaient avec de bons coups de feu leur butin. Et certains de ces misérables perdirent dans ces circonstances le corps et l'âme. Il arriva encore que beaucoup de malheureux citadins, après s'être libérés de sous les pierres, avaient trouvé quelque chose à prendre dans leur propre maison. Alors qu'ils cherchaient à se mettre en sécurité avec leurs possessions, ils tombaient sur ces bandits. Ceux là, pensant, ou faisant mine de croire, qu'ils étaient des voleurs qui emportaient non pas leurs propres biens mais ceux d'autrui, les leur arrachaient avec une violence barbare, en les rouant également de coups de bâton [...] »

J'ai pu calculer dans un précédent travail que, vers 1650, le patrimoine par habitant à Catane est entre huit à neuf fois supérieur à celui des *casali* de l'Etna¹⁷¹. En 1693 l'écart de richesse entre la ville et son arrière-pays s'est probablement même un peu accentué. Comment une telle disproportion pourrait-elle, en effet, ne pas créer un appel d'air pour les pillages, dès lors que les trop riches palais et monastères catanais sont désormais abandonnés et sans défense ?

che molti sfortunati cittadini doppo di sprigionarsi dalle pietre trovando qualche cosa di buono delle proprie case, se ne uscivano con esse possessi in salvo, ma incontrati dalli manadiieri figurandoli o fingendoli esser ladri che no la propria, ma l'altrui robba furavano, con barbara violenza gle la toglievano caricandoli anco di bastonate ». Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 188.

¹⁷¹ Stefano CONDORELLI, « Sviluppo e tendenze... », p. 274.

Certes, la plupart des villes et des terres A+ ont subi des déprédations plus ou moins importants. C'est par exemple le cas de Noto, abandonnée par ses habitants. Mais cette dernière se trouve, en comparaison de Catane, au milieu d'une sorte de désert humain. Noto fait l'objet d'incursions de quelques bandes de brigands de grands chemins et de voleurs improvisés, venus en particulier de Spaccaforo ; mais chaque bande n'est composée que d'une poignée d'hommes guidés par un ou deux chefs « facinerosos » (violents) pour reprendre l'expression qu'utilise le vice-roi¹⁷². Rien de comparable à la vague humaine qui déferle sur Catane. Exemple différent, Caltagirone, ville elle aussi abandonnée par ses habitants (cf. *supra*), mais où le pouvoir municipal a encore les moyens d'agir, et dont l'immense territoire est très peu peuplé. Francesco Aprile tresse les éloges du capitaine de justice de la ville qui, dit-il, a réussi par son action énergique à la préserver des pillages ; par ailleurs, il raconte que « gran quantità d'argento e di mobili preziosi » (une grande quantité d'argenterie et de meubles précieux) avait été entreposée par mesure de sécurité dans la maison, épargnée par le séisme, de l'un des sénateurs de Caltagirone¹⁷³.

A dire la vérité, à l'époque moderne il n'y pas de grand tremblement de terre, et de catastrophe en général, qui ne soit pas accompagné de pillages. Francesco Privitera a raison de dire à ce propos : « Le pillage est le compagnon indivisible des tremblements de terre, la suite immédiate des bouleversements provoqués par ceux-ci, comme l'attestent les chroniques. »¹⁷⁴ Il y eut trois jours de violences et de vols à Londres, lors du grand incendie de 1666, et ce malgré la présence sur place du roi et de l'armée¹⁷⁵. Déprédations également à Lisbonne, suite au séisme de 1755, en dépit de la répression impitoyable que met immédiatement en place le ministre Carvalho (futur marquis de Pombal)¹⁷⁶. Mais les choses, d'ailleurs, se passent-elles tellement différemment aujourd'hui ? Les journaux ont signalé des pillages lors des derniers grands tremblements de terre, que cela soit au Pérou (août 2007), dans les Abruzzes (avril 2009), en Haïti (janvier 2010). Seule exception, à ma connaissance, le séisme qui vient

¹⁷² Cf. par exemple ASP, Regia segreteria 939, cc. 174 et 266.

¹⁷³ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 396.

¹⁷⁴ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, p. 70.

¹⁷⁵ Cf. Stephen PORTER, *The great fire...*, cit., pp. 32-34.

¹⁷⁶ F. José-Augusto FRANÇA, *Une ville des lumières...*, cit., p. 70.

de frapper le Japon (mars 2011). Remarquons, d'autre part, que la surveillance contre les pillages est, en France, l'un des aspects prévus par les plans de secours départementaux en cas de tremblement de terre.

Il semble qu'il y ait là, non seulement une sorte de règle quasi générale, mais aussi un phénomène qui dépasse le cadre étroit de la criminalité banale. Les pillages et les violences participent de toute évidence du stress post-traumatique. Les pilleurs ne sont pas tous simplement des criminels qui profitent froidement du désordre ambiant pour s'emparer des biens d'autrui, ce sont aussi et peut-être surtout des hommes et des femmes entraînés dans une sorte de vertige collectif. Dans son témoignage sur le séisme de Messine de 1908 que nous avons cité tout à l'heure, mon arrière-grand-père déplore que la cour martiale ait condamné à mort nombre de voleurs qui, pense-t-il, avaient peut-être seulement agi dans un « état d'irresponsabilité par aberration psychique »¹⁷⁷. Il cite, par ailleurs, une étude du psychologue français Paul Hartenberg sur la mentalité des survivants du désastre de Messine, étude qui indique, elle aussi, que les déprédations et certains épisodes de violence sauvage participent d'une forme d'hystérie à la fois collective et individuelle¹⁷⁸. Parmi les épisodes de violence sauvage que relate Hartenberg, les cas les plus terribles concernent des tentatives d'anthropophagie, en particulier celui d'une mère retrouvée morte sous les décombres avec les dents enfoncées dans la chair de son enfant. Cet épisode de 1908 me fait considérer sous un autre jour le témoignage – qui m'avait paru à peine croyable la première fois que je l'avais lu – d'un négociant hambourgeois évoquant, lors du séisme de Lisbonne de 1755, non seulement des scènes de folie collective, mais aussi des tentatives de cannibalisme¹⁷⁹.

De tous les auteurs, Francesco Privitera est le seul qui, d'une certaine façon, souligne l'irresponsabilité des pilleurs : c'est moins la « scélératesse » des ces derniers qui est en cause, que le *terremoto* lui-même, dit-il en substance. Difficile de savoir s'il s'agit là d'une intuition de sa part, ou plutôt d'une de ces nombreuses tournures baroques qui parsèment son texte. Il est vrai, cependant, que Privitera, en tant que qualificateur de

¹⁷⁷ Mario CONDORELLI FRANCAVIGLIA, *Impressioni e ricordi...*, p. 13.

¹⁷⁸ L'étude de Paul Hartenberg, dont je ne connais pas le titre, est publiée dans le numéro du 23 janvier 1909 de la *Presse médicale*.

¹⁷⁹ Témoignage cité par Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 342.

l'Inquisition, est sans doute particulièrement taillé pour apprécier à sa juste valeur ce genre de distinguo. Voici en tout cas ce qu'il écrit¹⁸⁰ :

« Car le cruel *terremoto* ne s'était pas satisfait de priver de vie les compatriotes, dans sa voracité il lui fallut également priver de leurs biens les quelques survivants plus morts que vifs ; père des zizanies, le *terremoto* instilla dans l'esprit de quelques-uns, qui étaient venus de l'extérieur, c'est-à-dire des villes et des terres voisines, cette idée barbare que dès lors que tous étaient morts, les biens comme l'or, l'argent, les monnaies, les meubles et les objets sacrés et profanes, ainsi que le blé, le vin et l'huile n'appartenaient plus à personne et par conséquent étaient de tous. Et l'ennemi [le *terremoto*] ayant persuadé chacun d'eux de passer à l'acte, ces gens, unis dans la licence, entreprirent de mettre à sac tout ce qu'ils trouvèrent de bons au milieu des décombres [...]. »

Le lecteur n'a sans doute pas attendu que je le précise pour penser que tous les pilleurs n'étaient probablement pas « venus de l'extérieur », et qu'ils n'étaient peut-être pas tous des « paysans » et des « plébéiens » comme veulent bien le dire les chroniqueurs. Des dizaines de documents nous en fournissent la preuve incontestable. Voici par exemple deux lettres de dénonciation de mars 1694, qui informent la cour épiscopale de Catane que Vincenzo D'Oro et Giuseppe Gullo ont creusé dans les décombres de la maison d'Antonino Gullo (mort au cours du séisme) et qu'ils y ont pris entre autres de l'or, de l'argenterie et de l'argent liquide¹⁸¹. Le lien de parenté entre Giuseppe et Antonino Gullo paraît assez probable : le premier est-il un cousin ou un frère qui se sachant exclu de la succession, mais connaissant l'endroit où sont cachés les objets de valeur, demande l'aide d'un ami pour les récupérer ? C'est possible, mais ce qui est sûr c'est qu'Antonino Gullo n'est pas un paysan de l'Etna. Autre exemple : une série d'autres lettres (de 1695) accusent le catanais don Giuseppe Mangialardo d'avoir,

¹⁸⁰ « Perché non satio, il crudel terremoto d'haver privati di vita alli compatrioti, ingordo si inoltrò a privar delle spoglie e robbe, da quei pochi semivivi, che restarono, seminando il padre delle zizanie nella mente d'alcuni che vennero da fuori, delli con vicini città e terre, quella barbarica proposizione che, in quel tempo, essendo tutti morti, le robbe come oro, argento, monete, suppellettili sacre e profane, grani, vino ed oglio restarono senza padrone, e comuni a tutti. Ed avendo persuaso l'inimico, ad ognuno, alla consecutione di quelle, si diedero unitamente e licenziosamente a dar sacco a quanto di bono potessero ritrovare sotto le cadute macerie ». Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, p. 70.

¹⁸¹ ASC, Minoriti 43, c. 480, in *HT* II 32 et 33.

avec l'aide de quatre hommes, mis à sac la maison d'un prêtre et d'avoir par la suite revendu le butin à un commerçant, lui aussi de Catane¹⁸².

Ces lettres d'accusation s'expliquent parce que l'évêque de Catane – ainsi que celui de Syracuse – menacèrent à plusieurs reprises d'excommunication, non seulement les voleurs, mais aussi ceux qui, les connaissant, ne les auraient pas dénoncés. C'est ainsi qu'on trouve dans les archives de Catane un fascicule entier contenant tous les témoignages concernant l'affaire qui opposa, en 1698, le jeune baron Vincenzo Paternò-Castello à son oncle paternel Michelangelo¹⁸³ : le premier accusant le second d'avoir, avec l'aide de toute une équipe, pillé de fond en comble la maison de ses parents décédés au cours du *terremoto* ; le second assurant qu'il avait, certes, récupéré tous les objets de valeur dans les ruines de ladite maison, mais qu'il avait agi de la sorte au nom de l'intérêt supérieur de la famille, justement pour éviter qu'ils ne soient pillés. Les pièces du dossier ne permettent pas d'affirmer qui des deux avait raison, mais elles montrent que Michelangelo se fit beaucoup prier avant de rendre à son neveu les objets précieux et l'argent qui lui appartenaient.

Du reste, on peut indiquer au moins un autre cas de pillage imputé à un membre d'une famille de la haute aristocratie, cette fois-ci à Noto. Il s'agit de don Domenico Landolina, que l'abbesse et l'administratrice du monastère de l'Annunziata accusent toutes deux de s'être emparé de divers objets ainsi que d'une caisse entière d'argenterie appartenant au monastère¹⁸⁴. Landolina paraît d'autant plus suspect aux yeux du Tribunale du real patrimonio – qui est chargé de régler l'affaire – que la *vox populi* l'accuse de façon unanime d'avoir, comme un vulgaire brigand, fait preuve de « violenza » au cours des journées qui suivirent le *terremoto*. Pour terminer notre galerie de portraits, citons enfin le cas d'un certain Brancato de Noto, criminel notoire, qui lui n'est pas un aristocrate mais un protégé du marquis de Spaccaforo et un « familier » du tribunal de l'Inquisition¹⁸⁵. Brancato semble avoir profité du

¹⁸² Archivio arcivescovile di Catania, Atti della Gran Corte arcivescovile di Catania 6, fascicule 1, 3 février 1695.

¹⁸³ ASC, Carcaci 37. En ce qui concerne Vincenzo et Michelangelo cf. le chapitre IV. Rappelons que ce n'était pas Michelangelo mais l'oncle maternel qui était devenu le tuteur du jeune Vincenzo.

¹⁸⁴ ASP, Regia segreteria 941, c. 166, document cité par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », cit., pp. 29-30.

¹⁸⁵ Le tribunal de l'Inquisition avait pour politique de compter parmi ses « familiers » des membres de la noblesse ainsi que des criminels, qui étaient spécialement chargés d'arrêter ceux que le tribunal

tremblement de terre pour commettre divers « excesos » et « delitos » et pour avoir en particulier volé des troupeaux. Le gouverneur de Noto, Giuseppe Asmundo, voudrait le faire arrêter, mais le secrétaire du vice-roi conseille d'agir à son égard avec la plus grande prudence, en raison des problèmes de compétence que cela soulèverait avec le très sourcilieux tribunal qui paraît décidé à protéger Brancato envers et contre tout¹⁸⁶.

En somme, le tableau final est assez nuancé. Il ne fait pas de doute, en ce qui concerne Catane, que les habitants des terres de l'Etna jouèrent un rôle de premier plan au cours des déprédations. Du reste, plusieurs documents indiquent que des objets de valeur volés à Catane furent retrouvés dans les *casali*¹⁸⁷. Il est également certain que les pilliers comptèrent dans leurs rangs des criminels endurcis comme Brancato de Noto, ou encore Natale Golino : un bandit qui, moins chanceux que Brancato, fut arrêté et exécuté¹⁸⁸. Toutefois, les sources prouvent que les habitants eux-mêmes participèrent au pillage de leurs villes, et même plus précisément au pillage des maisons des membres de leurs familles.

Citons à ce propos, et pour terminer, un témoignage particulièrement intéressant. Celui-ci met en jeu trois des principaux thèmes que nous avons analysés jusqu'ici, et montre comment ils sont reliés entre eux par une logique de la catastrophe. Premier thème : l'état de choc des survivants, qui s'exprime ici à travers l'indifférence froide, quasi inhumaine (quand bien même il y aurait eu en amont d'anciennes rancœurs), dont un homme fait preuve à l'égard de la famille de son beau-frère. Ce genre d'indifférence plus ou moins hébétée est, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, l'une des manifestations du stress post traumatique qui a le plus suscité l'angoisse des observateurs (cf. par exemple *supra* p. 372). La conséquence de ce détachement affectif est la déchirure du lien familial ; déchirure qui renvoie au second thème, à savoir celui de la fragmentation sociale et de l'atomisation (que nous avons évoqués à propos de l'absence de cérémonies collectives de dévotion dans les villes A+). Conséquence de cette déchirure familiale, la mise à sac de la maison du beau-frère. Dernier intérêt, mais non des moindres, de ce témoignage, c'est l'un des rares où l'on entend la voix –

considérerait comme suspects. Être un familier du Saint Office comportait le privilège de ne pouvoir être jugé que par lui, ce qui impliquait *de facto* une presque totale immunité.

¹⁸⁶ ASP, Regia segreteria 940, cc. 166 et 217, transcrits par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », cit., docs 32 et 35.

¹⁸⁷ Par exemple ASC, notaire Francesco Pappalardo, 1006, c. 53.

¹⁸⁸ ASP, Regia segreteria 939, c. 174.

transcrite par un greffier – d’un homme du commun, où plutôt d’une femme : Maria Palermo, veuve avec des enfants à charge, ayant perdu son mari Antonio quelques jours après le tremblement de terre. En août 1693, Maria dépose auprès du tribunal de Mineo une plainte contre son beau-frère Orazio Pisari. Voici son récit¹⁸⁹ :

« [En raison du *terremoto*, la maison de Maria et Antonio s’effondre et] ledit Antonio resta sous les ruines des pierres, et pendant que cette déclarante déterrait ledit Antonio de sous les pierres, où elle le trouva vivant, arriva Orazio Pisari, beau-frère dudit Antonio, et de ladite déclarante. Celui-ci, en arrivant, dit : « Vous êtes vivants ? » Et cette déclarante lui répondit : « Nous sommes vivants ». Et ledit Pisari partit et revint tout de suite amenant avec lui quatre personnes [...] lesquelles sur ordre dudit Pisari prirent ledit Antonio [...] ledit Pisari prit ledit Antonio et le fit porter sur les épaules desdites quatre personnes et ils allèrent le porter au lieu-dit Capo dello Vabato, en dehors des murs de cette ville, où ils le laissèrent au vent et ils s’en allèrent, et cette déclarante à la suite fut forcée d’y aller avec toute sa famille¹⁹⁰ et ils y restèrent toute la nuit.

Le lendemain matin, ledit Pisari vint au dit Capo dello Vabato et déclara : « Partons d’ici sinon nous périrons ». Et cette déclarante lui répondit qu’elle ne voulait pas partir. Alors, ledit Pisari prit une monture, où il plaça ledit Antonio ainsi que la déclarante avec toute sa famille, et ils allèrent au domaine du Fundacajo [...] que ledit Antonio tenait à ferme des pères jésuites. Et ledit Pisari laissa ledit Antonio et cette déclarante et partit. Quatre jours plus tard, Antonio Salerno Lo Vito vint dans ledit domaine du Fundacajo et

¹⁸⁹ « [...] restando sotto le rovine delle pietre detto quondam Antonio, e mentre essa dittante sduovicava a detto Antonio di sotto le pietre quale trovò vivo, in questo venne Horatio Pisari cognato di detto Antonio e di essa dittante, il quale in arrivare [...] disse siete vivi et essa dittante li rispose semo vivi, e detto di Pisari sene andò, e subito retornò e portò seco quattro personi [...] li quali d’ordine di detto Pisari presero a detto Antonio [...] detto li Pisari si prese a detto Antonio e lo facea portare accuollo di dette quattro personi e l’andaro a portare allo capo dello vabato fuori li muri di questa città, dove lo lasciaro allo vento e sene andaro et essa dittante appresso fu forzata andarci con tutta sua famiglia dove stesiero tutta la nottata. E l’indimani verso hore deci di giorno uscito venne detto di Pisari dove detto capo dello vabato e disse : Iamuninni fuori se no pirimu, et essa dittante li rispose non volerci andare, e così prese una cavalcatura detto di Pisari, dove ci collocò a detto quondam Antonio et essa dittante con tutta sua famiglia andaro alla tenuta dello fundacajo [...] che lo detto Antonio havia a gabella dalli padri gesuiti. E detto di Pisari lasciò a detto Antonio e ad essa dittante, e se ne andò, e doppo giorni quattro in detta tenuta dello fundacajo venne Antonino Salerno Lo Vito e disse ad’essa dittante : Orazio Pisari vostro cognato si carria tutta la robba dalla vostra casa alla sua, ciò è lignami, cascì, robba [di] lino, coira et altri, oglio et altri » Archivio storico de Mineo, Corte capitanale 1A5259, la photocopie du document est publiée in *HT* II 438. Pour que la traduction reste compréhensible, j’ai été obligé, avec regret, d’apporter quelques modifications au texte original, en particulier en ce qui concerne la ponctuation.

¹⁹⁰ Cette « famille » ce sont des enfants probablement en bas âge, dans la mesure où ils ont pu prendre place avec leur père et leur mère sur une seule monture : cf. la suite du témoignage.

dit à cette déclarante : « Orazio Pisari, votre beau-frère, transporte tous les biens de votre maison dans la sienne, c'est-à-dire, le bois, les caisses, les pièces de lin, de cuir et d'autres [tissus], l'huile et les autres [biens alimentaires] ».

Terremoto, révolution et « monde à l'envers »

Nous avons jusqu'ici donné la parole aux accusateurs et aux plaignants, essayons maintenant de la donner aux accusés.

Les accusateurs ce sont à la fois les autorités, les nantis, les hommes d'Église, ainsi que ceux et celles – riches ou moins riches – qui ont été victimes de déprédations : un groupe hétérogène, mais qui fait bloc autour du principe de la défense de la propriété privée. Le groupe des accusés ne présente pas la même cohérence. Prenons le cas du baron Michelangelo Paternò-Castello : tout en étant dénoncé par son neveu Vincenzo, il fait partie lui aussi des accusateurs et des défenseurs proclamés de la propriété privée, puisqu'il explique qu'il s'était emparé des biens et de l'argent de ce dernier « per paura delli ladri » (par peur des voleurs) qui sinon auraient tout emporté¹⁹¹. Gageons qu'un Domenico Landolina, un Antonino Gullo ou un Orazio Pisari auront probablement utilisé à peu près le même argument pour se défendre contre les accusations de vol. Laissons-les par conséquent tous de côté. Laissons également de côté les criminels pour ainsi dire de profession, comme Natale Golino et Brancato de Noto. Concentrons-nous plutôt sur le dernier maillon de la chaîne, sur les « viddani » et « plebei » qu'évoque Tommaso Costanzo (cf. *supra*), c'est-à-dire sur cette plèbe rurale pour qui les pillages de 1693 auront constitué à la fois une parenthèse, un moment de vertige et une occasion de revanche sur la ville où résident la plupart des seigneurs et des propriétaires terriens de la région. Que pensaient-ils ? Que disaient-ils ?

Quand bien même ils n'ont laissé aucune trace écrite, il n'est pas totalement impossible de leur redonner la parole. En effet, on peut recueillir ici et là quelques traces de leurs discours et de leurs pensées à travers les textes de leurs accusateurs. Du

¹⁹¹ Pour être tout à fait exacts, ce sont ses témoins qui expliquent ceci en sa faveur : par exemple ASC, Carcaci 37, c. 63.

reste, lorsqu'ils essayent de reconstituer la mentalité des classes populaires de l'époque moderne, c'est ainsi que les historiens sont le plus souvent obligés de procéder¹⁹².

Est-ce un hasard ? – ce ne sont ni les hommes d'Église, ni les roturiers (comme par exemple Tommaso Costanzo), mais certains aristocrates qui font preuve d'empathie à l'égard de la « plebaccia » des campagnes. Prenons le cas de Cristofaro Amico. On trouve dans son témoignage à la fois exécution et mépris à l'égard des habitants des *casali* venus piller sa ville, et en même temps une remarquable capacité à s'identifier à eux et à saisir leur logique. En premier lieu (nous l'avons indiqué *supra*), Amico souligne que ceux-ci étaient d'abord venus à Catane par curiosité ou pour prêter main forte et non pas pour voler. Il remarque ensuite que, aux yeux de ces populations « misérables »¹⁹³ de l'Etna, les ruines de la ville représentaient « un nuovo Peru che, dicevano, la provvidenza del grande Iddio gli haveva mandato per sollievo delle loro miserie » (un nouveau Pérou que, disaient-ils, la providence du grand Dieu leur avait envoyée pour soulager leurs misères)¹⁹⁴. Autre exemple, le long rapport que le maire de Syracuse, Bernardo Ximenes, adresse aux sénateurs de sa ville (en mai 1696). Il y tient à peu près le même discours que Cristofaro Amico : d'une part, il multiplie les invectives contre la « gentaglia » (la populace) ; d'autre part, il affirme¹⁹⁵ :

« Dieu, estimèrent peut être les scélérats, les impies, ne pouvait faire plus que ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait laissé dans sa miséricorde leur appartenait ou, comme richesse commune, appartenait aux premiers qui s'en saisissaient. »

En somme, ce que laissent entendre Amico et Ximenes c'est que les pillards poussent à son extrême conséquence le raisonnement qui sous-tend la culture sismique partagée par tous. L'argument est en effet d'une logique implacable : puisque c'est le Seigneur

¹⁹² En particulier, grâce aux documents judiciaires. Cf. par exemple Carlo GINZBURG, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, 1976, qui analyse un texte où les déclarations orales de l'accusé sont en partie transcrites et en partie reformulées par le greffier du tribunal.

¹⁹³ Remarquons que, compte tenu du contexte de l'époque, il s'agit d'une « misère » toute relative, puisque ces populations des *casali* cultivent la vigne, détiennent des terres à emphytéose et se louent comme manœuvres lors des moissons ou sur les chantiers de la ville.

¹⁹⁴ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 188.

¹⁹⁵ « Iddio, forse stimorno li scellerati, gli empij, che non poteva fare più di quello che fece, e quello che havea lasciato per sua misericordia fosse loro, o come robba comune fosse delli primi occupanti. » ASS, Senato 78, c. 25.

qui a voulu le *terremoto*, c'est nécessairement lui aussi qui a voulu que les richesses ne soient plus à l'abri des murs et des grilles qui les protégeaient jalousement, mais qu'elles soient au contraire laissées à la disposition de tous, au milieu des décombres. C'est un raisonnement en tous points similaire à celui que tiennent au même moment les « astrologues » et les religieuses pour justifier l'abandon des monastères (cf. *supra*) ; le rapport du séisme aux édifices est simplement inversé. Dans un cas, le tremblement de terre abat les murs qui défendaient la sortie ; dans l'autre cas, il abat les murs qui défendaient l'entrée.

Dans le cas des religieuses, comme dans celui des ruraux, le *terremoto* est donc perçu comme un phénomène « révolutionnaire » dans le sens où (selon la définition que nous avons donnée *supra*) il marque le brutal passage d'un ordre à un autre ordre, où les conditions sociales et les valeurs du passé n'ont plus cours. En ce qui concerne les couvents féminins, la révolution est uniquement négative, elle représente une table rase : les moniales, une fois sorties de leurs cloîtres, sont livrées à leur triste destin. Les ruraux sont au contraire porteurs d'un modèle social alternatif, et en ce sens on peut dire qu'ils mettent en branle quelque chose qui s'apparente à une pleine révolution.

Ce modèle social alternatif transparait à travers les imprécations et les sarcasmes des auteurs. Le franciscain Privitera écrit, par exemple, que les pilliers soutenaient cette « barbarica proposizione » (idée barbare) que les biens et les richesses étaient « comuni a tutti » (communs à tous)¹⁹⁶. Le curé Micciardo raconte que les voleurs osaient affirmer que « che ogni cosa era comune » (que toute chose était commune), et il ajoute que¹⁹⁷ :

« La Justice n'avait plus lieu et les petites gens, se glorifiant que le temps était venu que tous étaient d'un même grade, couraient en liberté. »

Quant au maire Ximenes, bien que trois années se soient écoulées depuis le *terremoto*, il ne peut contenir sa hargne lorsqu'il se souvient que¹⁹⁸ :

¹⁹⁶ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 70.

¹⁹⁷ « La Giustizia non aveva più luogo e la gente minuta, gloriandosi d'esser venuto il tempo che tutti erano d'un grado, correva in libertà » Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., pp. 250-251.

¹⁹⁸ « la gentaglia, li scelerati e li disperati ch'erano li più, insuperbendosi contro di quelli, e persuadendosi d'essere non uguali ma più di quelli, e d'essere pezzi di re et havere del divino. Che persona da bene vi fu, che non intese dire che allora o eramo tutti uno, o che più bisogno haveamo noi di

« la populace, les scélérats et les insensés, qui étaient les plus nombreux, s'enorgueillissant contre eux [les gentilshommes], se persuadant d'être non pas égaux mais supérieurs, d'être des morceaux de roi et d'avoir en eux quelque chose de divin. Quelle personne de bien n'entendit pas dire ou que nous étions alors tous la même chose, ou que nous avions nous plus besoin de cette vile populace qu'elle des hommes de bien ? Et celles-ci ne furent même que les moindres mortifications. »

Le modèle social de la plèbe se déploie donc sur un double front. D'un côté en direction de l'égalitarisme, ce qui correspond à une revendication populaire dont les origines, en passant par le christianisme, remontent très loin dans l'Antiquité¹⁹⁹. Égalitarisme qui signifie non pas tant l'égalité des individus que celle des ordres, ce que Micciardo exprime très bien lorsqu'il écrit que les petites gens prétendaient que tous fussent du « même grade ». De l'autre côté, il y a cette proclamation (en réalité très ambiguë) que « toute chose est commune », et par conséquent contestation *de facto* de la propriété privée. Il s'agit là aussi d'une revendication pluriséculaire, sans doute aussi ancienne que l'institution de la propriété elle-même ; revendication qui émerge de façon récurrente – en même temps que celle de l'égalité des ordres, de l'absence de travail et de la liberté sexuelle – dans les utopies populaires que sont les histoires des pays de Cocagne²⁰⁰.

On le voit, les idées « barbares » de la « populace » sont en totale contradiction avec le modèle de société qui était en place jusqu'à la veille du *terremoto*. On pourrait difficilement imaginer opposition plus radicale. Plus que de deux modèles sociaux, on pourrait presque parler de deux civilisations différentes, et c'est d'ailleurs en grande partie de cela dont il s'agit. On pense par exemple à cet égard aux travaux de Ginzburg sur la culture paysanne²⁰¹, à certaines réflexions de Braudel sur les difficultés avec lesquelles le christianisme et l'islam se sont implantés dans les montagnes

quella vil plebaccia, che questa dell'homini da bene? E pure queste furono delle più minime mortificazioni. » ASS, Senato 78, c. 25.

¹⁹⁹ Sur cette question cf. en particulier Emmanuel LE ROY LADURIE, *Le carnaval de Romans : de la chandeleur au mercredi des cendres, 1579-1580*, 1979, pp. 390-395.

²⁰⁰ Cf. à ce propos Carlo GINZBURG, *Il formaggio...*, cit., pp. 97-98 (de l'édition de 1999).

²⁰¹ Ibid.

méditerranéennes²⁰², ou encore au roman de Carlo Levi, *Cristo si è fermato a Eboli*. Du reste, les récits des ascensions sur l'Etna des voyageurs du Grand Tour décrivent les paysans de cette contrée comme s'ils étaient plus proches des Hurons d'Amérique que des citadins de Catane. L'écossais Patrick Brydone, qui gravit l'Etna en 1770, déclare : « Nous avons trouvé, parmi les habitants de cette montagne, un degré de férocité & de vie sauvage que je n'ai remarqué nulle part ailleurs. »²⁰³ Tandis que l'allemand Joseph-Hermann von Riedesel (qui fait l'ascension en 1765) souligne au contraire les qualités morales et physiques de ces gens qui, selon lui, « n'ont pas pu être corrompus par d'autres hommes » du fait de leur isolement²⁰⁴, et constituent par conséquent « une espèce humaine dans son état naturel »²⁰⁵.

Les paysans de l'Etna – renforcés de toute évidence par la « plebaccia » catanaise – ne se contentent pas de prôner l'égalitarisme et la suppression de la propriété privée, ils les mettent en pratique à large échelle. Il faut lire les témoignages des auteurs pour mesurer à quel point cette espèce de révolution sociale les ulcéra. Francesco Privitera est tellement « enragé » qu'il donne l'impression d'avoir presque plus de mal à digérer les pillages que le séisme²⁰⁶ :

« Pour les malheureux survivants, déjà privés de leurs parents, enfants et femmes, ce fut un choc terrible et une plaie irréparable de voir qu'ils perdaient également leurs biens et que ceux-ci passaient dans les mains de ces malandrins, à tel point que les larmes qu'ils versaient pour leurs chers disparus se transformèrent en lamentations enragées. Ces malandrins troquèrent rapidement leurs vêtements de grosse laine pour des habits de soie veloutée ; tous bergers qu'ils étaient, bons à porter des courges à leur ceinture, ils se

²⁰² Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée...*, cit. I, pp. 37-39.

²⁰³ Patrick BRYDONE, *Voyage en Sicile et à Malthe*, 1776 (1^{ère} éd anglaise en 1773), I, p. 127.

²⁰⁴ Pour mettre les choses en perspective, remarquons que Nicolosi qui est, parmi les *casali* le plus éloigné de Catane, n'est toutefois séparé de cette ville que par trois heures de marche.

²⁰⁵ Joseph-Hermann von RIEDESEL, *Reise durch Sicilien*, 1771. Je cite cependant d'après la traduction française transcrite par l'éditeur de Brydone (*supra*), à la note de la p. 127.

²⁰⁶ « Questi fu un sconcerto lacrimevole, e piaga insanabile a poveri viventi, che divertivano le lacrime delli parenti defunti, considerandosi privi de genitori, figli e moglie, cambiarono le lacrime in rabiosi lamenti, nella perdita anco delle robbe in potere delli malandrini, quali da subito cambiarono li lanei vestiti in felba, e da pastori di pecore atti a portar le zucche alla cintola, cingevano li ricchi addobi de cavalieri ; il malandrino che li serviva anco di notte per coverta, cambiarono in finissime scarlate; e quelli che alla scoperta dormivano nel suolo, riposavano in ferree trabacche facendo tutti il bravo. Trasmutazione operata dal sacco, che congiunto va al sconcerto del terremoto. Ciò vedendo quei poveri viventi convertivano la flemma in bile, e le lacrime in rabbiosi lamenti. »

paraient des luxueuses parures des gentilshommes ; ils troquèrent la cape qui leur servait même la nuit comme couverture pour les tissus les plus fins ; et ceux qui dormaient à la belle étoile, à même le sol, se reposaient dans de solides tentes ; et ils faisaient tous les bravaches. Transmutation opérée par le pillage, qui accompagne les bouleversements provoqués par le tremblement de terre. En voyant cela, ces pauvres survivants convertissaient le flegme en bile, et les larmes en lamentations enragées. »

On trouve ici, de façon exacerbée, le *topos* littéraire du « vilain » : le paysan fruste et grossier. Mais alors que Privitera s'arrête à la « transmutation » des vêtements (qui avait, bien entendu, une importance considérable compte tenu de la mentalité de l'époque²⁰⁷), d'autres témoins assurent qu'il y eut aussi une réelle mutation des conditions sociales²⁰⁸. Ainsi, Cristofaro Amico écrit²⁰⁹ :

« on observa de nombreuses mutations d'état, et qui maniait la charrue devint gentilhomme, et qui mourrait de faim en travaillant, ne travaillant pas banquetait, et autres métamorphoses du même ordre. »

Domenico Guglielmini, avec son emphase coutumière, va encore plus loin, en mettant en scène non pas l'égalité des conditions mais le total renversement de l'échelle sociale. Sa description prend de la sorte les dimensions mythiques de ce « monde à l'envers » que nous avons déjà évoqué à propos de la nudité féminine (cf. *supra*)²¹⁰ :

« Qui était un mendiant est devenu un Crésus dans les richesses ; qui était un Crésus a

²⁰⁷ Cf. *supra* note 48.

²⁰⁸ Remarquons qu'il s'agit là d'un leitmotiv des récits de catastrophes de l'époque. Par exemple, suite à la grande peste de Naples de 1656, de nombreux auteurs fustigent le rapide ascension sociale de tous les miséreux qui se sont enrichis soit par les pillages soit par les héritages : cf. Giuseppe GALASSO, *Napoli spagnola dopo Masaniello. Politica, cultura, società*, 1972, p. 48.

²⁰⁹ « osservato molte mutazioni di stato, e chi trattava l'aratro divenne gentiluomo, e chi si moriva di fame travagliando, non travagliando banchettava, et altre metamorfosi non di meno in poco. » Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 190.

²¹⁰ « Chi era mendico divenne un Creso nelle ricchezze ; chi era un Cresco tralignò in iro nella mendicITÀ ; chi era avvezzo a maneggiar l'aratro ha le mani intrise ne gli ori ; e chi giaceva con fasto sotto i brocati, adesso va limonizzando uno strapunto dentro una capanna. Chi sedeva a superbissima menza imbandita, allora condiva i suoi pranzi con un tozzo muffito, mendicato per pietà. O che perizia dolente ! Quei cavalieri e cittadini avvezzi alle commodità col vestire a sfoggio di lusso, adesso si son visti con uno straccio addosso da pezzente, e vestiti alla moda dei contadini. » Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., pp. 27-28.

sombré dans la mendicité ; qui avait l'habitude de manier la charrue a les mains plongées dans l'or ; et qui se prélassait avec faste sous les brocarts, maintenant va quémander un strapontin dans une cabane. Qui s'asseyait à une table superbement parée, assaisonnait alors [au moment du *terremoto*] son déjeuner avec un quignon de pain moisi mendié par pitié. Oh quelle péripétie douloureuse ! Ces gentilshommes et citoyens habitués aux commodités et qui s'habillaient avec luxe, se voient maintenant couverts avec une loque de miséreux, et habillés à la mode des paysans. »

A Catane – ville sans garnison importante, où le gouverneur de la forteresse s'est de toute façon enfui (cf. *supra*), où le sénat a été exterminé, où le gros du patriciat a péri – aucune force organisée ne peut en tout état de cause s'opposer à la « plebaccia ». Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est de constater que la révolution sociale – appelons la ainsi – gagne la plupart des villes A+, y compris Syracuse, où pourtant le sénat au complet et quasiment toute la noblesse ont survécu, et où se trouve surtout l'une des plus grosses garnisons espagnoles de Sicile. A Syracuse non plus, écrit le maire Ximenes, il n'y eut plus de « respect pour la justice », car suite au *terremoto* « questa perdette nel medesimo istante la sua spada e la forza delle sue leggi » (celle-ci perdit dans le même instant son épée et la force de ses lois)²¹¹. Et à ce propos, Ximenes évoque un épisode auquel il avait lui-même été mêlé²¹² :

« Don Mario Nava, qui était alors comme il est aujourd'hui l'un des jurats nobles, voulant s'opposer à une tourbe de populace qui sortait chargée de fardeaux de la porte de Ligne²¹³, fut repoussé à coups de pierres, et pour sa gloire il en porte la cicatrice sur le visage. Sur ce, arrivent le gouverneur de la place, des gentilshommes et des soldats, ainsi

²¹¹ ASS, Senato 78, c. 25.

²¹² « Volendosi opponere il spett. don Mario Nava, allora giurato nobile come lo è adesso, ad una turba di plebbaccia che usciva carica di fardelli dalla porta di Ligni, ne fu cacciato a sassate, e per sua gloria ne porta la cicatrice in faccia. A questo occorse il governatore della piazza, cavalieri e soldati, tra quali io, e stimassimo tutti per bene non opporsi, per non incrudelire quella gente contro l'homini da bene e della militia ; contentandoci tutti risolutamente di lasciarci rubare, e che li nostri concittadini fossero più tosto mali compatrioti che mali vassalli del re nostro signore ; per lo che ci risolvessimo a perdere la robba, purché ci restasse la vita et illeso l'honore della patria. La medesima prudenza usò il governatore della piazza in tacere, e non far motto ne caso della morte d'un soldato spagnolo chiamato Giovanne Desoto, della compagnia del capitano don Bartolomeo de Leazza, ucciso nel piano di Santa Lucia estra menia d'alcuna plebaccia ivi reparata, alla quale volendo disperatamente e coll'armi alla mano rubare, non avendolo prima alla bona, poi con minaccie, e per fine con percosse potuto far ritirare, a sassati l'uccise. » *Ibid.*

²¹³ L'une des portes de l'enceinte de Syracuse.

que moi-même, et nous estimâmes tous qu'il valait mieux ne pas intervenir, pour ne pas exciter ces gens contre les hommes de bien et de la milice, préférant tous résolument nous faire voler et que nos concitoyens fussent plutôt des mauvais compatriotes que des mauvais vassaux du roi notre seigneur. C'est ainsi que nous nous sommes résolu à perdre nos richesses, pourvu de garder la vie sauve et l'honneur de la patrie intact. Le gouverneur de la place usa de la même prudence, en préférant ne rien dire et ne pas intervenir lors de la mort d'un soldat espagnol appelé Giovanni Desoto, de la compagnie du capitaine don Bartolomeo de Leazza, qui fut tué, à l'extérieur de l'enceinte sur la place de Santa Lucia, par la populace qui y avait trouvé refuge et que ce soldat avait voulu follement et les armes à la main rançonner. La populace n'ayant pu le faire reculer, ni pacifiquement, ni par les menaces, ni en le frappant, finit par le tuer à coups de pierres. »

Ce sentiment d'impuissance qui gagne l'autorité municipale, la noblesse et les militaires, cette soudaine timidité dont ils font preuve (si on laisse de côté les cas individuels de Mario Nava et du soldat Desoto), rappellent par certains côtés un épisode qui se déroula à Lisbonne en 1755, le jour même du tremblement de terre. Un témoin raconte en effet qu'un détachement de cavaliers avait, au nom du roi, reçu l'ordre de dégager les rues occupées par la population ; celle-ci avait cependant refusé de bouger en répondant : « Nous n'avons plus de roi », et les militaires s'étaient alors repliés²¹⁴. La grande différence, toutefois, c'est que le flottement de l'autorité et de l'armée ne dure à Lisbonne qu'un instant, le temps que le ministre Carvalho reprenne les choses en main ; alors qu'à Syracuse et dans les autres villes A+, ce flottement dure entre une à deux semaines, ce qui lui laisse le temps de prendre la forme d'une véritable amorce de révolution.

Mais au fond, qu'est ce qui justifie le sentiment d'impuissance dont font preuve, à Syracuse, les autorités civiles ainsi que le gouverneur de la place forte ? Car l'explication de Ximenes n'est pas tout à fait convaincante. D'un côté la « populace », certes nombreuse, mais totalement désarmée, à telle enseigne qu'elle doit utiliser des pierres pour se défendre ; de l'autre, une garnison de soldats espagnols puissamment armés, dotés de canons, commandés par un officier supérieur expérimenté, pouvant compter sur l'appui de la noblesse locale, elle même pouvant à son tour sans doute

²¹⁴ Témoignage cité par Jean-Paul POIRIER, *Le tremblement de terre...*, cit., p. 37.

toujours compter sur une partie de ses serviteurs. Compte tenu d'une disproportion de forces aussi importante, on a du mal à croire Ximenes lorsqu'il affirme que l'inaction était la seule solution pour « garder la vie sauve et l'honneur de la patrie intact ». Quant à l'argument selon lequel, en n'intervenant pas, les autorités et l'armée permettaient aux pillards de demeurer de bons « vassaux du roi », n'est-ce pas quelque peu un sophisme ?

Lorsqu'il sera arrivé sur place, l'envoyé du vice-roi, le duc de Camastra, n'hésitera, pour sa part, pas un instant à utiliser la manière forte, et au besoin à noyer dans le sang les soulèvements populaires, comme à Vizzini en mars 1693²¹⁵.

Le cas syracusain mérite toute notre attention dans la mesure où, constituant un cas limite, il éclaire la situation des autres villes A+ dont Catane. S'il n'y avait pas Syracuse, on pourrait tout bonnement supposer que, les autorités et les nantis étant désormais sans défense, la plèbe rurale et citadine a désormais le champ libre pour piller autant qu'elle le désire. Or Syracuse démontre que ce qui est en jeu dépasse l'équilibre mathématique des forces, et qu'il faut plutôt chercher une explication du côté de la fêlure d'un équilibre social et psychologique.

A ce propos, on pense d'abord, bien entendu, à cet état de choc généralisé des élites que nous avons souligné *supra*. D'ailleurs, Ximenes lui-même confirme cette hypothèse, et son témoignage est un élément de plus à verser sur le compte de cette fragmentation sociale que nous avons analysée tout à l'heure. Le maire écrit en effet²¹⁶ :

« Dans une époque si misérable, lourde de tant d'angoisses, et principalement à cause du fait que chacun avait perdu le bon sens et ne pensait qu'à lui-même, qui pouvait prendre soin du bien public ? Qui avait la force de donner force à la bonne règle et aux lois ? Qui s'en rappelait ? »

Je pense, cependant, que le véritable noeud de la question réside dans un problème de légitimité. En mettant bout à bout tous les éléments du dossier, ce qui apparaît assez clairement c'est que les *terremotati* semblent dans leur ensemble nourrir – en tous cas

²¹⁵ ASP, Trabia M 103, c. 60 ; AGS, Estado 3507, n. 38.

²¹⁶ « In tempo così miserabile, e colmo di tante angustie, e principalmente che ogn'uno havea perduto il giuditio, et il poco che l'era remasto non riguardava che curare di se stesso, chi potea haver cura di publico ? Chi haver forza di dar forza alla buona regola et alle leggi ? Chi se ne ricordava ? » ASS, Senato 78, c. 25.

pendant quelques jours, voire quelques semaines – le sentiment que le séisme, et par conséquent Dieu, a renversé la légitimité en même temps qu’il a renversé les bâtiments. Celle-ci a quitté le camp de la société des ordres hiérarchiquement séparés et de la propriété privée, pour celui de l’égalitarisme et du mot d’ordre « tutto è di tutti » (tout est à tous). Le nouvel ordre imposé par les plébéiens tire la force de sa légitimité d’un double plan, à la fois pratique et culturel.

Commençons par le plan pratique, qui peut lui-même se diviser entre une double légitimité : celle de la nécessité et celle du fait accompli.

La nécessité absolue, celle qui justifie tout, qui légitime tout, c’est de ne pas mourir de faim. Le tremblement de terre a totalement désorganisé les réseaux d’approvisionnement, les réserves alimentaires se trouvent sous des montagnes de pierres, les moulins sont démolis... Tous les témoins évoquent l’immense problème que constitue, selon l’expression de Cristofaro Amico, l’« insatiabile mostro della fame » (l’insatiable monstre de la faim)²¹⁷. A cela s’ajoute le problème de la soif, car les aqueducs et les canalisations sont détruits, les fontaines asséchées ou inaccessibles en raison des ruines qui les couvrent. Nécessité faisant loi, il faut bien aller chercher de quoi manger et boire là où on peut le trouver.

A contrecœur, à demi-mot, certains témoins conviennent qu’il y eut bien une part de « nécessité » dans les pillages. Ainsi, Bernardo Ximenes écrit que²¹⁸ :

« Parce que les moulins, les moulins à force animale et les fours avaient été détruits, et que l’on ne pouvait avoir de la farine, et par conséquent du pain, il s’ensuivit que, sous prétexte de trouver de la farine ou d’autres comestibles dans les maisons en ruine ou encore debout, on y vola ce qui s’y trouvait et ce qu’on put transporter [...]. Sous prétexte de nécessité, toute action barbare, honteuse et sacrilège fut licite. »

Francesco Micciardo, de son côté, raconte que nombreux étaient ceux qui « ammazzavano li poveri animali domestici per mangiarseli, e dicevano che ogni cosa

²¹⁷ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 186.

²¹⁸ « E perché precipitorno molini, centimoli e furni, e non si potea haver farina, e per conseguenza pane, ne seguì che a pretesto di trovarne con altri commestibili nelle case rovinate, conquassate e remaste, vi si rubbò quello che vi fù, e si potè trasportare [...]. Ogni attione barbara e vergognosa e sacrilega, col preteso della necessità, fu lecita. » ASS, Senato 78, c. 25.

era comune » (tuaient les pauvres animaux domestiques et disaient que toute chose était commune), et qu'au nom du même principe ils faisaient « provisione » dans les entrepôts de froment et de vin²¹⁹.

Nous disions tout à l'heure que le principe hautement proclamé du « toute chose est commune » est en réalité plutôt ambigu. Il est évident que, surtout compte tenu du contexte, la propriété collective des objets, des vêtements, de l'or et de l'argent ne peut être rien de plus qu'un vœu pieux. Mario Centorbi apporte, toutefois, une importante précision à ce sujet. Il explique en effet que les « scellerati » qui pillèrent les ruines d'Occhiolà (en l'occurrence il s'agissait des habitants eux-mêmes) volèrent tout ce qu'ils purent²²⁰ :

« à l'exception cependant du comestible qui était entièrement mis en commun (*omnia sunt comunia*) en plus de quantité de froments, vins et légumes qu'on prenait dans les maisons en ruine. »

Si l'on en croit Centorbi – et il n'y a pas de raison de ne pas le croire²²¹ –, les pillards auraient donc fait une importante distinction entre, d'une part, les simples richesses qu'ils gardaient pour eux, et d'autre part les nourritures et les boissons qu'ils mettaient en commun, assurant ainsi la survie de toute la communauté. Dans cette perspective, pillages et solidarité se seraient mêlés étroitement. Il n'est pas dit, cependant, que les choses se soient passées aussi bien partout. La situation particulière d'Occhiolà – une petite communauté restée compacte suite au séisme – facilite en effet ce genre de solidarité. Dans le maelström général de Catane, on imagine plus difficilement qu'un tel partage puisse avoir eu lieu. Et pourtant. Lorsque Domenico Guglielmini affirme que les gentilshommes catanais ayant perdu tous leurs biens mangeaient pour tout repas « un

²¹⁹ Francesco MICCIARDO, *Veridica relazione...*, cit., p. 251.

²²⁰ « tolto però il commestibile che si vedeva esser tutto in comune (*omnia sunt comunia*) oltre la quantità di fromenti, vini et legumi che si prendevano nelle case rovinate. » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 229.

²²¹ Il est vrai que Centorbi affirme quelques lignes plus loin que les pillards firent bombance avec la viande des animaux domestiques qu'ils avaient tués, tandis que le reste du peuple « se la passava in fame e sete » (avait faim et soif). On peut toutefois interpréter cette apparente contradiction de la façon suivante, qui paraît d'ailleurs assez logique : le partage ne concerna que les biens comestibles de première nécessité (blé, légumes, vin) ; la viande, considérée comme un bien de luxe, en fut exclue.

quignon de pain moisi mendié par pitié » (cf. *supra*), il faut bien imaginer que quelqu'un le leur avait donné.

En somme, au moins dans le principe sinon toujours dans les faits, ceux qui lancent le cri de ralliement « toute chose est commune » peuvent légitimement se présenter – à leurs propres yeux et à ceux des autres – non pas comme de vulgaires voleurs, mais bien comme les agents d'un nouvel ordre justifié par la nécessité absolue de ne pas mourir de faim et de soif. Ce nouvel ordre correspond à ce que nous pourrions appeler aujourd'hui un état d'exception, c'est-à-dire une anomie, une suspension du droit que justifient les circonstances²²² (nous allons y revenir).

Ce qu'on pourrait appeler la légitimité du fait accompli concerne le nivellement des privilèges ainsi que la vie en commun. C'est un fait, le *terremoto* a mis tout le monde sur un pied d'égalité ; il a *de facto* supprimé tous les signes extérieurs qui distinguent normalement les nobles des roturiers et les riches des pauvres : l'habillement, l'alimentation, le logement, le moyen de transport. Le logement est une évidence : suite au séisme tout le monde est logé à la même enseigne, dormant à la belle étoile ou dans des abris de fortune. Le moyen de transport peut apparaître à première vue moins évident, mais il est tout aussi significatif pour les contemporains. Les gens de condition ne se déplacent pas à pied : c'est une vérité qui vaut pour toute l'Europe de l'époque, et en particulier pour la Sicile. Le voyageur Patrick Brydone constate que les nobles siciliens se sentiraient déshonorés « si on les voyait marcher à pied »²²³. Ce n'est donc pas par hasard si Mario Centorbi, pour souligner l'état misérable dans lequel se trouvent l'archiprêtre Micciardo et les fils du baron Sinatra, indiquent qu'« ils arrivèrent à pied » (*supra* p. 362). Le graveur de la couverture du *Europische mercurius* de 1693 dépeint le campement des survivants de Catane avec deux carrosses évoluant au milieu de quelques tentes. Or cette image est sans doute loin de correspondre à la réalité. On sait, en effet, qu'à Catane quasiment tous les chevaux ont été tués et la plupart des carrosses

²²² Cf. Giorgio AGAMBEN, *Etat d'exception...*, cit., pp. 9, 16, 72.

²²³ Patrick BRYDONE, *Voyage en Sicile...*, cit., II, p. 226.

détruits²²⁴. *Volens nolens*, les nobles catanais sont bien obligés de marcher à pied, et il en a vraisemblablement été de même à peu près partout.

Dans ces conditions, les « petites gens » ont beau jeu d'affirmer que tout le monde est « d'un même grade » et que tous sont « la même chose » : en affirmant cela, ils ne font que constater un état de fait, ne serait-ce que momentané. On comprend très bien, d'autre part, que ce discours suscite chez les gentilshommes cette rage et cette humiliation qu'évoquent Privitera et Ximenes. Ceux qui considèrent appartenir à l'élite de la société voudraient, évidemment, que leur supériorité soit reconnue comme quelque chose d'intrinsèque, de moral et même de biologique (le fameux sang bleu), et non pas comme un attribut externe soumis aux aléas de la fortune. Dans une certaine mesure, c'est ce que prétend également Domenico Guglielmini lorsqu'il écrit que, même détruite par le séisme, Catane n'a pas perdu son prestige et sa prééminence morale sur les autres villes de Sicile²²⁵. En l'occurrence, cependant, le discours que tiennent les « petites gens » – discours qui affirme implicitement que ce qui fait la noblesse ce n'est après tout qu'un certain style de vie que consent la richesse – reflète pour l'essentiel la réalité sociologique, et il est d'autant plus cruel à entendre qu'il met le doigt sur l'une des principales contradictions de cette société d'Ancien Régime, à savoir le problème incurable et récurrent de la noblesse à l'encan, de la dévaluation des titres, des mésalliances, de l'hostilité générale à l'égard des nouveaux nobles²²⁶.

Comme si cela ne suffisait pas, au nivellement des privilèges s'ajoute la promiscuité. Tous les auteurs des villes A+ soulignent – ne serait-ce que pour s'en désoler – que le *terremoto* a réuni et mélangé les survivants, toutes conditions sociales confondues²²⁷. Francesco Aprile écrit par exemple : « curioso insieme e lagrimevole spettacolo era il vedere adunata tanta varietà grande di gente, nobili, plebei, religiosi, dame [...] che sembravano gli ebrei nel deserto » (c'était un curieux et en même temps pitoyable spectacle que de voir rassemblée une variété tellement grande de personnes, nobles,

²²⁴ Pour les chevaux voir le chapitre IV. A propos des carrosses cf. Domenico GUGLIELMINI, *La Catania distrutta...*, cit., p. 101. Divers actes notariés font, par ailleurs, état de carrosses trouvés fracassés sous les décombres. Par exemple ASC, notaire Antonio Coltraro 1794, minute, c. 45.

²²⁵ Cf. chapitre IV.

²²⁶ A ce sujet cf. en particulier Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée...*, cit., II, pp. 444-454-

²²⁷ C'est d'ailleurs un leitmotiv des récits de tremblements de terre de l'époque : cf. par exemple Gregory QUENET, *Les tremblements de terre...*, cit., p. 252.

plébéiens, religieux, dames [...] qui ressemblaient aux Hébreux dans le désert)²²⁸. Aprile, toujours très attentif à l'honneur et à la bonne réputation de sa ville de Caltagirone, tient néanmoins à préciser que les moniales, tout en étant réunies avec le reste de la foule, l'étaient « separatamente » (de façon séparée).

La vie en commun répond d'ailleurs elle aussi à une nécessité : elle facilite le partage des maigres ressources et, le cas échéant, donne la possibilité de mieux se défendre. Antonino Fisichella, un homme du peuple, raconte qu'au lendemain du *terremoto*, il avait passé plusieurs nuits sous la même tente avec « molte persone » (beaucoup de personnes) dont le baron Michelangelo Paternò-Castello et un chanoine de la cathédrale²²⁹. Tous, donc, non seulement ensemble, mais les uns contre les autres. Mario Centorbi écrit de son côté que les survivants d'Occhiolà s'étaient réunis dans un bois, et que²³⁰ :

« à cause du froid intense on avait l'impression de mourir à chaque instant, ce qui fait qu'à un certain point, les gens de la plèbe s'animèrent et commencèrent à couper rameaux, branches et troncs et allumèrent des feux ; cette quantité de flammes et braises non seulement nous consolait mais nous défendait du froid rigide [...]. »

On imagine les *terremotati*, hommes et femmes, patriciens et plébéiens, pressés les uns contre les autres autour de ces feux, au milieu de la forêt : une situation qui paraît le symbole même du nouvel ordre social créé par le désastre.

Venons-en maintenant à la légitimité culturelle et religieuse de ce nouvel ordre. Nous sommes en présence d'une société où l'ancienneté et la tradition sont toujours porteurs de légitimité. C'est ce qui crée la situation à la fois paradoxale et inconfortable dans laquelle sont plongés ceux que nous avons appelés tout à l'heure les « accusateurs » (autorités, nantis, hommes d'Église, propriétaires lésés par les pillages). En effet, si d'un côté ceux-ci sont humiliés, ulcérés, « enragés », par le renversement de l'ordre social

²²⁸ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p 396.

²²⁹ ASC, Carcaci 37, c. 57.

²³⁰ « per li rigidi freddi si provava un continuo morire, onde animatasi la gente plebeia incominciò a recider frondi, rami e tronchi, et ivi fuoco accendendo, quella quantità di bragie e fiamme non solo ristoravano i circostanti ma ci difendevano da quelli rigidi geli » Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 226.

qui suit le *terremoto*, d'un autre côté, ils ne peuvent s'empêcher d'attribuer à ce renversement au moins une part de légitimité, dans la mesure où ils reconnaissent en lui un grand thème culturel familier. Ce thème familier, que nous avons déjà évoqué, est celui du « monde à l'envers ». Thème très ancien et multiforme, à la fois religieux et profane²³¹, où les réminiscences des saturnales et l'esprit du carnaval se mêlent au message chrétien du « les derniers seront les premiers » ainsi qu'à certains éléments d'un autre grand thème, celui du Jugement dernier.

Il n'y a pour ainsi dire aucun auteur qui n'évoque d'une façon ou d'une autre le « monde à l'envers ». Dans le texte de Domenico Guglielmini que nous avons cité tout à l'heure (*supra* p. 410), on peut voir, par exemple, une référence implicite aux saturnales dans l'image du « mendiant » qui devient un « Crésus » et vice-versa. Lorsque Francesco Privitera raconte que les paysans « se paraient des luxueuses parures des gentilshommes... » (*supra* p. 409), c'est à une référence implicite au carnaval que l'on songe. Dans d'autres cas, le message est plus explicite. Ainsi, Cristofaro Amico explique que Dieu a voulu « castigare tutti » (punir tout le monde) : ceux qu'il a bien voulu laisser en vie, il les a en tous cas « privati delle facoltà » (privés de leurs biens) ; et même les pilliers ont, selon lui, rapidement perdu les biens qu'ils avaient acquis, car ils les ont dilapidés rapidement par leurs dépenses immodérés. Plusieurs auteurs insistent sur ce fait, par exemple le chroniqueur anonyme de Scicli qui écrit que les « villani fatti ricchi dalli furti e dalle rapine » (les rustres enrichis par les vols et les rapines) dépensèrent toute leur fortune dans le luxe des vêtements et « la ghiottoneria del mangiare e del bere » (la glotonnerie du manger et du boire)²³² : comme lors des saturnales ou du carnaval, le renversement des rôles ne peut par définition durer qu'un instant.

Ce qui est très intéressant, c'est de constater que dans certains cas le thème du « monde à l'envers » semble jouer de façon plus inconsciente, ce qui montre à quel point celui-ci est présent dans les consciences. La chronique du père Giuseppe Cuneo

²³¹ Ce qui explique l'attitude ambiguë que l'Église a eu, au cours des siècles, à l'égard de ce thème : cf. Jean DELUMEAU *Le péché...*, cit., pp. 143-152.

²³² Anonyme de Scicli, *Relazione del terremoto...*, cit., p. 29.

fournit à cet égard un bel exemple. Le prêtre messinai, qui relate plusieurs histoires de Catanais ayant survécu au tremblement de terre, raconte en particulier ceci²³³ :

« Un paysan parlait avec son patron, lequel était assis dans son carrosse sous le portique, les ruines tuent le patron, et le paysan se sauva sous le carrosse. [...] Le frère lai du magasin des pères capucins, après avoir dressé la table pour le soir, poussé par une impulsion interne va dans le verger pour prendre quelques fenouils, le *terremoto* arrive, le couvent s'effondre, tue tous les pères qui se trouvaient dans le chœur, et le serviteur reste seul dans le verger. Le commis d'un maître artisan qui avait sa boutique à côté de la porte de Iaci²³⁴, juste avant le *terremoto*, demande au maître [la permission] de pouvoir sortir en dehors de ladite porte, le maître refuse, le commis redouble ses instances, le maître menace de le frapper et se tourne pour prendre le bâton, le commis s'enfuit et sort de la porte, le *terremoto* arrive, le commis se sauve et le maître périt. »

Cuneo rapporte ces trois histoires comme s'il s'agissait de témoignages authentiques ; cependant, deux d'entre-elles sont en contradiction avec les événements. Plusieurs sources crédibles indiquent en effet que les capucins se trouvaient, avec les carmes, en procession dans la rue de la Luminara au moment du grand *terremoto* du 11 janvier après-midi²³⁵ : c'est là qu'ils périrent quasiment tous, et non pas dans le chœur de leur couvent. Il est, d'autre part, hautement invraisemblable que la boutique d'un artisan ait pu être ouverte juste avant le séisme : d'abord, parce que le 11 janvier 1693 était un dimanche ; ensuite parce qu'à ce moment-là, la ville entière était conviée à participer à deux grandes messes solennelles.

Ainsi, sans que Cuneo s'en rende peut-être totalement compte lui-même, il évoque à travers chacune de ces trois histoires le même leitmotiv du « monde à l'envers ».

²³³ « Un villano parlava con il suo padrone, il quale era seduto in carrozza nel porticato, le rovine uccidono il padrone, ed il villano si salvò sotto la carrozza. [...] Il laico della cannava delli padri cappuccini, apparecchiata la mensa per la sera, spinto e impulso internamente va all'horto per prendere un poco di finocchi, viene il terremoto, rovina il convento, ammazza tutti li padri, li quali erano nel coro, ed il cannavaro resta solo nell'horto. Un garzone d'un mastro che aveva botega vicino la porta di Jaci, puro prima del terremoto domanda al mastro di volere andare fuori la detta porta, il mastro repugna, il garzone radoppia le istanze, il maestro lo minaccia batterlo, e si volta per prendere lo bastone, il garzone fugge, et esce fuori la porta, viene il terremoto, il garzone si salva ed il mastro perisce. » Giuseppe CUNEO, *Avvenimenti...*, cit., p. 310.

²³⁴ Il s'agit de la principale porte de l'enceinte de Catane, donnant au nord, vers l'Etna.

²³⁵ Cf. le chapitre I.

Comme dans la grande fresque du *Trionfo della morte* conservée au palais Abatellis de Palerme, la mort préserve les faibles et les humbles et emporte les prélats, les nobles et les riches. On retrouve ce même thème chez plusieurs auteurs : par exemple chez Francesco Micciardo qui, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, explique que « sont morts ceux que Dieu a voulu »²³⁶.

N'y a-t-il pas quelque chose de subversif dans l'histoire de moines qui périssent alors qu'ils sont en train de prier, tandis que leur serviteur survit alors qu'il cueille des fenouils ? Ou encore dans celle du maître qui périt alors qu'il s'apprête à frapper son commis ? Personne n'obligeait le chroniqueur à raconter ces histoires, et pourtant il l'a fait. Le même Cuneo, qui n'a pas de mots assez forts pour condamner la « scélératesse » des paysans de l'Etna venus piller Catane, fait preuve ici d'un esprit subversif qui n'est pas tellement inférieur à celui qu'évoque avec rage le maire Ximenes, lorsqu'il raconte que la « vile populace » affirmait que les gentilshommes avaient plus besoin d'elle que le contraire (cf. *supra* p. 408).

En somme, il y a une sorte de convergence entre les accusateurs et les accusés : les uns et les autres perçoivent les événements extraordinaires du *terremoto* à travers la grille de lecture du « monde à l'envers ». Alors que le tremblement de terre semble avoir brisé tous les repères, ce « monde à l'envers » apparaît comme peut-être l'unique repère fort qui subsiste, et auquel tous semblent à leur façon s'accrocher pour donner un sens à ce qui leur arrive. En dépit d'aspirations et de mentalités radicalement opposées (nous avons même *supra* évoqué à ce propos deux modèles de civilisation différents), faut-il s'étonner que l'élite citadine et la plèbe rurale partagent des éléments culturels communs ? Ce qui n'est pas banal, en revanche, c'est que nous avons là un exemple très net où c'est le thème culturel populaire qui s'impose, presque à leur corps défendant, aux membres de l'élite, et non pas l'inverse.

On pense à ce propos aux réflexions finales du *Il formaggio e i vermi* de Carlo Ginzburg. Ginzburg affirme, toutefois, que les échanges dans les deux directions entre culture populaire et haute culture se seraient interrompus dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, après l'époque des Rabelais et des Brueghel ; à partir de là, la diffusion culturelle ne se serait plus faite qu'à sens unique, du haut vers le bas de l'échelle

²³⁶ Cf. chapitre IV.

sociale, à travers l'évangélisation des campagnes, la répression de l'hérésie, etc.²³⁷ Or l'exemple sicilien de 1693 montre que l'interruption des échanges bidirectionnels a été beaucoup plus tardive. Il est vrai qu'il s'agit là d'un contexte exceptionnel, alors que Ginzburg se réfère aux rapports culturels structurels et pour ainsi dire quotidiens. Cela dit, l'exemple de 1693 prouve néanmoins que la porte, si elle est de moins en moins ouverte, n'est pas non plus totalement fermée : à l'occasion, le mouvement du bas vers le haut a encore lieu. Une analyse attentive des chroniques des tremblements de terre du XVIII^e siècle pourrait probablement permettre d'identifier le moment où ladite porte s'est complètement fermée, et où la transmission du bas vers le haut a définitivement cessé de jouer un rôle important.

Il est temps de tirer les fils de toute notre analyse. Nous avons au départ un tremblement de terre d'une violence exceptionnelle, suivi au cours des jours suivants par une succession quasi continue de secousses sismiques. Pendant quelques temps, les Siciliens vivent dans un sentiment d'incertitude totale ; ils craignent en particulier que les séismes ne finissent par provoquer l'engloutissement de leur île : il s'agit d'une crainte tellement vive, que tous ceux qui le peuvent se réfugient à bord d'embarcations, quitte à abandonner leur poste et leur devoir. Dans les villes que nous avons appelées A+, l'absence de cérémonies religieuses indique, d'autre part, que le tremblement de terre a momentanément brisé les rouages mêmes de la société ; les *terremotati*, qui ont perdu la plupart de leurs repères physiques et humains, sont plongés par ailleurs dans une sorte d'intense stress post-traumatique collectif. Ce stress post-traumatique entraîne un tel bouleversement de la société, qu'il provoque une sorte de vaste redistribution des lieux (les individus, les populations entières, les villes, les édifices se déplacent), des femmes (la « libertad » des religieuses, la rupture des barrières sexuelles) et des biens (les pillages, les vols au sein d'une même famille, ou entre voisins). Dans les villes A+, même là où, comme à Syracuse, les autorités municipales et l'armée auraient encore les moyens d'intervenir pour réprimer les pillages, elles ne le font pas, comme si elles étaient paralysées.

²³⁷ Carlo GINZBURG, *Il formaggio...*, cit., pp. 145-146.

Pour désigner cette situation politique incertaine qui se crée au lendemain du tremblement de terre, nous avons utilisé les termes de « catastrophe » sociale et de « révolution ». Il y a, assurément, renversement de l'ancien ordre politique et social, et basculement vers un nouvel ordre caractérisé par la remise en cause radicale de la hiérarchie sociale et de la propriété privée. Ce basculement n'est pas imposé par la force : il est en partie créé *de facto* par le *terremoto* lui-même (nivellement des privilèges), et d'autre part il apparaît aux yeux des acteurs à la fois nécessaire (pour ne pas mourir de faim il faut prendre les réserves alimentaires là où elles se trouvent) et en quelque sorte légitime (le « monde à l'envers »).

Ce contexte très particulier génère un phénomène politique original. D'un côté, il y a suspension du droit : ce que Ximenes décrit en disant que la justice a « dans le même instant perdu son épée et la force de ses lois », et ce que nous appellerions aujourd'hui un état d'exception. État d'exception qui, comme l'écrit Giorgio Agamben, se caractérise au premier chef justement par une « désactivation » de la distinction entre privé et public²³⁸. État d'exception qui représente, d'autre part, la quintessence de ce contre quoi se dresse la culture politique de l'Ancien Régime²³⁹, et qui pourrait constituer par conséquent une véritable amorce de révolution politique. Mais d'un autre côté, il n'y a chez les défenseurs du nouvel ordre – c'est-à-dire principalement la plèbe rurale – aucune conscience politique structurée, mais plutôt un ensemble d'aspirations. Aspirations qui sont d'autant plus extrêmes (suppression de la propriété privée et des hiérarchies, fin du travail, etc.), que personne, sans doute, ne croit vraiment qu'elles soient soutenables sur le long terme. Le résultat est une expérience politique qui tient à la fois de la nécessité et de l'utopie, de la révolution et de la fête carnavalesque.

Cette expérience semi révolutionnaire dure peu : quelques semaines tout au plus. L'arrivée, ou l'annonce de l'arrivée des hommes dépêchés sur place par le vice-roi sonne l'heure du retour à l'ordre et le glas du « monde à l'envers ». Car le vice-roi n'envoie pas dans le Val di Noto seulement le duc de Camastra, mais toute un bataillon de magistrats et de militaires, chacun ayant la responsabilité d'une certaine ville ou d'une certaine région. Ces hommes arrivent de Palerme avec des soldats, des vivres, un

²³⁸ Giorgio AGAMBEN, *Etat d'exception...*, cit., p. 86.

²³⁹ Cf. Walter BENJAMIN, *Origine du drame baroque allemand*, 1985 (éd. à partir de l'éd. allemande de 1974), p. 65-66.

peu d'argent, mais surtout avec le sentiment que rétablir l'ordre constitue une mission légitime. La légitimité change ainsi de nouveau de camp. On imagine le soulagement des élites urbaines, des ecclésiastiques, des nantis : c'est, pour eux, la fin d'une sorte de long cauchemar.

La normalisation ne se fait cependant pas du jour au lendemain. Nous avons vu qu'à l'automne 1695, soit plus de deux ans et demi après le tremblement de terre, la situation des religieuses est encore en suspens dans plusieurs villes du Val di Noto. En ce qui concerne les pilleurs, les autorités font recours à leur politique traditionnelle lors de la répression des révoltes²⁴⁰ : l'arrestation de nombreux suspects, quelques exécutions capitales, quelques hommes envoyés aux galères, quelques femmes fouettées, et pour le reste une large amnistie générale²⁴¹. Dans certains cas les pilleurs sont autorisés à garder un tiers de leur butin, pourvu qu'ils rendent les deux autres tiers et surtout les objets religieux²⁴².

Mais au-delà du butin, la quasi révolution de janvier 1693 a-t-elle laissé un héritage politique ? Du côté du patriciat catanais, il y a eu, en tous cas pendant quelques années, une extrême défiance à l'égard de la « plèbe » et une politique vigilante pour éviter toute source possible de « disordini » et « tumulti » (désordres et tumultes). Une politique dont on perçoit, par exemple, les échos dans les négociations entre le sénat et l'évêque à propos du parcours de la procession de sainte Agathe²⁴³. Du côté populaire, les événements de janvier 1693 n'ont laissé apparemment rien d'autre que le souvenir durable d'une expérience extraordinaire. Une expérience tellement extraordinaire qu'elle a probablement fini, au bout du compte, par devenir incompréhensible.

Je voudrais à ce propos laisser le mot de la fin au *cantastorie* Gaetano Accaputo. Nous avons déjà souligné que ce poème, composé à l'occasion du *terremoto*, ne fut jamais consigné par écrit, mais fut transmis oralement de génération en génération jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ce poème – dont on sait qu'il avait une large diffusion – était en particulier récité lors des moissons (les moissonneurs ayant l'habitude de

²⁴⁰ Voir par exemple la politique du vice-roi de Naples au lendemain de la révolte de 1648 : cf. Giuseppe GALASSO, *Napoli spagnola...*, cit., pp. 5-10.

²⁴¹ A propos des mesures d'ordre public imposées par le duc de Camastra cf. Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., et Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 192.

²⁴² *Ibid.* p. 193.

²⁴³ Cf. par exemple ASP, TRP Consulte IIa serie 26, c. 254 (janvier 1698).

chanter pour rythmer leur travail). Toutes ces précisions pour souligner que ce poème, au-delà des intentions premières de son auteur, exprime quelque chose de la mentalité de la paysannerie du Val di Noto. A un certain moment, le poème évoque les richesses qui se trouvent sous les décombres des villes *terremotate*. Voilà ce qu'il affirme à ce propos²⁴⁴ :

« Combien de richesses y a-t-il sous la terre
 les deniers d'or et d'argent s'additionnent
 les richesses sont des divinités de ce monde
 elles sont de terre et elles doivent [re]devenir terre.
 Maintenant je me confonds sur un seul point :
 je ne sais pas quel est le sens de ce que Dieu nous a démontré. »

Mais revenons un instant à ces terribles journées de l'après *terremoto* que nous venons d'analyser. Alors que les séismes se poursuivent de façon ininterrompue, alors que les *terremotati* craignent que la terre ne soit engloutie, alors que les villes sont à feu et à sang, qui aurait même l'idée de penser à la reconstruction ? Et pourtant, le processus de reconstruction, en tous cas à Catane, a déjà commencé. C'est ce que nous allons voir maintenant.

²⁴⁴ « quantu ricchizzi ca 'n-terra ci sunnu// di oru e d'argentu assumunu li rinari// li ricchizzi su divinatati ri stu munnu// ri terra sunu e terra s'-an' a-ffari.// Ora nta 'n-zulu puntu mi cunfunnu// 'n-zacciu chi fini Ddiu n'ha-ddimustrari. » Gaetano ACCAPUTO, *U tirrimotu anticu...*, cit., p. 50.

ÉPILOGUE

SEUILS PSYCHOLOGIQUES DE LA RECONSTRUCTION

L'histoire urbaine propose classiquement des typologies pour analyser les villes. Giuseppe Dato, dans son beau livre sur la Catane post-sismique, analyse par exemple les unes après les autres les diverses catégories de bâtiments qui se reconstruisent après 1693¹. Il distingue ainsi cinq types principaux d'édifices, qui se subdivisent à leur tour en diverses sous-catégories : 1) les couvents : avec cloître carré, rectangulaire ou quadrilatéral ; avec couloirs perpendiculaires ou parallèles aux façades externes, etc. ; 2) les églises : à basilique tripartite (selon un modèle datant du XVI^e siècle) ou à divers types d'espace unitaire (selon les plus récents modèles romains) ; 3) les palais : avec trois différentes typologies de façades ; avec ou sans jardin suspendu, etc. ; 4) les édifices publics : sénat, université, hôpitaux, etc. ; 5) les maisons populaires : « terrane » c'est-à-dire sans étage, ou « solerate » c'est-à-dire avec un étage ; agrégées en simple ou double file ; enserrant des « cortili » (cours intérieures) à forme régulière ou irrégulière, etc.

Je voudrais proposer ici une typologie à la fois inédite – pour autant que je sache – et adaptée à mon sujet, dans la mesure où elle permet de tracer un lien entre *terremoto* et reconstruction. Cette typologie consiste à distinguer, à travers la nature successive des constructions, les seuils psychologiques de la réédification post-sismique. Il y a en effet

¹ Giuseppe DATO, *La città di Catania...*, cit., pp. 59-104.

une histoire psychologique de la reconstruction à écrire à côté de son histoire matérielle. Le début de la reconstruction n'est pas qu'une affaire de logistique, d'organisation technique, de disponibilité financière : c'est aussi, et peut-être surtout, le franchissement d'un seuil psychologique. L'histoire entière de la réédification pourrait se résumer à celle du franchissement de plusieurs seuils psychologiques.

Imaginons un curseur qui se déplacerait entre deux pôles : d'un côté prédominent la peur des séismes et l'angoisse des lieux confinés ; de l'autre prévaut ce que l'on pourrait appeler un « désir d'architecture », c'est-à-dire un désir de construire, d'habiter, d'utiliser des édifice solides, adaptés et beaux : la *firmitas, utilitas ac venustas* de Vitruve. « Désir d'architecture » qui va du reste de pair – pour des raisons d'ordre économique, esthétique, de prestige, etc. – avec une poussée vers la hauteur des bâtiments : étages des maisons, coupoles des églises. Le tremblement de terre provoque la chute brutale du curseur à son degré zéro ; la reconstruction est la remontée progressive du curseur vers la position la plus élevée, chaque étape étant franchie plus ou moins rapidement (voir le schéma à la fin de l'épilogue).

Dans quelle mesure les sources permettent-elles d'identifier ces seuils ? de dater le passage de l'un à l'autre ? Ce passage se fait-il plutôt à travers un processus progressif ou par brusques paliers ? Certains seuils sont-ils plus difficiles à franchir que d'autres ? Y a-t-il synchronie entre les différentes villes *terremotate* ? entre les différents acteurs au sein de chaque ville ? Le mouvement est-il linéaire ou y a-t-il des retours en arrière ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous allons maintenant essayer de répondre.

1. La crainte prédomine

Le degré zéro : sous le « manto del cielo »

Le soir et la nuit du 11 janvier 1693 marquent donc le degré zéro du curseur et le point de départ de notre parcours. Cette nuit du 11 au 12 janvier, en Sicile, en Calabre et

dans l'île de Malte, la plupart des habitants dorment sous le « manto del cielo » (à la belle étoile) pour reprendre l'expression de Cristofaro Amico². Il y a toutefois une différence importante entre trois groupes de villes :

Il y a tout d'abord celles où, comme à Catane, Augusta ou encore Occhiolà, il n'est de toute façon plus possible de s'abriter à l'intérieur des édifices – à supposer que les rescapés l'eussent voulu – puisque ceux-ci sont quasiment tous écroulés. Là les chroniqueurs évoquent les souffrances qu'ils endurèrent avec leurs compatriotes alors qu'ils étaient exposés aux intempéries. « La pioggia mai cissava di finiri, senza riparu ed ajutu nisciunu » (la pluie ne cessait jamais de finir, [nous étions] sans abri et sans aucune aide » se souvient Tommaso Costanzo³. Tandis que Mario Centorbi décrit ainsi cette nuit du 11 janvier⁴ :

« Ainsi, nous passâmes toute la nuit à découvert, exposés à la pluie, au vent, au froid, réunis par groupes de vingt ou trente, sans repos, à jeun et assoiffés, et on n'entendait rien d'autre que des litanies, des rosaires, des oraisons [...] si la providence de Dieu n'avait pas suggéré à certains d'aller chercher du bois et des roseaux pour allumer des feux, personne n'aurait certainement survécu »

Le deuxième groupe est celui des villes où la grande majorité ou même la quasi totalité des maisons tiennent encore debout, et où un certain nombre d'entre-elles sont encore malgré tout habitables : c'est par exemple le cas à Syracuse, à Caltagirone, à Randazzo ou encore à Messine⁵. Ici les témoins mettent surtout l'accent sur la crainte que suscitent non seulement les bâtiments mais aussi la terre. Nous avons cité, dans le

² Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 169.

³ « La notti poi chi la salvata genti [...] / Pusava stanca, misera e dulenti. / Rimbombava stupenda Etna tunanti, / Cù tirmoti tanti, quant'ogn'unu / Rimasi tuttu pallidu e trimanti. [...] / Lu celu cumpariu mirigghiu e brunu, / La pioggia mai cissava di finiri, / Senza riparu ed ajutu nisciunu. » Tommaso COSTANZO, *Catania distrutta...*, cit.

⁴ « Quindi et ivi tutta la notte esposti all'aria scoperta, all'acque, a' venti e freddi, ragunati a venti e a trenta, senza riposo, digiuni e sitibondi, altro non si sentiva che cantar litanie, rosarij et orationi [...] se la providenza di Dio mancava in suggerir alcuni animosi d'accender fuoco, dilungandosi in procurar legni e canne, al sicuro non sarebbe rimasta persona vivente » Mario CENTORBI, *Ragguaglio...*, cit., p. 225.

⁵ Syracuse et Caltagirone subissent une intensité sismique de IX, ce qui signifie l'écroulement d'environ un quart des édifices et la destruction d'un autre quart ; l'autre moitié des bâtiments, malgré des dommages conséquents, demeure malgré tout habitable. A Randazzo et Messine l'intensité atteint le degré VIII, ce qui signifie très peu d'écroulements et seulement un quart des bâtiments détruits.

chapitre précédent, la dépêche du gouverneur de Messine qui informe le vice-roi qu'une partie de la population s'est réfugiée à bord d'embarcations (sans doute ancrées dans le port). A Randazzo, le *secreto* explique au vice-roi que « por el temor » (par crainte), les habitants se sont installés « a la la campaña donde quedan sin abrigo con frios grandes y nezesidad » (à la campagne où ils demeurent sans abris, avec de grands froids et difficultés)⁶. Francesco Aprile se souvient pour sa part qu'à Caltagirone, la nuit du 11 janvier, « per lo spavento delle passate rovine, come pure perché di tratto in tratto scuotevasi di nuovo la terra, niuno s'arrischiò a rientrare sotto i tetti » (en raison de la frayeur engendrée par les destructions, et parce que la terre tremblait de nouveau de temps en temps, nul ne se risqua à rentrer sous les toits)⁷. C'est ce que confirme son compatriote Antonio Boscarelli qui affirme : « e tutta quella notte ni stettimo con l'acqua in testa » (et toute cette nuit là nous restâmes sous la pluie battante)⁸. Mais le témoignage le plus significatif est sans doute celui de l'évêque de Syracuse qui raconte au cardinal Carpegna l'épisode suivant⁹ :

« Je dirai seulement à Votre Excellence que deux infidèles [sans doute deux esclaves musulmans] étant venus me voir peu après [le *terremoto*] pour recevoir le saint baptême, il ne fut pas possible, au cours des deux heures de jour qui restaient encore, de trouver un peu d'eau pour les baptiser, tellement grande était l'horreur et l'insensibilité de tous, nul n'ayant eu le courage de pénétrer dans une maison pour prendre un peu d'eau ; je consolai les deux catéchumènes en leur disant que le désir de recevoir le baptême suffisait pour les sauver s'ils étaient morts au cours de cette nuit, et le lendemain matin ils furent immédiatement baptisés. »

⁶ AGS, Estado 3507 n. 9. Dépêche du 16 janvier 1693.

⁷ Francesco APRILE, *Della cronologia...*, cit., p. 388.

⁸ Antonio BOSCARRELLI, *Relazione del terremoto*, ms., s.d, pp. 169-170, cit. par Salvatore NICOLOSI, *Apocalisse...*, cit., p. 114.

⁹ « Dirò solamente a V[ostra] E[ccellenza] che essendo venuti da me poco dopo due infedeli per ricevere il santo batesimo, non fu possibile in due hore, che restavano di quel giorno, trovar poca acque per poterli battezzare, tanto fu l'orrore e tanta l'insensibilità di tutti, non avendo ardito alcuno d'entrar dentro casa neruna per prendersi un poco d'acqua ; consolai i due catecumeni con dirli che il desiderio di ricevere il batesimo era bastante per salvarli se morissero in quella notte, e la mattina poi furono subito battezzati. » ASV, Carpegna 5-III, c. 16.

Si l'on en croit Fortezza, non seulement dormir sous un toit, mais même rentrer un instant à l'intérieur d'une maison représentait à ce moment-là un défi insurmontable. L'évêque raconte, par ailleurs, qu'il avait lui-même pu trouver refuge dans son carrosse, au milieu de son jardin, mais que les religieuses qui l'avaient rejoint avaient passé la nuit du 11 janvier « con pioggia e vento » (exposées à la pluie et au vent)¹⁰.

Le dernier groupe est celui des villes où les dégâts ont été très légers ou même nuls, mais où, en raison du « temor de las replicas », les habitants ont néanmoins fui leurs maisons pour se réfugier à la campagne. C'est par exemple le cas des cités calabraises de Cosenza et Monteleone que nous avons signalées dans le chapitre précédent.

Il est intéressant, à ce propos, de comparer le comportement de la population de Monteleone après le 11 janvier à celui des habitants de Catane ou Occhiolà suite au premier *terremoto* du 9 janvier. A Monteleone le séisme du 11 janvier ne provoque aucun dommage aux bâtiments, mais seulement une certaine frayeur¹¹ : ce qui correspond à un degré d'intensité sismique évalué à v¹². A Catane et Occhiolà le séisme du 9 janvier avait engendré au contraire des dégâts généralisés à quasiment tous les édifices, avec la destruction de près d'un quart d'entre eux : ce qui correspond à un degré d'intensité sismique évalué à VIII pour la première et VII-VIII pour la seconde¹³. En dépit de ces dégâts et de ces destructions qui créaient une situation objective de danger, les populations de Catane et Occhiolà avaient continué – en tous cas par moments – à vivre dans leurs maisons et à participer en masse à des cérémonies religieuses à l'intérieur de leurs églises à moitié démolies. Nous avons vu par exemple que Mario Centorbi raconte que les habitants d'Occhiolà, « se [faisant] courage et remettant le tout à la volonté divine », étaient retournés dormir dans leurs maisons au cours de la nuit du 10 au 11 janvier ; et qu'ils étaient retournés également chez eux pour manger le 11 janvier à midi¹⁴. A Catane, Cristofaro Amico écrit, non sans une pointe d'humour, que certains habitants préfèrent demeurer dans leurs maisons au cours de la nuit du 10

¹⁰ Ibid.

¹¹ Comme le raconte le gouverneur La Rocca au vice-roi de Naples : AGS, Estado 3507, n. 3.

¹² Voir l'annexe.

¹³ Idem.

¹⁴ Voir la chapitre I.

janvier, malgré la crainte de la réplique des 24 heures¹⁵, car ils craignaient plus de mourir de froid à l'extérieur que de mourir écrasés à l'intérieur¹⁶. A Monteleone, en revanche, quand bien même les bâtiments ne présentent pas de danger structurel, la population a entièrement abandonné la ville pour passer « *noche y día en las campañas* » (nuit et jour à dans les campagnes) en dépit du mauvais temps¹⁷.

Cette différence de comportement constitue bien la preuve que la crainte que les édifices ne s'écroulent n'est pas directement et proportionnellement reliée à l'intensité sismique subie par les *terremotati*. Cette crainte renvoie également à ce contexte de panique et d'angoisse généralisées que nous avons analysé dans le chapitre précédent. Plus que de crainte, il faudrait du reste sans doute parler plutôt de phobie. La crainte est en effet un sentiment que l'on peut dans une certaine mesure surmonter en « se [faisant] courage », selon l'expression de Mario Centorbi (voir *supra*). La phobie est au contraire une émotion quasi invincible, contre laquelle le seul courage est pour ainsi dire impuissant ; émotion que décrit l'évêque de Syracuse lorsqu'il affirme que l'« horreur » était tellement grande que nul n'avait plus « le courage de pénétrer dans une maison » (voir *supra*).

De Palerme à Cosenza, en passant par Malte et Catane, tous les *terremotati* éprouvent cette même phobie à l'égard des bâtiments cloisonnés. C'est d'ailleurs un mécanisme psychologique habituel dans de pareilles circonstances, mécanisme dont on trouve le témoignage lors des tremblements de terre les plus récents. En l'occurrence, ce qui nous intéresse ici, c'est que cette phobie symbolise parfaitement le degré zéro de notre curseur : un degré où non seulement les *terremotati* dorment à la belle étoile, mais où l'idée même de reconstruction paraît sans doute totalement déplacée. Si, en cette nuit du 11 janvier 1693, quelqu'un avait pu interroger les survivants de Catane sur leurs projets de reconstruction pour le futur, combien d'entre eux auraient été prêts à répondre ? Qui, cette nuit là, aurait eu envie de parler de pierres de taille, de mortier, de madriers, d'étages, d'églises à basilique tripartite ou encore de coupes ?

¹⁵ Voir la chapitre I.

¹⁶ Cristofaro AMICO, *Cronologia universale...*, cit. p. 156.

¹⁷ Comme le raconte le gouverneur La Rocca, qui est lui-même basé à Monteleone : AGS, Estado 3507, n. 3.

Cela dit, *terremoto* ou pas, crainte que le Jugement dernier ne soit imminent et que la terre ne puisse s'effondrer (voir le chapitre précédent) ou pas, il faut bien malgré tout se protéger des intempéries et du froid de ce mois de janvier 1693. Cristofaro Amico se souvient ainsi qu'un certain nombre de Catanais avaient eu, dès la nuit du 11 janvier, la présence d'esprit de se défendre « dalli rigori del freddo chi con un solo mantello, altri con coltre, chi con stracci, drappi e cortine » (des rigueurs du froid qui avec un seul manteau, d'autres avec des couvertures, qui avec des chiffons, des draps, des rideaux)¹⁸. Mario Centorbi met lui l'accent sur les grand feux que les survivants d'Occhiolà avaient allumés pour se réchauffer cette nuit là (*supra* p. 428). Mais il raconte, par ailleurs, comment ceux-ci étaient retournés dès le lendemain sur les ruines de leurs anciennes maisons « per fare provisione tanto di vestimenti, quanto di robba per dormire » (pour faire provision tant de vêtements, que d'affaires pour dormir)¹⁹.

Une autre solution pour se protéger des intempéries consiste tout bonnement à se réfugier sous un arbre. Francesco Privitera indique par exemple que les chanoines de la cathédrale de Catane avaient passé la nuit du 11 janvier « sotto un albero di fico d'India » (sous un arbre de figue de barbarie)²⁰. Dans un document judiciaire, un témoin remarque au passage que, au lendemain du *terremoto*, Michelangelo Tedeschi ainsi que plusieurs autres personnes, dont le nouveau vicaire épiscopal Giuseppe Celestre, étaient installés « sotto il piede della carrubba » (sous le caroubier) au milieu de la place de l'église de Santa Maria del Carmine hors les murs²¹. Mario Centorbi affirme de son côté que les survivants d'Occhiolà avaient quitté leur bourg en ruine pour se réfugier dans une forêt des environs, et que là « ricercavano i più folti e condensati alberi, quelli servendo per difensori dell'aria e di gelo e dell'acqua » (ils recherchaient les arbres les plus denses et touffus, qui servaient comme défense contre l'air, le gel et la pluie)²². Dans une phrase pleine de lyrisme, Centorbi ajoute : « si dormiva dunque sotto quegl'alberi quali servivano non solo di padiglione di campo, ma di ricamate cortine »

¹⁸ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 169.

¹⁹ Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 228.

²⁰ Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 62.

²¹ ASC, Corporazioni religiose, appendice b 27/6, s.n., s.d., in *HT II* 144.

²² Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., p. 226.

(on dormait donc sous ces arbres qui faisaient office non seulement de baldaquin de camp, mais également de rideaux brodés)²³.

Les couvertures, les feux, les arbres ne peuvent toutefois offrir qu'une protection limitée contre les rigueurs de l'hiver et surtout contre la pluie, dont tous les témoins affirment qu'elle « ne cessait jamais de finir ». Ceux qui possèdent encore un carrosse, comme l'évêque de Syracuse (voir *supra*), peuvent s'y réfugier : mais c'est une solution à la portée de seuls quelques nantis ; à Catane – ainsi que sans doute dans d'autres villes – la plupart des carrosses ont du reste été détruits par le tremblement de terre²⁴. Dans ces conditions, les *terremotati* sont bien obligés de trouver d'autres solutions.

Le premier degré : des abris ultra légers

Dans le volume qui contient les actes du procès qui opposa le baron Michelangelo Paternò-Castello à son neveu Vincenzo²⁵, se trouve le témoignage suivant déposé par le chanoine Giovanbattista Parisi²⁶ :

« le soir du dimanche 11 janvier, jour où survint le *terremoto* dans cette ville de Catane, ce témoin se retrouva avec diverses autres personnes dans le jardin de don Vincenzo Nicosia, situé dans ladite ville dans la *contrada* [le quartier] des Granatelli ; et parmi ces personnes il y avait don Michelangelo Paternò-Castello, qui, dans ce jardin, resta couché dans les bras de ce témoin, et au cours de cette nuit de dimanche se confessa encore et encore avec ce témoin, par peur des tremblements de terre continuels, et aussi parce qu'il craignait pour sa vie étant tout à fait brisé. Le lundi suivant, 12 de ce dit mois de janvier,

²³ *Ibid.*, pp. 227-228

²⁴ Cf. le chapitre IV.

²⁵ A propos de la rivalité entre l'oncle et le neveu cf. le chapitre IV.

²⁶ « domenica la sera 11 del mese di gennaio, giorno che sorti il terremoto in questa città di Catania, si ragunò esso rivelante con diverse persone nel giardino del quondam don Vincenzo Nicosia esistente in questa predetta città e contrada delu Granatelli, e fra l'altre persone vi fu don Michelangelo Paternò e Castello, nel quale giardino detto don Michelangelo commorò con esso rivelante, e corcato nelle braccia di esso rivelante, ed in detta nottata della domenica più e più volte si confessò con esso rivelante per paura delli continui terremoti, si come per il pericolo tenea della sua vita per esser assai fracassato. Il lunedì doppo 12 di detto mese di gennaio, verso le ore 15 incirca, esso rivelante assieme con detto don Michelangelo ed altre persone uscì dalla rovinata città ed andò ad abitare vicino la porta di S. Ursula dove s'accommodò con dette prenominate persone sotto un tenna di barca » ASC, Raddusa 398, c. 135.

vers 15 heures [08:30 GMT+1], ce témoin, en compagnie dudit don Michelangelo et d'autres personnes, sortit de la ville en ruines et alla s'établir près de la porte de Sant'Ursula où il s'installa, avec lesdites personnes, sous la tente d'une barque [...]. »

Difficile de dire si cette « tente de barque » n'est autre qu'une voile faisant office de tente (comme celle qui figure sur une photo datant du *terremoto* de Messine de 1908 : fig. 6) ou si c'est plutôt l'une de ces bâches qui servent à protéger les barques de l'humidité. Il s'agit en tous cas d'un abri de fortune de quelques mètres carrés, sous lequel ces hommes (une dizaine en tout²⁷) trouvent refuge. Et en effet, quoi de plus léger, de mieux adapté qu'une tente pour se protéger de la pluie, tout en étant certains de ne pas être blessés en cas de nouvelle secousse sismique ? Dormir sous une tente, c'est cependant déjà dormir sous une espèce de toit et non plus sous le « manto del cielo » : une étape est franchie. Et d'autre part, il a bien fallu – en dépit de toutes les difficultés et de la panique généralisée – que quelqu'un trouve le courage et l'énergie pour récupérer les matériaux nécessaires (du bois et des cordes pour la structure ; ladite voile ou bâche pour la couverture²⁸), et ensuite pour arrimer le plus solidement possible le tout afin que la tente ne s'affale pas au premier coup de vent. A travers le bricolage de cette tente on peut ainsi déjà reconnaître le tout premier pas de l'engrenage de la réédification. Et cela d'autant plus que ce bricolage ne constitue pas un acte isolé, mais qu'il s'inscrit au contraire dans un mouvement d'ensemble de construction d'abris provisoires. Un mouvement d'ensemble qui apparaît clairement à travers les sources, et qui ne concerne pas seulement Catane mais toute les communautés *terremotate*.

Au détour d'une phrase, la chronique d'Andrea Gurciullo nous informe par exemple que le 12 janvier le marquis de Sortino était déjà installé sous une tente plantée au milieu d'une esplanade²⁹. Dans un document notarié concernant la restitution de certains objets de valeur, on apprend au passage que le 13 janvier l'abbesse du monastère

²⁷ On obtient ce chiffre en croisant les divers témoignages dont celui d'Antonio Fisichella que nous avons cité dans le chapitre précédent.

²⁸ Il est peu probable que celle-ci se trouvât déjà sur place, près de la porte de Sainte Ursule. En effet cette porte donne vers le nord, c'est-à-dire vers la campagne, alors que le port et les entrepôts de grèements se trouvent au Sud de la ville.

²⁹ Andrea GURCIULLO, *Notizie...*, cit., p. 111.

catanais de San Giuliano se trouvait à l'intérieur d'une « capanna » (une cabane)³⁰. Évoquant sa propre expérience, le médecin de Caltagirone Antonio Boscarelli affirme que dès les premières heures de la matinée du 12 janvier « procuramo accomodarci qualche pagliaro o baraccha » (nous fîmes en sorte de nous arranger quelque cabane ou baraque)³¹. Relatant les péripéties des rescapés d'Occhiolà au milieu de la forêt où ils s'étaient réfugiés (voir *supra*), Francesco Micciardo écrit³² :

« Arrivés dans le bois, ils restèrent à découvert pendant deux jours et deux nuits, jusqu'à ce qu'ils arrangent [le mercredi 14 janvier³³] des petites cabanes avec les branches de ces arbres »

Retenons de ces divers témoignages que les tous premiers abris sont probablement construits moins de vingt-quatre heures après le désastre, et que quelques jours seulement après le tremblement de terre la plupart des rescapés disposent sans doute déjà d'un toit de fortune. Le premier seuil est par conséquent franchi à la fois très rapidement et de façon à peu près simultanée par toutes les populations *terremotate*.

Aucune source ne juge utile de décrire ces premiers abris. Seule exception, le chroniqueur anonyme de Noto qui le fait pour expliquer pourquoi ils s'incendiaient aussi facilement. Ils étaient, écrit-il, « composti la maggior parte di giunchi, erbe secche e palme selvatiche, e perciò più atti a concepire il fuoco » (pour l'essentiel composés de joncs, d'herbes sèches et de feuilles de palmiers sauvages, et par conséquent facilement inflammables) ; ailleurs il précise qu'ils étaient « intralciati d'erbe secche e fieno » (composées d'herbes sèches et de foin entrelacés)³⁴.

Ces abris qu'évoque le chroniqueur de Noto correspondent à ce que les contemporains appellent des « pagliari », à savoir des sortes de cabanes réalisées avec des matériaux végétaux (ainsi que de la terre) récupérés sur place. Les survivants de

³⁰ ASC, notaire Francesco Romano 1812, c. 253.

³¹ Antonio BOSCARRELLI, *Relazione...*, cit., p. 114.

³² « Arrivati nel bosco, si stettero ad aria aperta per due giorni e due notti, sino che s'accomodorno i pagliarucci con li rami di quell'alberi » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 251.

³³ Micciardo et Centorbi indiquent en effet que la population s'était installée dans ladite forêt le lundi 12 janvier.

³⁴ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...* cit., pp. 120-121.

Noto, qui se sont dispersés à travers les champs autour de leur ville, utilisent du foin, des herbes sèches, des joncs. Les habitants d'Occhiolà, qui se trouvent au milieu d'une forêt, emploient des branches d'arbres (voir *supra*). Les habitants d'Avola, qui se sont installés dans des champs de canne à sucre, arrachent les cannes pour construire leurs *pagliari* (cf. le chapitre IV p. [...]).

Remarquons que ces *pagliari* constituent une forme traditionnelle d'habitation rurale, généralement temporaire ou saisonnière. Les bergers ou les travailleurs agricoles qui n'ont pas la possibilité de rentrer chez eux le soir dorment dans des *pagliari* au milieu des campagnes³⁵. En 1782, alors que la vie rurale est désormais à la mode³⁶, le roi des deux Siciles a son propre *pagliaro* dans son jardin de Portici³⁷. Dans le Sud de l'Italie, ces cabanes ont traditionnellement une forme conique (voir par exemple la fig. 7). Il s'agit toutefois d'un modèle d'habitation rurale que l'on retrouve, avec de nombreuses variantes, non seulement à travers toute la péninsule italienne³⁸, mais aussi à travers tous les continents³⁹. Cela signifie en d'autres termes que les populations paysannes maîtrisent parfaitement la technique de construction de ces abris, n'ont pas de difficultés particulières à trouver les matériaux nécessaires, et ont dans une certaine mesure l'habitude d'y vivre.

Les choses sont plus compliquées dans les villes en ruine. Là aussi les abris sont bricolés avec des matériaux de récupération. Cristofaro Amico écrit ce sujet que les Catanais « procacciandosi delle loro case distrutte le travi e tavole de tetti e solari se ne facevano capanne e baracche » (en se procurant les poutres et planches des toits et des planchers de leurs maisons détruites, s'en faisaient des cabanes et des baraques)⁴⁰. Toutefois, récupérer du bois au milieu des décombres, le transporter ensuite d'un endroit à l'autre, n'est pas forcément toujours une opération aisée et sans danger. Par

³⁵ La population rurale sicilienne de l'époque habite essentiellement des maisons citadines, dans des gros bourgs agricoles qui sont parfois très éloignés des champs.

³⁶ C'est en 1783 que Marie-Antoinette (soeur de la reine de Naples) commence les travaux du hameau de Versailles.

³⁷ L'écrivain anglais William Beckford a l'occasion de l'admirer alors qu'il visite le jardin royal de Portici en juillet 1782 : cf. William BECKFORD, *Letters from Italy with Sketches of Spain and Portugal*, 1834, I, p. 303.

³⁸ cf. Enrico GUIDONI, *L'architettura popolare italiana*, 1980.

³⁹ Cf. par exemple l'image [...] qui montre une cabane de berger de la Camargue.

⁴⁰ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 191.

ailleurs, alors que les *pagliari* correspondent à un type d'habitation qui a fait ses preuves et qui assure probablement un certain degré d'isolation, les abris citadins, réalisés de brique et de bois, sont sans doute nettement moins confortables et moins bien isolés. Compte tenu des circonstances, ces structures composées de poutres et de planches présentent également l'inconvénient d'être moins extraordinairement légères que celles qui ne sont faites que de foin, d'herbes sèches ou de joncs entrelacés.

Du reste, les contemporains distinguent soigneusement les deux types d'abris : s'ils nomment les premiers « *pagliari* », ils appellent généralement les seconds « *capanne* » (nous allons revenir dans un instant sur la distinction entre *capanne* et *baracche*). Or « *capanne* » ne signifie pas seulement cabane ; il désigne plus généralement tout abri de fortune. Ainsi, le chanoine Giovanbattista Parisi emploie le mot « *capanna* » pour désigner la sorte de tente (voir *supra*) sous laquelle il a trouvé refuge avec le baron Michelangelo⁴¹. Il est significatif que ce même terme peut, en d'autres circonstances, être synonyme de taudis. Par exemple, voulant déprécier la valeur de certaines maisons qu'il s'apprête à acquérir, un acheteur (en 1741) les désigne comme des « *capanne seu case* » ou encore comme des « *case terrane accapannate* »⁴².

Là où – comme à Catane ou Syracuse – les habitants n'ont pas abandonné leurs villes en ruine, il faut par conséquent imaginer leurs abris comme une succession de cahutes nichées au milieu des décombres ou dans leurs abords immédiats. Et ces cahutes ressemblent sans doute plus à celles (datant du séisme de Messine de 1908) que l'on voit au premier plan de la fig. 8, ou encore à droite de la fig. 9, qu'à l'alignement de tentes qu'imagine le graveur du *Europische Mercurius*.

Abris provisoires et processus de normalisation

Pagliari ou *capanne*, il s'agit cependant toujours d'un toit qui permet non seulement de se protéger des intempéries, mais aussi de retrouver une certaine intimité et, le cas échéant, sans doute aussi une certaine vie familiale. La tente du chanoine Parisi et du

⁴¹ ASC, Raddusa 398, c. 135.

⁴² ASC, Biscari 904, cc. 256-264. La lecture de l'acte de vente en question montre qu'il ne s'agit pas d'une cabane, mais bel et bien d'une maison appartenant d'ailleurs à une famille du patriciat de Catane.

baron Michelangelo abrite des hommes que seules les circonstances dramatiques du moment ont réunis : le chanoine affirme en effet qu'ils la partagent avec « d'autres personnes » (voir *supra*) ; et parmi celles-ci nous connaissons le nom d'Antonino Fisichella qui dans son propre témoignage ne signale aucun lien le reliant au chanoine ou au baron⁴³. D'autre part, la missive de l'évêque de Syracuse que nous avons analysée tout à l'heure⁴⁴ indique que ceux qui cohabitent à l'intérieur des cabanes ne sont pas toujours forcément apparentés. Cela dit, il est certain que la plupart des abris sont construits et habités sur une base familiale. C'est du reste ce qu'attestent de façon indirecte plusieurs sources. Évoquant le grand incendie qui avait détruit (le 22 juillet 1693) nombre de *pagliara* de la nouvelle Occhiolà, Mario Centorbi décrit par exemple les « povere madri e padri con figli su le braccia » (pauvres mères et pères avec des enfants dans les bras) qui pleuraient en regardant leurs abris consumés par les flammes⁴⁵. A propos du même incendie, Francesco Micciardo relate le miracle suivant⁴⁶ :

« Dans le temps de l'incendie des *pagliara*, chacun fuyait le feu. Une femme de soixante ans appelée Francesca De Stefano non seulement ne fuit pas de son *pagliaro*, mais elle reteint sa fille mariée avec ses enfants en bas âge sans les laisser sortir, invoquant toujours l'aide de sainte Anne. Tous les *pagliara* brûlèrent et celui de cette femme resta indemne et intact au milieu des flammes. »

A travers ces deux exemples on aperçoit les deux grands types familiaux de l'époque : la famille mononucléaire composée d'un couple avec ses enfants ; la famille élargie où, en l'occurrence, c'est la grand-mère qui semble de toute évidence commander.

⁴³ ASC, Carcaci 37, c. 57.

⁴⁴ Cf. le chapitre V.

⁴⁵ Mario CENTORBI, *Ragguaglio...*, cit., p. 225.

⁴⁶ « Nel tempo dell'incendio delle *pagliara*, ogn'uno fuggiva il fuoco. Una donna chiamata Francesca De Stefano, donna d'età di sessant'anni, non solo non fuggì dal suo *pagliaro*, ma trattenne una sua figlia maritata con li suoi figliolini senza lasciarli uscire, invocando sempre l'aggiuto di sant'Anna. Si bruciarono tutte le *pagliara* e quello di questa donna in mezzo le fiamme restò intatto et illeso. » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 253.

L'histoire du miracle que relate Micciardo met indirectement l'accent sur un autre aspect important, à savoir le rapport délicat et codifié qu'hommes et femmes entretiennent avec l'espace intérieur et extérieur. Il n'est sans doute pas nécessaire de rappeler que dans une société méditerranéenne traditionnelle, les femmes (surtout les jeunes femmes) doivent éviter dans la mesure du possible de passer trop de temps à l'extérieur sous peine de perdre leur « onore », tandis que la présence des hommes à l'intérieur du domicile familial n'est tout à fait la bienvenue que le soir et à l'heure des repas⁴⁷. N'est-ce pas ce schéma traditionnel que l'on retrouve à travers le récit de Micciardo ? D'un côté, l'incendie s'étant déclaré non pas la nuit mais en plein jour, le beau-fils est absent du domicile familial (compte tenu de la saison, il est sans doute en train de participer à la moisson) ; de l'autre côté, la *mater familias* empêche sa fille de sortir. Un tel jeu entre l'intérieur et l'extérieur n'était évidemment pas possible lorsque les habitants d'Occhiolà dormaient à la belle étoile sous les arbres ; la construction d'un simple *pagliaro* permet cependant de le recréer. En d'autres termes, le premier seuil de la réédification permet déjà aux *terremotati* de retrouver une partie de la relation traditionnelle qu'ils entretiennent avec l'espace, et ce faisant de renouer partiellement avec leur ancien mode de vie.

D'autre part, l'ancrage au sol, même provisoire, qui résulte de la construction des abris, entraîne rapidement une reconstitution des anciens réseaux familiaux et sociaux. C'est à nouveau la chronique de Francesco Micciardo qui fait apparaître le plus clairement ce phénomène. Après avoir raconté comment les survivants d'Occhiolà avaient quitté la forêt pour s'installer (à la fin du mois de janvier 1693) sur un nouveau site que leur avait indiqué leur seigneur, le prince de Butera, Micciardo ajoute⁴⁸ :

⁴⁷ A ce sujet cf. par exemple Peregrine HORDEN et Nicholas PURCELL, *The corrupting sea : a study of Mediterranean history*, 2000, p. 491. Pour ne citer qu'un exemple tiré des sources : en juillet 1694, Luciulla Marullo, une veuve avec plusieurs enfants à charge dont des « figlie femmine », ayant été chassée de l'abri qu'elle occupait en raison du percement d'une nouvelle rue, adresse une supplique aux autorités de Buccheri pour les prier, au nom des « viscere di Gesù Cristo » de lui restituer son habitation car n'ayant plus où se loger elle et sa famille sont « con pericolo dell'honore » (en danger de perdre l'honneur) : Archivio storico di Buccheri, Giustizia civile 1691-1693, transcrit par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri...*, cit., doc. II. 27.

⁴⁸ « e perché ogn'uno desiderava habitare vicino del parente e dell'amico ,si perdé l'ordine della fabrica delli pagliata, fatto con tutta accuratezza, con la distanza l'uno dall'altro per timore di qualche incendio, che diventorno tanto stretti, senza potersici rimediare, che era confusione » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 251.

« et parce que chacun désirait habiter à proximité du parent et de l'ami, on perdit l'ordre de la fabrication des *pagliara*, qui avait été établi avec le plus grand soin, avec la distance de l'un à l'autre par crainte de quelque incendie ; et ceux-ci devinrent tellement serrés, sans que l'on puisse y remédier, que la confusion s'installa »

Dernier aspect mais non des moindres, la construction des premiers abris coïncide avec un début de rétablissement de l'économie. Premièrement, parce que *capanne* et *pagliara* permettent de protéger de la pluie et des animaux les possessions et réserves alimentaires que les *terremotati* parviennent à récupérer. Deuxièmement, parce qu'en représentant une frontière symbolique entre intérieur et extérieur, ils marquent le retour de la propriété privée. En effet, autant les pilleurs peuvent considérer qu'il est légitime de s'emparer des biens qui se trouvent au milieu des décombres – estimant que ceux-ci sont « abandonnés et sans propriétaire » (cf. *supra*) –, autant ce raisonnement ne tient plus dès lors que ces biens se trouvent à l'intérieur d'un espace privé, quand bien même il ne s'agit que d'un simple abri fait de branches, d'herbes entrelacées ou encore de planches. Les parois de l'abri, en cachant les biens aux regards extérieurs, suffisent à réintroduire l'impératif du « Tu ne voleras pas ». Qu'il y ait ensuite des vols, c'est une autre question. Ce qui compte, dans la perspective du rétablissement de l'économie, c'est le retour du principe de propriété privée et la fin de la grande utopie du *omnia sunt comunia* (voir *supra*). Il est du reste significatif que les sources – qui accordent une très grande importance à la question des pillages et les décrivent avec abondance de détails – ne signalent aucun pillage de cabanes ou *pagliara*.

Il faut donc imaginer ces abris de dimensions modestes pleins à craquer de toutes sortes de choses et en particulier de biens comestibles. D'où la perte considérable lorsqu'ils brûlent (ce qui est surtout le cas des *pagliara* plus facilement inflammables que les *capanne*). Le chroniqueur de Noto, par exemple, remarque tristement que ses compatriotes ont perdu dans l'incendie de leurs *pagliara* le peu qu'ils avaient réussi à conserver suite au tremblement de terre⁴⁹. Mario Centorbi et Francesco Micciardo, de leur côté, vont jusqu'à considérer le grand incendie du 22 juillet 1693 (voir *supra*) – qui

⁴⁹ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 120.

détruit d'un coup plus de cent *pagliara* – comme un désastre aussi grave sinon pire que le *terremoto*. Centorbi affirme qu'avec l'incendie⁵⁰ :

« on vit une terreur et un tremblement pires et une perte égale à celle du *terremoto*, puisque [...] une grande quantité de froment, fèves, légumes, lits, vêtements et linge furent réduits en cendres. »

Tandis que Micciardo écrit⁵¹ :

« Tous les biens brûlèrent ainsi que les fruits de la récolte à ce moment là presque entièrement terminée : ces malheureux restant seulement avec ce qu'ils portaient sur le dos. Et ce fut le second et plus terrible fléau, puisque avec le *terremoto* on récupéra, bien qu'avec difficulté, quelque chose sous les pierres, mais avec le feu, seules les cendres restèrent de toute chose. »

Le troisième élément – sans doute le plus fort de tous – qui va dans le sens du rétablissement de l'économie concerne le marché du travail. Il est certain que la grande majorité des *terremotati* construisent eux même leurs abris, lorsqu'ils ne font pas appel à l'aide de parents, d'amis ou de voisins. Cependant, les sources montrent que certains acteurs font recours, dès cette toute première phase, à une main d'œuvre salariée.

Deux cas particuliers

L'un de ces acteurs est le monastère bénédictin catanais de San Nicolò. A propos de celui-ci, ouvrons d'abord un instant une parenthèse. Nous avons cité à plusieurs reprises la lettre que le bénédictin Antonino da Catania envoie à ses coreligionnaires

⁵⁰ « si vidde peggio terrore e tremore non che perdita uguale al terremoto, poicchè [...] s'incenerì molta quantità di formento, orgio, fave e legumi, letti, vestiti e roba bianca » Mario CENTORBI, *Ragguaglio...*, cit., p. 234.

⁵¹ « Si brugiorno tutte le robbe et li frutti del raccolto in quel tempo quasi tutto spedito : restando quelli meschini con quel solo che avevano di sopra, lo che fu il secondo e più fiero flagello, poichè con il terremoto sotto le pietre, benchè con stento si ricuperò qualche cosa, ma con il fuoco solamente d'ogni cosa ne restorno le ceneri. » Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 252.

palermitains pour leur faire part de la grande détresse dans laquelle se trouvent les survivants du monastère catanais. Rappelons que dans cette lettre, qui date du 19 janvier 1693, Antonino trace un tableau quasi apocalyptique de la situation catanaise : secousses sismiques incessantes, pillages, impossibilité de fabriquer du pain (car tous les moulins sont détruits), angoisse ressentie en entendant les appels désespérés de ceux qui sont ensevelis sous les décombres et que personne n'est en mesure d'aider... Le bénédictin conclut d'ailleurs sa description par ces mots : « en somme, ici c'est le Jugement universel »⁵². Et pourtant, au détour d'une phrase, il écrit : « le continue pioggie maggiormente ci confondono, giacché siamo collocati sotto di capanne malcomposte, e questa notte ci bagnassimo tutti » (la pluie continue nous perturbe encore plus, car nous sommes installés sous des cabanes mal équarries, et cette nuit nous avons tous été mouillés)⁵³. Je souligne ces deux aspects, car cette lettre est le seul document qui constitue à la fois un témoignage sur le vif de la détresse des *terremotati* et un témoignage de la rapidité avec laquelle les premiers abris ont été construits. Cela dit, pour le père Antonino ces cabanes ne représentent pas un élément de satisfaction, ni même un élément positif au milieu du désastre, mais plutôt un signe tangible de plus de la catastrophe, puisque les moines sont non seulement réduits à vivre dans des abris misérables, mais en plus ceux-ci ne les protègent pas même de la pluie. Ce texte nous invite ainsi à ne pas confondre les perspectives : là où nous voyons dans les abris provisoires le premier seuil de la reconstruction, les contemporains ne voient sans doute que des abris de fortune qui ne laissent en rien préjuger de l'avenir. C'est une évidence qu'il convenait cependant de souligner ne serait-ce qu'une fois.

Cette parenthèse refermée, venons-en à la question de la main d'œuvre salariée. Le livre des comptes de San Nicolò montre qu'entre le 13 et le 27 janvier 1693 près d'une trentaine de personnes travaillent pour les deux chantiers du monastère : d'une part pour construire les « capanne » et d'autre part pour commencer à réparer les moulins⁵⁴. Plusieurs équipes et plusieurs corps de métier sont à l'œuvre : un *capomastro* (chef de chantier), deux maîtres charpentiers, deux maîtres maçons, un forgeron – chacun avec

⁵² BCP, manoscritti, miscelanea 10, c. 8.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ ASC, S. Nicolò 1184, c. 28.

ses aides et ses ouvriers –, ainsi que huit « bastasi » (hommes de peine) pour le transport des matériaux.

Les artisans – dont les noms figurent dans le livre de comptes – travaillaient tous déjà régulièrement pour San Nicolò avant le *terremoto*⁵⁵, et il en va sans doute de même pour la plupart des aides et des ouvriers (qui sont anonymes). Nous sommes donc à l'intérieur d'un cadre de relations consolidées, presque en famille. Du reste, les livres de comptes montrent que le monastère emploie souvent plusieurs membres d'une même famille, soit sur le même chantier, soit sur des chantiers différents. Pour ne citer qu'un exemple, l'un des deux charpentiers qui construisent les *capanne* s'appelle *mastro* Pietro Saia ; or, au cours des mois suivants, un autre charpentier, *mastro* Giuseppe Saia, est fréquemment présent sur les chantiers de San Nicolò. Giuseppe est probablement le père de Pietro ; les comptes indiquent en tous cas parfois que Giuseppe travaille avec « suo figlio » (son fils)⁵⁶.

La préexistence de ce fort réseau explique sans doute que, en dépit du bouleversement général, les bénédictins aient pu disposer aussi rapidement (deux jours à peine après le *terremoto*) d'autant d'hommes. Il est même possible qu'en cas de danger ces hommes auraient été prêts à venir au secours de leur employeur. Détail significatif, cependant, les salaires sont beaucoup plus élevés que ceux qui étaient en vigueur à la veille du tremblement de terre. Si l'on prend le cas du salaire des manœuvres – qui permet les comparaisons les plus faciles –, celui-ci augmente de plus des deux tiers : depuis le début du XVII^e siècle, 2 tari (soit 40 grani) par jour était en effet le salaire invariable des manœuvres catanais⁵⁷ ; or les huit « bastasi » qui transportent les matériaux pour la construction de la *capanna* sont payés ensemble 27 tari (540 grani) par jour, soit environ 67 grani par personne.

Du reste, la très forte hausse des salaires va constituer la plainte récurrente des maîtres d'ouvrage au cours des années 1693-1695. Dans un document de 1698, l'abbé de San Nicolò rappelle ainsi qu'au lendemain du *terremoto* « non potevano havere mastri fabricatori se non a prezzo esorbitante » (ils ne pouvaient avoir des maîtres

⁵⁵ Leurs noms apparaissent en effet dans les pages précédentes du livre comptable (qui couvre dans l'ensemble la période 1690-1694). En ce qui concerne le *capomastro* Giuseppe Longobardo, les livres témoignent de sa présence sur le chantier bénédictin au moins depuis 1688.

⁵⁶ Par exemple ASC, S. Nicolò 1184, c. 67.

⁵⁷ Voir par exemple le livre des comptes des bénédictins de 1610, ASC, S. Nicolò 776, cc. 48 et 49.

constructeurs sinon à prix exorbitants)⁵⁸. Mais nul meilleur témoignage de la flambée des salaires que les règlements municipaux qui essayent d'y mettre un frein. C'est par exemple le cas d'un ban du sénat de Syracuse d'octobre 1693. Cela vaut la peine de citer un extrait de ce ban, car le ton récriminateur dont il fait preuve n'est pas sans rappeler celui de ces textes que nous avons analysés dans le chapitre V qui dénoncent la « liberté » pernicieuse et l'« orgueil » de la « plèbe ». Dans cette perspective, la hausse des salaires apparaît ainsi comme un élément de plus (et comme l'élément le plus durable, puisque ce n'est que vers 1695-96 que les salaires reviennent à leur ancien niveau) du bouleversement social provoqué par le tremblement de terre. Au début du ban, les sénateurs de Syracuse fulminent en effet contre les travailleurs du bâtiment⁵⁹ :

« [qui], se voyant très recherchés pour leur ministère, non seulement font preuve d'une arrogance intolérable, mais il se sont aussi fait payer des salaires exorbitants pour leur œuvre, sans règle ni ordre, agissant en tout sans égard envers la crainte de Dieu et la justice, suivant leur caprice et libre volonté, ce qui a produit de très grands inconvénients, et en particulier qu'ils travaillent seulement pour ceux qui leur plaisent et qui leur donnent un salaire exorbitant »

Revenons aux bénédictins de San Nicolò. Autre aspect digne d'intérêt, leur livre des comptes indique que, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ils n'utilisent pour leurs *capanne* pas seulement des matériaux récupérés au milieu des ruines du monastère ; ils achètent également des clous et du bois à divers acheteurs. « Chiodi di diversi sorti a diversi prezzi » (clous de diverses sortes à des prix divers) peut-on ainsi lire dans la page qui résume les dépenses de construction du mois de janvier 1693 ; ou encore « compra di detti [il s'agit de poutres et planches] da diversi persone in Catania » (achat de ceux-ci auprès de diverses personnes à Catane)⁶⁰. Il est possible, et même

⁵⁸ ASC, S. Nicolò 344, c. 57.

⁵⁹ « vedendosi ricercare con ansietà per il loro ministerio, non solo han preso una briga intollerabile, ma anche s'han fatto pagare la lor'opera con esorbitante mercede, senza regola et ordine, tutto praticando senza riguardo al timor di Dio e della giustizia, a suo capriccio e libera volontà, dal che ne son originati grandissim'inconvenienti e precise che prestano la loro opera a chi li piace e li dà esorbitante mercede » ASS, Senato 45, c. 39, transcrit par Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit., doc. 39. Il est significatif que le sénat de Syracuse ait dû renouveler le ban à plusieurs reprises, et en particulier en novembre 1694.

⁶⁰ ASC, S. Nicolò 1184, c. 28.

probable, que « ces diverses personnes » aient elles-mêmes récupéré clous et bois au milieu des décombres. Quoi qu'il en soit, ce qui compte en l'occurrence, c'est que le monastère alimente à la fois un petit marché du travail et un petit marché des matériaux de construction, et ce dès les tous premiers jours de l'après *terremoto*. Qui plus est, il s'agit bien d'un marché monétaire et non pas de troc : les bénédictins payent leurs ouvriers et leurs fournisseurs en espèce sonnantes et trébuchantes (espèces qu'ils ont eux même récupérées dans les ruines de leur monastère⁶¹). Ce fait a son importance, car s'il y a marché monétaire du travail et des matériaux, cela signifie nécessairement qu'il y a également marché monétaire des biens de consommation. A quoi bon travailler, en effet, s'il n'y a rien à acheter, ou s'il suffit de piller ? Il faut donc en conclure que – en dépit des violences et des pillages décrits unanimement par toutes les sources – l'ancien ordre social ne s'est pas intégralement effondré à Catane : quelques poches d'économie monétaire subsistent malgré tout.

Parmi les matériaux qu'achètent les bénédictins figurent également quantités de « canne » (roseaux) et de « giumarra » (une sorte de corde fabriquée avec des matériaux végétaux, en particulier de la fibre de palmier). Roseaux, cordes et clous sont utilisés par un charpentier pour « incannare » les cabanes⁶², c'est-à-dire pour construire un toit fait de roseaux entrelacés. Compte tenu des moyens employés (plus de trois onces⁶³), gageons que ce toit « incannato » aura permis de régler le problème d'étanchéité dont se plaignait le moine Antonino (voir *supra*). Avant même la fin du mois de janvier 1693, les bénédictins parviennent ainsi à se faire construire un abri qui leur permette de dormir au sec.

Le journal des comptes de San Nicolò montre, d'autre part, qu'à partir de l'érection des *capanne*, la vie quotidienne des bénédictins se normalise à un rythme accéléré⁶⁴. Très rapidement, le monastère reconstitue ses stocks alimentaires : froment, vin, neige (pour rafraîchir l'eau et pour la confection de sorbets), légumes, fruits, agrumes, miel, produits laitiers, œufs, volailles, cochons, poissons ; il achète également, au jour le jour,

⁶¹ Ibid.

⁶² Ibid.

⁶³ Pour avoir un ordre de grandeur, trois onces sont l'équivalent de 18 journées de travail d'un manœuvre selon le nouveau salaire de 67 grani, et de 45 journées de travail selon le salaire de 40 grani en vigueur à la veille du *terremoto*.

⁶⁴ ASC, S. Nicolò 1184, cc. 25-29.

« pane, carne ed altro commestibile » (du pain, de la viande et d'autres comestibles) pour nourrir les moines des monastères de Paternò et Santa Maria di Licodia qui sont venus – avec une équipe de serviteurs et de « guardiani » – prêter main forte à Catane. Dès la deuxième moitié du mois de janvier, les bénédictins trouvent par ailleurs le moyen d'importer des épices (encens, cannelle et autres) depuis Messine⁶⁵, épices qui servent sans doute à la fabrication des fruits confits, des marmelades et des médicaments donnés aux malades et aux blessés. Toujours depuis Messine – et par l'intermédiaire des bénédictins de cette ville – San Nicolò importe aussi des matelas, des plats, des coupes, des couverts, des ustensiles de cuisine et nombre d'autres ustensiles d'usage courant. Les moines font également fabriquer six matelas et dix coussins par un *mastro* « matarassaro » de Catane. Enfin, avant même la fin du mois de janvier, ils achètent du papier blanc qu'ils donnent à un imprimeur catanais afin d'imprimer en deux cents exemplaires « fogli sei di consolazioni di tutta la filosofia » (six feuilles de consolations philosophiques), le tout étant teint (on ne sait de quelle couleur) et relié. On imagine que les bénédictins auront fait cadeau de la plupart de ces livrets (aux familles amies, aux chanoines de la cathédrale, etc.) ; il semble néanmoins qu'aucune bibliothèque catanaise n'en conserve un exemplaire, pas même celle de l'ex monastère.

Il est intéressant de comparer San Nicolò à un autre acteur, infiniment moins riche et puissant, mais tout aussi dynamique, à savoir le couvent catanais de Sant'Agostino. De tous les ordres religieux de Catane, les augustins sont ceux qui ont subi les pertes les moins lourdes⁶⁶ : quatre morts pour vingt-et-un survivants. Ce fait n'est sans doute pas sans conséquences sur le prestige et le moral de l'ordre, mais aussi tout simplement sur l'activité que les augustins sont en mesure de déployer dès les premiers jours de l'après *terremoto*. Si l'on considère tout ce que les couvents doivent entreprendre pour assurer ne serait-ce que leur survie (organiser le ravitaillement et la construction des abris, veiller à la sécurité des biens et des personnes, renouer tous les contacts : avec les autorités locales, avec les locataires des terres, avec les autres couvents de l'ordre pour

⁶⁵ L'importation d'épices depuis Messine – le grand port sicilien ouvert vers le commerce du Levant – correspond à un circuit traditionnel du commerce catanais.

⁶⁶ Mis à part les mercédaires de Santa Maria della Concordia. Mais ceux-ci, avec seulement cinq religieux, ne comptent guère sur la scène ecclésiastique catanaise.

demander de l'aide, etc.), il n'est pas indifférent pour eux de compter dans leurs rangs une vingtaine de religieux, ou d'être au contraire réduits à un ou deux, comme les jésuites et les carmes.

Les augustins se font construire non pas une mais deux *capanne*⁶⁷ : la première au milieu des ruines de leur couvent (qui se trouve dans la partie centrale de la ville, près du théâtre romain, le long de l'actuelle via Vittorio Emanuele) ; la seconde – plus petite – dans un tout autre lieu, à proximité de l'une des portes septentrionales de Catane. On ne connaît pas la raison de ce double emplacement ; peut-être répond-il à une nécessité d'ordre logistique. Au cours du mois de janvier 1693 – c'est-à-dire avant que le duc de Camastra ait commencé les premiers percements des rues à travers les décombres⁶⁸ – il est en effet très malaisé de se déplacer dans la partie centrale de la ville ; en revanche, les portes de l'enceinte septentrionale s'ouvrent sur la place de Porta Iaci, le centre névralgique du commerce et du ravitaillement de Catane, d'où part la grande route qui conduit vers les *casali* de l'Etna, vers Messine et vers Palerme.

Le livre des comptes de Sant'Agostino contient des indications précises en ce qui concerne l'édification des *capanne*. Une seule journée de travail, deux « mastri d'ascia » (charpentiers) et quatre « calabresi » – qui s'occupent du transport du bois – suffisent pour construire la plus grande des deux, pour une dépense totale de 2 onces et 20 tari (en comptant le vin distribué aux travailleurs)⁶⁹. Une once et 12 tari seulement pour la *capanna* plus petite.

J'ai montré dans un précédent travail que les ouvriers calabrais – qui viennent nombreux chaque année louer leurs bras sur les chantiers de Catane – ont dans leur très grande majorité tendance à ne pas s'installer sur place et à ne pas revenir d'une année sur l'autre⁷⁰. Il y a donc toutes les chances que ces quatre « calabresi » soient eux aussi des ouvriers saisonniers de passage, et qu'ils ne soient pas liés de longue date au couvent de Sant'Agostino. Dans cette perspective, le cas des augustins suggère que le marché de l'emploi catanais a été, au cours du mois de janvier 1693, plus fluide et plus

⁶⁷ ASC, S. Agostino 384, janvier 1693.

⁶⁸ Le livre des comptes de Camastra indique que ces percements ne commencent qu'en février 1693 : ASP, Trabia M 103, c. 91.

⁶⁹ ASC, S. Agostino 384, janvier 1693.

⁷⁰ Stéphane CONDORELLI, La reconstruction de Catane après le tremblement de terre de 1693, mémoire de DEA, 2003, pp. 43-35.

ouvert que ce que pourrait laisser penser le seul cas des bénédictins : non seulement les artisans fidèles, mais aussi des ouvriers de passage étaient disposés (et donc avaient vraisemblablement intérêt) à travailler pour quelques tari plutôt que de tenter leur chance dans les pillages.

Cela dit, les comptes de Sant'Agostino confirment d'autre part – s'il en était besoin – que pillages et violences ont néanmoins bien été une réalité. Les comptes signalent en premier lieu que les moines sont « armati » (armés) et qu'ils achètent de temps en temps de la poudre. Ils font état, en second lieu, du paiement (fin janvier 1693) d'une amende pour « fare scarcerare » (libérer de prison) un certain fra Diodato, l'un des novices du couvent⁷¹. On ne connaît pas la raison exacte pour laquelle fra Diodato a été incarcéré, mais, compte tenu du contexte, on peut supposer qu'il aura été mêlé d'une façon ou d'une autre aux pillages.

En essayant de résumer, on peut dire que la construction des tous premiers abris contribue de façon générale à relancer les économies des villes *terremotate*. Et dans ce contexte, les abris que se font construire les acteurs les plus fortunés jouent un rôle moteur particulier. Nous avons vu de près le cas de deux de ces acteurs, mais il faut imaginer que dans chaque ville et terre ceux-ci auront été au nombre de dix, vingt, trente ou plus : ordres religieux, chanoines, familles aristocratiques, familles de notables, etc. A travers les salaires versés aux ouvriers, les sommes données aux fournisseurs de matériaux, chacun d'entre eux alimente l'économie monétaire citadine, puisque artisans, ouvriers et fournisseurs de matériaux dépensent à leur tour l'argent qu'ils ont gagné, et ainsi de suite. Ainsi, dès le tout premier seuil de la reconstruction se met en place ce cycle économique vertueux qui va accompagner le processus pendant près d'un siècle⁷².

⁷¹ ASC, S. Agostino 384, janvier 1693.

⁷² Cf. Stefano CONDORELLI, « L'economia della ricostruzione », cit., p. 66.

« *Coll'anima di legname per la sicurtà dei terremoti* »

Passés les premiers jours et les premières semaines de l'après *terremoto*, à côté des *capanne* et des *pagliari* apparaissent de nouvelles structures que les sources appellent « *capanne di tavole* » ou « *baracche* ». Que recouvre exactement la différence entre ces deux types de structure ? Écoutons à ce propos le chroniqueur anonyme de Noto qui explique que⁷³ :

« Les [*pagliari*] étant trop incommodes et dangereux en raison des incendies continuels, et une grande quantité de bois étant arrivée de Calabre, ils [les habitants de Noto] se construisirent des habitations un peu plus équarries, solides et confortables, avec des poutres et des planches, et il les recouvrirent de tuiles. Mais comme [les *baracche*] se fissuraient en raison du soleil et de l'eau, ils les enduisirent avec de la pierre et de la boue, et c'est de la sorte que la ville resta longtemps, édifiée avec des toits si humbles. »

Trois éléments distinguent en somme les *baracche* des tous premiers abris. Premièrement, elles ne sont pas construites avec les moyens du bord mais avec des « *tavole* » (planches en bois) bien équarries. Comme l'écrit le chroniqueur de Noto, ces planches sont pour l'essentiel importées de Calabre (une région qui est à l'époque moins déboisée que la Sicile). Cela signifie par conséquent que leur construction requiert en amont la mise en place de tout un circuit logistique et commercial. Citons, à titre d'exemple, ce contrat par lequel un capitaine de barque de Catanzaro, *padron Matteo*, s'engage avec un marchand de Catane à transporter jusqu'au port de cette ville une cargaison de « *travi e tavole* » qu'il aura chargées en Calabre⁷⁴. Ou encore ce contrat par lequel les députés de la *fabrica* de la *chiesa madre* de Palazzolo engagent un autre

⁷³ « Riuscendo perciò i medesimi troppo incomodi e perigliosi per il continuo incendio, essendo dalla Calabria arrivata gran quantità di legname, formaronsi le abitazioni un poco più rade, sode e comode, a via di travi e tavole, con soprapporvi le tegole. Ma queste, e per il sole e per l'acque, formando delle varie fisure, intonacarono le medesime con pietre e fango, e in tal guisa restò la città per lungo tempo con tetti sì umili edificata. » Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 121.

⁷⁴ ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 592, février 1695.

capitaine calabrais, *padron* Joseph de Scilla, à leur livrer dans le port de Syracuse 300 « tavole » en bois de sapin⁷⁵.

En fait, plutôt que de mise en place d'un circuit commercial, il faudrait sans doute parler de développement, car la Sicile importe depuis longtemps du bois de Calabre. Ainsi, dans les comptes de 1609 de la *fabrica* du monastère de San Nicolò figure déjà une ligne de dépense pour l'importation de « tavole » en provenance des forêts de Cropani⁷⁶. Cela dit, suite au *terremoto*, il est évident que ce commerce traditionnel connaît un changement d'échelle radical, puisque, de Catane à Palerme, ce sont plusieurs centaines de villes et de terres qui toutes ensemble construisent à tour de bras des abris faits de planches. Si l'on considère que, de Reggio à Cosenza, les populations de Calabre Ultra abandonnent elles aussi les villes pour se réfugier dans des *baracche* (cf. *supra*), on se dit que les bûcherons calabrais auront eu fort à faire au cours de ces mois. Rien d'étonnant, alors, à ce que le déboisement – plus ou moins en fraude – de la forêt de Paternò (sur le versant occidental de l'Etna) connaisse au même moment un regain d'activité, et ce malgré les vaines tentatives des Moncada, les seigneurs du lieu, pour y mettre fin⁷⁷. Là aussi il s'agit d'un circuit ancien. Déjà en 1586, la princesse Moncada de l'époque avait fait afficher dans les rues de Catane un ban interdisant, sous peine de fortes amendes, aux habitants de cette ville de pénétrer dans ses forêts pour y couper du bois⁷⁸. Et au gouverneur de Paternò, elle écrivait avec tristesse depuis Palerme : « sono oramai rovinati detti boschi » (ces forêts sont désormais en ruine).

Le deuxième élément qui distingue les *baracche* c'est, comme le souligne le chroniqueur de Noto, qu'elles sont à la fois plus solides et plus confortables, et aussi de façon générale plus spacieuses que les premiers abris. Elles sont par conséquent plus chères, plus difficiles et plus longues à construire. Reprenons le cas de Sant'Agostino : nous l'avons dit, une seule journée a suffi pour fabriquer la première *capanne* ; vingt jours (du 6 au 25 février 1693 inclus) sont en revanche nécessaires pour construire la

⁷⁵ ASS, notaire Sangiorgi 2851, 3 mai 1697, transcrit in Massimo PAPA (dir.), *Palazzolo Accreide. Memorare terremotus*, 2001, doc. 76.

⁷⁶ ASC, S. Nicolò 776, comptes de la « fabrica » de 1609.

⁷⁷ Cf. à ce propos ASC, notaire Pappa 1013, cc. 937 *sq.*, janvier 1697.

⁷⁸ ASP, Moncada 1985.

baracca du couvent, et ce avec la même équipe de charpentiers et de manœuvres⁷⁹. Équipe qui s'est, signalons-le au passage, entre temps renforcée de la présence d'« un figliolo », probablement un orphelin et sans doute un enfant en bas âge (ceux-ci étaient employés sur les chantiers pour le transport de l'eau, des matériaux, etc.), car les moines – qui l'ont probablement nourri – ne lui donnent que 4 tari pour avoir travaillé « molti giorni »⁸⁰.

Alors que sous les *capanne* et les *pagliari* tout le monde était à peu près logé à la même enseigne, les baraques introduisent par conséquent un premier élément de différenciation sociale. C'est ce que remarque le rédacteur d'un occasionnel romain, qui explique à ses lecteurs que « la noblesse habite dans des baraques et les gens ordinaires dans des cabanes »⁸¹. Remarque qui n'est pas entièrement fautive sans être tout à fait vraie. On trouve en effet dans les archives des baraques habitées par des gens du commun. C'est par exemple le cas de Diana Garro, une veuve et une femme du peuple (mais sans doute aussi, à son échelle, une femme d'affaire) qui habite (en juin 1694) une « baracca di tavole » dans la *contrada* de San Francesco di Paola à Catane⁸². Il est vrai, cependant, que les documents notariés montrent que les gens du commun vivent essentiellement dans des *capanne*, alors que les *baracche* sont presque exclusivement occupées par des gens de condition. Citons par exemple le cas de celle que le baron Francesco Boccadifuoco vend à don Carlo Villaroel (en février 1696)⁸³, ou encore celle que se font construire les patriciens Geronimo et Ignazio Asmundo⁸⁴.

Certaines baraques peuvent être non seulement confortables, mais même luxueuses. William Hamilton, l'ambassadeur anglais de Naples, a l'occasion de loger dans l'une d'entre elles lors de son voyage à travers la Calabre au lendemain du grand tremblement de terre de février 1783. A propos de son séjour à Monteleone, il écrit en effet : « I inhabited here a magnificent one [barrack], consisting of many rooms well furnished,

⁷⁹ ASC, S. Agostino 384, janvier 1693. Le livre des comptes appelle cette structure « capanna grande », mais du point de vue typologique c'est bien d'une *baracca* qu'il s'agit.

⁸⁰ Si l'on suppose que ces « molti giorni » correspondent seulement à la moitié du temps de construction de la baraque, cela signifie un salaire huit fois inférieur à celui des manœuvres.

⁸¹ Sincera ed esatta relazione..., cit.

⁸² ASC, notaire Alessandro Messina 14921, c. 253, in *HTI* 156.

⁸³ ASC, notaire Francesco Romano 1815, c. 478.

⁸⁴ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1008, c. 634.

which was built by the present duke of Monteleone's grand-father »⁸⁵. Le grand-père du duc avait très probablement fait édifier cette « magnifique » baraque au lendemain du *terremoto* de janvier 1693, ce qui nous apprend au passage que ces structures pouvaient résister à l'usure du temps, lorsqu'elles étaient bien construites au départ et sans doute aussi bien entretenues. A titre de comparaison, suite au tremblement de terre de 1755 les voyageurs passant par Lisbonne sont surpris par le luxe ostentatoire de certaines baraques ; luxe qui donne par ailleurs lieu à une compétition effrénée au sein de la noblesse⁸⁶. Un témoin de l'époque, le père Portal, assure à ce propos que le marquis de Lourical aurait investi entre 12 à 16 millions de réis dans la sienne⁸⁷ : chiffre qui paraît à peine croyable si l'on considère que le chargement d'or et d'argent apporté en 1756 à Lisbonne par la flotte du Brésil s'élevait à 14 millions de réis⁸⁸.

Le troisième élément qui distingue les *baracche* c'est qu'elles peuvent – du fait de leur solidité et de leur forme plus régulière – être renforcées de couches isolantes bien plus que les *capanne* et surtout que les *pagliari*. C'est ce que souligne le chroniqueur de Noto lorsqu'il évoque d'abord les tuiles, puis les enduits de pierre et de boue (voir *supra*). Les archives fournissent d'innombrables exemples de ces baraques « renforcées ». Voici par exemple un contrat de septembre 1693 par lequel un certain Ottavio Rametta vend à Alfio Fragalà une « baracca di tavoli coperta di ciaramidi » (une baraque de planches couverte de tuiles) dans la *contrada* Carcari à Catane⁸⁹. Ou encore un contrat de décembre 1693 par lequel le médecin Pietro Stramundo emprunte 60 onces à Agata Reitano pour acheter du bois et des planches afin de faire agrandir la baraque dans laquelle il habite déjà, et pour la faire recouvrir d'un mur de « taio riboccato di calce e arena intorno » (de terre retroussée de chaux et de sable, c'est-à-dire de mortier)⁹⁰.

Les contrats de construction témoignent de l'attention et de l'importance que les maîtres d'ouvrage accordent à la fabrication de ces baraques : indice s'il en est qu'ils

⁸⁵ William HAMILTON, « An account of the earthquake which happened in Italy from February to May 1783 », *Philosophical transactions*, 1783, p. 178.

⁸⁶ José-Augusto FRANÇA, *Une ville des Lumières...*, cit., p. 74.

⁸⁷ Témoignage cité par *ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 71.

⁸⁹ ASC, notaire Carlo Lo Monaco 354, c. 11.

⁹⁰ ASC, notaire Antonio Coltraro 1795, c. 128.

s'apprêtent à y vivre en tous cas pour un certain temps. Prenons le cas de celle que se fait construire en octobre 1693 le *dottor* Giacomo Sannavino, un riche syracusain. Le contrat commence par préciser que le maître d'ouvrage a entrepris tous ces travaux « per il comodo di una buona habitatione » (pour la commodité de [disposer] d'une bonne habitation)⁹¹. La *baracca* est divisée « in più corpi » (en plusieurs corps) ; entourée d'un enduit de mortier ; recouverte d'une triple couche de poutres, de roseaux et de tuiles afin de la rendre « otturata » (étanche). Sannavino, qui pense à tout, a même fait construire un « pezzo di muro attorno li pidamenti per non entrare l'acqua » (un muret autour des fondations afin de ne pas faire rentrer l'eau). L'ensemble a exigé plus d'un mois de travail de plusieurs équipes d'ouvriers, pour une dépense totale de 63 onces : soit, pour avoir un ordre de grandeur, vingt-cinq fois plus que ce qu'avait coûté la première *capanna* des augustins (voir *supra*).

Pour plus de confort encore – et surtout pour plus de sécurité – certains se font également construire une cuisine en maçonnerie. C'est justement le cas des augustins qui, en avril 1693, disposent déjà de leur cuisine en « pietra bianca⁹² » de Syracuse⁹³. C'est également le cas de la grande baraque que leur tuteur fait construire pour les orphelins de Cesare Marletta en mai 1693 : celle-ci, qui a coûté 36 onces, dispose en effet, outre d'une « fodera » (une doublure) de terre et de mortier, d'une « cocinella » en pierre⁹⁴.

Avec leurs toits de grosses poutres et de tuiles, les *baracche* constituent assurément des structures moins légères que les *capanne*, pour ne pas parler des *pagliari* et des tentes. Elles représentent par conséquent un seuil psychologique un peu plus élevé le long du curseur de la reconstruction. Pour autant, leur multiplication ne signifie nullement que les *terremotati* commencent à surmonter leur crainte des tremblements de terre. Au contraire, comme nous l'avons souligné il y a un instant, ces baraques confortables marquent plutôt le fait que leurs propriétaires s'apprêtent à s'installer

⁹¹ ASS, notaire G. Baiona 11450, c. 267, transcrit par Liliane DUFOUR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit., doc. 38.

⁹² A Catane, comme dans la plupart des villes de la région, deux types de pierre sont principalement utilisés pour les constructions : la pierre « blanche », calcaire, qui provient essentiellement des carrières de Syracuse et des monts Iblei ; la pierre « noire », de lave, qui provient pour l'essentiel de l'Etna.

⁹³ ASC, S. Agostino 384, avril 1693.

⁹⁴ ASC, notaire Francesco Romano 1815, cc. 615 sq.

durablement dans le provisoire. Solides mais aussi suffisamment légères pour ne pas écraser mortellement leurs occupants en cas de nouvelle secousse majeure, ces structures représentent un compromis entre crainte des séismes d'une part, et d'autre part besoin de confort et d'isolation thermique. Que la crainte des tremblements de terre ne s'est pas dissipée aussi vite, les contemporains ne perdent pas une occasion pour le rappeler. Dans une requête adressée au vice-roi (avril 1693), les sénateurs de Syracuse expliquent ainsi que leur ville est ruinée car les habitants ont dépensé le peu d'argent qu'ils avaient récupéré dans les décombres afin d'édifier des abris en bois par crainte des « *terremoti non ancora cessati* » (des séismes qui n'ont pas encore cessé)⁹⁵. Dans un document de juillet 1698, l'abbé du monastère de San Nicolò rappelle, pour sa part, qu'au lendemain du *terremoto* les moines avaient fait édifier « un monasterio in forma di baracche [...] per habitazione temporanea » (un monastère en forme de baraques comme habitation temporaire) et que celui-ci n'était pas construit « con fabriche reali ma coll'anima di legname per la sicurtà dei terremoti » (avec des murs réels, mais avec une âme de bois par mesure de sécurité contre les tremblements de terre)⁹⁶. Cette âme de bois c'est la grande *baracca di tavole* des bénédictins qui, dès février-mars 1693, avait disparu sous une couche de terre et de mortier et sous un toit de tuiles⁹⁷, à tel point qu'elle donnait peut-être l'illusion d'être une structure de pierre.

Les « baraccopoli »

Baracche et *capanne* ne se comprennent pas entièrement si on ne les replace pas dans leur contexte urbanistique. Par leur agrégation elles forment en effet de véritables villes d'un genre particulier, non pas tant en raison des matériaux dont sont faits les logements (du bois plutôt que de la pierre), mais plutôt en raison du caractère temporaire, bien que non éphémère, de ces derniers. Nous avons montré que les *terremotati* s'organisent de façon à pouvoir habiter longtemps et confortablement dans

⁹⁵ ASP, TRP Memoriali 2055, c. 177.

⁹⁶ ASC, S. Nicolò 344, c. 57. Dans ce document, l'abbé demande à l'évêque l'autorisation de vendre ce « monastère en forme de baraques » au couvent des carmes de Santa Teresa.

⁹⁷ ASC, S. Nicolò 1184, dépenses de la « fabbrica » de février et mars 1693.

ces structures en bois, et en effet ils vont y vivre, selon les cas, des mois, voire des années : éphémère n'est donc pas à proprement parler le terme le plus adapté pour les décrire. Par contre, tous savent bien que cette vie dans les abris est malgré tout destinée un jour ou l'autre à se terminer. A Catane, dans nombre d'actes notariés de la deuxième moitié de 1694 et de la première moitié de 1695, on trouve par exemple une indication de ce type : ledit contrat est valable « per quanto durano le capanne forale mura di questa città di Catania » (tant que durent les cabanes en dehors de l'enceinte de cette ville de Catane)⁹⁸. Cette certitude qu'éprouvent les *terremotati* de vivre une situation temporaire imprime à ces villes de bois un caractère spécifique sur lequel nous allons revenir.

En italien on emploie couramment le terme « baraccopoli » pour désigner les villes temporaires qui se créent au lendemain d'une catastrophe. *Baraccopoli* a un sens plus large que le français « bidonville » dont il est cependant en partie un synonyme. Bidonville a une connotation d'extrême pauvreté qui ne convient pas en l'occurrence. Peut-on désigner de bidonville un tissu urbain qui comprend des logements aussi luxueux que celui du *dottor* Giacomo Sannavino à Syracuse, ou encore celui du marquis de Lourçal à Lisbonne ? Faute de terme spécifique français nous allons donc utiliser donc le terme italien.

Toutes les *baraccopoli* de 1693 ne se ressemblent pas, en particulier parce que, d'une ville à l'autre, le passage des premiers abris aux baraques ne se fait pas de façon synchronique. A Catane, à Syracuse les premières *baracche* apparaissent dès le mois de février 1693, comme le montrent les exemples des bénédictins et des augustins (cf. *supra*), ou encore celui de l'évêque Francesco Fortezza qui raconte au cardinal Carpegna⁹⁹ :

« Je restai vingt jours dans mon jardin sans autre commodité qu'un carrosse [...], lorsque le général maître de camp don Sancio De Mirando arriva de Messine [début février], je fus obligé de sortir de la ville et de me loger dans une baraque de planches sur l'esplanade de la Marina »

⁹⁸ Cf. par exemple ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 13 (octobre 1694).

⁹⁹ « Stetti venti giorni dentro il mio giardino senz'altra comodità che una carrozza [...] gionto da Messina il mastro di campo generale don Sancio De Mirando fui costretto ad uscire dalla città et alloggiatomi in una baracca di tavole alla marina » ASV, Carpegna 5-III, c. 20.

A Noto, si l'on en croit ce que raconte le chroniqueur anonyme de cette ville, la transition des *pagliari* aux *baracche* est plus tardive : elle ne commence probablement pas avant le printemps¹⁰⁰. A Occhiolà, nous savons pour sûr que le 22 juillet 1693, date du grand incendie (*supra* p. 438), la très grande majorité des habitants loge encore dans des *pagliari*. C'est cet incendie qui, comme l'écrit Francesco Micciardo, « fu ingentivo di sollecitar la gente alle perfettioni delle case » (incita les gens à perfectionner les maisons)¹⁰¹. Mais ces « maisons » dont parle le curé d'Occhiolà n'étaient à cette date certainement pas édifiées en pierre : c'était assurément des logements « avec une âme de bois », à savoir – en fonction des moyens de leur propriétaire – des *baracche* ou des *capanne*.

C'est du reste l'extrême diversité des ressources économiques des uns et des autres qui explique par ailleurs que, pas plus que les *baraccopoli*, les cabanes et les baraques ne se ressemblent pas toutes, loin s'en faut. Certains *terremotati*, qui n'ont sans doute pas les moyens de s'offrir une véritable baraque, peuvent néanmoins se permettre le luxe d'améliorer l'étanchéité de leur *capanna* : c'est ainsi qu'à côté des simples cabanes, on voit apparaître dans les actes notariés, et en particulier à partir de 1694, des *capanne* couvertes de « canali » ou « ciaramidi », c'est-à-dire de tuiles¹⁰². D'autres peuvent se permettre des baraques, mais très modestes. C'est par exemple le cas d'Antonio Gennuisi et Natale Carraro, deux artisans catanais qui possèdent (août 1695) « due capanne di tavole vecchie coverte di ciaramidi » (deux baraques de vieilles planches couvertes de tuiles)¹⁰³. Comme nous l'indiquions *supra* (p. 449), « capanna di tavole » est une expression consacrée qui désigne une baraque plutôt qu'une cabane ; il semble toutefois que les sources emploient particulièrement cette expression dans le cas de baraques de moindre qualité. Les deux logements en question appartiennent certainement à cette catégorie, comme l'atteste la référence aux « tavole vecchie » : celles-ci font penser soit à des matériaux récupérés dans les décombres, soit à des planches qui avaient été neuves en 1693 mais qui, faute d'avoir été protégées par un

¹⁰⁰ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit.

¹⁰¹ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 252.

¹⁰² Cf. par exemple ASC, notaire Antonio Coltraro 1797, c. 194.

¹⁰³ ASC, notaire Francesco Romano 1814, c. 512.

enduit de mortier, ont souffert des intempéries. C'est cependant surtout leur valeur (à peu près 2,7 onces chacune) qui signale sans conteste la modestie de ces deux habitations : celle-ci ne représente qu'un treizième du coût de construction de la *baracca* des enfants de Cesare Marletta (36 onces), et un vingt-troisième de celle de Giacomo Sannavino (63 onces)¹⁰⁴. Toutefois, pour avoir un ordre de grandeur, 2,7 onces représentent malgré tout presque le double de la valeur de la plupart des simples *capanne* (qui oscille autour d'une once et demie)¹⁰⁵.

Il faut donc imaginer les *baraccopoli* du printemps et de l'été 1693 comme des ensembles hétéroclites de logements en bois : certains grands et luxueux – compte tenu des circonstances –, d'autres modestes mais assurant un minimum de confort et d'étanchéité, d'autres encore protégeant à peine leurs occupants de la pluie... Une photo (fig. 9) datant du tremblement de terre de Messine de 1908, dans laquelle on voit une pauvre cabane à côté d'une solide baraque et en arrière plan d'une autre baraque en construction, peut nous donner une idée de ce à quoi pouvaient ressembler ces villes.

Mais dans l'ensemble, les *baraccopoli* de 1693 ne ressemblaient pas à celles de 1908. Ces dernières étaient, en effet, en très grande partie composées de baraques plus ou moins identiques construites massivement par les pouvoirs publics et l'armée (comme l'illustre la fig. 10). Ces étendues d'abris similaires (parfois des roulottes ou de containers) forment du reste, tout au long du XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, le paysage familier de la plupart des villes au lendemain d'une catastrophe majeure. En Algérie, à Zémmouri, j'ai pu moi-même voir d'assez près les logements préfabriqués qu'occupaient les sinistrés du tremblement de terre de 2003). Appelés « chalets » par les habitants, construits par milliers (15 mille pour toute la région) par le gouvernement, ils étaient non seulement à peu près tous identiques – y compris en ce qui concerne leur couleur – mais aussi alignés de façon géométrique, ce qui avait renforcé encore l'impression d'uniformité¹⁰⁶.

Alors que l'uniformité est le produit de la centralisation gouvernementale, l'hétérogénéité est le résultat de l'initiative privée. En effet, en 1693, dans le cadre d'un

¹⁰⁴ Voir *supra*.

¹⁰⁵ Cf. par exemple ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 648 (février 1695).

¹⁰⁶ Si une partie des 100 mille sans-abri du tremblement de terre a été relogée, il semble que de nombreux sinistrés vivent toujours dans ces chalets qui avaient été conçus au départ pour n'être utilisés que quatre ans tout au plus.

contexte politique et social totalement différent, les autorités ne prennent pas en charge l'édification des logements privés. A chaque famille, à chaque institution religieuse la responsabilité – et par conséquent la liberté – de bâtir son propre abri. Les autorités construisent des baraquements, mais ceux-ci ne concernent pratiquement que des structures d'intérêt public : sièges des administrations, tribunaux, casernes, églises, etc.

Les comptes (février-mars 1693) du duc de Camastra, qui représente sur place le pouvoir central, constituent de ce point de vue un document significatif¹⁰⁷. Le duc dépense plus de 130 onces pour édifier à Catane des *baracche* pour lui-même, pour sa « *secreteria* » ainsi que pour les soldats de la garnison ; il se fait également construire un logement de planches à Syracuse où il réside quelques temps, mais non pas dans les autres villes du Val di Noto où il ne fait que passer (et où les frais de son séjour sont pris en charge par les autorités locales¹⁰⁸) ; ici et là, il finance d'autre part des structures religieuses, mais d'une façon qui est tout sauf systématique : il donne 10 onces à l'archiprêtre du Borgo de Catane pour la « *baracca della chiesa* », 9 onces au recteur du couvent des Verginelle de cette même ville, quelques onces encore à des couvents et des églises d'Augusta, Syracuse et Noto, mais il ne donne rien, par exemple, dans les villes domaniales de Lentini, Mineo, Vizzini ou Acireale. Enfin, les dépenses du duc témoignent de ce qu'on peut appeler une politique d'assistance publique : il destine en effet 16 onces (dont une partie sert à l'achat de 120 planches) à la construction d'une « *casa dei poveri* » (une maison des pauvres) à Catane. Seuls les « *poveri* » de Catane retiennent, cependant, l'attention de Camastra, ceux des nombreuses autres villes qui se trouvent sous sa juridiction sont livrés à eux-mêmes, ou du moins à l'assistance éventuelle des autorités locales, laïques ou religieuses.

Tout laisse cependant penser que, en tous cas en ce qui concerne les logements, les mesures d'assistance publique mises en œuvre par les autorités locales sont extrêmement limitées, pour ne pas dire inexistantes. L'évêque de Syracuse – l'un des acteurs qui aurait pu en théorie avoir un rôle de premier plan en ce sens – ne semble par exemple avoir rien entrepris en la matière. Dans sa lettre au cardinal Carpegna, après

¹⁰⁷ ASP, Trabia M 103, c. 60.

¹⁰⁸ Cf. par exemple Archivio storico di Buccheri, Raziocinio 1696-1697, transcrit par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri...*, cit., doc. I. 9 : les autorités municipales prennent à leur charge les dépenses de séjour de Camastra qui réside dans le couvent des capucins de Buccheri.

avoir fait état de ses difficultés financières, il indique les dispositions qu'il a adoptées « per sovvenire i poveri » (pour secourir les pauvres) : or celles-ci se limitent à des aides alimentaires (distribuées du reste en grande partie en nature, l'évêque puisant dans les réserves de ses entrepôts de froment et de vin) et ne comprennent pas d'aides au logement¹⁰⁹. Aucune trace non plus d'aides de ce type du côté des ordres religieux et de leurs éventuelles initiatives charitables. C'est en tous cas ce qui ressort de l'échantillon, limité mais significatif, de livres de comptes que j'ai pu consulter, à savoir ceux déjà cités des bénédictins¹¹⁰ et augustins de Catane, ainsi que celui des jésuites de Syracuse¹¹¹.

D'autres sources permettent, du reste, de confirmer que les plus démunis sont livrés à eux-mêmes. Ainsi, le chroniqueur anonyme de Syracuse raconte que « tutti li poveri per non aver modo di far baracche habitarono nelle grotte vicino quel luogo chiamato Galerni » (tous les pauvres, n'ayant pas les moyens de faire des baraques, habitèrent dans les grottes proches du lieu appelé Galerni)¹¹². Le mémorialiste de Spaccaforno mentionne dans son journal le fait qu'un certain nombre de familles – en particulier des réfugiés de Modica et Scicli attirés à Spaccaforno par les distributions de blé accordées aux plus nécessiteux par le seigneur du lieu¹¹³ – se sont installées dans des grottes et des nécropoles qui servaient auparavant d'entrepôts ou de caves¹¹⁴. Dernier exemple, tiré d'un document judiciaire catanais de 1734, un témoin d'une soixantaine d'années se souvient que, dans sa jeunesse, il allait souvent rendre visite à sa tante dans une grotte où celle-ci « abitava di casa e famiglia » (avait sa maison et sa famille)¹¹⁵. Il est possible, et même probable, que les grottes offrissent un cadre de vie somme toute plus confortable que celui de nombre de cabanes. Néanmoins, il ressort des documents à

¹⁰⁹ ASV, Carpegna 5-III, c. 20.

¹¹⁰ Signalons toutefois que les bénédictins versent à peu près chaque mois quelques dizaines de tari d'« elemosina » (aumône) au couvent des capucins ainsi qu'aux « poveri ».

¹¹¹ ASS, Gesuiti 91, giornale libro mastro VI.

¹¹² Anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto...*, cit.

¹¹³ Le mémorialiste anonyme de Spaccaforno, *Giornale...*, cit., p. 90, explique (en date du 14 février 1693) que ces familles de Modica et Scicli sont sans doute attirées à Spaccaforno par le fait que le marquis distribuait ce blé « non facendo distinzione tra paesani e forestieri » (sans faire de distinction entre les résidents et les *forestieri*). Derrière la générosité du marquis, on entrevoit la traditionnelle stratégie des seigneurs féodaux qui consiste à attirer les populations des terres ou des villes voisines.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 93.

¹¹⁵ ASC, Antiche corti 3, c. 601.

peine cités, ainsi que d'autres sources, que ces logements troglodytes apparaissent aux yeux des contemporains comme le comble de la misère.

L'occupation des grottes signale indirectement que – sans doute très rapidement après la catastrophe – les *terremotati* n'ont plus, aussi facilement, la possibilité de s'approprier librement de matériaux de récupération pour édifier leurs abris. Cela est probablement surtout vrai dans les grandes villes comme Catane ou Syracuse, où chacun défend certainement jalousement les matériaux qui se trouvent au milieu des ruines de sa ou ses propriétés. Dans les bourgs ruraux, l'accès aux ressources des campagnes est en théorie plus facile. Mais en pratique, dès lors que les propriétaires des terrains sont à nouveau en mesure de défendre leurs biens, il n'est plus possible de s'y servir librement, en coupant des roseaux, des feuilles de palmiers, des branches ou même des arbres. Certes, nombre de communautés urbaines possèdent des terres communes où il est par exemple autorisé de ramasser du bois. Mais l'utilisation de ces ressources est strictement surveillée, généralement taxée par les municipalités et surtout normalement réservée aux seuls résidents. Tout cela suggère que, d'une façon ou d'une autre, ceux qui construisent non seulement des baraques, mais même des cabanes, doivent dans une certaine mesure passer par le marché des matériaux. Or les plus pauvres – qui ne peuvent récupérer des matériaux ni dans leurs terrains agricoles, car ils n'en possèdent pas, ni dans les ruines de leur maison, car ils n'en étaient pas les propriétaires mais les locataires – sont paradoxalement, mais aussi de façon tout à fait classique pour l'économie de l'époque¹¹⁶, ceux qui sont les plus dépendants du marché. Et parmi eux, les réfugiés – comme ceux qui de Modica et Scicli viennent à Spaccaforo – sont sans doute les plus mal lotis, puisqu'ils n'ont probablement pas la ressource de pouvoir utiliser les terres communes.

Dans ces conditions, on comprend que les plus démunis n'aient souvent pas d'autre choix que de s'installer dans les grottes. Ainsi, dans les villes de l'après tremblement de terre, ce ne sont pas les simples *capanne* mais bien les logements troglodytes qui représentent le degré le plus bas de l'échelle sociale. Et encore, ce n'est pas tout à fait vrai : tout au bas de l'échelle, largement plus misérables que les familles qui occupent

¹¹⁶ Voir à ce propos, en ce qui concerne le marché des biens alimentaires, l'étude classique d'Ernest LABROUSSE, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*, 1933, ou, pour le cas sicilien, Maurice AYMARD, « Mercato e normative pubblica », in Francesco Benigno (*dir.*), *Rappresentazioni e immagini della Sicilia tra storia e storiografia*, 2003.

les grottes, se situe la population hétérogène des vagabonds ou demi-vagabonds qui ne possèdent pas même un simple abri. On aperçoit mal cette frange infime de la société à travers les sources de 1693, mais son existence – bien connue par ailleurs¹¹⁷ – ne fait pas de doute. En l’occurrence, celle-ci compte sans doute dans ses rangs un certain nombre d’orphelins du tremblement de terre, que la mort de leurs parents condamne à une vie de vagabondage et d’extrême misère. Ce jeune enfant qui, en février 1693, travaille plusieurs jours pour les augustins de Catane (v. *supra* p. 451) est peut-être l’un d’eux.

Sans quitter le thème de la pauvreté, revenons un instant aux livres comptables des bénédictins de San Nicolò. Parmi les comptes de janvier-mars 1693 figure cette dépense significative : quelques dizaines de tarì que les moines donnent en « elemosina » (aumône) à des « poveri » afin qu’ils démantèlent leurs cabanes et les reconstruisent ailleurs que sur leur site¹¹⁸. La présence de la veuve du cocher du monastère parmi les squatters laisse penser que ces derniers sont, en tous cas pour certains d’entre eux, des familiers de San Nicolò. Sans doute avaient-ils estimé qu’ils avaient tout à gagner en installant leur abris au plus près des moines et de leurs immenses richesses. Mais si ce minuscule épisode est significatif, c’est surtout parce qu’il indique l’extrême fluidité qui entoure, au lendemain du *terremoto*, l’emplacements des abris : chacun s’installe où il veut, où il peut, où les conditions de vie ou de survie paraissent les plus prometteuses. Ces « poveri » choisissent le site de San Nicolò, de même que les augustins choisissent de s’établir à proximité de l’une des portes septentrionales de Catane (*supra* p. 447), ou de même que, pour prendre un autre exemple, le vicaire épiscopal Giuseppe Celestre installe sa baraque sur l’un des grands bastions de l’enceinte¹¹⁹. Dans le cas d’Occhiolà, nous avons vu que le curé Micciardo se désole que l’ordre des *pagliara*, qui « avait établi avec le plus grand soin » par le prince de Butera, n’est pas respecté par les habitants qui établissent leurs abris en fonction de leurs besoins propres, c’est à dire « à proximité du parent et de l’ami » (*supra* p. 439). Si le prince n’avait pas seulement

¹¹⁷ A ce sujet cf. par exemple Brian PULLAN, « Poveri, mendicanti e vagabondi (secoli XIV XVII) », in *Storia d’Italia Annali I.*, 1978, ou encore Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle...*, cit. II, pp 606-618.

¹¹⁸ ASC, S. Nicolò 1184, c. 28.

¹¹⁹ Ce fait est rapporté par plusieurs sources dont Francesco PRIVITERA, *Dolorosa...*, cit., p. 70.

établi le plan, mais avait également fait construire des logements pour ses vassaux, n'aurait-il pas été plus facile pour lui de faire respecter l'ordre voulu ?

Ces considérations nous permettent de souligner une seconde importante différence entre les *baraccopoli* de 1693 (et en général celles de l'époque) et celles que les pouvoirs publics construisent suite aux catastrophes du XX^e et XXI^e siècle. Ces dernières sont en effet le plus souvent disposées selon une ou (lorsqu'elles sont organisées en divers quartiers) plusieurs grilles orthogonales, un peu à la façon d'un camp militaire. C'est ainsi que se présentaient celles que j'ai pu observer à Zémmouri, ou encore celles de Messine et de Reggio de Calabre en 1908 tels qu'on peut les voir à travers les photos de l'époque. En revanche, les *baraccopoli* de 1693 relèvent d'une organisation de l'espace que l'on peut qualifier de spontanée, à la façon d'un bidonville¹²⁰.

Ce fait est d'autant plus intéressant que, par ailleurs, le tremblement de terre de 1693 donne lieu à de nombreuses et importantes initiatives urbanistiques qui vont, tout au contraire, dans le sens d'une organisation planifiée de l'espace suivant les canons et la culture de l'époque : plans géométriques, percement de grands axes rectilignes, valorisation de la perspective, etc.¹²¹ Pour ne citer que quelques exemples, le plan de Catane est profondément remanié par l'ouverture de plusieurs places et par le percement d'une grille de rues orthogonales ; les nouvelles Avola et Occhiola sont refondées sur la base d'un plan hexagonal ; plan orthogonal également pour les nouvelles Raguse, Sortino et Noto¹²². En ce qui concerne cette dernière, citons le témoignage du chroniqueur anonyme, qui déclare que l'ingénieur qui fut chargé d'en dessiner le plan, le jésuite frà Angelo Italia, « ne cavò il disegno da un libro di piante di città » (en tira le dessin d'un livre de plans de ville)¹²³ : c'est tout dire. Je ne fais que signaler, sans l'approfondir, cette question urbanistique à laquelle je destine un futur travail. Pour

¹²⁰ Cf. en particulier Jeanne DANGUY, *L'urbanisme spontané : le cas des bidonvilles*, 2005.

¹²¹ Sur ce vaste sujet cf. par exemple Enrico GUIDONI et Angela MARINO, *Storia dell'urbanistica. Il Seicento*, 1979 ; Richard SENNETT, *The conscience of the eye. The design and social life of cities*, 1990 ; Leonardo BENEVOLO, *La cattura dell'infinito*, 1991 ; ID. *La città nella storia d'Europa*, 1993.

¹²² L'histoire de l'urbanisme du Val di Noto au lendemain de la catastrophe de 1693 a fait l'objet de nombreuses études. Parmi celles-ci citons par exemple Angela GUIDONI MARINO, « Urbanistica e Ancien Regime nella Sicilia barocca », *Storia della città*, n. 2, 1977, ou, en ce qui concerne Catane, Giuseppe DATO, *La città di Catania...*, cit.

¹²³ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*cit., p. 120. Le livre en question est probablement le *Dell'idea dell'Architettura Universale* (1615) de Vincenzo Scamozzi. A ce propos cf. Stephen TOBRINER, *La genesi di Noto...*, cit., pp. 57-58.

l'heure, retenons simplement cette dichotomie entre un urbanisme planifié pour les villes proprement dites et une organisation spontanée de l'espace pour les *baraccopoli*. Or cette dichotomie ne s'explique-t-elle pas tout simplement par le fait que ces dernières sont conçues pour être temporaires, alors que les plans des villes sont conçus pour durer ? Il est significatif à cet égard que, alors que les autorités ne semblent intervenir nulle part pour faire respecter un certain ordre urbanistique dans le tissu des *baraccopoli*, il en va tout autrement en ce qui concerne les villes. Que cela soit dans les villes refondées comme Occhiolà¹²⁴, ou dans les villes qui ne changent quasiment pas de plan comme Syracuse ou Acireale, partout les autorités accordent la plus grande attention au respect des dispositions urbanistiques, menaçant le cas échéant les contrevenants de la destruction de leur maisons ainsi que de peines pécuniaires¹²⁵.

Ce double régime urbanistique est possible dans la mesure où les *baraccopoli* s'établissent pour l'essentiel à la marge des villes. Là aussi, c'est à la fois vrai pour les cités qui comme Syracuse et Catane ne changent pas de site, comme pour celles qui comme Occhiolà ou Noto se reconstruisent sur un nouvel emplacement¹²⁶. En particulier dans le premier cas, plusieurs raisons poussent les habitants à s'installer temporairement à l'extérieur des enceintes. L'une de celles-ci est que, tant que les montagnes de ruines n'ont pas été déblayées, l'ancien tissu urbain est quasiment impraticable. Nous avons cité à ce propos les nombreux témoignages qui signalent que les rues ne sont plus « qu'une masse confuse de décombres ». Une autre raison est liée à la présence, sous les ruines, de centaines voire de milliers de victimes. Conformément aux principes médicaux de l'époque, les habitants – et encore plus les autorités – craignent les éventuelles épidémies qui pourraient résulter de la décomposition de tous ces corps. Dans un rapport qu'il envoie au vice-roi, Camastra explique que¹²⁷ :

¹²⁴ Voir à ce propos les récits de Mario CENTORBI, *Raguaglio...*, cit., pp. 232-233, et de FRANCESCO MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., pp. 251-252.

¹²⁵ Cf. par exemple Archivio storico di Acireale, Giurati 3, c. 542. Ce genre de mesures est du reste habituel dans ces circonstances. Pour ne prendre qu'un exemple, à Londres, après l'incendie de 1666, la city fait abattre les maisons qui ont été reconstruites avant la promulgation des nouvelles régulations urbanistiques : cf. Stephen PORTER, *The great fire...*, cit., p. 76.

¹²⁶ On déduit, par exemple, des récits des deux chroniqueurs d'Occhiolà que le campement des *pagliari* est situé à proximité du site où s'élève la nouvelle ville hexagonale.

¹²⁷ « todos viven en barracas de tablas por haverse considerado conveniente no escabar hasta octubre para reedificarlas per no levantar mal vapor de la corruption de cadaveres que han quedado sepultados en ellas » AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693.

« [les Catanais] vivent tous dans des baraques de planches, car on a considéré qu'il ne fallait pas déblayer [les ruines] d'ici à octobre [1693]¹²⁸ pour réédifier [la ville], afin de ne pas soulever les mauvaises vapeurs de la corruption des cadavres qui sont restés ensevelis en dessous »

Même situation à Syracuse où, dès son arrivée, le général Miranda, l'envoyé du vice-roi, contraint tous les habitants à quitter la cité pour s'installer à l'extérieur de l'enceinte¹²⁹. L'évêque lui-même est « obligé de sortir de la ville » (*supra* p. 455), alors qu'il estimait sans doute qu'il était de son devoir de ne pas quitter sa cathédrale en ruine.

Ce qui est remarquable, et que n'avaient peut-être pas toujours prévu les planificateurs de 1693, c'est que les *baraccopoli* vont dans certains cas prendre une forme définitive, et devenir les nouveaux quartiers périphériques de ces villes. A Catane, c'est le cas des quatre principales *baraccopoli* : celles des esplanades de la porte di Aci, de la Marina, de San Francesco di Paola et des Carcari (voir la carte 20). Cette dernière, qui se situe à l'est de l'ancien bastion de San Michele, a par exemple donné naissance au quartier qui entoure l'actuelle piazza Bellini. Le cas le plus intéressant est peut-être celui de la *baraccopoli* de San Francesco di Paola, car on peut encore aujourd'hui lire quelque chose de son ancien tracé à travers le tissu urbain fragmenté du quartier qui se situe entre les actuelles via Porta di Ferro et via Cola Pesce. Autre cas intéressant, celui de la *baraccopoli* de l'esplanade de Santa Lucia à Syracuse. C'est là où s'établissent le gros de la population et plusieurs ordres religieux (le reste de la population, et en particulier la noblesse, s'installant plutôt sur l'esplanade de Santo Ippolito ou, comme l'évêque, sur celle de la Marina). Très rapidement, le sénat syracusain se rend compte que cette expansion *extra-muros* peut constituer une solution de long terme au structurel manque d'espace de la ville coincée sur l'étroite île d'Ortigia¹³⁰. S'en suit une négociation avec le vice-roi, qui semble dans un premier

¹²⁸ Le duc de Camastra et les autorités catanaises estiment sans doute qu'il est préférable d'attendre la fin des grandes chaleurs pour s'atteler à cette terrible tâche.

¹²⁹ C'est ce que raconte le maire de Syracuse Ximenes : ASS, Senato 78, c. 25.

¹³⁰ Cf. Liliane DUFOR et Henri RAYMOND, *Siracusa...*, cit, p. 111.

temps donner son accord pour la fondation d'un « borgo » (faubourg) à Santa Lucia. Ce sont cependant les impératifs militaires qui finissent par s'imposer, et le projet est abandonné (juillet 1693). Ce n'est que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que Syracuse, libérée de la contrainte de ses fortifications, peut enfin développer le nouveau quartier de Santa Lucia¹³¹.

Pour terminer avec ces questions urbanistiques, remarquons que les actes notariés indiquent que, dès le départ, les *baraccopoli* ressemblent à de véritables quartiers urbains, avec un réseau très dense de rues et de ruelles. Ce réseau qui émerge sans planification, en quelques semaines ou quelques mois, à travers les initiatives des uns et des autres, reconstitue spontanément le tissu urbain traditionnel des villes siciliennes (lui-même en partie hérité de la tradition musulmane¹³²), à savoir une structure irrégulière au point de former presque une sorte de labyrinthe, avec de nombreuses ruelles semi-privées (que les sources appellent « communes privées ») qui donnent accès à des habitations qui se disposent le plus souvent autour de *cortili* (cours intérieures) eux aussi semi-privés¹³³. Une type d'organisation urbaine qui répond, sans doute bien mieux que les grandes artères rectilignes et orthogonales, au mode de vie du gros de la population. Ici aussi je ne fais que signaler cette question sur laquelle je me propose de revenir dans un prochain travail. Citons plutôt un exemple de ces actes notariés qui donnent à voir le tissu de la *baraccopoli*. En voici un qui date d'octobre 1693 et qui concerne la vente, pour 1,4 onces, d'une cabane située dans le quartier Carcari à Catane ; le contrat précise que cette cabane¹³⁴ :

« jouxte l'entrée commune privée [du *cortile*] du coté du midi, la cabane de *mastro* Vito Calì du côté du levant, la petite venelle intermédiaire du côté de la tramontane »

¹³¹ Cf. Lavinia GAZZÈ, « La città dentro le mura », in Salvatore ADORNO (dir.), *Siracusa 1880-2000. Città, storia, piani*, 2005.

¹³² Cf. Paolo CUNEO, *Storia dell'urbanistica. Il mondo Islamico*, 1986, pp. 73-74.

¹³³ Ces habitations qui partagent le même *cortile* appartiennent souvent mais pas toujours à des familles apparentées ou amies, d'où parfois de graves conflits de voisinage dont on trouve la trace dans les sources judiciaires. Signalons par ailleurs que cette vie des *cortili* s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui. A Catane, en particulier dans le quartier de San Cristoforo, plusieurs *cortili* du XVIII^e siècle – dont celui de l'allodola qui comprend plusieurs dizaines de maisons – ont survécu.

¹³⁴ « confinanti con la intrata comuni privata per la parte di mezzogiorno, con la capanna di *mastro* Vito Calì per la parte di livanti, con la vanellazza intermedia per tramontana » ASC, notaire Francesco Romano 1811, c. 151.

Multiplions par plusieurs centaines le type d'imbrication entre *cortili* et venelles que laisse entrevoir ce contrat, n'est-ce pas une espèce de labyrinthe qui se profile devant nos yeux ?

Ce contrat d'octobre 1693 permet de souligner une autre caractéristique importante des *baraccopoli*, à savoir que, à la manière de n'importe quelle ville, elles donnent naissance à un actif marché du logement : les baraques et les cabanes se louent, se sous-louent, se vendent. Il y a un marché, tout naturellement, parce que les habitants de la *baraccopoli* s'installent ou s'en vont, entreprennent ou cessent d'entreprendre des activités commerciales et artisanales, etc. En septembre 1694, par exemple, l'« aromatario » (pharmacien) Francesco Mirone « subgabella » (sous-loue) une cabane au prêtre de Bronte Gapare Profeta ; ladite cabane, qui se trouve sur l'esplanade de la porta di Aci, faisait jusque-là à la fois office de « spezieria » (pharmacie) et d'habitation du pharmacien¹³⁵. Dans cette même *baraccopoli* de la porte de Aci, en février 1695, le maître maçon palermitain Giovanni Miraglia – qui vient d'arriver à Catane (où il va résider au moins jusqu'en 1697¹³⁶) – achète pour une once et demie une cabane à un couple d'époux¹³⁷. Dernier exemple, celui du petit entrepreneur Vincenzo Brivera qui, en juillet 1695, ayant sans doute terminé de faire construire sa nouvelle maison en ville, donne en location la *capanna* de l'esplanade Carcari où il habitait jusque-là¹³⁸.

Au cours des années 1693-1695, baraques et cabanes apparaissent également très souvent dans les contrats de mariage. Pour ne donner qu'un exemple, en décembre 1695, lors du mariage entre le palermitain (désormais résident à Catane) Francesco Sgroi et Carmenia Bonifatio, le frère de la mariée verse une dot qui comprend 20 onces en monnaie d'argent, un lit « nouveau » avec deux matelas, des draps et des couvertures, ainsi qu'une « *capanna grande* » couverte de tuiles dans laquelle la mariée habite déjà¹³⁹.

¹³⁵ ASC, notaio Francesco Romano 1813, c. 110.

¹³⁶ Cf. un contrat de construction d'août 1697 : ASC, notaire Francesco Pappalardo 1013, c. 941.

¹³⁷ ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 648.

¹³⁸ ASC notaire Antonio Coltraro 1796, c. 455.

¹³⁹ *Ibid.* 1797, c. 194.

C'est en effet toute la vie urbaine dans ses multiples facettes, toutes les activités familiales, sociales, économiques qui reprennent dans les *baraccopoli*, à tel point que celles-ci suscitent l'enthousiasme de certains auteurs. Cristofaro Amico, par exemple, décrit la formation des *baraccopoli* catanaises (février-mars 1693) comme une soudaine « mutazione di scena » (modification de scène) par rapport à la désolation des premiers jours qui avaient suivi le désastre : presque du jour au lendemain, écrit-il, « si videro abbondanti le piazze, provviste le botteghe, aperte le osterie » (on vit les places abondantes, les boutiques fournies, les tavernes pleines)¹⁴⁰.

Les actes notariés permettent d'apercevoir quelques-unes des activités artisanales qui se déroulent à l'intérieur des cabanes et des baraques. En voici une où travaille un « vermicellaro » (fabriquant de pâtes)¹⁴¹ ; deux autres où l'on trouve des métiers à tisser¹⁴² ; une autre encore qui accueille, on ne sait trop comment, un « forno » (four), peut-être pour la cuisson du pain¹⁴³. Les sources font également apparaître les baraques où se déroulent les activités d'intérêt public : ici celle qui fait office de tribunal de Catane¹⁴⁴ ; là celle où sont déposées les archives de Noto¹⁴⁵ ; là encore celle où se déroulent les fonctions religieuses de Palazzolo Acreide¹⁴⁶ ou de Sortino¹⁴⁷. Dans certains cas, c'est au contraire de l'absence de baraques dont il est question. Ainsi, en juillet 1693, le secrétariat du vice-roi écrit à l'évêque de Catane pour lui dire qu'il a reçu les doléances des religieuses de la ville qui se plaignent d'être livrées à elles-mêmes, et qu'il doit au plus vite – comme c'est de son devoir – s'occuper de faire construire des cloîtres-baraquements pour celles-ci¹⁴⁸. En novembre, le secrétariat écrit de nouveau à l'évêque, mais cette fois pour lui reprocher de ne s'être toujours pas occupé de construire les « baraccas » qui doivent accueillir les étudiants et les professeurs de

¹⁴⁰ Cristofaro AMICO, *Cronologia...*, cit., p. 194.

¹⁴¹ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1007, c. 423.

¹⁴² ASC, notaire Francesco Romano 1813, c. 640.

¹⁴³ *Ibid.*, c. 44.

¹⁴⁴ ASC, notaire Antonio Coltraro 1795, c. 300.

¹⁴⁵ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 123.

¹⁴⁶ ASS, notaire Francesco Buscarello 9185, 22 janvier 1694, transcrit in Massimo PAPA (dir.), *Palazzolo Accreide. Memorare terremotus*, 2001.

¹⁴⁷ Anonyme de Sortino, *manuscrit relatif à la chiesa madre*, s.d. (milieu du XVIII^e), transcrit par Giuseppe AGNELLO, « La chiesa madre di Sortino », *Archivio storico siracusano*, 1972, doc. 1.

¹⁴⁸ ASP, Regia segreteria dispacci 939, c. 68.

l'université (dont il est le grand chancelier)¹⁴⁹. Cela dit, l'absence de baraquements n'empêche pas les cours – en tous cas certains d'entre eux – de reprendre. Ainsi, il semble que le professeur de médecine Nicolò Tezzano avait, dès la mi-février 1693, repris ses cours qu'il tenait dans sa baraque, le même jour et à la même heure qu'avant le *terremoto*¹⁵⁰.

Toutes ces constructions donnent bien entendu, à travers toute la région, une forte impulsion aux marchés de l'emploi et des matériaux. J'ai pu ainsi reconstituer la trajectoire de certains petits entrepreneurs catanais actifs dans la fabrication de tuiles ou dans le transport. Par exemple, les *mastri* Agatino Di Paschale et Carmine Lanza qui, en février 1694, fondent une société « per fare ciaramiti » (pour faire des tuiles)¹⁵¹. Ou encore Vincenzo Brivera qui, parmi ses diverses activités, se fait construire une barque (automne 1694) avec laquelle il transporte des chargements de roseaux depuis l'embouchure du Simeto jusqu'à Catane où il les revend sur les chantiers¹⁵². Cela dit, ce n'est qu'à partir de 1695, avec le passage massif des constructions en bois à celles en pierre, qu'a lieu, en tous cas à Catane, le véritable boom de l'industrie du bâtiment.

2. Les seuils les plus élevés

Une étape décisive : du bois à la pierre

A Catane, les premiers bâtiments en pierre apparaissent dès le printemps 1694, et se généralisent entre l'automne 1694 et l'hiver 1695. Ceux-ci se construisent pour l'essentiel dans la ville même, dont les ruines sont, à cette date, en bonne partie déblayées. On trouve à ce propos tellement d'actes notariés (contrairement à ce qui se

¹⁴⁹ *Ibid.* 940, c. 24.

¹⁵⁰ G. REGULEIAS, *Elogio del conte Niccolò Tezzano*, 1840 cit. par Francesco FICHERA, G. B. Vaccarini e l'architettura del Settecento in Sicilia, 1934, p. 39.

¹⁵¹ ASC, notaire Antonio Coltraro 1795, c. 199.

¹⁵² Sur Vincenzo Brivera cf. Stefano CONDORELLI, « Sviluppi e tendenze... », cit.

passé aujourd'hui, il n'est en effet pas rare, à l'époque, de passer par un notaire pour embaucher un maçon ou acheter des matériaux), que l'on peut considérer qu'il s'agit bien d'un mouvement d'ensemble. Il y a du reste certainement un phénomène d'entraînement, d'imitation, d'émulation.

L'un des tous premiers édifices en pierre est le *palazzo* du baron Eusebio Massa, dont les travaux commencent en mars 1694¹⁵³. Le même mois, débute le chantier de l'église de Sant'Agata la Vetere¹⁵⁴. En avril, le baron de Ficarazzi emprunte 400 onces afin – précise-t-il dans le contrat – de reconstruire sa maison « secondo la sua condizione e nascita » (selon sa condition et naissance), à savoir « fare li tetti novi in dette stanze, mura novi, porti novi, fenestri e porticati e altri benefatti » (faire des toits nouveaux dans lesdites pièces, murs nouveaux, portes nouvelles, fenêtres, arcades et autres bonnes réalisations)¹⁵⁵. En octobre, le duc de Tremestieri charge deux maîtres maçons de construire six boutiques le long de la *via Uzeda*, la nouvelle artère principale de Catane (qui s'appelle ainsi en l'honneur du vice-roi)¹⁵⁶ ; le contrat précise que celles-ci devront être similaires à celles qu'a déjà fait reconstruire le couvent de San Michele, avec des piliers d'angle et des arcades¹⁵⁷. En novembre, le baron Michelangelo Paternò-Castello engage un maître artisan pour tailler la « pietra bianca e nera » nécessaire pour les deux boutiques qu'il fait lui aussi édifier le long de la *via Uzeda*¹⁵⁸.

Nous pourrions remplir ainsi des pages entières d'exemples. Citons alors, pour terminer, un contrat de décembre 1694 qui est spécialement intéressant car il donne quelques indications relatives à la technique de maçonnerie. Le baron de Villallegra, qui a engagé deux maçons d'Adernò pour bâtir sa nouvelle maison, précise en effet dans ce contrat que¹⁵⁹ :

¹⁵³ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1006, c. 50.

¹⁵⁴ ASC, notaire Antonio Coltraro 1795, c. 278.

¹⁵⁵ ASC, notaire Francesco Romano 1812, c. 130.

¹⁵⁶ Voir la carte.

¹⁵⁷ ASC, notaire Antonio Coltraro 1796, c. 43.

¹⁵⁸ *Ibid.*, c. 87.

¹⁵⁹ « detti muri habbiano e debbiano di essere di larghezza di palmi due e dell'altezza di palmi venti [...] le pietre bene e magistrevolmente attaccate una con l'altra, et ogni pietra bene assettata e incalcata a colpi di martello, bene stagliata e bene rizzata seu riboccata di calce et arena dello meglio modo come richiede l'arte, e l'intagli assettati giusti di piombo e livello, e max.e magistrevolmente come richiede l'arte » *Ibid.*, c. 121.

« lesdits murs doivent être de deux paumes de large [environ un demi mètre] et de vingt paumes de haut [5 mètres] [...] les pierres parfaitement attachées l'une avec l'autre, et chaque pierre bien fixée à coups de marteau, bien taillée et bien enduite de chaux et de sable [c'est-à-dire de mortier] de la meilleure des façons, comme l'exige l'art [du maçon], et les *intagli* [décorations de pierre¹⁶⁰] fixés justes de plomb et d'équerre [bien à angle droit] et plus que tout de façon magistrale comme le requiert l'art »

Les actes notariés ne permettent, cependant, de bien observer qu'un versant – le plus brillant mais aussi le plus étroit – de la reconstruction. En effet, les petits chantiers, ceux des maisons populaires – ces *case terrane* qui sont encore aujourd'hui visibles à Catane comme dans toute la région – leur échappent presque entièrement. Plusieurs raisons l'expliquent : dans de nombreux cas, les habitants, s'improvisant maçons et charpentiers, peuvent les construire eux-mêmes ; dans d'autre cas, ils peuvent avoir recours à une main d'œuvre salariée, mais se contenter d'un contrat de gré à gré afin d'éviter les frais de notaire. Il arrive néanmoins de voir apparaître ces petits chantiers, par exemple dans les contrats de crédit à la construction. Alors que ces contrats sont très fréquents en ce qui concerne les gros et les très gros chantiers (voir *supra* celui du baron de Ficarazzi), ils sont toutefois rares en ce qui concerne les petits, non pas parce que les gens du commun n'ont pas recours à l'emprunt, mais parce que, là aussi, ils passent massivement par des accords de gré à gré. En voici pourtant un qui date de décembre 1693 : Michele Battiato emprunte 2,8 onces qui lui servent, dit-il, pour construire à la fois une « casa terrana », une « bottega » et deux « capanne »¹⁶¹. En voici un autre d'août 1695, où l'on retrouve Antonio Genuisi e Natale Carraro, ces deux artisans que nous avons rencontrés tout à l'heure : donnant en gage leurs baraques de vieilles planches, ils empruntent 5 onces et demie, en prenant l'engagement que « detto denaro haverci a servire [...] per la nova edificazione di due case terrane esistenti nella nova

¹⁶⁰ Ces décorations – qui étaient généralement taillées par des artisans spécialisés appelés « *intagliatori* » – étaient fixées aux murs suivant différentes techniques. A ce sujet cf. Salvatore BARBERA, « Tecniche costruttive dell'edilizia etnea nella ricostruzione settecentesca », in ID. (dir.), *Recuperare Catania : studi per il riuso di ventuno complessi architettonici del centro storico*, 1999, pp. 106-108.

¹⁶¹ ASC, notaire Antonio Coltraro 1795, c. 124.

città di Catania » (cet argent doit leur servir pour la nouvelle édification de deux maisons *terrane* existantes dans la nouvelle ville de Catane)¹⁶².

Autre exemple, celui de Vincenzo Brivera. Dans le cadre d'une recherche au sujet de son activité de micro entrepreneur, j'ai épluché tous les contrats qu'il souscrit entre 1694 et 1696. Parmi ces dizaines d'actes notariés, un seul concerne le chantier de sa maison : en février 1695, le prêtre Santo de Mauro – un fabricant et marchand de « canali » (tuiles) – s'engage à lui en vendre 2 000 dans les quelques mois suivants¹⁶³. Or il est peu probable que Brivera ait bâti lui-même sa maison, il a très vraisemblablement fait appel à un ou plusieurs maçons. Pourquoi alors recourt-il à un contrat notarié pour les tuiles, et non pas pour l'achat des autres matériaux ou pour l'embauche de la main d'œuvre ? Sans doute parce qu'au cours de ces mois de 1694-1695 le marché des tuiles souffre d'une pénurie chronique : les manufactures locales ne parviennent pas à répondre à une demande extrêmement forte, et par conséquent Catane doit importer des tuiles d'un peu partout, y compris de Messine. Dans ces conditions, le contrat notarié est certainement pour Brivera un moyen de lier autant que possible le marchand, afin de s'assurer qu'il lui livrera bien les *canali* promis. Du reste, pour en être tout à fait certain, Brivera lui donne immédiatement une avance de 2 onces, avec promesse d'une autre once d'acompte suite à la livraison du premier millier de *canali*. En juillet 1695 le toit est vraisemblablement posé et la maison terminée, puisqu'à cette date Brivera donne en location la *capanna* où il habitait jusque-là (*supra* p. 466). Il est possible, au passage, d'estimer que la nouvelle maison, avec ses 2 000 tuiles, se compose de trois pièces pour une surface totale d'environ 75 mètres carrés¹⁶⁴.

Mais c'est surtout de façon indirecte, à travers les contrats de vente, que l'on peut constater la construction des premières maisons populaires catanaises. On trouve à cet égard un document précieux dans les archives de San Nicolò. Il s'agit du répertoire de tous les terrains et de toutes les maisons achetées par les bénédictins entre 1695 et 1698.

¹⁶² ASC, notaire Francesco Romano 1814, c. 512.

¹⁶³ *Ibid.* 1813, c. 51.

¹⁶⁴ 2 000 tuiles couvrent normalement une surface d'environ 75 mètres carrés. Les pièces des maisons *terrane* ont une dimension standard d'à peu près 5 mètres par 5 mètres, soit 25 mètres carrés. La maison de Brivera est donc très probablement composée de trois pièces. Je remercie pour ces explication, ainsi que pour d'autres encore, Corrado Fianchino, l'auteur de *Materiali, procedimenti e costi della ricostruzione nel '700 in Sicilia*, 1999.

La liste est longue, car à cette date les moines ont non seulement décidé de reconstruire leur monastère dans un nouveau site, mais ils ont également l'intention de « fare piano magnifico innante a detto monastero e strade larghi più del solito attesa la magnificenza del monastero » (faire une place magnifique devant ledit monastère et des rues plus larges que d'habitude compte tenu de la magnificence du monastère)¹⁶⁵. Or parmi les premières acquisitions de janvier 1695 figurent déjà quelques « case nuove », comme celle que les bénédictins achètent à un certain Bartolo Licciardello. A dire la vérité, plus de la moitié des opérations concernent des maisons détruites par le tremblement de terre. Cependant, les nouvelles constructions se multiplient au fur et à mesure que les mois passent, et on voit apparaître, au fil des contrats de l'hiver et du printemps 1695, là « due case terrane nuovamente edificate », ici une « casa terrana nuovamente fabricata », etc. Le répertoire fait également apparaître les maisons encore en chantier : en janvier, Tommaso Randazzo vend par exemple au monastère une « casa nuova scoperta », c'est-à-dire sans toit ; en février, le prêtre Giuseppe Messina leur vend à peu près 80 mètres carrés de murs nouvellement bâtis mais qui ne forment pas encore une maison à proprement parler. Ce dernier contrat est particulièrement intéressant car il donne des précisions relatives à la maçonnerie : alors que dans la riche demeure du baron de Villallegra celle-ci est composée de pierre et de mortier (cf. *supra*), ici – comme dans la plupart des maisons populaires – il s'agit d'un « muro a tajo », c'est-à-dire de pierre et de terre, cette dernière remplaçant le mortier, ce qui donne un mur un peu moins solide mais beaucoup moins cher à construire.

En somme, la transition du bois à la pierre se déroule au même rythme et à peu près au même moment dans la Catane populaire et dans la Catane patricienne. Le cas de Michele Battiato (cf. *supra*) suggère que les premières *case terrane* devancent quelque peu les premiers *palazzi*, mais en l'occurrence ce sont moins les précurseurs qui comptent que le gros du bataillon. Or, pour les uns et pour les autres, c'est entre la fin de 1694 et le début de 1695 que le processus de transition se généralise et se massifie. Les sources montrent qu'il y a, à ce moment là, un véritable changement d'échelle. Ce ne sont plus des édifices isolés, mais toute la ville qui se reconstruit en pierre. Ce changement d'échelle est clairement perceptible à travers la véritable explosion des

¹⁶⁵ ASC, S. Nicolò 343, c. 1 ainsi que cc. 13 *sq.* pour la liste des contrats.

contrats d'embauche de maçons et de manœuvres – dont plus des trois-quarts ne sont pas Catanais¹⁶⁶ – et à travers la multiplication de toutes les activités liées au bâtiment : transport des matériaux, fabrication de la chaux, fabrication des tuiles, taille de la pierre, etc. D'autre part, au cours de ces mêmes mois, le nombre de contrats pour la fabrication de baraques *extra-muros* se réduit considérablement pour disparaître tout à fait.

Le changement d'échelle s'accompagne aussi – avec un temps de retard – d'une modification dans le discours que les Catanais tiennent sur leur propre ville. Nous avons vu que, dans la première moitié de 1693, certains d'entre eux n'hésitent pas à en parler comme si elle avait cessé d'exister, en la désignant par exemple comme « la ville qui jadis fut Catane ». Tout au long de l'année 1694, et encore au cours des premiers mois de 1695, les actes notariés évoquent une ville « deructa » ou « distrutta », c'est-à-dire détruite. Les derniers contrats où apparaît l'expression « deructa città di Catania » datent de mars 1695¹⁶⁷. À partir de l'été 1695, les actes notariés signalent en revanche une « ville nouvelle » ou une « ville en construction ». Le contrat d'août 1695 pour les maisons de Genuisi et Carraro mentionne, par exemple, la « nova città di Catania » (cf. *supra*). Dans un autre contrat de ce même mois d'août, il est question de la vente d'une *casa terrana* dans la « aedificandi urbe Catana »¹⁶⁸. Témoignage différent, mais tout aussi significatif, celui que donne Domenico Guglielmini. Rédigeant son *La Catania destrutta* depuis Palerme, courant 1695, Guglielmini écrit que : « secondo gli avvisi venuti s'ha dato cominciamento [...] alla nuova città » (selon les avis qui sont parvenus on a commencé [à construire] la nouvelle ville)¹⁶⁹.

Alors que nous considérons pour notre part que la machine de la réédification est lancée dès la fabrication des premiers abris, ces exemples confirment (cf. *supra* p. 442) qu'il en va autrement pour les contemporains. De toute évidence, ce n'est pas la *baraccopoli*, mais seulement la multiplication des constructions *intra-muros* en pierre

¹⁶⁶ Sur un échantillon de 141 travailleurs du bâtiment (actifs à Catane entre 1693 et 1695) que j'ai pu recueillir, les Catanais représentent 24% du total, contre 26% pour les Calabrais et 10% pour les Messinois. Cet échantillon, composé de 65 ouvriers et de 76 *mastri*, est déséquilibré en faveur de ces derniers. En effet, pour être certain de ne pas comptabiliser deux fois la même personne, je n'ai pris en compte que les travailleurs dont le nom figure dans le document. Or le nom des maîtres-artisans figure bien plus souvent que celui des ouvriers. Si l'on prenait en compte tous les ouvriers, le pourcentage de travailleurs catanais serait ainsi probablement encore plus réduit.

¹⁶⁷ Par exemple ASC, notaire Francesco Romano 1814, c. 1.

¹⁶⁸ *Ibid.*, c. 590.

¹⁶⁹ Domenico GUGLIELMINI, *La Catania destrutta...*, cit., p. 121.

qui marque pour eux la renaissance et la reconstruction de Catane. Pourtant, nous l'avons vu, la *baraccopoli* constituait à bien des égards une véritable ville, à la fois par sa forme, par sa densité et surtout parce qu'elle avait permis le redémarrage d'à peu près toutes les fonctions urbaines de l'ancienne Catane : commerce, manufacture, administration, justice, religion, université... Guglielmini lui-même n'écrit-il pas, à cette même date (cf. *supra*), que ce ne sont pas « les murs et les édifices » qui comptent, et qu'une simple « mesure en planches dégrossies » suffirait à Catane pour continuer à maintenir sa suprématie au sein des villes siciliennes ? Or bien entendu il n'en est rien. Les contemporains sont, clairement, extrêmement sensibles au symbole et au prestige des édifices en pierre. C'est du reste certainement ce qui explique que, en dépit d'une crainte des séismes toujours vive (nous allons y revenir), ils abandonnent si rapidement le bois pour la pierre. La transition de l'un à l'autre aurait difficilement pu se faire beaucoup plus tôt.

Pour pouvoir se réaliser à grande échelle, cette transition nécessitait en effet la conjonction de plusieurs facteurs, et ceux-ci ne sont pleinement réunis qu'entre le derniers tiers de 1694 et le début de 1695. Le premier est d'ordre urbanistique : c'est seulement à partir de l'été 1694 que le nouveau tracé urbain de Catane est certain. Jusque-là, nombre de propriétaires pouvaient craindre que leur parcelle soit éventrée (qui plus est sans indemnisation¹⁷⁰) par l'ouverture d'une nouvelle rue ou d'une nouvelle place. C'est ce qu'atteste, par exemple, ce contrat (mai 1694) de vente d'un terrain situé dans le quartier de la Civita, qui précise que le vendeur s'engage à rembourser l'acquéreur au cas où une rue serait percée à travers ledit terrain¹⁷¹. Le deuxième facteur est d'ordre juridique : ce n'est qu'en août 1694 que les nouvelles règles du marché des terrains sont définitivement adoptées par les autorités municipales et entérinées par le vice-roi¹⁷². Or c'est seulement à partir de ce moment là, que les principaux acteurs – dont la plupart entendent profiter de la reconstruction soit pour

¹⁷⁰ A dire la vérité, les autorités indemnisent au cas par cas certains propriétaires lésés. Ainsi, en 1703, le sénat accorde au couvent de San Domenico un morceau de terrain car « li sono stati levati molti soli di casi per causa delli novi stradi » (on lui a enlevé [en 1693-94] de nombreux terrains à cause des nouvelles rues) : ASC, S. Domenico 328. c. 320, in *HT* II 59.

¹⁷¹ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1006, c. 349.

¹⁷² Une copie de ces actes se trouve dans les archives des bénédictins : ASC, S. Nicolò 343, c. 472 et c. 484.

s'élargir soit, comme les bénédictins (cf. *supra*), pour changer de site – peuvent se lancer dans les acquisitions de terrains qui précèdent le démarrage de leur chantier. Par ailleurs, cherchant par tous les moyens à accélérer la reconstruction, les autorités promulguent un règlement qui oblige les propriétaires des maisons détruites à commencer les travaux de réédification avant l'été 1695¹⁷³, sous peine d'être obligés de vendre leur parcelle¹⁷⁴. Enfin, le troisième facteur – sans doute le plus décisif de tous – est d'ordre sismique : la succession des secousses, qui avait commencé à ralentir significativement au cours de l'été 1693, se raréfie à partir de l'automne 1694¹⁷⁵.

Mise à part la raréfaction des secousses sismiques, les variables de l'équation sont forcément différentes dans chacune des autres villes *terremotate*. A Occhiolà, par exemple, sous la forte impulsion de prince de Butera, la construction en maçonnerie du *palazzo* seigneurial et de la *chiesa madre* débutent dès le printemps 1694, suscitant par la même une sorte d'élan général. Cependant, la mort du prince marque, à peine quelques mois plus tard, l'arrêt brutal des travaux, et entraîne sans doute aussi un net ralentissement de tous les autres chantiers. Francesco Micciardo, qui écrit en 1699, affirme à ce propos qu'en raison « della sua morte rest[ò] la chiesa matrice con la sola prima pietra et il quarto del palazzo a mezz'aria » (en raison de sa mort, la *chiesa madre* resta avec la seule première pierre et l'appartement du palais [resta] à moitié inachevé)¹⁷⁶. A Noto, en revanche, du fait des très fortes incertitudes entourant le nouveau site de la ville¹⁷⁷, les constructions en pierre tardent à débiter. C'est ce que semblent indiquer plusieurs indices convergents. En octobre 1696, les procureurs de la

¹⁷³ Les documents ne sont, en l'occurrence, pas très clairs mais plusieurs indices convergents laissent penser que le délai pour reconstruire était effectivement situé entre le printemps et l'été 1695. Sur cette question cf. en particulier Adolfo LONGHITANO, « Le relazioni "ad limina" della diocesi di Catania (1702-1717) », *Synaxis*, 1989, p. 436.

¹⁷⁴ Nombre de villes adoptent à l'époque des dispositions semblables au lendemain d'une catastrophe. Par exemple Londres après l'incendie de 1666 (cf. Thomas REDDAWAY, *The rebuilding of London after the great fire*, 1940, p. 135) et Lisbonne après le tremblement de terre de 1755 (cf. José-Augusto FRANÇA, *Une ville des Lumières...*, cit., p. 130).

¹⁷⁵ Cf. Antonino MONGITORE, « Istoria cronologica de terremoti... », cit., pp. 409-411 qui reprend les informations recueillies par le chanoine Innocenzio Roccaforte. Ce dernier avait noté « con esattezza » les jours et les heures des secousses ressenties à Catane. A ce sujet cf. également Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI (dir.), *Catania terremoti e lave...*, cit., pp. 119-122.

¹⁷⁶ Francesco MICCIARDO, *Veridica relatione...*, cit., p. 252.

¹⁷⁷ Ce n'est qu'en 1702 qu'après bien des vicissitudes – y compris un référendum – le nouveau site du Meti est définitivement adopté. Cf. Corrado GALLO, « Dall'inutile referendum del 1698 circa il sito della riedificanda città di Noto alla definitiva decisione del Cardinale Giudice », *Archivio storico siciliano*, 1970.

chiesa madre écrivent par exemple au vice-roi pour lui faire part des « miserie nelle quali si ritrova questa misera matrice chiesa, che a d'anni quattro ancora si ritrova in baraccha » (misères dans lesquelles se retrouve cette pauvre *chiesa madre* qui, après quatre ans, se trouve encore dans une baraque)¹⁷⁸. De son côté, le chroniqueur anonyme de Noto affirme que « la ville resta longtemps édifiée avec des toits si humbles [des baraques] » (*supra* p. 449) et que ses concitoyens ne se décidèrent à construire en dur que très tard, lorsque leurs baraques furent définitivement « rese immondi » (rendues immondes) par les intempéries¹⁷⁹. Il y a, cependant, bien entendu des exceptions. Ainsi, pour respecter une promesse solennelle faite au juge de la monarchie¹⁸⁰ (et pour éviter par la même que ne soit abattue une baraque qu'il avait fait construire sur un site où il n'aurait pas dû), le vicaire général du couvent de Santa Maria dell'Arco – le plus riche couvent de Noto – débute les travaux de la *fabbrica* dès le mois de septembre 1694¹⁸¹.

Comme le montrent les cas de Catane, Occhiola et Noto, les facteurs juridiques, politiques, urbanistiques peuvent expliquer pourquoi certaines villes ont tardé, plus que d'autres, à reconstruire massivement en dur. Néanmoins, on constate que les premiers édifices en pierre démarrent à peu près partout au même moment, soit entre 1694 et 1695. Ainsi, pour citer quelques autres exemples, à Vizzini, en juin 1694, le prêtre Giacomo di Pietro emprunte 50 onces qui lui servent pour réédifier ses maisons¹⁸² ; à Caltagirone, en octobre 1694, une équipe de sept maçons et charpentiers a terminé de reconstruire l'habitation du notaire Paolo Lauria¹⁸³ ; à Buccheri, en juin 1695, les procureurs de l'église de Santa Maria Maddalena obtiennent, de la part de l'épiscopat de Syracuse, l'autorisation de « mettere la prima pietra » (poser la première pierre)¹⁸⁴ ; à

¹⁷⁸ Lettre transcrite par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », note 165.

¹⁷⁹ Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 121.

¹⁸⁰ L'une des plus hautes charges de la juridiction royale de Sicile, chargé spécifiquement des questions liées au clergé.

¹⁸¹ ASP, Regia segreteria 941, septembre 1694, doc. transcrit par Corrado GALLO, « Noto agli albori... », note 167.

¹⁸² *Ibid.*, notaire Natalizio Baronio de Vizzini 2062, c. 184, in *HT I* 599.

¹⁸³ ASC, notarile di Caltagirone, notaire Francesco Gangarella 1850, c. 98, in *HT I* 447.

¹⁸⁴ Document transcrit par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri...*, cit., doc. II. 92.

Syracuse même, le collège des jésuites entreprend de gros travaux de reconstruction au cours de l'année 1694¹⁸⁵.

Cela dit, il est important de souligner que ceux qui rebâtissent des édifices en pierre n'ont pas ensuite nécessairement toujours le courage d'y habiter. Ainsi, nombreux sont les commanditaires qui font, en parallèle, construire une structure en pierre et une baraque en bois, où ils peuvent dormir et se réfugier en cas de nouvelles secousses. C'est par exemple le cas du baron de Villallegra qui indique, dans le contrat que nous avons cité *supra* p. 469, que les maçons doivent fabriquer « delle capanne »¹⁸⁶ à côté de sa maison en pierre. C'est également le cas de Michele Battiato qui construit en même temps une « casa terrana » et deux « capanne » (*supra* p. 470). Autre exemple encore, celui de Geronimo et Ignazio Asmundo, père et fils, qui se font édifier, en juin 1695, « due palazzi con una capanna di tavole »¹⁸⁷. Dans un document judiciaire catanais de 1721, un témoin précise à ce propos que, dans les années qui suivirent le *terremoto*, les habitants construisaient¹⁸⁸ :

« les cabanes pour leur habitation dans cette partie du site où elles ne dérangeaient pas la *fabrica* de la maison à faire, et dans le reste du site ils déposaient les matériaux, et ensuite ils fermaient parfaitement le site avec les *fabriche* qu'ils faisaient successivement »

Autre témoignage révélateur, celui d'un voyageur britannique, George Berkeley, qui visite Catane en 1717. Lors de son séjour, il a sans doute l'occasion de converser avec le médecin Niccolò Tezzano, car il écrit à son sujet : « though he rebuilt his house with stone, yet he ever after lay in a small adjoining apartment made of reeds plastered over [roseaux recouverts de plâtre] »¹⁸⁹. A titre de comparaison, citons l'exemple significatif de la famille royale du Portugal qui, après le tremblement de terre de 1755, et par

¹⁸⁵ ASS, Gesuiti 91, cc. 70 et 150.

¹⁸⁶ Ces *capanne* sont en l'occurrence, compte tenu de la qualité du commanditaire, certainement des baraques. Le terme péjoratif de « *capanne* » ne s'oppose pas ici à baraque mais à maison en pierre. Cf. *supra* p. 437.

¹⁸⁷ ASC, notaire Francesco Pappalardo 1008, c. 634.

¹⁸⁸ « le capanne per sua abitazione in quella parte del sito dove non venivano ad impedire la fabrica della casa da fare, e nel resto del sito ripostavasi l'attratto, con andare poi chiudendo perfettamente il sito colle fabriche che successivamente andavano facendo » ASC, Carcaci 37, c. 140.

¹⁸⁹ George BERKELEY, *The works of George Berkeley*, 1820, p. LIX.

crainte des séismes, habite pendant vingt-deux ans de suite dans de luxueuses baraques en bois ; même dans sa résidence de Mafra, elle préfère camper devant son palais plutôt que de loger à l'intérieur, alors même que celui-ci n'avait pas été endommagé par le tremblement de terre¹⁹⁰.

Sans doute, tous ne firent pas preuve de la même prudence. Cependant, un faisceau d'indices laisse penser que, en tous cas pendant le premier tiers du XVIII^e siècle, nombre de *terremotati* de 1693 continuèrent à loger, de façon permanente ou occasionnelle, dans des abris en bois. Ceux-ci apparaissent en effet souvent dans les inventaires d'héritage¹⁹¹, ou encore dans les « riveli » (recensements de la population et des biens)¹⁹² de cette période. Ils apparaissent également dans les actes notariés. Ainsi, cette « capanna » que signale un contrat de 1727 : elle n'est pas située à l'extérieur de l'enceinte, mais en plein centre de Catane, sur la *piazza* Sigona (l'actuelle *piazza* Manganeli), l'une des grandes places aristocratiques de la ville. Le contrat précise qu'en raison des intempéries la baraque « di tempo in tempo si andava dirupando e si rendea inetta a potersi abitare » (se détériorait de temps en temps, et se rendait inapte à pouvoir être habitée)¹⁹³.

Citons, pour terminer, le témoignage que William Hamilton rédige de retour de son voyage à travers la Calabre et la Sicile dévastées par le tremblement de terre de 1783. Nous avons indiqué tout à l'heure (*supra* p. 452) qu'au cours de ce voyage il a l'occasion d'habiter dans une « magnifique » baraque qui avait été construite deux générations auparavant, sans doute au lendemain du *terremoto* de 1693. Celle-ci n'avait donc été ni démantelée, ni laissée à l'abandon, mais de toute évidence restaurée à plusieurs reprises. D'ailleurs, Hamilton précise à ce propos que : « as this country has ever been subject to earthquakes, the barons had usually a barrack near their palace, to retire to on the least alarm of an earthquake »¹⁹⁴.

¹⁹⁰ W. WRAXALL, *Historical memories of my own time*, 1815, cit. par José-Augusto FRANÇA, *Une ville des Lumières...*, cit., p. 74 note 39.

¹⁹¹ Par exemple dans l'inventaire d'héritage du chanoine Giuseppe Celestre : ASC, notaire Carlo lo monaco 363, c. 414.

¹⁹² Par exemple ASP, Deputazione del Regno 1400, c. 15. Il s'agit du *rivelo* de 1714

¹⁹³ ASP, Deputazione del Regno 1400, c. 1.

¹⁹⁴ William HAMILTON, « An account of the earthquake... », cit., p. 178.

Une étape laborieuse : la construction en hauteur

Les voyageurs qui, au cours du XVIII^e siècle, visitent les villes du Val di Noto et en particulier Catane, signalent presque tous la taille plutôt modeste des édifices. De passage à Catane en 1700, John Dryden jr. décrit : « des maisons neuves et basses et solides et des rues trois fois plus larges ; aucune maison au-delà d'un étage, afin de résister à un nouveau désastre »¹⁹⁵. Même impression pour George Berkeley qui, rappelons-le, visite Catane en 1717 : tout en admirant la régularité et la beauté de la ville (qui à ses yeux paraît déjà entièrement reconstruite), il constate que « the houses [are] lower and the streets broader than before for security against future shocks »¹⁹⁶. Encore en 1776, l'abbé florentin Domenico Sestini, qui connaît bien Catane puisqu'il y habite pendant plusieurs années, affirme que¹⁹⁷ :

« Presque tous les édifices, tant sacrés que profanes, encore que certains sont bas par crainte des tremblements de terre, sont enrichis de superbes décorations et de remarquables morceaux d'architecture. »

Cette même année 1776, le voyageur français Jean-Marie Roland de la Platière signale des édifices qui commencent tout juste à prendre de la hauteur. Il écrit en effet¹⁹⁸ :

« De jour en jour s'élèvent, à deux & trois étages, les maisons que la crainte de nouvelles secousses avoit d'abord fixées à un seul [i.e. le rez-de-chaussée]. Des bâtiments ornés, des édifices publics, des palais se font remarquer de toute parts. »

¹⁹⁵ John DRYDEN, *Voyage to Sicily*, 1776. Je cite depuis la traduction italienne : *Un viaggio in Sicilia e a Malta nel 1700-1701*, 1999, p. 13.

¹⁹⁶ George BERKELEY, *The works...*, cit., p. LIX.

¹⁹⁷ « Quasi tutti gli edifizii tanto sacri che profani, ancorché alcuni bassi per timor dei terremoti, sono adorni di superbissimi intagli e di commendabili pezzi di architettura ». Domenico SESTINI, *Lettere...*, cit., I, p. 75.

¹⁹⁸ Jean-Marie ROLAND de la Platière, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe*, 1780, III, p. 162.

Si l'on en croit ces divers témoignages – ainsi que ceux d'autres voyageurs encore – Catane aurait employé plusieurs décennies, voire plus d'un demi siècle, pour franchir tout à fait le seuil de la construction en hauteur. Pourtant et paradoxalement, les archives montrent que les tous premiers étages font leur apparition très tôt, presque en même temps que les premiers édifices en pierre.

Le tout premier acte notarié que je trouve à ce propos date de septembre 1694. Il s'agit d'un contrat par lequel le marchand de grains Giuseppe Pellegrino emprunte 100 onces pour reconstruire un bâtiment dans le quartier de l'Astrachello¹⁹⁹. Les travaux se déroulent en deux phases : deux maçons édifient d'abord une solide structure en pierre et mortier qui fait office de rez-de-chaussée ; puis, un charpentier installe sur cette structure un « solaro » (plancher) et construit par dessus un premier étage en bois. Avec son rez-de-chaussée en maçonnerie et son étage en bois, la maison de Pellegrino paraît ressembler un peu à un chalet de montagne. En novembre 1694, nouveau contrat où figure un premier étage, lui aussi en bois²⁰⁰. Il s'agit de la maison que l'oncle et tuteur de deux orphelins du *terremoto*, don Ercole et don Giovanni Tedeschi, fait reconstruire pour eux. Le fait que ce chantier se déroule dans le cadre d'une tutelle a son importance, en particulier parce que la moindre dépense est scrupuleusement indiquée. Ainsi, on apprend entre autres qu'un *mastro ferraio* (forgeron) a fixé à l'étage un balcon en fer récupéré au milieu des ruines ; ou encore que l'échelle en bois s'est cassée, et que cinq clous ont été nécessaires pour la réparer.

Entre 1695 et 1696, les constructions à un étage se diffusent progressivement, en particulier dans les quartiers à forte densité commerciale, comme la rue Uzeda et ses abords immédiats. Prenons le cas du duc de Tremestieri. Celui-ci avait fait construire, en octobre 1694, six boutiques le long de cette rue Uzeda (*supra* p. 469). En août 1696, le duc engage un charpentier pour édifier un étage en bois au dessus de chacune des boutiques ; le contrat précise que ce dernier devra également fabriquer, pour chacune d'entre elles, une échelle en bois de hêtre munie d'une rambarde²⁰¹.

Ce sont sans doute les loyers relativement élevés qui incitent les propriétaires de ces structures commerciales à construire en hauteur. Les documents montrent à ce propos

¹⁹⁹ ASC, notaire Francesco Romano 1813, cc. 89 *sq.*

²⁰⁰ ASC, notaire Carlo Lo Monaco 354, cc. 879 *sq.*

²⁰¹ ASC, notaire Antonio Coltraro 1797, c. 430.

que celles-ci sont conçues de façon très fonctionnelle, avec la boutique qui s'ouvre sur la rue commerçante et les dépôts et les habitations installés à l'arrière ou à l'étage. Voici par exemple un contrat (1699) par lequel l'avocat Giuseppe Bertini loue, pour quatre ans, une « *apoteca* » (boutique) au *mastro* Francesco Burzi ; celle-ci est composée, au rez-de-chaussée, de deux pièces qui donne sur la rue Uzeda, et de deux chambres à l'étage²⁰².

Mis à part le cas spécifique des structures commerciales, il est vrai cependant que peu d'étages se construisent dans les premières années de l'après *terremoto*. Ici et là, on en voit cependant apparaître quelques-uns à travers les sources. Ainsi, en janvier 1696 le prêtre Vincenzo Zucarello loue à un certain Giuseppe Portuesi « *una casa appalazzata sotto e sopra* » située dans le quartier de l'université²⁰³. « *Casa appalazzata* » est le terme qu'utilisent les contemporains pour désigner une maison assez cossue – une sorte de petit *palazzo* – par opposition au logement populaire et relativement pauvre que constitue la *casa terrana*. Le fait que le contrat précise que la maison est « *appalazzata* » « *sotto e sopra* », c'est-à-dire en dessous et en haut, fait penser qu'il s'agit probablement d'un des tous premiers exemples d'étage non plus en bois mais en bonne maçonnerie. En effet, pour décrire un premier étage en bois, les contemporains n'emploieraient pas le terme « *appalazzata* » mais tout au contraire celui d'« *accapannata* ».

Mais pour avoir une meilleure vision d'ensemble de la diffusion des étages, le mieux est de se pencher sur le cas des plus gros acteurs, car ils ont laissé les sources les plus importantes et (surtout lorsqu'il y a des livres de comptes) celles que l'on peut le plus facilement analyser de façon diachronique. Dès 1696, les moines du couvent de San Francesco²⁰⁴ ainsi que les recteurs de l'université projettent de construire un premier étage (avec des boutiques en dessous), les premiers sur la *via del Corso*, les seconds sur la *piazza della fiera*, la place du marché qui n'est rien d'autre que la place qui s'ouvre devant le bâtiment de l'université. San Francesco et l'université font cependant figure d'exception, car la plupart des autres grands acteurs ne commencent à bâtir d'étages que plusieurs décennies après. Le séminaire des clercs ne fait par exemple construire un

²⁰² ASC, notaire Francesco Romano 1822, c. 269.

²⁰³ ASC, notaio Francesco Romano 1815, c. 29.

²⁰⁴ ASC, S. Francesco 1141, c. 750.

étage (qui fait office de dortoir) qu'en 1721²⁰⁵ ; le monastère de San Giuliano en 1732²⁰⁶ ; celui de la Santissima Trinità en 1738²⁰⁷ ; le couvent des Crociferi seulement en 1778²⁰⁸.

Prenons maintenant le cas du palais des princes de Biscari, la plus riche demeure patricienne de Catane. Etant partiellement édifié sur les bastions de la ville, le *palazzo* occupe dès le départ (les travaux commencent en 1702) une position surélevée qui lui offre, en particulier, une vue sur le port et sur la mer. En 1707, le prince a d'ailleurs fait construire sur le bastion une terrasse et une magnifique « *affacciata della marina* » (façade sur la marine)²⁰⁹ que s'empressent bientôt d'imiter les autres propriétaires des palais qui longent la mer²¹⁰. Après cette première phase de travaux (qui se termine vers 1730), suivie d'une interruption d'une dizaine d'années, le prince – dont les besoins d'espace se sont accrus depuis le mariage de son fils aîné qu'il loge sous son toit – charge, en 1743, son architecte d'établir les plans d'un nouveau projet d'agrandissement. Ce projet (dont les dessins ont été conservés²¹¹) prévoit la construction d'un premier étage sur toute l'étendue du palais. Or l'extension verticale est en fin de compte abandonnée au profit d'une extension horizontale. Ce n'est qu'en 1748, l'année même de la mort du vieux prince, que son fils – qui, soulignons-le, n'a pas connu le *terremoto* de 1693 contrairement à son père – fait construire un premier étage. Celui-ci est situé sur l'aile orientale, ce qui permet enfin de la réunir à l'aile méridionale – qui était jusque-là isolée en raison de sa position surélevée au dessus du bastion – et de souder ainsi les diverses parties du palais. Il faut encore attendre quinze ans pour que, en 1764-1766, le corps méridional soit lui aussi pourvu d'un étage²¹² : un étroit appartement appelé « *quarto della villeggiatura* », destiné à l'étude et au

²⁰⁵ Archivio arcivescovile di Catania, libro di introito ed esito 1720-21, cc. 301 *sq.*, doc. cité par Giuseppe DATO, « I ventuno complessi architettonici », 1999, p. 308.

²⁰⁶ ASC, San Giuliano 131, libro della spesa per la fabrica del nuovo dormitorio.

²⁰⁷ ASC, SS. Trinità 532, dépenses de la *fabrica*.

²⁰⁸ ASC, notaire Vincenzo Maria Quattrocchi 9419, 21 septembre 1779, doc. cité par Giuseppe DATO, « I ventuno... », cit., p. 184.

²⁰⁹ ASC, notaire Vincenzo Russo 1249, c. 447, transcrit par Vito LIBRANDO, *Palazzo Biscari in Catania*, 1965, doc. A.

²¹⁰ Cf. à ce propos un document de 1724 des désormais perdues archives du sénat de Catane, document transcrit par Francesco FICHERA, *G. B. Vaccarini...*, cit., doc. D.

²¹¹ Ils sont publiés par Vito LIBRANDO, *Palazzo Biscari...*, cit.

²¹² ASC, Biscari 85, dépenses de la *fabrica*.

délasserment, bénéficiant d'un beau point de vue sur la mer et la ville, et conçu pour offrir à ses occupants la plus grande fraîcheur possible. Il est significatif que cet appartement soit resté isolé dans sa position éminente : le reliair au corps oriental aurait supposé un deuxième étage sur celui-ci, solution qui n'a, semble-t-il, jamais été envisagée. Que l'on considère, d'autre part, qu'une photo de 1931 montre que seul le rez-de-chaussée du musée Biscari est construit, l'élévation actuelle étant forcément postérieure²¹³. En mai 1787, après avoir visité ce musée ainsi que le *palazzo*, Goethe note dans son journal que « le palais est construit en un seul étage [c'est-à-dire avec un seul rez-de-chaussée] sur un haut soubassement »²¹⁴. Cette remarque, manifestement inexacte, résume bien cependant la dynamique générale du palais Biscari : un développement horizontal plutôt que vertical.

Les élévations des édifices ne vont pas sans créer des problèmes de voisinage, en particulier avec les monastères féminins. Les règles de la clôture imposent en effet aux religieuses de se protéger de la manière la plus absolue des regards extérieurs, et imposent par là même des contraintes de hauteur à leurs voisins. Giuseppe Dato considère, sans doute à juste raison, que si les Biscari n'ont pas surélevé davantage l'aile orientale et septentrionale de leur palais, c'est probablement pour ne pas dépasser le niveau du monastère de San Placido, qui se trouve de l'autre côté de la rue. Le même monastère stipule, en 1740, un accord avec le baron Valle : ce dernier peut continuer à construire le premier étage de son palais, mais à condition de s'engager à ne pas faire de terrasse ni ouvrir de fenêtres du côté du monastère²¹⁵. Un accord similaire est conclu, en 1735, entre les moniales de San Benedetto et le couvent masculin de San Francesco : les bénédictines acceptent que les franciscains construisent un dortoir au premier étage, ces derniers s'engagent en échange à ne pas ouvrir de fenêtres sur la façade septentrionale (qui donne sur le monastère)²¹⁶. Parfois, ces questions de voisinage débouchent sur de véritables litiges. Ainsi, en 1725, une controverse oppose les religieuses de la Santissima Trinità à leur voisin, Raffaele Portuesi, qui est entrain de construire un étage

²¹³ La photo est publiée par Vito LIBRANDO, *Palazzo Biscari...*, cit.

²¹⁴ GOETHE, *Viaggio...*, cit., pp. 322-323.

²¹⁵ ASC, notaire Vincenzo Arcidiacono 1144, 3 novembre 1740, doc. cité par Giuseppe DATO, « I ventuno... », cit., p. 288.

²¹⁶ ASC, San Francesco 1141, mai 1735.

sur sa maison²¹⁷. Grâce à un privilège que lui a accordé la couronne, l'abbesse oblige Portuesi à modifier la façade qui donne sur le monastère : sous peine de démolition, il doit partiellement murer plusieurs fenêtres (c'est-à-dire installer des fenêtres qui donnent « solo lume », seulement de la lumière, mais qui ne peuvent pas s'ouvrir), renoncer à construire des balcons, et enfin s'engager à ne pas bâtir au-delà de 38 paumes, c'est-à-dire 9 mètres et demi, ce qui correspond à la hauteur d'un édifice avec un étage.

Au final, les descriptions des voyageurs (cf. *supra*) donnent une image de Catane assez semblable à celle qui ressort des documents d'archives : une ville où les étages tardent à se généraliser, et où les maisons et les palais en ont tout au plus un seul. Il en va à peu près de même pour toutes les villes qui se reconstruisent après le *terremoto* de 1693, de Modica à Acireale, en passant par Syracuse, Noto ou Lentini. C'est ce que confirment les sources²¹⁸, et c'est ainsi – avec de nombreuses maisons basses – que se présentaient, au début du XX^e siècle, les centres historiques de ces villes tels qu'on peut les voir sur des cartes postales de l'époque. Et c'est du reste encore partiellement ainsi qu'ils se présentent aux yeux du visiteur d'aujourd'hui.

Pour avoir un ordre de grandeur, remarquons que les actes notariés de la Catane pré 1693 indiquent que la plupart des édifices ne comptaient alors guère plus qu'un étage²¹⁹, avec cependant la présence d'un certain nombre de hautes tours et de très hauts campaniles. Dans l'ensemble il n'y a donc pas de réelle rupture entre l'avant et l'après *terremoto*. A titre de comparaison, dans les villes surpeuplées (où le prix du terrain est fort cher) comme Naples, Gênes, Londres ou Paris, les édifices étaient beaucoup plus élevés. Un voyageur français décrit ainsi la Naples du milieu du XVII^e siècle : « les rues fort étroites et les bastiments hauts, de sorte que les moindres ont 4 étages, et y en a qui arrivent à 6 et à 7 » (c'est-à-dire 5 ou 6 étages selon notre terminologie contemporaine)²²⁰. Dans le Paris du XVII-XVIII^e, les immeubles atteignent également

²¹⁷ ASC, notaire Vincenzo Russo 1267, c. 118, doc. cité par *ibid.*, p. 271.

²¹⁸ En ce qui concerne en particulier Syracuse et Noto, je me base sur les indications que me donne Lavinia Gazzè qui a étudié à fond les archives des chantiers de ces deux villes. Le cas de Syracuse est un peu spécial car, en raison du manque d'espace dû aux impératifs militaires, les logements ont gagné le premier étage plus tôt qu'ailleurs.

²¹⁹ Cf. parmi des centaines d'exemples ASC, notaire Carlo Lo Monaco 346, à propos d'un contrat de location d'un *palazzo* (avril 1681).

²²⁰ Cit. par Colette VALLAT, Brigitte MARIN, Gennaro BIONDI, *Naples, démythifier la ville*, 1998, p. 80.

cinq à six étages²²¹. A la veille de la Révolution française, Louis Sébastien Mercier écrit²²² :

« il a fallu mettre un frein à la hauteur démesurée des maisons [...] car quelques particuliers avaient réellement bâti une maison sur une autre. La hauteur est restreinte à 70 pieds [presque 23 m] non compris le toit ».

L'avant-dernier seuil : les grands toits des églises

Alors que l'étape des étages est atteinte – en tous cas par certains acteurs – moins de deux ans après le *terremoto*, cet avant-dernier seuil exige un temps bien plus long : pas moins d'une quinzaine ou d'une vingtaine d'années dans les cas les plus rapides.

Prenons l'exemple de la cathédrale de Catane. John Dryden, ce voyageur anglais qui visite Catane en 1700, et dont nous avons cité tout à l'heure le témoignage, remarque que la messe se déroule à ciel ouvert à l'intérieur de celle-ci²²³. Un tableau représentant la ville, vraisemblablement exécuté en 1708, dépeint la cathédrale encore découverte (voir fig. 11), alors qu'il indique que plusieurs palais et couvents possèdent déjà un étage. C'est seulement en 1709, que l'évêque Andrea Riggio fait véritablement démarrer les travaux de reconstruction²²⁴. Cinq ans plus tard, en 1714, dans la relation qu'il envoie au Saint-Siège, Riggio peut déclarer fièrement que la construction du toit de la cathédrale « è stata ora portata a compimento » (est maintenant terminée)²²⁵.

Le rythme est à peu près le même, voire beaucoup plus long, dans les autres villes *terremotate*²²⁶. A Buccheri, par exemple, les travaux de la *chiesa madre* débutent en 1709, comme à Catane, et ne s'achèvent (provisoirement) qu'en 1725, avec la

²²¹ Georges DUBY (dir.), *Histoire de la France urbaine, la ville classique*, 1981, p. 433.

²²² Louis Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris [...]*, XI, p. 4, cit. par Fernand BRAUDEL, *Civilisation...*, cit., I p. 568.

²²³ John DRYDEN jr., *Un viaggio...*, cit., p.13.

²²⁴ ASP, Trabia I 789 qui contient les comptes de la *fabrica*.

²²⁵ Relation transcrite par Adolfo LONGHITANO, « Le relazioni... », cit., pp. 487 *sq.*

²²⁶ Signalons que Syracuse n'eut pas besoin de reconstruire le toit de sa cathédrale car celui-ci ne s'était pas effondré le 11 janvier 1693.

construction du toit et d'une petite « cubula » (coupole)²²⁷. A Sortino, l'édification de la *chiesa madre* commence seulement en 1733, et le toit est achevé en 1759²²⁸. A Noto, le couvent de Santa Maria dell'Arco – qui avait été l'un des tous premiers édifices à se reconstruire en pierre (*supra* p. 476) – termine de bâtir les grandes voûtes de son église seulement en 1754²²⁹. Il est vrai, qu'entre temps, le couvent et l'église avaient été fortement endommagés lors d'un fort tremblement de terre en 1727²³⁰.

Il est certain que si les églises tardent temps à se reconstruire, ce n'est pas seulement en raison de la crainte des tremblements de terre. L'édification d'une grande église est toujours une énorme entreprise, qui exige une mobilisation exceptionnelle de ressources financières et humaines. Mais justement en raison de l'effort considérable qu'elle requiert de leur part, les commanditaires (évêques, chanoines, ordres religieux, mais aussi les municipalités et les seigneurs dans le cas des terres féodales) ne se lancent pas à la légère dans une telle entreprise. On ne construit pas des voûtes larges de plusieurs centaines de mètres carrés si l'on pense qu'un tremblement de terre est imminent. Les deux aspects – la crainte des séismes d'une part, la nécessité de mobiliser des ressources énormes d'autre part – sont ainsi inextricablement liés, et expliquent ensemble pourquoi ce seuil est si difficile à franchir.

Pour essayer de prendre la mesure de l'effort que représente le franchissement de cette étape, prenons le cas du couvent catanais des dominicain de San Domenico. Ordre mendiant, les dominicains disposent de ressources économiques relativement limitées, surtout lorsqu'on les compare à celles d'autres acteurs ecclésiastiques de la ville. Le gros de leurs revenus provient en effet de l'argent donné par les fidèles : messes, messes chantées, mariages, aumônes, etc. Heureusement, quelques entrées exceptionnelles viennent par moment raffermir leurs finances : d'un part, la concession, à des familles patriciennes, de chapelles à l'intérieur de l'église ; d'autre part, des héritages occasionnels. La faiblesse – ou l'irrégularité – de ces sources de financement expliquent

²²⁷ ASS, notaire Nicola Mancino 3088, 3 septembre 1709 ; *ibid.* 3091, 22 octobre 1724 ; Archivio della chiesa madre di Buccheri, carte sciolte 1725, doc. transcrits par Concetta CORRIDORE et Luigi LOMBARDO, *Buccheri...*, cit., doc. II. 72, 77.5 et 78.

²²⁸ Andrea GURCIULLO, *Notizie delle chiese di Sortino...*, cit., transcrit par Giuseppe AGNELLO, « La chiesa madre... », cit.

²²⁹ Stephen TOBRINER, *La genesi di Noto...*, cit., p. 150, qui ne cite pas en l'occurrence sa source.

²³⁰ Cf. le récit de l'anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...* cit., pp. 124-125.

en grande partie que la reconstruction en pierre de l'église et du couvent commencent tard et avancent lentement, avec de nombreuses et longues pauses.

Les travaux, qui avaient débuté en 1718, s'interrompent ainsi presque totalement entre 1723 e 1729. En août 1729, un événement vient cependant relancer la machine : « per l'occasione d'aver rovinata le capanne fatte dopo il terremoto del 1693 e caduta il 2 agosto 1729 » (par l'occasion que les *capanne* faites après le *terremoto* de 1693 sont tombées en ruine et [que l'une d'entre elles] s'est effondrée le 2 août 1729) lit-on dans le livre des comptes de San Domenico²³¹. Plutôt que de reconstruire cette baraque – qui faisait jusque-là office d'église – les moines entreprennent alors d'accélérer l'édification en dur. Ils ont sans doute accumulé suffisamment d'argent, depuis l'interruption de 1723, pour pouvoir envisager un tel investissement ; en particulier, ils peuvent compter sur une centaine d'onces qu'ils ont reçues de l'héritage d'un chanoine de la cathédrale²³².

Dès la fin septembre, les maçons ont terminé la construction de la quatrième chapelle de l'église, et achevé de poser les grandes plaques de pierres de lave et le marbre de Taormine qui constituent le revêtement des parois et du sol. En novembre, 200 vitres importées de Messine sont installées aux fenêtres. En janvier 1730, les charpentiers attaquent la construction du toit. Deux familles aristocratiques du voisinage apportent à ce moment là leur assistance : la baronne de Cerami donne les roseaux qui recouvrent la charpente ; le baron de Villamosa donne les tuiles. En mars 1730, les dominicains complètent les travaux du chœur et font tailler les escaliers de l'autel. Début 1731, l'église est achevée, même si quelques petits travaux se poursuivent jusqu'en 1734²³³,

Au fur et à mesure que le chantier avance, les dominicains aménagent l'intérieur de l'église. Dès septembre 1729, ils y installent le « *crocifisso grande* » qui se trouvait auparavant dans la baraque. Un peintre, Nicolò Mignemi, s'occupe de le restaurer ; tandis qu'un autre peintre, anonyme, applique une dorure sur le cadre du tableau qui se trouve dans la sacristie. En janvier, les moines placent un grand tapis et un petit bénitier en marbre dans l'église, ainsi qu'un « *uccello di bronzo* » (un oiseau de bronze) dans la

²³¹ ASC, S. Domenico 308, comptes de la *fabrica*, août 1729.

²³² ASC, notaire Giuseppe Capace 2298, c. 315, doc. cité par Giuseppe DATO, « I ventuno... », cit., p. 146.

²³³ ASC, S. Domenico 308, 1729-1734. Les indications suivantes proviennent toutes de ce même livre de comptes.

sacristie. Ils font, par ailleurs, poser de grandes toiles de couleur jaune contre les parois, peut-être pour dissimuler les parties non terminées. Peu de temps après, et avant même qu'elle ne soit tout à fait achevée, les dominicains convient en effet le quartier, ainsi que toute la ville, à célébrer l'inauguration de l'église.

En dépit de la centaine d'onces qu'ils ont reçues en héritage, les gros travaux de 1729-1730 mettent les finances de San Domenico à rude épreuve. En 1729-1730, le revenu de la « *cassa della fabrica* » s'élève à 134 onces, les dépenses à 153 onces, ce qui donne un déficit de 18 onces. A titre de comparaison, au cours de la même période, les bénédictins de San Nicolò dépensent 1 440 onces pour leur chantier, soit neuf fois plus, alors même que celui-ci ne traverse pas à ce moment là une phase particulièrement intense. Pour financer le déficit, les dominicains sont obligés de prendre 13 onces « *a cambio* » (une forme d'emprunt à court terme) auprès d'un jésuite, qui achète pour leur compte, à Messine, les 200 vitres et le plomb nécessaires pour les fenêtres, ainsi que des madriers (qui proviennent sans doute de Calabre) pour le toit. Les moines se promettent, d'autre part, de rappeler au baron de la Bruca qu'il doit encore 4 onces pour la chapelle qu'il a fait construire dans l'église.

Plus généralement, on constate que les dominicains font tout leur possible pour comprimer au maximum les coûts de la *fabrica*. En septembre 1729, ils embauchent par exemple un « *zingaro* » (gitan) qui travaille trois jours de suite pour récupérer les clous de l'ancienne baraque qui faisait office d'église. Mais plus encore que sur le matériel, le couvent essaye d'épargner sur les salaires. Ainsi, ils n'engagent pas d'architecte, mais dirigent eux-mêmes les travaux, faisant appel, en fonction des nécessités, aux artisans dont ils ont besoin : maçons, charpentiers, sculpteurs de pierre, peintres. D'autre part, pour la main d'œuvre non spécialisée, ils recrutent un nombre particulièrement élevé de « *giovani* » et de « *picciotti* ». Les « *giovani* » reçoivent un salaire journalier d'un tari et 10 grana, soit un quart en moins par rapport au salaire standard d'un manœuvre ; les « *picciotti* » (enfants) ne sont généralement pas payés mais seulement nourris. Aux premiers, les dominicains confient apparemment toutes les activités qu'exercent normalement les manœuvres ; aux seconds, ils donnent des besognes plus simple, comme par exemple décharger les matériaux qui se trouvent sur les charrettes et les transporter à travers le chantier.

La dernière et la plus difficile des étapes : la construction des coupoles

Dans les *baraccopoli*, l'uniformité des bâtiments était très forte. Un visiteur qui se serait promené, en 1694, dans les ruelles des *baraccopoli* de Catane ou de Noto n'aurait peut-être pas été capable de distinguer du premier regard le couvent de la maison patricienne, l'université de l'église. De façon toujours moins prononcée, cette relative uniformité perdue pendant une bonne partie de la reconstruction. En observant, par exemple, le tableau qui dépeint Catane en 1708 (image), on constate que la plupart des couvents et des églises se différencient mal, ou même pas du tout, des édifices qui les environnent. Le peintre a distingué seulement quelques bâtiments religieux (la cathédrale sans son toit, l'église de la Rotonda de forme circulaire, l'église des carmes à l'extérieur de l'enceinte), et encore ceux-ci se différencient plus en raison de leur forme que de leur taille. Avec la construction des grandes églises, et plus encore avec celle des hautes coupoles, c'est au tour de l'hétérogénéité de devenir très forte.

Les coupoles introduisent, par ailleurs, une rupture dans le paysage, le *skyline* est définitivement transformé. La Catane d'avant le *terremoto*, telle que la montrent les tableaux de l'époque, est une ville hérissée de tours et de campaniles mais sans grands dômes. Les premiers (réels et imaginés) apparaissent dans une carte de la ville de 1761, et deviennent ensuite un élément marquant dans les représentations des années 1770-1790, comme par exemple dans la gravure du livre de Saint-Non (fig. 12).

La coupole est enfin, à l'époque, un très fort élément de prestige urbain et le symbole par excellence de la grande ville. De ce point de vue, Rome est bien entendu le modèle imité et inégalé, non seulement par l'Italie mais aussi par l'Europe. A l'échelle du Val di Noto, les nombreuses coupoles qui s'élèvent sur Catane dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle constituent ainsi l'une des manifestations extérieures les plus éclatantes du statut de capitale régionale qu'a désormais acquis la ville. Les autres cités de la région – Syracuse²³⁴, Noto²³⁵, Lentini, Acireale, etc. – ne peuvent pas tout à fait rivaliser avec elle sur ce plan, et encore moins les *casali* de l'Etna²³⁶.

²³⁴ Syracuse possède plusieurs coupoles (celle de la cathédrale, celle de l'église des théatins, celle de l'église des jésuites) : elles sont cependant de taille modeste en comparaison des hautes coupoles catanaises.

Ces considérations nous conduisent d'ailleurs à nous poser une question importante : peut-on, à propos de ces dômes, encore parler de *reconstruction* ? Dès lors que Catane ne les possédait pas avant le tremblement de terre, ne sommes nous pas plutôt dans le cadre d'une construction pure et simple ? La question vaut d'ailleurs de façon générale pour tous les chantiers des dernières décennies du XVIII^e siècle, à Catane comme dans les autres villes du Val di Noto. En effet, les sources montrent, qu'à cette date, les acteurs démolissent bien souvent les constructions édifiées au lendemain du *terremoto*, pour les refaire plus grandes et plus belles, et aussi pour les adapter aux nouveaux goûts architecturaux. Les façades richement décorées du début du XVII^e siècle sont démolies et remplacées par des façades néo-classiques. C'est le cas à Catane²³⁷ comme dans toute la région²³⁸. Ces nouvelles façades, ces coupoles, n'ont bien entendu plus grand-chose à voir avec le *terremoto*. Il est certain, de façon par ailleurs, que le lien entre ce dernier et l'effort général de construction devient de moins en moins direct au fur et à mesure que les décennies passent. Pour autant, il n'est évidemment pas possible de tracer une ligne de séparation nette entre la reconstruction et le processus de démolition/construction dans lequel toute ville est à tout moment engagée. Même après 1750, la reconstruction post-sismique reste l'une des principales forces propulsives de l'industrie du bâtiment de toutes les anciennes villes *terremotate*. Du reste, les déclarations des contemporains indiquent que ceux-ci ont, en tous cas jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, toujours l'impression de participer à la « reedificazione » de leurs villes respectives. Pour ne prendre qu'un exemple, entre 1693 et 1812, les livres de comptes des bénédictins de San Nicolò comportent, chaque année et invariablement, une page intitulée « fabrica nova ».

Admettons donc que les dômes font encore partie du grand élan de la reconstruction, dont ils constituent l'ultime phase, en même temps que le dernier seuil psychologique. Leur édification constitue en effet, sans aucun doute, l'opération la plus délicate, complexe et onéreuse. Ils exigent l'emploi d'une main d'œuvre hautement qualifiée, la construction d'énormes piliers de soutien, la mise en place de très hauts échafaudages,

²³⁵ La chiesa madre de Noto possède, semble-t-il, une coupole aux alentours de 1780.

²³⁶ Il en va autrement au XIX^e siècle. La chiesa madre de Misterbianco, le plus grand des *casali*, dispose par exemple de sa coupole à partir de 1835.

²³⁷ Pour Catane cf. Stefano CONDORELLI, « L'economia della ricostruzione », cit.

²³⁸ C'est par exemple le cas, à Scicli, de l'église des carmes qui transforme sa façade en 1755 : cf. Paolo NIFOSI, *Scicli, una città barocca*, 1997, p. 133-135.

l'utilisation de matériaux spécifiques, en particulier des pierres de lave très poreuses (appelées *pignaletti* et *pomici palmaroli*) à la fois solides et légère²³⁹. Ces structures sont d'autre part relativement fragiles, les plus exposées en cas de tremblement de terre. Le grand dôme de Noto offre à ce propos un exemple particulièrement marquant. A peine construit, il s'effondre lors du tremblement de terre de 1783 ; reconstruit, il subit des lésions en 1818 et 1839 et s'effondre lors d'un séisme en 1848 ; reconstruit à nouveau, il s'effondre avec toute la nef en 1996, six ans après le tremblement de terre de 1990 ; rebâti une troisième fois, il a été inauguré en juillet 2007.

Pour éviter les dépenses et les risques liés à ces énormes et fragiles structures, de nombreuses églises reconstruites après 1693 se dotent de « fausses » coupoles fabriquées avec du bois et du plâtre, et par conséquent infiniment moins chères et beaucoup plus légères. Le contrat de 1724 pour l'édification de la petite coupole de la *chiesa madre* de Buccheri (*supra* p. 486) précise ainsi les quantités de « gisso » (plâtre) qui sont nécessaires « pro ditta cubula » (pour ladite coupole)²⁴⁰. Palerme a, semble-t-il, également adopté les « fausses » coupoles suite au tremblement de terre de 1726²⁴¹. A Catane, on penche plutôt pour des sortes de grosses lanternes octogonales, elles aussi nettement moins chères que les véritables dômes²⁴². On peut les admirer, encore aujourd'hui, en particulier sur le sommet des églises de San Giuliano, San Benedetto et Santa Chiara.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, deux puissants facteurs sont cependant réunis pour encourager l'édification des dômes véritables : d'une part, la croissance exponentielle des revenus des grands propriétaires terriens (principalement en raison du boom du prix des céréales)²⁴³, et par conséquent des grands ordres religieux ; d'autre part, en tous cas jusqu'au *terremoto* de Messine de 1783, plusieurs décennies marquées par une absence de tremblements de terre. Nous allons, pour terminer, retracer

²³⁹ Cf. Salvatore BARBERA, « Tecniche costruttive... », cit., pp. 101-04.

²⁴⁰ ASS, notaire Nicola Mancino 3091, 22 octobre 1724.

²⁴¹ Cf. Stephen TOBRINER, « Safety and the reconstruction after the Sicilian earthquake of 1693, the 18th century context », in Aldo CASAMENTO et Enrico GUIDONI (dir.), *Storia dell'urbanistica...*, cit., p. 37. Tobriner ne cite, en l'occurrence, malheureusement pas ses sources.

²⁴² Francesco FICHERA, *G. B. Vaccarini...*, cit., p. 121, les définit de « véritables succédanés des coûteuses coupoles », et souligne qu'il s'agit là d'un élément architectural spécifiquement catanais.

²⁴³ Cf. Stefano CONDORELLI, « L'economia della ricostruzione », cit.

brièvement l'histoire de deux de ces dômes catanais, celui des bénédictines de Sant'Agata et celui des bénédictins de San Nicolò. Commençons par les bénédictines.

En 1742, Maria Giuseppe Asmundo, l'abbesse du monastère de Sant'Agata, emprunte 800 onces pour engager des travaux d'agrandissement de l'église car, déclare-t-elle dans l'acte notarié, celle qui avait été reconstruite suite au *terremoto* est désormais trop « angusta » (étroite) pour pouvoir y célébrer les fonctions religieuses avec la « pompa » et la « solennità » qu'elles méritent²⁴⁴. En janvier 1744, sous la supervision de l'architecte Giovambattista Vaccarini²⁴⁵, commence la construction des piliers en pierre de lave destinés à soutenir la future coupole. Quinze ans plus tard (1759), les travaux de la phase préliminaire ne sont pas encore achevés. En mars de cette même année, trois *mastri* de la ville d'Augusta s'engagent à livrer quantité de pierres « giurgiulena » (de grès) nécessaires pour terminer le « piede dritto della cobbola della chiesa » (le pied droit de la coupole), conformément aux plans de Vaccarini. Le contrat prévoit que les pierres seront livrées sur la plage de San Calogero et que le monastère se chargera lui-même de les faire transporter par barque jusqu'à Catane. (Il n'est pas impossible que les pierres aient été récupérées sur un site archéologique dont les restes sont visibles encore aujourd'hui à l'intérieur d'une propriété privée qui se trouve non loin de la plage²⁴⁶.)

Vingt ans après le début des travaux, en 1764, les maçons ont enfin atteint le tambour de la coupole. Trois autres années sont nécessaires avant qu'ils attaquent le dôme proprement dit. A partir de là, les travaux avancent cependant très vite. En mars 1767, *mastro* Antonino Greco s'engage à tailler, avec ses compagnons, les pierres nécessaires pour la « cubbola » ; celles-ci, précise le contrat, se trouvent déjà sur la place de la cathédrale, au pied du monastère. Le contrat établit également que les dites pierres doivent être taillées suivant les dessins et les modèles établis par Vaccarini. En mai 1767, les bénédictines engagent un célèbre sculpteur de Palerme, Giovambattista

²⁴⁴ Pour ce contrat, ainsi que pour tous les autres que je cite, dans l'ordre : ASC, notaire Vincenzo Arcidiacono 1143, c. 829 ; *ibid.* 1147, 30 janvier 1744 ; notaire Gaetano Arcidiacono 1789, c. 315 ; *ibid.* 1797, c. 534 ; *ibid.* 1802, cc. 50 et 353 ; doc. cités par Giuseppe DATO, « I ventuno... », cit., pp. 246-248.

²⁴⁵ Vaccarini (1702-1768), né à Palerme, formé à Rome, est appelé à Catane en 1729 par le nouvel évêque de la ville – lui aussi palermitain – Pietro Galetti. Il devient rapidement le premier architecte de la ville, rôle qu'il garde pendant plusieurs décennies.

²⁴⁶ Il s'agit de l'*agriturismo* San Calogero, situé à une dizaine de kilomètres d'Augusta.

Marino, pour qu'il exécute diverses statues ainsi qu'un écusson soutenu par deux anges, qui devront prendre place à la base de la coupole. Au bout de quelques mois, Vaccarini et les moniales considèrent cependant que certaines sculptures de Marino ne sont pas « porporzionati all'idea » (ne correspondent pas au projet), et ce dernier est par conséquent licencié. Le 10 octobre 1767, après plus de vingt-trois ans de travaux et d'énormes dépenses, le dôme est enfin achevé. Quatre jours plus tard, le 14 octobre, Vaccarini renonce à son salaire d'architecte (qu'il n'avait plus perçu depuis plusieurs années) afin, déclare-t-il, de marquer ainsi sa « devozione » envers sainte Agathe. A travers le contrat en question, s'exprime toute la fierté, l'exaltation, l'humilité aussi (qui se manifeste à travers la conviction – profondément ancrée dans l'esprit des hommes de l'époque – que tout succès humain doit quelque chose à l'aide céleste) qu'éprouve l'architecte par rapport à l'œuvre qu'il a contribué à mener à terme. Vaccarini déclare en effet que²⁴⁷ :

« la grande coupole et la petite coupole [la lanterne] ont été édifiées cette année, au dessus de la façade de la nouvelle église de ce vénérable monastère, fabriquées en pierre de grès, sans aucune aide et appui, c'est-à-dire fabriquées sans l'aide d'une charpente, elles ont été édifiées par la grâce du Seigneur, le 10 octobre, jour de samedi dédié à la Vierge Marie mère de Dieu ».

L'achèvement de la coupole ne marque cependant pas la fin du chantier. En 1770, après une interruption de trois ans (due peut-être à la mort de Vaccarini en février 1768), commencent les travaux de décoration intérieure : peintures, stucs, et surtout pavement en marbre de l'église. Cette dernière opération est tellement coûteuse, que le monastère est obligé d'emprunter 600 onces. Le contrat en question est intéressant car il montre que les bénédictines, loin d'être fatiguées par ces interminables travaux, tirent

²⁴⁷ « piantati in quest'anno sopra la nuova chiesa con suo prospetto di esso venerabile monastero la gran cubbola e cubbolino fabricati di pietra giurgiulena e voltati senza aiuto e appoggio alcuno, seu voltati senza veruna forma, collocata di già con la grazia dell'Altissimo, sotto li 10 del corrente ottobre, giorno di sabbato dedicato alla Beatissima Vergine Maria madre di Dio ». ASC, notaire Gaetano Arcidiacono 1803, c. 225.

une juste fierté de tout le chemin parcouru jusque-là. L'abbesse déclare en effet dans le contrat que²⁴⁸ :

« [...] la construction de la magnifique église de ce vénérable monastère, dans la structure de laquelle des sommes immenses ont été investies pour la plus grande gloire de Dieu, a soulevé les applaudissements et l'admiration [générale] ».

Alors que la construction de la coupole de Sant'Agata avance lentement mais sûrement, celle de San Nicolò suit un rythme très différent. Cette différence s'explique en partie pour des raisons économiques. San Nicolò, qui est non seulement le plus gros propriétaire terrien de Catane mais aussi l'un des plus riches de toute la Sicile, dispose en effet de ressources financières telles, qu'il peut, à l'occasion, dépenser presque sans compter pour sa *fabbrica*. Ainsi, par moments, celle-ci subit-elle de brusques accélérations. L'analyse des causes exactes qui sous-tendent ces accélérations reste encore à faire. Celle-ci devrait sans doute se pencher, d'une part, sur les équilibres politiques au sein du monastère, et d'autre part sur l'évolution des relations complexes que les bénédictins entretiennent avec le reste de la ville (rapports avec l'évêché, rivalités avec certains ordres religieux et en particulier avec les jésuites, alliances avec certaines familles et certains groupes sociaux, etc.²⁴⁹). Ce qui est certain, en effet, c'est que les bénédictins ont, à l'égard de leur *fabbrica*, un rapport qui est proche de celui que Gérard Labrot a étudié en ce qui concerne la noblesse napolitaine d'Ancien régime : l'investissement dans le bâtiment est perçu comme une source d'« avantages politiques, psychologiques, voire même métaphysiques »²⁵⁰. Du reste, les moines ne perdent pas une occasion pour rappeler la « magnificenza » de leur monastère (cf. *supra* p. 472). Certes, ils ne sont pas les seuls à mettre l'accent sur la magnificence et la somptuosité (voir *supra* ce que déclare l'abbesse de Sant'Agata), mais nul ordre religieux catanais ne

²⁴⁸ « [...] sendosi con applauso et ammirazione costrutta la magnifica chiesa di detto venerabile monastero e rogate nella sua struttura ingenti somme per la maggior gloria di Dio ». *Ibid* 1810, c. 203, doc. cité dans un fichier que m'a prêté Giuseppe Dato, et qui lui avait servi comme base pour son « I ventuno complessi... », cit.,

²⁴⁹ Cf. à ce sujet Giuseppe GIARRIZZO, « Per la storia del monastero dei benedettini », in ID., *Progetto e impegno : uno storico per l'università e per la Sicilia*, 1998.

²⁵⁰ Gérard LABROT, « Le comportement collectif de l'aristocratie napolitaine du seizième au dix-huitième siècle », *Revue Historique*, juillet-septembre 1977, p. 45.

tient ce discours de façon aussi systématique. Giuseppe Giarrizzo a souligné le fait que San Nicolò, au cours du XVIII^e siècle, acquiert une caractère toujours plus « signorile » et toujours moins monastique²⁵¹. Or, comme l'indique Labrot, l'évolution discontinue, en zigzag, des dépenses de construction est justement la caractéristique des palais aristocratiques, par opposition à la continuité des investissements dans les monastères féminins²⁵². Le graphique qui retrace l'évolution des dépenses de construction (en pourcentage du revenu) des bénédictins montre que celle-ci est effectivement très discontinue (voir l'annexe 6). A dire la vérité, il ne le montre qu'imparfaitement car, pour le rendre plus lisible, j'ai seulement indiqué sur ce graphique la moyenne mobile sur trois années, et celle-ci lisse significativement les résultats.

Après ces remarques préliminaires, venons-en à l'histoire de la coupole de San Nicolò. Suite à un gros effort entre 1732 et 1736 pour compléter l'édification du monastère, le chantier des bénédictins avait languï quelques temps, jusqu'à ce que, en 1750, les dépenses de construction accélèrent à nouveau pour atteindre un sommet en 1755²⁵³. Pour avoir un ordre grandeur, ces dépenses, qui représentaient 1% de leur revenu en 1744 et 14% en 1749, dépassent les 30% en 1750 et atteignent 75% en 1755. Entre 1750 et 1755, les moines mettent en effet tout en œuvre pour bâtir, dans les plus brefs délais, le dôme de leur église. Au cours du printemps et de l'été 1755, alors que leur effort est sur le point d'aboutir, leur chantier consume en moyenne plus de 600 onces par mois. En dépit de leur richesse phénoménale, les bénédictins ont alors des difficultés de trésorerie et sont obligés d'emprunter : 600 onces auprès du monastère féminin de San Benedetto, 280 onces auprès de celui de San Giuliano, 430 onces auprès d'un certain Giuseppe Sapuppo²⁵⁴. Pour la seule année 1755, ils engloutissent ainsi 5 142 onces dans la *fabbrica*, soit l'équivalent de 77 mille journées de travail d'un manœuvre²⁵⁵, ou encore celui du coût de construction d'un quartier populaire de cinq cents maisons *terrane*.

²⁵¹ Giuseppe GIARRIZZO, « Per la storia... », cit, p. 85.

²⁵² Gérard LABROT, « Le comportement... », cit., pp. 59-61.

²⁵³ ASC, S. Nicolò, *libri mastri*.

²⁵⁴ *Ibid* 821, dépenses de la « fabbrica nuova » pour l'année 1755.

²⁵⁵ En considérant que les manœuvres reçoivent 2 tari, soit un quinzième d'once par jour. Si l'on considère, d'autre part, que la main d'œuvre représente en moyenne environ 40% du dépenses totales des grands chantiers, contre 60% pour les matériaux, ainsi qu'un salaire moyen de 2,5 tari e non pas 2 (pour

Pour mener à bien la phase finale de l'édification de la coupole, les moines ont réuni une équipe de tout premier plan : outre leur architecte, Francesco Battaglia²⁵⁶, ils ont engagé deux autres « *soprastanti* » (superviseurs), à savoir Pietro Pulvirenti, le *capomastro* de la ville, et Giovanbattista Finocchiaro, un maître maçon réputé. Ceux-ci dirigent une équipe de onze autres maîtres maçons et d'un régiment d'apprentis, d'ouvriers et de manœuvres, qui travaillent à plusieurs dizaines de mètres du sol sur des « *ponti e retro Ponti in aria* » (ponts et passerelles en l'air). L'activité est tellement intense, en particulier au cours du mois de juillet 1755, que le monastère paye des « *straordinari* » (primes) à ces hommes pour avoir travaillé « *nell'ora del riposo* » (pendant l'heure de repos)²⁵⁷. C'est, de façon générale, un sentiment de hâte qui se dégage des comptes de la *fabbrica* de cet été 1755. En témoigne, par exemple, cette dépense significative : « *premi ai mastri e manuali per avere sollecitato il disbrigo degli archi in un solo giorno* » (primes aux maîtres artisans et aux ouvriers pour avoir terminé les arches en une seule journée)²⁵⁸.

Tout semble aller pour le mieux lorsque, à la mi octobre 1755, survient « la disgrazia alla fabbrica », à savoir l'écroulement d'une partie de la paroi septentrionale de l'église²⁵⁹. Tenu pour responsable, l'architecte Battaglia est licencié peu après, tandis que les moines font immédiatement appel à un ingénieur royal, Michele Castagna²⁶⁰, qu'ils font venir exprès de Syracuse pour essayer de sauver ce qui peut l'être encore. Le découragement provoqué par cet écroulement est tel que, pendant une douzaine d'années, les dépenses de construction de San Nicolò touchent leur plus bas niveau séculaire. Ce n'est qu'à partir de 1774²⁶¹, que les moines se lancent dans une nouvelle tentative. Au cours du mois de février de cette même année, après la célébration de onze

tenir compte des rétributions plus élevées des *mastri*) les 5 142 onces de 1755 représentent tout de même près de 25 mille journées de travail. Sur ces questions cf. Stefano CONDORELLI, « L'economia », cit., p. 64.

²⁵⁶ Francesco Battaglia (1701-1788), fils d'un tailleur de pierre messinai immigré à Catane, est l'un des principaux architectes de la ville du XVIII^e siècle. A son propos cf. Vito LIBRANDO, « Francesco Battaglia, architetto del XVIII secolo », *Cronache di Archeologia e di storia dell'arte*, n. 2, 1963.

²⁵⁷ ASC, S. Nicolò 821, « fabbrica nuova », juillet 1755.

²⁵⁸ Ibid.

²⁵⁹ Ibid. octobre 1755.

²⁶⁰ J'ai essayé sans succès de retrouver la trace de ce Michele Castagna dont on sait seulement qu'il était « *ingeniere di Sua Maestà* ».

²⁶¹ ASC, S. Nicolò 1212, « fabbrica nuova », février 1774, doc. cité par Francesco FICHERA, *G. B. Vaccarini...*, cit., p. 177.

messes propitiatoires, les immenses voûtes de l'église de San Nicolò sont enfin terminées sous la direction de l'architecte Stefano Ittar²⁶². Six années sont cependant encore nécessaires pour venir à bout de la coupole, qui n'est achevée qu'au printemps 1780²⁶³. Cette fois, les moines et leur architecte ont en effet changé de stratégie : plutôt que de franchir l'obstacle d'un bond, ils progressent plus lentement et sûrement, à la manière du monastère de Sant'Agata. C'est ainsi que, entre 1774 et 1780, la moyenne de leurs dépenses de construction ne dépasse pas les 25% de leur revenu, contre 75% lors du premier essai de 1755.

Mais les bénédictins n'ont pas attendu la fin des travaux de la coupole pour célébrer avec faste l'inauguration de leur église : l'achèvement, en 1776, du pavement et des décorations intérieures leur a suffi. L'inauguration a ainsi lieu en septembre 1776, à l'occasion des célébrations en l'honneur du *santo chiodo*, cette relique de la Crucifixion qu'ils conservent précieusement dans leur monastère et qui est, depuis l'éruption de 1669, l'un des protecteurs célestes de Catane (cf. *supra* p.). La fête du *santo chiodo* donne lieu, en septembre de chaque année, à une grande procession qui traverse la ville, et à laquelle participent les autorités civiles et ecclésiastiques, les ordres religieux, le clergé séculier ainsi que les confréries. En 1774, cette célébration prend cependant une ampleur exceptionnelle, à la fois par sa durée et par sa magnificence : les dépenses engagées pour les préparatifs et pour son déroulement noircissent ainsi des pages entières du livre des comptes de San Nicolò²⁶⁴. La fête, qui se déroule sur cinq jours, a deux grands versants. Le premier, ouvert à tous, s'exprime à travers les nombreuses processions, les messes, les déploiements d'architectures éphémères, les multiples « giochi di fuoco » (feux d'artifices), les illuminations nocturnes au flambeaux, les distributions de froment aux « poveri », le tirage au sort de trois orphelines qui reçoivent chacune 10 onces à titre de dot, ainsi que de nombreuses autres activités qu'il serait trop long d'énumérer. L'autre versant est réservé aux hôtes de marque : évêque, sénateurs, chanoines, etc., ainsi qu'une délégation de bénédictins venus, pour

²⁶² Stefano Ittar, beau-fils de Francesco Battaglia, est le principal architecte catanais du dernier tiers du XVIII^e siècle.

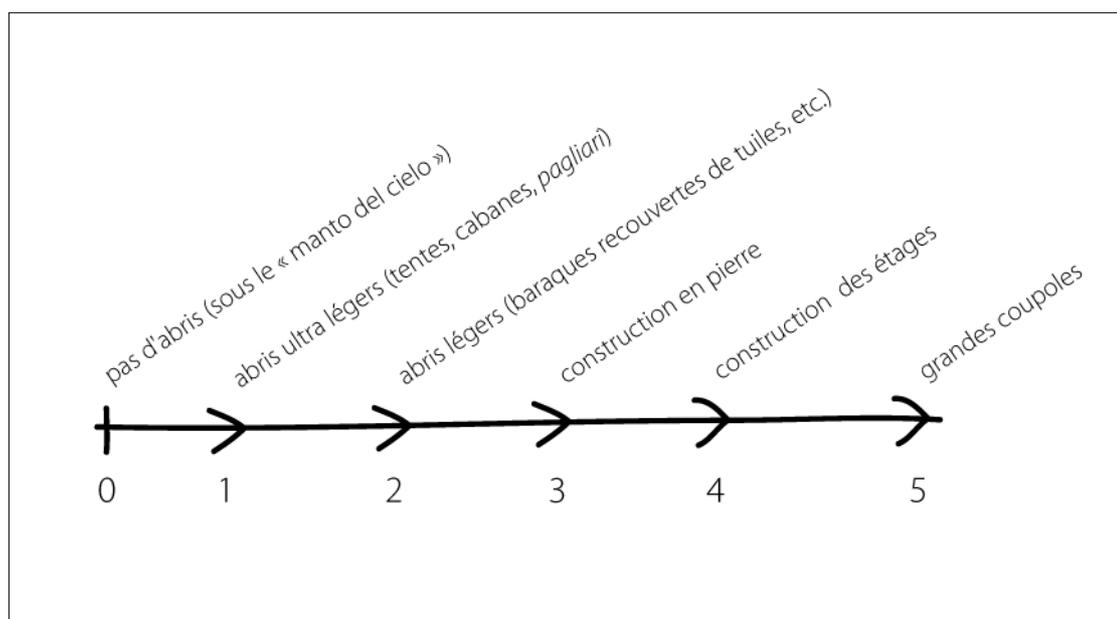
²⁶³ Documents cités par *ibid.*, p. 177. Sur la coupole cf. également Rosa CAPONETTO et al., *Quattro studi sulla chiesa di San Nicolò l'Arena*, 2004.

²⁶⁴ ASC, S. Nicolò 1212, dépenses de septembre 1774 pour la « festa » proprement dite, ainsi que pour la « dispensa » et la « foresteria ».

l'occasion, d'autres villes de Sicile et en particulier de Messine. A ces hôtes de marque, les bénédictins offrent du café, des gâteaux, différents types de sorbets et de « rinfreschi », ainsi que de la nourriture plus substantielle ; mais surtout, ils les invitent à cinq soirées de suite de « trattenimento » en musique. Pour l'occasion, les moines ont fait appel à des musiciens et des chanteurs venus de toute la Sicile mais aussi de Naples. Parmi ces derniers, figure en particulier un certain « soprano » napolitain anonyme – anonyme car le livre de comptes précise, étrangement, qu'il ne faut pas indiquer son nom – et qui doit certainement être un étoile si l'on en juge par son cachet (26 onces), trois à quatre fois supérieur à celui de ses collègues.

Cette fastueuse célébration de septembre 1776 n'est pas purement anecdotique. Elle permet, au contraire, de souligner que les derniers seuils de la reconstruction, tels que nous les avons observés à travers les exemples de San Domenico, Sant'Agata et San Nicolò, comportent deux éléments saillants. D'une part, ils exigent, non seulement de gros ou même de très gros capitaux, mais aussi toute une complexe organisation : conception et suivi des projets, coordination des divers corps de métiers, questions logistiques liées aux fournitures de matériaux : autant d'aspects que nous avons ici simplement signalés ou effleurés, et que je traiterai plus en profondeur dans la suite de ce travail. D'autre part, ils mettent en jeu, à des degrés divers, la ville, sa région, ainsi que la Sicile entière. S'il est vrai que couvents et monastères marquent leur présence et renforcent leur prestige à travers ces grandes réalisations que sont les églises et les coupes, ce prestige se répercute d'une certaine façon sur la ville entière et sur leurs ordres respectifs. N'est-ce pas là le sens de ces « applaudissements » et de cette « admiration » qu'évoque l'abbesse de Sant'Agata ? On imagine, en effet, que l'édification de la coupole des bénédictines a pu susciter chez tous les Catanais – et spécialement chez ces familles qui, par leurs dons ou par les dots de leurs filles religieuses dans le monastère, avaient directement participé à son financement – une certaine fierté municipale, ne serait-ce que parce qu'elle contribue à embellir leur cité et à renforcer son prestige vis à vis des autres villes de la région. N'est-ce pas également le sens de la présence de la délégation bénédictine lors de l'inauguration de San Nicolò ? Le succès des bénédictins catanais – dont la nouvelle église est désormais la plus grande de Sicile et l'une des plus vastes d'Europe – rejaillit en effet certainement sur l'ordre entier (ce qui ne l'empêche d'ailleurs probablement pas de susciter de secrètes

jalousies). Bien que les sources ne soient pas suffisamment précises pour nous le confirmer, gageons qu'il en aura été à peu près de même lors de l'inauguration des églises de San Domenico et de Sant'Agata. Les célébrations auxquelles toute la population, ainsi que les coreligionnaires des autres villes, sont conviés sont ainsi le symbole de cette sorte de rayonnement qu'acquièrent ces monastères à partir du moment où ils ont mené à bonne fin le gros de leur ambitieux programme de reconstruction. Menés à bonne fin et non pas terminés, car à Catane, comme dans le reste du Val di Noto et le reste de l'Europe²⁶⁵, les monastères – ainsi que les palais – sont des chantiers permanents. Ainsi, à peine ont-ils terminés de construire leur dôme que les bénédictins de San Nicolò font démolir la façade de leur église pour en construire une autre, qu'ils ne vont jamais terminer.



Le curseur de la reconstruction

²⁶⁵ Cf. Gérard LABROT, « Le comportement... », cit., p. 49.

CONCLUSION

Il y a quelques années, j'eus l'opportunité de présenter ma recherche au cours d'une conférence de la *Construction history society* à Cambridge. A cette occasion, je fus surpris de constater que certains spécialistes des reconstructions post-séismes et post-catastrophes qui étaient présents n'avaient jamais entendu parler du tremblement de terre de 1693 et de la grande reconstruction qui avait suivi. Je trouve cela encore aujourd'hui tellement surprenant que, pour être tout à fait sûr que ce n'est pas ma mémoire qui me joue des tours, j'ai relu les notes que je pris à cette occasion. Quoiqu'il en soit, j'ai tout d'abord voulu avec ce travail contribuer à faire mieux connaître ce pan – bien moins célèbre que le tremblement de terre de Lisbonne – de l'histoire européenne et méditerranéenne des catastrophes.

Le *terremoto* de 1693 est certainement un cas exemplaire – peut-être sans équivalent en Europe – d'une région entière quasiment rasée au sol, et qui se reconstruit ensuite pour ainsi dire à l'unisson. Au-delà de l'étendue et de la gravité des destructions, ce qui fait l'intérêt et l'originalité du cas sicilien c'est qu'il n'est pas dominé par une grande métropole. Bien que Catane se situe un peu au dessus du lot, les dizaines de villes et de terres du Val di Noto sont à peu près toutes de taille et de richesse équivalentes, ce qui permet de les comparer entre elles comme nous l'avons constamment fait au cours de ce travail.

Élargir les connaissances n'étant pas suffisant, j'ai cherché, d'autre part, à renouveler la façon dont l'historiographie avait jusqu'ici abordé le tremblement de terre de 1693. Pour ce faire, j'ai essayé d'analyser l'événement à la fois dans son extension la plus

large et dans son épaisseur. Cette extension la plus large c'est, par exemple, son fort retentissement à travers l'Europe, ou encore ses répercussions sur la guerre qui oppose alors l'Espagne et ses alliés de la ligue d'Augsbourg à la France de Louis XIV. Avons-nous réellement atteint l'épaisseur de l'événement ? Nous pouvons dire, en tous cas, que nous l'avons exploré et sondé bien plus en avant que ce que l'historiographie avait entrepris jusqu'à maintenant. Nous avons en particulier essayé d'en reconstituer certaines phases presque heure par heure, en traquant au plus près les multiples trajectoires des communautés urbaines et des acteurs individuels : non pas par pure érudition ou par goût du détail, mais parce que c'était l'unique moyen de restituer à l'événement toute sa complexité et, en même temps, de montrer que ces trajectoires n'étaient ni aléatoires ni uniformes. Derrière l'apparent chaos des sources, derrière l'impression trompeuse que ce fut partout « le même spectacle » – pour reprendre l'expression d'un historien –, nous avons ainsi vu apparaître des régularités, des similitudes, des différences, des changements de rythme, des bifurcations. Ceci nous a permis de montrer que les comportements des acteurs individuels et collectifs pouvaient se comprendre à travers l'articulation de trois plans : a) le hasard des circonstances ; b) les conditions spécifiques de chaque ville (taille, importance de l'infrastructure ecclésiastiques, équilibres sociaux et politiques, expérience des catastrophes passées, etc.) ; c) et enfin la culture sismique partagée par tous à l'échelle régionale.

Par intérêt personnel, mais aussi par conviction que c'est la bonne méthode à suivre, j'ai accordé, en troisième lieu, la plus grande attention au discours des contemporains. Non seulement aux discours, d'ailleurs, mais aussi au langage : enchaînements de phrases, expressions, choix de certains mots plutôt que d'autres, etc. Je peux dire, au final, que cette écoute attentive a donné ses fruits. A de nombreuses reprises et tout au long de la thèse, telle remarque de Domenico Guglielmini, par exemple, ou encore telle expression de la bénédictine d'Augusta, ou telle incohérence apparente dans le discours de Mario Centorbi, nous ont donné la possibilité d'affiner notre analyse, de conforter notre démonstration, de pousser plus loin notre raisonnement.

Cette attention portée à leurs paroles nous a permis, d'autre part, d'être aussi près que possible des acteurs. Un raisonnement similaire à celui que nous faisons dans l'introduction à propos de l'immersion dans les archives (*supra* p. 9) s'applique ici : ce serait un leurre de croire que nous accédons directement à la réalité du passé à travers

cette plongée dans les discours et le langage, mais nous sentons néanmoins que la distance qui nous sépare de ce passé se réduit. Dans ce flot de paroles, certains mots et certaines expressions émergent tout particulièrement ; chacun d'eux m'apparaît comme le symbole d'un chapitre, ou d'une partie de chapitre de cette thèse. « *Terremoto* » bien entendu, mais aussi « *vendetta* » (du Seigneur à l'égard des pécheurs), « *spettacolo* » (du tremblement de terre), « *scelerati* » (les pilleurs), « *escandalosa livertad* » (des religieuses), « *ogni cosa è comune* » (le cri de ralliement de la plèbe rurale) ou encore « *anima di legname* » (des baraques). Je voudrais citer également ces mots, saisissants dans leur laconisme, que s'échangent, dans les minutes qui suivent le tremblement de terre, Maria Palermo et son beau-frère Orazio Pisari : « *siete vivi* » – « *semo vivi* »¹.

*

Dans l'introduction, nous avons adopté deux définitions de ce qu'est un « événement », celle de Michel de Certeau : « un événement est ce qu'il devient », et celle d'Alban Bensa et Eric Fassin : « ce qui caractérise l'événement ce sont à la fois l'évidence d'une rupture et l'incertitude quant à sa signification. » Au terme de ce long parcours consacré à un événement particulier, ces deux définitions nous apparaissent-elles toujours aussi convaincantes ?

Commençons par le terme de « rupture ». Celui-ci est, en fin de compte, assez ambigu. Même un événement aussi violent que le *terremoto* de 1693 ne provoque pas – ou en tous cas très peu – de ruptures totales, définitives. Il s'agit plutôt de forts ou de très forts dérèglements momentanés. On peut parler de rupture, mais alors en précisant que l'on se situe à une échelle de temps brève. Le tremblement de terre, par exemple, interrompt le cours normal de la vie des populations de nombreuses villes : c'est sur cette base que nous avons d'ailleurs construit le modèle A/B du premier chapitre. Au bout d'un certain temps, cependant, les villes qui ont basculé dans un comportement A reviennent à un comportement B : le rythme des démonstrations exceptionnelles de dévotion diminue progressivement ; les habitants retournent peu à peu dans leurs maisons là où celles-ci sont encore debout (comme à Palermo ou Cosenza) ; même là où

¹ Ou pour être plus précis, disons que, selon le souvenir et le témoignage de Maria Palermo, ce seraient les mots qu'elle aurait échangé avec son beau-frère. Cf. le chapitre V.

les édifices ont été pratiquement rasés au sol (comme à Catane), les habitants finissent, à un certain point, par reconstruire et par habiter dans des maison en pierre. On ne peut donc pas dire qu'il y ait une rupture totale.

Autre dérèglement, encore plus momentané, celui que provoque le *terremoto* du 11 janvier dans les villes que nous avons appelées A+ (cf. le chapitre V) : les rouages sociaux sont provisoirement brisés ou paralysés, ce qui explique l'absence de démonstrations publiques de dévotion. Quelques semaines plus tard, celles-ci ont toutefois repris partout : les villes A+ sont redevenues A en attendant de redevenir progressivement B. Dernier exemple de dérèglement à court terme, la prise de position du Tribunale du real patrimonio qui estime que, en raison du tremblement de terre, la Sicile doit cesser de participer à l'effort de guerre de la couronne espagnole et songer plutôt à « s'occuper de [ses] nécessités propres et de soigner la profonde plaie » qu'elle a reçue². Là non plus, il ne s'agit pas d'une véritable rupture : suite à de vives négociations enter Palerme et Madrid, la couronne accorde des dégrèvements d'impôts, mais seulement pour quelques années.

Qu'en est-il maintenant de « l'incertitude » quant à la signification de l'événement ? Ce que l'on constate, en réalité, c'est que l'événement catastrophique crée une sorte de vide que les différents acteurs s'empressent de combler de significations. Ainsi, les religieuses de Syracuse, conseillées par ces « astrologues » qu'évoque Francesco Fortezza, estiment que le *terremoto* a « dénoué les vœux de leurs professions [de foi] »³. Les paysans des *casali* de l'Etna, explique Cristofaro Amico, considèrent de leur côté que le tremblement de terre – qui met les richesses de Catane à la disposition de tous – est une grâce que le Seigneur leur a octroyée « pour soulager leurs misères »⁴. Pour les habitants des villes relativement épargnées, comme par exemple Palerme ou Lipari, le séisme est en revanche la preuve de la puissance et de la bienveillance de leurs saints protecteurs⁵. Pour les cardinaux et prédicateurs italiens du « parti » français, la

² Cf. le chapitre III.

³ Cf. le chapitre V.

⁴ *Ibid.*

⁵ Cf. le chapitre IV.

catastrophe est, au contraire, la punition que Dieu inflige « à travers ses peuples » à la couronne d'Espagne coupable, selon eux, de s'être alliée aux puissances protestantes⁶.

On pourrait encore multiplier les exemples. Mais ceux-ci montrent déjà bien comment l'événement est aussitôt tiré comme hors de lui-même, happé, amalgamé, intégré par les acteurs qui essaient de s'adapter à lui et de l'utiliser à leurs propres fins. Du reste, ce rapport instrumental envers le tremblement de terre ne concerne pas les seuls contemporains, il se poursuit au moins jusqu'à la génération suivante. Les commanditaires catanais qui, dans les années 1750-1770, placent leurs grandioses projets architecturaux sous le signe de la « reconstruction »⁷, ne se réclament-ils pas encore du *terremoto* ?

Ainsi, pour reprendre la définition de Certeau, si l'événement est « ce qu'il devient » n'est-ce pas parce que les acteurs ne se contentent pas de tourner la page ? Ils le poussent en avant à travers leurs interprétations, leurs discours, leurs actions. On pourrait alors dire que le sens d'un événement se fige à partir du moment où les acteurs cessent de jongler avec lui.

Le sens du *terremoto* de 1693 s'est-il figé ? Sa mémoire a certainement perduré d'une façon peu commune. Jusqu'il y a quelques années, l'anniversaire du tremblement de terre était encore célébré dans de nombreuses villes du Val di Noto. A Caltagirone, par exemple, le soir du 11 janvier les habitants allumaient des feux dans la rue devant chaque édicule dédiée à un saint ou à la Vierge ; les adultes, mais surtout les enfants, avaient alors le droit de s'approprier de tout ce qu'ils pouvaient trouver dans les alentours (chaises, tables, échelles, etc.) pour alimenter les brasiers⁸. A Palazzolo, cet anniversaire donnait lieu à une cérémonie appelée « ttrièppiti » (tremblements) : à 15 heures (c'est-à-dire à l'heure où le *terremoto* du 11 janvier avait frappé), la cloche de la *chiesa madre* sonnait le glas pour appeler les fidèles à la messe ; chaque année un prêcheur était invité pour l'occasion ; à un certain point, celui-ci interrompait sa prédication et levait les yeux ainsi qu'un bras vers le ciel ; le sacristain frappait alors de façon répétée une sorte de gong, tandis que les fidèles laissaient tomber par terre leurs

⁶ Cf. le chapitre III.

⁷ Cf. l'épilogue.

⁸ Pour cette tradition, ainsi que pour celle de Palazzolo, cf. Luigi LOMBARDO, *Catastrofi e storie di popolo...*, cit., pp. 24-25.

clés et remuaient violemment leurs chaises, de façon à imiter le bruit et le mouvement du séisme.

Si le *terremoto* n'est plus ou quasiment plus célébré, il n'est par contre pas exagéré de dire qu'il constitue toujours un élément fort de la culture sicilienne, en particulier de la Sicile orientale. J'ai cité dans le chapitre III cette conversation que j'eus à Lipari, il y a quelques années, avec une personne qui, ayant appris que je travaillais sur le tremblement de terre de 1693, m'expliqua les mérites respectifs de sainte Agathe et de saint Bartolomé (patron de Lipari) à l'occasion de cette catastrophe. De multiples fois il m'est ainsi arrivé, au hasard d'une rencontre (sans même d'ailleurs que les personnes en question sache toujours que je m'intéressais au sujet), d'entendre des commentaires au sujet du *terremoto*. Mis à part l'Unité d'Italie, il n'y probablement pas beaucoup d'événements datant de plus d'un siècle qui sont, en Sicile, encore aujourd'hui autant d'actualité.

Mais pour montrer que cette mémoire est non seulement vivante, mais qu'elle joue dans une certaine mesure toujours un rôle actif, l'exemple le plus remarquable est sans doute le discours de Leonardo Sciascia lors de la commémoration des vingt ans du tremblement de terre du Belice. Sciascia compare en effet l'inefficacité et la légèreté dont aurait, selon lui, fait preuve l'État italien dans l'organisation et le financement de la reconstruction des bourgs détruits par le séisme de 1968, à la volonté de reconstruire « avec célérité et avec beauté » que symbolise à ses yeux l'œuvre de reconstruction du duc de Camastra en 1693⁹.

*

Pour terminer, je voudrais brièvement esquisser les deux grands axes qui constitueront la suite de ce travail.

Le premier poursuivra et approfondira l'analyse de la longue réédification post-sismique que nous avons amorcée ici. Il abordera en particulier la question des transformations urbanistiques, des cycles des chantiers, de l'industrie du bâtiment et de l'économie de la reconstruction.

⁹ Le texte de la conférence est publié dans *L'utopia della libertà, Gibellina*, 1988, pp. 41-44. Sciascia évoque cette question également dans *Nero su nero*, 1979, pp. 35-36.

Le deuxième axe se concentrera plus spécifiquement sur l'ascension de Catane au cours du XVIII^e siècle. Si le cas du *terremoto* de 1693 est de façon générale exemplaire (cf. *supra*), celui de Catane l'est encore plus. Il y a en effet peu d'exemples de villes qui, après une catastrophe d'une telle ampleur (rappelons qu'elle perd plus de 50% de sa population), connaissent un essor aussi fulgurant. Cet essor – qui est aussi économique, culturel, social et politique – se mesure avant tout à travers la très forte croissance démographique catanaise. La croissance démographique est probablement le meilleur indicateur (même s'il n'est pas tout à fait exempt d'ambiguïtés) du développement des villes de l'époque moderne¹⁰. Or, entre 1650 et 1800 – en tenant compte donc de l'hécatombe de 1693 – la population de Catane croît à un rythme sept fois supérieur à celui du reste de la Sicile : une croissance de près de 300% contre, par exemple, un peu moins de 50% pour Palerme, 25% pour Syracuse, 10% pour Noto et un déclin de plus de 30% pour Messine (qui a été frappée, il est vrai, par la peste en 1743)¹¹. Alors qu'en 1650 Catane était six fois moins peuplée que Messine, elle la dépasse (de peu) en 1800, renforçant ainsi ses prétentions au rôle de capitale de la Sicile orientale.

Tout l'intérêt de la question réside ainsi dans l'articulation entre la catastrophe et cette ascension urbaine spectaculaire. Est-ce la reconstruction qui a été en quelque sorte la rampe de lancement de Catane ? Mais dans ce cas, comment se fait-il que celle-ci n'a pas eu le même impact à Noto et à Syracuse après 1693, ou encore à Messine au lendemain du tremblement de terre de 1783 ? Faut-il alors penser que Catane était déjà dans une phase ascendante, et que celle-ci n'a pas été brisée par le désastre de 1693 ? Autant de questions que j'approfondirai dans la suite de ce travail.

Les deux axes que je viens d'esquisser se croisent en de nombreux points, non seulement parce que Catane a eu un rôle économique moteur dans le cadre de la reconstruction régionale, non seulement parce que ses artisans et ses architectes ont activement participé à de nombreux grands chantiers à travers le Val di Noto, mais aussi

¹⁰ Cf. Fernand BRAUDEL, *La méditerranée...*, cit., I pp. 399-400 ; Maurice AYMARD, « In Sicilia : sviluppo demografico... », cit., p. 446 ; Bernard LEPETIT, *Les villes dans la France moderne*, 1988, p. 13.

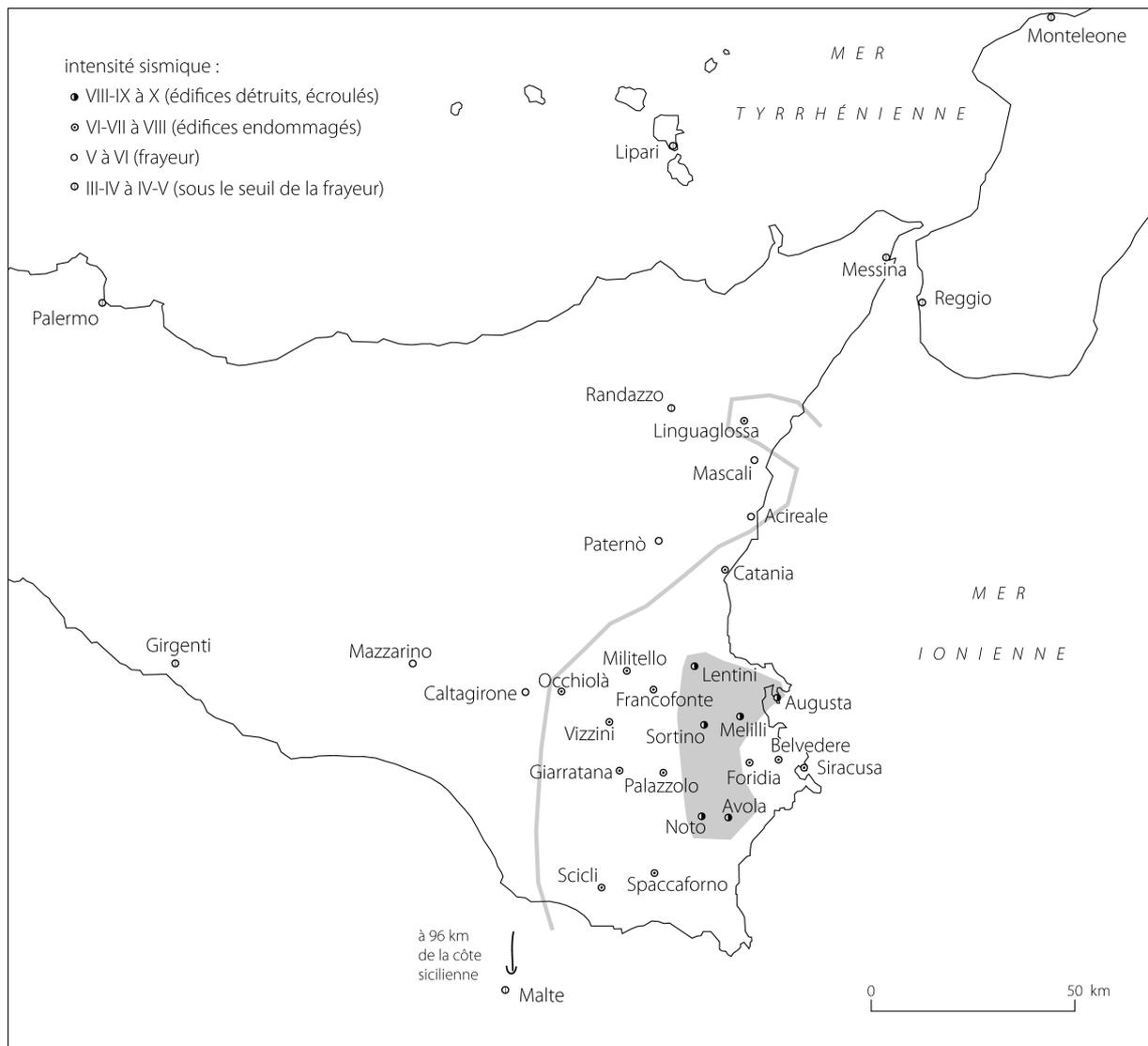
¹¹ Je tire ces chiffres de F. MAGGIORE PERNI, *La popolazione di Sicilia e di Palermo dal X al XVII secolo*, 1892.

parce que la ville a dans une certaine mesure constitué un modèle. Écoutons à ce propos, et pour finir, ce qu'écrit le chroniqueur anonyme de Noto¹² :

« [Les habitants de Noto] commencèrent les *fabbriche*, mais ordinaires, humbles, à un seul étage, en raison du souvenir qu'ils avaient encore de l'horrible *terremoto*. Mais oubliant peu à peu tout cela, et stimulés par les habitants de Catane qui avait subi le même malheur, à partir de 1708, ils pensèrent à des *fabbriche* grandioses, des palais, des églises décorées ; celles-ci, avançant de jour en jour, ont ressuscité la splendeur perdue, et [la ville] est actuellement ornée de superbes édifices (que Dieu les conserve) qui peuvent rivaliser avec les principaux du royaume. »

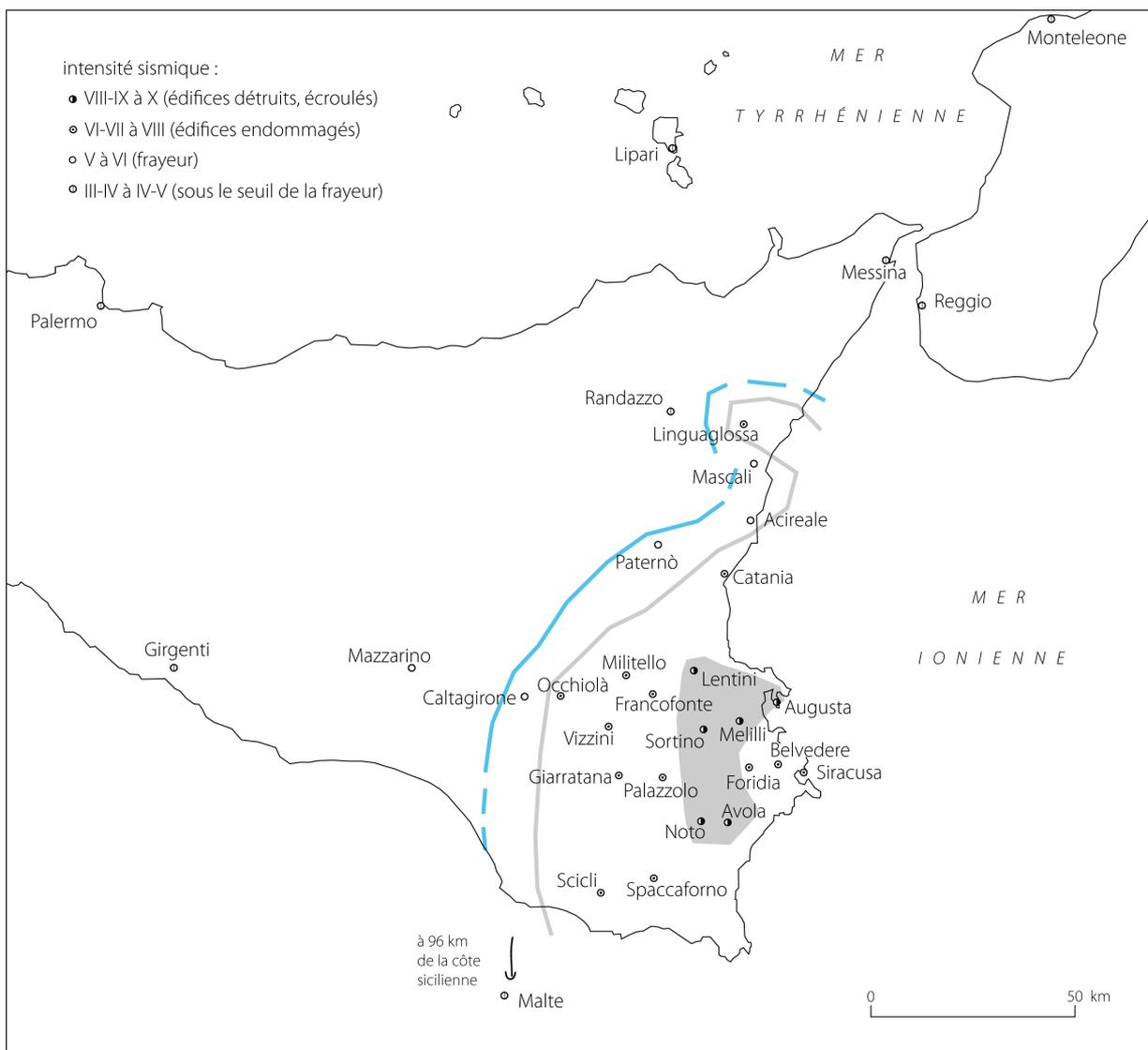
¹² « cominciarono le fabbriche, ma ordinarie, umili e ad un ordine, per la memoria che ancora conservavano [gli abitanti di Noto] dell'orribile tremuoto. Ma dimenticatisi in progresso di tempo del tutto, e stimolati dagli abitanti di Catania che allo stesso infortunio soggiacque, pensarono a fabbriche sontuose, palaggi e chiese ornate dal 1708; le quali avanzandosi di giorno in giorno han fatto risorgere il perduto splendore, ritrovandosi al presente ornatissima di superbi edificij (che Dio conservi) che possono gareggiare coi principali del regno. » Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento...*, cit., p. 121.

CARTES ET IMAGES



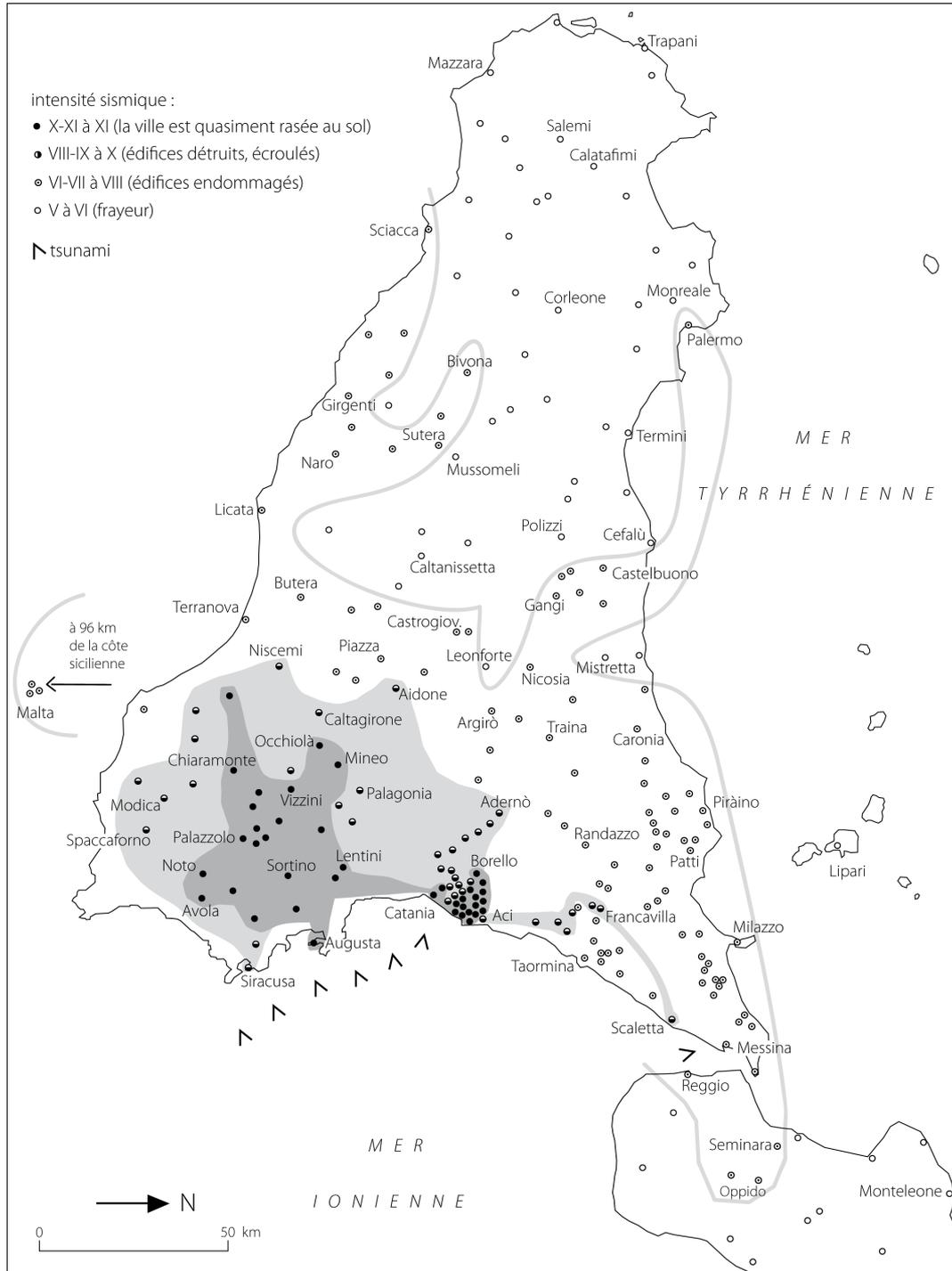
carte 1. Le premier grand choc sismique : 9 janvier 1693 dans la nuit

La ligne grise marque la limite approximative de la zone où les dégâts sont généralisés (intensité sismique de VI-VII à VIII). La surface gris clair indique la zone de très forte intensité sismique (VIII-IX à X).



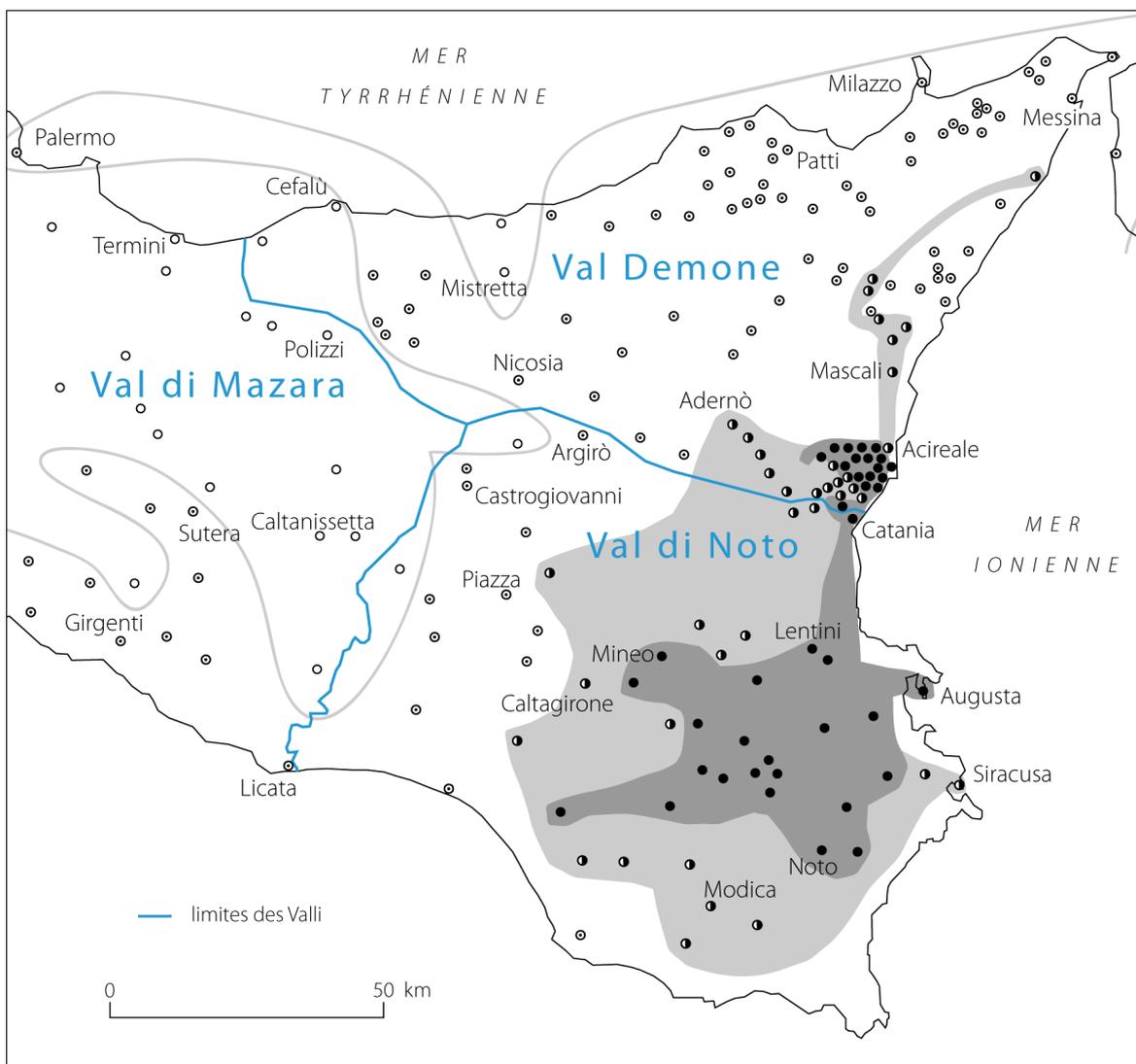
carte 2. Une partie de Sicile bascule dans la panique

Le trait bleu marque ce que nous avons appelé la ligne de partage A/B, qui distingue d'une part, les villes où le *terremoto* du 9 janvier provoque une panique telle que le cours habituel de la vie en est entièrement bouleversé ; d'autre part, celles où le *terremoto* ne brise pas le cours habituel des choses, même s'il peut provoquer sur le coup un large mouvement de frayeur.



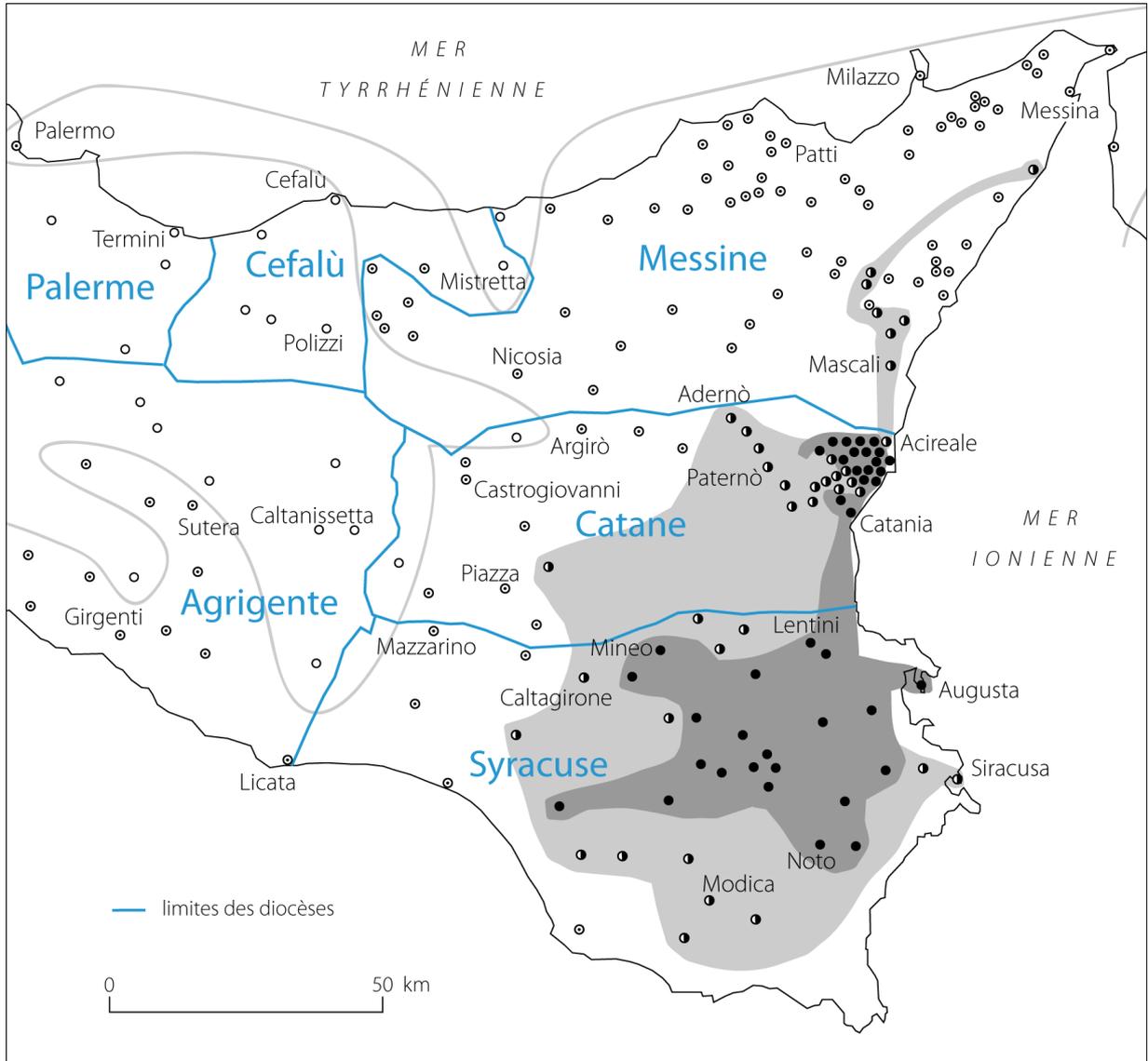
carte 3. Le second grand choc sismique : 11 janvier 1693 dans l'après-midi

La carte est orientée avec le haut de la page face à l'ouest. La surface gris foncé, qui ne figurait pas dans les deux cartes précédentes, marque la zone d'intensité sismique maximale (X-XI à XI).



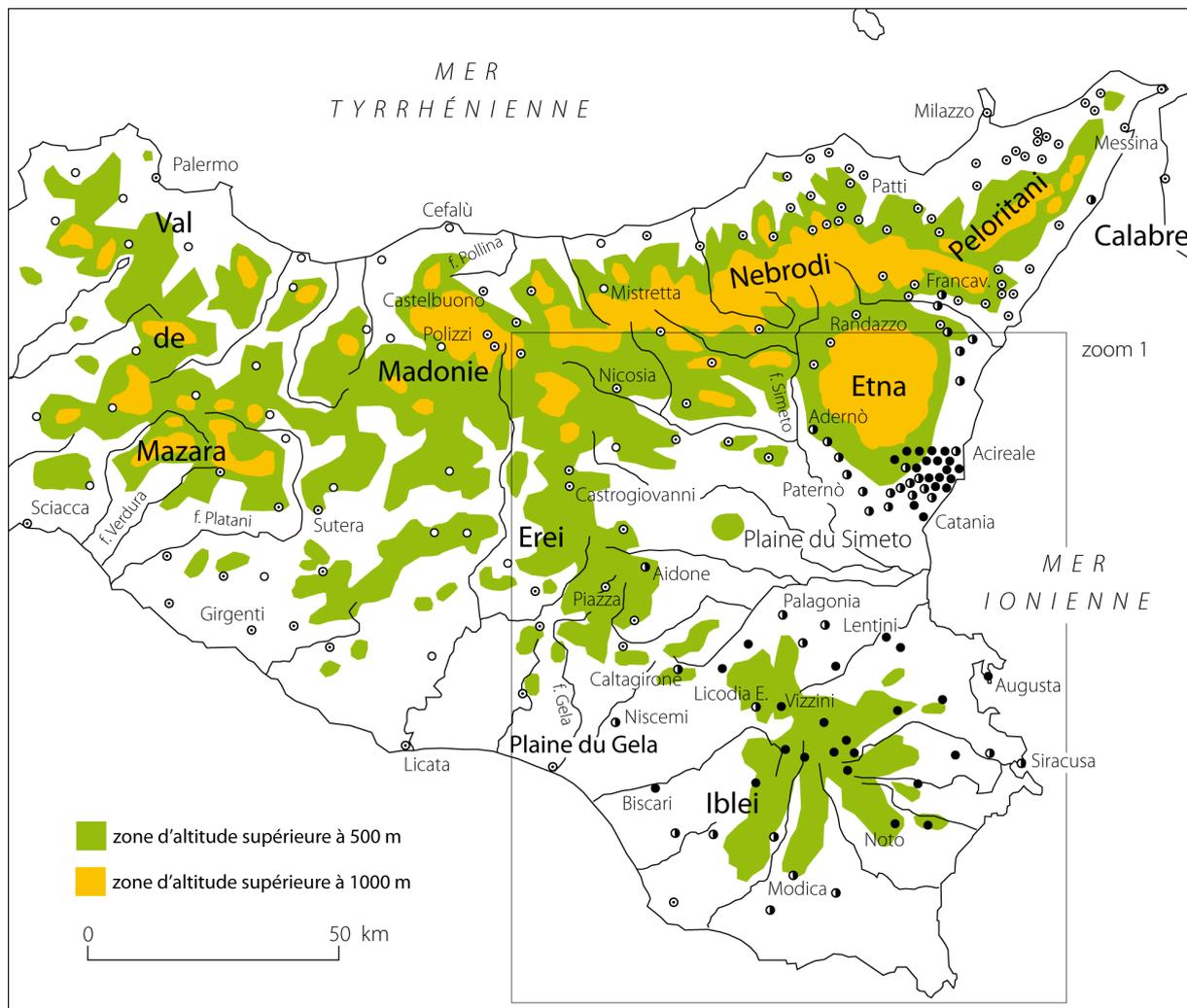
carte 4. L'inégale répartition des effets du *terremoto* entre les trois Valli

Le Val di Noto est dans l'ensemble le plus durement touché. Cependant, la zone d'intensité sismique maximale se partage à peu près en deux entre le Val di Noto et la pointe Sud-Est du Val Demone. En comparaison, le Val di Mazara a relativement peu souffert.



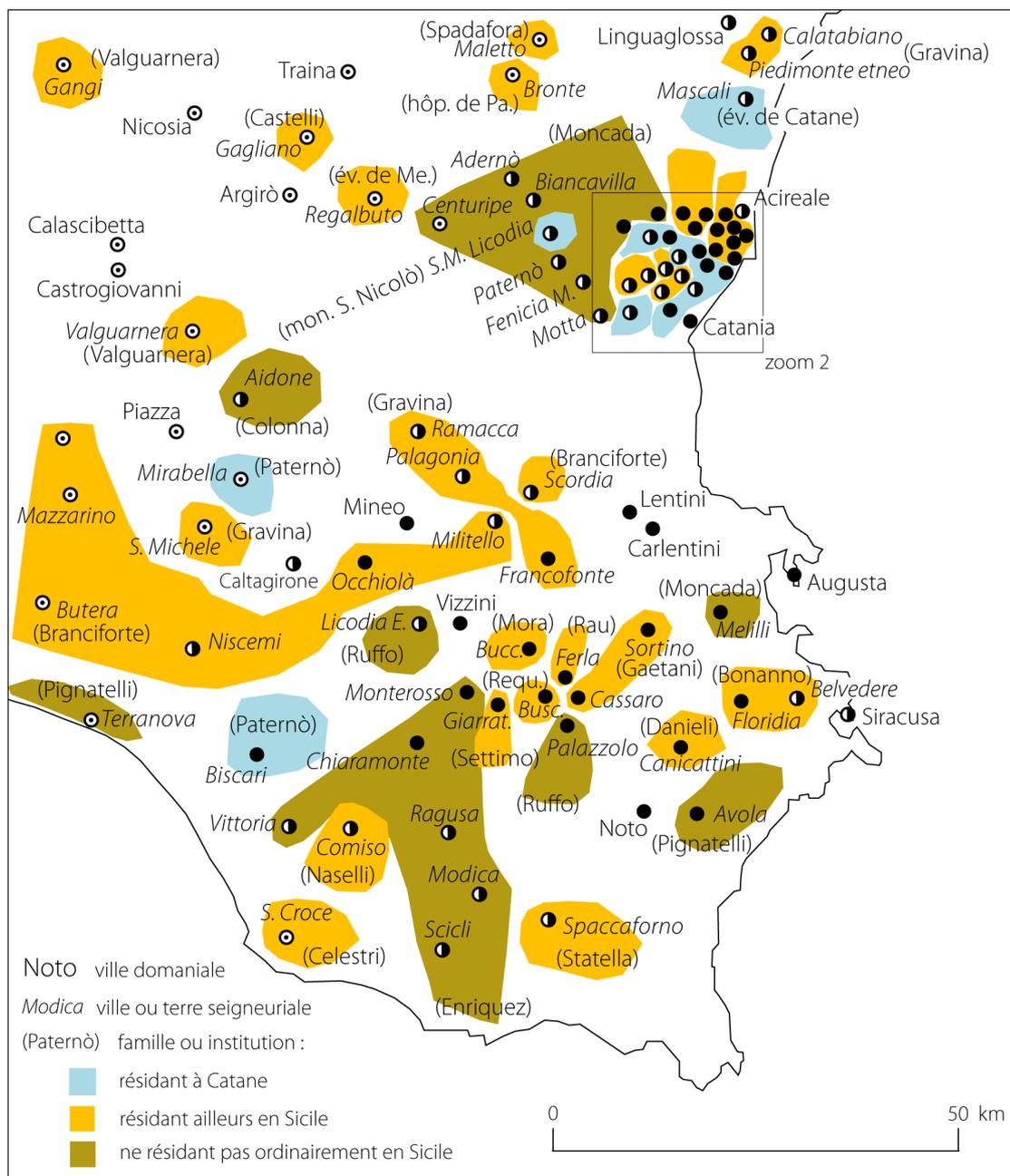
carte 5. L'inégale répartition entre les diocèses

Les diocèses de Catane et Syracuse concentrent l'essentiel des villes et des terres les plus durement frappées par le séisme. Les limites des diocèses sont tracées d'après la carte d'Agatino DAIDONE, *Sicilia*, 1718.



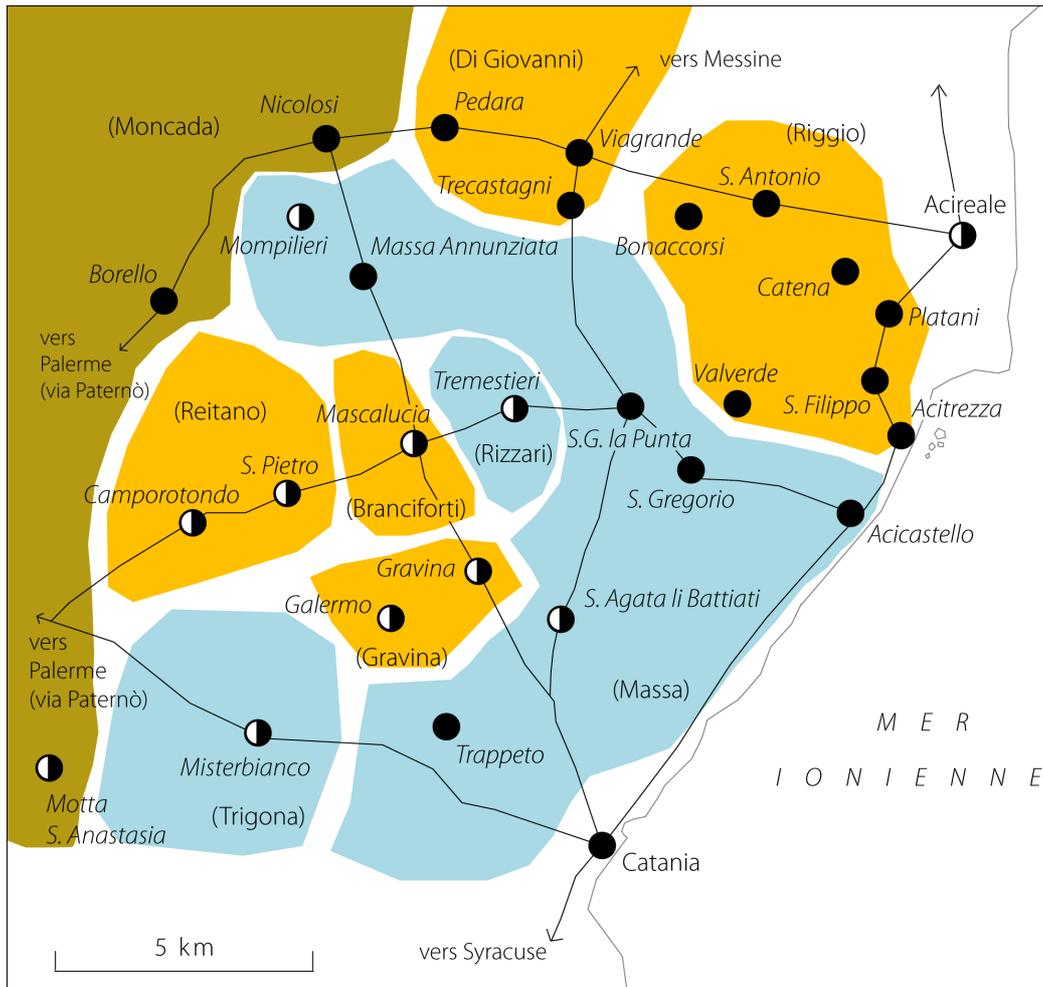
carte 6. La géographie du *terremoto*

La zone d'intensité maximale s'étend des monts Iblei au versant sud-oriental de l'Etna. Entre ces deux régions fortement peuplées, l'espace quasiment vide correspond à la plaine du Simeto, pratiquement inhabitée. La zone de forte intensité rejoint à l'Ouest, la plaine du Gela (Niscemi) et les Monts Erei (Aidone, Caltagirone), au Nord, l'Etna (Adernò), les Nebrodi (Francavilla) et les Peloritani (Scaletta). La zone des dégâts généralisés comprend au Nord, l'extrême pointe de la Calabre, la totalité des Peloritani et la presque totalité des Nebrodi (sauf le district de Mistretta) ; au Sud, elle englobe l'archipel Maltais ; au Sud-Ouest, elle s'étale jusqu'à Sciacca, au-delà des vallées des fleuves Platani et Verdura ; au Nord-Ouest, elle rejoint les Madonie et le fleuve Pollina (Castelbuono) ; à l'extrême Nord-Ouest, Palerme apparaît curieusement isolée.



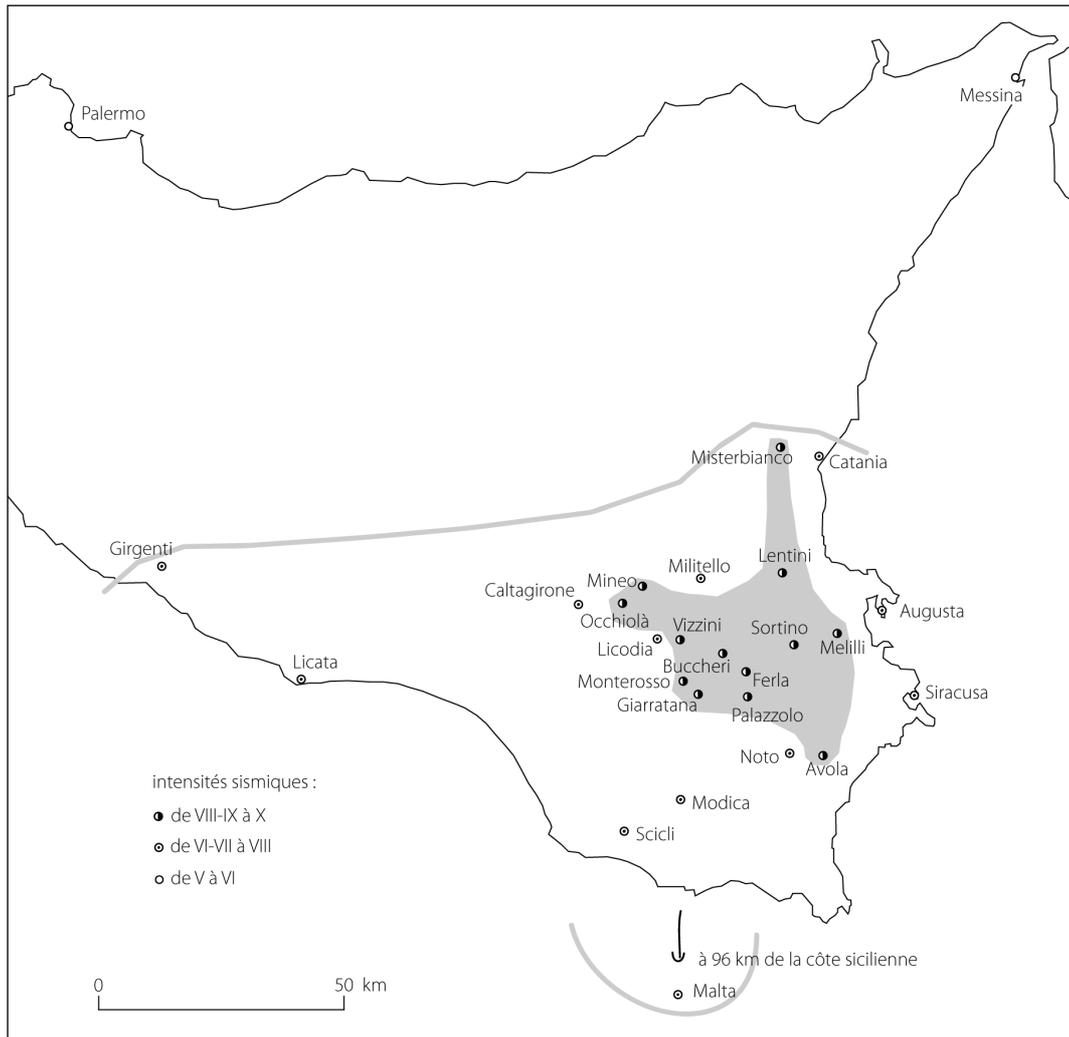
carte 7. États féodaux et villes domaniales face au *terremoto*

Un certain nombre d'États féodaux sont particulièrement touchés, en particulier ceux des Moncada, Enriquez, Branciforte, Bonanno, Gaetani, Pignatelli, Paternò, ainsi que (cf la carte 8) Massa, Riggio, Di Giovanni, Reitano. L'appartenance au domaine royal ou féodal, l'éloignement plus ou moins important du seigneur féodal par rapport à sa terre sont des variables qui vont jouer un rôle important dans l'organisation des secours et plus tard au cours de la reconstruction.



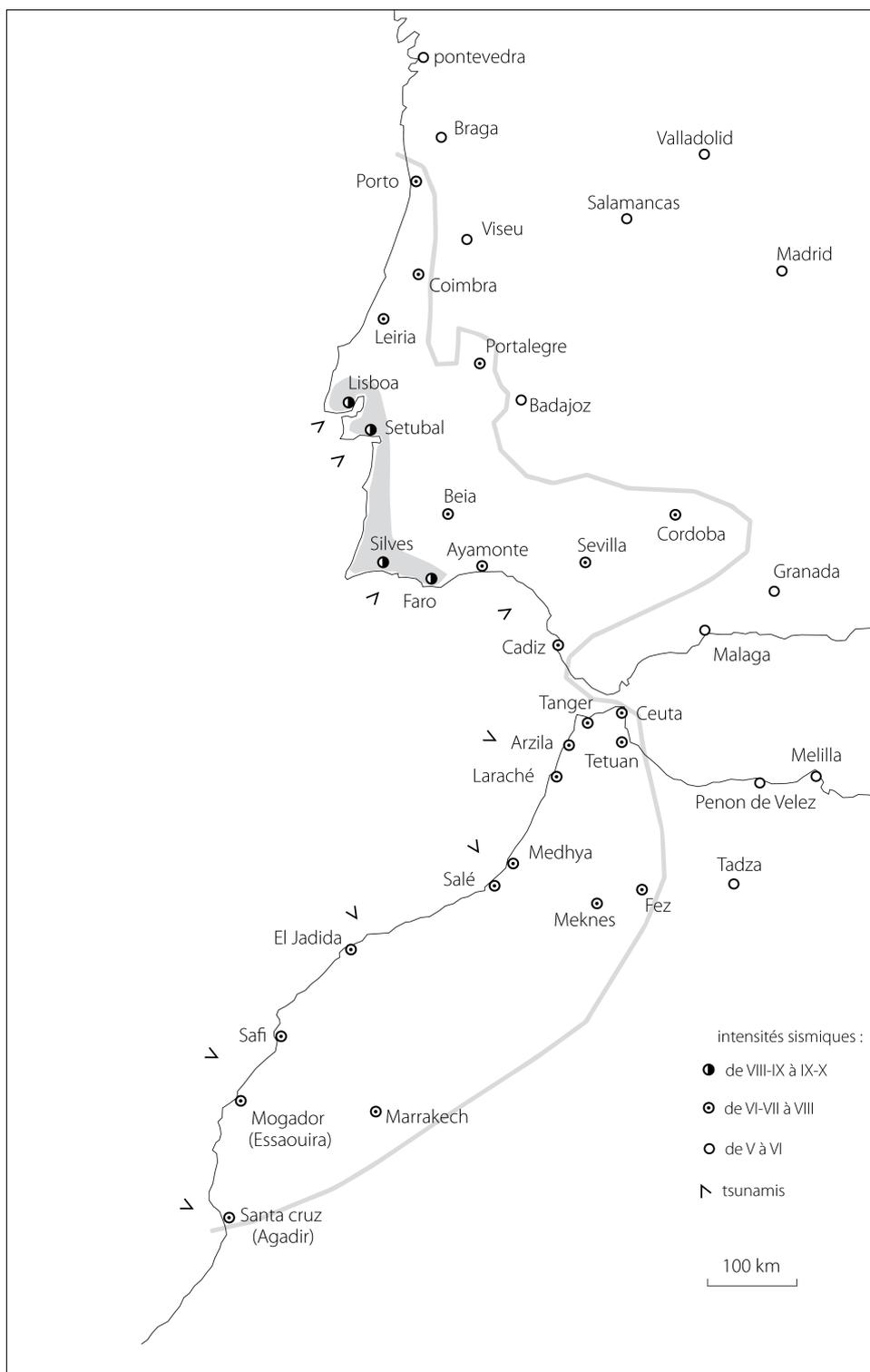
carte 8. La région de l'Etna

Les couleurs correspondent à celles de la légende de la carte 7. Les symboles des villes correspondent toujours aux mêmes degrés d'intensité que dans la carte 3.



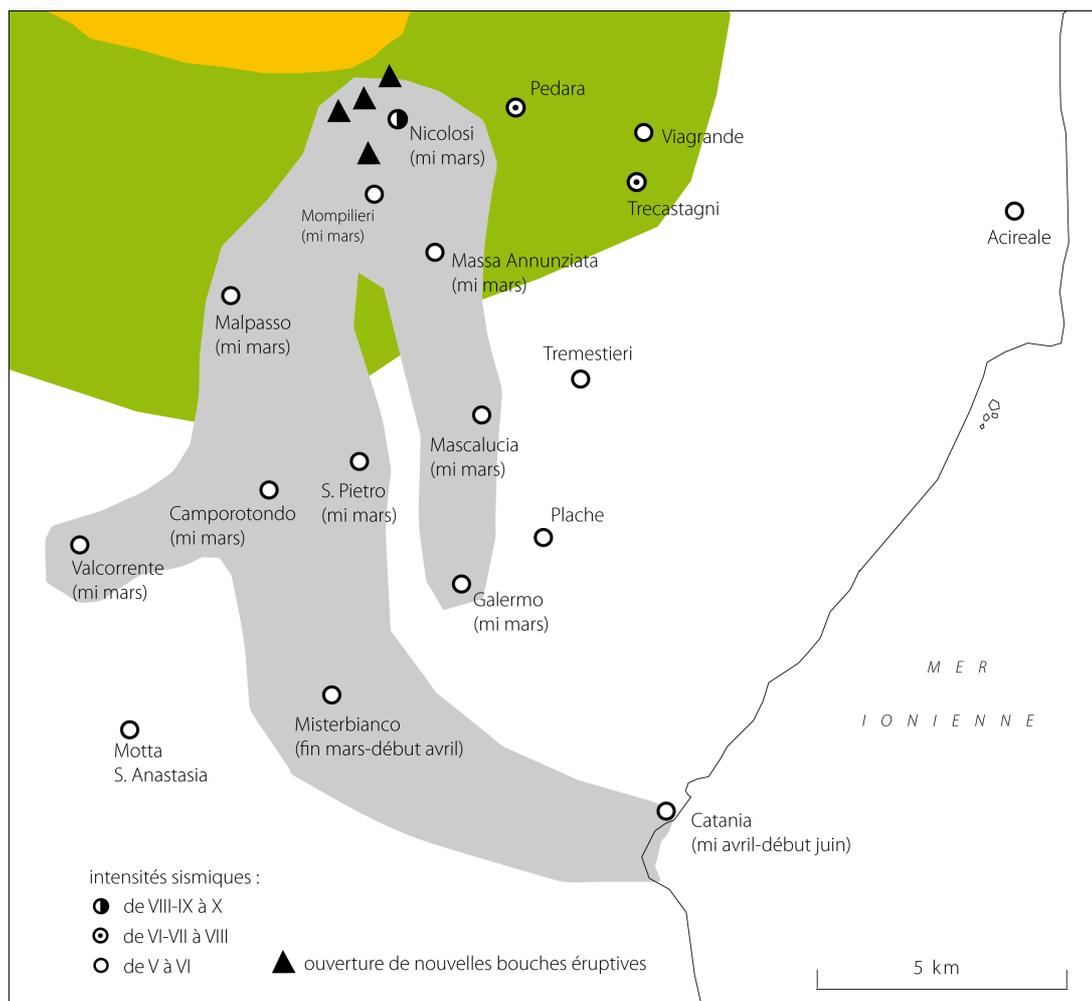
carte 9. Le tremblement de terre de décembre 1542

Source : le *Catalogo dei forti terremoti in Italia*.



carte 10. Le tremblement de terre de « Lisbonne » du 1^{er} novembre 1755

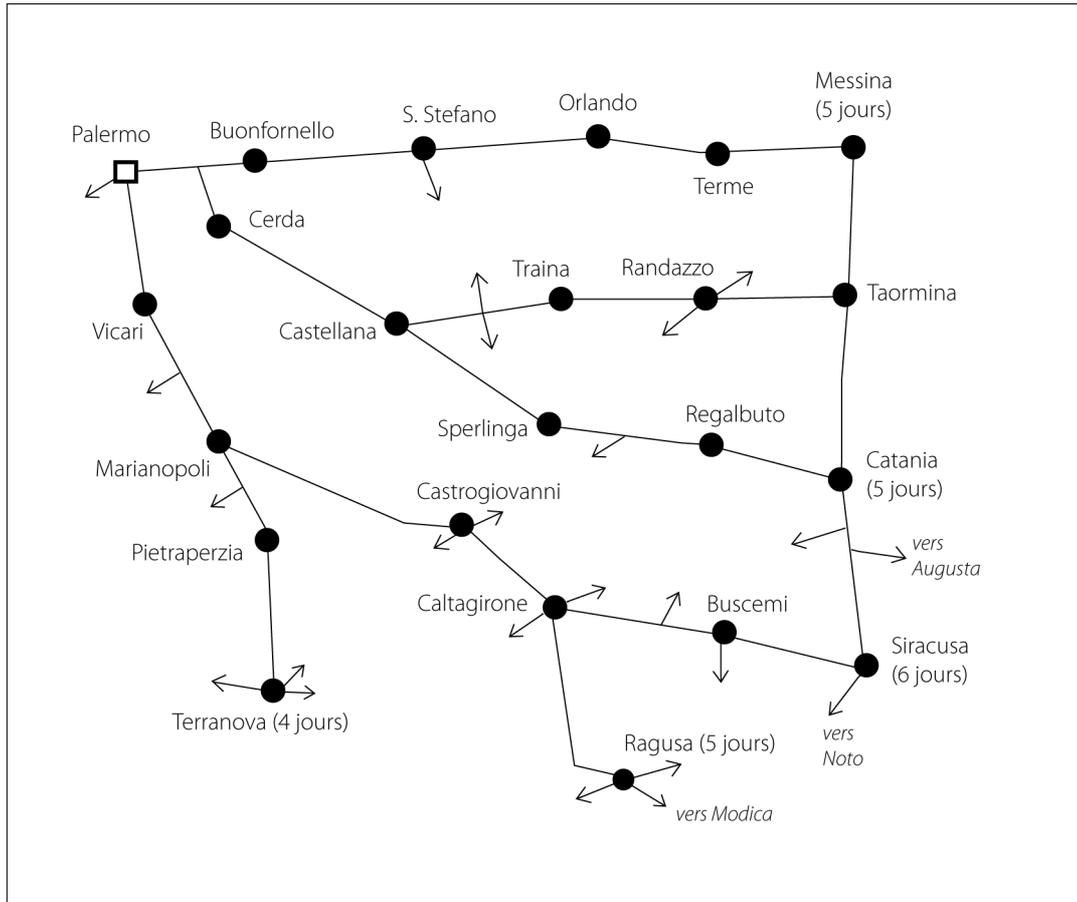
Par rapport à la carte macrosismique du 11 janvier 1693, on remarque qu'il n'y a plus de zone gris foncé (destruction quasi généralisée). La zone gris clair représente une extension de 250 km (de Lisbonne à Faro) contre une peu plus de 150 km pour la carte sicilienne (de Modica à Scaletta). D'après Agnès LEVRET, Agnès LEVRET, « The effects of the November 1, 1755 « Lisbon » earthquake in Morocco », *Tectonophysics*, 1991, n. 193 ; Jean-Pierre POIRIER, *Le tremblement de terre de Lisbonne...*, cit., p. 68.



carte 11. La grande éruption de l'Etna de mars-mai 1669

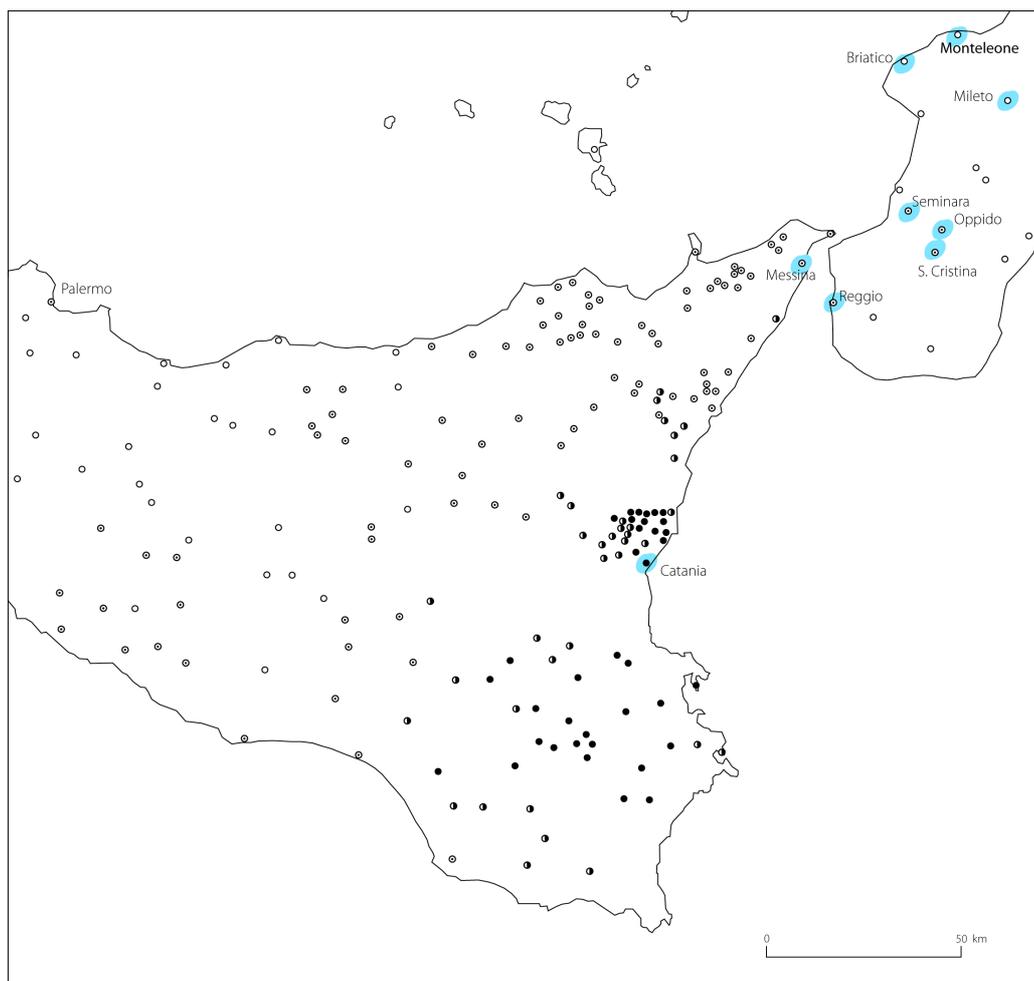
En gris, le flux de lave ; en vert, la zone d'altitude supérieure à 500 mètres ; en jaune, celle au dessous de 1000 mètres. La date à laquelle les localités sont investies par la lave est indiquée entre parenthèses. La carte est établie sur la base du témoignage de Carlo MANCINO, *Narrativa del fuoco uscito da Mongibello...*, cit.

La grande éruption est précédée par une série de séismes (début mars 1669) qui provoquent de gros dégâts à Nicolosi, Pedara et Trecastagni. Entre le 8 et le 11 mars, plusieurs bouches éruptives s'ouvrent aux environs de Nicolosi. En trois mois la lave détruit 10 *casali* et recouvre environ 38 km². Le front de lave s'étend à son maximum sur six kilomètres de large. Le 16 avril, la lave rejoint les murs de Catane ; le 23 elle atteint la mer (où elle pénètre sur plus d'un kilomètre) ; le 30 elle rompt le mur d'enceinte et pénètre à l'intérieur de la ville : environ 300 maisons et plusieurs *palazzi* sont détruits ; le monastère de San Nicolò est partiellement endommagé. Le flux de lave ralentit à partir de juin et s'interrompt début juillet.



carte 13. Temps de parcours d'un cavalier depuis Palermo

Ces temps, tout à fait indicatifs, sont calculés sur la base d'une moyenne de 50 kilomètres par jour pour un cheval. Moyenne que confirment la plupart des sources.



carte 14. Une dépêche de Monteleone du 15 janvier 1693

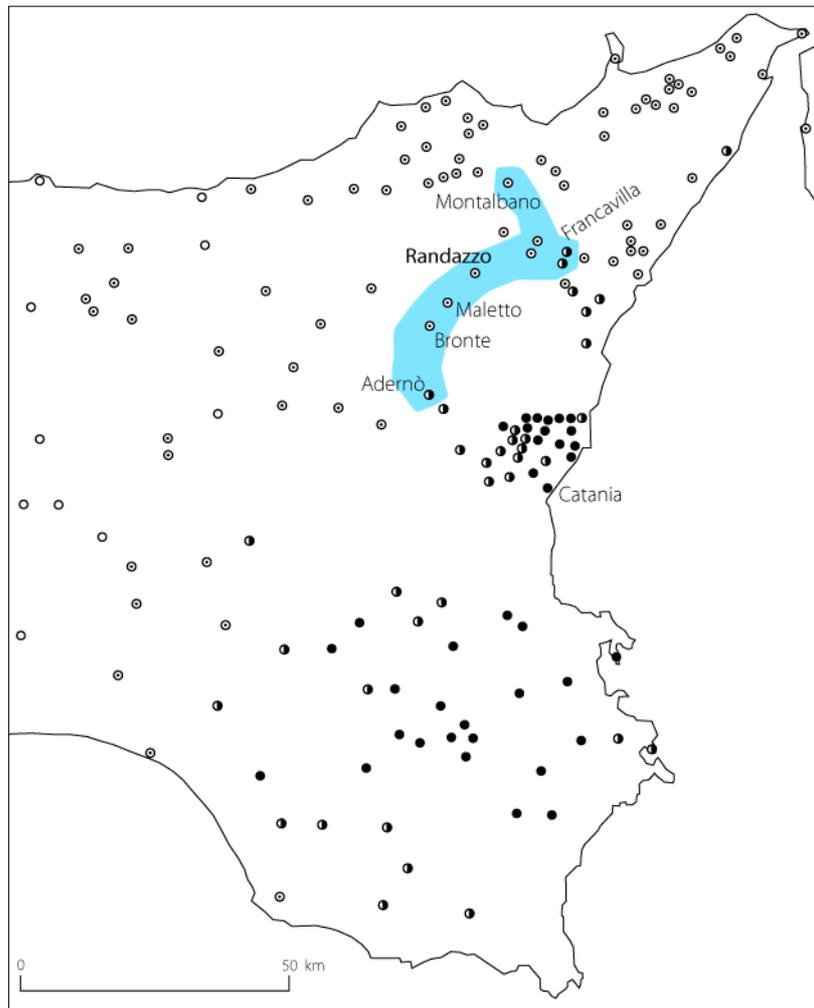
Le 15 janvier, le marquis de la Rocca, président de la province de Calabre Ultra, envoie depuis Monteleone (Vibo Valentia) un rapport à Naples pour l'informer du *terremoto* (AGS, Estado 3507 n. 3). Dans ce rapport, le gouverneur n'indique que quelques noms de villes calabraises touchées par le séisme. C'est ainsi qu'il signale « Seminara, Oppido, Santa Cristina et d'autres villes des alentours » ou encore « Reggio et d'autres lieux voisins ». En ce qui concerne la Sicile, le gouverneur informe avant tout le vice-roi de « la ruine totale de Catane et d'autres lieux des environs » ; il précise ensuite que Messine a subi « un dommage considérable ». La lettre du gouverneur, avec d'autres documents, est retransmise par le vice-roi de Naples à Madrid le 30 janvier « pour remettre à Sa Majesté ».

Les villes signalées par le document sont indiquées en bleu sur la carte.



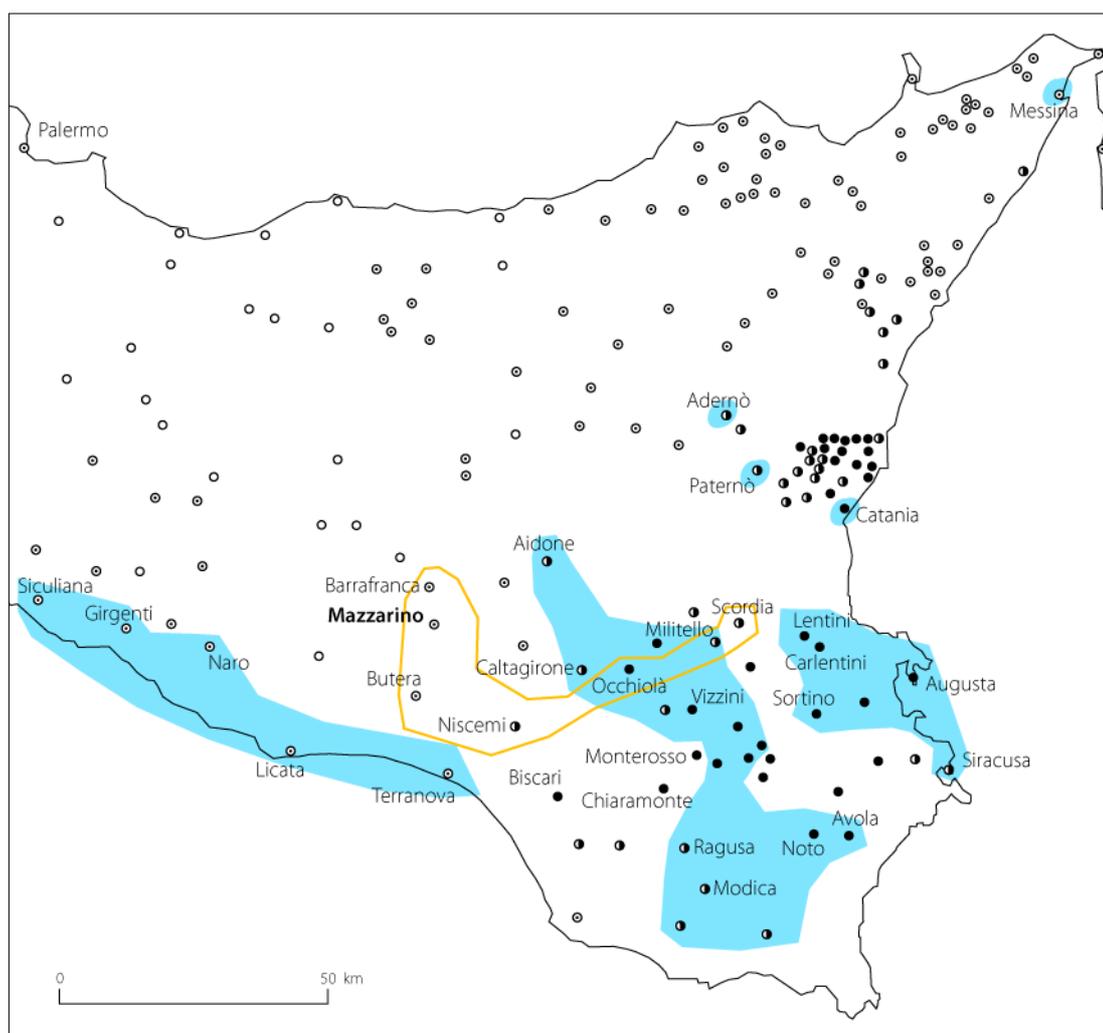
carte 15. Une lettre de Modica du 12 janvier 1693

Il s'agit de la missive que l'abbé Federici, gouverneur du comté de Modica, envoie au vice-roi le 12 janvier 1693 (AGS, Estado 3507, n. 9). La ligne jaune marque la frontière du comté. Voir également la carte 7.



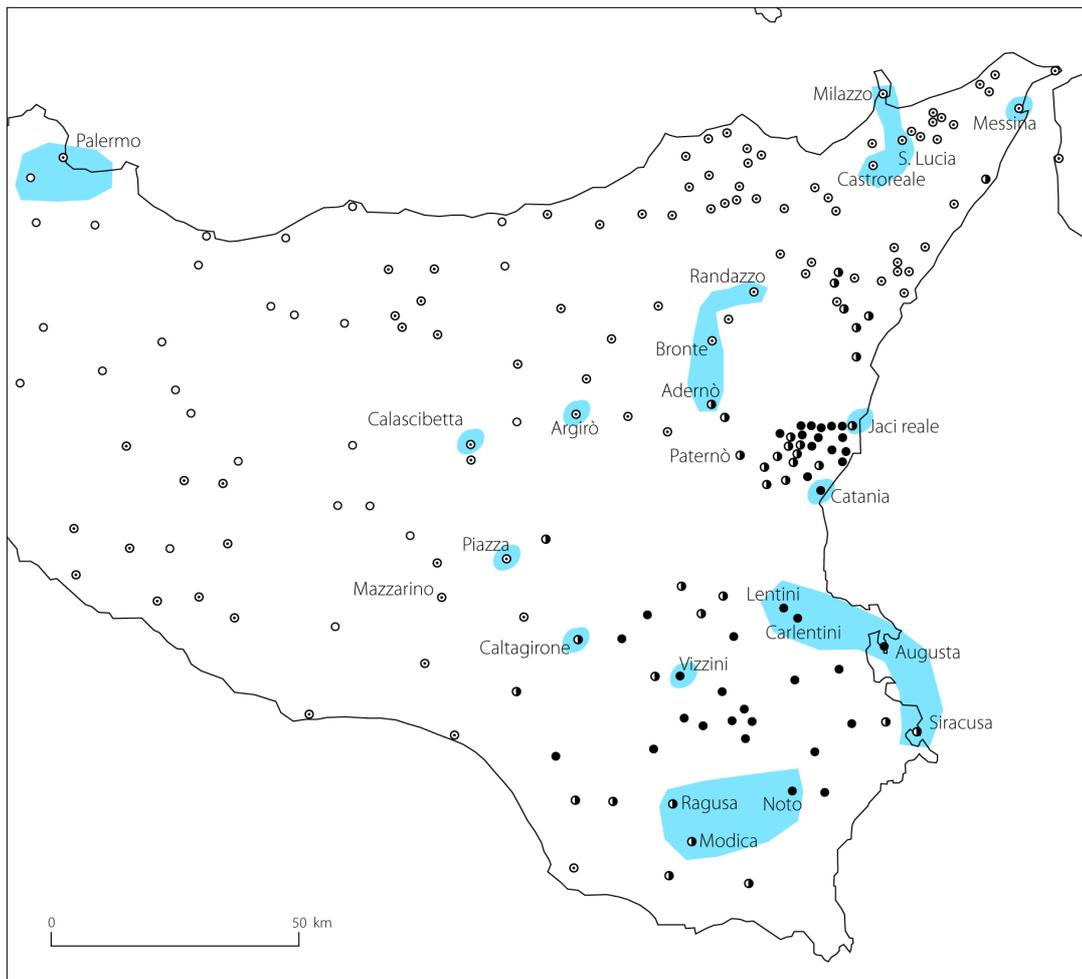
carte 16. Une missive de Randazzo du 16 janvier 1693

Il s'agit de la missive que le *secreto* de Randazzo envoie au vice-roi ce jour-là (AGS, Estado 3507, n. 9).



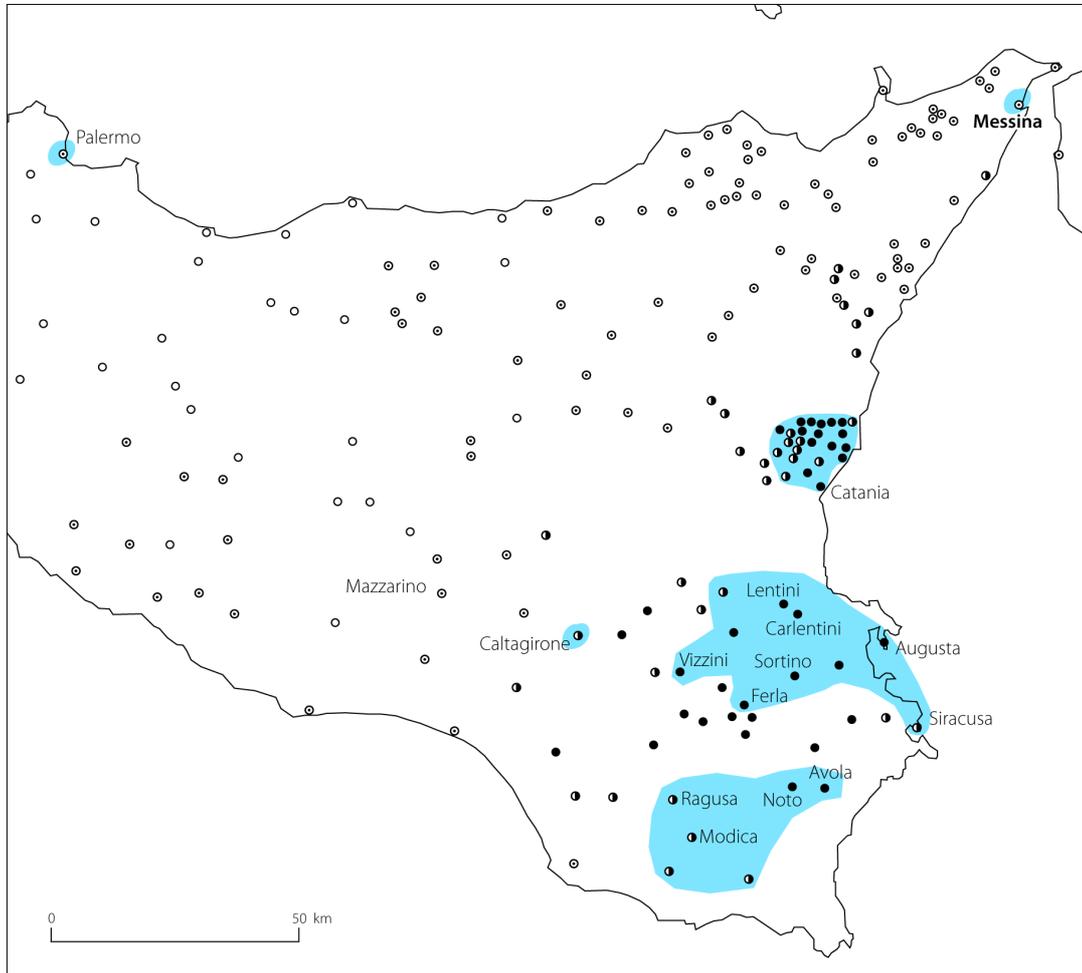
carte 17. Une lettre de Mazzarino du 14 janvier 1693

Dans cette lettre qu'il envoie à l'éditeur Antonio Bulifon, le comte Lacorcchia écrit : « cette nuit du 13 janvier ». On peut en déduire que la lettre a donc été écrite le 14 janvier. Il est possible qu'elle ait été rédigée à la fin de la journée, après que d'autres nouvelles soient parvenues à Mazzarino. Lacorcchia affirme en tous cas qu'il dispose des informations reçues à travers les « avisi giunti sin ora » (les avis arrivés jusqu'ici). (BNFI, Magliabechiano VIII 632, c. 87.)



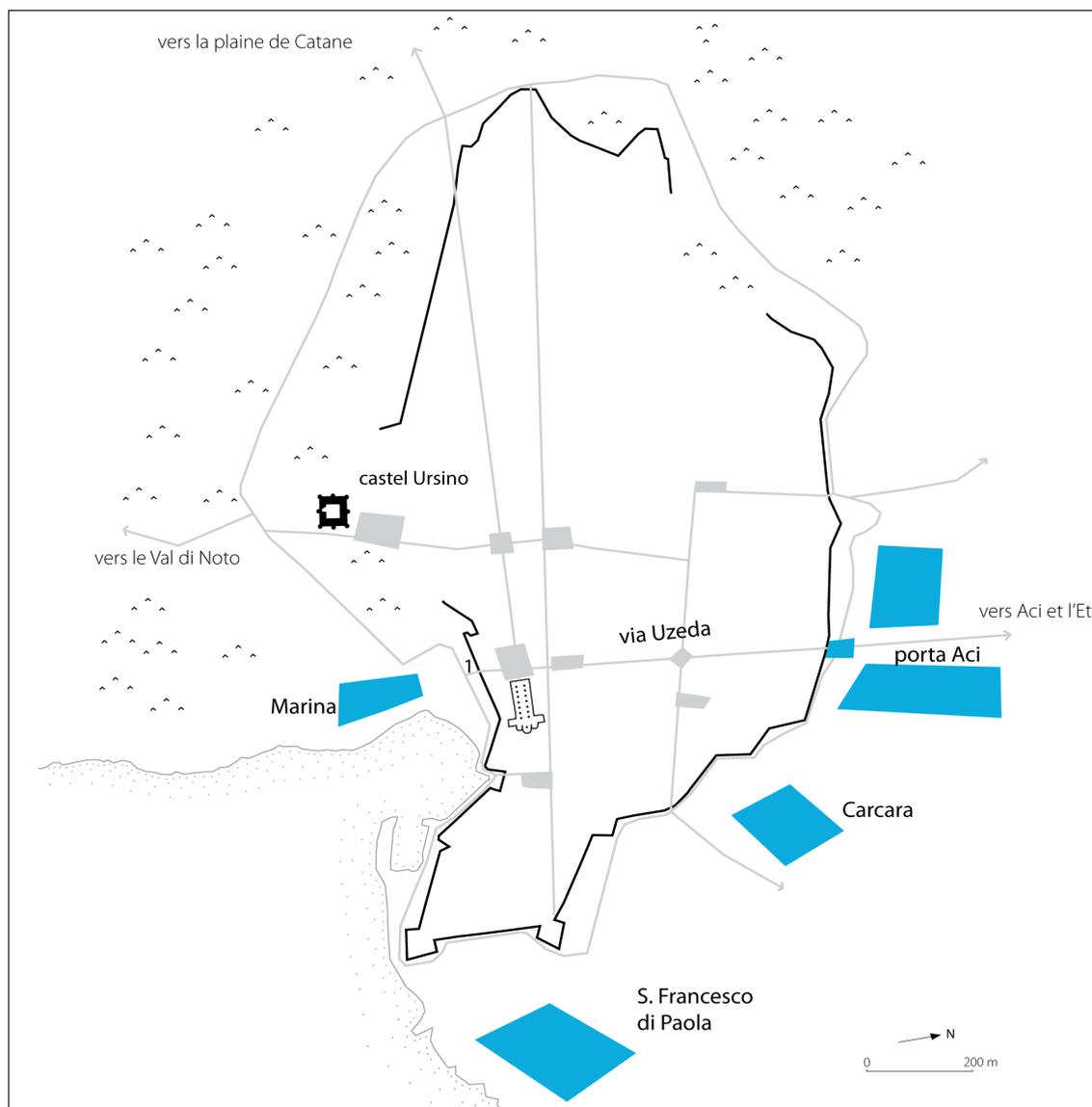
carte 18. Un avis expédié de Messine le 20 janvier 1693

Ce sont les informations contenues dans la *Véritable relation de ce qui s'est passé dans le dernier tremblement de terre en Sicile* que publie à Toulon l'imprimeur François Mallard.



carte 19. Une missive de Messine du 20 janvier 1693

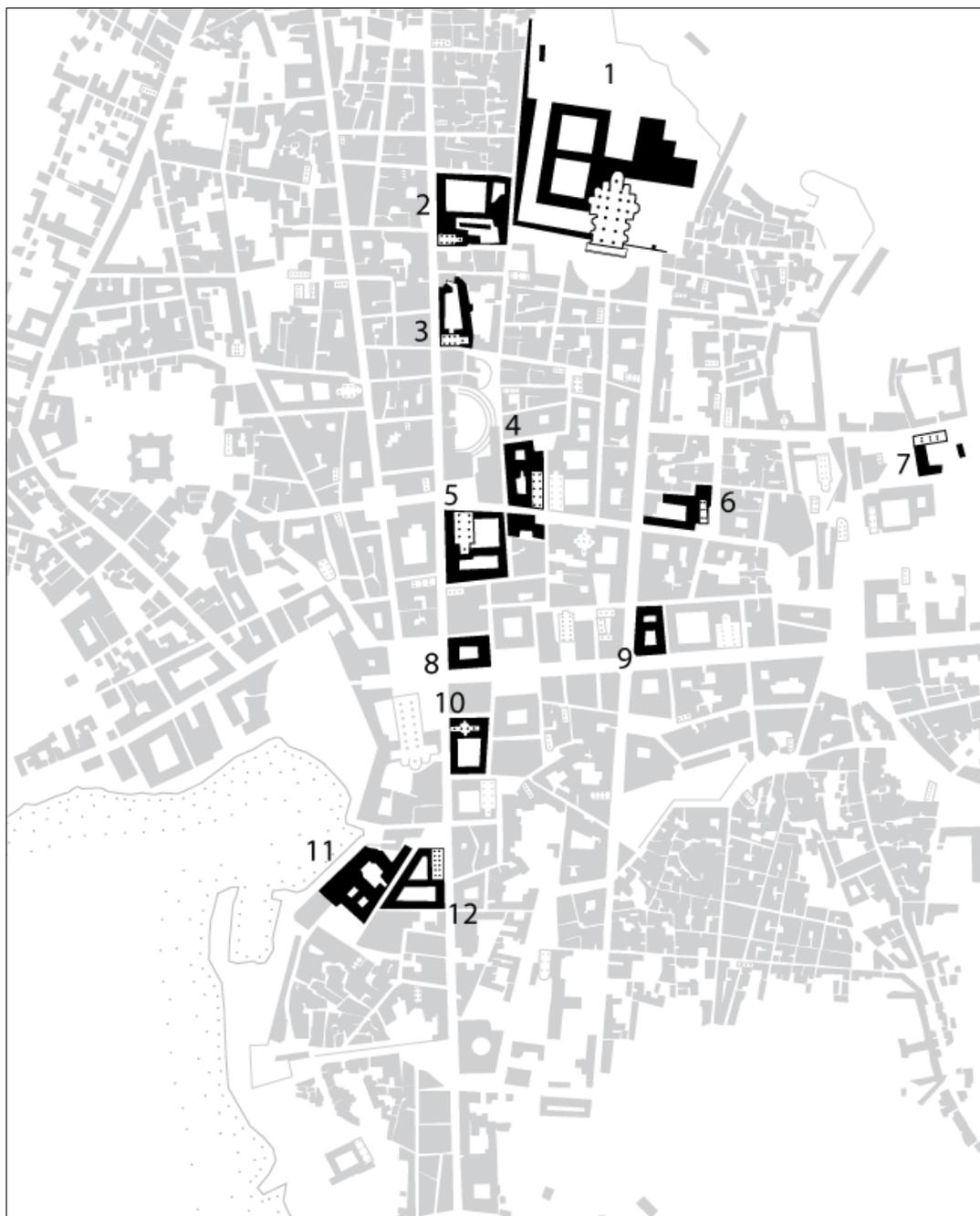
Il s'agit de la lettre que le gouverneur du port de Messine expédie au vice-roi de Naples.



carte 20. Les *baraccopoli* de Catane

Les *terremotati* installent leurs *baraccopoli* (en bleu) à l'extérieur de l'enceinte, en particulier au nord de la ville, où convergent les principaux axes de communication : vers Palerme, Messine et surtout les *casali* de l'Etna. A cette date, le sud et l'ouest de Catane sont encore largement recouverts par la lave de 1669. Après qu'elle ait été en partie détruite par la lave, l'enceinte de la ville (le trait noir sur la carte) n'a pas été reconstruite.

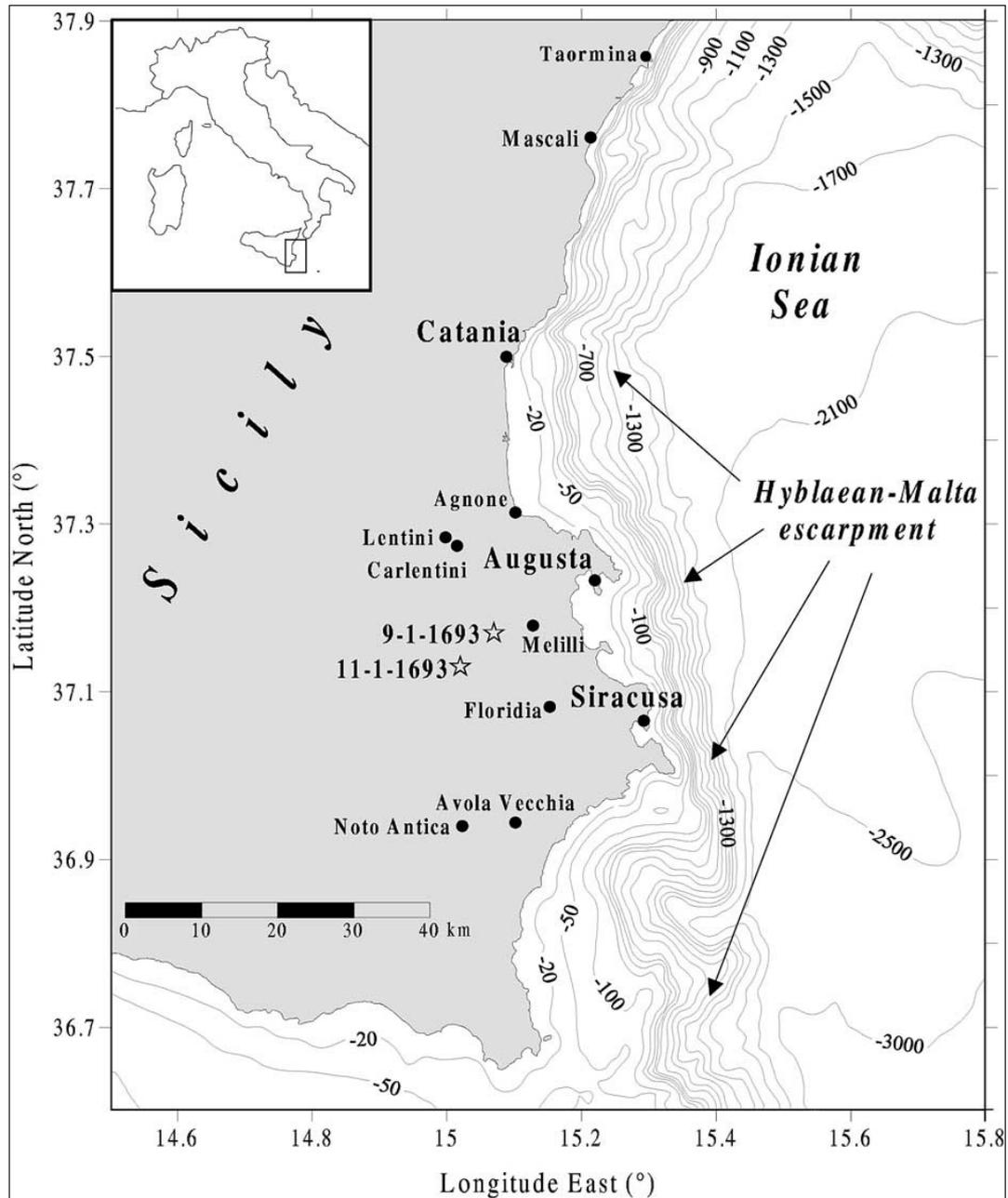
La carte indique également les principales rues et places qui ont été tracées au lendemain du tremblement de terre, et en particulier la rue Uzeda qui relie la porta Aci à la mer, en passant par la place de la cathédrale.



carte 21. Quelques grands chantiers de la longue reconstruction catanaise

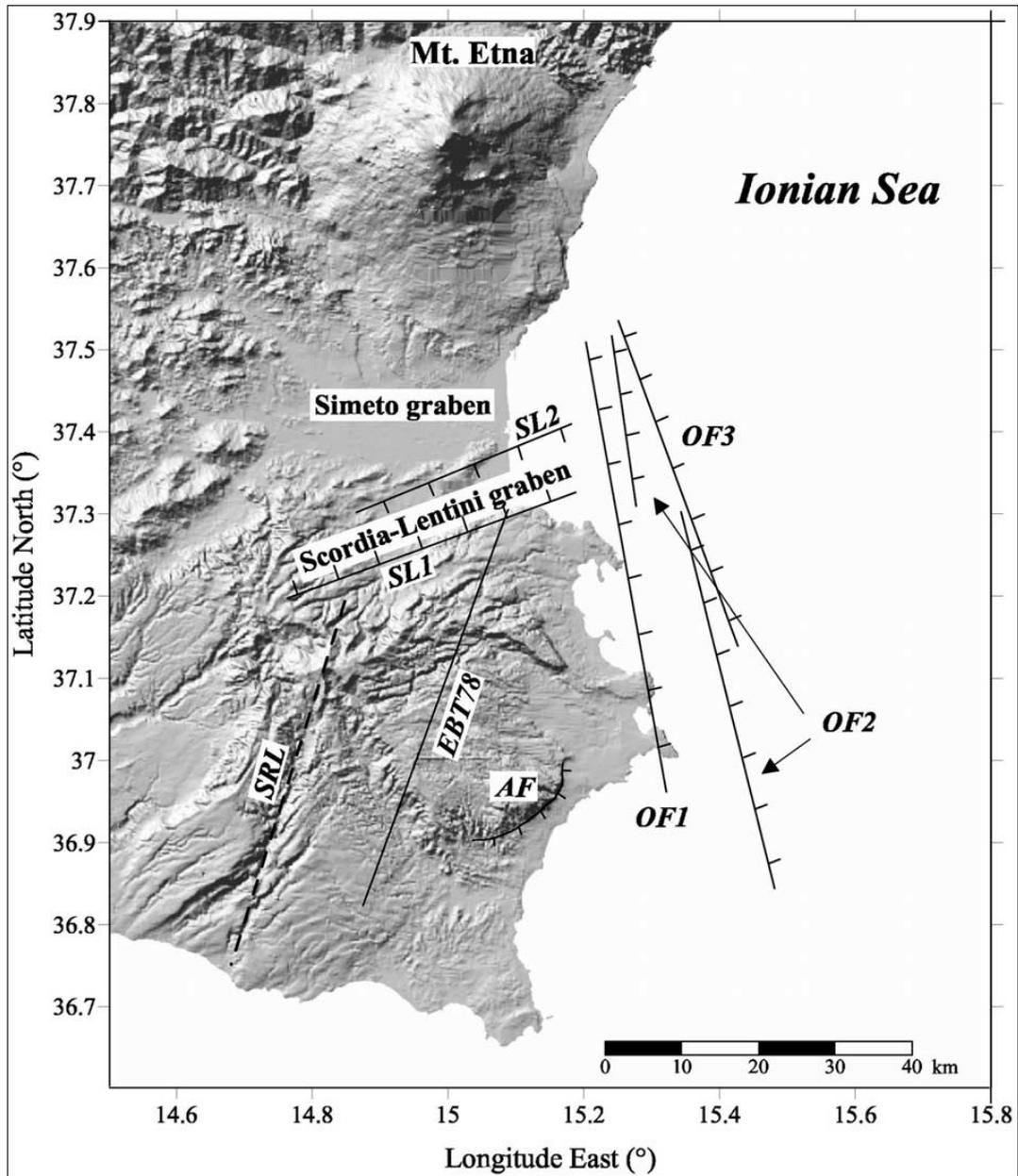
La carte est dessinée sur la base de la carte de 1832 de Stefano Ittar.

Les numéros correspondent aux édifices suivantes : 1. monastère de San Nicolò, 2. monastère de la Santissima Trinità, 3. couvent de Sant'Agostino, 4. monastère de San Benedetto, 5. couvent de San Francesco, 6. couvent des Crociferi, 7. couvent de San Domenico, 8. Université, 9. palais Massa, 10. monastère de Sant'Agata, 11. palais Biscari, 12. monastère de San Placido.



carte 22. L'escarpement Ibléo-Maltais

La carte est prise de S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios... », cit. Sur cette carte, les sources des séismes du 9 et 11 janvier 1693 sont situées sur terre, à l'ouest de Melilli, sur le plateau des Iblei.



carte 23. Topographie et principales failles du Sud-Est de la Sicile

La carte est prise de S. TINTI et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios... », cit.

IMAGES



fig. 1. La couverture du *Europische Mercurius* de 1693.



fig. 2. La gravure du *Das erschütterte Sicilien* (détail).



fig. 3. Médaille commémorative de 1693.



fig. 4. Gravure du *Specula physico-matematico-historica* (1696) de Johannes Zahn.



fig. 5. Un couvent de Messine détruit par le tremblement de terre de 1908.



fig. 6. Une tente improvisée avec une voile à Messine, en 1908.



fig. 7. Un *pagliaro* dans la campagne de Militello.



fig. 8. Un campement de *terremotati* à Messine en 1908.

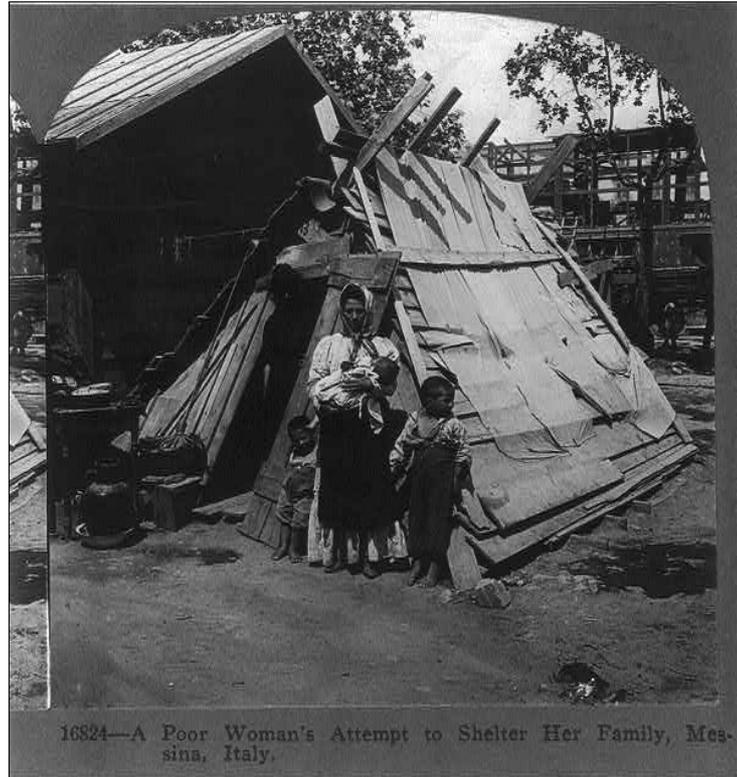


fig. 9. Une *capanna* à Messine en 1908.



fig. 10. L'armée construit des baraques à Messine en 1908.



fig. 11. Détail d'un tableau de 1708 qui dépeint Catane et qui montre que la cathédrale est encore sans toit.

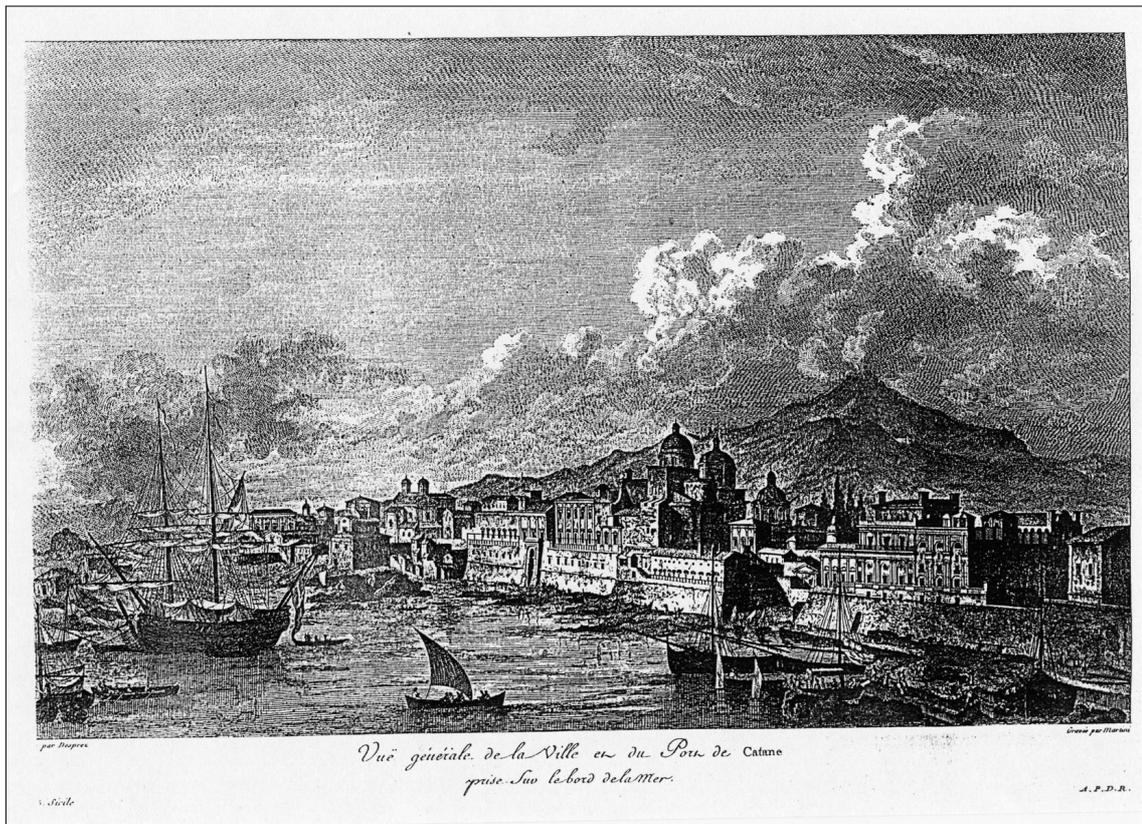


fig. 12. Catane à la fin des années 1770, avec au premier plan à droite le palais Biscari. Gravure du *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non.



fig. 13. Une vue du XIX^e siècle du monastère de San Nicolò et de sa coupole.

ANNEXES

ANNEXE 1. – ÉCHELLE D'INTENSITÉ SISMIQUE MCS (MERCALLI-CANCANI-SIEBERG)

N.B. Pour faciliter les comparaisons, je reprends la même échelle que le *Catalogo dei forti terremoti italiani* et que Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti e lave...*, cit.

Le tremblement de terre est :

- I** imperceptible : au dessous du seuil de la perception humaine.
- II** très léger : ressenti par quelques rares personnes particulièrement sensibles, qui se trouvent presque toujours aux étages supérieurs des édifices.
- III** léger : ressenti par un petit nombre de personnes à l'intérieur des bâtiments.
- IV** modéré : largement ressenti à l'intérieur des édifices (les assiettes, les fenêtres et les portes tremblent ; les planchers craquent ; les liquides s'agitent faiblement ; il arrive rarement que des dormeurs soient réveillés) ; faiblement ressenti à l'extérieur.
- V** assez fort : quelques personnes s'échappent à l'extérieur des édifices, la plupart des dormeurs sont réveillés ; les portes et les fenêtres ouvertes battent avec violence, quelques objets se renversent, les liquides débordent des récipients ouverts, les objets suspendus oscillent faiblement, quelques vitres se brisent.
- VI** fort : tous perçoivent le tremblement de terre avec une certaine panique, beaucoup s'échappent à l'extérieur, certains ont la sensation de perdre l'équilibre ; la plupart des objets se renversent, les tableaux tombent des murs, les liquides s'agitent fortement ; quelques dommages légers aux bâtiments solides, des dommages modérés à certains des bâtiments les moins bien construits, quelques tuiles et pierres de cheminées peuvent tomber ; les cloches de petite dimension tintent.
- VI** fort : tous perçoivent le tremblement de terre avec une certaine panique, beaucoup s'échappent à l'extérieur, certains ont la sensation de perdre l'équilibre ; la plupart des objets se renversent, les tableaux tombent des murs, les liquides s'agitent fortement ; quelques dommages légers aux bâtiments solides, des dommages modérés à certains des bâtiments les moins bien construits, quelques tuiles et pierres de cheminées peuvent tomber ; les cloches de petite dimension tintent.

- VII** très fort : beaucoup de personnes ont de la difficulté à rester debout ; de nombreux édifices solides sont modérément endommagés, la plupart des édifices peu solides sont sérieusement endommagés et quelques-uns peuvent s'écrouler ; nombreuses chutes de tuiles, les cheminées peuvent tomber abîmant ainsi les toits ; les meubles se renversent et se brisent ; le niveau d'eau des puits se modifie ; les plus grosses cloches se mettent à sonner.
- VIII** ruineux : un quart des édifices environ sont détruits, quelques-uns s'écroulent. La chute des campaniles, des tours, des grandes cheminées peut entraîner des dommages supplémentaires parmi les bâtiments environnants ; même les meubles les plus lourds se déplacent et peuvent se renverser ; les troncs d'arbres ondulent et peuvent se casser.
- IX** destructeur : environ la moitié des édifices sont détruits, plus d'un quart s'écroulent, la plupart deviennent inutilisables.
- X** complètement destructeur : environ trois-quarts des édifices sont détruits, plus de la moitié s'écroulent ; les rues pavées forment des ondulations ; la plupart des canalisations souterraines sont tordues et rompues.
- XI** catastrophique : tous les édifices s'écroulent (quelques bâtiments particulièrement solides, quelques structures en bois particulièrement élastiques peuvent encore résister de façon isolée) ; le terrain est considérablement déformé (crevasses, glissements, chutes de rochers) ; la plupart des ponts sont détruits et les grandes routes rendues partiellement inutilisables.
- XII** grandement catastrophique : aucune œuvre humaine ne résiste, la topographie est bouleversée.

Définitions typologiques

Dommmages légers : petites fissurations des murs, chutes de petits débris de plâtres et de stuc.

Dommmages modérés (non encore dangereux pour la solidité de la structure) : fissurations des murs, chutes de blocs de plâtre et de décorations en stuc, chutes de tuiles, fissurations ou chutes partielles de cheminées.

Dommmages sérieux : fissurations profondes des murs, chutes de cheminées qui peuvent entraîner le percement du toit.

Destruction (l'édifice devient inhabitable) : grosses brèches dans les murs avec effondrements partiels éventuels, destruction des cloisons intérieures ; les différentes parties de la construction se désolidarisent.

Écroulement : effondrement total, certaines constructions sont arrachées de leurs fondations.

Tableau récapitulatif

La secousse est perçue par	de rares personnes (aux étages supérieurs)	II
	quelques personnes à l'intérieur des édifices	III
	la plupart à l'intérieur, quelques-uns à l'extérieur	IV
	par tous dans les maisons comme à l'extérieur	V
Dormeurs réveillés	rare	IV
	nombreux	V
Les habitants s'échappent des bâtiments	quelques-uns	V
	nombreux	VI
Les objets se renversent	rare	V
	nombreux	VI
Les cloches tintent	les petites	VI
	les grandes	VII
Chutes de tuiles et de pierres de cheminées	quelques-unes	VI
	nombreuses	VII
Édifices solides :		
Dommages	légers, quelques-uns	VI
	modérés, nombreux	VII
Destructions	1/4 des édifices	VIII
	1/2 des édifices	IX
	3/4 des édifices	X
Écroulements	quelques-uns	VIII
	plus d'un 1/4 des édifices	IX
	plus de la 1/2 des édifices	X
	tous les édifices	XI

ANNEXE 2. – LE TERREMOTO DU 9 JANVIER DANS LA NUIT

Notes

- 1) J'indique les estimations d'intensité sismique du *Catalogo dei forti terremoti italiani (CFTI)* publiées par Enzo BOSCHI et Emanuela GUIDOBONI, *Catania terremoti e lave...*, cit. lorsqu'elles sont différentes de celles que je propose.
- 2) Voici les critères qui ont été utilisés pour caractériser la documentation :
- faible : une ou deux sources.
 - moyenne : plus de deux sources, de deux types différents (par exemple une chronique et deux documents officiels), mais qui ne soient pas en contradiction. En cas de contradiction flagrante, on retombe à la catégorie « faible »).
 - bonne : un bon nombre et une grande variété de sources (chroniques, documents officiels, actes de notaires, etc.
 - Les astérisques (*) indiquent les localités pour lesquelles on peut extrapoler des destructions en dépit de l'absence de sources spécifiques.
- 3) Les noms des « régions » correspondent à ceux qui figurent en gras sur la carte 6.

localité	région	intensité (cette étude)	intensité (CFTI)	documentation (diversité et précision)
<i>La ville devient inhabitable : destructions et écroulements plus ou moins importants</i>				
Augusta	(Iblei)	VIII-IX		moyenne
Avola	(Iblei)	VIII-IX		moyenne
Lentini	(Iblei)	VIII-IX	VIII	faible
Melilli	(Iblei)	VIII-IX		faible
Noto	(Iblei)	VIII-IX		moyenne
<i>Dégâts généralisés : la plupart des édifices tiennent debout mais tous sont atteints plus ou moins fortement</i>				
Belvedere	(Iblei)	VIII	VII	faible
Catania	(Etna)	VIII		bonne
Floridia	(Iblei)	VIII	VIII-IX	faible
Sortino	(Iblei)	VIII		faible
Scicli	(Iblei)	VIII		faible
Vizzini	(Iblei)	VIII		faible
Giarratana*	(Iblei)	VII-VIII		extrapolation
Occhiola	(Iblei)	VII-VIII		moyenne
Palazzolo	(Iblei)	VII-VIII		faible
Siracusa	(Iblei)	VII-VIII	VII	bonne

Francofonte	(Iblei)	VII	VIII	faible
Linguaglossa	(Etna)	VII	VI-VII	faible
Militello	(Iblei)	VII		faible
Spaccaforo	(Iblei)	VII		faible

Seuil de la frayeur : faibles dommages mais frayeur plus ou moins généralisée

Paternò	(Etna)	VI	V-VI	faible
Caltagirone	(Erei)	V-VI		faible
Mascali	(Etna)	V-VI		faible
Acireale	(Etna)	V	V-VI	faible
Mazzarino	(Erei)	V		faible

Sous le seuil de la frayeur : la secousse est plus ou moins largement ressentie

Messina	(Peloritani)	IV-V	V	moyenne
Randazzo	(Etna)	IV-V	V	faible
Valetta	(Malte)	IV-V	V	moyenne
Girgenti	(Mazara)	IV	IV-V	faible
Monteleone	(Calabre)	IV		faible
Lipari	(Eolie)	IV		faible
Palermo	(Mazara)	III-IV	IV	bonne
Reggio Calabria*	(Calabre)	III-IV		extrapolation

ANNEXE 3. – LE TERREMOTO DU 11 JANVIER APRÈS-MIDI

localité	région	intensité (cette étude)	intensité (CFTI)	documentation (diversité et précision)
<i>La ville est quasiment rasée au sol : presque tous les édifices sont écroulés</i>				
Avola	(Iblei)	XI	X	bonne
Augusta	(Iblei)	XI	X	bonne
Buscemi	(Iblei)	XI		bonne
Lentini	(Iblei)	XI	X-XI	bonne
Aci Bonaccorsi	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci Castello	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci Consolazione	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci Platani	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci S. Antonio	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci S. Filippo	(Etna)	X-XI		moyenne
Aci Trezza	(Etna)	X-XI		moyenne
Biscari	(Iblei)	X-XI		moyenne
Bontello	(Etna)	X-XI		moyenne
Buccheri	(Iblei)	X-XI	X	bonne
Canicattini Bagni	(Iblei)	X-XI		bonne
Carlentini	(Iblei)	X-XI		bonne
Cassaro	(Iblei)	X-XI		moyenne
Catania	(Etna)	X-XI	X	bonne
Chiaromonte	(Iblei)	X-XI	X	bonne
Ferla	(Iblei)	X-XI		bonne
Floridia	(Iblei)	X-XI		bonne
Francofonte	(Iblei)	X-XI		bonne
Giarratana	(Iblei)	X-XI		bonne
Massa Annunziata	(Etna)	X-XI		bonne
Melilli	(Iblei)	X-XI	XI	bonne
Mineo	(Iblei)	X-XI		bonne
Monterosso	(Iblei)	X-XI		moyenne
Noto	(Iblei)	X-XI		bonne
Nicolosi	(Etna)	X-XI		bonne
Occhiolà	(Iblei)	X-XI	XI	bonne
Palazzolo Acreide	(Iblei)	X-XI		bonne
Pedara	(Etna)	X-XI		moyenne
S. Giovanni la Punta	(Etna)	X-XI		moyenne
S. Gregorio	(Etna)	X-XI		moyenne
Sortino	(Iblei)	X-XI	XI	bonne
Trappeto	(Etna)	X-XI		faible
Trecastagni	(Etna)	X-XI		moyenne
Valverde	(Etna)	X-XI		moyenne
Viagrande	(Etna)	X-XI		moyenne
Vizzini	(Iblei)	X-XI	X	bonne
<i>La ville devient inhabitable : destructions et écroulements plus ou moins importants</i>				
Acireale		X		bonne

Camporotondo	(Etna)	X		moyenne
Mascalucia	(Etna)	X		moyenne
Misterbianco	(Etna)	X	X-XI	moyenne
Mompilieri	(Etna)	X		faible
Motta S. Anastasia	(Etna)	X	X-XI	moyenne
Piedimonte Etneo	(Etna)	X		faible
Gravina	(Etna)	X		moyenne
Ragusa	(Iblei)	X		bonne
S. Giovanni Galermo	(Etna)	X		moyenne
Scicli	(Iblei)	X		bonne
Tremestieri Etneo	(Etna)	X		moyenne
Calatabiano	(Etna)	IX-X		moyenne
Fenicia Moncada	(Etna)	IX-X	X	moyenne
Licodia Eubea	(Iblei)	IX-X		moyenne
Militello	(Iblei)	IX-X	X	moyenne
Mascali	(Etna)	IX-X	X	bonne
Modica	(Iblei)	IX-X	X	moyenne
Ramacca*	(Iblei)	IX-X		extrapolation
S. Agata li Battiati	(Etna)	IX-X	IX	moyenne
Spaccaforno	(Iblei)	IX-X	X	moyenne
Aidone	(Erei)	IX		moyenne
Caltagirone	(Erei)	IX		bonne
Francavilla	(Etna)	IX		moyenne
Linguaglossa	(Etna)	IX		moyenne
Palagonia	(Iblei)	IX	X	moyenne
Siracusa	(Iblei)	IX		bonne
Scordia	(Iblei)	IX	IX-X	moyenne
Castiglione	(Etna)	VIII-IX		moyenne
Comiso	(Iblei)	VIII-IX		moyenne
Niscemi	(Mazara)	VIII-IX		moyenne
Paternò	(Etna)	VIII-IX		moyenne
Scaletta	(Peloritani)	VIII-IX		moyenne
Vittoria	(Iblei)	VIII-IX		moyenne

Dégâts généralisés : la plupart des édifices tiennent debout mais tous sont atteints plus ou moins fortement

Barrafranca	(Erei)	VIII		faible
Belvedere	(Iblei)	VIII		moyenne
Cesarò	(Nebro.)	VIII		faible
Città vecchia	(Malte)	VIII		moyenne
Gangi	(Madonie)	VIII		faible
Gozzo	(Malte)	VIII		moyenne
Messina	(Peloritani)	VIII		bonne
Mirabella Imbaccari*	(Erei)	VIII		extrapolation
Naso	(Nebrodi)	VIII		moyenne
Patti	(Nebrodi)	VIII		moyenne
Piazza	(Erei)	VIII		faible
Racalmuto	(Mazara)	VIII		faible
Randazzo	(Etna)	VIII		moyenne
Savoca	(Peloritani)	VIII		faible
Terranova	(Mazara)	VIII		faible

Troina	(Nebrodi)	VIII	moyenne
Adernò	(Etna)	VII-VIII	moyenne
Biancavilla	(Etna)	VII-VIII	moyenne
Bivona	(Mazara)	VII-VIII	faible
Caronia	(Nebrodi)	VII-VIII	faible
Casteltermini	(Mazar.)	VII-VIII	moyenne
Castroreale	(Peloritani)	VII-VIII	faible
Geraci Siculo	(Madonie)	VII-VIII	faible
Licata	(Mazara)	VII-VIII	faible
Nicosia	(Nebrodi)	VII-VIII	moyenne
Petralia Sottana	(Madonie)	VII-VIII	faible
Pozzo di Gotto	(Peloritani)	VII-VIII	faible
Rometta	(Peloritani)	VII-VIII	faible
S. Michele di Ganzeria	(Erei)	VII-VIII	VIII moyenne
S. Croce di Camerina	(Iblei)	VII-VIII	moyenne
S. Maria di Licodia*	(Etna)	VII-VIII	extrapolation
Torre Faro	(Peloritani)	VII-VIII	faible
Tripi	(Peloritani)	VII-VIII	faible
Valetta	(Malte)	VII-VIII	moyenne
Agrigento	(Mazara)	VII	faible
Basicò	(Peloritani)	VII	faible
Bauso	(Peloritani)	VII	faible
Bronte	(Etna)	VII	faible
Butera	(pl. Gela)	VII	moyenne
Calascibetta	(Erei)	VII	faible
Calvaruso	(Peloritani)	VII	faible
Capizzi	(Nebrodi)	VII	faible
Caropepe*	(Erei)	VII	extrapolation
Castelbuono	(Madonie)	VII	faible
Castrorao	(Etna)	VII	faible
Cattolica Eraclea	(Mazara)	VII	faible
Centuripe	(Nebrodi)	VII	faible
Condronò	(Peloritani)	VII	faible
Favara	(Mazara)	VII	faible
Ficarra	(Nebrodi)	VII	faible
Fiumedinisi	(Peloritani)	VII	faible
Gagliano	(Nebrodi)	VII	faible
Gallodoro	(Peloritani)	VII	faible
Gesso	(Peloritani)	VII	faible
Gioiosa Marea	(Nebrodi)	VII	faible
Graniti	(Peloritani)	VII	faible
Librizzi	(Nebrodi)	VII	faible
Limina	(Peloritani)	VII	faible
Longi	(Nebrodi)	VII	faible
Maletto	(Etna)	VII	faible
Malvagna	(Nebrodi)	VII	faible
Mazzarino	(Erei)	VII	moyenne
Melia	(Peloritani)	VII	faible
Milazzo	(Peloritani)	VII	faible
Militello Rosmarino	(Nebrodi)	VII	faible
Moio Alcantara	(Etna)	VII	faible

Monforte S. Giorgio	(Peloritani)	VII		faible
Mongiuffi	(Peloritani)	VII		faible
Montagnareale	(Nebrodi)	VII		faible
Montalbano Elicona	(Nebrodi)	VII		faible
Motta Camastra	(Peloritani)	VII		faible
Naro	(Mazara)	VII		faible
Novara di Sicilia	(Peloritani)	VII		faible
Palermo	(Mazara)	VII		bonne
Petralia Soprana	(Madonie)	VII		faible
Piraino	(Nebrodi)	VII		faible
Raccuja	(Nebrodi)	VII		faible
Raffadali	(Mazara)	VII		faible
Reggio di Calabria	(Calabre)	VII		faible
Roccavaldina	(Peloritani)	VII		faible
Roccella Valdemone	(Nebrodi)	VII		faible
S. Filippo d'Argirò	(Nebrodi)	VII		faible
S. Fratello	(Nebrodi)	VII		faible
S. Mauro Castelverde	(Madonie)	VII		faible
S. Piero di Monforte	(Peloritani)	VII		faible
S. Piero Patti	(Nebrodi)	VII		faible
S. Salvatore di Fitalia	(Nebrodi)	VII		faible
S.ta Lucia del Mela	(Peloritani)	VII		faible
Siculiana	(Mazara)	VII		faible
Sorrentini	(Nebrodi)	VII		faible
Sutera	(Mazara)	VII		faible
Taormina	(Peloritani)	VII		faible
Tortorici	(Nebrodi)	VII		faible
Ucria	(Nebrodi)	VII		faible
Valdina	(Peloritani)	VII		faible
Venetico	(Peloritani)	VII		faible
Castrogiovanni	(Erei)	VI-VII		moyenne
Oppido Mamertina	(Calabre)	VI-VII	VI	faible
Regalbuto	(Nebrodi)	VI-VII		faible
S. Cristina	(Calabre)	VI-VII		faible
Sciacca	(Mazara)	VI-VII		faible
Seminara	(Calabre)	VI-VII		faible

Seuil de la frayeur : faibles dommages mais frayeur plus ou moins généralisée

Briatico	(Calabre)	VI		faible
Caltanissetta	(Mazara)	VI		faible
Lipari	(Eolie)	VI		faible
Mileto	(Calabre)	VI		faible
Termini	(Mazara)	VI		faible
Cefalù	(Madonie)	V-VI		faible
Marsala	(Mazara)	V-VI		faible
Mazara del Vallo	(Mazara)	V-VI		faible
Trapani	(Mazara)	V-VI		faible
Monteleone	(Calabre)	V		faible
Cosenza*	(Calabre)	V		faible

ANNEXE 4. – ÉVALUATION DU NOMBRE DE VICTIMES PROVOQUÉES PAR LES DEUX
TERREMOTI

Note

Ce sont les chiffres qui figurent dans le grand compte-rendu que le vice-roi Uzeda envoie à Madrid en mai 1693 (AGS, Secreterias provinciales 1079, 14 mai 1693) et dans le rapport que le duc de Camastra remet au vice-roi en juin 1693 (AHNM, Sicilia 2225, 14 juin 1693).

localité	intensité	région	population	victimes	en %
Catania	X-XI	(Etna)	19 000-22 000	12 000-16 000	55-84%
Occhiolà	XI	(Iblei)	2 910	1 470	51%
Ragusa	X	(Iblei)	9 950	5 050	51%
Buscemi	XI	(Iblei)	2 200	900	41%
Sortino	XI	(Iblei)	6 300	2 500	40%
Augusta	X-XI	(Iblei)	6 170	1 840-2 300	30-37%
Carlentini	X-XI	(Iblei)	2 750	77-1 000	3-36%
Trecastagni	X-XI	(Etna)	3 260	1 000	31%
Lentini	XI	(Iblei)	10 000	1 210-3 000	12-30%
Mineo	XI	(Iblei)	6 700	1 350-2 000	20-30%
Pedara	X-XI	(Etna)	1 600	475	30%
Spaccaforo	IX-X	(Iblei)	7 290	2 200	30%
Siracusa	X	(Iblei)	15 400-18 000	3 500-4 000	20-26%
Noto	XI	(Iblei)	12 100	2 000-3 000	16-25%
Ferla	XI	(Iblei)	3 600	800	22%
Aci Catan., Trez., Ant., Pla.	X-XI	(Etna)	6 360	1 335	21%
Scicli	X	(Iblei)	9 380	2 000	21%
Militello	IX-X	(Iblei)	6 450	1 280	20%
Melilli	XI	(Iblei)	5 480	1 015	19%
Modica	IX-X	(Iblei)	18 200	3 400	19%
Vizzini	X-XI	(Iblei)	10 670	1 430-2 000	13-19%
Biscari	X-XI	(Iblei)	1 100	200	18%
Giarratana	XI	(Iblei)	2 980	540	18%
Palazzolo Acreide	X-XI	(Iblei)	5 570	1 000	18%
Francofonte	X-XI	(Iblei)	2 040	345	17%
Viagrande	X-XI	(Etna)	1 600	260	16%
Licodia Eubea	IX-X	(Iblei)	4 900	740	15%
Buccheri	X-XI	(Iblei)	3 300	450	14%
Massa Annunziata	X-XI	(Etna)	395	55	14%
Avola	X-XI	(Iblei)	6 220	800	13%
Aci Bonaccorsi	X-XI	(Etna)	840	94	11%
Aci Castello	X-XI	(Etna)	331	32	10%
Monterosso	XI	(Iblei)	2 340	230	10%
Tremestieri Etneo	X	(Etna)	996	90	9%
Caltagirone	IX	(Erei)	12 340	1 000	8%
Chiamonte	X-XI	(Iblei)	4 830	300	6%
Acireale	X	(Etna)	12 900	739	6%
Comiso	VIII-IX	(Iblei)	5 300	270	5%

Mascalucia	X	(Etna)	1 413	55	4%
Scordia	IX	(Iblei)	900	33	4%
Palagonia	IX	(Iblei)	1 860	29	2%
Floridia	XI	(Iblei)	1 050	20	2%
Vittoria	VIII-IX	(Iblei)	3 950	28	1%
S. Giovanni la Punta	X-XI	(Etna)	1 080	15	1%
S. Agata li Battiati	IX-X	(Etna)	1 400	20	1%
Mascalì	IX	(Etna)	1 300	15	1%
Cassaro	X-XI	(Iblei)	1 500	15	1%
Borello	X-XI	(Etna)	170	2	1.20%
Fenicia Moncada	IX-X	(Etna)	1 650	14	0.80%
Paternò	VIII-IX	(Etna)	4 000	20	0.50%
Nicolosi	X-XI	(Etna)	850	4	0.50%
Niscemi	VIII-IX	(pl. Gela)	1 500	4	0.30%
Plachi	X	(Etna)	715	2	0.30%
Misterbianco	X	(Etna)	1 900	4	0.20%
Messina	VIII	(Peloritani)	50 000	43	0.09%
S. Michele di Ganzaria	VII-VIII	(Erei)	1 840	1	0.05%
Valverde	X-XI	(Etna)	?	15	?
Canicattini	X-XI	(Iblei)	?	?	?
Camprotondo	X	(Etna)	600	?	?
Mompilieri	X	(Etna)	400	?	?
Motta S. Anastasia	X	(Etna)	?	?	?
Piedimonte Etneo	X	(Etna)	?	?	?
S. Giovanni Galermo	X	(Etna)	350	?	?
S. Gregorio	X-XI	(Etna)	600	?	?
S. Pietro Clarenza	X	(Etna)	500	?	?
Trappeto	X-XI	(Etna)	300	?	?
Total			54 300-64 200		

DIFFÉRENCES D'ESTIMATIONS ENTRE LE VICE-ROI UZEDA ET LE DUC DE CAMASTRA

localité	estimation Uzeda		estimation Camastra	
Acireale	739	+	532	
Augusta	1 840		2 300	+
Caltagirone	1 000	+	800	
Carlentini	77		1 000	+
Catania	11 964		16 000	+
Lentini	1 212		3 000	+
Mineo	1 350		2 000	+
Noto	3 000	+	2 000	
Siracusa	3 500		4 000	+
Vizzini	1 430		2 000	+

ANNEXE 5. – PERTES SUBIES PAR LE CLERGÉ RÉGULIER, LE CLERGÉ SÉCULIER, LES
CONGRÉGATIONS ET LES CONFRÉRIES DE CATANE

Note

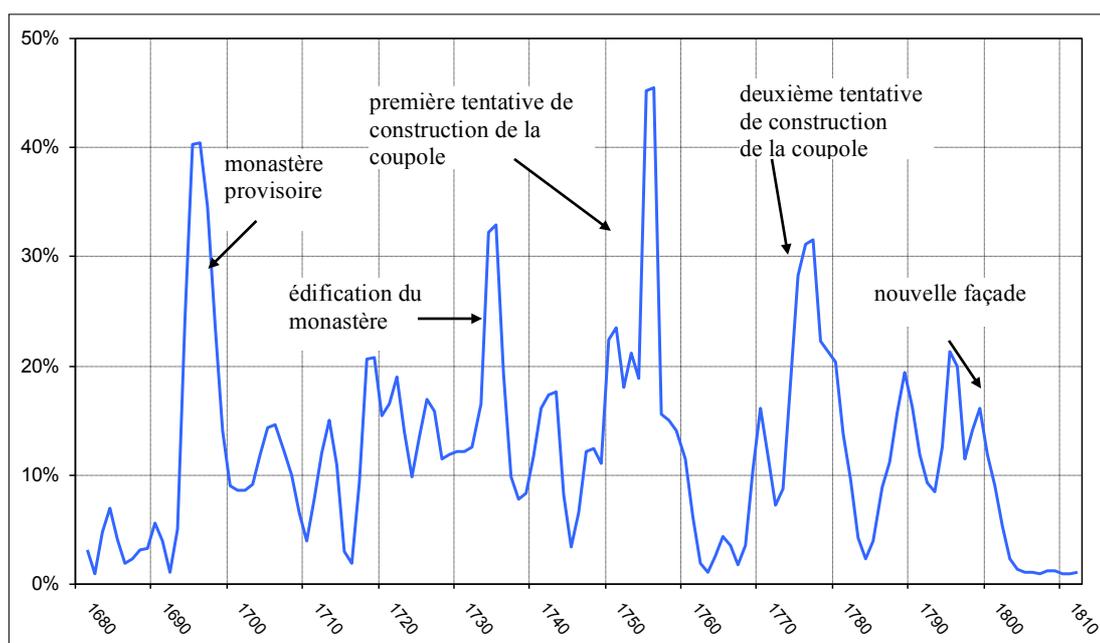
Ce sont les chiffres que donne Francesco PRIVITERA, *Dolorosa tragedia...*, cit., pp. 65-70.

	effectif	victimes	survivants	pourcentage
Monastères féminins				
<i>ordre bénédictin</i>				
S. Giuliano	74	60	14	81%
S. Benedetto	60	55	5	92%
S. Placido	60	50	10	83%
S. Lucia	21	20	1	95%
Porto Salvo	90	88	2	98%
S. Caterina	30	29	1	97%
SS. Trinità	34	28	6	82%
S. Agata	28	13	15	46%
<i>ordre franciscain</i>				
S. Chiara	28	28	0	100%
Monte Vergine	16	11	5	69%
S. Geronimo	11	6	5	55%
S. Maria Maddalena	14	3	11	21%
<i>autres</i>				
S. Agata le verginelle	90	60	30	67%
Donne ritirate	15	15	0	100%
total des monastères féminins	571	466	105	82%
Monastères masculins				
S. Nicolò l'Arena (bénédictins)	48	34	14	71%
S. Domenico (dominicains)	21	14	7	67%
S. Caterina (dominicains)	14	8	6	57%
S. Francesco (franciscains)	34	9	25	26%
S. Agata la vetere (franciscains)	18	13	5	72%
S. Maria di Gesù (franciscains)	32	10	22	31%
SS. Annunziata (carmes)	22	20	2	91%
S. Agostino (augustins)	25	4	21	16%
L'Ascensione (jésuites)	21	20	1	95%
S. Francesco di Paola (barnabites)	15	5	10	33%
S. Michele (mineurs)	17	6	11	35%
S. Nicolella (tiers ordre)	8	3	5	38%
S. Maria della Speranza (capucins)	34	24	10	71%
S. Maria degli angeli (capucins)	12	2	10	17%
S. Maria dell'Indirizzo (carmes)	12	5	7	42%
S. Maria della Concordia (mercédaires)	5	0	5	0%
S. Maria di Nuova luce (augustins)	12	4	8	33%

S. Anna della SS. Trinità (trinitaires)	9	9	0	100%
S. Teresa (carmes)	9	6	3	67%
total des monastères masculins	368	196	172	53%
clergé séculier				
<i>cathédrale</i>				
dignités	5	2	3	40%
chanoines	12	4	8	33%
chanoines secondaires	12	5	7	42%
chapelains	4	1	3	25%
sacristains	4	3	1	75%
<i>collégiale</i>				
dignités	3	1	2	33%
chanoines	19	12	7	63%
chanoines secondaires	8	4	4	50%
chapelains	1	1	0	100%
sacristains	2	2		100%
<i>autres</i>				
clergé du Borgo	30	4	26	13%
séminaire	28	21	7	75%
maison des orphelins	10	3	7	30%
total du clergé séculier	138	63	75	46%
congrégations et confréries				
congrégation des prêtres de S. Pietro	120	60	60	50%
prêtres de l'ermitage de S. Geronimo	8	3	5	38%
compagnia dei bianchi (noblesse)	176	78	98	44%
S. Giovanni Battista (assister les condamnés)	44	33	11	75%
S. Agata la vetere	37	22	15	59%
S. Orsola (ensevelir les misérables)	83	60	23	72%
Spirito Santo	55	29	26	53%
S. Giacomo (travailleurs de la soie)	63	46	17	73%
SS. Cosma e Damiano	47	24	23	51%
S. Maria Maddalena (mesureurs du froment)	38	27	11	71%
S. Euplio (hôpital des pèlerins)	50	28	22	56%
S. Maria dei miracoli	52	41	11	79%
S. Costantino	29	14	15	48%
S. Michele	60	40	20	67%
S. Maria del Tindaro	76	36	40	47%
S. Vito	55	35	20	64%
S. Giuseppe	36	19	17	53%
S. Maria di Manusanta	60	30	30	50%
S. Maria della rotonda (tailleurs)	26	12	14	46%
S. Barnaba	40	19	21	48%
S. Crispino	50	30	20	60%
S. Maria delle palme	80	50	30	63%
S. Maria della cava (fabricants de vaisselle)	66	38	28	58%
S. Maria delle gratie (tanneurs)	74	36	38	49%
S. Bartolomeo	45	20	25	44%
S. Barbara	100	80	20	80%

SS. Sacramento	45	26	19	58%
S. Maria della lettera (médecins et juristes)	47	25	22	53%
total des congrégations	1 662	961	701	58%
total général	2 739	1 686	1 053	62%

ANNEXE 6. DÉPENSES DE CONSTRUCTION DU MONASTÈRE DE SAN NICOLÒ EN POURCENTAGE DE LEURS ENTRÉES (1680-1812)



Le graphique indique la moyenne mobile sur trois ans.

ANNEXE 7. – VILLES ET « TERRES »

Il est assez difficile de calquer nos catégories actuelles de villes, bourgs, villages, sur les réalités urbaines de l’Ancien Régime. Si cela est vrai pour l’Europe en général, cela est encore plus vrai pour l’Italie méridionale et la Sicile, caractérisées par tout un réseau de grosses agglomérations rurales avec des populations – en grande partie paysannes – qui dépassent souvent le millier. Dans la Sicile du XVI^e-XVIII^e, le critère principal – celui qui retient pour l’essentiel l’attention des contemporains – est moins le nombre d’habitants que le statut juridique. Ce statut juridique résulte du croisement de deux paramètres : d’une part, la distinction domaine royal/ féodal ; d’autre part, la distinction ville/non ville.

La grande majorité des villes appartiennent au domaine royal : les documents officiels espagnols les appellent généralement « ciudades del rey ». Une minorité de villes sont cependant soumises au « vassalaje de señores » : par exemple, Modica et Ragusa, qui appartiennent aux Enriques ; Paternò et Adrano, qui appartiennent aux Moncada ; Terranova, aux Pignatelli ; Aidone, aux Colonna.

Au contraire, la plupart des localités qui n’ont pas le statut juridique de ville appartiennent au domaine féodal. Celles-ci sont désignées sous le nom générique de « terre », qu’il s’agisse d’un village comptant quelques centaines d’habitants et une simple église, ou d’un gros bourg comptant divers milliers d’habitants et plusieurs couvents et monastères.

Les localités qui n’ont pas le statut juridique de ville mais qui appartiennent au domaine royal – ou plutôt au domaine d’une ville royale – sont appelées « casali ». Les *casali* n’ont cependant pas d’autonomie juridique et ils constituent en quelque sorte des quartiers détachés de la ville mère : leurs populations sont, par exemple, comptabilisées au sein de la population de la ville lors des recensements. Catane, Acireale et Messine étaient au XVII^e siècle les villes siciliennes qui comptaient le plus grand nombre de *casali*. Entre 1640 et 1650, les *casali* de Catane et Acireale furent cependant vendus en fief par la couronne à des acquéreurs privés qui obtenaient ainsi le titre de noblesse correspondant (baron, comte, duc, etc.) ainsi que la juridiction civile et criminelle. Ceux

de Messine lui furent pour la plupart confisqués après l'échec de sa révolte contre l'Espagne en 1678, et furent eux aussi vendus à des acquéreurs privés.

Quoi qu'il en soit, la différence administrative fondamentale qui séparent les villes du domaine royal des villes et terres féodales – et qui va se faire sentir dans les conditions exceptionnelles du tremblement de terre – est celle-ci : les premières s'administrent elles-mêmes, avec leurs autorités municipales qui correspondent directement avec le vice-roi et parfois avec la couronne ; les secondes sont placées sous l'autorité d'un seigneur qui dispose d'une large marge d'initiative sur la gestion administrative et financière, ainsi que sur les décisions les plus importantes, comme par exemple en matière de reconstruction.

Notre distinction actuelle ville/bourg ne peut rendre compte d'une réalité aussi composite. En effet, certaines terres sont *de facto* de véritables petites villes, d'abord parce qu'elles sont souvent très peuplées – certaines sont même plus peuplées que d'autres localités qui ont le statut de « ville » –, ensuite parce qu'elles remplissent la plupart des fonctions urbaines essentielles : religion, administration, activités économiques non agricoles, présence d'un marché régulier, etc.

Prenons le cas de la *terra* de Sortino, fief des Gaetani : une population d'environ 6 300 habitants (en 1693), une quinzaine d'églises, un couvent de capucins, un monastère de bénédictines. Autre cas, la *terra* d'Occhiolà, fief des Branciforte : environ 3 000 habitants, six églises, un couvent de mineurs franciscains. Il n'est pas sûr que l'on puisse sans autre forme de procès ranger Sortino et Occhiolà dans la catégorie des bourgs. Pour avoir un élément de comparaison, remarquons qu'en France les édits de Laverdy de 1764-65 établissent les seuils suivants : moins de 2 000 habitants : « petite villes » et « principaux bourgs » ; entre 2 000 et 4 500 habitants : « ville moyenne » ; plus de 4 500 habitants : « grande ville ». Dans la France du XVIII^e, Sortino aurait par conséquent pu aspirer – du moins sur le plan démographique – au statut de grande ville, et Occhiolà à celui de ville moyenne.

Par ailleurs, la distinction ville/non-ville ne dépend pas non plus de la présence ou de l'absence de murs d'enceinte : certaines terres sont fortifiées : par exemple Melilli ; certaines villes ne le sont pas : par exemple la Noto post-sismique qui se construit sur un nouveau site après 1693.

Quels termes adopter alors ? En tout état de cause, il n'y a pas de solution toute faite, d'autant plus que la question du seuil urbain demeure un objet de débat entre historiens et géographes. Par conséquent, on peut essayer de trouver le terme qui s'adapte le mieux à notre propos. Certaines sources gouvernementales utilisent le terme de « lugares » – que l'on pourrait sans doute traduire par « localités » – pour désigner d'un seul mot les « città » et les « terre ». En français moderne, « localité » indique essentiellement un village, une petite ville ; le mot ne paraît pas adapté pour désigner des villes telles que Palerme ou Messine, parmi les plus importantes de l'Europe du XVII^e siècle. « Agglomération » pourrait être une bonne solution, car le terme désigne la grande ville comme le bourg. Cependant, « agglomération » n'a-t-il pas une connotation trop moderne – le mot n'est utilisé dans le sens de « concentration d'habitations » que depuis les années 1860 – pour désigner sans anachronisme une réalité du XVII^e ?

Finalement, la moins mauvaise solution est probablement celle d'utiliser les termes de l'époque, « ville » et « terre », dans le sens que les sources attribuent à ces deux mots, et dans le sens que nous attribuons aujourd'hui au terme « agglomération », à savoir une *unité* de peuplement, c'est-à-dire une unité à la fois politique (une population vivant sous la même administration territoriale) et morphologique (densité de population, continuité et contiguïté du bâti, limites paysagères). L'inconvénient de cette solution pourrait être le risque d'une certaine confusion en ce qui concerne le mot « terre ». Afin d'éviter cette confusion on se gardera d'utiliser l'expression « terre seigneuriale » pour désigner un fief. Par contre, par souci de simplicité, on ne s'interdira pas d'utiliser parfois le terme « villes » pour désigner d'un seul mot les *villes* et les *terres*. Par ailleurs, on utilisera parfois le terme « bourg », non pas par opposition structurelle à « ville », mais plutôt comme synonyme de « terre ».

LEXIQUE

BARACCA — Baraque.

BARACCOPOLI — Ville temporaire qui se crée au lendemain d'une catastrophe, constituée principalement de baraques.

CAPANNA — Peut indiquer soit une véritable cabane, soit un logement que l'auteur du document juge misérable : par exemple une simple tente, ou une baraque de planches.

CASALI — A l'origine quartiers détachés d'une ville domaniale. De façon plus générale, c'est le terme courant que les contemporains emploient pour désigner les gros bourgs de l'Etna, bien que ceux-ci ont, depuis qu'ils ont été vendus en fief par la couronne en 1640-1650, acquis leur autonomie juridique.

CHIESA MADRE — Expression que l'on ne peut simplement traduire par « église-mère », car elle renvoie à une situation caractéristique de la Sicile (mais on la retrouve également ailleurs), à savoir des gros bourgs, ou même des villes (ce fut longtemps le cas de Catane) avec une seule paroisse. Les paroisses qui se créent successivement sont « suffraganee », c'est-à-dire dépendante de la première.

CONTRADA — Pour les contemporains, le terme désigne des espaces de dimension assez variable : du micro quartier urbain (quelques îlots caractérisés par la présence d'une place, d'un édifice religieux, etc.) au vaste territoire agricole s'étendant sur plusieurs dizaines d'hectares. Dans ce dernier cas, cet espace se singularise alors le plus souvent par une certaine singularité géographique : qualité de la terre (terre nere, terre forti, etc.), présence d'un point d'eau, d'une forêt, etc.) ou par la proximité d'un édifice religieux (monastère, chapelle).

FABRICA (FABRICHE au pluriel) — Le terme désigne à la fois l'organisation institutionnelle chargée de la construction (*la fabrica del duomo*) et la construction elle-même. En France, à la même époque, on utilise le terme « bâtiments » pour désigner la même réalité. *Nota bene* : j'ai choisi d'utiliser la forme ancienne « fabrica » avec un

seul « f » (alors qu'aujourd'hui on écrit « fabbrica ») car c'est celle qu'utilisent le plus souvent les sources.

FORESTIERI — Un terme très fréquemment utilisé par les habitants d'une ville pour indiquer tous ceux qui viennent de l'extérieur. *Forestieri* correspond à l'ancien sens du mot français « forains ».

GABELLA — Ce terme, largement utilisé par les contemporains, désigne en particulier : 1) les impôts indirects : *gabella* sur la farine, le vin, etc. ; 2) le prix de location d'un bien : *gabella* d'une maison, d'un lopin de terre, d'un fief, etc.

GABELLOTO — Locataire d'une *gabella*. Il s'agit généralement d'une figure sociale importante : commerçant, entrepreneur, mais aussi, dans certains cas, patricien ou même ordre religieux.

MASTRA NOBILE — Groupe fermé de familles d'où sont issus (soit élection, soit tirage au sort, soit nomination par le vice-roi) ceux qui peuvent concourir aux plus hautes charges municipales.

MASTRO — Terme qui désigne le plus souvent un maître : maçon, charpentier, tisserand, etc.

PAGLIARI — Forme traditionnelle d'habitation rurale, généralement temporaire ou saisonnière, construite principalement avec des matériaux végétaux et de la terre.

SECRETO — Officiers, commissaires, chargés en particulier des questions fiscales et douanières, dans les villes royales comme dans les terres féodales.

TERRANA (maison) — Cette maison caractérise l'habitat populaire, en ville comme dans les villages. Il s'agit en général d'une petite maison sans étage, de dimensions relativement standard (environ 5 mètres sur 5 mètres). Le terme « terrano » a une double connotation : 1) l'absence d'étage (*piano terra* c'est à dire rez-de-chaussée) ; 2) une construction où, pour des raisons économiques, la terre remplace le plus souvent le mortier. Cependant, dans les documents d'archives, le terme *casa terrana* peut recouvrir des différences assez importantes (de la petite maison unicellulaire en terre, à la construction solide composée de plusieurs pièces avec une cour ou un jardin), le point commun étant l'absence d'étage.

TERRE — Traduction de l'italien « terra » désigne les localités qui peuvent être aussi peuplées qu'une ville, mais qui n'en ont pas le statut juridique.

TERREMOTATI (TERREMOTATE au féminin) — Désigne ceux ou celles qui ont subi le *terremoto*, qu'il s'agisse d'individus, de populations ou de villes.

TERREMOTO — Tremblement de terre.

TRIBUNALE DEL REAL PATRIMONIO — Littéralement : tribunal du patrimoine royal. Institution clé du gouvernement de la Sicile d'Ancien Régime, en particulier pour les questions économiques.

VAL — La Sicile est à l'époque divisée en trois *valli* : Val di Mazara à l'Ouest, Val Demone au Nord-Est et Val di Noto au Sud-Ouest. Il s'agit d'une division administrative et fiscale qui datent des débuts du Moyen Age. Ainsi chaque *vallo* a son propre drapeau et son propre district fiscal. La frontière entre le Val di Noto et le Val Demone passe le long de l'enceinte méridionale de Catane : les deux drapeaux flottent sur le castel Ursino. La situation de Catane est ainsi paradoxalement assez incertaine : certains documents officiels et certaines cartes la placent parmi les villes du Val Demone, d'autres la placent dans le Val di Noto.

ARCHIVES ET BIBLIOGRAPHIE

N.B. Je reprends ici tous les documents et tous les textes cités dans les notes de bas de page de la thèse. Seules exceptions, la section relative au *terremoto* de 1693 et celle relative aux catastrophes et aux reconstructions pour lesquelles, sans prétendre à l'exhaustivité, je donne une bibliographie plus large.

ARCHIVES

Espagne

Archivo general de Simancas (AGS)

Estado, Sicilia 3507

Secretarías Provinciales 745, 1079, 1222

Archivo historico nacional de Madrid (AHNM)

Secreteria de Sicilia 2225

Estado 940

Italie continentale

Biblioteca nazionale di Firenze (BNFI)

Magliabechiano VIII 632

Archivio segreto vaticano (ASV)

Carpegna 5-III

Segreteria di Stato

Malta 44

Nunziatura di Napoli 114

Vescovi e prelati 83

Sicile

Archivio arcivescovile di Catania

Episcopati 4.

Libro di introito ed esito 1720-21

Archivio della chiesa madre di Buccheri

Carte sciolte 1725

Archivio di Stato di Catania (ASC)

Antiche corti 3,

Biscari 85, 708, 869, 904

Carcaci 37

Corporazioni religiose

appendice 27/6, 20

Minoriti 2, 6, 7

Minoritelli 213

San Domenico 308, 328

Sant'Agostino 384

Santa Trinità 532

San Francesco 1141

Notaires

Arcidiacono (Gaetano) 1789, 1797, 1802, 1803, 1810

Arcidiacono (Vincenzo seniore) 1143, 1144, 1147

Baronio (Natalizio) de Vizzini 2062

Coltraro (Antonio) 1794, 1795, 1796, 1797.

Flavetta (Giuseppe) de Paternò 1682

Gangarella (Francesco) 1850

Gentile (Filippo) de Vizzini 2570

Lo Monaco (Carlo) 346, 353, 354, 363

Nicastro (Ottavio) de Caltagirone 1746

Pappalardo (Francesco) 1003, 1004, 1005, 1006, 1008, 1013

Quattrocchi (Vincenzo Maria) 9419

Romano (Francesco) 1811, 1812, 1813, 1822

Russo (Vincenzo) 1249, 1267

Raddusa 398

San Nicolò

Libri mastri et giornali libri mastri des années de 1680 à 1812

Archivio di Stato di Palermo (ASP)

Deputazione del regno 1400

Regia segreteria

Dispacci 322, 939, 940, 941

Incartamenti 1706, 2457

Trabia

Serie A 657, 657 bis

Serie I 789.

Serie M 103

Tribunale del Real Patrimonio (TRP)

Consulte IIa serie 23, 26

Lettere viceregie 2277

Memoriali ex ufficio 2055

Numerazione provvisoria 1057, 1934, 1991, 2094, 2386

Archivio di Stato di Siracusa (ASS)

Gesuiti 91, giornale libro mastro VI

Notaires

Baiona 11450

Buscarello (Francesco) 9185

Mancino (Nicola) 3088, 3091

Matera (Natalizio) 3736

Salamone (Francesco) 3056

Sangiorgi 2851

Senato 45, 77, 78

Archivio parrocchiale della chiesa madre di Chiaramonte Gulfi

Carte sciolte 1693

Archivio storico di Acireale

Corte dei giurati

Governo generale 3

Mandati 1692-93

Materie diverse 9

Archivio storico di Buccheri

Giustizia civile 1691-1693

Raziocinio 1696-97

Archivio storico di Militello

Corte civile 117

Archivio storico di Mineo

Corte dei giurati 8729A

Carte sciolte 1693

Biblioteca centrale della regione siciliana di Palermo (BCP)

Manoscritti, miscellanea 10, *Copia di lettera venuta da Catania dopo il terremoto memorabilissimo accaduto ad 11 gennaio sulle ore 21* (lettere de don Antonino da Catania)

BIBLIOGRAPHIE

Journaux et occasionnels

Abrégé succinct d'une infinité de maux lamentables et de dégâts déplorables que la violence et la conjuration des 4 éléments ont fait éprouver à la grande ville et à la cour de Lisbonne, le 1er novembre de cette année 1755, s.l. (France), 1755.

Das erschütterte Sicilien [...], s.l. (Allemagne), 1693.

Distinto raguaglio del spaventevole terremoto accaduto nel Regno della Sicilia li 9 & 11 del mese di gennaio 1693, Rome, per il Molo, 1693.

Europische Mercurius, Amsterdam, 1693.

Gazette d'Amsterdam, Amsterdam, 13 janvier 1756.

Gazzetta di Bologna, 3 mars 1693.

La Gazette, Paris, 28 février, 11 mars, 14 mars, 7 avril 1693.

Kurtze beschreibung deß grausamen und entsetzlichen Erdibens [...], s.l. (Allemagne), 1693.

Lagrimoso spettacolo della misera città di Catania nell'isola di Sicilia [...], Viterbe, Pietro Martinelli, 1693.

Lettres historiques contenant ce qui se passe de plus important en Europe et les réflexions nécessaires sur ce sujet, Amsterdam, 1693.

Mercure historique et politique contenant l'état présent de l'Europe, ce qui se passe dans toutes les cours, les intérêts des princes et généralement tout ce qu'il y a de plus curieux, Amsterdam, 1694.

Mercurii Relation oder wochentliche Reichs ordinari zeitungen, s.l. (Allemagne), mars 1693.

Relaçau dos danos causados pelos terremotos [...], Lisbonne, 1693.

Sincera ed esatta relazione dell'orribile terremoto seguito nell'Isola di Sicilia il dì 11 di gennaio 1693, colla nota delle città e terre sprofondate, de' morti e luoghi che hanno patito, e con tutte le particolarità più degne da essere registrate, Rome, Giovan-Francesco Buagni, 1693.

Verissima e distinta relatione del terribile e spaventoso terremoto seguito in Siracusa, Augusta, Catania, Messina & altre città, e luoghi della Calabria. Principiato alli 9 di Genaro 1693 con il danno di molti milioni e morte di più di cento milla persone, Venise et Bergame, fratelli Rossi, 1693.

Véritable relation de ce qui s'est passé dans le dernier tremblement de terre en Sicile, Toulon, François Mallard, 1693.

Manuscrits

AMICO (Cristofaro), *Cronologia universale del regno di Sicilia*, Catane, s.d. (début du XVIII^e siècle), Biblioteca Ursino Recupero di Catania, ms. A 58.

- Chroniqueur anonyme de Catane, *Relazione veridica dell'orribile e memorando terremoto sortito nella clarissima e fidelissima città di Catania nell'anno 1693*, Catane, s.d (fin du XVII^e siècle), Biblioteca comunale di Palermo, QqF77 n. 3.
- NEGRO (Giacomo Maria), *Catastrofe deplorabile per le rovine cagionate da Tremuoti accaduti nella città di Militello alli 9 ed 11 di gennaio di quest'anno 1693*, Militello, 1693, Biblioteca comunale di Palermo, QqD208 n. 16.

Manuscripts publiés entièrement ou partiellement

- AGUIS DE SOLDANIS (Giovanni Pietro), *Il Gozo antico e moderno, sacro e profano*, s.d., cité par D. CAMILLERI, « Tsunami construction risks in the Mediterranean – outlining Malta's scenario », *Disaster Prevention and Management*, vol. 15, n. 1, 2006.
- Anonyme de Ferrare, *Memorie di un gran terremoto e ruine causate da esso nella città di Ferrara [...]*, 1570, transcrit par Emanuela GUIDOBONI, « Riti di calamità : terremoti a Ferrara nel 1570-74 », *Quaderni storici*, 1984.
- Anonyme de Noto, *Del nuovo risorgimento e costruzione della città di Noto, nel sito dove al presente si trova dopo l'orribile tremuoto dell'anno 1693*, s.d. (XVIII^e siècle), transcrit par Corrado GALLO, « Noto agli albori della sua rinascita dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siciliano*, 1962.
- Anonyme de Palazzolo, *Cronaca del terremoto del 9 e 11 gennaio 1693*, 1693, in *Archivio della chiesa madre di Palazzolo*, registro della curia vicariale anni 1692-93, transcrit par Lucia TRIGILIA et Gualtiero OBERTI, *Palazzolo Acreide : architettura e città dopo il terremoto del 1693*, 1989.
- Anonyme de Scicli, *Relazione del terremoto del 1693*, s.d. (fin XVII^e-début XVIII^e siècle), transcrit par Elio MILITELLO, *Scicli tra archeologia e storia*, 2007.
- Anonyme de Sortino, *manuscrit relatif à l'église mère*, s.d. (milieu du XVIII^e siècle) transcrit par Giuseppe AGNELLO, « La chiesa madre di Sortino », *Archivio storico siracusano*, 1972, doc. 1.
- Anonyme de Syracuse, *Il gran terremoto del 1693 in Siracusa*, 1698, transcrit par Lucia TRIGILIA, *Siracusa, distruzioni e trasformazioni urbane dal 1693 al 1942*, 1985.
- Bénédictine d'Augusta, *Cronaca del terremoto del 1693*, s.d. (fin XVII^e ou début XVIII^e siècle), partiellement transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693, lo spazio di un miserere : cronache del terremoto nel Val di Noto*, 1995.
- BOSSUET, *Chef d'œuvre oratoire [...]*, Paris, Nyon, 1803.
- *Oeuvres oratoires (1661-1665)*, ed. critique de Josphé LEBARQ revue et augmentée par Charles URBAIN et Eugène LEVESQUE, Paris, Desclée, 1923.
- CARIOTI (Antonio), *Notizie storiche della città di Scicli*, s.d. (mi XVIII^e siècle), publié par Michele Cataudella, Scicli, comune de Scicli, 1994.
- CENTORBI (Mario), *Raguaglio lacrimevole per la desolatione della terra d'Occhiolà nell'occorso terremoto terremoto dell'anno 1693*, Grammichele, 1694, transcrit par Giovanni GIANFORMAGGIO, *Occhiolà*, 1928.
- CUNEO (Giuseppe), *Avvenimenti della nobile città di Messina*, s.d. (fin du XVII^e siècle), partiellement transcrit par Enrico MAUCERI, « Il terremoto del 1693 in Catania. Pagine inedite di un testimone oculare », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1919.

- DELL'ARTE (Pietro), *Storia dell'antica Avola e del terremoto dell'anno fatale 1693*, s.d. (XVIII^e siècle), partiellement transcrit par Giuseppe CULTRERA et Luigi LOMBARDO, *1693, lo spazio di un miserere : cronache del terremoto nel Val di Noto*, 1995.
- Ferdinando da Catania, *Lettera di don Ferdinando da Catania abate casinese intorno a' danni del monastero di S. Niccolò l'Arena in Catania ne' tremuoti del 1693*, 1693, transcrit par Francesco Paolo CAMPIONE, *La cultura estetica in Sicilia nel Settecento*, 2005.
- FRANZÒ (Francesco), *Memoriale del terremoto*, Spaccaforno, s.d. (XVIII^e siècle) transcrit par Giuseppe AGNELLO, « Memorie inedite varie sul terremoto siciliano del 1693 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1931.
- GIARRUSSO (Damiano), *Il terremoto del 1693 a Vizzini*, s.d. (XVIII^e siècle), partiellement transcrit par Salvatore NICOLOSI, *Apocalisse in Sicilia, il terremoto del 1693*, 1983.
- GURCIULLO (Andrea), *Notizie delle chiese di Sortino*, s.d. (XVIII^e siècle), transcrit par Dionisio MOLLICA, *Andrea Gurciullo : Fatti e vicende di Sortino antica nelle cronache di un parroco storico*, 2004.
- LE FAVI (Antonio), *Lettere ad Antonio Statella*, Palermo, 1693, transcrit par Giuseppe AGNELLO, « Memorie inedite varie sul terremoto siciliano del 1693 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1931.
- MAGRO (Pietro), *Ad perpetuam rei memoriam*, Militello, 1693, transcrit par Renata RIZZO PAVONE (dir), *Horribilis terremotus eventus in die 11 ianuarii 1693*, I, 1994.
- MÉNÉTRA (Jacques-Louis), *Journal de ma vie*, présenté par Daniel Roche, Paris, Albin Michel, 1998 (1ère édition 1982).
- MICCIARDO (Francesco), *Veridica relatione della quondam terra d'Occhiolà, vestigij di sua antichità, sua destruttione col terremoto dell'anno 1693, trasmigratione del popolo in Gran-Michele, e lo stato in che ora si ritrova*, 1699, transcrit par Giuseppe ROTA, « Brevi considerazioni su due cronache del terremoto del 1693 a Occhiolà », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, 1997. N.B. Le manuscrit est anonyme, mais en le lisant (en particulier p. 250), et en le croisant avec le manuscrit de Mario Centorbi, on déduit assez aisément que son auteur est le curé d'Occhiolà Francesco Micciardo.
- PEPYS (Samuel), *Diary*, Londres, Dent, 1953.
- TORTORA (Filippo), *Breve notizia della città di Noto prima e dopo il terremoto del 1693*, 1712, publié par l'éditeur Jonica, Noto, 1972.

Ouvrages anciens

- ALIOTTA (Cherubino), *Le tre corone*, Catane, Bisagni, 1693. N.B. L'ouvrage est publié de façon anonyme, mais l'on sait que l'auteur en est Cherubino Aliotta.
- APRILE (Francesco), *Della cronologia universale della Sicilia*, Palermo, Gaspare Bayona, 1725.
- ARGENTAN (Louis-François d'), *Conférences théologiques et spirituelles sur la très sainte Vierge Marie [...]*, Paris, Louis Guerin, 1693.
- AURIA (Vincenzo), *Historia cronologica delli signori vicerè di Sicilia dal tempo che mancò la personale assistenza de' serenissimi re di quella, cioè dall'anno 1409 sino al 1697 presente*, Palermo, Pietro Coppola, 1697.
- BECKFORD (William), *Letters from Italy with Sketches of Spain and Portugal*, 1834.

- BERKELEY (George), *The works of George Berkeley*, Londres, Priestley, 1820.
- BOCCONE (Paolo), *Museo di fisica e di esperienza*, Venise, Battista Zuccato, 1697.
- BONAIUTO Vincenzo, « An account of the earthquake in Sicila [...] », *Philosophical Transactions*, vol. 18, 1694.
- « Intorno il terremoto della Sicilia seguito l'anno 1693 », in Paolo BOCCONE, *Museo di fisica e di esperienza*, 1697.
- BOTTONE (Domenico), *De Immani trinacriae terremotu, idea historico-physica [...]*, Messine, De Amico, 1718.
- BURGOS (Alessandro), *Lettera del padre Alessandro Burgos scritta ad un suo amico, che contiene le notizie fin'ora avute de' danni caggionati in Sicilia da tremuoti a 9 & 11 gennaio 1693*, Palerme, Agostino Epiro, 1693.
- *Sicilia piangente su le rovine delle sue più belle città atterrate da' tremuoti a gli undeci di gennaio 1693. Elegia [...] consecrata à S.E. l'eccellentissimo signor suca d'Uzeda viceré [...]. Con l'aggiunta delle notizie fin'hora avute dal regno delle danni caggionati da' tremuoti suddetti*, Palerme, Agostino Epiro, 1693.
- BONITO (Marcello), *Terra tremante [...]*, 1691.
- BURNET (Gilbert), *Four discourses delivered to the diocess of Barum [...]*, Londres, Chiswell, 1694.
- BRYDONE (Patrick), *Voyage en Sicile et à Malthe*, Neuchâtel, Société typographique, 1776 (1ere éd anglaise en 1773).
- CORONELLI (Vincenzo), *Epitome cosmografia*, Cologne, Andrea Poletti, 1693.
- COSTANZO (Tommaso), *Catania distrutta pri l'orrendu e tirribili tirrimotu successu ntrà lu regnu di Sicilia all'11 di innaru 1693*, 1693, repris dans *Fascettu di varii sunetti, canzoni, ottavi e terzetti*, Catane, Puleio, 1741.
- CREIGHTON (Charles), *A history of epidemics in Britain*, Cambridge, cambridge universuity press, 1891.
- DE CLERC (Jean), *Twelve dissertations out of Monsieur Le Clerk's Genesis*, Londres, Baldwin, 1696.
- DE VIO (Ignazio), *Li giorni d'oro di Palermo nella trionfale solennità di S. Rosalia vergine palermitana celebrata l'anno 1693 rinovandosi l'annuale memoria della sua invenzione*, Palerme, Pietro Coppula, 1694. N.B. L'ouvrage est publié de façon anonyme, mais l'on sait que l'auteur en est Ignazio De Vio.
- *La mitologia sacra o vero il panteon della gentilità consacrata alle glorie di santa Rosalia vergine palermitana nella trionfale solennità di quest'anno MDCCIII, d'ordine dell'illustrissimo senato palermitano [...]*, Palerme, stamperia del Cortese, 1703.
- DI BLASI (Giovanni Evangelista), *Storia cronologica dei vicerè presidenti e luogotenenti del regno di Sicilia*, Palerme, Oreta 1842 (1ere éd. 1790).
- DI MARZO (Giolamo), *L'antica Bidi oggi Vizzini*, Palerme, Ruffino, 1846.
- DI SOMMA (Agazio), *Historico racconto de i terremoti dell'anno 1638 fin'anno 41*, Naples, Cavalli, 1641.
- DRYDEN (John jr.), *Voyage to Sicily and Malta*, Londres, 1776 (tr. it. *Un viaggio in Sicilia e a Malta nel 1700-1701*, La Spezia, Agorà Edizioni, 1999).

- FENELON, *Dialogues sur l'éloquence en générale et sur celle de la chaire en particulier*, Amsterdam, Frederic Bernard, 1718.
- FERRARA (Francesco), *Storia di Catania sino alla fine del secolo XVIII*, Catania, Dato, 1829.
- FLAMSTEED (John), *A letter concerning earthquakes written in the year 1693 by the late celebrated astronomer Mr John Flamsteed*, Londres, Miller, 1750.
- FONT (Pierre de la), *Prosnes pour tous les dimanches de l'année*, Paris, Denys du Puis, 1701.
- FONTANA (Fulvio), *Prediche del padre Fulvio Fontana [...] estratte dal suo quaresimale e dette nel corso delle sue missioni*, Bologne, Ferdinando Pisani, 1703.
- GAVARRI (José), *Instrucciones predicables y morales que deben saber los padres predicadores y confesores principiantes [...]*, Barcelone, Antonio La Cavalleria, 1677.
- GOETHE, *Viaggio in Italia*, Milan, Mondatori, 1993 (1ere éd. allemande, *Italienische Reise*, 1817).
- GOLDSMITH (Oliver), *An history of the earth and animated nature*, 1825 (1ère éd. 1774).
- GUGLIELMINI (Domenico), *La Catania distrutta, con la narrativa di tutte le città e terre dannegiate dal tremuoto nel 1693*, Palermo, Agostino Epiro, 1695. N.B. Guglielmini publie cette œuvre sous le pseudonyme Comeindo MUGLIELMINI.
- GULOTTA (Pietro), *Il trionfo Catanese nell'acclamazione della real maestà di Filippo Quinto festeggiata dalla chiarissima e fedelissima città di Catania, a 6 di aprile 1701*, Catane, Bisagni, 1701.
- HAMILTON (William), « An account of the earthquake which happened in Italy from February to May 1783 », *Philosophical transactions of the royal society of London*, n. 73, 1783.
- HÉBERT (François), *Prosnes de messire François Hebert [...] pour tous les dimanches de l'année*, Paris, Coignard, 1725.
- JOUVIN (Albert), *Voyage d'Italie et de Malthe*, Catane, Sanfilippo, 1995 (1ere éd. Paris 1672).
- LABIA (Carlo), *Simboli predicabili estratti de sacri evangeli [...]*, Ferrare, Bernardin Barbieri, 1692.
- LAZZARI (Tullio), *Ascoli supplicante a' piedi di S. Emidio par la liberazione de' terremoti [...]*, Macerata, 1703.
- LETI (Gregorio), *Teatro gallico o vero la monarchia della real casa di Borbone in Francia*, Amsterdam, De Jonge, 1695.
- MAGNATI (Vincenzo), *Notizie istoriche de terremoti*, Naples, Antonio Bulifon, 1688.
- MANCINO (Carlo), *Narrativa del fuoco uscito da Mongibello il dì undici di marzo 1669 [...]*, Messine, Giuseppe Bisagni, 1669.
- MARCELINO (Anastasio), *Los estragos del temblor y subterranea conspiracion*, Naples, Felice Mosca, 1697.
- MASSILLON (Jean-Baptiste), *Oeuvres*, Paris, Baucé, 1699.
- MEZZAVACCA (Flaminio), « De terremotu libellus », in Gaudentius ROBERTUS, *Miscellanea italica phisico-matematica*, Bologne, 1692.
- MONGITORE (Antonino), *Bibliotheca sicula sive de scriptoribus siculis*, Palermo, Diego Bua, 1708.
- *Palermo ammonito, penitente e grato nel formidabile terremoto del primo settembre 1726*, Palermo, Angelo Felicella, 1727.

- « Istoria cronologica de terremoti di Sicilia », in *Della Sicilia ricercata nelle cose più memorabili*, Palermo, Valenza, 1743.
- MORABITO (Francesco), *Catania liberata*, Catane, Bonaventura La Rocca, 1669.
- NAJERE (Antonio), *Summa astrologica y arte para enseñar hazer pronosticos de los tiempos*, Lisbonne, Antonio Alaruez, 1632.
- PASQUAL (Miguel Angel), *El Oyente remediado [...]*, Madrid, Diego Martinez, 1698.
- ROLAND (Jean_Marie, de la Platière), *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe*, Amsterdam, 1780.
- PRIVITERA (Francesco), *Dolorosa tragedia rappresentata nel regno di Sicilia nella città di Catania [...]*, Catane, Paolo Bisagni, 1695.
- RIEDEL (Joseph-Hermann von), *Reise durch Sicilien*, 1771.
- RIENCOURT (Simon de), *Histoire de louis XIV*, Paris, Claude Barbin, 1695.
- SAINT-NON (Jean-Claude Richard abbé de), *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, 1782.
- SASSETTI (Vincenzo Maria), *La Pasqua di Palermo per il testamento di S. Rosalia morta, sepolta, risorta col Nazzareno*, Palermo, Pietro Coppola e Carlo Adamo, 1692.
- SESTINI (Domenico), *Lettere del signor abate Domenico Sestini scritte dalla Sicilia e dalla Turchia ai diversi suoi amici*, Florence, Lorenzo Vanni, 1781.
- TEDESCHI-PATERNÒ (Tommaso), *Breve ragguaglio degl'incendi di Mongibello [...]*, 1669.
- THIERS (Jean-Baptiste), *Traité de l'exposition du saint sacrement de l'autel*, Paris, Dupuys, 1677.
- ZAHN (Johanne)s, *Specula physico-matematico-historica ac mirabilium sciendorum [...]*, Nuremberg, 1696.

Ouvrages généraux

- AGAMBEN (Giorgio), *État d'exception*, Paris, Seuil, 2003.
- APEL (Karl Otto), *Expliquer-comprendre : la controverse centrale des sciences humaines*, (1^{er} éd. allemande 1979), Paris, Cerf, 2000.
- ARON (Raymond), *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, (coll. Gallimard Bibliothèque des idées), 1948.
- Association des historiens modernistes des universités, *L'information à l'époque moderne*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2001.
- AYMARD (Maurice), « Une croissance sélective : la population sicilienne au XVII^e siècle », *Mélanges de la Casa de Velasquez*, IV, 1968.
- « In Sicilia : sviluppo demografico e sue differenziazioni geografiche, 1500-1800 », *Quaderni storici*, n. 17, 1971.
- « Epidémies et médecins en Sicile à l'époque moderne », *Annales cisalpines d'histoire sociale*, n. 4, 1973.
- « Amministrazione feudale e trasformazioni strutturali tra '500 e '700 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1975.
- « Profili demografici » in *Storia della Sicilia*, VII, Naples, Società editrice storia di Napoli e della Sicilia, 1978.
- « Histoire et comparaison », in Hartmut ATSMÄ et André BURGUIÈRE (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui : histoire comparée & sciences sociales*, Paris, EHESS, 1990.
- « Palermo e Messina », in Massimo GANCI et Ruggiero ROMANO (dir.), *Governare il mondo. L'impero spagnolo dal XV al XIX secolo*, Palerme, 1991.
- « Uno sguardo sulla Sicilia : le coste e i territori », in Marina SCARLATA, *L'opera di Camillo Camiliani*, Rome, Libreria dello Stato, 1993, pp. 111-112.
- « Mercato e normative pubbliche », in Francesco Benigno (dir.), *Rappresentazioni e immagini della Sicilia tra storia e storiografia*, Caltanissetta Rome, Salvatore Sciascia, 2003.
- BARDET (Jean-Pierre), BOUVIER (Jean), PERROT (Jean-Claude), ROCHE (Daniel), RONCAYOLO (Marcel), « Note Critique : une nouvelle histoire des villes », *Annales ESC*, n. 6, novembre-décembre 1977.
- BENEVOLO (Leonardo), *La cattura dell'infinito*, Rome-Bari, Laterza, 1991.
- *La città nella storia d'Europa*, Rome-Bari, Laterza, 1993.
- BENJAMIN (Walter), *Origine du drame baroque allemand*, Paris, Flammarion (coll : la philosophie en effet), 1985 (édité à partir des œuvres complètes de W. BENJAMIN, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974).
- BENSA (Alban) et FASSIN (Eric), « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n. 38, 2002.
- BERCÉ (Yves Marie), *Fête et révolte : des mentalités populaires du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette (coll : Le temps et les hommes), 1976.
- BOTTARI (Salvatore), *Post res perditas: Messina 1678-1713*, Messine, Sfamemi, 2005.
- BOUISSOU (Sylvie), *Crimes, cataclysmes et maléfices dans l'opéra baroque en France*, Paris, Minerve, 2011.

- BRAUDEL (Fernand), conférence à l'Oflag de Mayence en 1941, reprise dans *Les ambitions de l'histoire*, Paris, Fallois, 1997.
- *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1990 (1ère édition 1949).
 - « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales E.S.C.*, n. 4, 1958.
 - *Civilisation matérielle et capitalisme*, Paris, Armand Colin, 1979.
- BRESC (Henri), *Un monde méditerranéen, économie et société en Sicile 1300-1450*, Rome-Palermo, École française de Rome, Accademia di scienze, lettere e arti di Palermo, 1986.
- CAMPIONE (Francesco Paolo), *La cultura estetica in Sicilia nel Settecento*, Palermo, Università di Palermo (coll. Annali del dipartimento di filosofia, storia e critica dei saperi), 2005.
- CARPANETTO (Dino) et RECUPERATI (Giuseppe), *L'Italia del Settecento. Crisi, trasformazioni, lumi*, Rome-Bari, Laterza, (coll. Biblioteca storica), 2008 (1ere éd. 1986).
- CASTELLI GATTINARA (Enrico), « Vérités, histoires, réalités », *EspacesTemps*, n. 84-85-86, 2004.
- CERTEAU (Michel de), « Prendre la parole », *Études*, juin-juillet 1968, repris dans *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994.
- *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard (coll. bibliothèque des histoires), 1975.
 - *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987.
- CHAUNU (Pierre), *La civilisation de l'Europe classique*, Paris, Arthaud, 1966.
- CUNEO (Paolo), *Storia dell'urbanistica. Il mondo Islamico*, Rome-Bari, Laterza, 1986.
- DANGUY (Jeanne), *L'urbanisme spontané : le cas des bidonvilles*, Paris, École d'architecture de Paris-Belleville, 2005.
- D'ARRIGO (Pina), « Notizie sulla corporazione degli argentieri in Catania », *Bollettino storico catanese*, I-II, 1936-1937.
- DAVIES (Timothy), « La colonizzazione feudale della Sicilia nella prima età moderna » in Cesare DE SETA (dir.), *Insedimenti e territorio*, Turin, Einaudi, (coll. Storia d'Italia, annali-8), 1985.
- DELACROIX (Christian), « Écriture de l'histoire », in ID., François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographie*, II, *Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.
- DELL'ARA (Luciano), *L'ombra del sole*, Bellinzona, Casagrande, 1999.
- DELUMEAU (Jean), *La peur en Occident, une citée assiégée*, 1978.
- *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard, 1983.
 - *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.
- DE SANTI (Angelo), *L'orazione delle Quarant'ore*, Rome, 1919.
- DIDI-HUBERMAN (Georges), « Feux d'images : un malaise dans la représentation au XIV^e siècle », in Millard MEISS, *La peinture à Florence et à Sienne après la peste noire : les arts, la religion, la société au milieu du XIV^e siècle*, Paris, Hazan, 1994.
- DI MATTEO (Salvo), *Viaggiatori stranieri in Sicilia dagli arabi alla seconda metà del XX secolo*, Palermo, ISSPE, 1999.

- DOLLO (Corrado), *Modelli scientifici e filosofici nella Sicilia spagnola*, Naples, Guida, 1984.
- DOMPNIER (Bernard), « Un aspect de la dévotion eucharistique dans la France du XVII^e siècle, la prière des Quarante Heures », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1981, n. 67.
- « Les cérémonies, la piété et la culture », in ID. (dir.), *Les cérémonies extraordinaires du catholicisme baroque*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2009.
- DOSSE (François), *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, 2010.
- DUBY (Georges) (dir.), *Histoire de la France urbaine. III La ville classique*, Paris, Seuil, 1981.
- Éditorial, « Tentons l'expérience », *Annales E.S.C., Histoire et sciences sociales un tournant critique*, n. 6, novembre-décembre 1989.
- FABRE (Pierre Antoine) et JULIA (Dominique) (dir.), *Reliques modernes, cultes et usages chrétiens des corps saints*, 2009.
- FARGE (Arlette), *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.
- *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVII^e siècle*, Paris, Seuil, 1994.
- « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n. 38, 2002.
- FEBVRE (Lucien), *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, 1968 (1^{ere} éd. 1942).
- FEYEL (Gilles), *L'annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.
- FIUME (Giovanna), *Il santo moro : i processi di beatificazione di benedetto da Palermo (1594-1807)*, Milan, Franco Angeli, 2002.
- FOUCAULT (Michel), « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », 1971, repris dans *Dits et Ecrits*, t. 2, Paris, Gallimard, 1994.
- GALASSO (Giuseppe), *Napoli spagnola dopo Masaniello. Politica, cultura, società*, Edizioni scientifiche italiane, 1972.
- GAZZÈ (Lavinia), « La città dentro le mura », in Salvatore ADORNO (dir.), *Siracusa 1880-2000. Città, storia, piani*, Marsilio, 2005.
- GIARRIZZO (Giuseppe), « La Sicilia dal Cinquecento all'unità d'Italia », in ID. et Vincenzo D'ALESSANDRO, *La Sicilia dal Vespro all'unità d'Italia*, Turin, UTET (coll. Storia d'Italia), 1989.
- « Per la storia del monastero dei benedettini », in ID., *Progetto e impegno : uno storico per l'università e per la Sicilia*, Catane, Maimone, 1998.
- GINZBURG (Carlo), *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1999 (1^{ere} éd. 1976).
- *History, Rhetoric and Proof*, Hanovre et Londres, University press of New England, 1999.
- GROSPERRIN (Jean-Philippe), « Accourez à ce spectacle de la foi » : *économie de la scène dans la prédication classique*, in Marie-Thérèse MATHET (dir.), *La scène : littérature et arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- GUIDONI (Enrico), *L'architettura popolare italiana*, Rome-Bari, Laterza, 1980.
- « processioni e città », *Atlante di storia urbanistica siciliana*, n. 2, 1980.

- GUIDONI (Enrico) et MARINO (Angela), *Storia dell'urbanistica. Il Seicento*, Rome-Bari, Laterza, 1979.
- HORDEN (Peregrine), PURCELL (Nicholas), *The corrupting sea : a study of Mediterranean history*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2000.
- IACHELLO (Enrico) (dir.), *L'Isola a tre punte : la cartografia storica della Sicilia nella collezione La Gumina (XVI-XIX secolo)*, Palerme, Regione siciliana, 2001.
- INFELISE (Mario), *Prima dei giornali. Alle origini della pubblica informazione (secoli XVII XVIII)*, Bari, Laterza, 2002.
- JOUHAUD (Christian) RIBARD (Dinah) et SHAPIRA (Nicolas), *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs des temps*, Paris, Gallimard, 2009.
- KALIFA Dominique, « Culture savante / culture populaire », in Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographie, II, Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.
- « représentations et pratiques », in *ibid.*
- LABROT (Gerard), « Le comportement collectif de l'aristocratie napolitaine du seizième au dix-huitième siècle », *Revue Historique*, juillet-septembre 1977.
- LABROUSSE (Ernest), *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*, Paris, Dalloz, 1933.
- LALOY (Emile), *La révolte de Messine, l'expédition de Sicile et la politique française en Italie (1674-1678)*, Paris, Klincksieck, 1929-31.
- LAMERS (Petra), *Il viaggio nel Sud dell'abbé de Saint-Non*, Naples, Electa, 1995.
- LANDES (David), *Revolution in time : clocks and the making of the modern world*, Cambridge Mass., Harvard, 1983.
- LEPETIT (Bernard), *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988.
- « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire et mesure*, IV-3/4, 1989, repris dans *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999.
- « Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité » *Revue de synthèse*, 1990, repris dans *ibid.*
- *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995.
- LE ROY LADURIE (Emmanuel), *Le carnaval de Romans : de la chandeleur au mercredi des cendres, 1579-1580*, Paris, Gallimard, 1979.
- LÉVI-STRAUSS (Claude), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.
- *La Pensée sauvage*, 1962, repris dans *Œuvres*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 2008.
- LIGRESTI (Domenico), *Dinamiche demografiche nella Sicilia moderna (1505-1806)*, Milan, Franco Angeli, 2002.
- MAJORANA (Bernadette), *Teatrifica missionaria : aspetti dell'apostolato popolare gesuitico nell'Italia centrale fra '600 e '700*, Milan, Euresis, 1996.
- MANSI (Maria Gabriella) et al., *Leggere per immagini: edizioni napoletane illustrate della biblioteca nazionale di Napoli, secoli XVI e XVII*, Naples, Biblioteca nazionale di Napoli, 2005.

- MARROU (Henri-Irénée), *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.
- MEUNIER (Alexis), *Nécessités publiques ou « dévotion des peuples » : les polémiques autour de l'exposition fréquente du saint sacrement* in Bernard DOMPNIER (dir.), *Les cérémonies extraordinaires du catholicisme baroque*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2009.
- MIRA (Giuseppe), *Bibliografia siciliana ovvero gran dizionario bibliografico delle opere edite e inedite, antiche e moderne di autori siciliani*, Palerme, Guadiano, 1875-81.
- MUSSET (Alain), *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, Éd. EHESS, 2002.
- NEVEU (Bruno), « Le voyage de l'abbé de Saint-Non dans l'Italie du Sud », *Journal des savants*, n. 4, 1973.
- NORA Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.
- NÚÑEZ BELTRÁN (Miguel Ángel), *La oratoria sagrada de la época del Barroco: doctrina, cultura y actitud ante la vida desde los sermones sevillanos del siglo XVII*, Seville, Universidad de Sevilla, ndación Focus-Abengoa, 2000.
- OFFENSTADT (Nicolas), « Le témoin et l'historien », in ID., Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA (dir.), *Historiographie*, II, *Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.
- OROZCO DÍAZ (Emilio), « Sobre la teatralización del templo y la función religiosa en el barroco : el predicador y el commediante », *Cuadernos para investigación de la Literatura Hispánica*, n. 2-3, 1980.
- PATERNÒ CASTELLO DI CARCACI (Francesco), *I Paternò di Sicilia*, Catane, Zuccarello e Izzi, 1936.
- PERI (Vittorio), *Agata la Santa di Catania*, Gorle, Velar, 1996.
- PERROT (Jean-Claude), *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIIIe*, Paris-La Haye, Mouton (coll. Civilisations et Sociétés), 1975.
- PETRARCA (Valerio), *Di Santa Rosalia Vergine Palermitana*, Palerme, Sellerio, 1988.
- PETRUCCI NARDELLI (Franca), « Calamità e paure nella stampa popolare romana e laziale (1585-1721) », *Archivio della Società romana di storia patria*, n. 105, 1982.
- PIRLOT (Barbara), « Après la catastrophe : mémoire, transmission et vérité dans les témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis », *Civilisations*, n. 56, 2007.
- PULLAN (Brian), « Poveri, mendicanti e vagabondi (secoli XIV XVII) », in *Storia d'Italia Annali I.*, Turin, Einaudi 1978.
- RANCIÈRE (Jacques), *Les mots de l'histoire : essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992.
- REVEL (Jacques), « Au pied de la falaise : retour aux pratiques », *Le débat*, n. 103, 1999.
- RICŒUR (Paul), *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil, 1983-1985.
– *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000.
- ROCHE (Daniel), *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1989.
- RODOLICO (Niccolò), « Il municipalismo nella storiografia siciliana », *Nuova rivista storica*, n. VII, 1923.

- ROGER (Jacques), « La théorie de la terre au XVII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences*, vol 26, n. 1, 1973.
- ROSA (Mario), *Religione e società nel Mezzogiorno tra Cinque e Seicento*, Bari, De Donato, 1976.
- SACCO MESSINEO (Michela), « Poesia e cultura nell'età barocca », in *Storia della Sicilia*, VII, Naples, Società editrice storia di Napoli e della Sicilia, 1978.
- SARDO (Rosaria), « Registrare in lingua volgare » : scritture pratiche e burocratiche in Sicilia tra '600 e '700, Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani, 2008.
- SCALISI (Lina), *Obbedientissime ad ogni ordine. Tra disciplina e trasgressione : il monastero di Santa Lucia in Adrano. Secoli XVI^e-XVIII^e*, Catane, Domenico Sanfilippo, 1998.
- SEGHERS (Pierre), *Monsu Desiderio ou le théâtre de la fin du monde*, Paris, Robert Laffont, 1981.
- SEGUIN (Jean-Pierre), « Les occasionnels au XVII^e siècle et en particulier après l'apparition de la *Gazette*. Une source d'information pour l'histoire des mentalités et de la littérature populaires », *Quaderni del Seicento francese*, V, 1983.
- SENNETT (Richard), *The conscience of the eye. The design and social life of cities*, New-York, Alfred Knopf, 1990.
- SICA (Paolo), *Storia dell'urbanistica : il Settecento*, Rome-Bari, Laterza, 1976.
- SPADARO DI PASSANITELLO (Francesco), *Le mastre nobili*, Catane, 1938.
- TEMPESTI (Pietro), *Il calendario e l'orologio*, Rome, Gremese, 2006.
- TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento (Francia e Italia)*, Turin, Einaudi (coll. Biblioteca di cultura storica), 1989.
- TOMASELLO (Francesco), *Edilizia antica e sismi. Struttura muraria del tipo a telaio in Sicilia* in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- TRICOLI (Giuseppe), *Un periodo del governo spagnolo di Sicilia nella relazione del viceré Uzeda (1687-1696)*, Palermo, Thule, 1980.
- VALLAT (Colette), MARIN (Brigitte), BIONDI (Gennaro), *Naples, démythifier la ville*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- VEYNE (Paul), *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971.
- VIDAL DE LA BLACHE (Paul), *Principe de géographie humaine*, publié d'après les manuscrits de l'auteur par Emmanuel de Martonne, Paris, Armand Colin, 1922.
- VOVELLE (Michel), *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque illustrée des histoires), 1983.
- WHITE (Hayden), *Metahistory. The historical imagination in Nineteenth century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins, 1973.
- WIEVIORKA (Annette), *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.
- WILSON John (dir.), *Cross cultural assessment of psychological trauma and PTSD*, New-York, Springer, 2007.

Bibliographie sur la lave de 1669, le terremoto de 1693 et la reconstruction

- AGNELLO (Giuseppe), « Memorie inedite varie sul terremoto siciliano del 1693 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1931.
- « La chiesa madre di Sortino », *Archivio storico siracusano*, 1972.
- AGNELLO (Santi Luigi), « La rinascita edilizia a Siracusa dopo il terremoto del 1693 », *Archivio Storico Siciliano*, 1952-53.
- AIELLO (Sebastiano), « Una cronachetta inedita del secolo XVII : il gran terremoto del 1693 in Siracusa », *Aretusa*, n. 24, 1910.
- ARCADIPANE (Gabriella Marzia), « L'immagine del duca di Camastra negli anni borbonici, 1734-1860 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1992.
- ARDINI (Rosario), « La vicenda costruttiva della chiesa gesuitica di Scicli e il terremoto del 1693 », in Lucia Trigilia (dir.), *Annali del barocco in Sicilia n. 1. Studi sulla ricostruzione del Val di Noto dopo il terremoto del 1693*, Rome, Gangemi, 1994.
- AYMARD (Maurice), « La città di nuova fondazione in Sicilia », in Cesare DE SETA (dir.), *Insedimenti e territorio*, Turin, Einaudi (coll : Storia d'Italia, annali-8), 1985.
- AYMARD (Maurice) et Bresc (Henri), « Problemi di storia dell'insediamento nella Sicilia medievale e moderna, 1100-1800 », *Quaderni Storici*, n. 24, 1973.
- BALSAMO (Francesco), « Nobiltà clero e popolo nei primi vent'anni della nuova Noto (1693–1712) », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- BARBERA (Salvatore), « Tecniche costruttive dell'edilizia etnea nella ricostruzione settecentesca », in ID. (dir.), *Recuperare Catania : studi per il riuso di ventuno complessi architettonici del centro storico*, Rome, Gangemi, 1999.
- BARONE (Giuseppe), « Élités urbane e gerarchie spaziali nella contea di Modica. Un caso di ricostruzione policentrica », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- BASILE (Fabio) et MANIANO DI SAN LIO (Eugenio), *Orti e giardini dell'aristocrazia catanese*, Messine, Sicania, 1996.
- BLUNT (Anthony), *Sicilian baroque*, Londres, Weidenfield & Nicholson, 1968.
- BOSCARINO (Salvatore), *Vicende urbanistiche di Catania*, Catane, Raphael, 1966.
- *Sicilia barocca, architettura e città 1610-1760*, Rome, Officina, 1981.
- BOSCHI (Enzo) et GUIDOBONI (Emanuela) (dir.), *Catania terremoti e lave dal mondo antico alla fine del Novecento*, Rome-Bologne, Istituto nazionale di geofisica-SGA, 2001.
- CALVO (Giuseppe), *E tu non lo sai ? Immagini e notizie sull'antica e moderna Spaccaforno-Ispica*, Ragusa, Roberto Girasa editore, 1982.
- CAMPISI (Maria Teresa), « Il terremoto del 1693 in Val di Noto. Permanenze e trasformazioni nei centri urbani », *Storia Urbana*, n. 1-2, 2005.
- CAPONETTO (Rosa) et al., *Quattro studi sulla chiesa di San Nicolò l'Arena*, Catania, Catane, DAU, 2004.
- CARUSO (Mario) et PERRA (Elena), « Ragusa. La città e il suo disegno. Genesi di un organismo urbano tra '600 e '700 », in Lucia Trigilia (dir.), *Annali del barocco in Sicilia n. 1. Studi sulla ricostruzione del Val di Noto dopo il terremoto del 1693*, Rome, Gangemi, 1994.

- CASAGRANDE (Vincenzo), « La risurrezione della Catania religiosa dopo il terremoto del 1693 », *Archivio Storico per la Sicilia Orientale*, 1906.
- CONDORELLI FRANCAVIGLIA (Mario), *Impressioni e ricordi del terremoto calabro-siculo del 28 dicembre 1908*, Catane, Ferrotta, 1909.
- CONDORELLI (Stefano), « *Sviluppi e tendenze dell'economia catanese (secoli XVII-XVIII)* », in Lina SCALISI (dir.), *Storia di Catania, l'identità urbana dall'antichità al Settecento*, Catane, Domenico Sanfilippo, 2009.
- CORRIDORE (Concetta) et LOMBARDO (Luigi), *Buccheri dopo il terremoto del 1693*, Buccheri, comune di Buccheri, 1995.
- CULTRERA (Giuseppe) et LOMBARDO (Luigi), *1693, lo spazio di un miserere : cronache del terremoto nel Val di Noto*, Chiaramonte Gulfi, Utopia, 1995.
- DATO (Giuseppe), *La città di Catania, forma e struttura, 1693-1833*, Rome, Officina, 1983.
- « I ventuno complessi architettonici », in Salvatore BARBERA (dir.), *Recuperare Catania : studi per il riuso di ventuno complessi architettonici del centro storico*, Rome, Gangemi, 1999.
- DATO (Giuseppe) et PAGNANO (Giuseppe), *L'architettura dei Gesuiti a Catania*, Catane, Istituto statale d'arte, 1992.
- DELL'AGLI (Antonio), *Ricerche storiche su Giarratana*, 1886.
- DE MATTEI (Rodolfo), « Il terremoto del 1693 in una coeva relazione francese inedita », *Archivio storico per la Sicilia Orientale*, 1957.
- DI FAZIO (Sebastiano), *La chiesa di Maria SS. della stella in Militello : testimonianze storiche sulla ricostruzione (1693-1757)*, Militello in Val di Catania, archivio comunale, 2006.
- DOLLO (Corrado), « Vulcanismo e terremoti nei neoterici siciliani del XVII secolo », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti: lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- DUFOUR (Liliane), « Dopo il terremoto del 1693 : la ricostruzione della Val di Noto », in Cesare DE SETA (dir.), *Insedamenti e territorio*, Turin, Einaudi (coll : Storia d'Italia, annali-8), 1985.
- DUFOUR (Liliane) et RAYMOND (Henri), *1693, Catania, rinascita di una città*, Catane, Domenico Sanfilippo, 1992.
- *Siracusa tra due secoli, le metamorfosi dello spazio (1600-1695)*, Palermo-Syracuse, Arnoldo Lombardi, 1998.
- *1693 : Val di Noto. La rinascita dopo il disastro*, Catane, Domenico Sanfilippo, 1994.
- DUFOUR (Liliane), HUET (Bernard) et RAYMOND (Henry), *Urbanistique et société baroques*, Paris, Institut d'études et de recherches en architecture et urbanisme, 1977.
- FIANCHINO (Corrado), *Caratteri tecnologici della ricostruzione settecentesca nella Sicilia sud-orientale*, Catane, IDAU, 1983.
- FIANCHINO (Corrado) et SCIUTO (Gaetano), *Materiali, procedimenti e costi della ricostruzione nel '700 in Sicilia*, Rome, Gangemi, 1999.
- FICHERA (Francesco), *G. B. Vaccarini e l'architettura del Settecento in Sicilia*, Rome, Reale Accademia d'Italia, 1934.
- GALLO (Corrado), « Noto agli albori della sua rinascita dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siciliano*, 1962.

- « Problemi ed aspetti della ricostruzione a Noto e nella Sicilia orientale dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siciliano*, 1964.
 - « Dall'inutile referendum del 1698 circa il sito della riedificanda città di Noto alla definitiva decisione del Cardinale Giudice », *Archivio storico siciliano*, 1970.
 - « La ricostruzione dei monasteri di Siracusa dopo il terremoto del 1693 », *Archivio storico siracusano*, 1974.
 - « Il terremoto del 1693 e l'opera di governo del vicario generale duca di Camastra », *Archivio storico siciliano*, 1975.
- GIACOMONI (Paola) (dir.), *La terra trema Catastrofi terremoti tsunami dalle stampe della collezione Kozàk*, Museo di arte moderna e contemporanea di Trento e Rovereto, 2005.
- GIANFORMAGGIO (Giovanni), *Occhiolà*, Catane, Giannotta, 1928.
- GIANSIRACUSA (Paolo), *I centri iblei dopo il terremoto del 1693 : architettura e urbanistica : Buccheri, Buscemi, Cassaro, Ferla*, Palazzolo, Noto, Arti grafiche S. Corrado, 1992.
- GIARRIZZO (Giuseppe), « Introduzione », in Giuseppe PAGNANO (dir.), *Dal tardobarocco ai neostili, il quadro europeo e le esperienze siciliane*, Messine, Sicania, 2000.
- GIUFFRÉ (Maria) « Utopie urbane nella Sicilia del '700 », *Quaderni dell'Istituto di architettura e rilievo dei monumenti dell'università di Palermo*, n. 8-9, 1966.
- *Barocco in Sicilia*, San Giovanni Lupatoto, Arsenale, 2008.
- GUBERNALE (Gaetano), *Brevi cenni sulla città di Avola*, Modica, Maltese, 1910.
- GUIDONI MARINO (Angela), « Urbanistica e Ancien Regime nella Sicilia barocca », *Storia della città*, n. 2, 1977.
- KENNEDY (J.) et W. SARJEANT (W.), «°Earthquakes in the air : the seismological theory of John Flamsteed (1693)°», *The Journal of the royal astronomical society of Canada*, vol. 76, n. 4, 1982.
- KRAMER (Alexandra), « Il giudizio dei viaggiatori sull'architettura del Settecento in Val di Noto », in Giuseppe PAGNANO (dir.), *Dal tardobarocco ai neostili, il quadro europeo e le esperienze siciliane*, Messine, Sicania, 2000.
- LAUDANI (Simona), « Ricostruzione economica e struttura del lavoro nel dopo terremoto : l'arte della seta a Catania nel primo '700 » in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti: lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- LIBRANDO (Vito), *Palazzo Biscari in Catania*, Catane, Istituto di Storia dell'arte dell'Università, 1965.
- « Francesco Battaglia, architetto del XVIII secolo », *Cronache di Archeologia e di storia dell'arte*, n. 2, 1963.
- LIGRESTI (Domenico), *Terremoto e società in Sicilia (1501-1800)*, Catane, Maimone, 1992.
- LOMBARDO (Luigi), *Catastrofi e storie di popolo : terremoti ed eruzioni nella cultura popolare*, Syracuse, Terzopiano, 1993.
- LONGHITANO (Adolfo), « Le relazioni "ad limina" della diocesi di Catania (1702-1717) », *Synaxis*, 1989.
- « Profughi e città nuove dopo l'eruzione del 1669 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1990.
 - *Santa Maria di Nuovaluce a Catania, certosa e abbazia benedettina*, Catane, Arca, 2003.

- LUMINATI (Michele), *Erdbeben in Noto*, Zurich, Schulthess Polygraphischer verlag, 1995.
- MAFFEI (Macrina), « Il terremoto domato. San Bartolomeo a Lipari », *Nuove effemeridi*, n. 30, 1995.
- MANCUSO (Barbara), « La magnifica Catania del Seicento. Opere, artisti, committenti », in Lina SCALISI (dir.), *Storia di Catania, l'identità urbana dall'antichità al Settecento*, Catane, Domenico Sanfilippo, 2009.
- MARSALA (Maria Teresa), « Da Aquilia ad Acireale fra rinnovamento e ricostruzione (XVII-XVIII sec.) », in Aldo CASAMENTO et Enrico GUIDONI (dir.), *Storia dell'urbanistica. Sicilia II. Le città ricostruite dopo il terremoto siciliano del 1693. Tecniche e significati delle progettazioni urbane*, Rome, Kappa, 1997.
- MAUCERI (Enrico), « Il terremoto del 1693 in Catania. Pagine inedite di un testimone oculare », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1919.
- MESSINA (Lidia), « Testimonianze archivistiche del sisma del 1693 in alcuni centri del Siracusano », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- *Buscemi prima e dopo il terremoto del 1693*, Syracuse, Zangarastampa, 1995.
- MOLLICA (Dionisio), *Andrea Gurciullo, fatti e vicende di Sortino antica nella cronaca di un parroco storico*, Syracuse, Morrone editore, 2004.
- MONELLO (Paolo), *Gli uomini e la catastrofe. Ira di Dio, paura e scienza in Sicilia dopo il terremoto del 1693*, Ragusa, Paolino, 1995.
- *Vittoria e il terremoto del 1693*, Chiaramonte Gulfi, Utopia, 1994.
- MORANA (Giovanni) (dir.), *L'indomani dell'11 gennaio 1693 nella contea di Modica : la prima ricostruzione di Ragusa*, Caltanissetta, Archivio stato di Ragusa sezione di Modica, 1997.
- NASELLI (Carmelina), « Terremoti etnei e storie di popolo », *Lares*, II, 1931.
- NICOLOSI (Salvatore), *Apocalisse in Sicilia, il terremoto del 1693*, Catane, Tringale, 1983.
- NIFOSI (Paolo), *Scicli, una città barocca*, Scicli, Il giornale di Scicli, 1997.
- PAGNANO (Giuseppe), *Il disegno delle difese*, Catane, Cuecm, 1992.
- PAPA (Massimo) (dir.), *Palazzolo Accreide. Memorare terremotus*, Canicattini, Gal Val d'Anapo, 2001.
- PISANO BAUDO (Sebastiano), *Storia dei martiri e della chiesa di Lentini*, Lentini, Giuseppe Saluta, 1898.
- *Storia di Lentini antica e moderna*, Lentini, Giuseppe Saluta, 1898.
- *Sortino e dintorni. Ricerche e considerazioni storiche*, Lentini, Scata Alemagna, 1910.
- *La città Carleontina : memorie e documenti inediti*, Lentini, Scolari, 1914.
- POLICASTRO (Guglielmo), *Catania nel Settecento*, Turin, SEI, 1950.
- *Catania prima del 1693*, Turin, SEI, 1952.
- PRIVITERA (Marzia), « La restituzione dei beni dotati » in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti: lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- RESTUCCIA (Franca), *Catania del '700 : dai segni al linguaggio nella ricostruzione*, Rome, Gangemi (coll. Documenti del dipartimento di architettura e urbanistica dell'università di Catania), 1997.

- *I portali nell'architettura di Catania dopo il terremoto del 1693*, Rome, Gangemi, 1997.
- RESTUCCIA (Franca) et PALUMBO (Gaetano), *La via della Civita a Catania : un'antologia degli artefici della ricostruzione della città dopo il terremoto del 1693* (coll. Documenti del dipartimento di architettura e urbanistica dell'università di Catania), Rome, Gangemi, 1999.
- RIZZO PAVONE (Renata) (dir), *Horribilis terremotus eventus in die 11 ianuarii 1693*, Catane, Archivio di Stato di Catania, 2 vol., 1994.
- RODRÍGUEZ DE LA TORRE (Fernando), « Spanish sources concerning the 1693 earthquake in Sicily », *Annali di Geofisica*, n. 38, 1995.
- ROTA (Giuseppe), « Brevi considerazioni su due cronache del terremoto del 1693 a Occhiolà », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- TOBRINER (Stephen), *La genesi di Noto : una città siciliana del Settecento*, Bari, Dedalo, 1989 (1ere éd. anglaise 1982).
- « Safety and the reconstruction after the sicilian earthquake of 1693, the 18th century context », in Aldo CASAMENTO et Enrico GUIDONI (dir.), *Storia dell'urbanistica / Sicilia II. Le città ricostruite dopo il terremoto siciliano del 1693. Tecniche e significati delle progettazioni urbane*, Rome, Kappa, 1997.
- TOSCANO DEODATI (Alfonso), « La risurrezione di Catania religiosa dopo il terremoto del 1693 da due nuovi documenti », *Bollettino Storico Catanese*, 1946-47.
- « La riedificazione della chiesa di Santa Maria dell'Elemosina collegiata in Catania, dopo il terremoto del 1693 », *Archivio Storico per la Sicilia Orientale*, 1957.
- TRIGILIA (Lucia), *Siracusa, distruzioni e trasformazioni urbane dal 1693 al 1942*, Rome, Officina, 1985.
- « Storia urbana (XVII-XIX sec.) », in ID. et Gualtiero OBERTI, *Palazzolo Acreide : architettura e città dopo il terremoto del 1693*, Syracuse, Arnaldo Lombardi, 1989.
- *1693 Illiade funesta. La ricostruzione delle città del Val di Noto*, Palermo, Arnaldo Lombardi, 1994.
- « La Sicilia e Malta dopo il terremoto del 1693 attraverso i documenti dell'Archivio dell'Ordine di S. Giovanni », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- *La valle del Barocco : le città siciliane della Val di Noto, patrimonio dell'umanità*, Catane, Sanfilippo, 2002.
- TRIGILIA (Melchiorre), *Ispica ed il suo territorio : il terremoto del 1693*, Ispica, pro loco, 1995.
- VALENTI (Francesco), *La città dimenticata, Lentini 1693-1696*, Catane, CUECM, 1992.
- VULLO (Daniela), « Nuovi documenti d'archivio sul terremoto del 1693 a Niscemi », in Giuseppe GIARRIZZO (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- WILLMOTH (Frances), « °Rumblings in the air : understanding earthquakes in the 1690° », *Endeavour*, vol 31, 1, 2007.

N.B. Pour une bibliographie complémentaire sur la reconstruction après 1693 cf. Mario CARUSO, Elena PERA et Lucia TRIGILIA, « Bibliografia generale sul terremoto del 1693 e sulla

ricostruzione del Val di Noto », in Lucia TRIGILIA (dir.), *Annali del barocco in Sicilia n. 1. Studi sulla ricostruzione del Val di Noto dopo il terremoto del 1693*, Rome, Gangemi, 1994.

Etudes historiques et sociologiques sur les catastrophes et les reconstructions (y compris post conflit)

- ALEXANDRE (Pierre), « Les compilations séismologiques et le prétendu cataclysme provençal de 1227 », in Bartolomé BENNASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 1996.
- ALEXANDRE (Pierre) et VOGT (Jean), « La crise séismique de 1755-1762, en Europe du Nord-Ouest. Les secousses des 26 et 27 décembre 1755 : recensement des matériaux. », in Paola ALBINI et Andrea MORONI (dir.), *Materials of the CEC project « Review of Historical Seismicity in Europe »*, vol. II, Milan, CNR, 1994.
- AL-HARITHY (Howayda) (dir.), *Lessons in Post-War Reconstruction Case Studies from Lebanon in the Aftermath of the 2006 War*, New York et Londres, Routledge, 2010.
- ALESSA (Johns) (dir.), *Dreadful visitations : Confronting natural catastrophe in the age of Enlightenment*, New York et Londres, Routledge, 1999.
- AMBRASEY (Nicholas), « Value of historical records of earthquakes », *Nature*, vol. 232, 1971.
- AMBRASEY (Nicholas) et Melville (C. P.), *A History of Persian Earthquakes*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- AMBRASEY (Nicholas), MELVILLE (Charles Peter) et ADAMS (Robin Dartrey), *The seismicity of Egypt, Arabia, and the Red Sea : a historical review*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- ANDREAU (Jean), « Histoire des séismes et histoire économique. Le tremblement de terre de Pompéi (62 ap. J.-C.) », *Annales E.S.C.*, n. 2, 1973.
- BAEHREL (René), « La haine de classe en temps d'épidémie », *Annales E.S.C.*, juillet-septembre, 1952.
- BARJOT (Dominique), BAUDOUI (Rémi) et Voldman (Danièle) (dir.), *Les reconstructions en Europe, 1945-1949*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1997.
- BAUDOUI (Rémi) et GRICHTING (Anna), *Urbicide, urgences, durabilité : reconstruction et mémoire*, Genève, Institut d'architecture, 2005.
- BENIGNO (Francesco), *Ultra pharum. Famiglie, commerci e territori nel Meridione moderno*, Corigliano calabro, Meridiana, 2001.
- BENSON (Charlotte), CLAY (Edward J.), *Understanding the economic and financial impacts of natural disasters*, Washington, Banque Mondiale, 2004.
- BILHAM (Roger) et HOUGH (Susan), *After the earth quakes : elastic rebound on an urban planet*, New York, Oxford University Press, 2005.
- BRIFFAUD (Serge), « Vers une nouvelle histoire des catastrophes », *Sources, Travaux historiques*, n. 33, 1993.
- CALVI (Giulia), *Storie di un anno di peste*, Milan, Bompiani, 1984.
- CALVI (Giulia) et CARACCILO (Alberto), « Premessa », *Quaderni storici*, n. 55, 1984.
- CAMASSI (Romano) et CASTELLI (Viviana), « La percezione dei terremoti del 1703 nelle fonti giornalistiche coeve » et « A che santo votarsi. L'influsso dei grandi terremoti del 1703

- sulla cultura e la religiosità popolare », in Raffaele COLAPIETRA, Giacinto MARINANGELI, Paolo MUZI (dir.), *Settecento abruzzese. Eventi sismici, mutamenti economico-sociali e ricerca storiografica*, L'Aquila, Colacchi, 2007.
- CLARKE (Matthew), FANANY (Ismet), KENNY (Sue) (dir.), *Post-Disaster Reconstruction : Lessons from Aceh*, Washington, Earthscan, 2010.
- CLAVANDIER (Gaëlle), *La mort collective : pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS éd., 2004.
- CLÉMENT (Jean-François), « Étude sociologique d'un tremblement de terre au Maroc », *Cahiers internationaux de sociologie*, n. 2, 1971.
- COLLAS-HEDDELAND (Emmanuelle) et al. (dir.), *Pour une histoire culturelle du risque : genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, Strasbourg, Éd. Histoire et anthropologie, 2004.
- CORVOL (Andrée) (dir.), *La Nature en révolution, 1750-1800*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- COSTE (Joël), *Représentations et comportements en temps d'épidémie dans la littérature imprimée de peste (1490-1725). Contribution à l'histoire culturelle de la peste en France à l'époque moderne*, Paris, Honoré Champion, 2007.
- DE SETA (Cesare), *Dopo il terremoto, la ricostruzione*, Rome-Bari, Laterza, 1983.
- DESPLAT (Christian), « POUR UNE HISTOIRE DES CATASROPHES NATURELLES », IN Bartolomé BENNASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 1996.
- DE STEFANO (Demetrio), *I terremoti in Calabria e nel Messinese*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1987.
- DIEUDONNÉ (Patrick) (dir.), *Villes reconstruites du dessin au destin*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- FAVIER (René) et GRANET-ABISSET (Anne-Marie) (dir.), *Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité*, Grenoble, CNRS Maison des Sciences de l'Homme-Alpes, 2005.
- FRANÇA (José-Augusto), *Une ville des Lumières, la Lisbonne de Pombal*, Paris, Éd. EHESS, 1988.
- GIARRIZZO (Giuseppe), « Conclusioni : lo storico e il terremoto », in ID. (dir.), *La Sicilia dei terremoti : lunga durata e dinamiche sociali*, Catane, Maimone, 1997.
- GISLER (Monika), « Historical Seismology in Switzerland : Reflections on Issues and Insights », *Environment and History*, vol. 9, 2003.
- GRASSI FIORENTINO (Silvia), « “ Nella sera della Domenica... ”, Il terremoto del 1703 in Umbria : trauma e reintegrazione », *Quaderni storici*, n. 55, 1984.
- GUIDOBONI (Emanuela), « Riti di calamità : terremoti a Ferrara nel 1570-74 », *Quaderni storici*, n. 55, 1984.
- (dir.), numéro spécial «Terremoti e storia», *Quaderni storici*, n. 60, 1985.
- GUIDOBONI (Emanuela) et POIRIER (Jean-Paul), *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- GUIDOBONI (Emanuela) et COMASTRI (Alberto), *Catalogue of earthquakes and tsunamis in the Mediterranean area from the 11th to the 15th century*, Bologne, INGV, 2005.
- GUIDOBONI (Emanuela) et POIRIER (Jean-Paul), *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004.

- HELLY (Bruno), « Local seismic cultures : a european research program for the protection of traditional housing stock », *Annali di geofisica*, vol. 38 , 1995.
- IACHELLO (Enrico), *La politica delle calamità, terremoto e colera nella Sicilia borbonica*, Catane, Maimone, 2000.
- JUNEJA (Monica) et MAUELSHAGEN (Franz), « Disasters and pre-industrial societies : historiographic trends and comparative perspectives », *The Medieval History Journal*, n. 10, 2007.
- KOZÁK (Jan), CERMÁK (Vladimir), *The Illustrated History of Natural Disasters*, Dordrecht Springer, 2010.
- LATTUADA (Riccardo), « Le Vésuve, Naples et la région à l'époque moderne. Éruption volcanique et tremblements de terre », in Bartolomé BENNASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 1996.
- LEMAÎTRE (Alain J.), « Une nouvelle approche », in Emmanuelle COLLAS-HEDDELAND *et al.* (dir.), *Pour une histoire culturelle du risque : genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, Strasbourg, Éd. Histoire et anthropologie, 2004.
- MASSARD-GUILBAUD (Geneviève), « Introduction », in ID, Harold PLATT et Dieter SCHOTT (dir.), *Villes et catastrophes. Réactions face à l'urgence dans l'histoire européenne*, Peter Lang, Francfort, 2002.
- MAUCH, (Christof) et PFISTER (Christian) (dir.), *Natural Disasters, Cultural Responses : case Studies Toward a Global Environmental History*, Lanham, Lexington Books, 2009.
- MCKELLAR (Elizabeth), *The birth of modern London. The development and design of the city (1660-1720)*, Manchester-New York, (éditeur), 1999.
- MERCIER-FAIVRE (Anne-Marie), THOMAS (Chantal), *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008.
- MEYER (Jean) (dir.), *Histoire de Rennes*, Toulouse, Privat, 1972.
- MONDOT (Jean) (dir.), *Lisbonne 1755 : un tremblement de terre et de ciel*, dossier spécial *Lumières*, n. 6, 2005.
- MORINEAU (Michel), « Cataclysmes et calamités naturelles aux Pays-Bas septentrionaux XI^e-XVIII^e siècles », in Bartolomé BENNASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.
- MULCAHY (Matthew), « Urban Catastrophes and Imperial Relief in the Eighteenth-Century British Atlantic World : Three Case Studies », in Geneviève MASSARD-GUILBAUD, Harold PLATT et Dieter SCHOTT (dir.), *Villes et catastrophes. Réactions face à l'urgence dans l'histoire européenne*, Peter Lang, Francfort, 2002.
- MUSSET (Alain), *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, Éd. EHESS, 2002.
- NIÈRES (Claude), *La reconstruction d'une ville au XVIII^e siècle : Rennes 1720-1760*, Paris, Klincksieck, 1972.
- OCDE, *Catastrophes de grande ampleur : les leçons du passé*, Paris, OCDE, 2004.
- OLIVA (Gaetano) (dir.), *Messina prima e dopo il disastro*, Messine, Giuseppe Principato, 1914.
- PFISTER (Christian) (dir.), *Le Jour d'après. Surmonter les catastrophes naturelles : le cas de la Suisse entre 1500 et 2000*, Berne, Haupt, 2002.
- PORTER (Stephen), *The great fire of London*, Stroud, Sutton publishing, 2001.

- PLACANICA (Augusto), *Il filosofo e la catastrofe, un terremoto del Settecento*, Turin, Einaudi, 1985.
- POIRIER (Jean-Paul), *Le tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, (coll. Histoire), 2005.
- QUENET (Gregory), « La catastrophe, un objet historique ? », *Hypothèses*, 1999.
– *Les tremblements de terre au XVII^e et XVIII^e siècle : la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
- REDDAWAY (Thomas), *The rebuilding of London after the great fire*, Londres, Jonathan Cape, 1940.
- REVET (Sandrine), *Anthropologie d'une catastrophe : les coulées de boue de 1999 au Venezuela*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.
- SIGNORELLI (Amalia), « Catastrophes naturelles et réponses culturelles », *Terrain*, n. 19, 1992.
- SCHENK (Gerrit Jasper), « Historical disaster research: state of research, concepts, methods and case studies », *Historical Social Research*, n. 32, 2007.
- SINHA (Dilip Kumar), *Natural disaster reduction : South East Asian realities, risk perception and global strategies*, Londres New York, Anthem, 2007.
- TEISSEYRE-SALLMANN (Line), « Les villes face à la peste sous l'Ancien Régime », in Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *Crises et ruptures en histoire*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2002.
- VALLAT (Colette), PHILIFERT (Pascale) et LE BLANC (Antoine) (dir.), *Pérennité urbaine ou la ville par delà ses métamorphoses*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- VALTIERI (Simonetta) (dir.), *28 dicembre 1908. La grande ricostruzione dopo il terremoto del 1908 nell'area dello stretto*, Rome, Clear, 2008.
- VARRASSO (Antonio Alfredo) (dir.), *I terremoti e il culto di sant'Emidio*, Chieti, Vecchio faggio, 1989.
- VERDEIL (Eric), *Une ville et ses urbanistes : Beyrouth en reconstruction*, thèse de l'université de Paris I, 2002.
- VINCENT (Bernard), « Les tremblements de terre dans la province d'Almeria (XV-XIX^e siècles) », *Annales E.S.C.*, mai-juin 1974.
– « Les tremblements de terre en Espagne et au Portugal », in Bartolomé BENNASSAR (dir.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 1996.
- VOGT (Jean), « Historical seismology. Some notes on sources for seismologists », in Massimiliano STUCCHI (dir.), *Materials of the CEC project « Review of Historical Seismicity in Europe »*, Milan, CNR, I, 1993.
- VOLDMAN (Danièle), *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954, histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- WALTER (François), *Catastrophes. Une histoire culturelle XVII^e-XXI^e*, Paris, Seuil (coll : L'univers historique), 2008.
- WALTER (François), FANTINI (Bernardino) et DELVAUX (Pascal) (dir.), *Les cultures du risque (XVI^e-XXI^e siècle)*, Genève, Presse d'histoire suisse, 2006.
- ZACHARIADOU (Elizabeth) (dir.), *Natural disasters in the Ottoman Empire*, Heraklion : Crete University Press, 1999.

ZEILINGA DE BOER (Jelle) et SANDERS (Donald T.), *Earthquakes in human history : the far-reaching effects of seismic disruptions*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

Travaux de géophysique

N.B. J'ai suivi la tradition de ces travaux de n'indiquer que l'initiale du prénom des auteurs.

AZZARO (R.) et M.S. BARBANO, « Analysis of the seismicity of southeastern Sicily : a proposed tectonic interpretation », *Annals of Geophysics*, n. 43/1, 2000.

AZZARO (R.), M.S. BARBANO, A. MORONI, M. MUCCIARELLI et M. STUCCHI, « The seismic history of Catania », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999.

BARBANO (M.S.), « The Val di Noto earthquake of January 11, 1693 », in D. POSTPISCHL (dir.), *Atlas of Iseismic Maps of Italian Earthquakes*, Bologne, CNR, 1985.

BIANCA (M.), C. MONACO, L. TORTORICI et L. CERNOBORI, « Quaternary normal faulting in southeastern Sicily (Italy): a seismic source for the 1693 large earthquake », *Geophysical Journal International*, n. 139, 1999.

BOSCHI (E.), P. GASPERINI, G. VALENSISE, R. CAMASSI, V. CASTELLI, M. STUCCHI, A. REBEZ, G. MONACHESI, M.S. BARBANO, P. ALBINI, E. GUIDOBONI, G. FERRARI, D. MARIOTTI, A. COMASTRI et D. MOLIN, *Catalogo parametrico dei terremoti italiani*, Bologne, Editrice Compositori, 1999.

BOSCHI (E.), GUIDOBONI, G. FERRARI, D. MARIOTTI, G. VALENSISE et P. GASPERINI, « Catalogue of strong Italian earthquakes », *Annali di Geofisica*, n. 43, 2000.

BURRATO (P.) et G. VALENSISE, « Rise and Fall of a Hypothesized Seismic Gap: Source Complexity in the Mw 7.0 16 December 1857 Southern Italy Earthquake », *Bulletin of the Seismological Society of America*, vol. 98, 1, 2008.

D'ADDEZIO (G.) et G. VALENSISE, « Metodologie per l'individuazione della struttura sismogenetica responsabile del terremoto del 13 dicembre 1990 », in E. BOSCHI et A. BASILI (dir.), *Contributi allo studio del terremoto della Sicilia orientale del 13 dicembre 1990*, Rome, ING, 1991.

DECANINI (L.) et G.F. PANZA (dir.), *Scenari di pericolosità sismica ad Augusta, Siracusa e Noto*, Rome, CNR-Gruppo Nazionale per la Difesa dai Terremoti, 2000.

DI BUCCI (D.), P. BURRATO, P. VANNOLI et G. VALENSISE, « Tectonic evidence for the ongoing Africa-Eurasia convergence in Central Mediterranean foreland areas : a journey among long-lived shear zones, large earthquakes, and elusive fault motions », *Journal of Geophysical Research*, n. 115, 2010.

GASPERINI (P.) et Gianluca VALENSISE (G.), « From earthquake intensities to earthquake sources : extending the contribution of historical seismology to seismotectonic studies », *Annali di geofisica*, août 2000.

GERARDI (F.), M.S. BARBANO, P.M. DE MARTINI et D. PANTOSTI, « Discrimination of tsunami sources (Earthquake vs. Landslide) on the basis of historical data in Eastern Sicily and southern Calabria », *Bulletin of the Seismological Society of America*, vol. 98, 2, 2008.

- GUTSCHER (M.-A.), J. ROGER, M.-A. BAPTISTA, J. M. MIRANDA et S. TINTI, « Source of the 1693 Catania earthquake and tsunami (southern Italy) : New evidence from tsunami modeling of a locked subduction fault plane », *Geophysical research letters*, vol. 33, 2006.
- ISAKS (B.), J. OLIVER et L.R. SYKES, « Seismology and the new global tectonics », *Journal of geophysical research*, vol. 73, n. 18, 1968.
- Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia, *Database of Individual Seismogenic Sources (DISS), A compilation of potential sources for earthquakes larger than M 5.5 in Italy and surrounding areas*, 2010, <http://diss.rm.ingv.it/diss/>
- JACQUES (E.), C. MONACO, P. TAPPONNIER, L. TORTORICI et T. WINTER, « Faulting and earthquake triggering during the 1783 Calabria seismic sequence », *Geophysical Journal International*, n. 147, 2001.
- LAVECCHIA (G.), F. FERRARINI, R. DE NARDIS, F. VISINI et M.S. BARBANO, « Active thrusting as a possible seismogenic source in Sicily (Southern Italy) : Some insights from integrated structural–kinematic and seismological data », *Tectonophysics*, vol. 445, n. 3-4, 2007.
- LEMARCHAND (Fabienne), Paul TAPPONNIER, Edouard KAMINSKI et Nicolas MANGOLD, « La tectonique des plaques », *La Recherche*, n. 388, juillet 2005.
- LEVRET (A.), « The effects of the November 1, 1755 “Lisbon” earthquake in Morocco », *Tectonophysics*, vol. 193, n. 1-3, 1991.
- MOLIN (D.), « Considerations on the assessment of macroseismic intensity », *Annali di geofisica*, novembre-décembre 1995.
- PESSINA (V.), « Empirical prediction of the ground shaking scenario for the Catania area », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999.
- PETTENATI (F.), F. GENTILE et L. SIROVICH, « The sources of the two destructive earthquakes of 1693 retrieved by automatic inversions », *Proceedings of the meeting : Detailed scenarios and actions for seismic prevention of damage in the urban area of Catania, Catania, 9-10 January 2003*.
- PIATANESI (A.) et S. TINTI, « A revision of the 1693 eastern Sicily earthquake and tsunami », *Journal of geophysical research*, vol. 103, n. B2, 1998.
- PRIOLO (E.), « 2-D spectral element simulations of destructive ground shaking in Catania (Italy) », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999.
- SCANDONE (P.), C. MELETTI, E. PATACCA, « Construction of a seismotectonic model : the case of Italy », *Pure and applied geophysics*, n. 157, 2000.
- SCICCHITANO (G.), C. MONACO et L. TORTORICI, « Large boulder deposits by tsunami waves along the Ionian coast of south-eastern Sicily (Italy) », *Marine Geology*, n. 238, 2007.
- STEIN (Seth) et WYSESSION (Michael), *An introduction to seismology, earthquakes, and earth structure*, Oxford, Blackwell publishing, 2003.
- SUHADOLC (P.), F. VACCARI, F. ROMANELLI, A. SARAÒ, G.F. PANZA, F. MOLLAIOLI et L. DECANINI, « Modellazione del moto del suolo atteso per vari scenari sismici », in L. DECANINI et G.F. PANZA (dir.), *Scenari di pericolosità sismica ad Augusta, Siracusa e Noto*, Rome, CNR, 2000.
- TAPPONNIER (Paul), « La tectonique, source des plus grands cataclysmes telluriques actuels », *Les annales des mines*, n. 40, octobre 2005.

- TINTI (S.), A. ARGNANI, F. ZANIBONI, G. PAGNONI et A. ARMIGLIATO, « Tsunamigenic potential of recently mapped submarine mass movements offshore eastern Sicily (Italy) : numerical simulations and implications for the 1693 tsunami », abstract n. 8235, XXIV assemblée de l'Union Géodésique et Géophysique Internationale, 2007.
- TINTI (S.) et A. ARMIGLIATO, « The use of scenarios to evaluate the tsunami impact in southern Italy », *Marine Geology*, n. 199, 2003.
- TINTI (S.), A. ARMIGLIATO et E. BORTOLUCCI, « Contribution of tsunami data analysis to constrain the seismic source : The case of the 1693 eastern Sicily earthquake », *Journal of Seismology*, n. 5, 2001.
- VANNUCCI (G.) et *al.*, « Reducing the subjectivity of intensity estimates : the fuzzy sets theory », *Annali di geofisica*, août 2000.
- VISINI (F.), R. DE NARDIS, M.S. BARBANO et G. LAVECCHIA, « The highly debated seismogenic source of the 1693 eastern Sicily earthquake : some constraints from macroseismic field simulations », *Rendiconti della Società Geologica Italiana*, n. 6, 2008.
- ZOLLO (A.), A. EMOLO, A. HERRERO et L. IMPROTA, « Strong ground motion modelling in the Catania area associated to the Ibleo-Maltese fault system », *Journal of Seismology*, n. 3, 1999.

Index

- Acireale, 10, 60, 61, 62, 66, 67, 84, 102, 112, 118, 119, 126, 127, 128, 137, 138, 185, 192, 212, 213, 216, 300, 308, 340, 343, 356, 358, 359, 360, 368, 369, 387, 458, 463, 484, 489, 546, 547, 551, 552, 556
- Acitrezza, 297
- ACQUAVIVA (Francesco d'), 165, 167, 226, 261, 306, 315, 322, 329, 356
- Adernò, 187, 303, 304, 469, 514, 549
- Agrigente, 188, 354, 358
- Aidone, 303, 304, 514, 548, 556
- ALIOTTA (Cherubino), 60, 94, 101, 112, 137, 138, 168, 212, 213, 216, 283, 344, 358, 359, 369
- AMICO (Cristofaro), 48, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 74, 76, 77, 79, 81, 82, 83, 84, 89, 90, 94, 99, 101, 104, 106, 107, 112, 116, 118, 154, 155, 156, 162, 164, 168, 177, 180, 181, 263, 264, 270, 297, 319, 321, 323, 324, 330, 331, 370, 383, 393, 397, 398, 406, 410, 414, 419, 424, 428, 430, 431, 432, 436, 467, 503
- ANONYME DE NOTO (chroniqueur), 382, 435, 449, 476, 486, 507
- ANONYME DE PALAZZOLO (chroniqueur), 213, 371
- ANONYME DE SPACCAFORNO (mémorialiste), 301, 312, 315, 370, 459
- ANONYME DE SYRACUSE (chroniqueur), 43, 168, 294, 459
- ANTONINO DA CATANIA, 65, 161, 261, 309, 343, 345, 346, 347, 351, 352, 365, 371, 372, 441
- APRILE (Francesco), 58, 69, 149, 152, 179, 180, 215, 216, 218, 228, 234, 255, 273, 274, 324, 336, 365, 366, 367, 399, 417, 418, 429
- Argentan (Normandie), 94, 265
- Augusta, 40, 43, 44, 48, 80, 102, 119, 142, 163, 166, 167, 168, 169, 175, 180, 192, 204, 208, 231, 233, 251, 261, 284, 295, 297, 304, 308, 315, 350, 356, 377, 390, 428, 458, 492, 545, 547, 551, 552
- Avola, 10, 43, 48, 50, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 95, 102, 112, 118, 119, 121, 122, 123, 125, 126, 129, 131, 133, 136, 137, 140, 231, 232, 294, 295, 296, 297, 300, 304, 307, 340, 341, 376, 377, 382, 393, 436, 462, 545, 547, 551
- Barrafranca, 188, 189, 300, 548
- BAZAN (archevêque de Palerme), 210, 212, 251, 290
- BAZAN (gouverneur du port de Messine), 41, 189, 216, 246, 247, 259, 263, 367, 528
- Belvedere, 43, 545, 548
- BÉNÉDICTINE D'AUGUSTA, 42, 102, 168, 284, 295, 296, 314, 350, 501
- Biscari, 7, 188, 303, 304, 325, 329, 330, 331, 343, 345, 379, 382, 437, 482, 483, 530, 540, 547, 551
- BISCARI (prince de), 307, 332
- Bivona, 304, 549
- BOCCONE (Paolo), 38, 39, 88, 106, 107, 108, 132, 135, 151, 153, 156, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 172, 175, 176, 177, 183, 239, 251, 299, 304, 314, 316, 317, 350
- Bonaiuto (Vincenzo), 154, 155, 156, 169, 170, 183, 222, 264, 276, 316, 317, 371, 375
- Borello, 304, 339, 552
- BOTTONE (Domenico), 173, 177, 224, 225, 226, 227, 228, 234, 247, 351, 352
- BRIVERA (Vincenzo), 466, 468, 471
- BURGOS (Alessandro), 88, 131, 132, 133, 139, 158, 159, 169, 196, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 260, 282, 293, 294, 295, 297, 298, 299
- Buscemi, 364, 547, 551
- Butera, 124, 188, 189, 339, 363, 377, 549
- BUTERA (prince), 183, 188, 189, 307, 363, 377, 439, 461, 475
- Calascibetta, 189, 549
- Calatafimi, 304
- Caltagirone, 10, 58, 59, 60, 69, 84, 119, 141, 180, 184, 218, 220, 228, 255, 262, 273, 300, 304, 308, 311, 336, 348, 365, 366, 367, 368, 376, 399, 418, 428, 435, 476, 504, 514, 546, 548, 551, 552
- CAMASTRA (duc de), 5, 12, 13, 28, 66, 74, 75, 274, 293, 295, 296, 298, 306, 321, 322, 323, 324, 333, 335, 343, 379, 384, 385, 387, 388, 389, 390, 395, 396, 413, 423, 424, 447, 458, 463, 464, 505, 550, 551, 552
- Carlentini, 184, 262, 308, 333, 378, 547, 551, 552
- Castelbuono, 304, 514, 549
- Catane, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 22, 27, 38, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 54, 57, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 69, 74, 76, 77, 79, 80, 81, 85, 86, 91, 94, 97, 99, 103, 117, 118, 119, 120, 126, 127, 128, 129, 134, 136, 137, 138, 139, 142, 144, 145, 148, 152, 153, 159, 163, 164, 167, 168, 170, 171, 175, 176, 180, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 194, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 211, 212, 215, 216, 217, 220, 227, 231, 234, 235, 246, 250, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 277, 278, 285, 286, 290, 294, 296, 297, 298, 300, 302, 303, 304, 307, 308, 309, 319, 321, 322, 323, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 332, 333, 334, 336, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 356, 358, 360, 361, 363, 364, 365, 368,

- 369, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 386, 387, 389, 395, 396, 397, 398, 399, 401, 402, 403, 406, 409, 411, 413, 415, 416, 417, 420, 421, 425, 426, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 437, 444, 446, 447, 449, 450, 451, 452, 453, 455, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 482, 484, 485, 489, 490, 491, 492, 494, 496, 497, 499, 500, 503, 506, 507, 513, 520, 523, 529, 540, 553, 556, 559, 561
- CENTORBI (Mario), 30, 57, 69, 70, 84, 93, 98, 99, 102, 103, 106, 108, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 130, 154, 155, 156, 171, 310, 312, 320, 339, 350, 360, 362, 363, 368, 371, 373, 374, 415, 416, 418, 428, 430, 431, 432, 435, 438, 440, 441, 463, 501
- CHARLES II (roi d'Espagne), 197, 285
- Comiso, 300, 548, 551
- Cosenza, 305, 345, 354, 430, 431, 450, 502, 550
- Escarpement Ibléo-Maltais, 230, 231, 232, 233, 531
- Etna, 5, 9, 60, 67, 79, 94, 96, 97, 101, 103, 104, 105, 109, 112, 113, 114, 151, 152, 157, 159, 176, 180, 185, 187, 189, 194, 198, 203, 207, 215, 222, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 234, 297, 302, 304, 319, 323, 330, 339, 371, 376, 378, 397, 398, 401, 403, 406, 409, 420, 421, 428, 447, 450, 453, 489, 503, 514, 516, 520, 529, 545, 546, 547, 548, 549, 551, 552, 559
- Faro, 50, 518, 549
- FEDERICI (abbé, gouverneur de Modica), 181, 187, 188, 226, 524
- Fenicia Moncada, 297, 548, 552
- Ferrare, 107, 115
- Florida, 43, 352, 396, 545, 547, 552
- FORTEZZA (Francesco, évêque de Syracuse), 43, 44, 69, 72, 79, 80, 87, 115, 125, 131, 161, 168, 179, 212, 214, 272, 273, 293, 294, 306, 307, 318, 335, 337, 358, 361, 366, 367, 373, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 394, 395, 429, 430, 431, 433, 438, 455, 458, 503
- Francavilla, 187, 304, 514, 548
- FRANZÒ (Francesco), 312
- GIARRUSSO (Damiano), 127, 128, 336
- Gozzo, 548
- GUGLIELMINI (Domenico), 23, 45, 46, 47, 65, 67, 70, 71, 73, 74, 77, 82, 86, 90, 91, 93, 103, 108, 114, 131, 132, 133, 151, 158, 168, 170, 173, 175, 177, 180, 213, 214, 215, 218, 219, 241, 252, 254, 255, 256, 263, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 289, 290, 298, 299, 309, 326, 369, 372, 374, 410, 415, 417, 419, 473, 474, 501
- GURCIULLO (Andrea), 57, 95, 131, 132, 317, 434, 486
- Iblei, 10, 180, 181, 188, 230, 232, 234, 300, 304, 453, 514, 531, 545, 546, 547, 548, 549, 551, 552
- LA ROCCA (marquis de, gouverneur de Calabre Ultra), 36, 186, 191, 260, 523
- LACORCIA (Domenico), 58, 183, 188, 189, 260, 271, 329, 350, 526
- LE FAVI (Antonio), 37, 249, 250, 259, 300, 301
- Lentini, 10, 39, 43, 48, 61, 88, 89, 118, 119, 126, 133, 134, 142, 145, 184, 187, 192, 231, 262, 274, 275, 287, 298, 304, 333, 378, 458, 484, 489, 545, 547, 551, 552
- Licodia Eubea, 304, 548, 551
- Lille, 94
- Lisbonne, 20, 50, 54, 63, 143, 175, 194, 201, 205, 206, 211, 266, 292, 302, 303, 305, 399, 400, 412, 452, 455, 475, 500, 518
- LOUIS XIV, 196, 198, 205, 209, 285, 501
- Lyon, 108, 215
- Madrid, 40, 41, 63, 66, 139, 181, 182, 183, 197, 200, 210, 228, 239, 245, 256, 260, 271, 286, 287, 293, 299, 307, 308, 322, 330, 334, 377, 379, 384, 503, 523, 551
- MAGRO (Pietro), 29, 109, 158
- Malte, 61, 62, 106, 107, 135, 163, 165, 167, 175, 177, 193, 207, 226, 227, 228, 230, 234, 260, 261, 306, 315, 322, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 385, 388, 391, 428, 431, 546, 548, 549
- Marrakech, 108
- Marsala, 60, 305, 359, 550
- MASSA (Eusebio), 342, 347, 469
- Mazzara, 38, 257, 305
- Mazzarino, 58, 59, 62, 183, 188, 260, 271, 307, 377, 526, 546, 549
- Melilli, 43, 50, 61, 119, 272, 531, 545, 547, 551, 557
- Messine, 12, 41, 42, 44, 49, 66, 68, 75, 91, 160, 162, 163, 166, 168, 169, 173, 182, 184, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 195, 197, 204, 211, 216, 223, 243, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 262, 263, 268, 271, 321, 327, 332, 337, 339, 345, 351, 354, 355, 356, 357, 358, 360, 372, 373, 379, 381, 391, 392, 400, 428, 434, 437, 446, 447, 455, 457, 462, 471, 487, 488, 491, 498, 506, 523, 527, 528, 529, 536, 538, 539, 556, 558
- MICCIARDO (Francesco), 70, 100, 101, 103, 115, 120, 123, 124, 130, 150, 171, 213, 217, 218, 310, 313, 314, 315, 321, 362, 363, 368, 393, 407, 408, 414, 415, 416, 421, 435, 438, 439, 440, 441, 456, 461, 463, 475
- Militello, 10, 29, 158, 184, 189, 204, 262, 342, 361, 537, 546, 548, 549, 551
- Misterbianco, 297, 298, 307, 339, 378, 380, 548, 552
- Mistretta, 304, 514

- Modica, 10, 38, 181, 187, 188, 272, 307, 390, 459, 460, 484, 518, 524, 548, 551, 556
- Monreale, 65, 249
- Monteleone, 37, 186, 191, 430, 431, 451, 523, 546, 550
- Motta, 297, 548, 550, 552
- Naples, 36, 41, 42, 44, 66, 106, 158, 172, 182, 183, 184, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 196, 198, 199, 204, 216, 222, 245, 256, 259, 260, 263, 296, 305, 307, 321, 324, 326, 329, 334, 338, 351, 355, 356, 392, 410, 424, 430, 436, 451, 484, 498, 523, 528
- NEGRO (Giacomo Maria), 23
- Nicolosi, 128, 311, 321, 329, 339, 341, 409, 429, 520, 547, 552
- Niscemi, 188, 189, 303, 304, 514, 548, 552
- Noto, 10, 38, 43, 48, 68, 79, 88, 89, 106, 118, 119, 120, 126, 132, 133, 134, 142, 145, 167, 173, 184, 189, 192, 216, 228, 253, 265, 294, 334, 340, 350, 353, 360, 364, 376, 381, 382, 383, 384, 386, 388, 389, 390, 399, 402, 403, 405, 435, 440, 449, 450, 452, 456, 458, 462, 463, 467, 475, 476, 484, 486, 489, 490, 491, 506, 507, 512, 545, 547, 551, 552, 557, 561
- Occhiolà, 10, 30, 50, 57, 58, 59, 69, 70, 84, 93, 100, 102, 103, 106, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 138, 139, 140, 144, 171, 179, 189, 213, 217, 220, 234, 287, 303, 304, 310, 312, 313, 320, 321, 326, 339, 340, 358, 360, 362, 363, 364, 368, 373, 376, 382, 415, 418, 428, 430, 432, 435, 436, 438, 439, 456, 461, 462, 463, 475, 476, 545, 547, 551, 557
- Oppido Mamertina, 296, 304, 550
- Otranto, 305
- Palagonia, 262, 304, 548, 552
- Palazzolo, 112, 213, 238, 273, 449, 450, 467, 504, 545, 547, 551
- Palerme, 7, 8, 11, 12, 36, 38, 40, 44, 45, 49, 58, 59, 62, 63, 65, 73, 74, 88, 99, 106, 114, 135, 136, 142, 169, 172, 174, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 196, 197, 200, 204, 211, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 267, 271, 273, 274, 285, 287, 293, 299, 300, 301, 304, 305, 306, 307, 318, 321, 322, 333, 334, 337, 338, 341, 342, 345, 348, 352, 354, 358, 360, 371, 377, 380, 395, 421, 423, 431, 447, 450, 473, 489, 491, 492, 502, 503, 506, 514, 522, 529, 558
- PALERMO (Maria), 404, 502
- Paternò, 57, 119, 157, 180, 202, 260, 275, 287, 297, 307, 329, 332, 343, 371, 380, 433, 446, 450, 515, 546, 548, 552, 556
- PATERNÒ-CASTELLO (Michelangelo), 332, 360, 405, 418, 433, 469
- PATERNÒ-CASTELLO (Vincenzo), 332, 402
- Pedara, 297, 520, 547, 551
- Piazza, 189, 371, 376, 377, 548
- PISARI (Orazio), 404, 405, 502
- PRIVITERA (Francesco), 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 85, 90, 91, 93, 95, 96, 97, 100, 101, 102, 103, 105, 109, 115, 116, 129, 148, 149, 151, 159, 161, 162, 164, 168, 195, 215, 218, 228, 263, 265, 266, 270, 308, 324, 326, 330, 331, 336, 361, 362, 387, 399, 400, 401, 407, 409, 410, 417, 419, 424, 432, 461, 553
- Raguse, 10, 142, 188, 207, 231, 232, 314, 326, 339, 340, 364, 462, 548, 551, 556
- Reggio de Calabre, 186, 190, 373, 381, 450, 462, 523, 546, 550
- RIGGIO (évêque de Catane), 307, 330, 333, 335, 337, 346, 362, 402, 467, 485, 515
- Rome, 43, 44, 45, 88, 159, 165, 183, 190, 194, 195, 196, 209, 226, 246, 249, 250, 261, 267, 293, 318, 324, 333, 335, 355, 358, 362, 381, 489, 492
- SAN DOMENICO (couvent de), 169, 474, 486, 487, 488, 498, 530
- San Giovanni la Punta, 330, 339, 342, 378
- SAN NICOLÒ (monastère de), 7, 10, 45, 46, 47, 244, 261, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 371, 382, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 450, 454, 461, 471, 488, 490, 492, 494, 495, 496, 497, 498, 520, 530, 541
- Sant'Agata Li battiati, 339, 548, 552
- Santa Cristina, 296, 523
- SANTISTEBAN (comte de, vice-roi de Naples), 243, 256
- Scaletta, 303, 304, 514, 518, 548
- Sciacca, 304, 514, 550
- Scicli, 10, 84, 119, 141, 188, 231, 232, 314, 358, 360, 361, 419, 459, 460, 490, 545, 548, 551
- Seminara, 186, 296, 523, 550
- Spaccaforno, 37, 249, 299, 300, 302, 304, 307, 312, 318, 339, 399, 402, 459, 460, 546, 548, 551
- Syracuse, 8, 10, 40, 44, 66, 84, 89, 117, 118, 119, 120, 125, 126, 132, 133, 134, 136, 137, 142, 143, 148, 163, 166, 168, 169, 170, 176, 179, 180, 184, 187, 188, 189, 192, 204, 214, 233, 238, 239, 262, 271, 274, 275, 276, 289, 290, 294, 299, 300, 304, 307, 318, 327, 334, 336, 338, 340, 342, 343, 358, 360, 363, 364, 373, 375, 377, 384, 385, 387, 389, 390, 395, 402, 406, 411, 412, 413, 422, 428, 437, 444, 450, 453, 454, 455, 458, 459, 460, 463, 464, 476, 484, 485, 489, 496, 503, 506, 513
- Taden (Bretagne), 107
- Termini, 304, 550
- TORTORA (Filippo), 48, 132, 173, 216, 344, 360
- Trapani, 305, 550
- Trecastagni, 297, 364, 378, 520, 547, 551
- Tremestieri, 192, 297, 469, 480, 548, 551

- Tripoli, 306
- UZEDA (duc de, vice-roi de Sicile), 40, 66, 181, 200, 227, 243, 244, 248, 251, 257, 260, 274, 276, 293, 297, 298, 308, 322, 323, 324, 352, 356, 379, 469, 480, 481, 529, 551, 552
- UZEDA (duchesse de, vice-reine de Sicile), 36, 172, 248, 256, 329, 334, 354
- Val Demone, 38, 259, 306, 337, 512, 561
- Val di Mazara, 142, 255, 306, 512, 561
- Val di Noto, 38, 43, 61, 141, 142, 183, 215, 228, 231, 238, 246, 247, 255, 259, 271, 276, 284, 306, 337, 377, 423, 424, 425, 458, 462, 479, 489, 490, 499, 500, 504, 506, 512, 561
- Viagrande, 10, 185, 297, 547, 551
- Vizzini, 127, 134, 184, 187, 298, 336, 390, 413, 458, 476, 547, 551, 552
- XIMENES (maire de Syracuse), 276, 289, 290, 406, 407, 411, 412, 413, 414, 417, 421, 423, 464

Table des matières

INTRODUCTION

De Genève à Catane en passant par Paris	3
Événement et longue durée	12
Trois problèmes et une méthode	19
Quelques définitions	23
Une articulation de récits	25
La plan de la thèse.....	32

CHAPITRE I DU TERREMOTO AU DÉSASTRE

L'objet de ce chapitre.....	33
Des sources hétérogènes	34
1. Le premier <i>terremoto</i>	36
Les signes avant-coureurs : légères secousses sismiques et comètes	36
Le <i>terremoto</i> du 9 janvier à travers les sources	40
Le bilan du premier <i>terremoto</i>	48
2. Un modèle pour analyser le passage du <i>terremoto</i> à la catastrophe	51
Définition du problème	51
La ligne de partage A/B	55
Vérifications.....	59
3. Du premier au deuxième <i>terremoto</i> : le fil des événements tel que les sources permettent de le reconstruire	64
Les sources catanaises.....	65
La nuit du vendredi 9 janvier : angoisse et « <i>confusioni</i> »	67
De la matinée à l'après-midi du samedi 10 janvier : réparations d'urgence et actes de dévotion.....	70
De l'après-midi à la nuit du samedi 10 janvier : la crainte de la réplique des 24 heures	75
De la matinée à l'après-midi du dimanche 11 janvier : Catane prépare deux messes solennelles	85
4. L'état d'esprit des populations entre les deux <i>terremoti</i>	92
Peur et angoisse.....	92
Une culture sismique syncrétique	94
Un sentiment écrasant de culpabilité ?.....	98
Quelles sont les craintes des <i>terremotati</i> ?.....	104
5. Comment la catastrophe se transforme en désastre.....	113
Les <i>terremotati</i> jouent sur tous les tableaux	114
Peut-on expliquer la scission du groupe A ?.....	118
Le groupe A se désagrège	126
Rétroaction et désastre	135
Conclusion.....	140

CHAPITRE II DESCRIPTION ET CONSTRUCTION CULTURELLE

1. L'instant où la terre tremble.....	148
« La terra traballa »	148
« Si grande spettacolo »	156
2. La mer et l'orage	162
Un tsunami peu destructeur.....	162
Les sources accordent davantage d'attention à l'orage qu'au tsunami.....	168
Les quatre éléments se déchaînent.....	172

CHAPITRE III LE RETENTISSEMENT DU *TERREMOTO*

1. L'information se propage.....	179
Du plus près au plus lointain.....	179
De bouche en oreille et de relais en relais.....	183
Ce que la cartographie fait apparaître	185
Le poste d'écoute du nonce Lorenzo Casoni	190
2. Un événement qui frappe les esprits à travers l'Europe.....	193
La nouvelle retentit à travers les gazettes et les occasionnels.....	193
Un événement à grande échelle	198
Le <i>terremoto</i> est relativement peu représenté	202
3. Un grand débat sur la ou les causes du séisme.....	206
Du côté de la théologie (et de la politique)	206
Comment les <i>terremotati</i> analysent-ils leur propre catastrophe ?.....	211
Du côté de la science.....	220
La question de l'Etna	226
Terre ou mer ? : un débat autour de la source du <i>terremoto</i>	228

CHAPITRE IV VICTIMES ET DÉSTRUCTIONS

1. Les sources ont-elles tendance à exagérer la gravité de la catastrophe ?.....	237
2. Des comptes-rendus teintés de municipalisme	242
Le cas exemplaire de Messine	243
La tendance se confirme à Palerme.....	249
Catane : le thème du phénix.....	259
Des discours multiples et complexes	271
3. Proposition d'un modèle herméneutique	278
Le problème méthodologique	278
Un modèle herméneutique	283
4. De nouvelles cartes macrosismiques.....	291
Comment transformer les sources en données d'intensité sismique ?.....	291
Explorations cartographiques.....	302
5. « Ingente strage di popoli ».....	308
Mortalité directe et mortalité indirecte.....	308
Le cas exceptionnel de Catane.....	321
Dans toute la Sicile : entre 55 et 65 mille victimes (ou 93 mille ?).....	333

6. Une économie régionale partiellement disloquée ?	341
CHAPITRE V LA GRANDE CATASTROPHE	
1. La grande détresse des <i>terremotati</i>	349
Une succession quasi ininterrompue de secousses sismiques.....	349
Panique et démonstrations exceptionnelles de dévotion.....	353
Comment expliquer l'absence de démonstrations publiques de dévotion dans les villes les plus gravement atteintes par le <i>terremoto</i> ?	361
Désarroi et pertes des repères.....	370
2. La « catastrophe » sociale	375
Un tiers de la Sicile est en mouvement	376
« Escandalosa libertad ».....	383
Ebranlement des barrières sexuelles	391
Pillages et violences	395
<i>Terremoto</i> , révolution et « monde à l'envers »	405
ÉPILOGUE SEUILS PSYCHOLOGIQUES DE LA RECONSTRUCTION	
1. La crainte prédomine.....	427
Le degré zéro : sous le « manto del cielo ».....	427
Le premier degré : des abris ultra légers.....	433
Abris provisoires et processus de normalisation.....	437
Deux cas particuliers.....	441
« Coll'anima di legname per la sicurtà dei <i>terremoti</i> ».....	449
Les « baraccopoli »	454
2. Les seuils les plus élevés.....	468
Une étape décisive : du bois à la pierre.....	468
Une étape laborieuse : la construction en hauteur.....	479
L'avant-dernier seuil : les grands toits des églises.....	485
La dernière et la plus difficile des étapes : la construction des coupoles.....	489
CONCLUSION	500
CARTES ET IMAGES.....	508
ANNEXES	542
LEXIQUE	559
ARCHIVES ET BIBLIOGRAPHIE	562